



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



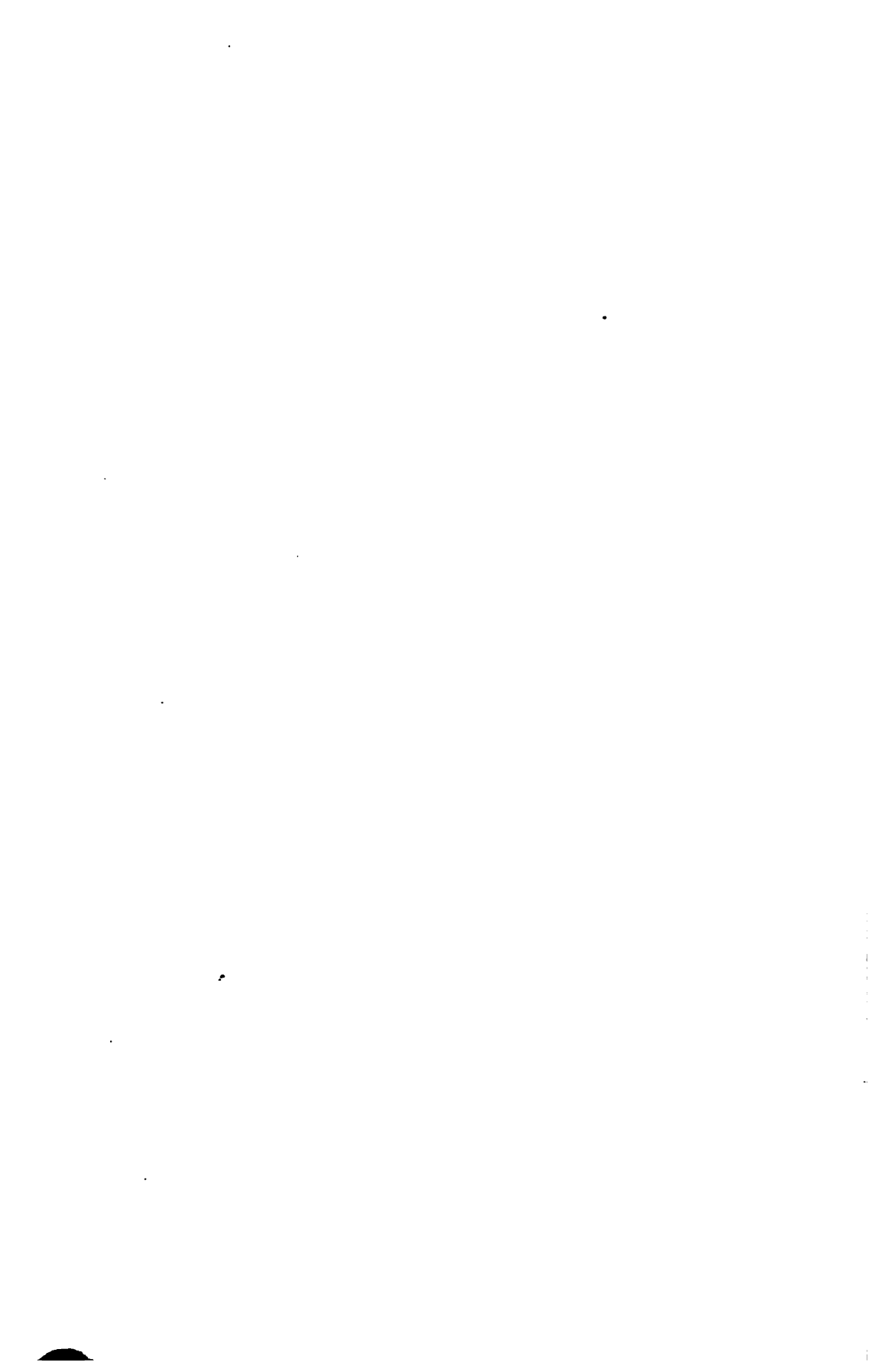


SILAS WRIGHT DUNNING
BEQUEST
UNIVERSITY OF MICHIGAN
GENERAL LIBRARY



11
10/1/01

DC
611
IN 13
S8

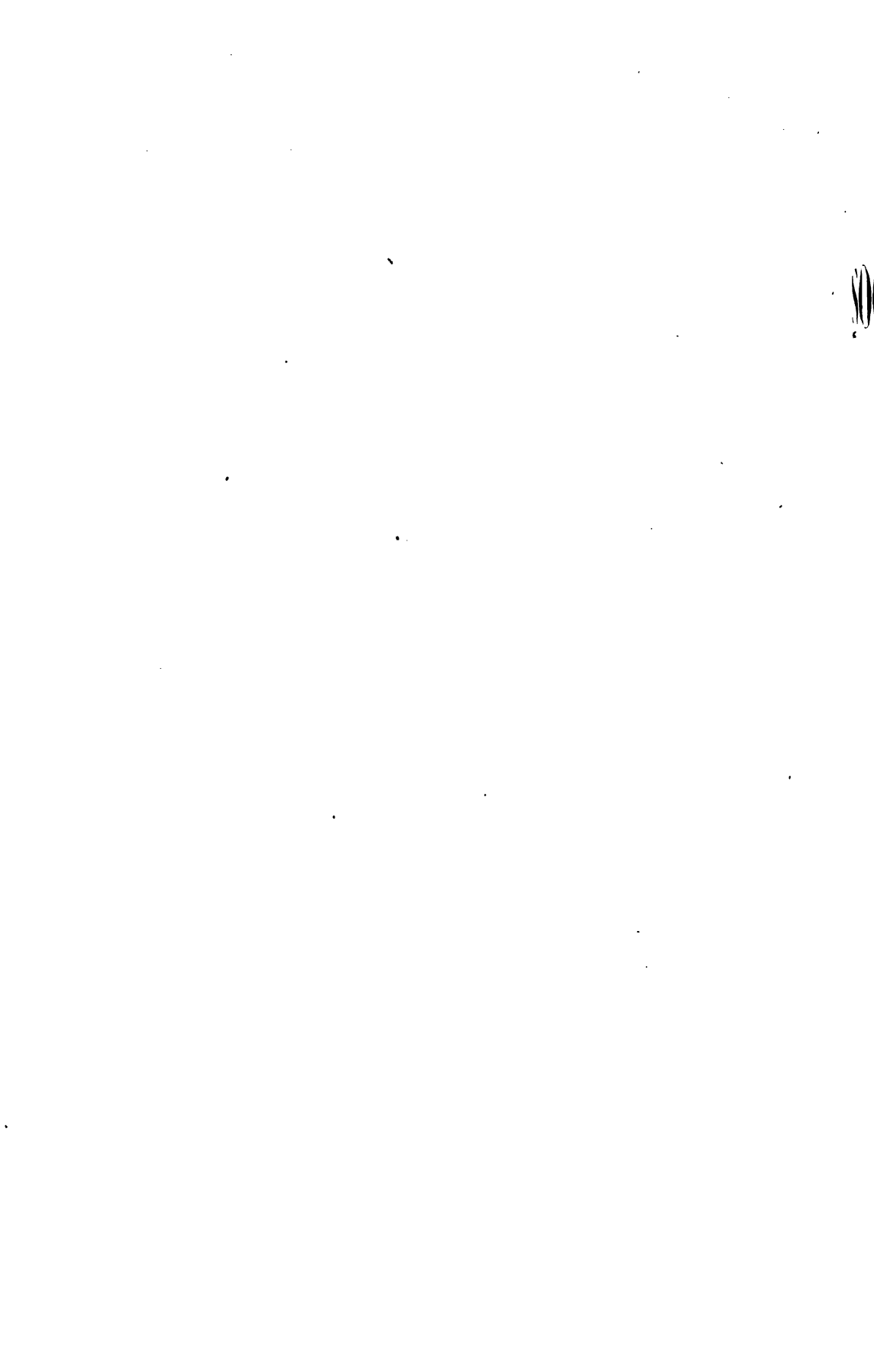


BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ NIVERNAISE
DES
SCIENCES, LETTRES ET ARTS.

all
over
don

DC
611
IN 13
S8

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ NIVERNAISE
DES
SCIENCES, LETTRES ET ARTS.



BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ NIVERNAISE

DES
SCIENCES, LETTRES ET ARTS.

SECONDE SÉRIE.

TOME PREMIER.



NEVERS,
IMPRIMERIE DE L.-M. FAY.
Place de la Halle et rue du Rempart, 1.

—
1863

Dunm
nyhoff
13603
5-4-27

SOCIÉTÉ NIVERNAISE

DES SCIENCES, LETTRES ET ARTS.

BUREAU.

M^r Crosnier ✱, protonotaire apostolique, vicaire général, membre correspondant des comités historiques, inspecteur des monuments historiques pour la Société française, etc., *président*.

MM. de Bremond d'Ars, conseiller de préfecture, *vice-président*.

A. de Rosemont, *secrétaire*.

Lhospied, *pro-secrétaire*.

Du Broc de Segange, membre correspondant des comités historiques, secrétaire général de la préfecture, *conservateur*.

Delaroche, officier de l'instruction publique, *bibliothécaire-archiviste*.

Paillard, *architecte*.

5077

Humann, receveur général, *trésorier*.

MEMBRES HONORAIRES.

M^r D.-A. Dufêtre ✱, évêque de Nevers.

MM. de Magnitot (O. ✱), préfet de la Nièvre.

Desveaux ✱, maire de Nevers.

De Toytot ✱, président du tribunal.

Calisti, officier de l'instruction publique, inspecteur d'académie.

MEMBRES TITULAIRES.

MM. Baudiau, curé de Dun-les-Places.

Bertin.

Le comte Gaspard de Bizy.

Le vicomte Adrien de Bizy.

Bompois fils, à Marzy.

Boucaumont aîné (O. ✱), ingénieur en chef.

Boucaumont jeune ✱, ingénieur en chef.

De Bremond d'Ars, conseiller de préfecture.

Du Broc de Segange, secrétaire général de la préfecture.

MM. Bornet ✱, ancien ingénieur de la marine.

Brotier.

Brillaud, inspecteur primaire à Nevers, officier d'académie.

Caffort (O. ✱), colonel d'artillerie en retraite.

De Cavailhès (Charles).

Charleuf, propriétaire à Sémelay.

Chevillot, notaire.

Chouët, avocat.

Cirodde, ingénieur des ponts et chaussées à Nevers.

Clément, curé de Châtillon.

Crosnier ✱, protonotaire apostolique, vicaire général, à Nevers.

Crouzet, professeur d'histoire au collège de Nevers, officier d'académie.

De Crozant, médecin des eaux de Pougues.

Descolons, ancien juge à Nevers.

Deforges, entrepreneur à Nevers.

Delaroche, professeur de logique au collège de Nevers.

Demerger, à Châtillon-en-Bazois.

Desveaux, capitaine d'artillerie.

Marquis de Falaiseau ✱.

Fauron, curé de Saint-Martin-du-Puy.

Frebault (Alexis) ✱.

Guillemin, sous-inspecteur des forêts.

De Gaillon.

Girerd père, avocat à Nevers.

Grandmottet, professeur au collège de Nevers.

Humann, receveur général de la Nièvre.

Hurault, chanoine honoraire, curé de Saint-Père de Nevers.

Huret, aumônier du collège de Nevers.

Jacquinet ✱, docteur en médecine.

Julien, maire de Tannay.

Edmond Lafond, à Pouilly.

Leblanc-Bellevaux, archiviste de la préfecture, à Nevers.

Louis Lefebvre, avocat à Nevers.

Lebrun ✱, chanoine honoraire, principal du collège de Nevers, officier de l'instruction publique.

Léonard, à Nevers.

Lhospied, instituteur à Nevers.

E. Martin ✱, ancien directeur de la fonderie de Fourchambault.

Martin fils.

MM. Mary-Lépine, ancien juge.

Le comte de Maumigny.

De Mauduit.

Métairie *, conseiller à la cour impériale de Bourges.

Midou, à Pouilly.

Millet, chanoine honoraire, curé de Saint-Amand.

Le comte de Montrichard.

Paillard, architecte du département de la Nièvre.

De Pazzis, maire d'Ougny.

Le général baron Pétiet (G. O. *).

Pouzet, contrôleur des contributions directes à Nevers.

Raymond, peintre à Nevers.

P. Riffet.

Alfred Robert, avocat à Nevers.

Philibert Robert, avocat.

Robert Saint-Cyr, docteur en médecine.

Le baron Roget de Belloguet.

Arthur de Rosemont.

Adolphe de Rosemont.

Roubet, juge de paix de La Guerche (Cher).

Ribault de Laugardière, substitut du procureur impérial à Clamecy.

Le marquis de Saint-Phalle *, membre du conseil général de la Nièvre.

De Saulieu de La Chaumonerie *, membre du conseil général de la Nièvre.

Ch. de Savigny.

R. de Savigny.

Schaërff *, directeur des mines de La Machine.

M^{re} Sergent *, évêque de Quimper.

MM. le comte George de Soultrait *, membre non résident des comités historiques, officier d'académie.

Thomas fils, docteur en médecine.

Thuret, notaire à Nevers.

Trochereau, membre du conseil municipal de Nevers.

Henri Du Verne.

MEMBRES CORRESPONDANTS.

MM. Baudoin, architecte à Avallon.

Berry, conseiller à la cour impériale de Bourges.

IV

- MM. Blanché, ancien juge.
de Bures, membre de la Société d'émulation de l'Allier.
Bouchardon.
Boudard, pharmacien à Châtillon-en-Bazois.
De Chambure, élève de l'école des Chartres.
Chantrier, professeur de dessin à Nevers.
Cougny, professeur au lycée de Versailles, officier d'académie.
Cougny, professeur de dessin à Bourges.
Dumouzat, architecte au Creuzot.
Garsonnet *, inspecteur de l'académie de Dijon, officier de l'instruction publique.
Gonet, vétérinaire au 3^e lanciers.
Germain, docteur en médecine à Paris.
Lapeyre de Crussol, receveur de l'enregistrement à Brinon-l'Archevêque (Yonne).
le comte de l'Étoile, à Moulins (Allier).
Morellet, censeur au lycée de Bourg.
Peyridieu, professeur au collège de Nevers.
Raynaud *, ancien recteur.
de Romanet *, capitaine d'artillerie.
Thomas, employé au ministère de la guerre.
Tresvaux de Bertheux, à Decize.
Tudot, professeur de dessin à Moulins (Allier).
Urguette, lieutenant au 3^e lanciers.

SOCIÉTÉS CORRESPONDANTES.

Société éduenne.

- d'agriculture, commerce, etc., du département de la Marne, siégeant à Châlons.
- archéologique de Montpellier.
- archéologique de Sens.
- des lettres, sciences et arts d'Orléans.

Académie de Reims.

- de Mâcon.

Société d'émulation de l'Allier.

- des sciences historiques et naturelles d'Auxerre.
- historique du Cher.
- d'émulation de Montbéliard (Doubs).
- des sciences, arts et belles-lettres du Var, à Toulon.
- historique, littéraire et agricole de Varzy (Nièvre).

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ NIVERNAISE

DES

LETTRES, SCIENCES ET ARTS.

SÉANCE DU 2 FÉVRIER 1857.

Présidence de M^r CROSNIER.

Siégent au bureau, MM. Crosnier, *président*, Dubroc de Segange, *conservateur*, et Lhospied, *secrétaire*.

M. de Gaillon dépose sur le bureau un poème ayant pour titre : *Les Oiseaux et les Fleurs*, ouvrage offert à la Société par M. le comte de Gaillon, son frère.

Le secrétaire donne lecture du procès-verbal qui est adopté.

M. du Broc lit ensuite une lettre de M. George de Soultrait, où il est donné quelques explications sur la dénomination de *Croix auxerroise*, expression contestée par plusieurs membres dans la dernière séance ; M. de Soultrait termine sa lettre en disant que cette expression a été employée avant lui et se trouve dans plusieurs ouvrages de numismatique.

M. le conservateur présente ensuite un denier, offert par M. de Soultrait. Cette pièce, du comte Guillaume de Nevers, *comes Nivernensis*, est très-rare, selon M. de Soultrait ; il n'en connaît que deux : une qu'il possède et celle qu'il offre à la Société.

M. de Rosemont présente ensuite différents objets antiques, découverts par M. de Villefosse dans des démolitions faites à Nevers, rue Saint-Genest :

1° Trois médailles d'argent, portant d'un côté : *PHILIPPUS DUX* ET COMES ;

2° Une agrafe de manteau en bronze bien conservée ;

3° Un couteau à trois lames, aussi en bronze, servant, d'après les explications de M. de Villefosse, à l'usage des faenciers de ce temps-là.

M. le président propose d'admettre M. Charleuf, déjà membre correspondant, comme membre résidant de la Société. M. le président expose que M. Charleuf est un des membres correspondants les plus actifs, qu'il travaille beaucoup par lui-même, et qu'il ne recule devant aucun sacrifice dans l'intérêt de la science. Cette proposition est adoptée à l'unanimité.

M. de Bremond d'Ars fait remarquer à la Société qu'en parcourant un ouvrage ayant pour titre : *Bibliothèque de l'école des Chartres*, on trouve, dans une lettre inédite de Corneille, le passage suivant : « Pour le manuscrit de Thomas à Kempis, vous me fîtes la faveur de m'en le faire voir, il y a tantôt deux ans, quand je passai pour aller à Bourbon, vous me donnastes aussi le livre de la contestation qui est fort bien fait ; vos pères de Saint-Leu m'en ont fait voir un autre en latin, intitulé : *Triumphus Thomæ à Kempis*, fait par un religieux de Nevers, et imprimé là, qui n'est presque que la répétition de ce qui a été déjà dit en français dans l'autre ; il ne laisse pas d'estre fait avec beaucoup d'esprit. »

Après la citation de ce passage, M. de Bremond fait observer qu'il serait intéressant de découvrir cet ouvrage, fort estimé par Corneille, imprimé à Nevers, et fait par un Nivernais.

M. le président lit une pièce de vers adressée à la Société, par M. Lapeyre de Crusol, membre de plusieurs sociétés savantes.

Il continue la lecture de son mémoire archéologique sur la ville de Ravenne.

SÉANCE DU 23 AVRIL 1857.

Présidence de M^r CROSNIER.

Siégent au bureau, MM. Crosnier, *président*, du Broc de Segange, *conservateur*, et Lhospied, *secrétaire*.

Le procès-verbal de la dernière réunion est lu et adopté.

Après cette lecture, M. le président propose comme membres de la Société, MM. Lapeyre de Crusol, et Charles Ribault de Laugardière, substitut du procureur impérial à Clamecy.

Cette double proposition est adoptée.

M. le président informe ensuite la Société que, depuis la dernière réunion, il s'est beaucoup occupé du projet d'hagiologie, proposé par M. du Broc de Segange; qu'il s'est mis en communication, à ce sujet, avec plusieurs ecclésiastiques du diocèse qui lui ont procuré les légendes, les procès-verbaux, les translations de reliques et autres pièces qui peuvent servir à l'histoire des saints nivernais; il a réuni les bulles des papes ayant rapport au même sujet; il ajoute que ces premières recherches lui ont fourni déjà de curieux matériaux.

Après quelques explications, M. Crosnier donne à la Société lecture du commencement de son travail sur saint Pélérin, apôtre de l'Auxerrois, arrêté à Entrains et martyrisé à Bouhy; il se propose de communiquer les épreuves de l'*Hagiologie* aux membres qui s'occupent des mêmes matières, afin de profiter de leurs observations et de compléter ainsi une œuvre qui doit être celle de la Société tout entière.

M. du Broc désirerait qu'on établît la liste de tous les saints nivernais; cette liste serait comme le programme des matières à traiter.

M. le président annonce qu'il a préparé un discours préliminaire sur l'influence qu'avaient eue, pour la prospérité du Nivernais, les institutions religieuses. C'est un abrégé de l'histoire du christianisme dans cette contrée.

Après avoir entendu la lecture de ce discours, la Société demande qu'il serve d'introduction à l'*Hagiologie Nivernaise*.

M. du Broc pense qu'il serait bon aussi de parler des monastères, chapelles, églises placés sous le vocable des saints, des tableaux, statues qui se rattacherait à l'histoire de l'iconographie, en indiquant les attributs propres à chaque saint, sans négliger les légendes particulières, s'il en existe. Dans les temps primitifs de l'Eglise, ajoute M. du Broc, les peintures, sculptures, statues étaient autant de manières de transmettre à la postérité les vertus et les travaux de ces hommes illustres. C'était comme une prédication vivante, écrite sur les murs, sur les vitraux, ou gravée sur la pierre, que chaque dimanche avant l'office le père expliquait à ses enfants.

M. le secrétaire signale l'existence de deux fontaines pétrifiantes aux environs de Nevers, l'une aux Saulées, l'autre dans la commune de Sermolse.

SÉANCE DU 14 MAI 1857.

Présidence de M^r CROSNIER.

Siégent au bureau, MM. Crosnier, *président*, du Broc de Segange, *conservateur*, et Lhospied, *secrétaire*.

M. le secrétaire donne lecture du procès-verbal de la dernière séance, qui est adopté sans aucune modification.

Puis, en l'absence de M. le trésorier, qui n'a pu assister à la réunion, M. le président résume d'une manière succincte la situation financière de la Société. Elle se traduit par les résultats les plus satisfaisants.

Ensuite, M. le président rend compte des lettres et communications qu'il a reçues, et présente les ouvrages qui lui ont été adressés, depuis la dernière séance, pour être offerts à la Société Nivernaise, ce sont :

1^o Une lettre de M. Chaillou des Barres, président de la Société de l'Yonne, qui, au nom de ses collègues, invite les membres de la Société Nivernaise à assister à leur séance pu-

blique annuelle, et à prendre part à leurs travaux en cette circonstance. La réunion aura lieu le 30 juin, à Avallon, ville pleine de souvenirs, et qui offre de nombreux sujets d'études.

2° Une autre lettre, écrite au nom de la Société d'émulation de l'Ailier, par son président, engageant également les membres de la Société Nivernaise à assister aux assises scientifiques, qui tiendront leurs séances à Moulins, à l'époque des courses.

3° Un volume des *Mémoires de la Société d'agriculture, commerce, sciences et arts* du département de la Marne.

Quatre opuscules offerts à la Société par un membre, récemment admis, M. Charles Ribault de Laugardière, avocat, membre de la commission historique du Cher, aujourd'hui substitut du procureur impérial à Clamecy, et dont voici les titres :

1° *La Bible des Noël*s, étude bibliographique et littéraire ;

2° *La rue Fontmorigny*, étude sur les possessions de l'abbaye de Notre-Dame-de-Fontmorigny, dans la ville de Bourges.

3° *Lettre à M. le rédacteur du Droit-Commun, sur quelques pièces populaires en Berry.*

4° *Les noces de campagne en Berry, et principalement à Bengy-sur-Craon.*

Les notices que je vous présente, a ajouté M. le président, témoignent de l'esprit actif et investigateur de M. de Laugardière, non moins que de son zèle pieux pour recueillir, d'un passé qui s'efface chaque jour, les usages, les chants, etc., débris d'un autre âge, qui ne vivent plus que dans quelques souvenirs. Espérons que M. de Laugardière voudra bien employer quelques-uns de ses laborieux loisirs, à faire, pour les contrées de notre Nièvre, que ses nouvelles fonctions l'appelleront plusieurs fois à parcourir, ce qu'il a su faire si bien pour les environs de Bourges.

M. du Broc témoigne le désir de voir la Société élargir le cercle de ses études pour jeter plus d'intérêt et de variété dans nos réunions.

M. Bornet appuie la proposition de M. du Broc. Il ajoute qu'il serait important que la Société Nivernaise ouvrit chaque

année un concours sur des sujets, pris dans les sciences, les lettres et les arts. Les membres d'une commission formée dans la Société seraient chargés de choisir et de désigner, chaque année, les sujets mis en concours.

M. le président pense que les propositions émises par MM. du Broc et Bornet méritent de la part de la Société un sérieux examen. En conséquence, il propose de charger MM. du Broc, de Brémond et Bornet d'élaborer ensemble un projet de règlement.

Cette proposition de M. le président est mise aux voix et adoptée à l'unanimité.

M. de Maumigny offre à la Société, pour le Musée, un chapiteau de la fin du treizième siècle, qu'il vient de découvrir en faisant réparer sa maison. L'offre de M. de Maumigny est acceptée avec reconnaissance.

M. le président rappelle qu'aux termes du règlement, c'est dans la séance de mai que doit avoir lieu, tous les trois ans, le renouvellement des membres du bureau.

En conséquence, il est immédiatement procédé aux élections, et le dépouillement des votes a amené le résultat suivant pour la composition du bureau :

MM. Crosnier, *président* ;
le baron de Bar, *vice-président* ;
A. de Rosemont, *secrétaire* ;
Lhospied, *pro-secrétaire* ;
Du Broc de Segange, *conservateur* ;
Delaroche, *bibliothécaire archiviste* ;
Paillard, *architecte*.

Après la proclamation des membres du bureau, la séance est levée.

SEANCE DU 18 JUIN.

Présidence de M^r CROSNIER.

La réunion a lieu à trois heures, dans les salles de la porte du Troux.

Séant au bureau, MM. Crosnier, *président*, le baron de Bar, *vice-président*, et de Rosémont, *secrétaire*.

Le secrétaire donne lecture du procès-verbal de la dernière séance qui est adopté sans modifications.

Puis, M. le président dépose sur le bureau, pour être placée dans la bibliothèque de la Société, une notice de M. E.-H. Prôtat, membre correspondant de l'Académie des sciences, arts et belles-lettres de Dijon, contenant ses recherches sur l'inscription du vieux Poitiers, et la signification du mot IEVRY dans les inscriptions latines.

Puis, M. le président rend compte d'une visite qu'il a faite avec M. de Bremond d'Ars et M. de Soultrait aux fouilles que M. Artigaud exécute actuellement à Saint-Genest.

Un grand nombre de tombeaux ont été découverts; ils étaient sur trois rangs superposés, et séparés entre eux par une couche de terre; ces tombeaux se composaient d'un sarcophage monolithique en pierre calcaire du pays; ils étaient recouverts par une autre pierre plate de même matière. Malheureusement, tous ces tombeaux ont été brisés, sans qu'on en pût sauver un seul, pour le déposer comme spécimen au Musée lapidaire. Une remarque digne d'intérêt, c'est que suivant la couche à laquelle appartenaient les ossements trouvés dans les tombeaux, on observait des modifications faciles à constater, dans le crâne surtout; c'étaient pour les couches inférieures, c'est-à-dire les plus anciennes, la dépression sensible du front. A ce propos M. le baron de Bar fait observer que, visitant avec un chirurgien distingué les ruines du vieux château de Moulins-Engilbert, son compagnon a parfaitement reconnu dans les ossements humains qui jonchaient le sol des caveaux, deux types différents; le type scandinave et le type gaulois. M. de Bar ajoute qu'il y a encore aujourd'hui dans quelques localités sauvages du vieux Morvand,

et notamment à Sainte-Péreuse, des familles où se reproduit, dans sa pureté primitive, le vrai type gaulois; les hommes qui appartiennent à ces familles ont en effet la tête un peu déprimée.

Plusieurs pièces de monnaie, de l'encens identique à celui dont on se sert aujourd'hui, et quelques vases ont aussi été trouvés avec les tombeaux de Saint-Genest; ces divers objets ont été brisés ou perdus, à l'exception de deux espèces de potiches que M. Artigaud a recueillies et désire conserver. Le seul objet qui ait été acquis au Musée parmi toutes ces richesses archéologiques, c'est une grande tuile de l'époque gallo-romaine.

M. Chouët signale plusieurs fragments d'inscriptions et débris de tombes du quatorzième siècle, découverts en faisant des réparations à l'hôtel Marandat, où ils servaient comme dalles; sur l'une d'elles on distingue très-bien un cordelier avec un chien couché à ses pieds.

SÉANCE DU 9 JUILLET 1857.

Présidence de M^r CROSNIER.

La Société se réunit dans le local habituel de ses séances.

Siègent au bureau, MM. Crosnier, *président*, le baron de Bar, *vice-président*, Pétiet, député au corps législatif, du Broc de Segange, de Rosemont et Lospied.

Sur l'invitation de M. le président, M. Clément, curé de Châillon-en-Bazois, présente à la Société des essais et épreuves typographiques qu'il a obtenues au moyen d'une machine de son invention et sans être obligé de composer à l'avance les planches comme cela se fait généralement aujourd'hui; il peut ainsi imprimer aussi rapidement qu'écrirait la main exercée d'un copiste de profession. Du reste, M. Clément est très-sobre de détails sur sa machine. Il craint d'en divulguer le mécanisme, avant d'avoir obtenu un brevet d'invention, qu'il va demander au gouvernement.

M. Bornet obtient la parole comme rapporteur de la commission chargée d'élaborer et de présenter à la Société un projet de règlement supplémentaire. Les membres présents à la réunion, après avoir entendu développer les idées de la commission, sur la mise au concours, chaque année, de sujets relatifs aux sciences, aux arts ou aux lettres, et sur la nature et la quantité des prix à décerner aux auteurs des meilleurs mémoires présentés, arrête la rédaction de ce règlement ainsi qu'il suit :

Règlement pour les concours à établir.

1° Chaque année, la Société Nivernaise votera une somme égale au quart au moins de ses revenus, et destinée à des prix pour les meilleurs mémoires, sur les sujets qu'elle aura mis au concours.

2° Le concours comprendra, suivant l'importance des sommes votées, des questions relatives à l'une ou à plusieurs des trois sections des lettres, sciences et arts. Les questions devront, autant que possible, avoir rapport au Nivernais.

3° Les prix proposés consisteront en médailles d'or, d'argent ou de bronze dont la valeur sera indiquée dans le programme des questions.

4° Les questions mises au concours seront publiées une année au moins à l'avance.

5° Seront admises à concourir toutes personnes appartenant ou non au département, faisant partie ou non de la Société Nivernaise.

6° Tous les mémoires devront être adressés au 1^{er} mai de chaque année, au plus tard, sous enveloppe et francs de port, au secrétaire de la Société ; ces mémoires présenteront en tête une devise qui sera répétée en forme de suscription sur la lettre cachetée contenant la signature de l'auteur, ainsi que sa profession et son domicile.

7° Chaque année, dans la séance de mars, toutes les cotisations

de l'exercice commencé étant recueillies, la Société entendra le rapport sur son compte financier, et fixera ensuite la somme qu'elle entend consacrer au prix du prochain concours ; puis, séance tenante, le bureau fera connaître les membres qu'il désire s'adjoindre, pour préparer les questions à mettre au concours, dans l'une ou plusieurs des trois sections des lettres, sciences et arts.

8° Dans la séance d'avril suivant, les commissions proposeront les questions qu'elles auront jugées le plus dignes d'intérêt, et l'assemblée arrêtera la liste des sujets mis au concours, laquelle sera livrée immédiatement à la publicité.

9° Dans la séance de juin, la commission composée du bureau et des membres adjoints, rendra compte à la Société, par l'organe d'un rapporteur, de ses appréciations et proposera ses conclusions.

10° Tous les mémoires seront mis à la disposition des membres de la Société, pendant l'intervalle de la séance de juin à celle de juillet.

11° Dans la séance de juillet, la Société arrêtera définitivement la liste des mémoires à couronner. Lorsque cette liste aura été close, et immédiatement après la séance, les membres composant le bureau rompront les cachets des lettres closes correspondant seulement aux mémoires à couronner, afin que le président puisse informer à temps et par écrit les auteurs du succès qu'ils ont obtenu.

12° Dans la séance du mois d'août, qui sera publique, un rapporteur présentera une analyse sommaire de toutes les compositions envoyées au concours, après quoi le président proclamera les noms des lauréats et leur remettra les médailles.

13° La Société aura la faculté de faire imprimer les mémoires couronnés, si elle le juge à propos ; cependant, dans les deux mois qui suivront la séance d'août, chaque auteur pourra déclarer qu'il entend aussi faire imprimer son ouvrage à ses frais, et dans ce cas, le mémoire lui sera remis sur reçu, pour être rendu au bout de trois mois.

Tous les autres mémoires qui ne seront pas retirés avant le 1^{er} octobre seront acquis aux archives de la Société, avec faculté de les insérer partiellement ou en totalité dans son bulletin.

14^e Lorsque aucun mémoire sur un sujet donné, n'aura été jugé digne du prix, le même sujet pourra être remis au concours suivant, une fois au moins, sans préjudice des autres prix à proposer pour le même exercice.

15^e Lorsque la Société jugera convenable de faire imprimer un mémoire à ses frais, l'auteur du mémoire aura droit à cinquante exemplaires.

Programme des questions mises au concours pour l'année 1859.

SECTION DES SCIENCES.

Quelle part le département de la Nièvre a-t-il prise aux progrès que les sciences naturelles ont faits depuis un siècle?

Le mémoire devra traiter successivement les sujets suivants :
Coup-d'œil sur l'état des sciences naturelles dans le pays avant 1750.

Recherches sur les hommes nés dans le département, ou y ayant fait un long séjour, qui, depuis 1750, se sont livrés avec succès à l'étude des sciences naturelles. — Notices sur leurs travaux, comprenant les écrits, les découvertes, les perfectionnements et les établissements dont le département leur est redevable.

Ces recherches devront s'étendre aux sciences naturelles pures et aux autres sciences qui s'y rattachent immédiatement,

SAVOIR :

La minéralogie et la géologie, la métallurgie, la chimie.

La botanique, l'agriculture dans toutes ses parties.

La zoologie, la zootechnie, l'art vétérinaire et la médecine.

Indiquer les principales collections d'histoire naturelle qui se trouvent dans le département, signaler ce qu'elles présentent de plus intéressant.

Le mémoire sera terminé par une appréciation des avantages que présente l'étude des sciences naturelles pures, zoologie, botanique, minéralogie et géologie.

SECTION DES LETTRES.

Quelle part le Nivernais a-t-il prise au mouvement littéraire du dix-septième siècle ?

A côté des grands noms qui ont illustré le dix-septième siècle, le Nivernais ne peut guère offrir que des écrivains secondaires. Néanmoins, ceux qu'il compte, sont descendus dans la lice avec quelque avantage, et ont fait des efforts pour ne pas mériter l'oubli. La question proposée n'est point la biographie plus ou moins détaillée de tel ou tel personnage qui s'est acquis, à cette époque, quelque réputation dans les lettres, c'est simplement une étude critique sur l'ensemble des personnages, nés dans le Nivernais, pendant cette période, et sur la part de chacun dans le mouvement littéraire de ce grand siècle.

Cette étude pourra se diviser en quatre parties :

1° Coup-d'œil rapide sur les événements politiques qui ont pu avoir de l'influence sur la littérature au dix-septième siècle.

2° Caractériser ce siècle au point de vue de la littérature.

3° Tableau sommaire des principaux genres, dans lesquels s'est exercé l'esprit humain, dans cette brillante période.

4° Etudier les hommes nés dans le Nivernais qui sont descendus avec quelque avantage dans l'arène. — Notions sommaires sur leur vie et sur leurs ouvrages.

Les auteurs ne perdront pas de vue, que les trois premières parties ne doivent être traitées qu'accessoirement et comme préliminaires. La quatrième doit fixer principalement leur attention, et faire l'objet essentiel de leur mémoire.

SECTION DES ARTS.

FAIENCE ÉMAILLÉE DE NEVERS.

Histoire de sa fabrication.

Les produits de la faïence nivernaise ont été justement célèbres pendant le dix-septième siècle et le commencement du dix-huitième. Appropriés à tous les usages de la vie, ils satisfaisaient à la fois à un but d'utilité générale et charmaient les yeux par l'élégance de leur forme, la pureté de leur émail et la franchise naïve de leurs belles couleurs. Aujourd'hui, par suite de l'invasion de la porcelaine et des faïences fines anglaises et françaises, la faïence, telle qu'on la comprenait autrefois, paraît reléguée au second plan ; mais si elle n'est plus appelée à répondre aux mêmes besoins, elle est destinée tôt ou tard à jouer un rôle important dans la décoration extérieure et intérieure de nos constructions. Aussi, la ville de Nevers, si richement dotée par ses ducs, doit nécessairement puiser dans les traditions du passé les éléments d'une renaissance qui, dans un temps donné, peut lui restituer son ancienne splendeur céramique. Malheureusement l'histoire de la faïence nivernaise n'a pas encore été faite. Elle se compose aujourd'hui de quelques documents épars çà et là, connus seulement d'un petit nombre d'amateurs. Des recherches intelligentes en feraient certainement découvrir de nouveaux, qui permettraient de jeter quelque jour sur ce bel art que nos pères ont cultivé avec tant de succès. La collection du Musée de Nevers, la plus riche de toutes les collections de province, offre de magnifiques spécimens à celui qui voudra étudier toutes les phases de la fabrication nivernaise. Pour rétablir la filiation des artistes nivernais, pour préciser également l'époque du premier établissement de cette faïence à Nevers, on consultera utilement les archives du greffe et celles de la ville qui ont été encore si peu fouillées. Les familles de

ces artistes encore existantes pourraient également fournir de précieux documents.

En prenant l'initiative d'une question si peu étudiée jusqu'à ce jour, la Société Nivernaise ose espérer que les sympathies et les efforts de tous les hommes intelligents ne lui feront pas défaut dans la solution qu'elle poursuit. Ce concours aura pour mission principale de faire apprécier plus dignement nos vieilles faïences, d'encourager les essais déjà très-remarquables qui se produisent chaque jour sous nos yeux, et enfin de donner aux études céramiques une impulsion vivifiante qui, dans l'avenir, peut devenir le signal d'une autre ère glorieuse pour le pays Nivernais.

Questions qui devront être résolues dans les mémoires admis à concourir.

1° Quel était en France l'état de la faïence émaillée à la fin du seizième siècle ?

2° A quelle époque précise faut-il faire remonter la fabrication nivernaise ?

3° A quel patronage, à quelle influence doit-on attribuer sa transmission dans la ville de Nevers ?

4° Les premiers produits fabriqués à Nevers étaient-ils l'œuvre d'artistes nivernais ou italiens ?

5° Quelles sont les faïences italiennes dont les types ont été spécialement imités par la fabrication nivernaise ?

6° Par quels caractères peut-on distinguer les produits nivernais de ces mêmes faïences italiennes ?

7° Doit-on distinguer dans la fabrication nivernaise plusieurs époques tranchées, distinctes par le style, par la forme, par le choix des sujets représentés, par le caractère de l'ornementation et par l'imitation de produits céramiques différents ? *(Décrire en traitant cette question un certain nombre des pièces remarquables de Nevers qui se trouvent dans les collections.)*

8° Quelle était la composition de la faïence de Nevers?
(*Décrire les procédés de sa fabrication.*)

9° Où sont situés les divers gisements des terres employées à sa fabrication ? Sont-ce les mêmes aujourd'hui ?

10° Quelles étaient les couleurs dont on faisait usage pour la décoration de ces faïences ? (*Indiquer leur composition.*)

11° Le rouge était-il au nombre de ces couleurs ?

12° Les couleurs étaient-elles appliquées sur l'émail cru ou cuit ?

13° Quelle était la composition du blanc fixe qui se voit sur les pièces bleu d'azur foncé, imitant la faïence de Perse ?

14° Par quels caractères distingue-t-on la faïence de Nevers de celle de Rouen, avec laquelle on la confond souvent ?

15° Quels sont les noms des artistes et des ouvriers qui ont illustré la fabrique de Nevers ? (*Indiquer autant que possible l'époque de leur naissance ou de leur mort, ainsi que les documents qui pourraient aider à les faire connaître.*)

16° La faïence de Nevers avait-elle une marque particulière ? (*Citer des exemples de cette marque, s'il en existait.*)

17° Les artistes et les ouvriers avaient-ils des marques particulières ? (*Les indiquer dans le cas de l'affirmation.*)

18° Quelles étaient les manufactures les plus célèbres à Nevers ? (*Désigner le lieu où elles étaient situées et l'époque à laquelle elles ont commencé à être en activité.*)

19° A quelle époque l'ancienne fabrication a-t-elle commencé à décroître ? (*Comparer les anciens produits avec les nouveaux, et énoncer les caractères qui les distinguent entre eux.*)

20° Quelle peut être aujourd'hui l'avenir de la faïence, et dans quelles voies doivent se diriger ceux qui voudront tenter de rendre à son ancienne splendeur cette intéressante fabrication ?

Le 4 février 1856, M. de Magnitot, préfet de la Nièvre, adressait à M. le Président de la Société Nivernaise, avec la curieuse notice qui va prendre place dans le *Bulletin de la Société*, la lettre suivante :

« Nevers, le 4 février 1856.

» MONSIEUR LE PRÉSIDENT,

» Permettez-moi de vous communiquer la transcription que M. l'Archiviste de la préfecture a cru devoir faire de la première partie d'un inventaire mobilier, dressé en 1566, après le décès de François de Clèves, duc de Nevers.

» Cette pièce sera peut-être de nature à présenter quelque intérêt à MM. les Membres de la Société Nivernaise, soit par la description détaillée qu'elle renferme de plusieurs objets curieux d'orfèvrerie avec leur estimation, soit à cause de l'époque à laquelle cet inventaire a été dressé.

» Je vous serai obligé de me faire connaître votre opinion personnelle sur le mérite archéologique de ce document, et, dans le cas où vous lui reconnaitriez quelque intérêt, j'ordonnerais le déchiffrement et la transcription de la deuxième partie ou des autres parties de l'inventaire, qui comprennent les meubles, étoffes, tapisseries, etc.

» Recevez, Monsieur le Président, l'assurance de ma considération la plus distinguée.

» Le Préfet de la Nièvre,

» A. DE MAGNITOT. »

Le 7 du même mois, M. le Président lut en séance la lettre de M. le Préfet, et fut chargé par tous les membres présents d'offrir à M. de Magnitot les remerciements les plus vifs pour cette nouvelle marque d'intérêt. L'heure déjà avancée et l'abondance des matières forcèrent à ajourner la lecture du manuscrit; on désirait d'ailleurs que le laborieux archiviste de

la préfecture, M. Leblanc-Bellevaux, fit lui-même la lecture de son travail. On sollicita, à cet effet, une séance extraordinaire, qui eut lieu le 15 février. On réclama l'impression des fragments les plus intéressants de ce manuscrit, et, plus tard, on émit le vœu qu'il fût inséré en entier dans le *Bulletin*.

Comme plusieurs membres demandaient, depuis long-temps et avec instance, des améliorations dans l'impression du *Bulletin*, on a jugé à propos de réserver le travail de M. Leblanc-Bellevaux pour l'insérer dans le troisième volume du *Bulletin de la Société*.

INVENTAIRE

APRÈS LE DÉCÈS DE FRANÇOIS DE CLÈVES,

1566,

transcrit par

M. FÉLIX LEBLANC-BELLEVAUX,

Archiviste du département de la Nièvre.

INVENTAIRE DES BIENS MEUBLES tant de vasselle d'or d'argent que autres meubles et ustancillés de mesnaiges trouvez tant au chastel et maison de Neuers, que de ceux estans es chasteaux et maisons de Desise, La Chapelle d'Angillon, et eulx y amenez et conduictz au dict chastel de Neuers pour d'iceulx estre fait inventaire; tous les dictz meubles delaissez par les décès et trespas de feuz très haults et puissans princes monseigneur Francoys de Clèves père, messeigneurs Francoys et Jacques ses enfens, ducs de Niuernoys, contes de Rethel Beaufort et Auxerre, pairs de France, appartenans a très haultes et puissantes princesses madame duchesse du dict Niuernoys, madame princesse de Portian et madamoyselle Marye de Clèves, leur seur, damoyselle de Neuers, filles et héritières de feuz mesdictz seigneurs père et frères ducs du dict Niuernoys; le dict inventaire fait par nous Barthe-

lemy Véron licencié es-loix, lieutenant particulier au baillage et payrrye de Niernoys, en la présence et du consentement desdicts seigneurs et dames comparans par leurs procureurs spéciaux, ainsi que plus amplement en auons faict mention par notre procès verbal a ceste fin par nous dressé au partalge, qu'auons faict de tous les dictz meubles cy après inventoriés du consentement tant de mes dictz seigneur et dame duc et duchesse de Niernoys présens, que des dictz procureurs spéciaux de mes dictes dames lez princesse de Portian et damoiselle de Neuers, et auquel inventaire nous auons besougné avec le greffier de nostre baillage et les depputez et commis appréciateurs nommez et conuenuz par mes dictes dames duchesse de Neuers, princesse de Portian et damoy-selle de Neuers, avec leurs procureurs, selon et en la forme et manière qui sensuyt :

Du neufiesme apiril mil cinq cens soixante six, par nous lieutenant dessus dict avec tous les procureurs et appréciateurs conuenuz et nommez au dict procès verbal.

En une armoyse estant au cabinet du dict chastel qui est la première armoyse haulte du dict cabinet du costé de la che-mynée a este trouvé deux barraulx d'argent vermeil doré, garniz chacung par le pied de quatre petis lions et d'une chayne et de..... auxquels sont les armoyries de feue madame Marye d'Albret, l'ung pesant trente un marc deux unces et l'autre trente ung marc sept unces, reuenant les deux a soixante troys marcs une once poinsson de Paris, apprécié chacung marc dix sept liures tournoys, qui est pour tout mil troys cens soixante treize liures deux sols six deniers tournoys,

Cy. M III^e LXXIII^e II^e VI^e tournoys.

Une petite fontaine d'argent vermeil doré seruant d'ung lauoir aux armoyries de feue madame Marguerite de Bourbon, garnye de son chappiteaul et encore aux armoyries de la ville de Rethel gravée, pesant unze marcs sept unces poinsson de Paris, apprécié chacung marc dix huit liures, reuenant pour

tout a la somme de deux cens treize liures quinze sols tournoys,
cy. IIc XIII^l XV^s t.

Une grande coupe d'argent vermeil doré garnye de son couvercle taillée a bosse et enleuée au dessus a laquelle y a deux escutz dedans lesquels escutz sont enclos les armoyryes d'ung costé de feu monseigneur père et de l'autre costé les armoyryes de la ville de Rethel, pesant huict marcs trois unces poinsson de Paris marqué et contremarqué, apprécié chacung marc vingt liures tournoys reuenant le tout a la somme de huict vingt sept liures dix sols tournoys ,

Cy. VIIHxx VII^l X^s t.

Une aultre coupe aussi d'argent vermeil doré taillée et enleuée a bosse garnye de son couvercle au dessus duquel est pose ung ange pesant six marcs troys unces poinsson de Paris marqué et contremarqué, apprécié chacung marc dix neuf liures tournoys, reulent le tout a la somme de six vingt une liures deux sols six derniers tournoys, cy. VIxx I^l II^l VI^d t.

En la deuxieme armoyse haulte du dict cabinet a esté trouvé ung bassin d'argent vermeil doré seruant a lauer mains, taillé et enleué a bosse par personnaiges, bestes et feuillages sans armoyryes, pesant huict marcs sept unces et demye poinsson de Paris, apprécié chacung marc vingt liures tournoys, reuenant le tout a la somme de neuf vingt seize liures douze sols six deniers tournoys, cy. IXxx XVI^l XII^l VI^d t.

Deux drageoez d'argent vermeil doré gauderónnez a plusieurs endroitz aux armoyryes de Neuers entieres qui seruent de chandellier et drageoer, l'ung d'iceulx pesant dix huict marcs et demy et l'autre dix neuf marcs poinsson de Paris, apprécié chacung marc dix huict liures tournoys, reuenant le tout a la somme de six cens quatre vingt cinq liures tournoys, cy. VIc IIIHxx V^l t.

Ung grand vase d'argent vermeil doré ayant deux anses, le pied en triangle, a chacung coing un lyon taillé, gravé et enleué a demye tailles gauderónnez par le hault et par le bas, semé de marguerites esmaillé de blanc et de rouge pesant seize marcs

six unces poinsson de Paris, apprécié chacun marc vingt cinq liures tournoys qui est pour tout la somme de quatre cens dix huit liures quinze sols tournoys, cy. . . IIIc XVIII¹ XV¹ t.

En la troisieme des dictes armoyses haultes a été trouvé deux grands brocs d'argent vermeil doré semés de F. F. sur le couvercle, sur lesquels y a des armoyryes de Clèves et d'Arthois l'ung d'iceux pesant dix sept marcs six unces et l'autre dix huit marcs poinsson de Paris, apprécié chacun marc dix sept liures dix sols tournoys, revenant à trente cinq marcs six unces qui est pour tout la somme de six cens vingt cinq liures douze sols six deniers tournoys, cy. . . VIc XXV¹ XII¹ VI¹ t.

Une esguière avec son bleron taillé a escailles, sur le couvercle de laquelle y a les armoyryes d'Arthois, pesant neuf marcs et demy poinsson de Paris, apprécié chacun marc dix huit liures tournoys qui est pour tout huit vingt onze liures tournoys, cy. . . VIIIxx XI¹ t.

Ung dragoer en deux pièces d'argent vermeil doré, sur lequel sont les armoyryes d'Arthois et de Clèves, pesant onze marcs cinq unces et demy poinsson de Paris, apprécié chacun marc seize liures dix sols qui est pour tout neuf vingt dix huit liures seize sols dix deniers tournoys, cy. . . IXxx XVIII¹ XVI¹ X¹ t.

En la quatrieme armoyse haulte a esté trouvé deux flacons d'argent vermeil doré garnys de leurs chaynes et couvercles, sur lesquels sont figurées les armoyryes de Clèves et d'Albret, pesant chacun vingt ung marcs sept unces et demy revenant a quarante troys marcs sept unces, apprécié chacun marc dix huit liures tournoys qui est pour tout la somme de sept cens quatre vingt neuf livres quinze sols tournoys, cy. VIIc IIIxx IX¹ XV¹ t.

Plus ung bassin d'argent vermeil doré taillé à bosse par personnaiges au meillieu duquel sont figurez les armoyryes entières de Neuers, pesant neuf marcs sept unces et demy poinsson de Paris, apprécié chacun marc vingt deux liures tournoys qui est pour tout la somme de deux cens dix huit liures dix sols tournoys, cy. . . IIc XVIII¹ X¹ t.

En la cinquiesme des dictes armoyses haultes a esté trouvé

une esgallère d'argent vermeil doré taillé à escaille, sur le couvercle de laquelle sont les armoyryes de Clèves et Arthois, pesant neuf marcs troys unces et demye poinsson de Paris, apprécié chacung marc dix sept liures dix sols, tournoys qui est pour tout huict vingt quatre liures dix sols troys deniers tournoys, cy. VIIIxx III^l X^s III^d t.

Deux grans buyes d'argent vermeil doré gauderonnez par le hault et par le bas, a feuillaiage sur lesquels sont les armoyryes de Clèves et d'Albret, l'ung desquels pèse vingt mars et l'autre dix neuf marcs et demy, apprécié chacung marc dix sept liures dix sols tournoys, reuenant pour tout a la somme de six cens quatre vingt unze liures cinq sols tourn., cy. VIc IIIxx XI^l V^s t.

Deux couppes d'argent vermeil doré gauderonneez par le bas et par le hault, l'une pesant ung marc six unces et demye et ung gros et l'autre ung marc sept unces cinq gros, apprécié chacung marc dix huict liures tournoys qui est pour tout troys marcs six unces deux gros, reuenant a la somme de soixante huict liures ung sol troys deniers tournoys, cy. LXVIII^l I^s III^d t.

Ung calice d'argent doré garny de sa platine pesant troys marcs troys unces, apprécié chacung marc dix sept liures tournoys, vallant en tout cinquante sept liures sept sols six deniers tournoys, cy. LVII^l VII^s VI^d t.

En la sixiesme armoyse haulte estant proche la porte du dict cabinet a esté trouvé deux flacons d'argent vermeil doré garnys chacung de leurs chaynes et robinet, couverts de F taillées aux armoyryes de Clèves et d'Albret pesant, chacung onze marcs six unces poinsson de Paris, reuenant a vingt troys marcs et demy, apprécié chacung marc dix sept liures dix sols tournoys qui est pour tout quatre cens onze liures cinq sols tournoys, cy. IIIIc XI^l V^s t.

Deux vazes d'argent vermeil doré, l'ung taillé et gravé et l'autre non, l'ung d'iceux pesant quatre marcs deux unces six gros et l'autre qui n'est gauderonné, quatre marcs demye unce poinsson de Paris, apprécié chacung marc dix huict liures, qui est pour tout huict marcs troys unces demy gros, qui fait en

tout la somme de cent cinquante une liures six sols troys deniers
tournoys, cy. Ic LI^r VI^r III^d t.

Du dix septiesme apuril mil six cens soixante six par
nous Barthelemy Véron lieutenant dessus dict, en
présence des sieurs Durozay, de Bouchères, Lamoi-
gnon ou dict nom, et Jehan Beauquesne, Guérard
Bardin et Marion, orphèvres.

En la première armoysse basse du costé de la cheminée du dict
cabinet a esté trouvé ce qui s'ensulst :

Une coupe de cristal avec son couvercle enrichie de quatre
dyamens et une pointe, apprez six vingt douze liures dix sols
tournoys, quatre cabochons de rubis prisés cinquante liures
tournoys, quatre perles orientales prisées quarante liures tour-
noys, neuf petites perles moyennes au dessus du couvercle
prisées cinquante sols, ung nacre de perle sur quoy est appliqué
ung dyament en pointe prisé vingt sols, et au pied de la dicte
coupe y a douze petites perles prisées ensemble trente sols
tourn.; la dicte coupe enrichie de hors emaillez de blanc et
violet, la poignée d'or emaillee de noyr, le dessus de la coupe
de mesme, le tout pesant ensemble cinq marcs dont a esté
deduict deux marcs et demy pour le cristal et le reste qui est
deux marcs et demy d'or, apprez chacung marc d'or à la
somme de sept vingt quatre liures qui est pour les dictz deux
marcs et demy la somme de troys cens cinquante neuf livres
tourn., et pour le dict cristal d'icelle coupe a été prisé par les
dessus dictz la somme de trente sept liures dix sols tourn., qui
est pour tout reuenant les dictes sommes la somme de six cens
vingt quatre liures tourn., cy. VIc XXIII^r t.

Ung mirouer de cristal enchassé d'argent doré ayant la poi-
gnée de cristal, pesant le tout ung marc et demy, lequel a
esté évalué en pesant enulron ung marc d'argent, lequel marc a
été prisé la somme de dix sept liures tourn., et pour le dict
cristal du dict mirouer la somme de dix liures tourn., qui est
pour tout. XXVII^r t.

Ung aultre mirouer à glasse d'argent doré faict à lozange, pesant ung marc et demy avec le dict cristal, lequel a esté éualué en argent de pesanteyr environ la quantité de dix unces, lesquelles ont esté prisées à raison de dix huict liures tournoys pour marc qui est pour les dictes dix unces la somme de vingt deux liures dix sols, et pour le dict cristal la somme de vingt sols tourn., qui est pour tout la somme de. . . XIII^e X^e t.

Item huict cuilliers de porceleyne garnyes d'argent doré a meufles de Lyon emmenchées de coral branchu aux yeux desquels meubles y a des vermeilles, prisées chacune pièce d'icelles cinquante sols tournoys qui est pour tout la somme de vingt liures tournoys, lesquelles ensemble celles de l'article subséquent ont été partyes par les sieurs Durozay, Lamoignon et le sieur de Rouchères, procureurs de mes dictz seigneur et dame.

Item une aultre cuillier d'argent emmenchée de cristal, prisée par les dessus dictz à cinquante sols tournoys, laquelle a esté partye entre les procureurs avec les aultres susnommés et pour ce n'ont esté appréciées.

Une croix d'or garnye de quatre jacintes, une Notre-Dame au milieu et de l'aultre costé ung crucifix garny de perles orientalles, prisé et éualué le tout ensemble cent dix huict liures tourn., cy. C XVIII^e t.

Ung joyau d'or ou est une Samaritayne a laquelle y a une sobasse soustenue de quatre griffes garnyes de quatre pommes d'agate, autour de la sobasse sont appliquez vingt huict rubis et turquoyses, et au dessus de la frize de la dicte sobasse y a une forme de haye de fil d'or, au dessus d'icelle y a cinquante cinq perles, le dedans forme le jardinaige taille d'ung jour de basse taille, le jardinaige garny de petites vermeilles, le puis garny d'amatistes, deux seaulx de coronaline, ung vase de saphir, deux figuers suivant l'histoire, deux pilliers d'agate soustenant la tube du dessus du puis, la dicte tube garnye de douze rubis et dyamens, le tout pesant ensemble ung marc cinq

unces et demye, prisé et évalué le tout ensemble quatre cens
troys liures dix sols tourn., cy. IIIc III^l X^s t.

Une figure de saint George ayant une sobasse et au
dessus d'icelle quantite de barroques appliquez, pesant le tout
quatre unces et demye cinq gros, prisé le tout ensemble quatre
vingt cinq liures tourn., cy. IIIxx V^l t.

Ung jardin dedans lequel y a ung roch de coural blanc ou il
y a une figure de saint Jehan preschant aux deserts, et plu-
sieurs aultres animaux et figures d'hommes, ayant une haye d'or
sur la sobasse, garny de perles, et pesant le tout deux marcs,
prisé le tout et évalué a la somme de huict vingt liures tour-
noys, cy. VIIxx^l t.

Item ung mirouez de cristal a deux endroictz, pesant six unces
six gros, prisé et évalué a la somme de dix huict liures tour-
noys, cy. XVIII^l t.

Ung petit flacon d'or garny de perles, prisé et évalué le somme
de soixante quinze liures tourn., cy. LXXV^l t.

Une nautre d'or assise sur ung sobasement aussi d'or garnye
de perles sur quatre griffes auxquelles y a chacung ung grenat,
dedans le dict nautre ung petit vase de perles, le tout pesant
sept unces, prisee et évaluée quatre vingts dix liures tournoys,
cy. IIIxx X^l t.

Ung tableau d'or ou est enchassée une figure de Jésus Christ
attaché et fustigé au pillier accompagné de deux aultres figures
tenant garny de quatre diamens, troys rubis, vingt
sept perles et troys petites au dessus du chappiteaul garny
d'une chaîne aussi d'or, apprécié le tout troys cens six liures
tourn., cy. IIc VI^l t.

Ung phaeton d'or, le corps garny de nacre de perles assis sur
une roze de quinze dyamens, ung rubis et ung dyament aux
deux costés par le hault par le bas, ung rubis et ung dyament
taillé a face avec une chaîne et ung bouquet ou sont aplicques
ung rubis et ung dyament, prisé le tout la somme de mil liures
tourn., cy. M^l t.

Ung rons d'or esmailé de blanc dedans lequel y a une figure de feu Engilbert, pesant une once troys gros, apprécié dix huit liures tournoys, cy. XVIII^l t.

Une pomme plate d'or persée à jour, pesant une once d'or, prisee dix huit liures tourn., cy. XVIII^l t.

Ung tableau d'argent doré auquel est la figure de l'Assumption Nostre-Dame, garny de quatre petites rozes de grenats, pesant le tout quatre unces et demye, prisee vingt six liures tourn., cy. XXVI^l t.

Une pomme ronde d'or persée à jour, prisee et évaluée XXX^l t.

Une bovoer d'or émailée d'azur avec sa chaine, pesant sept gros, prisee. XV^l t.

Ung dessus de quelque pomme d'or, prisee. X^l t.

Une petite bague de bogette d'or émailé de blanc et de rouge, prisee. X^l t.

Une clepsidre, autrement orloge de salle, garny d'or avec le chapeaul de dessus qui est séparé, prisee. XV^l t.

Ung barrault de cristal garny d'or et quelques pyerreyes, prisé le tout ensemble quatre vingt dix liures tournoys, cy. IIIIxx X^l t.

Une chasse d'or pesant une once, prisee. XX^l t.

Une paire d'heures garnyes d'or, prisees cent liures tournoys, cy. C^l t.

Une imatge a mestre au chapeaul d'argent doré et quelques petits morceaux d'or, prisé le tout. IIII^l t.

Une petite fleur d'or, prisee. XL^l t.

Ung pendent de cornaline auquel y a dedans une Anunciation, prisee. C^l t.

Une bague ou est enchassée une imatge d'agate garnye de quatre rubis et quatre saphyrs, et ung petit grain d'émeraude et ung petit grain de rubis au coronnement de la dicte agathe, prisé le tout soixante dix liures tournoys, cy. . . . LXX^l t.

Ung tableau figure taillé en taille douce auquel y a une histoire de Passion, estant le tout d'or, prisé le tout seize liures tournoys, cy. XVI^l t.

Une pomme platte esmaillée de blanc a laquelle y a deux chiffres esmaillés de blanc, prisée. VIII^l t.

Ung image saint Sébastien d'or, prisé neuf liures tournoys, cy. IX^l t.

Ung pendent d'or auquel il y a une histoyre dedans garnye de perles, le couvercle de cristal, le derrière de jaspe, prisé le tout huit liures tourn., cy. VIII^l t.

Ung petit liure d'heures d'argent doré pesant deux unces, prisé quatre liures tourn., cy. III^l t.

Ung bouton d'or au milieu duquel y a ung nacre de perle, prisé cent sols tourn., cy. C^l t.

Ung tableau de porceleyne garny d'or, prisé trente six liures tourn., cy. XXXVI^l t.

Ung miroir de senteurs garny d'or, prisé. XX^l t.

Une croix de grisolet garnye de deux rubis et garnye d'or, prisée. XV^l t.

Une Fortune d'or plantée sur ung monde, pesant une once demy gros, prisée. XXII^l X^l t.

Ung tableau d'or auquel y a une histoyre de la Passion, auquel y a deux..... et quatre petits diamens et une émeraude, prisé le tout trente huit liures tourn., cy. XXXVIII^l t.

Une bague d'agate enchassée d'or à laquelle y a ung diamant, quatre perles, l'agate taillée en coupe fine, prisée cinquante cinq liures tourn., cy. LV^l t.

Ung triangle d'or émaillé de noyr par le dessus avec ung chiffre dedans lequel y a une image de plété, prisé vingt liures tourn., cy. XX^l t.

Unze florons d'or émaillés de plusieurs fleurs, prizez ensemble. XXXIII^l X^l t.

Une petite image d'or pesant deux gros moins six grains, prisée. C^l t.

Une pomme platte d'or faicte de fil, émaillée de blanc, prisee. XII^l t.

Une cage d'or de parroquet, prisee. C^l t.

Ung griffon d'argent doré, prisé. XX^l t.

Une pomme de cristallin garnye d'or, prisee. . . VII^l X^l t.

Ung escusson d'or, prisé VII^l X^l t.

Ung petit liure d'heures ferré d'or ayant une petite chayne d'or, prisé. XXVII^l X^l t.

Ung esguilletier de cornaline enchassé d'or et une petite chayne d'or, prisé six liures tourn., cy. VI^l t.

Une bague d'agate enchassée d'or ou il y a une figure, appréciée. XV^l t.

Une bague d'agate entaillée des deux coustés ou il y a une face de Christ, prisee XV^l t.

Ung petit chandellier d'or, prisé. VII^l t.

Ung petit bœuf d'or, prisé. C^l t.

Une pièce ronde d'or ou est figuré l'Apocalypse, prisee cinquante liures tourn., cy. L^l t.

Une pomme d'or platte percée à jour, prisee. . . XXVI^l t.

Ung petit coffre de cristal garny d'argent. III^l t.

Ung simeterre des Angloys estant d'or, prisé. VII^l t.

Une médaille dor, prisee. VII^l t.

Une hystoire de Marcus Curtius, ou il y a ung cheval de nacre et le sobassement d'or, prisee. XXVIII^l t.

Ung petit coffret de fil d'or, émaillé de blanc et rouge, prisé. X^l t.

Ung quadran d'or, prisé. XX^l t.

Le cheuallier au signe auquel y a deux dyamens et ung rubis et le vesseaul de cristal, et le reste garny d'or, prisé le tout a la somme de cent liures tourn., cy. C^l t.

Deux petits vases de cristal garnys d'or, prisés soixante liures tourn., cy. LX^l t.

Ung estang garny d'or, auquel il y a dedans ung signe de natre, et à l'environ du dict-estang y a plusieurs petites perles, prisé le tout. XXXV^l t.

Ung petit coffre de fil d'or, prisé quarante cinq liures tournoys, cy. XLV^l t.

Ung drageoer d'argent doré, esmaillé d'émail de Limoges, prisé XII^l t.

Ung pélican d'or, prisé. XX^l t.

Ung More ayant une sagette en main, prisé dix liures tournoys, cy. X^l t.

Ung dromadaire d'or, sur lequel est une figure, prisé XVIII^l t.

Une tour de cristal dedans laquelle y a une figure de sainte Marguerite, la dicte tour garnye d'or avec la plume aussi d'or, et cinq rubis et perles, prisee. XX^l t.

Ung miroir d'acier garny d'or. et de l'autre costé une figure d'agate, prisé le dict miroir six vingt dix liures tournoys, cy. VIxx X^l t.

Ung petit coffret d'or, prisé. XXIII^l t.

Ung chardon d'or, de rozes, de rubis, assis sur une agathe, prisé quarante six liures tourn., cy. XLVI^l t.

Ung chameau d'or chargé de perles, prisé. VIII^l t.

Ung pendent de senteurs garny d'or, prisé. VII^l X^l t.

Autres petites heures garnyes d'or, prisees. XII^l X^l t.

Une coupe d'or avec son couvercle aussi d'or, pesant treize unces et demye, prisee le tout deux cens soixante dix liures tournoys, cy. IIc LXX^l t.

Ung estuy d'argent doré, servant pour la dicte coupe, prisé XII^l t.

Du dix huitiesme jour du dict mois du dict an, par nous Barthelemy Véron, lieutenant dessus dict, en la présence des devant dicts et de M. Jehan Duchemin.

En la seconde armoyse du dict cabinet, ont esté trouvées les choses d'or et d'argent qui s'ensuivent :

Ung vase de cristal tourné en cyboyre , garny d'ung sobassement, ayant quatre griffes tenant chacune une pomme d'agaibe, les quatre vertus d'or émaillé au meillieu du dict vase ; ung couvercle aussi d'argent doré , ayant ung escu au dessus aux armoyries de Neuers et Bourbon , le tout sizellé de demye tailles et quelques pierres faulces, pesant le tout six marcs deux unces et demye , prisé le tout à la somme de cent liures tournoys , cy. C¹ t.

Ung verre de cristal garny d'argent doré avec son couvercle aussi d'argent doré, prisé le tout. XX¹ t.

Deux sallères avec leurs couvercles d'argent doré , assises chacune d'icelles sur une coquille de porceleyne faicte en facon de dragon, pesant ensemble ung marc troys unces , prisées dix neuf liures tourn., cy. XIX¹ t.

Une grande branche de coral rouge qui est en forme d'ung arbre de Gessé, assis sur ung sobassement d'argent doré faict en jardin, sur lequel coral y a assis six personaiges aussi d'argent doré qui sont figures de six roix, pesant deux marcs une unce et demye , prisé le tout ensemble trente liures tournoys, cy. XXX¹ t.

Ung saint Jérosme d'argent doré, assis sur une sobasse aussi d'argent doré, garny de coral rouge et noyr, pesant le tout troys marcs une unce, prisé le tout quarante liures tournoys , cy. XL¹ t.

Deux arbres assis chacung d'iceulx sur une sobasse aussi d'argent doré faicte en triangle , pesant ensemble sept unces , priséz. XIII¹ t.

Une noix garnye d'argent doré servant pour ung gobellet , prisee VI¹ t.

Une petite coupe de jaspe avec son couvercle d'argent doré, et le pied d'icelle aussi d'argent doré , pesant le tout ung marc sept unces et demie , prisee. XXII¹ t.

Deux satirés d'argent doré pesant deux marcs , tenant chacung d'iceulx une naue de cristal et l'autre de saphir, prisés ensemble. XXXIII¹ t.

Ung signe d'or émaillé de blanc et noyr, pesant troys gros et demy, prisé sept liures dix sols tourn., cy. . . . VII^l X^s t.

Deux sallières d'argent doré assises sur trois estaulx, le fond d'agate, garnyes et doubletz, les estaulx garnys de médalles de porcelayne, pesant ung marc demye unce, prisées ensemble ving dix liures tourn., cy. XXXII^l t.

Une navette de nacre de perles garnye d'argent doré, pesant ung marc demye unce, prisee douze liures tourn., cy. XII^l t.

Deux sallières de Cassedoyne, garnyes d'argent doré, prisées. CX^s t.

Une petite cuvette de porcelayne garnye d'argent, prisee VIII^l t.

Deux tabouretz bien petits ou il y a deux figures d'hommes, prisez. L^s t.

Ung petit lingot de soufflerye, prisé. XVIII^l t.

Deux ours d'argent émailliez de blanc, au dessus du dos desquels posée une sallière couverte, le fons de cristal, et chascun ours posé sur une roche d'argent émaillée de fer, entourée d'une haye d'argent doré avec une figure d'homme tenant une chayne attachée au museaul des dictz ours, les dictz deux ours prisez trente deux liures tourn., cy. XXXII^l t.

Troys bogeoex, deux desquels sont d'argent blanc et l'autre d'argent doré, pesant ensemble ung marc troys unces, prisés ensemble. XXII^l t.

Ung petit liure rond garny d'or, les couvercles taillés de basse taille en champ d'émail, prisé. XVIII^l t.

Une pomme de senteurs faicte en baril, enchassée d'or avec une chayne a laquelle elle est suspendue aussi d'or, pesant cinq unces deux gros, prisee quatre vingt quatre liures tournoys, cy. IIIIxx III^l t.

Une figure de sainte Croix sur une sobasse d'argent doré, la figure d'or, prisee III^l t.

Une bague pendente ou est une histoyre de la vye et de la mort, d'or, pesant une unce, prisee XX^l t.

Une paix de corail garnye d'argent doré, pesant le tout une once troys gros et demy, prisée. LX¹ t.

Ung esguilletier d'or taillé d'Espagne, esmaillé de noyr, pesant cinq gros deux deniers, prisé. XIII¹ t.

Une petite croix de cristal garnye d'or, ou est apposé dessus ung crœcifix, prisée. VII¹ t.

Une colonne d'or pesant cinq gros ung denyer, prisée XIII¹ t.

Deux petits flacons de cassedoyne garnys d'or, pesans deux unces six gros et demy, prisez XX¹ t.

Une calebasse de cristal garnye d'argent doré, pesant une once cinq gros, prisée. LXV¹ t.

Deux petis potz à deux ances de cornaline en balustre garniz d'or, pesans une once ung gros et demy, prisez. XX¹ t.

Ung brassellet de cuyvre couvert d'or, pesant ung marc deux unces deux gros, prisé le dict or estant dessus environ soixante liures tourn., cy. LX¹ t.

Ung brassellet de coral garny de fil d'or, prisé III¹ X¹ t.

Une nauire assise sur une petite sobasse, pesant en or une once deux gros deux deniers, prisée vingt six liures dix sols tourn., cy. XXVI¹ X¹ t.

Ung petit liure d'or auquel il y a ung quadran, les couvellettes faictes de fil émaillé auquel y a dedans ung miroir de cristal, pesant une once cinq deniers et demy, prisé. XXV¹ t.

Ung cureoreille d'or émaillé, pesant cinq gros et demy douze grains, prisé. XIII¹ t.

Deux petis vases de cassedoyne garniz d'argent doré ayant trois ances taillez en vase, pesant deux unces, prisez. XLV¹ t.

Deux aultres petis vases de cristal garniz d'or, en chascun desquels y a deux unces, l'ung ung couvercle et l'aultre non, pesant sept gros et demy, prisez. XI¹ t.

Deux petis brotz de cassedoyne faictz en balustre, garniz d'or, ayant chascun une once et ung petit serpent servant de-biberon, pesant une once troys gros et demy, prisez. XX¹ t.

Une pomme d'or platte taillée d'Espagne, esmaillée de noyr et rouge, une rouze d'esmail blanc et rouge au meillieu, pesant une unce ung gros et demy, prisée. XXII^l t.

Ung liure d'or, les feuilletz d'icellui d'or escript, taillé d'esmail noyr, pesant une unce demy gros, apprécié. XXII^l t.

Ung tableau en pendent garny d'or, ou est enchassé ung tableau de gey noyr, figurant une Nostre-Dame-de-Pitié, pesant en or troys gros ung denier et demy, prisé. C^l t.

Ung tableau d'or faict à étampes, émaillé de blanc et vert, garny de deux couvercles ou est figuré dedans un cruxiflement et une résurrection, pesant demye unce moins douze grains, prisé. IX^l t.

Une pomme platte garnye d'or, ung fons d'argent divisé, et l'autre costé en nacre de perles, taillé en saint Cristofle, pesant demye unce deux deniers, prisée. CX^l t.

Ung petit vase à deux ances émaillé de plusieurs couleurs, garny d'argent doré, prisé. XXX^l t.

Douze figures d'hommes tant a pied qu'a cheual, le tout d'or, pesant troys unces deux gros, priséés soixante cinq llures, mise en une petite boette noyre en papier, cy. LXV^l t.

Quatre vingtz quatre pièces d'ung petit mesnalge d'or, pesant ung marc quatre unces sept gros, prisées ensemble deux cens cinquante deux llures tourn., cy. IIc LII^l t.

Quinze pièces d'or servant pour une petite chappelle, estans en une petite boette de boys blanche, pesant quatre unces, prisées ensemble quatre vingts llures tourn., cy. IIIIxx^l t.

Vingtz pièces d'argent doré servant à la dicte chapelle, pesans deux unces six gros et demy, prisé le tout cens dix sols, les dictes pièces mises en ung estuy long couvert de noyr, cy. CX^l t.

Vingtz petites pièces tant de cassedoyne, d'agate que cristaulx, garnyz d'or et quelques d'argent doré, servant à petit mesnalge, lesquelles ont esté données au sieur du Rezay pour et en récompense des cristaulx et aultres pierreries ja escriptes

cy dessus qui n'estoyent pas acúsées; lesquelles monseigneur et madame prétendent leur appartenir, pour lesquelles le dict seigneur du Rezay ou dict nom s'est contenté, et proteste pour celles qui se trouveraient icelles inventoriées pour et au profit de monseigneur et madame, et pour ce n'ont les dictes vingt pièces esté appréciées.

Toutes lesquelles besoingnes cy dessus ont esté remises à la dicte armoyse.

Et à la troysiesme armoyse du dict cabinet ont esté trouvez les besoingnes qui s'ensuivent :

C'est asscauoyr ung liure d'argent doré faict de rapport, auquel il y a dedans deux cristallins soubz lesquels est figuré ung saint Jérosme, et à l'autre une Nostre-Dame, prisé. . . X^l t.

Une Nostre-Dame d'argent doré, pesant demye unce deux gros et demy, prisee trente troys sols tourn., cy. XXXIII^l t.

Une enseigne garnye d'or ou est dedans figuré la portraicture du roy de Navarre dernier, et de l'autre cousté ung cristallin, pesant en tout une unce troys gros, prisee. XXV^l t.

Une coupe d'or, le bassin est de terre recuite et le pied d'argent doré par endroicts, prisee. VII^l t.

Une nanette de cristal garnye d'argent doré, pesant troys unces cinq gros, prisee. VII^l X^l t.

Une escriptoyre d'argent doré avec le cornet doré par endroictz, pesant sept unces, prisee. XVI^l t.

Deux chopinettes de cristal garnyes d'argent doré, priseses. IIII^l t.

Deux petis vases d'esmail gris et violet garniz d'argent doré, prisez. XXV^l t.

Deux chandelliers de jaspe garniz d'argent doré, prisé le tout. XVII^l t.

Ung dragon noyr garny d'argent doré, prisé. I^l t.

Toutes lesquelles besoungnes cy dessus de la dicte troysiesme armoyse ont esté mises en la dicte seconde armoyse.

Et en la quatriesme armoyse du dict cabinet ont esté trouvez
les meubles et choses qui s'ensuyvent :

Une cosppe d'argent doré par endroictz, pesant ung marc
deux unces six gros, prisee. XX^l t.

Et en l'après diner du dict jour, nous sommes transportez aüec
les dessus dictz au dict cabinet, auquel lieu estans, auons
faict ouvrir la cinquiesme armoyse du dict cabinet en laquelle
auons trouvé ce qui s'ensuyt :

C'est asscauoir une naue d'argent doré en quelques endroictz,
assise sur une mer, la dicte mer sur une sobasse; dedans la
dicte naue une figure d'homme, ung signe devant la dicte naue
ayant une chayne d'or au col attachée à la dicte naue, prisee
neuf vingtz dix liures tourn., cy. IX^{xx} X^l t.

Ung chesne assis sur une terrasse posée sur une sobasse, le
tout d'argent, auquel il y a une figure d'homme, le tout pesant
quatre marcs quatre unces et demye, éualluée le tout à soixante
treize liures tourn., cy. LXXIII^l t.

Une coupe d'argent blanc martellée, pesant ung marc six
unces et demye, prisee.. . . . XXIX^l t.

Une croix d'argent doré par endroictz avec une sobasse
ayant deux maryes, pesant quatre unces deux gros et demy,
prisee. VIII^l XII^l t.

Item une petite esgulère d'argent blanc gauderonnée par le
bas, sizellée sur le pied, garnye de son manche et biberon,
pesant sept unces, prisee. XIIII^l t.

Une petite coupe d'argent blanc taillée et sizellée, pesant
cinq unces deux gros, prisee. X^l t.

Ung chapplteaul d'argent auquel il y a une linalge du Père,
pesant deux unces deux gros et demy, prisé cent douze sols
six deniers tourn., cy. C XII^l VI^l t.

Une cage d'argent blanc avec une chayne au dessus, pesant
troys unces cinq gros, prisee. VIII^l XV^l t.

Une nasse de fil d'argent blanc dorée par endroictz, pesant
quatre unces cinq gros, prisee. IX^l V^l t.

Ung petit confret d'argent blanc, pesant deux unces deux gros, prisé. III^e X^e t.

Ung grand mirouez rond de cristallin, prisé. . . . C^e t.

S'est trouvé en la dicte armoyse la quantité de huit marcs huit unces cinq gros d'argent blanc de petit mesnaige, lequel a esté partaigé entre eux, et ont eu a chacung d'eulx la quantité de deux marcs sept unces sept gros, pour raison de quoy il n'a esté prisé.

Plus a esté trouvé ung pendent garny d'argent avec une chayne, lequel aulcungs disoyent estre , et auleungs disoyent aussi ne l'estre pas; a esté aulsé entre les parties quelle sera mise avec les meubles qui sont au trésor de Saint-Cyre, afin d'estre porté a Paris pour estre apprécié et éuallué au dict Paris, avec les aultres bagues réservées a estre prisées au dict Paris.

Toutes les dictes bagues remises au dict cabinet, et dauantage ont esté trouvez au dict cabinet deux chandelliers faicts en placart de sable, estans de boys par le dedans, et couvers de lames d'argent avec ung trépied estant aussi de boys et couvert de semblables lames d'argent; toutes lesquelles lames d'argent ont esté estimées par les dessus dicts Pierre Bardin, Marlon, orphèvres, Jehan de Beauquesne, Jehan Guerard, priseur, la quantité de neuf marcs ou enuiron, qui ont été prisez et éualluez a la somme de sept vingtz quatre liures tournoys, et remis a partaiger avec la vesselle d'argent blanche de la dicte maison.

SÉANCE DU 5 NOVEMBRE 1857.

Présidence de M^r CROSNIER.

La Société se réunit au lieu ordinaire de ses séances.

Siégent au bureau MM. Crosnier, *président*; le général baron Pétiet, député au corps législatif; du Broc de Segange, *conservateur*, et de Rosemont, *secrétaire*.

Le secrétaire donne lecture du procès-verbal de la dernière séance, qui est approuvé sans modifications.

M. le président dépose sur le bureau les ouvrages offerts à la Société depuis la dernière séance. Ce sont :

1° *Les Mémoires* de la commission historique du Cher ;

2° *Rome ou Lettres d'un Pèlerin*, deux volumes, par M. Edmond Lafond, membre de la Société. Dans cet ouvrage généralement estimé, notre savant collègue a réuni, sous forme de lettres, le résultat de ses observations intelligentes et de ses recherches studieuses sur la ville éternelle et ses monuments, si souvent décrits.

Correspondance. — 1° Lettre du président de la Société de Reims, réclamant l'envoi de notre *Bulletin* ; 2° lettre de M. Meyniel, curé de Bonhy, qui donne des renseignements relatifs à différents points du martyre de saint Pèlerin, au culte qui lui est rendu dans le pays, à la vertu spéciale qu'on lui attribue contre les morsures des serpents, et, enfin, à des stigmates, rappelant son martyre, qu'on remarque sur diverses parties du corps des descendants de ses bourreaux.

La lecture de cette lettre intéresse vivement l'assemblée, qui vote son insertion au *Bulletin*.

Ensuite, M. le président, M. du Broc et M. de Bremond d'Ars présentent M. Julien, maire de Tannay, qui demande à faire partie de la Société. M. Julien se recommande à un double titre : comme antiquaire, par le zèle qu'il met à recueillir dans sa localité et aux environs les débris du passé, et comme artiste ; il s'occupe avec succès de peinture et de gravures à l'eau-forte.

Après dépouillement du scrutin, M. Julien est proclamé par M. le président membre de la Société.

M. Leblanc-Bellevaux communique à la Société diverses pièces anciennes qu'il a déchiffrées. Ces pièces, qui lui avaient été remises par M. le président, sont relatives aux reliques de sainte Agathe, dont la ville de Tannay prétend posséder le chef de temps immémorial.

M. le président fait observer qu'il ne s'agit pas, comme on l'a cru jusqu'à présent, de la vierge de Catane, mais d'une

autre sainte vierge et martyre du même nom, compagne de sainte Ursule. Cette précieuse relique avait été transportée de Cologne à Bins, petite ville de Belgique, qui fut saccagée vers le milieu du seizième siècle. D'après les pièces authentiques qui ont été déchiffrées par M. Leblanc-Bellevaux et dont vous venez d'entendre la lecture, au moment du sac de la ville, quelques soldats nivernais des environs de Tannay, accompagnés de leur aumônier, qui semblerait aussi être du même pays, auraient enlevé le *petit sanctuaire de sainte Agathe* (reliquaire), et l'auraient ainsi soustrait à une perte évidente. De retour dans leur pays, ils ont déposé cette précieuse relique dans l'église de de Tannay. C'est ce que constatent les procès-verbaux qu'on vient de vous soumettre. Il en sera fait mention dans l'*Hagiologie nivernaise*.

Lettre de M. le Curé de Bouhy.

Bouhy, 12 août 1857.

MONSIEUR LE VICAIRE GÉNÉRAL,

Vous désirez de moi une réponse aux questions suivantes. J'ai hâte de vous satisfaire, en suivant l'ordre dans lequel vous avez bien voulu me les poser :

Quelle est la légende du serpent de saint Pélerin ?

Nous n'avons rien d'écrit touchant cette question, mais une tradition bien établie rapporte que saint Pélerin, chassé d'Entraïns par les idolâtres, s'était réfugié sur le territoire de Bouhy, au fond d'un vallon très-étroit et qui ressemble plus à un ravin très-profond qu'à une vallée. Là coule une source d'eau assez abondante et très-limpide qui porte le nom de noire glorieux patron, et qui, à l'époque de son martyre, devait être peu connue, cachée comme elle l'était de toutes parts par le bois touffu qui ombrageait cette gorge. C'est cependant au bord de cette fontaine que le vénérable pontife fut découvert par les

*Intaranien*s , qui le sommèrent de les suivre , et comme il ne se hâtait pas assez , du moins à leur gré , un d'entre eux eut le brutal courage de cingler du fouet dont il était armé le saint apôtre de Jésus-Christ. Mais, ô prodige ! on vit au même instant le fouet détaché de son manche prendre la forme d'un serpent, s'élancer dans le bassin de la fontaine, et disparaître dans les fissures du rocher par lesquelles on voit l'eau sourdre.

Quoi qu'il en soit, il est un fait constant et avéré qui ne doit laisser aucun doute sur la vérité du fouet transformé en serpent. Il y a à Entrains une famille portant le nom de N..., et qui, d'après la tradition , descend de celui qui eut la barbarie de se servir de son fouet contre saint Pélerin ; or, de tout temps , depuis l'époque où fut martyrisé cet apôtre de notre contrée , il y a eu dans cette famille des membres portant le stigmate du crime de leur ancêtre sur leur corps , c'est-à-dire un serpent qui les enlace. Le nommé N..., d'Entrains, est une preuve vivante de ce fait ou plutôt de ce miracle.

Il n'est pas étonnant, d'après cela , qu'on ait donné à saint Pélerin le serpent pour attribut. C'est le moyen dont il a plu au Seigneur de se servir pour manifester d'une manière éclatante la sainteté de son serviteur et perpétuer son culte.

Vous me demandez aussi s'il est vrai qu'on ne trouve pas de serpents à Bouhy. Je n'y en ai jamais vu depuis que j'y suis . et je ne connais personne qui puisse affirmer en avoir vu , non-seulement sur le plateau de Bouhy , mais dans les environs, dans un rayon de deux kilomètres ; s'il en existe , ce ne peut être que dans les bois qui forment la limite de ma paroisse et celles d'Entrains, de Clez et de Salnpuis. C'est là seulement qu'on prétend en avoir vu , mais si rarement qu'il est permis de douter de l'exactitude de cette assertion.

On est tellement persuadé dans notre contrée que la terre de saint Pélerin , c'est-à-dire de Bouhy, est mortelle aux serpents, que nous voyons chaque jour des fidèles, étrangers à notre paroisse , venir de loin prendre dans un trou ménagé exprès dans la chapelle de notre église, dédiée à saint Pélerin , de la terre pour préserver leurs habitations de ces reptiles, et s'en servir

au besoin contre leur morsure. Plusieurs personnes dignes de foi assurent qu'elles ont employé ce moyen avec succès.

Agrérez, je vous prie, etc.

F. MEYNIEL,
Curé de Bouhy.

SÉANCE DU 3 DÉCEMBRE 1857.

Présidence de M^r CROSNIER.

La séance est ouverte à une heure.

Siégent au bureau MM. Crosnier, *président*; du Broc de Se-gange, *conservateur*, et de Rosemont, *secrétaire*.

Le secrétaire donne lecture du procès-verbal de la dernière séance, qui est adopté sans modifications.

M^r Crosnier, MM. du Broc et de Rosemont proposent à la Société d'admettre parmi ses membres résidants M. Huret, curé de Sauvigny-les-Bois, homme distingué qui se recommande surtout par sa science comme antiquaire, et dont le précieux concours pourra plus d'une fois être apprécié, sans doute. Cette proposition, soumise aux formalités de rigueur, est favorablement accueillie. En conséquence, M. le président proclame M. Huret membre de la Société Nivernaise.

M. le président lit une lettre de M. le maire de Corbigny, contenant de curieux détails sur des sarcophages antiques qu'on y a découverts, en creusant les fondations de l'hôtel-de-ville. Cette lettre sera reproduite au *Bulletin*.

M. Bertin obtient la parole et propose à la Société de réunir aux autres sujets mis au concours pour 1859 une étude géologique du département. On fait observer qu'il se publie dans ce moment-ci, à Nevers même, une carte géologique du département avec texte; et comme la Société Nivernaise ne veut pas se poser en rivale avec l'auteur de cette carte, elle décide qu'elle en attendra la publication pour l'apprécier, et au besoin

la compléter par des études spéciales qui pourraient effectivement être l'objet d'un concours.

M. le président donne ensuite lecture de la lettre suivante qu'il vient de recevoir de M. le recteur de l'académie de Dijon :

« Dijon, le 1^{er} décembre 1857.

» MONSIEUR LE PRÉSIDENT,

» Une circulaire de M. le Ministre de l'instruction publique, en date du 27 novembre dernier, m'informe que l'Empereur a conçu la pensée d'un vaste travail d'ensemble sur la topographie des Gaules jusqu'au cinquième siècle, et qu'il a confié au Ministre de l'instruction publique la direction de cette publication d'un intérêt vraiment national. En conséquence, le Ministre a reconnu la nécessité de réunir préalablement tous les documents qui se rattachent à la géographie des Gaules aux premiers siècles de l'ère chrétienne, soit que ces documents se trouvent dans des ouvrages déjà connus, soit qu'ils puissent être fournis par des recherches inédites.

» Son Excellence ne doute pas que nos académies de province, qui rendent chaque jour à la science de si dignes services, ne soient heureuses de prêter le concours de leurs lumières à une œuvre dont elles apprécieront l'importance et l'intérêt. Les points principaux que nous sommes chargés, M. le président de la Société Nivernaise des lettres, sciences et arts, à Nevers, mes collègues et moi, de signaler à leur attention, sont les suivants :

» 1^o Envoi d'un exemplaire de tout travail (mémoires ou cartes), imprimé ou manuscrit, sur les questions d'archéologie géographique locale, telles que : reconnaissance de voies antiques, explorations des localités auxquelles les auteurs ont attribué des noms gaulois ou romains ;

» 2^o Rectification, par la connaissance intime des localités, des erreurs contenues dans les grands ouvrages géographiques, tels que ceux d'Adrien de Valois et du baron de Walckenaer ;

» 3° Indication : 1° des villes reconnues antiques ; 2° des centres de population établis à l'époque gallo-romaine, tels que *oppida* et camps retranchés ; 3° de la délimitation des *civitates* et *pagi* ;

» 4° Justification des noms de peuples, provinces et villes, par les citations épigraphiques ;

» 5° Tracé, sur la carte de Cassini, des voies romaines, avec distinction des portions existantes et des portions disparues mais suppléées.

» Je vous serai bien reconnaissant, Monsieur le président, d'appeler sur les points dont il s'agit, toute la sollicitude de votre savante compagnie. Elle jugera probablement à propos de choisir dans son sein une commission spéciale à laquelle elle confiera la direction du travail qui lui est demandé au nom du chef de l'Etat. Un tel travail exigera du temps ; mais sans attendre qu'il soit terminé, il serait bien désirable que vous prissiez la peine de m'informer des mesures que votre compagnie aura prises, des questions principales qu'elle a l'espoir d'éclaircir, et des localités auxquelles ces questions se rattachent, enfin, du temps qu'elle juge, dès à présent, nécessaire pour l'accomplissement de sa tâche.

» Agrérez, Monsieur le président, etc. »

Le Recteur de l'Académie de Dijon.

COURROT.

M. le président fait remarquer, après la lecture de cette lettre, toute l'importance et l'utilité du projet conçu par l'Empereur. Il rappelle que déjà la Société Nivernaise s'est occupée de cette vaste question, dans ses séances du 18 janvier, du 1^{er} mars, des 12 et 19 avril, et du 10 mai 1855, et qu'à l'époque du congrès de Nevers, en 1851, plusieurs séances avaient été consacrées à l'étude de la géographie du pays, aux époques celtique et gallo-romaine. Il ne s'agirait plus, ajoute M. le président, que de compléter ces premières recherches et de les coordonner d'après les indications proposées. Un semblable travail mérite tout l'intérêt de la Société.

Dans la séance du 18 juin, M. le président avait donné quel-

ques explications sur les sépultures anciennes , à l'occasion des tombeaux trouvés à Nevers, dans la rue Saint-Genest et dans la rue d'Orléans. Plusieurs membres l'ont prié de recueillir ces différentes observations, et d'en composer une notice qui serait insérée dans le *Bulletin*. C'est par la lecture de ce travail que s'est terminée la séance du 3 décembre.

Coup-d'œil sur les sépultures dans l'antiquité et au moyen-âge.

Dans une de nos dernières réunions , à l'occasion des cercueils de pierre trouvés dans les fouilles exécutées au pied de la vieille église de Saint-Genest , à Nevers , je vous rappelai qu'on avait remarqué les mêmes dispositions et les mêmes détails, en creusant dans la rue d'Orléans les fondations de la maison Matisse , et je vous soumis différentes observations qui ont paru intéresser l'assemblée.

Plusieurs des membres m'ont prié de réunir toutes ces observations en un mémoire , et même de profiter de la circonstance pour présenter un précis historique sur les anciennes sépultures. C'est pour répondre à leur désir que j'ai entrepris cette notice, dans laquelle j'indiquerai d'une manière succincte les modes de sépulture, adoptés à différentes époques , et chez différents peuples , me réservant de m'étendre davantage sur les sarcophages qui ont été découverts récemment dans notre ville de Nevers.

Tout le monde sait que cette matière a été traitée *in extenso*, et avec intérêt, par M. de Caumont , dans son *Cours d'antiquités monumentales* , et par M. l'abbé Cochet, dans la *Normandie souterraine*. Je dois dire que c'est dans ces savants ouvrages que j'ai puisé les premières notions de cette branche de la science archéologique ; Durand de Mende et Lebœuf m'ont été aussi d'un grand secours dans cette étude.

L'usage le plus ancien et le plus général était de rendre à la

terre ce qui appartient à la terre, quand l'âme avait abandonné sa dépouille mortelle. C'est ainsi qu'agissaient les anciens patriarches, c'est ainsi qu'ont agi les Grecs et les peuples de l'Asie ; c'est cet antique usage que suivaient les Egyptiens avec quelques modifications. Ces modifications consistaient à déposer les corps embaumés dans des niches pratiquées dans les murailles de leurs habitations ; d'autres fois ils les plaçaient dans des grottes et élevaient au-dessus des monuments commémoratifs. Abraham avait perdu Sara, son épouse, en voyageant au milieu d'un peuple idolâtre, il s'empressa de faire l'acquisition d'une double caverne pour la sépulture de Sara, quoique déjà il eût acquis un champ à la même intention dans la vallée de Sichem.

Pendant long-temps les Romains ne s'éloignèrent pas de l'usage consacré. Il est difficile de préciser l'époque à laquelle ils l'abandonnèrent pour substituer l'incinération à l'inhumation. On prétend que Sylla fut le premier de la race patricienne de la famille Cornelia dont le corps ait été brûlé ; on dit qu'il en avait donné l'ordre pour éviter l'outrage fait aux restes de Marius, qu'on avait exhumés et dispersés. Il est donc vraisemblable que la coutume chez les Romains de déposer les corps sur les bûchers, pour les faire consumer par les flammes, remonte à un siècle environ avant l'ère chrétienne ; elle se continua jusqu'à la seconde partie du troisième siècle. Nous verrons cependant que dès l'origine de l'Eglise, les chrétiens eurent à cœur de conserver avec soin les restes de leurs frères, et les inhumèrent avec honneur.

Avant d'aborder la question des sépultures chrétiennes, disons quelques mots des *columbaria* et des *tumuli*.

Les *columbaria* sont des niches pratiquées dans les murailles des édifices, et consacrées à recevoir les cendres des morts. Sauf la grandeur, ces niches ressemblent assez aux cavités de nos colombiers, destinées à recevoir les couvées des pigeons ; c'est de là qu'ils tirent leur nom. Chaque niche recevait une urne cinéraire, et on inscrivait au-dessus le nom de la personne. Quelquefois, mais rarement, on plaçait deux urnes dans

la même niche. Ces niches étaient disposées avec ordre dans toute la hauteur et le pourtour de l'édifice.

Quant aux *tumuli*, qu'on rencontre encore si souvent sur différents points de la France, ils se retrouvent aussi très-fréquemment en Orient, en Grèce et dans presque toute l'Europe. C'était à une certaine époque un usage assez répandu d'élever ces monticules sur le lieu où était déposée la dépouille mortelle des personnages distingués. Dans une armée, quand un des chefs venait à mourir, tous les soldats placés sous ses ordres travaillaient à élever le *tumulus* qui devait le couvrir. Les *tumuli* se rencontrent pendant la période de l'incinération, aussi bien que pendant celles de l'inhumation. Ils n'ont pas tous la même forme ; les uns sont arrondis et hémisphériques, les autres sont légèrement coniques ; d'autres sont ovoïdes. Quelques-uns de cette dernière forme présentent une surface considérable ; on se rendra facilement compte de l'étendue de cette surface, quand on saura que sous plusieurs on a découvert des galeries souterraines conduisant à des *cubicularia* renfermant des urnes cinéraires, ou des tombeaux. Dans d'autres, dépourvus de ces galeries souterraines, se trouvaient un certain nombre de caveaux avec des tombeaux. Enfin, d'autres couvraient une large fosse, maçonnée, contenant une grande quantité d'ossements. Il y a quelques années, on a découvert une semblable fosse auprès d'Entrains, proche l'ancienne route de Donzy, non loin du domaine de La Bruyère.

Arrêtons-nous surtout à étudier les *tumuli* qui appartiennent à nos Celtes ; on les divise en trois époques : les uns sont antérieurs à la conquête ; on remarque que le corps est replié sur lui-même. Les autres qu'on attribue à une époque postérieure, au moment où le peuple-roi a entraîné les vaincus à adopter ses usages, rappellent l'incinération par les cendres qu'ils renferment. Cette époque se divise en deux périodes ; dans la première, les cendres étaient déposées dans un petit trou pratiqué dans l'aire du *tumulus*. Dans la seconde, on les déposa dans une urne ou un vase en poterie grossière, dont l'ouverture était souvent fichée en terre, rarement elle se trouvait en dessus. Enfin d'autres

tumuli, qu'on attribue à une troisième époque plus rapprochée de nous, renferment encore des corps qui n'ont pas été brûlés; ces corps ne sont plus courbés sur eux-mêmes, mais parfaitement étendus.

De là il faut conclure que les premiers *tumuli* appartiennent à l'époque qui a précédé la conquête, lorsque nos Celtes conservaient les usages primitifs, ou aux premières années de la conquête; les seconds appartiennent à l'époque de la conquête, lorsque les usages romains avaient modifié les mœurs de nos aïeux; les troisièmes appartenant à l'époque à laquelle les Romains eux-mêmes abandonnèrent l'incinération pour revenir à l'inhumation. Du reste, plusieurs auteurs prétendent que les Gallo-Romains n'ont jamais abandonné d'une manière absolue l'ancien mode d'inhumation.

On trouve un grand nombre de tombeaux qui ne sont point couverts de *tumuli*, surtout aux environs des localités importantes. On se contentait d'inhumer les corps ou de déposer en terre les urnes renfermant les cendres; puis on élevait au-dessus des cippes, des colonnes ou des pilastres; d'autres fois les cippes étaient remplacés par de larges pierres surmontées d'un fronton, avec le D. M., *Dis manibus*, et souvent la dédicace *sub ascia*. Il est un usage dans notre Nivernais qu'il faut peut-être rattacher à l'époque des *tumuli*, lorsque chacun mettait la main à l'œuvre et travaillait à les former: dans bien des localités, les parents et les amis, quand le corps a été déposé dans la fosse, cueillent une poignée d'herbes et la jettent sur le cercueil du défunt.

Outre les urnes ou vases en terre cuite, on en rencontre quelquefois en verre. Il est évident alors qu'il s'agit d'un personnage de distinction. Comme aussi on trouve de modestes assiettes ou quelquefois même de simples tessons, auxquels il est facile de reconnaître les cendres du pauvre. On peut être étonné de trouver souvent les cendres en pâte sèche; cependant on se rendra compte de cette disposition, si on se rappelle qu'on versait au milieu des flammes des parfums et même le sang des victimes qu'on avait immolées à cette occasion; d'autres fois,

on se contentait, lorsque le feu était éteint, de verser du vin sur les cendres, afin de les recueillir plus facilement. Les familles riches faisaient renfermer l'urne cinéraire dans un coffre, dans le but de la garantir de tout choc ; on trouve assez souvent les clous de la boîte auprès des urnes, au milieu d'une espèce de terreau formé par le bois décomposé.

On a remarqué dans un certain nombre de *tumuli* des poteries de trois espèces : les unes, plus grandes, renfermaient les cendres et le reste des ossements que le feu n'avait pas consumés ; les autres, moins grandes, paraissent avoir servi à contenir des aliments qu'on plaçait auprès du mort ; enfin, les troisièmes, de moindre dimension encore, étaient destinées, d'après le sentiment le plus commun, à contenir des parfums : c'étaient des fioles ou des urcéoles.

Ce fut, comme nous l'avons dit, dans la seconde partie du troisième siècle qu'on a abandonné l'incinération pour revenir à l'inhumation. Quelle a été la cause de cette nouvelle révolution dans le mode de sépulture ? Rien ne nous l'indique. Cependant, il faudrait peut-être en reconnaître la cause dans l'action du christianisme, qui prenait de la force au milieu du vieux monde païen, et qui imposait pacifiquement ses usages à ceux mêmes qui le persécutaient. Cette troisième période, pendant laquelle le paganisme, déjà entraîné par le mouvement chrétien, conservait cependant ses coutumes, quoique modifiées, subsista dans nos Gaules plus ou moins de temps, selon les contrées qui se convertirent plus ou moins promptement au christianisme. Nous ne devons pas oublier que la conversion des Francs fut plus facile que celle des Gaulois ; depuis long-temps les premiers adoraient le dieu de Clotilde, tandis que les autres étaient encore au milieu des ténèbres de l'idolâtrie. Nous savons tous qu'au sixième siècle, aux portes mêmes de Nevers, la contrée située entre la Loire et l'Allier était encore païenne, quand saint Patrice vint y apporter la lumière évangélique : c'était le bourg des Gentils, *Pagus Gentilicus*.

Nous retrouvons donc, pendant cette troisième période, l'inhumation qui a remplacé l'incinération ; les sarcophages suc-

cèdent naturellement aux urnes. Il est important d'étudier ce nouveau genre de tombeaux. On remarque à cette époque des sarcophages en pierre, en brique, en ciment ou en plâtre, en terre cuite, en plomb, en bois.

Les cercueils gallo-romains en pierre sont d'une seule pièce, avec ou sans moulure, avec ou sans inscription; une pierre plate ou convexe les recouvre. Quelquefois ils sont composés de deux pierres creusées et ajustées l'une contre l'autre. Vous savez, Messieurs, que c'est ainsi que les deux autels votifs trouvés à Bouhy ont servi plus tard de sarcophages; on les a réunis après les avoir creusés; heureusement qu'on a conservé l'inscription qui nous a fait connaître leur destination primitive. D'autres sont en briques, solidement établies; on formait un encasement, et on recouvrait le tout de briques à rebords disposées en forme de toit; on se servait aussi de pierres plates au lieu de briques. Ailleurs, ce sont des sarcophages en terre cuite, composés le plus souvent de plusieurs pièces; ou bien des caisses fabriquées en ciment ou en plâtre; enfin, on trouvait des cercueils en plomb et en bois. Tous ces différents genres de sarcophages se sont perpétués pendant le cours du moyen-âge; mais avec cette différence, pour les tombeaux en pierre, qu'ils conservaient à l'époque gallo-romaine la même largeur, et qu'ils ne se rétrécissaient pas aux pieds. Il serait souvent difficile de bien constater un tombeau gallo-romain, si on n'y trouvait pas habituellement des objets qui le caractérisent. Ce sont des lances, des poignards, des hachettes, des styles à écrire, des lampes, des miroirs, des bracelets, des colliers, des épingles de tête, des clés et la pièce de monnaie qui n'avait pas été remise à Caron. Cette pièce de monnaie était auprès de la main du mort ou auprès de la tête quand on la lui avait déposée dans la bouche. Cet usage tout païen s'est conservé dans nos montagnes du Morvand et même dans la plaine, jusqu'à nos jours; dans plusieurs localités on a l'habitude de placer dans le cercueil, sans bien se rendre compte de cet usage, l'antique pièce de monnaie.

N'oublions pas de dire qu'on enterrait souvent avec l'individu

ce à quoi il tenait le plus; s'il avait suspendu comme trophée aux murailles de son appartement le bois d'un cerf qu'il avait abattu, ou les cornes de quelque autre animal, on détachait ces objets de la muraille et on les plaçait avec le mort. On a trouvé quelquefois au milieu d'ossements humains des os de chiens et de chevaux.

Dans le cours de cette année, en faisant des fouilles sur la place de la Mairie, à Corbigny, on a découvert à une grande profondeur, un sarcophage en planches brutes, espèce de forts madriers; le couvercle ne s'étendait pas sur tout le sarcophage, il laissait voir une partie du corps auprès duquel étaient des cornes qu'on a prises pour des cornes de bœuf, et qui ont pu appartenir à quelque animal sauvage, habitant des forêts qui alors environnaient Corbigny.

Avant d'en venir à l'étude de nos sépultures chrétiennes, j'ai pensé, Messieurs, qu'il était nécessaire de vous présenter ces détails sur les sépultures païennes.

SÉPULTURES CHRÉTIENNES.

C'est un fait acquis à l'histoire que les chrétiens ne brûlaient pas les corps de leurs frères, il les rendaient à la terre ou les déposaient dans des tombeaux apparents; tout le monde connaît les dispositions adoptées dans les catacombes de Rome: on pratiquait des ouvertures dans les parois des conduits souterrains et on y rangeait les corps, ayant soin pour les martyrs d'y joindre une fiole de leur sang, et quelquefois, quand on pouvait se les procurer, les instruments de leurs supplices. Ces corps étaient superposés de manière à garnir toutes les parois.

Cependant, dans les moments de calme et principalement pour les chefs de l'église, on établissait des tombeaux apparents, qui servaient d'autels dans les *cubacula* des catacombes; pendant les premiers siècles, on se contentait pour ces tombeaux de quelques légers ornements, dans lesquels la symbolique jouait un grand rôle; c'était le monogramme du Christ, le poisson, le cerf, le pélican, la colombe, l'agneau, et dans le règne végétal, la branche

de palmier, le lys, le laurier, la couronne de fleurs, la branche de vigne garnie de ses feuilles et de ses fruits, etc. Quant aux traits historiques, ils commencent à paraître; mais ce fut surtout du quatrième siècle au sixième siècle que les chrétiens ornèrent les tombeaux; en même temps, ces tombeaux modifient leurs formes. Ils sont encore carrés, mais au lieu d'une pierre plate pour couvercle c'est un toit triangulaire, orné d'imbrication, ou bien en hémicycle. On conserve les sujets symboliques des âges précédents, auxquels on joint les traits historiques qui ont principalement pour but d'indiquer la protection que Dieu accorde à ses élus au milieu des épreuves de la vie, et de rappeler le dogme consolant de la résurrection. C'est le Sauveur rendant la vue à l'aveugle-né, guérissant l'hémorroïsse, multipliant les pains, ressuscitant le Lazare; c'est Daniel dans la fosse aux lions, Moïse frappant le rocher, Jonas englouti par la baleine et revomi par elle, les trois enfants dans la fournaise, le passage de la Mer-Rouge, etc. C'est Jésus-Christ en personne ou symbolisé par un agneau placé sur un tertre, d'où s'échappent quatre sources abondantes; on le voit encore au milieu de ses apôtres, les instruisant et leur confiant ses pouvoirs.

Ces tombeaux, ornés ainsi, sont le plus souvent en marbre. M. de Caumont fait observer que ceux qu'on rencontre dans le midi de la France reproduisent les mêmes sujets qu'en Italie et présentent le même genre de facture, d'où il conclut qu'il y avait peut-être à Rome une fabrique de sarcophages, qu'on expédiait sur différents points.

Je rappellerai ici en passant la fabrique, ou plutôt le dépôt établi au moyen-âge à Quarré-les-Tombes, sur les confins de notre département et des départements de l'Yonne et de la Côte-d'Or. La place de l'Eglise est encore couverte de ces tombes, qui sont postérieures à l'époque que nous étudions; sans qu'on puisse toutefois leur assigner un âge précis. Vous comprenez, Messieurs, que je ne fais qu'effleurer la matière; nous pourrions nous étendre davantage et étudier à part chacun des sujets qui ornent les tombeaux dont nous avons parlé plus haut.

Vers le sixième ou septième siècle, de nouvelles modifica

tions ont lieu dans le genre des tombeaux , insensiblement ils deviennent moins ornés, la forme change, au lieu de présenter un coffre carré, ils s'élargissent à la tête et diminuent vers les pieds, ils prennent dès-lors la forme de nos cercueils actuels. Dans le centre et surtout dans le nord de la France, l'ornementation italienne ne se trouve plus, et il est probable que les tombeaux historiques et symboliques n'y ont pas été en usage. On était beaucoup plus sobre d'ornements; les mosaïques mérovingiennes ornaient les tombeaux des princes, comme on les remarque sur le tombeau de Frédégonde. On employait aussi des guirlandes, des rinceaux, des feuillages peu fouillés, des dessins géométriques variés, comme à Jouarre, où l'on voit aussi des personnages, mais aux formes grossières et barbares. Les inscriptions présentent des caractères maigres et allongés, se mélangeant entre eux, et de formes mal dessinées.

Nous voici arrivés, Messieurs, à l'époque qui semble convenir à une partie des tombeaux découverts dans les fouilles de la rue d'Orléans et de la rue Saint-Genest.

Lorsqu'on a pratiqué les fouilles de la rue d'Orléans, on a trouvé, au nord de l'abside de l'ancienne église de Saint-Martin, un cimetière, je devrais dire trois cimetières, car il y avait trois rangs de cercueils en pierre superposés. M. l'abbé Cochet a fait la même remarque dans ses fouilles en Normandie. Il fait observer avec raison qu'une semblable disposition, dont il ne peut se rendre compte, est contraire aux lois alors en vigueur. Les capitulaires de Charlemagne et de ses successeurs s'y opposaient : *Si quis mortuum hominem aut in nauffro aut in petra quæ vasa sarcophagi dicuntur, super alium miserit.... culpabile judicetur*. M. Cochet a remarqué dans les cimetières mérovingiens qu'il a visités que tous les corps occupaient leur place naturelle, dont on s'était bien gardé de les déposséder. Un tombeau est un lieu sacré; c'est pourquoi on lit encore dans les capitulaires : *Fideles... ut mortuum super mortuum non ponant nec ossa defunctorum super terram dimittant; quod si faciunt punientur; nullus ossa mortuorum de sepulcris audacter ejiciat*.

Si donc on trouve des amas d'ossements dans un cercueil, il faut croire qu'ils y auront été déposés plus tard.

Cependant, on rencontre des tombeaux renfermant deux et trois corps rangés, et qui paraissent avoir été placés en même temps. Il faut peut-être y reconnaître ce qui avait lieu dans des moments où les pestes fréquentes du moyen-âge enlevaient des familles entières à la fois; on réunissait alors dans le même tombeau ceux qui avaient été unis pendant leur vie. Ajoutons qu'à la fin du quinzième siècle et pendant le seizième, on paraissait ne plus trop se gêner pour placer dans un même tombeau plusieurs corps de la même famille. Dans la jolie église de Saint-Père-sous-Cosne, une pierre tombale représente les trois personnages qu'elle recouvre.

Il est important de bien étudier la forme de nos sarcophages pour les classer chronologiquement.

Les sarcophages découverts à Nevers proche les anciennes églises de Saint-Martin, de Saint-Genest et de Saint-Gildard, peuvent se diviser en trois catégories :

1° Ceux qui portent sur leurs parois, et surtout en tête, des croix multipliées, avec des feuilles, rappelant celles qu'on rencontre sur les sarcophages des catacombes à Rome, paraissent être les plus anciens, et remontent à une époque voisine de l'établissement du siège épiscopal à Nevers, sixième siècle; tel est le sarcophage provenant des fouilles inférieures de Saint-Martin, déposé dans notre musée;

2° Ceux qui portent des croix plus ou moins multipliées, mais sans les feuilles, et qui seraient antérieurs au neuvième siècle;

3° Ceux qui ne portent aucun signe, mais qui, par le genre de leur taille et par leurs parois presque striées, indiquent une époque antérieure au douzième siècle.

Dans les fouilles faites à Saint-Genest, on a trouvé, comme à Saint-Martin, trois rangs de cercueils superposés, mais je n'ai pas eu connaissance qu'on en eût rencontré avec des croix multipliées, je ne balance pas à dire qu'ils sont tous postérieurs à ceux du rang inférieur de Saint-Martin. On a trouvé aussi à Saint-Martin, sur les couvercles, une espèce de hampe hérissée,

de distance en distance, de tiges qui semblent s'en détacher ; nous avons un de ces couvercles au musée ; il serait difficile de découvrir une croix dans cet ornement grossier, que j'ai remarqué sur d'autres tombeaux voisins.

Nous avons aussi dans notre musée un autre couvercle provenant de Saint-Gildard ; par son genre d'ornementation, il rappelle le onzième siècle. Ce sont des feuilles, ou plutôt c'est une feuille multiple qui garnit tout le couvercle.

Quant à l'orientation des corps, dont les pieds doivent être tournés au levant, cet usage paraît avoir été constant depuis le douzième siècle. Belet, auteur liturgique de cette époque, le donne comme faisant loi de son temps. On peut le faire remonter à un temps beaucoup plus reculé ; cependant, à Saint-Martin, les cercueils du second étage étaient posés en partie du nord au midi, ce qui prouve qu'ils sont bien antérieurs au douzième siècle.

Dans les ossements recueillis à Saint-Genest, on nous a fait observer que les têtes trouvées dans les sarcophages de l'étage inférieur avaient le front resserré, tandis que les têtes des sarcophages supérieurs avaient le front plus large.

Avant d'étudier certains détails qui se rapportent à l'inhumation, il est bon de dire quelques mots sur quelques sarcophages provenant de Saint-Gildard, déposés aussi dans notre musée, ce sont ceux qui, dans leur partie supérieure, présentent la forme de la tête, de manière à la recevoir ; d'autres sarcophages, au lieu d'une case arrondie, ont une case carrée. M. de Caumont place ces cercueils entre le douzième et la fin du quatorzième siècle.

Dans la plupart des tombeaux on trouve de la terre végétale en abondance ; cette terre provient des gazons qu'on plaçait sur les corps, soit pour les conserver, soit pour empêcher les émanations. *Voluit vi auferre glebam sancti corpusculi*, dit Grégoire de Tours, dans la *Vie de saint Patrocle*.

On comprend que les corps n'étaient pas portés dans les sarcophages de pierre ; ces sarcophages étaient déposés à l'avance au lieu qu'ils devaient occuper, et on y conduisait les

morts enveloppés de leur suaire, c'est ce que dit formellement Durand de Mende, lib. VII, cap. XL. Nous allons suivre le même auteur pour parler des dispositions de ces tombeaux qu'il appela *spelunca*. « Au fond on a eu soin d'étendre des feuilles de lierre et de laurier, plantes qui se conservent verdoyantes, pour indiquer que ceux qui meurent en Jésus-Christ ne cessent cependant pas de vivre, car s'ils sont morts selon le corps, leur âme vit en Dieu.

• Ceux qui ne sont pas chrétiens ne peuvent être inhumés dans un cimetière chrétien, et le fidèle qui serait inhumé dans un lieu non consacré devrait avoir auprès de la tête une croix, indiquant qu'il est disciple de Jésus-Christ.

• Dans plusieurs contrées, dit Durand, on est dans l'usage de placer dans le tombeau de l'eau bénite et de l'encens. L'eau bénite, ajoute-t-il, éloigne le démon; l'encens dissipe la mauvaise odeur, rappelle que le défunt a, pendant sa vie, répandu la bonne odeur de ses vertus, et que les prières de l'Eglise, symbolisées par l'encens, peuvent encore lui être utiles. Cet encens n'était pas seulement déposé en grain, mais mis sur des charbons ardents. Les charbons, ajoute Durand, indiquent que cette terre ne doit plus servir à des usages ordinaires; le charbon est la substance qui se conserve le plus long-temps sous terre. »

Il est facile de se rendre compte des vases trouvés dans les tombeaux de Saint-Genest, les uns renfermaient l'eau bénite, les autres dont la panse est garnie de trous étaient destinés à recevoir le charbon et l'encens. Nous avons recueilli un certain nombre de grains de cet encens, qui est absolument le même que celui qu'on emploie actuellement à la cathédrale. C'est un mélange de storax et d'encens en larmes. Dans un tombeau, on a trouvé aussi deux coquilles, l'une percée de deux trous. Souvenir évident d'un pèlerinage lointain entrepris par celui dont les restes étaient enfermés dans ce tombeau.



**Note communiquée par M. Gautherot, notaire
à Corbigny, au sujet des sarcophages dont
nous avons parlé.**

En creusant les fondations du nouvel hôtel-de-ville de Corbigny, chef-lieu du canton de même nom, arrondissement de Clamecy, département de la Nièvre, on a trouvé, à environ trois mètres du sol actuel, un très-grand nombre de cercueils et d'ossements qui sembleraient indiquer qu'il y a eu autrefois en cet endroit un lieu de sépulture.

La tradition n'a rien conservé à cet égard.

Une particularité, dont personne n'a pu déterminer le sens, c'est que dans tous les cercueils on a retrouvé mêlé aux ossements, ou à côté, une *ou plusieurs cornes de bouc ou de bœuf*.

Tous les squelettes ont les pieds tournés vers le nord-est.

Les cercueils étaient tous en plateaux de bois de chêne, non scié, mais fendu et équiné à la hache, de deux ou trois pouces d'épaisseur; les plateaux inférieurs sont tous de la longueur du corps; ceux qui recouvraient le corps s'arrêtaient à la hauteur des genoux et laissaient les jambes et les pieds à découvert. Toutes les têtes étaient inclinées à droite et reposaient sur une planchette de chêne qui semblait disposée exprès comme pour leur servir d'appui.

On n'a retrouvé qu'un squelette d'enfant dont les secondes dents incisives étaient toutes formées dans l'alvéole.

Les dents existaient toutes aux têtes retrouvées entières.

La plupart des têtes avaient l'angle facial très-aigu, le maxillaire supérieur très-proéminent et l'occiput très-développé.

Les autres têtes, et notamment celle de l'enfant, avaient l'angle facial presque droit (80 degrés). Immédiatement au-dessous des cercueils se trouvait le solide.

On n'a retrouvé ni médaille ni instrument quelconque.

SÉANCE DU 14 JANVIER 1856.

Présidence de M^r CROUZET.

Siègent au bureau : MM. Crosnier, président ; du Broc de Segange, conservateur du musée, et Lhospied, pro-secrétaire.

La séance est ouverte à une heure.

Le secrétaire étant indisposé, la lecture du procès-verbal est renvoyée à la prochaine séance.

MM. du Broc et Cirodde proposent comme membre titulaire de la Société, M. Desveaux (Eugène), capitaine d'artillerie et auteur de plusieurs pièces de poésie.

MM. Crouzet et Cirodde proposent M. Gonet, vétérinaire au 3^e lanciers, en garnison à Nevers, comme membre correspondant.

Ces deux propositions soumises aux formalités voulues par le règlement, obtiennent la majorité des suffrages ; en conséquence, M. le président proclame MM. Desveaux (Eugène), et Gonet, membres de la Société.

M. le président fait observer que la Société avait chargé M. Bornet de préparer le programme des matières à mettre au concours, pour la section des sciences, que M. Crouzet devait s'occuper de la section des lettres, et M. du Broc de Segange, de la section des arts ; il ajoute que le programme élaboré par ces Messieurs, avait été adopté par la Société, mais qu'on ne s'était pas encore occupé des prix destinés aux meilleurs mémoires sur les matières proposées ; il engage donc la Société à fixer d'une manière définitive la valeur des prix.

Après une longue discussion, l'assemblée, considérant l'importance relative des sujets mis au concours, arrête qu'il sera accordé :

1^{re} Une médaille d'or de 150 fr. au meilleur mémoire, dans la section des arts ;

2^e Une médaille d'or de 100 fr. au meilleur mémoire, dans la section des sciences ;

3^e Une médaille d'argent de 100 fr. au meilleur mémoire, dans la section des lettres.

SÉANCE DU 4 FÉVRIER 1858.

Présidence de M^{rs} CROSNIER.

A une heure la séance est ouverte.

Siégent au bureau : MM. Crosnier, *président* ; du Broc de Segange, conservateur du musée ; Adolphe de Rosemont, *secrétaire*, et Lhospiéd, *pro-secrétaire*.

M. Lhospiéd, qui a rempli les fonctions de secrétaire à la dernière séance, lit le procès-verbal, qui est adopté sans aucune modification.

MM. de Rosemont, de Maumigny et de Bremond présentent à la Société la demande de M. Charles de Cavailhès qui désire être reçu comme membre résident.

MM. Crouzet, Bertin et de Rosemont présentent comme membre correspondant M. Urguette, lieutenant en premier au 3^e régiment de lanciers.

Ces deux propositions ayant été soumises aux formalités prescrites par les règlements, les candidats sont accueillis avec faveur. En conséquence, MM. de Cavailhès et Urguette sont proclamés par M. le Président, l'un membre titulaire, l'autre membre correspondant de la Société Nivernaise.

Ensuite, M. le Président dépose sur le bureau la notice biographique de M. le baron Chailloux des Barres, ancien président de la société des sciences historiques et naturelles de l'Yonne, offert par l'auteur, M. A. Challe, son successeur.

Il présente aussi à la Société un dessin colorié fait dans le siècle dernier, représentant un fragment des peintures murales qui couvraient autrefois les parois du croisillon septentrional du transept de la cathédrale. Aujourd'hui, ces peintures déjà

fort endommagées, sont en partie recouvertes d'une épaisse couche de badigeon qui permet à peine de les soupçonner. M. du Broc reconnaît dans cette peinture des détails du martyre de sainte Eugénie. D'un côté, sainte Eugénie en prison est visitée par Notre Seigneur Jésus-Christ. D'un autre côté, elle est conduite devant le juge, qui la condamne à différents supplices ; on la voit au milieu des flammes qui n'ont aucun pouvoir sur elle. Puis elle est précipitée dans les flots avec une meule au cou ; mais la meule surnage, et la sainte éprouve encore d'une manière visible la protection de Dieu. A ces deux scènes, une main nimbée, au disque crucifère, la bénit. Ces peintures ont le cachet du commencement du treizième siècle.

M. de Cavailhès fait connaître que la famille de Changy, à laquelle il se rattache par sa mère, est, du côté des femmes, héritière, en ligne directe, de Guy Coquille. Comme chef actuel de cette famille, M. Eugène de Changy a entre les mains une partie des manuscrits de notre célèbre jurisconsulte et historien, en même temps que des autographes et un certain nombre de pièces diverses qui le concernent.

La Société, par l'organe de son président, prie M. de Cavailhès de vouloir bien écrire à M. de Changy, son cousin, pour lui demander une notice contenant l'énoncé et même le résumé des pièces manuscrites qu'il possède, émanant de Guy Coquille, ainsi que des autres documents qu'il pourrait avoir entre les mains, concernant cette illustration nivernaise.

M. de Cavailhès se charge de cette démarche ; il espère pouvoir présenter la réponse à la prochaine réunion.

SÉANCE DU 25 MARS 1857.

Présidence de M^r CROSNIER.

A une heure la séance est ouverte.

Siégent au bureau : MM. Crosnier, *président* ; du Broc de Segange, *conservateur des musées*, et de Rosemont, *secrétaire*.

Le secrétaire donne lecture du procès-verbal de la dernière séance, qui est adopté sans modifications.

M. le président dépose sur le bureau le programme de la prochaine session du *congrès des délégués des Sociétés savantes*, qui s'ouvrira à Paris le 5 avril 1858 et sera clos le 15 du même mois. Après avoir fait connaître les matières à traiter, il invite ceux de MM. les membres de la Société Nivernaise qui désireraient la représenter à ce congrès, à donner leurs noms, afin qu'il puisse les déléguer officiellement et les accréditer en cette qualité près de la Commission administrative du congrès.

M. le secrétaire lit une lettre de M. Tresvaux de Berteux.

Cet infatigable chroniqueur qui a consacré ses studieux loisirs à rechercher tout ce qui peut intéresser de près ou de loin l'histoire du Nivernais, annonce dans cette lettre l'envoi qu'il fait de l'acte de mariage du général Lannes, depuis maréchal et duc de Montébello qui, à l'âge de vingt-neuf ans, épousa en seconde noces, à Dornes, en Nivernais, une demoiselle Guéhéneuc, petite-fille par sa mère de M. de Crépy, propriétaire du château de Dornes à cette époque (an VIII de la république, 1799-1800).

M. Tresvaux accompagne cette communication d'une notice archéologique sur le château de Dornes, dont le donjon bâti au treizième siècle, abritait en 1800 les jeunes amours du lieutenant de Bonaparte. En effet, ajoute M. Tresvaux, on conserve avec un soin religieux, dans l'une des chambres du château, l'ameublement qui existait lors du mariage de l'illustre général.

Avant de passer aux Crépy, la terre de Dornes, dont dépendaient autrefois dix-sept domaines et des forêts immenses, aurait appartenu, en remontant l'ordre des siècles, aux marquis de Montperron, aux Brabançois et aux Colligny.

M. de Maumigny annonce à la Société qu'ayant eu occasion de voir M. de Chambure, enfant de la Nièvre et élève à l'école des Chartres; celui-ci lui a dit qu'il travaillait en ce moment, avec ses camarades de l'école, à rechercher dans les manuscrits de la bibliothèque impériale, tout ce qui peut compléter les

archives de l'Etat ; sur la prière que lui en a faite M. de Maumigny, M. de Chambure a bien voulu prendre l'engagement de donner communication à la Société Nivernaise de toutes les pièces intéressant le Nivernais, qui pourraient lui tomber sous la main dans le cours de ses travaux. L'offre de ce concours est d'autant plus précieuse, ajoute M. de Maumigny, que les recherches de ce genre sont extrêmement difficiles à faire, toujours accompagnées d'un travail aride, et bien souvent infructueuses, parce qu'il n'a jamais été fait d'inventaire ni de catalogue général des manuscrits de la bibliothèque impériale.

Aussi, M. de Maumigny conclut en demandant qu'une lettre officielle de remerciement soit écrite au nom de la Société, à M. de Chambure, pour l'encourager dans les bonnes dispositions qu'il annonce à son égard.

M. le président entrant pleinement dans les vues de M. de Maumigny, propose d'adresser à M. de Chambure, au lieu d'une simple lettre, un diplôme de membre correspondant. Cette proposition est acceptée à l'unanimité.

En conséquence, M. le président proclame M. de Chambure, élève à l'école des Chartres, membre correspondant de la Société Nivernaise, et charge M. le secrétaire de lui faire parvenir son diplôme.

M. de Maumigny exprime aussi le désir que la Société s'abonne au *Cabinet historique*, publication périodique, faite par M. Pâris, et qui est une espèce de catalogue des manuscrits de la Bibliothèque impériale. Cette légère dépense permettrait de suivre d'ici le dépouillement de ces manuscrits, et de retrouver peut-être des pièces importantes concernant le Nivernais.

La Société décide qu'elle acquerra la collection complète de tout ce qui a paru du *Cabinet historique*, et s'abonnera à dater de ce jour à cette publication.

Enfin, M. de Maumigny fait ressortir les avantages qu'il y aurait au point de vue de l'histoire du Nivernais, à ouvrir dès à présent un catalogue, contenant par ordre de matières et de dates la nomenclature de toutes les chartres et autres pièces manuscrites concernant notre pays, et connues aujourd'hui. On

pourrait ajouter en regard du titre de chaque pièce, un résumé sommaire de ce qu'elle contient.

M. de Maumigny fait à ce sujet un appel au zèle et aux lumières de M. Crouzet, qui, en sa double qualité de professeur d'histoire et d'archiviste de la ville, est à même de rendre à ce point de vue les plus grands services.

M. Crouzet s'associe à l'idée de M. de Maumigny, et lui promet son concours le plus empressé. A ce sujet, l'honorable membre donne des détails très-intéressants sur les richesses archéologiques de la commune. Il se propose non-seulement de faire un nouveau classement des archives, mais encore il promet de communiquer à la Société tous les documents qui pourront l'intéresser. Cette proposition est accueillie avec reconnaissance par la Société tout entière.

Pour répondre à cet accueil bienveillant, M. Crouzet donne connaissance d'un dossier relatif à un grand procès entre le comte et les bourgeois de Nevers, au sujet d'une élection d'échevins en 1717. Voici à quel propos éclata cette affaire, qui épuisa à peu près toutes les juridictions.

En 1692, Louis XIV, voulant donner une plus large application à son fameux adage : *L'Etat, c'est moi*, supprima les échevins électifs et les remplaça par des officiers municipaux qu'il nommait directement. La régence, cédant aux nombreuses remontrances qui lui furent faites à cet égard, se décida, en 1717, à rendre à la ville de Nevers le droit d'élire ses échevins comme par le passé. Les habitants se montrèrent tellement empressés d'user de leurs anciennes prérogatives, qu'au lieu de nommer les candidats du comte, ils en élurent d'autres, que celui-ci cassa de sa pleine autorité. De là, grand émoi et grand scandale parmi les bourgeois de Nevers, qui en appelèrent comme d'abus et entamèrent contre leur seigneur le procès dont toutes les pièces viennent de tomber si heureusement entre les mains de M. Crouzet.

L'honorable membre ajoute que Parmentier, dans l'*Inventaire des archives*, fait à peine mention de ce procès, quoiqu'il l'ait parfaitement connu, et en ait eu probablement toutes les pièces

entre les mains. Ce silence s'explique quand on se rappelle que Parmentier était procureur du comte de Nevers. On comprend facilement qu'il ait été peu empressé de faire connaître un procès dont le résultat ne fut pas favorable à son bienfaiteur.

La Société, remerciant M. Crouzet de l'intéressante communication qu'il a bien voulu lui faire, réclame un travail particulier sur ce fait, qui paraît avoir une grande portée pour l'étude de l'histoire de la commune de Nevers, et témoigne le désir que M. Crouzet veuille bien lui-même se charger de ce travail, qu'il a déjà élaboré, et dont il possède tous les documents.

M. Delaroche fait observer qu'il a inséré, il y a une dizaine d'années, dans l'un des *Annuaire*s qui s'éditionnent à Nevers, une notice sur le fait signalé par M. Crouzet ; mais il s'associe au vœu de la Société, et demande, dans l'intérêt de l'histoire municipale de l'ancienne commune de Nevers, l'exécution du travail en question, promettant d'avance tout son concours.

M. Crouzet accepte ce concours avec empressement, et s'engage à communiquer le plan de son mémoire dans la prochaine réunion.

M. Delaroche demande la parole pour appuyer la proposition de M. de Maumigny, de recueillir dans un catalogue général les pièces et chartres actuellement existantes et qui se rapportent au Nivernais. Il désire qu'on y ajoute l'indication des lieux où elles se trouvent.

L'assemblée prenant en sérieuse considération la demande de M. de Maumigny, décide sur la proposition de son président :

Qu'il sera ouvert par les soins de la Société Nivernaise et avec toute la publicité possible, un catalogue général, destiné à recueillir sommairement, toutes les pièces, chartres et titres concernant l'*Histoire du Nivernais*, et dont on pourra, soit acquérir la propriété, soit avoir une simple communication.

Ce catalogue contiendra par ordre de matières, la nomenclature des pièces, leurs dates, les lieux et les ouvrages où elles se trouvent actuellement ; et enfin, un résumé sommaire de ce qu'elles renferment. Il sera divisé en trois parties, ayant pour

pour titres : 1° *Les communes, paroisses et communautés de Nivernais* ; 2° *Maison des comtes et des ducs de Nivernais* ; 3° *Etats militaires*.

Mgr Crosnier annonce qu'un registre reproduisant le fameux *Livre-Noir*, dont parle Parmentier, et qui contient les réglemens et les usages du chapitre de Nevers, vient d'être déposé au secrétariat de l'évêché, et appartient à un curé du diocèse.

M. le président annonce à la Société la mort de son vice-président, le regrettable baron de Bar, décédé dans son château de Saincalze, le 18 février 1858, à la suite d'une longue et cruelle maladie.

Homme d'un grand cœur, d'un esprit droit et d'une intelligence remarquable, il était un des fondateurs de notre Société, en même temps qu'il en était un des membres les plus zélés.

M. le président ajoute qu'il croit se rendre l'organe des sentimens de tous, en priant M. de Maumigny de vouloir bien rédiger une notice biographique sur M. de Bar.

On procède ensuite à l'élection d'un vice-président.

Aux termes du réglemant, cette élection doit avoir lieu au scrutin secret et à la majorité des suffragés.

Après l'accomplissement des formalités voulues et le dépouillement des bulletins, M. de Maumigny et M. de Bremond d'Ars se partagent les voix ; on est obligé de faire un second tour de scrutin.

M. de Maumigny prend la parole pour remercier les membres qui ont bien voulu penser à lui pour la vice-présidence ; mais il s'excuse, disant que ses nombreuses occupations ne lui permettent pas d'accepter cette position, et il conclut en engageant ceux qui l'ont honoré de leurs suffrages à vouloir bien reporter leurs votes sur M. de Bremond.

Au second tour de scrutin, M. de Bremond obtient une grande majorité, et est proclamé vice-président.

Avant de se séparer, l'on décide que la prochaine réunion aura lieu le jeudi 15 avril, à sept heures du soir.

D'après le désir exprimé par la Société, M. de Maumigny a déposé la notice ci-après :

« Le 18 février dernier, le baron Amédée de Bar, notre vice-président, est mort au château de Saincaize, à l'âge de cinquante-neuf ans.

» Nous comptons sur son actif concours, et à peine a-t-il pu prendre possession du fauteuil où nous avons été si heureux de l'appeler.

» Le baron de Bar appartenait à une famille chevaleresque d'Auvergne, et sa mère l'avait bercé avec la foi des croisés ses ancêtres. Sa loyauté, sa générosité, sa courtoisie, sa charité, étaient dignes de sa race. Aussi sa mort fut un deuil public, et les larmes ont été son oraison funèbre. Le clergé de Nevers, les autorités, M. le préfet de la Nièvre, le général comte de Ravel, commandant le département ; M. le maire de Nevers, MM. les ingénieurs s'étaient joints à la population de sa commune pour lui rendre les derniers devoirs. Les dames, en grand nombre, assistaient à son convoi, voulant honorer hautement celui qui fut si courtois pour elles et qui porta si noblement la vieille devise des chevaliers. L'honorable président de la *Société Nivernaise*, Mgr Crosnier, protonotaire apostolique et vicaire général du diocèse, fit la cérémonie funèbre.

» Tout jeune encore, le baron de Bar était entré en 1815 aux gardes-du-corps, où il servit dix ans. Le 27 octobre 1827, il épousa, à Nevers, Marie-Victoire-Guillaume de Saulieu-Saincaize, veuve du comte de Chabrol-Tournoëlle, gentilhomme de la chambre du roi Charles X.

» De 1827 à 1830, il s'établit dans la ville de Nevers, qui n'a pas encore oublié l'éclat de ses fêtes. Après 1830, il se retira à la campagne, consacrant toute son existence à sa famille, à ses amis et aux arts. Quand on repasse la vie de cet homme de bien, on est tout étonné de la trouver si pleine ; car il avait le secret de faire les choses si parfaitement, qu'on l'aurait cru exclusivement voué à ses occupations du moment.

» L'artiste le prenait pour un confrère, tant il était bon, ac-

cueillant et noblement familier, tant son pinceau et son crayon étaient féconds. Son *Album des bords du Rhin*, les tableaux qui ornent sa galerie et notre musée, attestent la persévérance et le gracieux de son travail. Et cependant on pouvait le croire toujours absorbé par les devoirs de société, tant il était exact à les remplir.

» L'homme du monde trouvait chez lui table et maison ouvertes, et surtout franc et sympathique accueil. Sans hommes d'affaires, il dirigeait lui-même une grande fortune; s'occupait, en véritable artiste, du parc et des magnifiques serres de Saincaize, et, dans les concours, ses produits furent toujours remarqués. Aussi, à peine établi à la campagne, tout change autour de lui : les fermes s'embellissent, des routes sont percées, des broussailles défrichées, les terres fécondées, le sanctuaire est réparé, orné, et, vivifié par la présence du prêtre, répand sa bénédiction.

» Malgré les nombreuses occupations de son mari, nulle femme ne fut entourée de soins plus empressés et plus constants que la baronne de Bar. Les soins paternels qu'il prodiguait à ses neveux orphelins, pouvaient servir de modèle aux pères. Sa correspondance avec ses amis fut toujours des plus actives.

» Etranger à la vie publique, par suite de la révolution de 1830, il ne l'était pas pour cela aux intérêts de son pays. Il était président de la société d'horticulture, vice-président de notre société, et l'un des membres les plus actifs de la société hippique. Dans les rares occasions où il lui fut donné de se produire en public, la grâce de sa parole révéla chez lui l'éloquence du cœur, et les horticulteurs n'oublieront pas le charme de ses petits discours. Du reste, aucune bonne œuvre ne lui fut étrangère, et dans sa bourse, ouverte à tous les malheureux, les institutions charitables pouvaient toujours puiser largement. Qu'il nous soit permis d'être ici l'interprète et des bons frères de l'école chrétienne et de la société de Saint-François-Xavier, qui lui conservent un si reconnaissant souvenir. Le baron de Bar disposait d'une grande fortune, sans doute, mais elle était tellement agrandie par son esprit d'ordre et de désintéressement

personnel, qu'on se demandait toujours comment il pouvait suffire à tout.

» Mais ce qui met le baron de Bar hors ligne, c'est sa charité, non pas seulement la charité de la bourse, mais celle du cœur surtout. Non-seulement il ne disait jamais du mal de personne, éloge aussi rare que peu prisé dans le monde, mais présents ou absents, il savait trouver pour tous des choses bonnes et gracieuses, surtout pour ses amis auxquels son testament laisse de précieux souvenirs. Cœur chaud et aimant, il ne pouvait oublier celui qui l'avait honoré d'une illustre amitié, et pour consoler la douleur de ses espérances trompées, il a voulu qu'une image vénérée reposât à côté de ses cendres.

» Un si noble cœur était fait pour Dieu, qui voulut le purifier par une longue et douloureuse maladie. Se sentant frappé mortellement, le baron de Bar appela de longue main l'ami dévoué, le prêtre vénérable qui l'assista à ses derniers moments. Le mardi, quelque plein de vie encore, il demanda, pour le lendemain, les derniers sacrements; son désir était de réunir autour de son lit de mort, ses parents, ses fermiers, les nombreux serviteurs de sa maison et de sa campagne, toute sa famille en un mot, — car chez lui, il n'y avait qu'une grande famille, — afin, disait-il, de demander pardon à tous, lui qui n'avait pourtant fait que du bien à tous ! Dieu ne l'a pas permis, et le 16 au soir, les accidents se précipitèrent d'une manière alarmante. Alors il ne demanda plus à Dieu qu'une seule grâce, vivre jusqu'à deux heures du matin, afin de pouvoir assister au divin sacrifice que Mgr l'évêque avait permis de célébrer dans son appartement. Dieu ne rejeta pas l'unique prière de celui qui n'avait jamais rien refusé aux pauvres, ses meilleurs amis.

» Le baron de Bar fut administré, répondant lui-même au prêtre. Il entendit la messe en pleine connaissance, communia, rendit grâces, et un quart d'heure après, s'endormit sans agonie dans le Seigneur, selon la touchante expression de nos livres saints, laissant au monde un modèle de charité et de foi, non moins que de générosité et de courtoisie. Sa belle vie a été

couronnée par une mort plus belle encore. Les prières des pauvres et de ses amis hâteront sa récompense; ils n'oublieront pas celui qui ne les a pas oubliés.

» Le baron de Bar laisse dans la douleur une femme dont il a fait le bonheur; un frère dévoué, ancien capitaine de dragons, et qui était accouru, avec sa belle-sœur et sa nièce, à la nouvelle du malheur affreux qui les menaçait; trois neveux: l'aîné, chef de division à la préfecture de la Seine; le second, chef d'escadron d'artillerie, et qui, pendant ses longues souffrances, lui prodigua les soins d'un fils; le troisième, saint religieux, occupé à des missions lointaines, et qui ne pourra de long-temps apprendre le malheur dont sa famille a été frappée, et payer par ses prières la dette filiale de la reconnaissance.

» Fils tendre et pieux, le baron de Bar a voulu être enterré près de sa mère et de son frère aîné. Il a demandé, comme les patriarches, qu'on reportât ses os au tombeau de ses pères. Ce vœu touchant fut réalisé, et, samedi 20, toute la population de Bayet et des environs venait recevoir, à plus d'une lieue, le dépôt dont elle est fière, et témoigner, elle aussi, par ses larmes, qu'il suffisait d'avoir connu notre ami pour l'aimer. »

SÉANCE DU 15 AVRIL 1858.

Présidence de M^r CROSNIER.

La séance est ouverte à sept heures du soir.

Le secrétaire étant absent, la lecture du dernier procès-verbal est renvoyée à la prochaine séance.

M. du Broc de Ségange donne lecture :

1^o D'une pièce de vers, intitulée *l'Anonyme*, envoyée à la Société par un de ses membres, et qui désire, quant à présent, ne pas se faire connaître ;

2^o De l'organisation nouvelle de toutes les sociétés savantes,

sous le patronage de M. le Ministre de l'Instruction publique. Il fait ressortir les avantages que doivent retirer toutes les sociétés de cette direction unique et centrale, et annonce que trois prix sont fondés pour récompenser les meilleurs mémoires produits, soit dans les sciences, soit dans les arts, soit dans les lettres.

Après cette double communication, MM. Crouzet et Lhospiéd proposent, comme membre résidant, M. Brillaud, officier d'académie, inspecteur des écoles primaires,

Et MM. du Broc et Crouzet proposent MM. Guillemain, sous-inspecteur des forêts, et Pouzet, contrôleur des contributions directes.

Ces différentes propositions, soumises aux formalités exigées par le règlement, sont favorablement accueillies. M. le Président proclame membres de la Société MM. Brillaud, Guillemain et Pouzet.

M. Crouzet a ensuite la parole et donne à la Société, selon la promesse qu'il en avait faite à la dernière séance, le plan du travail dont on l'a chargé, relativement au procès de 1717 entre le comte et les bourgeois de Nevers.

Après avoir raconté brièvement les causes et les motifs de la discussion, M. Crouzet commencera son travail par la publication de l'ordonnance du comte, qui casse et annule l'élection des quatre échevins et des vingt-quatre conseillers, avec le procès-verbal de protestation de ces derniers. Il divisera ensuite la discussion du procès en quatre sections; dans la première, sous le titre de : *Justification auprès du conseil du roi de l'ordonnance de cassation*, il réunira toutes les pièces et les lettres justificatives adressées au conseil par le comte lui-même. Il insérera dans la deuxième section le *Mémoire* adressé au roi par les bourgeois, où se trouve la réfutation de toutes les allégations de leur seigneur. Le conseil, suffisamment éclairé, annula l'ordonnance du comte, et confirma purement et simplement les élections du 26 septembre. Cet arrêt du conseil terminera la première partie. Mais le comte nese tient pas pour battu; il envoie au roi une foule de pièces explicatives, dont la réunion formera la troisième

section. La quatrième, enfin , contiendra la réplique des bourgeois. M. Crouzet terminera ce premier travail par la publication, à titre de preuves , de toutes les chartes et des lettres-patentes qui auront servi de base à la discussion. Cette dernière partie , intéressante sous plusieurs points de vue, formera le cartulaire complet de la commune.

M. Crouzet se propose d'étudier ensuite , dans un autre mémoire, l'histoire du droit municipal de la ville de Nevers, d'après des documents originaux.

La Société approuve ce plan et décide à l'unanimité que , vu son importance, et dans la prévision de nouvelles publications relatives aux archives communales que M. Crouzet fait espérer, ce travail sera imprimé en dehors du *Bulletin*. M. du Broc de Segange demande toutefois que cette brochure, comme les suivantes, soit du même format que le *Bulletin*, afin de pouvoir joindre l'une à l'autre.

Le projet et l'amendement , mis aux voix , sont adoptés.

M. de Bremond d'Ars fait observer que dans le second volume du *Bulletin de la Société Nivernaise* , page 143 et suivantes , se trouve l'indication de dix-sept chartes ou pièces diverses intéressantes à plus d'un titre. Ces documents font partie des archives déposées à la préfecture de la Nièvre. Il ajoute que nous devons savoir gré à M. Morellet de nous avoir donné lecture de ce commencement d'inventaire , dressé par feu M. Gautheron , archiviste du département. La Société serait reconnaissante envers M. Félix Leblanc-Bellevaux, successeur de M. Gautheron , s'il voulait aussi nous communiquer la nomenclature des diverses pièces qu'il découvrira et qu'il croira assez importantes pour être mentionnées dans le *Bulletin*.

La Société tout entière joint ses vœux à ceux de M. de Bremond d'Ars, et remercie d'avance M. Leblanc-Bellevaux de toutes les communications qu'il voudra bien lui faire.

Le pro-secrétaire,

LHOSPIED.

Dans la réunion du 14 mai 1857, M. le Président avait fait part à l'assemblée d'une lettre à lui adressée par M. le baron Chailloux des Barres, président de la Société de l'Yonne, invitant, au nom de ses collègues, les membres de la Société Nivernaise à assister à leur séance annuelle, qui devait avoir lieu à Avallon le 30 juin. Dans la séance suivante, MM. Crosnier et Bornet avaient rendu compte verbalement des principales circonstances de cette réunion, et avaient été priés de rédiger par écrit leurs différentes observations. M. le Président se chargea du compte-rendu des séances sous le rapport archéologique.

L'abondance des matières avait empêché d'insérer ce mémoire dans le dernier numéro du *Bulletin*.

Séances archéologiques à Avallon et à Vézelay.

Je vous avais fait part, Messieurs, de l'invitation qui nous avait été adressée par la *Société des sciences historiques et naturelles de l'Yonne*, d'assister à sa séance générale, tenue cette année à Avallon. Il nous était difficile de ne pas répondre à cette invitation, et nous devions nous y rendre avec d'autant plus d'empressement, que ces messieurs, en se rapprochant de nous, et en choisissant une localité voisine de notre vieux Nivernais, nous entraînaient dans leurs luttes pacifiques. D'un autre côté, l'excursion qui devait avoir lieu à Vézelay nous intéressait sous plus d'un rapport; Vézelay avait autrefois appartenu à notre province, Vézelay avait à nous montrer sa splendide basilique nouvellement restaurée. Sur les flancs abruptes de la montagne qu'elle domine, nous pouvions considérer, d'un côté le lieu d'où la voix puissante de saint Bernard se répandait sur ces flots de peuple accourus de toutes parts autour de lui, de l'autre les ravins que gravissaient les soldats du comte de Nevers dans ses querelles avec le monastère.

La Société Nivernaise était représentée à Avallon et à Vézelay par votre président et votre secrétaire, auxquels s'étaient adjoints MM. Bornet et Roubet; nous devons rencontrer en

route deux autres membres , MM. Fauron , curé de Saint-Martin-du-Puy, et Baudiau , curé de d'Hun-les-Places, l'historiographe du Morvand.

Inutile de vous parler, Messieurs , de l'accueil bienveillant et tout fraternel qui nous a été fait ; c'est une dette contractée avec la Société d'Auxerre , et nous espérons bien qu'en nous rendant cette visite, elle nous mettra en mesure de nous acquitter.

La belle et vaste salle de l'hôtel-de-ville d'Avallon avait été choisie pour le lieu de la réunion ; à une heure elle était remplie , mais on avait eu soin de réserver devant le bureau des sièges pour les dames qui , en assez grand nombre , se rendirent à cette séance.

M. le baron Chailloux des Barres (1), président de la Société des sciences historiques et naturelles de l'Yonne , a ouvert la séance par un rapport détaillé des travaux de la Société, depuis sa fondation , c'est-à-dire dans l'espace de dix ans. Outre les premiers volumes de la bibliothèque historique et du cartulaire de l'Yonne , la Société est arrivée au dixième volume de son bulletin , qui contient de nombreux mémoires sur l'histoire , l'archéologie , la numismatique , la minéralogie , la botanique , la géologie , etc. , toujours en rattachant au pays ces différentes branches de la science.

Après le compte-rendu de M. Chailloux des Barres , on a entendu la lecture des différents mémoires.

1° M. Otteau , ancien sous-préfet d'Avallon , a exalté les douceurs que procurent les travaux intellectuels ;

2° M. l'abbé Roguet , professeur au petit séminaire d'Auxerre , après un coup d'œil rapide sur l'état d'Avallon , aux époques romaine et gallo-romaine , a abordé la question de l'école avallonnaise au sixième siècle , école qui aurait été fréquentée par saint Germain de Paris , que nous revendiquons

(1) La mort, depuis cette époque , l'a enlevé à la science et à ses nombreux amis.

comme une des gloires du Nivernais ; l'histoire du saint a été esquissée de la manière la plus attrayante ;

3° M. Moreau , professeur au collège d'Avallon , a lu une notice sur la géographie du Morvand , accompagnée d'observations sur la géologie et la botanique dans cette contrée ;

4° M. Rodot , ancien représentant , dans un intéressant mémoire sur les élections à Avallon au moyen-âge , a produit des documents inédits , du plus haut intérêt ;

5° M. Baudoin a traité l'histoire des guerres religieuses dans l'Avallonnais , et a montré les habitants d'Avallon combattant contre la réforme avec énergie ;

6° M. Challe père a décrit le siège d'Avallon pendant les guerres qui ravagèrent le pays sous Charles VII.

La séance fut levée à cinq heures. Avant de se séparer, on décida que le lendemain, 1^{er} juillet, on partirait pour Vézelay à six heures précises du matin, de manière à pouvoir visiter en passant l'église de Pont Aubert et celle de Saint-Père-sous-Vézelay. Une partie de la caravane devait se rendre à pied à Pont-Aubert, en suivant le Cousin, afin de jouir du coup d'œil si pittoresque des rives de cette rivière, encaissée par les rochers qui forment, de ce côté, les dernières limites du Morvand.

Cependant, avant le départ, nous nous étions arrêtés devant l'église de Saint-Lazare, d'Avallon, que déjà nous avions visitée la veille, et nous jetions un dernier coup d'œil sur ce curieux monument dont les portails ont été horriblement mutilés.

C'est une église à trois nefs terminées par trois absides sans déambulatoire. Les absides et quelques substructions me paraissent être d'une époque antérieure au reste de l'église qui, en grande partie, rappelle la belle époque romane, c'est-à-dire la seconde moitié du douzième siècle. Les chapiteaux présentent la forme corinthienne.

La partie du sanctuaire, au lieu de dominer le reste de l'église, se trouve placée sur un plan inférieur, en sorte qu'on descend de la porte jusqu'au chœur. Cette disposition est évidemment le résultat d'un système, car les bases des colonnes

du portail sont dégagées, et le cordon qui règne au-dessus des chapiteaux des bas-côtés, tout en se continuant jusqu'au chœur, avec les mêmes détails d'ornementation, forme cependant un ressaut pour s'abaisser.

Les basses voûtes d'Avallon ont une disposition assez rare : au lieu de s'étendre dans l'axe de la nef, elles forment un berceau transversal, légèrement ovoïde.

Le grand portail nous a vivement intéressés, par les détails que nous avons pu déchiffrer au milieu des mutilations. Disons d'abord qu'il nous a été facile de reconnaître l'influence de Cluny dans les ornements variés qu'il renferme. Ses colonnes torsées, les unes à petits pans coupés, les autres doriques; une, enlacée dans des réseaux de cordes formant filet, jointes aux autres sculptures du portail, dévoilent une œuvre de l'école clunisienne. Ces colonnes étaient jadis alternées avec des statues en cariatides, qu'on a remplacées par des colonnettes unies.

Outre les entre-lacs et les fleurs qui encadrent le portail, les voussures sont garnies dans la partie la plus rapprochée du tympan, qu'on a malheureusement fait disparaître, d'une suite d'anges aux ailes éployées; au second rang, les vingt-quatre vieillards de l'Apocalypse, couronnés en tête, assis sur des trônes, sont horriblement mutilés. On remarque une harpe entre les mains de plusieurs. Enfin, une troisième archivolt est ornée de médaillons renfermant : 1° les travaux correspondant aux signes du zodiaque; 2° ces différents signes; 3° enfin six motifs, dont quatre ont disparu sous le marteau du vandalisme révolutionnaire. Les deux derniers représentent un homme versant de l'eau d'une coupe, et une femme soufflant, ses cheveux sont agités, et le souffle qui sort de sa bouche est indiqué par des lignes qui s'écartent. Nous croyons que les quatre derniers médaillons personnifiaient les quatre éléments, dont il ne reste que l'air et l'eau.

Le zodiaque d'Avallon offre des particularités qu'on ne rencontre pas ailleurs. Au lieu de commencer en janvier, comme à Vézelay, à Sens, etc., il commence en mars. Il est à remarquer que le peuple, sans tenir compte des usages civils ou ecclé-

slastiques, avait conservé généralement le souvenir du comput romain. Comme ces zodiaques, placés aux portes des églises, étaient pour le peuple, les sculpteurs se soumettaient aux exigences du peuple, et faisaient commencer l'année au mois de janvier, laissant de côté l'année légale et religieuse. A Avallon, on veut que le peuple s'habitue à compter avec l'Église, *de l'Incarnation*, et on commence l'année au mois de mars. Le vigneron taille la vigne à cette époque, c'est aussi ce qu'on remarque sur le zodiaque de Sens.

Un des membres présents à cette visite nous faisait observer qu'au tympan de Saint-Urcin, de Bourges, le zodiaque commence au mois de février; il serait difficile de rendre compte de cette singularité, à moins qu'on ait voulu indiquer l'époque, soit de la pose de la première pierre, soit de la consécration de cette église.

Les occupations d'avril et de mai sont complètement mutilées. Juin paraît être un faucheur; en juillet on coupe le blé, en août on le bat; septembre est consacré aux vendanges, octobre à la glandée, novembre à la salaison. Il y a encore ici une remarque à faire: sur la plupart des autres zodiaques, à Sens, par exemple, la salaison n'a lieu qu'au mois de décembre: *Quærit habere cibum porcum mactando december*. Pourquoi, à Avallon, tue-t-on le porc au mois de novembre? Il serait peut-être facile de se rendre compte de cette particularité. Le sculpteur avallonnais travaille pour des Morvandeaux; or, dans le Morvand, l'hiver commence plus tôt que dans les contrées voisines; les mouches disparaissent et la salaison peut être avancée sans aucun inconvénient. Nous n'avons pu découvrir le médaillon de décembre. Janvier porte une charge de bois, et février se chauffe. Il est à remarquer que presque partout on indique le grand froid en février, dans les zodiaques du centre de la France. Il est à présumer que nos aïeux disaient comme nous: *Dans notre contrée, l'hiver se fait en février*.

Il fallut faire ses adieux à Avallon et s'acheminer vers les bords du Cousin. Après une petite heure de marche, nous

entrons dans l'église de Pont-Aubert. C'est une jolie église à trois nefs, bâtie de pierre de choix et se terminant par une abside à angle droit. Son style indique l'époque de transition ; le plein-cintre s'allie aux formes ogivales.

L'iconographie ne s'est exercée qu'au tympan du portail principal. On y voit la Vierge mère, l'adoration des Mages et l'Assomption. Marie, soutenue dans un linge, est enlevée au ciel par deux anges.

Nous montâmes en voiture pour faire une seconde station à la base de la montagne de Vézelay. Le coquet clocher de Saint-Père nous invitait à ne pas passer outre. Le quinzième siècle s'est chargé de couronner l'œuvre du treizième ; c'est en effet au quinzième siècle qu'on a placé les quatre anges qui sonnent de la trompette aux quatre coins du monde.

L'église de Saint-Père, sous Vézelay, est un monument à trois nefs du treizième siècle, avec déambulatoire ; les chapelles rayonnantes ont été construites à la fin du quinzième. Le quatorzième, dans la région du sanctuaire, a bien laissé aussi quelques traces. Dans la partie supérieure du narthex, on reconnaît encore le caractère du quinzième. L'iconographe a peu d'observations à faire dans l'intérieur de cette église. On remarque seulement, sous une colonnette en porte-à-faux, l'emblème de l'avarice. L'avare tient sa bourse suspendue à son cou, et de chaque côté on voit le génie du mal sous la figure de deux dragons qui semblent lui mordre la tête.

Avec un peu de réflexion, on se rend compte de ces deux dragons, l'avare peut en effet être considéré sous deux rapports : il refuse aux autres les secours qu'il pourrait leur procurer facilement, et souvent il se refuse à lui-même les objets les plus nécessaires.

Le narthex ouvert est la région la plus curieuse de cette église ; c'est là que les artistes du treizième siècle et des siècles suivants ont exercé leur ciseau.

Les voussures du portail, qui donne entrée dans le narthex, sont couvertes de figurines placées sous des dais. Une guirlande de feuilles largement découpées, les environne d'une gracieuse

archivolte. Sous ces arcs de forme ogivale, se dessine un arc trilobé, appuyé sur des faisceaux de colonnettes ; ce dernier arc est en partie dépourvu de moulures ; le tailleur de pierre devait laisser à l'imagier tout l'espace possible ; en effet, il présente un large bandeau qui s'élargit naturellement à la jonction des lobes ; c'est sur ce bandeau qu'on a représenté le terrible drame du jugement dernier. Jésus-Christ, juge, assis sur son trône, est environné de ses anges ; l'un porte la croix, un autre la lance, deux sonnent de la trompette, à droite et à gauche, les morts sortent de leurs tombeaux. A droite, auprès du Sauveur, Abraham reçoit dans son giron les âmes des élus, à gauche (gauche du portail et non de celui qui regarde), au-dessous des tombeaux, une énorme gueule engloutit les damnés. Dans l'espace laissé par la jonction des lobes, on remarque deux personnages priant : c'est Marie et saint Jean.

Le dessus du narthex forme galerie à ciel ouvert, entourée d'une balustrade, œuvre de la fin du quinzième siècle. Le fronton en retraite est une imitation de celui de Vézelay, et paraît avoir été exécuté par le même ciseau.

Sept arcades à lancettes pyramident sur la surface du fronton, de manière que l'arcade centrale domine toutes les autres. Chaque arcade a sa statue, sauf l'arcade principale qui en contient deux superposées :

1° Dieu le père, au-dessus de la tête duquel deux anges soutiennent une couronne ; 2° l'apôtre saint Jean tenant un livre. Sous les deux arcs voisins, sont à droite la sainte Vierge et à gauche sainte Madeleine avec un vase de parfum ; puis c'est saint Pierre et saint Paul, saint André et saint Jacques, saint Thomas avec sa lance, et un autre apôtre sans attribut.

Dans l'intérieur du narthex, on remarque, à droite en entrant, deux statuettes en demi-relief, encadrées dans la muraille ; on prétend qu'elles représentent Gérard de Roussillon, fondateur primitif de cette église, et Berthe, sa femme, ou Eve, sa fille.

Un tombeau placé à droite du portail intérieur porte cette inscription :

CI : GIT : LA : FAMME : HVGVE : GAVDRY : GVIBOVRT : DEX : AIT :
L'ARME : DE : LI : QVI : TRÉPASSA : LOV : JOR : DE : L'APARICION :
DEX : LI : FACE : VERAÏ : PARDVN : AN : DNI : M° CC° L° VIII°.

Cette inscription, dont le chiffre VIII° est sur la colonnette du portail et dont la pierre est taillée pour encadrer cette colonnette, nous donne l'âge approximatif de ce portail, c'est-à-dire la première partie du treizième siècle.

A peu de distance de cette église, se trouvent les ruines d'une autre encore plus ancienne; on veut la faire remonter au neuvième siècle. Nous n'avons rien découvert qui indiquât une époque antérieure au onzième. Dans la partie occidentale, il peut y avoir quelques substructions plus anciennes, mais elles ne sont pas assez caractérisées.

VÉZELAY.

Le temps s'écoulait avec rapidité, et malgré l'intérêt que nous offrait la gracieuse église de Saint-Père, de temps à autre nos yeux se portaient vers la montagne, dont le sommet nous promettait des joies plus vives encore. Nous voilà donc disposés à gravir ces côtes abruptes que nos aïeux avaient escaladées avant nous, à la suite des comtes de Nevers, dans leurs longues querelles avec les abbés de Vézelay; ou bien pour aller recevoir la croix des mains de saint Bernard.

Le bureau avait été disposé dans le narthex même de la vieille basilique, et, à neuf heures et demie, les deux cloches, lancées à toute volée, saluaient l'arrivée des nouveaux pèlerins. Quelques instants après, l'honorable président, M. le baron Chailloux des Barres déclarait la séance ouverte.

La parole fut donnée à M. Chéret, d'Auxerre. Dans un intéressant mémoire, il fit l'histoire complète du monument, rappela les dates qui nous ont été conservées par les chroniqueurs du moyen-âge, soit pour les constructions, soit pour les réparations; il tira des inductions des diverses cérémonies qui eurent lieu à différentes époques dans cette église, etc.; en un

mot, il réunit tout ce qui était propre à résoudre certains problèmes, qui depuis long-temps occupent les personnes vouées aux études archéologiques.

Nous devons dire qu'il était impossible de présenter la question d'une manière tout à la fois plus lucide et plus attrayante ; cependant, il faut l'avouer, il reste encore quelques nuages à dissiper sur le sommet de la montagne de Vézelay.

M. le Président voulut bien me donner la parole pour soumettre quelques observations à l'auteur du mémoire et à l'assemblée tout entière. On avait fait remarquer que l'église avait été dédiée à sainte Madeleine, tandis que l'autel principal était placé sous le vocable de saint Pierre. Quelques personnes étrangères à la science de la liturgie, pensaient que ces deux actes avaient eu lieu à deux époques différentes ; je leur fis observer qu'il n'en était pas ainsi, qu'on consacrait l'autel principal le jour même de la consécration de l'église, et qu'on pouvait mettre l'autel sous le vocable d'un saint autre que celui de l'église.

Quant au nom d'église des cathécumènes, donné au narthex de Vézelay, j'ai toujours protesté contre ce nom : 1° parce qu'au douzième siècle on ne construisait plus d'églises des cathécumènes ; 2° parce que ces sortes d'édicules ne se trouvaient pas adjoints aux églises monacales. J'ai vu avec plaisir que l'auteur lui donnait le nom d'église des Pèlerins ou des Pénitents ; il convenait en effet que la basilique dédiée à l'illustre pénitente de l'Évangile eût un lieu réservé pour ceux qui devaient l'imiter dans son repentir. Le mercredi des cendres, les pécheurs étaient expulsés de l'intérieur de l'église, et le jeudi saint, après s'être soumis à la pénitence quadragésimale, l'évêque les recevait à la communion des fidèles. C'est pour cela, dit Guillaume de Mende, que, le jour du jeudi saint, on est dans l'usage de tenir ouvertes toutes les portes de l'église, afin de montrer qu'en ce jour, consacré par la manifestation de l'amour d'un Dieu, la miséricorde n'avait point de bornes.

Comme l'auteur avait cité un texte parlant de la dédicace de l'église de Vézelay, qu'on attribuait à un abbé, je crus devoir

faire observer que le mot dédicace ne signifiait pas toujours l'acte de consécration, mais quelquefois une cérémonie par laquelle un lieu quelconque était sanctifié par les prières de la religion et placé sous le vocable d'un saint.

Ainsi, la pose de la première pierre d'une église est une espèce de dédicace. On place déjà sous le vocable d'un saint la future église. Guillaume Durand dit : *Locorum autem orationi dicatorem, alia sunt sacra, alia sunt sancta, alia religiosa. Sacra sunt quæ per manus pontificum, rite dedicata.* Lib. I, cap. V.

Il en est de même du mot de fondation, qui jette quelquefois des doutes dans la chronologie. Il y a le projet de fondation, l'acte de fondation, et la mise à exécution. C'est ainsi qu'on peut expliquer les trois dates de l'église de La Charité-sur-Loire, 1052, 1056, 1059.

Après ces quelques observations, nous avons abordé une difficulté sérieuse. L'auteur avait divisé l'édifice en trois catégories de différentes époques : 1° la nef principale qu'il considérait comme la partie la plus ancienne ; 2° le narthex qui venait ensuite ; et 3° enfin le transept et la région absidale, œuvre de l'époque ogivale. La nef aurait été construite de 1096 à 1104, le narthex, de 1104 à 1132, et enfin le chœur, de 1198 à 1206. Tout en admettant, en général, ces différentes époques comme pouvant concorder avec les appréciations archéologiques, malgré un fini dans l'ornementation des deux premières régions qui indiqueraient le douzième siècle un peu plus avancé, j'ai dû soutenir que le narthex remontait à l'époque même de la nef, mais qu'une destruction des arcades, par suite de quelque accident, avait dû nécessiter le rétablissement de ces arcades, à une époque plus rapprochée du règne de l'ogive ; qu'on se rendait compte ainsi de la forme ogivale adoptée pour ces arcs. Pendant la discussion, je remarquai à la naissance de la première arcade à gauche du grand portail en entrant, le premier claveau qui était évidemment une substruction antérieure, il ne se trouvait plus dans la direction des autres claveaux, avait une ornementation différente et accusait un ciseau moins exercé

l'inspection de la galerie du narthex , dans cette partie, acheva de nous convaincre qu'il y avait eu une reprise.

Avant de répondre aux différentes questions posées dans le programme relativement à cet édifice, il était important d'en examiner l'ensemble. On proposa donc de faire la visite de l'église.

On commença par la crypte. Il fut facile de voir qu'elle appartenait à deux époques ; la partie la plus ancienne, se rapprochant du transept, remonte probablement à l'époque de la déposition du corps de sainte Madeleine, et contient trois travées, non compris la *confession*, c'est-à-dire le lieu où étaient déposées les saintes reliques. Cette confession est voûtée en berceau, et au fond, était pratiquée dans la muraille une petite ouverture par laquelle on pouvait contempler la chaise placée derrière et mise à l'abri des pieux vols, alors assez fréquents. A un mètre environ de la muraille, où se trouve l'ouverture, était une autre muraille, et le tombeau entre les deux.

La translation des reliques de sainte Madeleine eut lieu en 1265, en présence de saint Louis. Ce fut sans doute, par ses ordres que la voûte de la confession fut peinte ; c'est un semis de fleurs-de-lis au milieu de réseaux lancéolés ; les clés des voûtes voisines sont cantonnées des armes de Castille : trois châteaux dans un champ d'azur. Blanche de Castille était morte en 1252.

Ces peintures ont-elles été faites avant sa mort, ou bien saint Louis aura-t-il voulu déposer en ce lieu vénéré un souvenir de sa mère ?

A la troisième travée, on voit une reprise ; la crypte a été agrandie à l'époque de la construction du chœur.

Je ne dois pas entreprendre ici la description de cette magnifique basilique, ni sous le rapport archéologique, ni sous le rapport iconographique, quoique dans la visite du 1^{er} juillet j'aie été obligé de céder aux instances qui m'ont été faites, et de donner l'explication des trois portails et des nombreux chapiteaux historiques ou symboliques, qui rendent cette église si intéressante. Ces explications se trouvent en partie dans le

compte-rendu du congrès de Sens et dans mon *Iconographie chrétienne*. Je dois cependant vous parler d'un chapiteau qui représente un des traits les plus intéressants de la légende de sainte Eugénie. On se rappelle que cette sainte, injustement accusée par une méchante femme, parut devant le juge, qui était son père, mais qui ne la reconnaissait pas, et découvrit sa poitrine en sa présence pour prouver son innocence. Le chapiteau dont nous parlons reproduit cette scène émouvante.

Quand nous avons prétendu que c'était à tort qu'on attribuait au onzième siècle la nef de Vézelay, nous nous appuyions sur les caractères archéologiques ; il nous semblait que le genre d'ornementation, le refouillement des chapiteaux, etc. indiquaient plutôt le douzième siècle, déjà avancé. La chronique d'Auxerre vient confirmer nos données archéologiques, en consignant les détails de l'incendie de 1120. Cette chronique, écrite cent ans environ après cet accident, mérite bien quelque confiance. *Hoc anno (1120) in ecclesia Virziliacensi, in vigilia transitus B. Mariæ Magdalænæ, incerto quo justo Dei judicio innumerales promiscui sexus et ætatis atque ordinis in ipso crepusculo noctis atque diei ecclesia subito conflagrante combusti sunt* (1). On comprend par ce passage que l'église dut être entièrement détruite ou à peu près, et qu'elle fut reconstruite après cette époque.

Après la séance, tous les membres allèrent s'asseoir à de fraternelles agapes ; là régna la joie la plus pure et la plus expansive ; tous se félicitaient de s'être rendus à l'appel qui leur avait été fait.

(1) *Chron. monach. altiss. 1120.*

SÉANCE DU 6 MAI.

Présidence de M. CALISTI, inspecteur de l'académie, membre honoraire.

La séance est ouverte à une heure. Après la lecture du procès-verbal, qui est adopté sans modification, Mgr Crosnier s'empresse d'offrir la présidence à M. Calisti, inspecteur de l'académie, qui a bien voulu honorer cette réunion de sa présence.

Conformément aux termes du règlement, qui exige que chaque année, dans la séance du mois de mai, il soit rendu compte à la Société de sa situation financière, M. le président, les documents à la main, expose cette situation qui est assez prospère, et qui permettra de commencer la publication de plusieurs travaux importants. La Société reçoit cette communication avec satisfaction.

Mgr Crosnier donne ensuite lecture d'une lettre de M. de Bremond d'Ars dans laquelle cet honorable collègue, nommé conseiller de la préfecture du Cher, offre à la Société, avec sa démission de membre résidant, le témoignage de ses regrets et de ses sympathies. La Société regrette à son tour de se séparer d'un collègue qui, par l'aménité de son caractère et la justesse de ses appréciations, s'était attiré l'estime et l'affection de tous, et, pour ne pas le perdre complètement, elle lui offre, à l'unanimité, le titre de membre correspondant.

M. Crouzet a ensuite la parole. L'honorable membre informe la Société qu'après avoir réuni et classé, suivant l'ordre déjà indiqué, les matériaux du travail dont il s'occupe, il est en mesure d'en pouvoir commencer immédiatement la publication; et, après avoir donné lecture de la préface, qui indique clairement le plan de l'ouvrage, il entre dans quelques détails sur l'origine de la commune de Nevers.

Selon M. Crouzet, la charte de Pierre de Courtenay, qu'on regarde comme le premier établissement de notre commune, mais dont tous les auteurs déplorent la perte, n'est autre que

celle qui a été promulguée par sa fille Mathilde, en 1234, qu'il considère comme l'acte primitif et solennel de la commune de Nevers. M. Crouzet se propose d'établir et de prouver son opinion dans un mémoire qui précédera la publication de cette chartre. L'honorable membre, poussant plus loin ses investigations, pense pouvoir faire remonter l'origine de notre commune jusqu'à la domination romaine; il développe les arguments que M. Raynouard emploie pour prouver la persistance du droit municipal romain dans la cité de Bourges, et il les applique trait pour trait à la cité de Nevers.

Mgr Crosnier partage l'opinion de M. Crouzet, et cite comme une preuve incontestable en sa faveur les mots de *cives* et de *civitas* que l'on trouve sur quelques-unes de nos monnaies nivernaises, frappées sous Charles-le Chauve (1). Cependant, il refuse de reconnaître Nevers comme cité romaine; cette ville, selon lui, n'était qu'un *oppidum*, dépendant de la cité éduenne; aucun auteur ancien ne lui a donné le titre de *civitas*. Ce fut quand Clovis détacha de la Bourgogne Nevers et la contrée qui en dépendait que cette ville commença à vivre de sa vie propre; elle eut alors, mais alors seulement, son évêque et ses magistrats.

M. Calisti ajoute des observations très-judicieuses sur l'origine des communes en général. L'honorable inspecteur de l'académie développe la théorie de l'école moderne historique sur la véritable origine des communes, en y ajoutant de remarquables considérations. Après avoir combattu le système trop exclusif de M. Augustin Thierry sur la formation des communes par l'insurrection qui éclata de toutes parts au onzième siècle, système qui dans tous les cas ne pourrait guère s'appliquer qu'aux villes de création récente, M. Calisti fait remonter cette institution aux temps les plus reculés. Les premières peuplades se formèrent de la réunion de plusieurs familles; chaque famille était gouvernée par le plus ancien, *senior*, et la réunion de ces chefs formait le conseil commun. Tel était le gouvernement des

(1) *NEVERNENS CIVITAS*. Voir le *Traité historique des monnoyages*, de *LE BLANC*, p. 181.

Gauls pendant la période de son indépendance et sous la domination romaine. Les Romains conservèrent presque partout, mais surtout dans la Gaule, l'administration qu'ils avaient trouvée dans chaque localité, qu'ils laissèrent se gouverner individuellement par des magistrats que les habitants se choisissaient. Les intérêts politiques seuls étaient transportés à Rome, et ne pouvaient être exercés que dans ses murs. Ainsi, le culte, les cérémonies et les fêtes religieuses, l'administration des biens et des revenus du municipe, la police, cette partie de la police que nous appelons police municipale et contraventions aux règlements sur la salubrité publique, sur les poids et mesures, la tenue des marchés, etc., étaient l'objet de l'administration locale, tandis que le droit de faire la paix ou la guerre, de porter des lois, de lever des impôts, de rendre la justice en dehors des objets mentionnés plus haut, cessèrent d'appartenir aux municipes; les citoyens les partageaient et les exerçaient dans Rome. Mais quand la liberté commença à déchoir, les principaux citoyens des municipes n'eurent plus, à peu près, aucune influence à Rome; ils cessèrent d'affluer vers la capitale, et le despotisme des empereurs vit la chose de bon œil. Auguste commença la décentralisation des droits politiques, en accordant aux citoyens d'un grand nombre de municipes le droit de donner leurs suffrages sans sortir de leur ville, et de les envoyer cachetés à Rome, où les dépouillements s'en faisaient dans les comices. Bientôt ces comices mêmes furent abolis, et toute intervention des citoyens dans le gouvernement disparut. A la faveur de ces circonstances, les citoyens les plus considérables des municipes, et qui ne les avaient plus quittés, grandirent en influence dans leurs localités et finirent par concentrer dans leurs mains toute l'autorité, ne relevant plus, par le fait, que d'eux-mêmes. Ainsi se prépara cet état de choses qui, développé par l'invasion des peuples germains, constitua enfin le régime féodal. Les libertés municipales disparurent en passant entre les mains des seigneurs, et ce ne fut que vers le dixième ou le onzième siècle que les municipalités redonnèrent quelques signes de vie. Louis VI, homme plein de sens et de bravoure,

résolus de ressaisir l'autorité suprême que la royauté avait laissé échapper ; il fit des concessions aux serfs , octroya des émancipations assez générales, et donna ainsi le signal d'une révolution dans les rapports des seigneurs avec leurs sujets. D'après ces concessions , les sujets du roi devenaient exempts des tailles , des corvées , du service militaire , et ne pouvaient plus être justiciables que de leurs maires , *majores*. Ils pouvaient aussi changer de domicile , vendant et emportant tout ce qui leur appartenait : c'est la renaissance des communes. L'exemple donné par le roi pour ses domaines fut bientôt , de gré ou de force , suivi par les seigneurs , qui accordèrent des chartes à leurs sujets ; mais ces actes n'étaient , ou du moins ne pouvaient être que des actes confirmatifs des droits municipaux méconnus ou violés sous le régime féodal.

M. de Maumigny a ensuite la parole et exprime le regret que dans chaque mairie on n'ait pas encore dressé un inventaire de toutes les pièces qui y sont déposées ; que ces pièces ne soient pas classées , reliées et entourées de moyens conservateurs qui pourraient les soustraire à leurs triples ennemis : le temps , l'humidité et les rats. Il ajoute que plusieurs communes renferment de précieuses richesses pour l'histoire locale , qui finiront par disparaître si on n'y met ordre. Decize , par exemple , possède d'importants documents sur la ville , sur la baronnie de Druy et sur d'autres localités voisines ; qu'il serait à désirer de voir entourer de plus de soins.

L'honorable collègue donne ensuite lecture d'une lettre d'affranchissement octroyée par Jean d'Etampes , baron de Druy , à un de ses vassaux , curieux spécimen des mœurs et du langage de l'époque.

Quant à la proposition de M. de Maumigny , M. l'inspecteur de l'académie promet de la prendre en sérieuse considération , et de veiller à ce que les inspecteurs primaires de son département mettent à profit les loisirs que peut leur laisser l'inspection des écoles , pour porter spécialement leur attention sur les archives des communes rurales , et noter les richesses archéologiques qu'ils pourraient rencontrer dans leur visite , afin de

les soumettre à la Société, qui saura en tirer tout le parti que la science et l'histoire ont droit d'en attendre.

Cette digression fournit à Mgr Crosnier l'occasion de parler des archives de Saint-Pierre-le-Moûtier, également très-curieuses, à cause de l'importance de cette localité dans le passé, et de son antique bailliage royal. Etant curé de Saint-Parize, il fut prié par les administrateurs de Saint-Pierre, de rechercher, dans les pièces déposées à la mairie, la direction des sources qui alimentent la ville. Dans les recherches qu'il fit, il découvrit un procès-verbal de la *corporation des bouchers* de cette ville en 1663, où l'origine, les cérémonies et le privilège attaché au roi du concours, sont clairement définis. Il résulterait de cette pièce authentique, que la *fête du bœuf gras* serait une institution de l'Eglise et ne descendrait pas du bœuf Apis, comme l'ont prétendu les encyclopédistes et tous ceux qui, d'après eux, ont voulu en faire une fête toute païenne, sans même faire mention des efforts de l'Eglise pour transformer certains usages de ce genre, et se les approprier en les christianisant. Pendant longtemps, dit Mgr Crosnier, les lois civiles et religieuses étaient d'accord pour proscrire pendant le carême l'usage des aliments gras ; il n'y avait d'exception qu'en faveur des malades. Nul boucher n'avait le droit d'étaler, ou de vendre de la viande en temps prohibé, sans encourir des peines sévères. Cependant, pour satisfaire aux besoins des personnes exemptées de la règle, il fallait quelqu'un qui pût procurer cet aliment, sur un ordre signé du médecin. On établit donc le boucher du carême, et afin de ne pas blesser les susceptibilités de personne, il y avait un concours annuel entre tous les gens de cette profession, en sorte que le privilège appartenait à celui qui produisait le bœuf le plus beau et le plus gras. Ce bœuf, couronné de fleurs, était triomphalement promené, au son de trompe, par les rues et les carrefours de la ville, afin que personne n'en ignorât. Après ces explications, Mgr Crosnier donne lecture du procès-verbal dont le but était de réformer pour le présent et d'empêcher dans l'avenir, les abus qui s'étaient glissés, avec le temps, dans l'usage du privilège. Cette lecture intéresse vivement toute la

Société qui demande l'insertion entière de cette pièce dans le *Bulletin*.

« Ce jourd'huy premier february 1663, Nous Jean Bourdoiseau
» cons. du Roy au baillage et siège présidial de ceste ville de
» S^t Pierre le Moustier et maire d'icelle, assistants Garillan aussi
» conseiller et Pierre de Bazolle seigneur de Buy advocat au
» d^s siège eschevins et Jean Desforges cons. au d^s siège et du
» faict commung de la dite ville estant assemblés en l'hostel
» commung pour les affaires de ville, y sont présentés en
» personnes Jean Chauveau etc. bouchiers en ceste dite ville,
» qui nous ont dict par la voix du dit Chauveau leur sindic que
» de tout tems il s'est pratiqué qu'à tel jour qu'aujourd'hui. jeudi
» gras, chacun des bouchiers representent leurs boeufs à l'as-
» semblée, à l'effaict par le dit sindic de les visiter pour cognoltre
» le meilleur. Que celui à qui il aurait soubz son nom le dit
» boeuf est conduict par ceste dite ville, fauxbourgs, et ensuite
» faict tuer pour le distribuer au public; à la caresme suivant
» a le privilège de tuer des chairs de les vendre aux malades à
» l'exclusion des autres, et neanmoins jusqu'à présent l'on a mé-
» prisé les reglements qui sont indiqués et police. Requerant y
» vouloir mettre ordre, avec prix à la livre du veau et mouton
» qui sera vendu par celui qui aura le d^s boeuf. A quoi inclinant
» avons ordonné, ce requérant les dits bouchiers et pour le bien
» public qu'ils assembleront leurs boeufs audevant le logis du
» dit Chauveau sindic, pour par luy les visiter et faire rapport
» de celui qu'il aura trouvé le plus gras à l'effaict destre pourveu
» sur leur requeste; en foy de quoy avons signé et faict signer....

» Et le dit jour que dessus, par devant nous officiers susdits
» en l'hostel commung de la dite ville ont comparu les dits
» Chauveau etc... qui nous ont dict par la voix du dit Chauveau
» leur sindic que pour l'exécution de l'ordonnance cy dessus et
» police ils ont veu visiter leurs boeufs et ils ont reconnu que
» celui du dit Dhère est le plus gras. A ce moyen ne peuvent
» empescher que soubz son nom il ne soit conduict par ceste
» ville, fauxbourg, à la manière accoustumée et de suite estre

• tué et débité au public et qu'il ne jouisse du privilège com-
• mung faict aux autres villes circonvoisines Molins et Nevers
• qui est que pendant la caresme il ne tue des chairs et les ven-
• de à leur prejudice , avec soubgmission où il y en auroient
• qui y contreviendroient d'estre condamnés à une amende de
• 5 livres, dommages et intérêts de celui qui aura le dit pri-
• vilège jusqu'à la somme de deux cents livres, et qu'il nous
• plaize donner prix à la livre du veau et mouton pendant le
• d'tems; à quoy inclinant, et ce requérant le dit procureur du
• faict commung, avons ordonné que le dit Dhère fera conduire
• ainsi qu'il est accoutumé son boeuf aujourd'hui à l'heure de
• deux de relevée par ceste ville fauxbourgs et ensuite le faire
• tuer pour samedi prochain le faire porter à la boucherie pour
• estre vendu et distribué à un chacun; auquel permettons et
• condonnons le pouvoir de tuer des chairs le caresme prochain
• pour les vendre et distribuer aux malades et non d'autres, à
• peine d'une semblable somme de cinq livres d'amende; avec
• injonction de tuer pour la distribuer aux malades sans en
• pouvoir vendre aux hostes que au préalable les dits officiers
• n'ayent donné leur billet sous les mêmes peines de cinq li-
• vres d'amende, et qu'il pourra vendre la livre de veau et mou-
• ton cinq sols six dēmers chacune livre et non davantage à
• peine de semblable amende et deffence aux autres de tuer ny
• vendre soubz les peines cy dessus. Sera notre présente ordon-
• nance lue et publiée au milieu et quart de ceste ville à ce
• que chacun ne prétende cause d'ignorance. En foy de
• quoy..... »

M. de Maumigny regrette qu'on n'ait pas recueilli le nom des bouchers. Ce serait un curieux moyen de comparaison entre l'importance passée et présente de Saint-Pierre.

Après cette lecture, une longue mais intéressante discussion s'élève entre MM. Crosnier, Calisti et Crouzet, au sujet de l'origine du bœuf gras. Ces deux derniers membres pensent que le bœuf gras est plutôt d'origine palenne, et M. Calisti en particulier entre dans des considérations fort remarquables à ce

sujet. Le savant inspecteur rappelle que le taureau , qui est aujourd'hui le second signe du zodiaque, était le premier dans ce qu'on a appelé le règne fabuleux, et il pense qu'il a été adoré par tous les peuples du monde comme le symbole de la fécondité du sol. C'est dans cette constellation qu'avait alors lieu l'équinoxe du printemps , et c'est par elle que commençait l'année. L'opinion de Virgile , qui était aussi celle d'Hésiode et que partagent bien des savants modernes, vient à l'appui de cette assertion :

Candidus auratis aperit cum cornibus annum.

Taurus.

(Georg., Liv. I, vers. 216.)

Les Gaulois , nos pères , avaient aussi placé parmi leurs divinités , le taureau revêtu de la robe sacerdotale et surmonté de trois grues prophétiques , comme le prouvent les pierres druidiques découvertes à Notre-Dame.

A la Chine , on célèbre la fête du printemps , en promenant un bœuf et en l'immolant après, pour le dépecer en morceaux, que l'empereur envoie à ses mandarins. Cet usage , dans ces contrées, remonte aux siècles les plus reculés.

D'après ces faits qui ne sont pas contestés , on peut croire que la fête du *bœuf gras* est un reste du culte dont le bœuf était l'objet de la part des païens et qui est probablement aussi ancien que celui de Cybèle , femme de Chromo, fille du Ciel et de la Terre, la grand'mère du genre humain et mère de Cérès, avec laquelle on la confond quelquefois, peut-être à tort.

La religion chrétienne n'a pas détruit tous les usages du paganisme , surtout ceux qui étaient de nature à procurer au peuple certains plaisirs bruyants. Elle en a changé l'objet en le tournant au profit de l'humanité et de la religion. C'est ainsi qu'elle a substitué les *Rogations* à la fête de Cybèle, et la *Chandeleur* à celle de Cérès , ainsi que l'attestent Innocent III et Grégoire de

Tours. (1) La fête de Cybèle que l'on célébrait encore au quatrième siècle dans les Gaules, consistait à promener à travers les champs, sur un char trainé par des bœufs, la statue de la déesse qu'entourait le peuple, criant, chantant, l'appelant grand'mère et lui demandant l'abondance.

La fête de Cérès, que la religion chrétienne a remplacée par la Chandeleur ou Purification, avait pour objet de purifier le peuple de toutes les fautes qu'il avait commises pendant l'année. (C'est de cette cérémonie appelée *festa februalia* du verbe *februare* purifier, que le mois de février a tiré son nom). Cérès était représentée dans ces fêtes, portant une torche ardente à la main ; chacun des assistants en portait une aussi. On allait et venait, secouant ces torches et poussant de longues clameurs.

La religion chrétienne n'a pas triomphé de même à l'endroit du carnaval et du bœuf gras. Les législateurs les plus sévères ont respecté ces coutumes singulières qui reproduisent chaque année la mascarade de l'homme et de la brute. En 1791, le carnaval et le bœuf gras disparurent, comme cela devait être ; mais lorsque le calme se rétablit et que la gaieté fut revenue avec lui, le carnaval et le bœuf gras furent rétablis aussi : « Il faut que le peuple s'amuse, ont dit nos plus grands hommes d'Etat. »

Mgr Crosnier croit devoir faire remarquer qu'on ne doit pas attacher une trop grande importance au sentiment d'Inno-

(1) Voici le passage d'Innocent III auquel M. Calisti fait allusion :

Quid est autem, quod in hoc festo cereos portamus accensos? Hoc ex libro Sapientia potest conjici, ubi leguntur idololatrarum obscura sacrificia facientes. Gentiles Februarium mensem inferis dedicaverunt, eo quo sicut putabant, sed errabant, in principio ejus mensis Proserpina rapta fuerat a Plutone quam quia mater ejus Ceres facibus accensis in Æthna tota nocte per Siciliam quassisse credebatur, et ipsi ad commemorationem ipsius facibus accensis in principio mensis urbem de nocte lustrabant. Unde festum istud appellabatur Amburbale. Cum autem sancti patres consuetudinem istam non possent penitus extirpare, constituerunt, ut in honore beatae virginis Mariæ cereos portarent accensos. Et sic quod prius ferebat ad honorem Cereris, modo fit ad honorem Virginis. Et quod prius ferebat ad honorem Proserpinæ, modo fit ad laudem Mariæ.

(Divi Innocentii III sermo de Purificatione gloriosissime semper virginis Mariæ.)

cent III, quoique ce souverain pontife le partage avec le vénérable Bède lui-même ; qu'on ne doit le considérer que comme une opinion particulière, qui d'ailleurs a été combattue et n'est pas généralement adoptée. Quelques savants, entre autres Bergier, ont fait observer avec raison que les fêtes chrétiennes qui ont été citées, ne concourent pas avec celles du calendrier palen auxquelles elles auraient été substituées ; il ajoute que quelle que soit l'opinion qu'on embrasse, la pièce qu'il a présentée n'en conserve pas moins tout son intérêt.

M. Calisti demande ensuite où en sont les travaux dont la Société a été chargée par S. Exc. le ministre de l'instruction publique, au nom de l'Empereur, sur la géographie du Nivernais, pendant les cinq premiers siècles de l'ère chrétienne.

M. le Président répond qu'il s'est déjà occupé en son particulier d'un travail général, embrassant la période de temps indiquée ; il ajoute que, de son côté, M. Bornet a fait des recherches qu'il a communiquées à la Société dans une des séances précédentes ; il engage les autres membres qui voudraient concourir à cet intéressant travail, à étudier 1° la carte que renferme l'*Album du Nivernais*, indiquant les principales voies romaines qui sillonnent le pays ; 2° la carte de Peutinger et la pierre géographique trouvée à Autun, 3° l'ouvrage de M. Bulliot d'Autun, sur le *système de défense* établi dans le pays éduen, ouvrage qui signale les camps, les voies romaines, etc. Avec ces éléments, dit-il, et en s'aidant des nouvelles découvertes de tronçons de voies romaines, des noms d'origine latine qui ont été conservés dans beaucoup de localités, on peut arriver à un résultat satisfaisant pour notre géographie ancienne.

M. Calisti engage la société à concourir de tout son pouvoir à cet important travail, conçu par l'Empereur lui-même, et qui doit rectifier bien des erreurs.

Avant de lever la séance, M. Calisti propose comme membre correspondant son collègue de Dijon, M. Garsonnet, déjà membre de plusieurs sociétés savantes et avantageusement connu dans le monde littéraire par ses travaux ; la Société

accueille avec empressement la proposition de M. Calisti ; M. Garsonnet est donc proclamé membre de la Société.

SÉANCE DU 1^{er} JUILLET 1858.

Présidence de M^r CROSNIER.

Siégent au bureau : MM. Crosnier , *président* ; du Broc de Segange , conservateur des musées de la ville de Nevers ; de Rosemont , *secrétaire* , et Lhospied , *pro-secrétaire*.

Celui-ci donne lecture du procès-verbal de la dernière séance qu'il a rédigé en l'absence de M. de Rosemont. Ce procès-verbal est adopté sans modifications.

M. le Président dépose sur le bureau les ouvrages offerts à la Société depuis la dernière réunion. Ce sont : les *Annales de la Société éduenne*, années 1853, 1854, 1855, 1856 et 1857.

M. du Broc lit une notice sur la vie et le long martyre de sainte Eugénie, patronne de Varzy ; il rappelle notamment que les principaux épisodes de cette lutte glorieuse se voyaient autrefois peints à fresque sur les murs de la cathédrale, et qu'on les retrouve encore en partie dans un magnifique tableau à l'huile que possède l'église de Varzy.

Les membres présents à la séance remercient M. du Broc de l'intéressante communication qu'il vient de leur faire et décident que ce travail sera inséré en entier dans l'*Hagiologie nivernoise*.

Sur la proposition de M. le Président , l'assemblée arrête que l'*Hagiologie* paraîtra par livraisons ; qu'on suivra le plan adopté dans les autres *Vies des Saints* , en plaçant chaque saint au jour de l'année fixé par l'Eglise pour la célébration de sa fête.

La première livraison est sous presse ; elle formera , avec les *Droits et Privilèges de la commune de Nevers* , le contingent de

cette année dans les ouvrages que la Société fait paraître en dehors du *Bulletin*.

M^{gr} Crosnier termine la séance par la lecture de renseignements qu'il a recueillis sur M. Etienne Litaud, né à *Saint-Pierre-le-Moutier*, 1590, mort à quatre-vingt-quatorze ans, en odeur de sainteté, aumônier de l'hôpital Saint-Didier, à Nevers (aujourd'hui la halle aux grains).

Cette notice trouvera naturellement sa place dans l'*Hagiologie nivernaise*.

Enfin, M. le Président annonce que par suite du départ de M. de Bremond d'Ars, nommé conseiller de préfecture à Bourges, il y a lieu de procéder à l'élection d'un vice-président.

L'assemblée décide que, attendu l'heure avancée, l'élection est renvoyée à une autre séance.

SEANCE DU 6 AOUT 1858.

Présidence de M^r CROSNIER.

Siègent au bureau : MM. Crosnier, *président*; du Broc de Segange, conservateur des musées de la ville de Nevers, et de Rosemont, *secrétaire*.

Lecture et adoption du procès-verbal de la dernière séance.

M. le Président annonce à l'assemblée la mort de deux des membres fondateurs de notre Société, MM. le général baron Pétiet, député au Corps législatif, et Métairie, conseiller à la cour impériale de Bourges; tous les deux faisaient partie du conseil général de la Nièvre. M. le Président exprime en quelques mots les regrets de la Société.

M. Roubet, juge de paix à La Guerche, lit le procès-verbal de l'acte de foi et hommage rendu par le seigneur des Ruyaulx au comte de Nevers, en 1284.

Cette pièce, ainsi que les documents dont notre studieux collègue l'accompagne, concernant les châtelainies des Ruyaulx et du Venillin, contiennent sur les mœurs féodales des détails qui intéressent vivement l'assemblée. Ils seront insérés au *Bulletin*.

M. Roubet promet également, pour l'une des prochaines séances, des renseignements sur les personnages cités dans la pièce de vers de l'abbé Berthier, imprimée dans le *Bulletin de la Société*, t. II, p. 124.

Mgr Crosnier lit la traduction d'un remarquable mémoire imprimé à Rome, à propos d'une caricature, découverte en 1857, dans le corps-de-garde du palais des Césars. Ce bizarre dessin, gravé sans doute avec la pointe de son stylet ou de son épée, par un soldat, pour tromper les longueurs d'une nuit de veille ou narguer l'un de ses camarades, semble remonter au troisième siècle de notre ère; du moins il reproduit l'une des fables qui avaient cours à cette époque parmi les païens, touchant le culte des chrétiens.

Il représente en croix un homme vêtu, ayant une tête d'âne; un autre personnage, placé à ses pieds, étend les bras vers le crucifié. On lit au-dessous cette inscription grecque: ALEXAMENOS SEBAUTHE THEON (Alexamène adore son Dieu).

Le savant jésuite, auteur du mémoire, trouve dans les lignes rudimentaires de ce grossier dessin des indices précieux sur la véritable manière d'appliquer le supplice de la croix chez les Romains, et sur le costume adopté par les chrétiens à cette époque. Mgr Crosnier se propose de revenir plus tard sur ce travail dans une monographie de la croix qu'il a le projet de présenter à la Société.

M. du Broc signale cinq petits vases, en poterie blanche non vernissée, trouvés dans les tranchées ouvertes, pour le chemin de fer, entre Nevers et Fourchambault. Ils sont tous munis de leurs couvercles et contiennent des cendres. Dans le même terrain, l'on a découvert aussi une fiole et un petit gobelet également en terre.

Ces objets appartiennent à l'époque gallo-romaine.

Enfin M. de Broc appelle l'attention de l'assemblée sur une médaille de Pépin, donnée au musée de la ville de Nevers, par M. Jules Pinet, et qui semblerait avoir été frappée dans cette ville. Sur le revers, on lit très-distinctement ces mots : *Sancti Cyrici*.

Cette exergue, dit M. le Président, n'étonnerait pas sur une médaille de Charles-le-Chauve, qui frappait monnaie à Nevers. Sous son règne, la cathédrale était déjà consacrée à saint Cyr et à sainte Julitte; mais à l'époque de Pépin (752-768) cette mention sur une monnaie paraît étrange, attendu qu'alors notre église était encore sous le vocable de saint Gervais et saint Protais.

M. le Président rappelle qu'en drainant un champ auprès d'Imphy, les ouvriers de M. Pinet ont trouvé en terre un vase qu'ils ont brisé avec leurs instruments, dans ce vase se trouvaient environ cent vingt médailles, toutes de Pépin, et du plus haut intérêt pour la science, puisque quarante-huit de ces pièces étaient inédites. Celle dont il vient d'être fait mention est bien une des plus curieuses. Elle laisserait supposer que le culte de saint Cyr et de sainte Julitte existait déjà dans le Nivernais avant saint Jérôme, évêque de Nevers, qui l'aurait seulement étendu et rendu plus célèbre dans le diocèse, en mettant sa nouvelle cathédrale sous l'invocation de ces glorieux martyrs.

M. de Rosemont demande qu'à l'avenir on communique aux auteurs des mémoires, notices ou procès-verbaux à insérer dans le *Bulletin*, les épreuves imprimées, afin qu'ils puissent vérifier eux-mêmes ce qu'ils ont écrit. Il fait observer à cette occasion que, dans le *Bulletin* précédent, on a laissé échapper des incorrections dont il n'accepte pas la responsabilité.

Reproduction textuelle

De la copie collationnée, en 1774, d'une charte tirée des archives de la terre d'Aprémont, et contenant foi et hommage par le S^r des Ruyaulx au comte de Nevers.

A tous ceux qui ces lestres verront salut; sachent tous que par devant notre clerc juré à l'office dou sceaulx, messire comte dy Nevers établi; les choses et convenances dictes, Guillaume des Ruyaulx, chevalié homme du roy de France en sa marine normande, comparu pour soi au dyvant messire lou comte dy Nevers, en son hostel, luy des Ruyaulx a telle parole dicte :

« Messire lou comte, y suis votre vassal à cause que j'y ai mes appartenances, et la mie partle de ly fié et seigneurie des Ruyaulx; je y ai en partageance, avec Renault, mon frère, que tenait en toutalité Baldouin III, chevalié, notre père, avec mes quittances; y tien dy vos, la dicte partle, en plein fié, en ung seule fié et hommage. »

Tot ly dict des Ruyaulx la my genoil en terre, autant fit Guillaume, son fils, pour ce aussi venu; et le cap nud et l'espée outée a dict :

« Le père pour deux, messire lou comte, ayez pour agréable la fé et hommage que nos vos fasons, avec les droits et devoirs féodaux, et serment fidélité que ly vassal debt à son seigneur; à vos si faut besoigne en ferrai cy vivant. »

Lou dict comte a prins la main au dit des Ruyaulx ha releuvé ly disant : « Ly tient tót fié et vos reçoil a hommage; vos douvé aven et dénombrement com de cotume du fié des Ruyaulx. »

De ce, dict des Ruyaulx a requis lestres que ha le clerc juré accordé pour ly valoir ce que en temps et reson.

Ce qui fut faict, dit, baillé en présence de noble homme Emé Dubois, Guillem de Roscy, Odart des Barates, Erard de Chemignot, tous chevaliers de ce temoings.

L'an de grâce MCLXXXIII, yeuille de Sain Jehan,

Notice concernant la seigneurie des Ruyaulx.

La seigneurie des Ruyaulx, Riaux ou Réaux, était située dans l'ancienne paroisse de Veullin qui fait actuellement partie de la commune d'Apremont.

Le château des Réaux, avait emprunté son nom aux nombreuses sources d'eau vive qui baignaient son enceinte ; il était déjà en ruine vers le milieu du siècle dernier. Le chastel a disparu ; les *Riots* existent encore et alimentent un moulin ; le châtelain est devenu meunier.

Cette terre relevait en plein fief des comté et duché de Nevers à cause de la châtellenie de Cuffy.

Le 18 novembre 1580, une dame des Réaux léguait par testament, à l'église du Veullin, *sa robe noire de damas*, pour en estre fait des chasubles.

Le 30 mai 1639, Etienne Roussel, avocat du roi au présidial de Saint-Pierre-le-Moûtier, prêtait foi et hommage entre les mains de Marie et Anne de Gonzagues, dames de Cuffy, qui voulurent bien faire remise à leur vassal d'un tiers des *profits deubs pour* raison de l'acquisition de ladite terre des Réaux. Roussel n'eut plus à payer qu'une somme de 1,230 livres. D'après les réglemens de la maison ducal, ce tiers était afférent au secrétaire du seigneur suzerain. La remise faite par les duchesses de Nevers n'était donc pas une générosité de leur part.

L'abbé Berthier, curé de Saincaize, était ami et voisin du nouveau sieur des Réaux ; il ne l'oublie point dans son épître à Adam Billaud :

Roussel qui peu toque le verre,
Dont Parnasse a très-grand soucy,
Aura, ma foi, sa place icy.
C'est un excellent personnage ;
Il est poète, et si il est sage,
Mais il est meilleur avocat,
Aimant mieux muscat que ducat.

Une question de préséance et de banc en l'église du Veullin divisa pendant quelque temps le seigneur du Veullin et le seigneur des Réaux ; enfin , le 27 novembre 1603 , il intervint une décision qui attribua la préséance au château du Veullin.

Les seigneurs du Veullin étaient hauts justiciers ; en cette qualité , ils possédaient des fourches patibulaires. Le déponillement des titres et procès-verbaux de cette justice n'a fourni , dans l'espace de quatre siècles , qu'une seule sentence comportant la peine capitale ; c'est celle rendue le 6 novembre 1548 , qui condamne Glibert Seguin à être pendu , pour avoir tué un sieur Ranvier d'un coup de faux.

C'est là au moins une remarque utile à présenter aux personnes qui prétendent qu'au temps de la féodalité , dans notre province du Nivernais , les fourches patibulaires n'étaient point de vains simulacres , et qu'elles subsistaient à la condition de servir fréquemment d'instruments de supplice.

SÉANCE DU 18 NOVEMBRE 1858.

Présidence de M^r Crosnier.

Siégent au bureau , MM. Crosnier , *président* ; du Broc de Segange , conservateur des musées de la ville de Nevers , et de Rosemont , *secrétaire*.

M. le président rappelle à l'assemblée que par suite du départ de M. de Bremond d'Ars , appelé aux fonctions de conseiller de préfecture à Bourges , il y a lieu de procéder à l'élection d'un vice-président. Après deux tours de scrutin et l'accomplissement des formalités voulues par le règlement , M. du Broc de Segange ayant réuni la presque unanimité des suffrages , est proclamé vice-président.

Distribution aux membres présents de l'ouvrage de M. Crouzet , intitulé : *Droits et privilèges de la commune de Nevers*

Lecture par M. du Broc de trois morceaux de poésie qui lui ont été confiés par une personne désirant garder l'anonyme.

Ils ont pour titre : 1° *l'Anonyme* ; 2° *Adieux à la jeunesse* ; 3° *Ce qu'on éprouve dans les bois aux divers âges de la vie.*

L'assemblée fait un accueil flatteur à ces poésies, qui seront insérées dans le *Bulletin*.

Mgr Crosnier rend compte d'une excursion qu'il a faite au Beuvray ; il décrit le magnifique panorama qui de tous côtés se déroule sous les regards.

Nous allons essayer de reproduire les réflexions de M. le président au sujet du Beuvray :

« La montagne du Beuvray, une des plus élevées du Morvand, se trouve placée, moitié sur le département de Saône-et-Loire, moitié sur celui de la Nièvre. De son sommet, la vue plane sur tout le Nivernais et s'étend dans le lointain sur les plaines du Berri ; d'un autre côté, c'est Autun et les montagnes qui l'environnent, allant en s'abaissant jusqu'à la Loire ; à l'est et au nord, ce sont les coteaux de la Bourgogne et la chaîne du Morvand, c'est-à-dire que du Beuvray on embrasse en grande partie l'ancienne confédération éduenne et la plupart des pays qui dépendaient de cette cité.

» Faut-il partager l'avis de ceux qui prétendent, avec d'Anville, que Bibracte et le Beuvray sont un seul et même lieu ? Faut-il, avec Adrien de Valois, Cellarius, l'abbé de Longuerue et Eumène lui-même, distinguer Bibracte d'Augustodunum et en faire deux endroits tout à fait indépendants ?

» Enfin, faut-il ajouter foi à tout ce qu'ont dit sur le Beuvray la plupart de auteurs autunois et nivernais ?

» Tels sont les motifs qui m'ont déterminé à entreprendre l'ascension du Beuvray. Je devrais, dit M. le président, laisser à nos collègues de la Société éduenne le soin de parler du Beuvray ; mais il me semble qu'après l'avoir visité en détail, je dois vous faire part, Messieurs, de mes observations :

» 1° Le Beuvray, par sa position, a dû fixer l'attention des Gaulois de la Celtique ; la nature semblait avoir disposé ce lieu

de telle manière qu'ils devaient s'y établir de préférence ; car, outre son site favorable, son plateau est arrosé par cinq sources d'eau vive , et les roches granitiques qui le composent , leur fournissaient les moyens de compléter le travail de la nature. Nous pensons donc , avec notre savant collègue M. Bulliot ; que là était l'antique Bibracte , l'imposant oppidum de la cité éduenne.

• 2° Après la conquête, fut fondé Augustodunum , dans une position d'un accès moins difficile ; insensiblement les habitants de Bibracte descendirent dans la plaine, mais le vieux boulevard de la cité ne fut pas pour cela abandonné ; la civilisation romaine modifia les vastes terrassements naturels, et par une triple plate-forme artistement disposée, les Romains complétèrent un triple étage de travaux de défense ; l'*oppidum* celtique était devenu un *oppidum* romain ; des débris découverts sur plusieurs points, et dont nous avons constaté l'existence, ne nous permettent pas de conserver le moindre doute à cet égard ; des tuiles romaines, des fragments d'amphores, etc. se remarquent encore aux environs de l'endroit où le moyen-âge avait construit un couvent ; on a retiré, il y quelques années, du même endroit, trois amphores intactes ou à peu près.

• Nous devons nous contenter de ces simples renseignements sur le Breuvray, renvoyant pour compléter ce travail à l'ouvrage de M. Bulliot : *Essai sur le système de défense*. »

M. Crouzet, confirmant les observations de M. le président , fait observer qu'il y a dans la bibliothèque de la Société Nivernaise un mémoire établissant que l'ancienne cité celtique portait le nom de Bibracte , et que ce fut dans un but politique facile à saisir que les Romains la transportèrent à *Augustodunum* (Autun), après la conquête, tandis qu'ils transformaient en un camp retranché l'ancien emplacement.

Enfin , Mgr Crosnier rappelle la légende de saint Martin. Celui-ci , poursuivi et serré de près par les Druides, qui, de son temps, erraient encore dans les forêts du Morvand, s'avança jusqu'à l'extrémité d'un rocher abrupte, sur le sommet du Beuvray, et put leur échapper, grâce à un bond désespéré et mira-

culeux que fit l'âne sur lequel il était monté. La légende ajoute qu'il n'alla reprendre terre qu'à trois lieues de là. On montre imprimé sur le rocher, la forme d'un sabot d'âne, et la roche a gardé dans le pays le nom de *Pas de l'âne*.

Plusieurs foires qui se tiennent encore aujourd'hui au sommet du Beuvray conservent le souvenir de l'antique importance de ce point. L'une a lieu le premier mercredi de mai, et rappelle ainsi Mercure, le dieu des marchands; l'autre se tient le 1^{er} septembre. C'est de là qu'on se rendait le lendemain à Autun pour la foire de la Saint-Ladre. Dans les vieilles chartes, on nomme cette réunion *Foire de la descente du Beuvray*.

Il serait à souhaiter que l'on fit des fouilles sur cette montagne dont le nom réveille tant de souvenirs, dont les flancs recèlent tant de ruines.

M. le Président entretient ensuite la Société de la croix qui a été érigée au sommet du Beuvray, d'après le vœu émis par le congrès archéologique tenu à Nevers en 1851, et sur la demande de M. Bulliot. Cette croix s'élève sur l'emplacement même de l'ancienne chapelle dédiée à saint Martin, entre le département de la Nièvre et celui de Saône-et-Loire. Elle porte à sa base une inscription qui indique le vœu émis par le congrès et la date de l'érection, puis un bas relief représentant saint Martin à cheval, partageant, aux portes d'Amiens, son manteau avec un pauvre. Les proportions laissent à désirer; la croix de granit est trapue, si nous pouvons employer cette expression; on aurait pu dresser un monument plus grandiose, tout en conservant les formes sévères qui conviennent à la matière employée, et au lieu qui a été choisi.

Sur la proposition de M. du Broc, il est décidé que la Société fera graver sur bois ses armes, avec une légende, pour être placées en tête de toutes les publications qu'elle fera paraître.

Le Secrétaire,

DE ROSEMONT.

L'Anonyme.

Lorsque le jeune aiglon a vu grandir ses ailes .
Qu'il aspire à franchir les neiges éternelles ,
Dût-il y trouver le trépas !
Rempli d'un noble orgueil , l'œil sanglant , il s'écrie :
« Je suis né près du ciel , le ciel , c'est ma patrie ,
» Pourquoi ne volerais-je pas ?

» Oh ! qu'il doit être beau de monter dans la nue ,
» De voir de plus en plus le mont qui diminue ,
» Et le soleil qui s'agrandit !
» Et lorsqu'à tire-d'aile on plane dans l'espace ,
» Qu'on doit prendre en pitié le fier lion qui passe ,
» Et qui — rampant — croit qu'il bondit ! »

» A d'autres moins puissants l'empire de la terre !
» Moi ! je veux dominer l'empire du tonnerre
» Et les vastes plaines de l'air !
» Moi ! de l'orage en feu je puis braver l'injure ,
» Et d'un coup vigoureux de ma large envergure
» Couper les sillons de l'éclair ! »

Il va partir, il va s'élancer de son aire.....
On dit qu'alors , timide autant que téméraire ,
Il attend l'ombre de la nuit :
Du moins , s'il est vaincu dans la sublime lutte ,
Il ne verra personne assister à sa chute ,
Il mourra seul et loin du bruit.

Ce qu'on éprouve dans les bois.

I.

A DIX ANS.

Oh ! mère, j'ai bien peur, le grand bois est trop sombre ;
Non ! non ! je ne veux pas aller dans la forêt.
Vois comme il y fait noir ; au milieu de cette ombre,
Des sentiers tortueux et des routes sans nombre
Qui courent en tous sens, ton enfant se perdrait.

Et puis de grands serpents y dorment dans la mousse.
Qu'on prend pour des rameaux tombés d'un arbre mort.
Ils s'éveillent soudain à la moindre secousse,
Se dressent furieux sous le pied qui les pousse ;
Leur dard siffle, leur œil fascine, leur dent mord.

Et les fauves aussi parcourent la ramée
Quétant de quoi nourrir leurs cruels appétits ;
Si j'allais y jouer, une louve affamée
Déchirerait mon corps de sa gueule enflammée ;
Pour elle la moitié, le reste à ses petits.

Ma bonne m'a conté que dans l'allée obscure
Il est d'autres périls à redouter encor ;
Naguère un voyageur reçut une blessure
Profonde dans la gorge ; on lui prit sa ceinture
Qui contenait beaucoup d'argent et beaucoup d'or.

Et quand le lendemain dans les vastes clairières
On retrouva son corps, le pauvre homme expirait.
Je ne veux pas aller affronter ces repaires
Qui sont pleins de brigands, de loups et de vipères ;
Non ! non ! je ne veux pas aller dans la forêt.

II.

A VINGT ANS.

Qu'il est doux de se perdre aux forêts odorantes !
Sous leurs rameaux touffus qu'il est doux de s'asseoir !
Coulez bien doucement, fontaines murmurantes ,
Sur le sable sonore ; ô feuilles frémissantes ,
Chantez sous les baisers de la brise du soir !

Rosignols, commencez vos suaves roulades ,
Oiseaux, à pleine voix célébrez vos amours !
Et bercé par ces bruits, nocturnes sérénades ,
Je reverrai les temps de nos vieilles ballades ,
La noble châtelaine et les gais troubadours.

Papillons, qui semblez des pierres précieuses ,
Topazes et rubis aux beaux reflets nacrés ,
Venez me caresser de vos ailes soyeuses ?
Cueillez le suc des fleurs , abeilles voyageuses ,
Pour en pétrir le miel de vos rayons dorés !

Et vous, objet constant de mes amours fidèles ,
Idole de mon cœur, belle enfant, aux yeux bleus ,
Au teint plus éclatant que les neiges nouvelles ,
D'un ange, votre frère, empruntez les deux ailes ,
Auprès de moi volez en traversant les cieux.

J'attends !.... à mes regards daignez, daignez paraître ,
Dans ces sentiers déserts hâtez-vous de venir !
Nous irons nous asseoir à l'ombre de ce hêtre !
Votre main dans la mienne , et j'aurai.... peut-être
Vous avouer tout bas mes rêves d'avenir.

III.

A QUARANTE ANS.

Croyez-moi, mon voisin, mieux vaut un seul hectare
De forêt qu'aujourd'hui deux hectares de champ.
En France, tous les ans, le bois devient plus rare
Et, partant, se vend mieux. Moi, sans être un avare,
J'aime, vous comprenez, bien placer mon argent.

Tenez ! le mois passé ces bois étaient à vendre.
Un autre fort long-temps les aurait marchandés ;
Moi, sentant aussitôt que c'était bon à prendre.
Et pourrait faire un jour une dot pour mon gendre,
Je signai le contrat presque les yeux bandés.

Je m'en vais les soumettre à des coupes réglées,
Y créer l'an prochain de superbes chantiers ;
Pour les charrois j'aurai ces trois grandes allées ;
Des huttes à charbon en ce point rassemblées
Auront pour s'écouler tous ces petits sentiers.

Les chênes donneront de beaux bois de charpente
Pour arbalétriers, tirants, poutres, chevrons,
Ou pour les grands vaisseaux des armateurs de Nante.
Le noyer qui, dit-on, a la veine charmante,
A Paris se rendra pour meubler les salons.

Des rameaux tombés morts et des petites branches,
Pour vendre aux paysans, je ferai des fagots ;
Sapins et peupliers me donneront des planches.
Tout cela deviendra de belles pièces blanches
Qui petit à petit formeront des lingots.

Adieux à la jeunesse.

Le ruisseau suit la pente et court à la vallée
Hélas ! et l'on ne voit jamais l'onde écoulée
Pour redescendre encor revenir sur ses pas ;
Ombrages protecteurs des buissons d'églatine ,
Ma jeunesse , arrivée au pied de la colline ,
Sous vos dômes touffus ne remontera pas.

Tout passe , les roseaux , les plantes fugitives ,
Et les illusions qui bordent les deux rives ,
Et le caillou veiné dans le sable incrusté ;
J'ai suivi le courant sur les pentes fleuries ,
Et j'ai de l'idéal traversé les prairies
Pour aborder aux champs de la réalité.

C'était si beau d'avoir toute une vie à vivre ,
De compter les détours que l'esquif devait suivre ,
Et ces domaines dont j'étais seigneur et roi !
Que la butte à descendre alors me semblait haute !
Que j'étais orgueilleux du sommet de la côte
De voir tout l'avenir s'étendre devant moi !

L'avenir ! c'est un parc aux longues avenues ;
C'est l'espérance avec ses fêtes inconnues ,
C'est un bouton de rose , un rêve sans sommeil ;
C'est le spectacle avant qu'on ait levé la toile ;
C'est là-haut dans les cieux cette petite étoile
Que l'on voit comme un point , mais qu'on croit un soleil.

C'est un fin canevas , dont les mailles vacantes
N'attendent que la soie , et les laines brillantes .
Et l'azur dans la pourpre et l'or entrelacé :

Tissu qu'avec ses doigts de fée ou de marquise
L'imagination peut broder à sa guise.....
Mais a-t-elle jamais pu broder le passé ?

Je brodais.... je brodais.... En parcourant l'histoire,
Tout-à-coup dans les airs je voyais la victoire
Au galop des coursiers m'enlever sur son char,
Mon nom en traits de feu vivre à travers les âges,
Et du livre éternel illuminer les pages,
Comme Napoléon.... Alexandre.... César....

D'autres fois, oubliant la gloire des conquêtes
Pour placer sur mon front le laurier des poètes,
En beaux vers, à Cinna je savais pardonner,
Je chantais les fureurs d'Oreste et d'Athalie,
J'allais au Capitole où toute l'Italie
Au nom de l'univers me venait couronner !

Rêves!... la gloire a dit d'un ton plein d'ironie :
« Insensé, mes faveurs sont au prix du génie ;
» Ouvre les yeux, enfant, arrache ton bandeau. »
Elle a fui, répétant ces paroles moqueuses,
Et n'a, comme Joseph, entre mes mains fiévreuses
Pas même abandonné le pan de son manteau.

Jadis j'aimais les fleurs, la modeste pervenche,
Les roses, les bleuets, la marguerite blanche
Qu'on interroge, seul, le soir, au fond des bois.
Jadis j'aimais l'orage et l'éclat du tonnerre,
Lorsque les éléments, pour parler à la terre
Semblent à l'Éternel prêter leur grande voix.

Lorsque les peupliers, fouettés par la tempête,
Vers un même côté tous inclinent la tête,
Comme devant leur prince un peuple de géants :

Quand la foudre en lambeaux déchire les ténèbres,
Et qu'on croit voir s'ouvrir sur des plages funèbres
De volcans renversés les cratères béants.

Et puis j'aimais le bal, les folles ritournelles,
Le feu des diamants et les flots de dentelles,
Et la walse, funeste aux perles des colliers;
Enivré par l'orchestre et ses notes joyeuses,
Je tomçais amoureux de toutes mîes dansetises,
Et je tomçais jaloux de tous les cavaliers.

J'étais fou.... maintenant je suis devenu sage,
Je préfère toujours le beau temps à l'orage,
Les champs pleins de froment aux jardins pleins de fleurs,
Je ne sais plus trembler auprès des jeunes filles,
J'aime mieux le souper que les joyeux quadrilles,
Je suis bien raisonnable.....

Adieu ! chères erreurs !

SEANCE DU 16 DÉCEMBRE 1858.

Présidence de M. DU BROC DE SEANGE.

M. Brillaud, inspecteur des écoles primaires, remplit au bureau les fonctions de *secrétaire* en l'absence de MM. Adolphe de Rosemont et Lhospied.

M. du Broc donne lecture d'une lettre de M. Julien, maire de Tannay et membre de la Société, dans laquelle ce dernier s'excuse de ne pouvoir, par suite de ses nombreuses occupations, assister aux réunions avec toute la régularité qu'il désirerait. Cette lettre est accompagnée d'une certaine quantité de gravures à l'eau forte et d'une médaille d'or antique.

Les gravures, œuvre de M. Julien, passent dans les mains des sociétaires, et chacun rend hommage au talent de l'auteur.

La médaille, appartenant à l'époque grecque, est très-intéressante par son état de conservation.

La Société tout entière charge son président d'adresser ses remerciements à M. Julien.

M. Arthur de Rosemont appelle l'attention de la Société sur des fouilles qui se font en ce moment dans les dépendances de l'ancien château de Chevenon. Quelques travaux, entrepris dans un tout autre but, ont déjà retiré, d'anciennes constructions, des ustensiles qui font espérer de nouvelles découvertes. Il sera plus tard rendu compte du résultat de ces fouilles.

M. du Broc donne ensuite lecture d'une notice sur la dédicace de l'ancienne église de Notre-Dame-du Pré, à Donzy, qui était célébrée chaque année le 4 juin. Cette pièce, qui lui a été remise par Mgr Crosnier, paraît très-intéressante à la Société, qui demande qu'il en soit fait mention dans l'*Hagiologie*.

Un membre, M. Hurault, informe la Société que M. Bussière, maire de Saint-Révérien et notaire, est possesseur d'une charte gothique concernant le prieuré de cette localité.

La séance est levée à trois heures.

*Le membre faisant fonctions de
secrétaire,*

P.-A. BRILLAUD.

SÉANCE DU 13 JANVIER 1859.

Présidence de M^{re} CROSNIER.

Siégent au bureau, MM. Crosnier, du Broc de Segange et Lhospled, remplissant les fonctions de secrétaire en l'absence de M. de Rosemont.

Le procès-verbal de la dernière séance est adopté sans modification.

M. le président fait ensuite à la Société les communications suivantes :

1° Circulaire du ministre de l'instruction publique demandant à être informé de toutes les découvertes intéressant la science, comme aussi des membres nouvellement admis, et des mutations opérées dans les dignitaires de la Société ;

2° Lettre de M. Desrosiers, professeur au collège de Sainte-Marie, à Riom, demandant à faire partie de la Société comme membre correspondant ;

4° Lettre de M. Paulard, instituteur à Nevers, exprimant le désir d'être nommé membre titulaire.

Ces deux propositions sont accueillies favorablement ; les candidats, ayant obtenu la majorité des suffrages, sont proclamés membres de la Société.

Mgr Crosnier résume en quelques mots un ancien manuscrit adressé à la Société par M. Lebrun, principal du collège. Cette pièce traite de la valeur et des revenus des biens ecclésiastiques, des améliorations à introduire dans lesdits biens, et des maisons religieuses du canton actuel de Pouilly. Les détails qui y sont consignés ont paru intéressants. Ce manuscrit sera déposé dans les archives de la Société.

M. le président informe aussi la Société que, malgré le soin qu'il a apporté à recueillir tout ce qui pouvait compléter le travail de sa *Monographie de la cathédrale*, il avait été obligé, faute de documents, de ne dire que quelques mots sur les reliquaires et les reliques déposés dans notre église avant 1793 ; mais depuis l'impression de cet ouvrage, un hasard heureux l'a mis en possession de lettres, procès-verbaux, etc., au moyen desquels il peut aujourd'hui combler cette lacune, ce qui aura lieu dans la publication de l'*Hagiologie nivernaise*. Pour en faire apprécier la valeur, il donne lecture de plusieurs de ces pièces, entre autres de la charte par laquelle Philippe de Moulins, évêque d'Evreux, accorde à l'église de Nevers une

sainte épine de la couronne de Notre-Seigneur. Cette charte est de 1404.

Il entretient ensuite la Société d'un reliquaire du treizième siècle, qui appartient à la cathédrale et dont personne n'a encore parlé; c'est une mâchoire en bois, revêtue de feuilles d'argent, portant deux fois l'inscription *DENS BEATI LAURENTII*, en caractères du treizième siècle. Ce reliquaire contient en effet deux dents, retenues dans les alvéoles par des bandes d'argent. L'authentique a été vérifié et renouvelé par Mgr d'Auzers.

Enfin, il donne lecture de plusieurs procès-verbaux constatant l'authenticité des reliques enlevées à la cathédrale en 1793, et d'une lettre de M. Guérin, mort curé d'Imphy, ayant rapport auxdites reliques. Ces pièces seront insérées, au moins en partie, dans l'*Hagiologie*.

SEANCE DU 3 FÉVRIER 1859.

Présidence de M^r CROSNIER.

Siégent au bureau, MM. Crosnier, *président*; du Broc de Segange, *vice-président*, et Lhospied, remplissant les fonctions de secrétaire en l'absence de M. de Rosemont.

Après la lecture du procès-verbal, adopté sans modification, M. le président dépose sur le bureau les ouvrages suivants offerts à la Société :

- 1° Bulletin de la Société de Sens ;
- 2° Bulletin de la Société du Var ;
- 3° Séance annuelle de la Société du même lieu.

M. le président lit ensuite trois pièces de vers adressées à la Société par un Nivernais, M. Bogros, docteur en médecine à Château-Chinon.

La première a pour titre : *Le Soir dans la forêt* ;

La deuxième : *Les deux Tilleuls* ;

La troisième : *Les bons Anges* ;

Ces trois morceaux sont favorablement accueillis par la Société, qui en demande l'impression dans le *Bulletin*.

Après cette lecture, M. le président propose l'admission de l'auteur comme membre correspondant. M. Bogros a été proclamé membre de la Société.

M. le président donne lecture d'une lettre-circulaire adressée par M. de Caumont, président du *Congrès des Sociétés savantes de France*, annonçant l'ouverture de la session pour 1859, du 25 avril au 4 mai, à Paris, rue Bonaparte, 44. Il expose les différentes questions posées pour le congrès, et exprime le désir que notre Société y soit représentée; il propose de déléguer plusieurs des membres qui sont actuellement à Paris, et engage les autres membres qui désireraient assister à ces intéressantes réunions à lui en faire la demande.

M. du Broc de Segange annonce ensuite qu'en classant ses papiers de famille, il a découvert une liasse ayant trait à une mission diplomatique confiée, en 1623, par le roi Louis XIII à François du Broc du Nozet, capitaine de cheval-légers. Il donne lecture du passeport remis au diplomate, du but de la mission, des instructions particulières dont il était porteur, de sa correspondance avec le roi pendant la négociation, du résultat obtenu et, enfin, de la récompense qui lui fut accordée.

Tous ces détails, outre leur intérêt général, ont aussi un mérite local, puisque M. du Nozet appartenait au Nivernais. La Société demande l'insertion de ces pièces dans le *Bulletin*.

M. le président lit ensuite un long mémoire extrait des *Archives administratives* de Saint-Amand-en-Puisaye, adressé par M. Millet, curé actuel de cette localité. L'auteur y relève tous les faits les plus saillants qui s'y sont accomplis en 1793, l'opposition que les idées nouvelles trouvait au sein de la population, l'émeute qui eut lieu lors de la suppression des cloches, l'arrestation de plusieurs des plus compromis, leur détention dans les prisons de la capitale et, enfin, leur acquittement, grâce à l'intervention d'un compatriote siégeant au sein du tribunal révolutionnaire.

Ces faits ont paru intéressants à la Société, au point de vue de l'histoire locale. Il est décidé qu'un résumé en sera fait pour être publié dans le *Bulletin*.

Le soir dans la forêt.

Le soleil , fatigué , rapidement s'incline
Vers son lit pavoisé de banderoles d'or ;
L'ombre monte à pas lents au flanc de la colline ;
Le silence descend , et la terre s'endort ;

Et du jour pâissant la lumière indécise ,
Ne perçant qu'à demi l'obscurité des bois ,
La forêt est alors sombre comme une église ,
Où l'on peut et rêver et prier à la fois.

Les grands chênes pareils aux colonnes gothiques ,
Semblent , sans se courber , porter le firmament ;
Et sous leurs verts rameaux , gigantesques portiques ,
Habite le mystère et le recueillement.

Comme un orgue touché par un ange en prière ,
Le rossignol commence un hymne harmonieux ,
Chant de joie et d'amour que la forêt entière ,
Le disant à l'écho , fait monter vers les cieux.

Du soir la blanche étoile à l'horizon s'allume ,
Et tremble suspendue à la voûte du ciel ,
Lampe d'or qui depuis des siècles se consume ,
Et veille sans pâlir dans ce temple éternel.

Le muguet argenté que la brise balance ,
Pour parfumer la nuit ouvre son encensoir ,
Et la sérénité , compagne du silence ,
S'abaisse sur mon front avec la paix du soir.

Les deux tilleuls.

Oui, ce sol est stérile où le soleil à peine
A nos monts désolés donne un regard d'amour,
Et pourtant tous les ans, quand l'automne m'emmène
J'ai des pleurs au départ, du bonheur au retour.

Là mon printemps si doux me garde des vestiges,
Le temps a respecté les fidèles abris
Où, des fleurs d'autrefois je recueille les tiges
Où du bonheur passé je retrouve un débris

Salut ! je vous revois, grands arbres centenaires,
De nos vieilles forêts monarques éternels,
Qui vites tour à tour les enfants et les pères
Passer comme des flots sous vos fronts immortels.

Comme je vous quittai je vous retrouve encore ;
Le temps n'a pas flétri vos rameaux toujours verts,
Le Ciel vous a gardé ses rayons à l'aurore,
La brise son murmure et l'oiseau ses concerts.

Sur le gazon fleuri je retrouve la place
Où déjà tout rêveur j'aimais souvent m'asseoir,
Pour suivre dans son vol le nuage qui passe,
Pour entendre le vent dans vos rameaux, le soir.

Rien n'est changé, voici cette image grossière
De la Vierge d'argile aux brillantes couleurs,
Qu'invoqua tant de fois ma naïve prière
Et qu'enfant je parais de guirlandes de fleurs.

Les oiseaux balancés sur le rameau qui penche
Gazouillaient leurs adieux au soleil qui s'enfuit
Et le vent déroba à l'aubépine blanche
Ses étoiles d'argent pour parfumer la nuit.

A cette heure du soir mystérieuse et sombre
Amis, comme autrefois, vous me verrez venir
Demander pour mon front la fraîcheur de votre ombre,
Demander pour mon cœur le plus doux souvenir.

Gardez ce souvenir ! vous seuls, vous seuls peut-être,
Oubliés par les ans que vous aurez vaincus ;
Mes vieux amis, vous seuls pourrez me reconnaître
Quand mes autres amis ne me connaîtront plus.

.

Vos grands sommets jumeaux qu'effleure le nuage
En montant vers les cieux s'enlaceront toujours,
Et les oiseaux cachés sous votre vieil ombrage
Viendront comme autrefois vous chanter leurs amours.

Moi j'aurai vu mon front pâlir sous les orages ;
Mon rapide printemps sera mort dans sa fleur,
Et les illusions, oiseaux aux doux ramages
Ne viendront plus chanter dans la paix de mon cœur.

Les bons Anges.

Quels sont ces beaux enfants, apprends-le-moi, ma mère,
Ces enfants à l'air doux, au visage vermeil
Que je vois (et pourtant je ferme ma paupière),
Que je vois bien souvent passer dans mon sommeil.

Ils ont des ailes , mère , ainsi que ma colombe
Des ailes qui parfois frôlent mon oreiller
Sans faire plus de bruit que la neige qui tombe.
Ont-ils peur comme toi , mère , de m'éveiller ?

Ils portent dans leurs mains des fleurs fraîches écloses .
Des fleurs comme jamais il n'en fleurit chez nous ,
Plus blanches que mes lis , plus belles que mes roses ,
Mère , et dont les parfums sont aussi bien plus doux.

— Ces beaux petits enfants sont des anges , ma fille ,
Habitant , loin de nous un séjour merveilleux ,
Dans ce monde étoilé qui sur nos têtes brille
Où Dieu fait sa demeure et qu'on nomme les cieux.

— Où donc vont-ils alors si vite avec leurs ailes ,
Si vite que mes yeux se lassent à les voir ,
Mère , et pourtant je suis le vol des hirondelles
Qui passent au jardin en chantant chaque soir.

— Ma fille , ils vont ainsi , nuit et jour , à toute heure ,
Ils vont sans demander au Seigneur : est-ce loin ?
Partout où les appelle une mère qui pleure
Partout où les implore un pauvre en son besoin.

La voix de la souffrance en leur chemin les guide ,
Célestes messagers , ils volent au malheur ,
Comme tu vois voler et joyeux et rapide
L'hirondelle à son nid et l'abeille à la fleur.

A tous les pauvres cœurs blessés par la souffrance .
Pour qui la vie est pleine et d'absinthe et de fiel
Ils vont porter la foi , ma fille , et l'espérance
Ces fleurs aux doux parfums , qui ne croissent qu'au Ciel.

Mais il est sur la terre une fleur aussi belle
Qu'aux plus humbles jardins souvent on voit fleurir,
Qui cache les parfums divins qu'elle recèle
Mais que l'œil du Seigneur sait toujours découvrir.

Et c'est la charité, ma fille ; à notre porte
Quand un pauvre en passant vient te tendre la main,
Un ange est là qui prend ton aumône et la porte
A ces petits enfants qui demandent du pain.

Et Dieu qui dans le ciel voit tout sans qu'on y pense,
Qui nous suit pas à pas sans jamais se lasser,
Dit : Cet enfant est bon et pour sa récompense
Il verra cette nuit mes bons anges passer.

SÉANCE DU 9 MARS 1859.

Présidence de M^r CROSNIER.

Siégent au bureau : MM. Crosnier, du Broc de Segange, de Rosemont et Lhospied.

Le procès-verbal de la dernière séance est approuvé sans modifications.

M. le Président dépose sur le bureau le numéro du 1^{er} janvier du *Bulletin de la Société d'émulation de l'Allier*.

M. du Broc fait part à l'assemblée de découvertes intéressantes, au point de vue historique, qu'il a faites en feuilletant les anciens registres paroissiaux de la ville de Nevers, aujourd'hui déposés au greffe.

Ce sont : 1^{er} les actes de baptême d'Adam Billiot et de ses sept enfants, et l'acte d'inhumation de maître Adam ; 2^o l'acte de baptême de Françoise Lozat (3 avril 1623), dans lequel le célèbre menuisier de Nevers figure comme parrain, et qu'en

cette qualité il a signé de sa propre main, en écrivant son nom *Billiot* par un *o* et nom par *au* (Billaut), comme on l'écrit généralement. Cet autographe a bien son importance, puisqu'il permet de rectifier, pièces en main, une erreur jusqu'à présent acceptée par tout le monde ;

3° Les actes de baptême des six enfants issus du mariage de Charles de Gonzague et de Clèves, duc de Nivernais, avec Catherine de Lorraine.

M. du Broc signale également la mention faite dans le registre de la paroisse Saint-Sauveur d'une procession dite *de la bougie*, qui eut lieu en 1732, en souvenir d'un vœu fait dans la seconde moitié du seizième siècle (vers 1563), par les échevins de Nevers, et dans le but d'obtenir la cessation d'une peste qui venait de ravager la ville pendant plus de deux ans et demi.

Cette procession, dans laquelle on offrait à saint Sébastien une *chandelle de cire* de 1,720 toises, longueur de l'enceinte de la ville, devait se renouveler tous les cinquante ans. Le cortège, en grand appareil, se rendait de la cathédrale à la chapelle fondée en 1469, sur la place Saint-Sébastien, par Simon Carmantran.

Nous remarquons qu'en 1732 la bougie offerte pesait 150 livres, et qu'à l'occasion de la procession il fut planté sur la place, qui a retenu le nom du saint, une croix avec une inscription qui seule a survécu, on la voit au musée nivernais. Elle est gravée sur un triangle de plomb.

M. du Broc donne aussi lecture du procès-verbal de la procession séculaire du vœu de Louis XIII, qu'il a extrait du même registre. On décide que ces deux actes seront insérés dans l'*Hagiologie*.

A propos de ces communications, une discussion s'élève entre plusieurs membres sur les enceintes de Nevers à diverses époques historiques ; et il paraît authentiquement établi que Nevers eut deux enceintes. La première qui remonte à l'époque gallo-romaine comprenait tout le quartier haut de la ville actuelle qui se trouve renfermé entre la rue des Onches, la petite rue du Rivage, le quai de Loire, la rue Saint-Genest et la rue

de la Tartre ; c'est cette partie qui a long-temps été connue sous le nom de Cité.

Elle pouvait avoir douze cents toises de long.

La seconde, dite de Pierre de Courtenay , et qui mesurait un périmètre de dix-sept cent vingt toises , fut faite par les ordres de ce comte en 1194 ; elle renfermait les quartiers aujourd'hui compris entre la place Chaméane , le jardin de la préfecture , où se continuaient les fossés de la ville , la rue du Rempart , la place de la Halle qui était aussi coupée par les fossés ; les murs entouraient l'hôpital Saint-Didier et l'église Saint-Laurent. De là elle regagnait la porte du Croux et le quai de Loire , renfermant les églises de l'Abbaye et de Saint-Genest ; le bras de la Nièvre le plus rapproché de la ville servait de limite dans toute cette région jusqu'à la place Chaméane. Ainsi , le bourg de Saint-Étienne faisait partie de la seconde enceinte.

M. le Président annonce qu'un projet de restauration complète de notre cathédrale vient d'être présenté par M. Ruprick-Robert. A cette occasion , il fait observer qu'il s'est glissé dans le rapport adressé par M. Ruprick-Robert à S. Exc. le Ministre des cultes plusieurs erreurs concernant :

1° La découverte du Christ du treizième siècle qui est déposé dans la crypte Sainte-Julitte ;

2° L'autel de Saint-Michel , fondé sur le portail de l'église (*Altare sancti Michaelis fundatum super portale ecclesiæ Nivernensis*) ;

3° L'autel de Sainte-Barbe , construit sur la voûte de Saint-Jean.

M. du Broc propose d'insérer dans le *Bulletin* les détails présentés à cette occasion par M. le Président et d'en envoyer un exemplaire à S. Exc. le Ministre des cultes , accompagné d'une lettre , afin de fixer son attention sur ces rectifications. Cet avis est adopté.

Le Secrétaire ,

DE ROSEMONT.

Registre de la commune de Saint-Jean.

ENFANTS DE CHARLES I^{er} DE GONZAGUE (1).

1607. — 1^{er} août.

Ce mercredi premier jour d'aoust, feste de Saint Pierre aux Liens, environ quatre heures après midy, mil six cent et sept, fut baptisé en l'église des Cordeliers de la ville de Nevers, par reverendissime père en Dieu messire Eustache Dulys eveque du diocet de Nevers, François fils de très haults et très illustres prince et princesse Monseigneur Charles de Gonzague et de Cleves et Madame Catherine de Lorraine duc et duchesse de Nivernois et Rhetellois, et fut tenu sur les fonts par révérend père frère Claude Dalinier, provincial de l'ordre des Mineurs.

1609. — 11 décembre.

Ce vendredi onzième jour du mois de décembre, l'an mil six cent et neuf, environ quatre heures après midi, fut baptisé en l'église des Cordeliers de la ville de Nevers, par révérendissime père en Dieu messire Eustache Dulys évesque de Nevers, Charles fils de très haults et très illustres prince et princesse Monseigneur Charles de Gonzague et de Cleves et Madame Catherine de Lorraine, duc et duchesse du Nivernois et du Rhetellois, et fut tenu par hault et puissant seigneur François Damas seigneur de Thiangès, au nom de très hault et très puissant prince

(1) Dans le tableau chronologique synoptique du Nivernois et du Donziais, Charles I^{er} de Gonzague est dit Charles II, parce qu'il est en effet le second de ce nom parmi les seigneurs de Nevers; mais il est le premier de la famille de Gonzague.

Charles de Lorraine duc de Mayence et puissante dame Esmée de Crux dame d'Anlezy, au nom de très haulte et très illustre princesse Catherine de Gonzague duchesse de Longueville

Signé DAMAS

DULYS, E. de Nevers

Emée de CRUX dame d'ANLEZY.

1611. — 11 septembre.

Le dimanche, onzième jour du mois de septembre, mille six cent et onze, entre cinq et six heures du soir, fut baptisé en l'église cathedrale de Nevers, par reverendissime père en Dieu Monseigneur Eustache Dulys, evesque du dit Nevers, Mademoiselle Marie, fille de très haults et très puissants prince et princesse Charles de Gonzague et de Cleves, et madame Catherine de Lorraine, duc et duchesse du Nivernois et du Rhetelois, et fut tenu par très haults et très puissants prince et princesse Monseigneur Henry de Lorraine, duc d'Aiguillon, et Madame Catherine de Gonzague et de Cleves, duchesse de Longueville, pour et au nom du roi de France et de Navarre Louis treize et la reine sa mère Marie de Médicis, par laquelle elle a été nommée Marie.

Signé Henry de LORRAINE

Catherine de GONZAGUE.

DULYS, E. de Nevers.

1616. -- 17 avril.

Le 2^e dimanche d'après Pâques, du 17^e jour d'Avril, entre 4 et 5 heures du soir, fut baptisé en l'église des pères Recollets de Nevers, par reverendissime père en Dieu Messire Eustache Du Lys, évêque du dit Nevers, M^{lle} Anne, fille de très hauts et très puissants prince et princesse Charles de Gonzague et de Clèves et Catherine de Lorraine, duc et duchesse du Nivernois et du Rhetellois. Fut tenue par illustre seigneur Messire Claude de l'Aubespine M^{quis} de Chateauneuf pour et au nom de M^r Jehan Baptiste Gaston, frère du Roi, et par haulte et puissante dame Diane de Lude comtesse de Charlus pour et au nom de Madame

Anne d'Autriche fille du roi d'Espagne et épouse de Louis XIII roi de France, par laquelle la dite demoiselle de Nevers a été nommée Anne.

Signé Diane de LUDE, CHASTRAUNEUF
DULYS, E. de Nevers.

1616. — 2 septembre.

Ce jourd'hui vendredi 2^e jour de septembre 1616 a été baptisé par révérendissime père en Dieu Messire Eustache Dulys, évêque de Nevers, environ l'heure de cinq heures du soir, en l'église des pères Récollets, au devant du grand autel, M^{re} Ferdinand, fils de très hauts et très puissants prince et princesse M^{re} Charles de Gonzague et de Cleves et Catherine de Lorraine, duc et duchesse du Nivernais, et tenu sur les saints fonts baptismaux par illustre seigneur Trajano Guiscard, agent de M^{re} le duc de Mantoue près de la personne de Sa Majesté, au nom et comme procureur de serenissime prince Mgr Ferdinand de Gonzagues, duc de Mantoue et de Montferrat, et par M^{lle} Anne de Gonzague de Cleves, fille de mes dits seigneur et dame duc et duchesse de Nivernois, au nom de serenissime princesse Madame Eleonore de Gonzague, femme de serenissime prince M^{re} le duc de Lorraine; a esté nommé Ferdinand pour et au nom de mon dit seigneur de Mantoue.

Signé TRAJANO GUISCARDI, procureur de Monseigneur le
duc de Mantoue et Montferrat
DULYS, E. de Nevers.

1617.

Ce jourd'hui jeudi 19^e jour du mois d'April l'an 1617, a été Baptisé par vénérable et discrète personne Messire Guillaume Damolge, docteur en théologie et curé de la paroisse de S^t Jehan de cette ville de Nevers, environ l'heure de onze heures du matin, en l'église des pères Recollets, au devant du grand autel dela dite église, M^{lle} Benoitte, fille de très haultz et très puissants prince et princesse M^{re} Charles de Gonzague et de Clèves et

Catherine de Lorraine, duc et duchesse du Nivermois, tenue sur les saints fonts baptismaux par Jehan Goltra, du lieu de Cuffy et la Marraïne Marie Tuat du dit Cuffy.

Signé CHAVENON
Gabriëlle LAMY
DAMOLGE.

Adam Billiot et ses enfants.

Dans ses *Mémoires* sur le département de la Nièvre, Jean-François Née de la Rochelle fait observer que M. Gillet a écrit que maître Adam était né à Nevers, mais que l'abbé de Marolles, éditeur de ses *Chevilles*, nous apprend qu'il naquit de Pierre Billaud et de Jeanne More, à Saint-Benin-des-Bois, où sa famille existe encore, où ses parents étaient d'honnêtes cultivateurs :

Qu'on sache que je suis d'une tige champêtre,
Que mes prédécesseurs menaient les brebis paître,
Que la rusticité vit naître mes ayeux.

Le débat est tranché par l'acte de baptême de maître Adam, qui est inscrit au 31 janvier 1602 sur les registres de la paroisse Saint-Jean.

ADAM BILLIOT.

SON ACTE DE NAISSANCE.

N° 1.

1602. — 31 janvier.

Le dernier jour du dict mois de janvier du dict temps 1602 fut baptisé Adam, fils de Pierre Billaud et de Jehanne More. Ont été ses parrains : M^{re} Adam Dufralse, chirurgien, Antoine

Crisle, et sa marraine Jullitte Devaulx, fille de honorable homme M^{re} Guy Devaulx.

Ont signé :

Adam DUFRAISE,
Antoine CRISLE, DEVAULX.

ORTHOGRAPHE DE LA SIGNATURE D'ADAM BILLIOT.

N° II.

1623. — 3 avril.

Le 3^e jour du mois d'Avril au dict an a esté baptisé Françoise, fille de Claude Lozat, masson, et de Jehanne Yquelle, le parrain Adam Billiot, menuizier, la marraine honeste fille Françoise Martin, laquelle a déclaré ne savoir signer.

Adam BILLIOT (sic) (1).

ENFANTS D'ADAM BILLIOT.

N° III.

1630. — 9 juin.

Le neufvieme jour du mois de juin, à l'issue de vêpres, a été baptisé Jehan fils d'Adam Billault, M^{re} menuizier en cette ville de Nevers, et de Catherine Renard, le parrain vénérable et discrette personne M^{re} Jehan Delort, bachelier chanoine de Nevers et curé de la paroisse d'Imphy, marraine honeste fille Anne Goussot.

Ont signé : DELORT, Anne GOUSSOT.

N° IV.

1632. — 9 mars.

Le neufviesme jour du mois de mars a esté baptisé Jehan fils

(1) On remarquera que cette orthographe de la signature d'Adam Billiot n'est suivie que dans cette pièce et dans l'acte du 9 mars 1632, où cependant l'*s* est retranché. Dans les autres actes, on le trouve écrit *aud*, *ault*; comme l'a fait remarquer fort judicieusement M. du Broc, dans la séance du 9 mars dernier, il ne peut plus y avoir de doute, puisque nous avons l'autographe de *Maitre Adam* lui-même.

de Adam Billot M^{re} Menuisier à Nevers et de Catherine Renard,
le parrain honnête fils Leonard Gascoing, escolier à Nevers, et
marraine demoiselle Marie Sallonyer.

Ont signé :

Leonard GASCOING,
M. SALLONYER.

N° V.

1633. — 29 décembre.

Le vingt neufvieme jour de décembre 1633 a esté baptisé
Adam Billault fils d'Adam Billault maistre menuizler et de Ca-
therine Renard, ses père et mère, ses parrain et marraine,
M^{re} Jehan Goussot, procureur au bailliage et pairie du Niver-
nais, et honnette fille Anne de Pardieu.

Signé :

GOUSSOT,
Anne de PARDIEU, CHOUET.

N° VI.

1635. — 4 octobre.

Le quatrieme jour du mois d'octobre l'an mil six cent trente
cinq, à l'heure de vespres, en l'église des pères Recollets et par
le curé soussigné, a esté baptisé Marie, fille de maistre Adam
Billault, menuisier, et de Catherine Renard; la marraine sere-
nissime Madame la Princesse Marie de Gonzague, soussignée.

Marie DE GONZAGUE,
CHOUET.

NOTA. — Le nom du parrain a été biffé.

NOTA. — Les actes de baptême de trois autres enfants d'Adam Billiot, qui
sont nés en 1642, 1643 et 1648, ont été publiés dans le deuxième volume du
Bulletin de la Société Nivernaise, p. 305.

ACTE MORTUAIRE D'ADAM BILLIOT.

N° VII.

1662. — 18 mai.

Le 18 mai 1662 a esté inhumé dans l'église de S^t Jehan
honorable homme Adam Billault, poëte français, lequel deceda
le même jour, entre une et deux heures après minuit.

(*Pas de signature.*)

**Mission diplomatique confiée par Louis XIII
à François du Broc, seigneur du Nozet, de
Saint-Andelain, Pouligny, L'Espinay, les Es-
cuyers et Sermoise (1), capitaine de chevan-
légers, etc.**

(PIÈCE N° 1.)

6 juillet 1621.

DE PAR LE ROY,

A tous nos lieutenans-généraux gouverneurs de nos pro-
vinces et villes, baillis généraux, prevots, juges ou leurs
lieutenants, capitaines chefs et conducteurs de gens de guerre,
tant de cheval que de pied, maires, échevins.
. (chargés des) ponts, péages et pas-
sages. tous à qui'il appar-
tiendra, salut : Notre cher et bien-aimé, le S^r du Nozet, s'en
allant présentement à Rome, pour notre service, et passant
par Avignon, nous voulons et vous mandons que vous ayez à le
laisser seurement et librement passer et repasser avec ses gens,
serviteurs et chevaux, sans souffrir lui être fait, mis ou donné
aucun empeschement, avec tous ayde et services dont il aura
besoin ; mandons au contrôleur général, maître des postes de

(1) Cette famille, originaire de Flandres, était venue en France dans le
quatorzième siècle, avec le duc de Brabant Louis II, comte de Nevers. On
voit encore dans l'église de Pouilly-sur-Loire les armoiries et le caveau
funéraire de cette famille, dans lequel fut inhumé, en 1626, Guillaume du
Broc, auditeur de la Rote, archevêque de Sens, vice-légat d'Avignon,
le frère de François du Broc. Il est fait mention de ce vice-légat dans les
pièces n° 2 et 3. En 1623, François du Broc et sa femme, Esmée de Thibault
(famille du Poitou), firent donation aux religieuses bénédictines de La Cha-
rité-sur-Loire, de leur maison de Saint-Révérien, qui se trouvait à côté du
couvent. Plus tard, ce fut le même François du Broc qui appelle, pour
réformer ce couvent, la mère Veny d'Arbouse, prieure du Val-de-Grâce, à
Paris.

France, qu'ils aient à fournir audit S^r du Nozet les chevaux de poste dont il aura besoin; car tel est notre plaisir. Donné à Barbezieux, ce sixième jour de juillet 1621.

LOUIS.

Par le roy, BRULARD.

(Pièce n° 2).

MÉMOIRE POUR FACILITER L'ALIÉNATION DES CENT MILLE ESCUS
DE RENTE QUE LE ROI DÉSIRE SUR LES BIENS DE MESSIEURS DU
CLERGÉ.

Sera donné avis au roi, que depuis qu'il se parle de ceste alienation, que Mess^{rs} du Clergé ont fait entendre à Sa Sainteté, que la guerre dont on parlait contre les heretiques, était une pure collusion, et que cette affaire ne se pratiquait que pour tirer de l'argent d'eux.

Pour apporter le remede à cette objection, faudra sitot que la guerre sera commencée, faire une bonne dépesche à Rome, par homme confident, afin de faire puissamment agir M. l'Am bassadeur, pour obtenir la bulle de Sa Sainteté.

La promptitude de cette négociation servira à deux fins, l'une, qu'elle previendra les dits sieurs du clergé qui rechercheront toujours avec le temps, d'éluder cette alienation, et l'autre, que (s'il se présentait quelqu'accommodement à l'avantage du Roi avec ceux de la Religion Prétendue), que cela ne attlédit l'esprit du Pape pour la concession de la Bulle.

Sera considéré que les Biens des Ecclesiastiques consistent en Censives, Bourdelages, Fiefs, Dîmes et Biens de roture, dont la nature des quatre premiers se pourra vendre, l'un portant l'autre au Denier trente.

Et à l'égard du cinquième qui est la roture, ne se pourra vendre qu'au Denier seize ou vingt.

Faudra faire mention dans la Bulle quelle nature de Biens se vendront, et essayer que ce puisse être par quotité, afin d'en tirer plus d'argent.

Faudra que celui qui ira à Rome soit confident et secret , et qu'il passe à Paris trouver M^{re} le Nonce, lui porter des lettres de créance de M^{re} le cardinal Ludovico et de M^{re} le vice-légat d'Avignon.

Faut faire entendre à mon dit S^r le Nonce, de la part du Roi, comme la guerre est échauffée de toute part, comme il tient S^t Jean d'Angely à siège, et le but de cinquante canons, les prises de villes que le Roy a faites, les grandes armées que S. Majesté est contrainte de tenir sur pied pour l'extirpation de l'heresie, tant au dit S^t Jehan, Guienne, Languedoc, Dauphiné qu'autres provinces du Royaume.

Faut encore faire une petite mention du désir que le Roi a de retirer Orange lorsqu'il passera en Languedoc, afin d'obliger le Pape d'expédier promptement la dite Bulle à cause de son interet (1).

Celui qui ira porter le dit Avis à M^{re} le Nonce de la part du Roi, sera chargé des lettres de créances susdites, afin qu'il puisse croire ce qui se passe, et l'obliger à tenir l'affaire secreta.

Repasera en Avignon pour prendre la créance de M^{re} le vice-légat, pour Sa Sainteté et pour M^{re} le Cardinal son neveu, afin de servir le Roi en cette negociation, selon l'instruction et le commandement qui lui en sera donné.

Faudra envoyer à Rome un état des frais de la Guerre de toutes les provinces et le faire monter bien haut, et encore faire entendre à sa sainteté le notable intérêt que les Ecclesiastiques ont à y contribuer, puisqu'elle ne se fait que pour eux; et faire mention encore de leur rétablissement en Béarn l'année passée; dont seuls ils eurent le profit et le roi la dépense.

Faut joindre les deux avis de M^{re} les Nonces et vice-légat, afin que l'affaire ne reçoive nulle contrariété et qu'elle réussisse promptement.

(1) Ce paragraphe et le suivant sont légèrement harrés. Ils devaient, sans doute, être remplacés par quelques lignes intercalées, écrites d'une autre main, ainsi conçues : « Dans la requête sera fait mention que le Roy appréciera et fera valoir le refus dans l'estat de la cause, »

(PIÈCE N° 3.) (1)

COPIE DE LA LETTRE ÉCRITE A SA MAJESTÉ PAR LE SIEUR DU
NOZET ET DES MOEURS.

SIRE ,

Suivant le commandement que je reçus de Votre Majesté , à Barbezieux , de m'acheminer à Rome et de passer en Avignon pour recevoir les advis de M^r le vice-légat , mon frère , touchant les affaires dont il a plu à Votre Majesté de me charger en cette cour , je le fis , Sire , et après avoir recherché et trouvé le dernier exemple de l'aliénation de Sixte V , en l'année 1585 du règne du roy Henri III^e d'heureuse mémoire , je m'achemine en cette ville où je serais arrivé plus tôt sans la détention de huit jours que les Genevois firent de ma personne , sous prétexte de la santé , bien que j'eusse la bulette selon la coutume et les passeports de Votre Majesté dont ils ne firent aucune considération.

J'arrive en ce lieu , Sire , le de ce mois , où je trouvai M^r l'Ambassadeur qui serait parti huit jours auparavant sans l'advis que je lui avais donné de Lyon de mon acheminement à Rome pour affaires concernant le service de Votre Majesté. Deux jours après , ledit S^r Ambassadeur et moi eumes audience favorable de Sa Sainteté ; laquelle , après avoir loué le généreux dessein de Votre Majesté et extollé sa piété chrestienne , nous dit qu'il était très-juste que les ecclésiastiques supportassent quelques portions des frais de la guerre , puisque c'était pour l'extirpation de l'hérésie et l'affermissement de la religion chrestienne. Nous disant plusieurs fois , Sire , qu'il connaissait bien que ce que Votre Majesté ne ferait point à cette heure , qu'elle aurait de la peine à le faire une autre fois.

(1) Cette pièce n° 3 et la suivante , écrites de la main du sieur du Nozet et raturées , sont les minutes des lettres dont les copies furent envoyées à Louis XIII.

De là , Sire, nous vîmes Mgr le cardinal Ludovisio , auquel je présentai les lettres de Votre Majesté qu'il reçut avec grand honneur ; promit toute assistance en cette affaire , et d'autant qu'il la juge de très-grande conséquence. Il nous dit qu'il faudrait assembler une congrégation de quelques cardinaux , afin de prendre résolution sur cette affaire , ainsi qu'ils ont accoutumé.

Quelques jours après , je fus visiter les cardinaux serviteurs de Votre Majesté , et auxquels M^r le vice-légat m'avait adressé , qui sont : Sourdis , Ubaldini , Delsin , Melin , Bentivoglio et Sacrato , lesquels je trouvai pleins de zèle et d'affection pour Votre Majesté , s'offrant de la servir suivant son intention.

Mais pour ce qui est du cardinal de Sourdis , je suis obligé de dire à Votre Majesté qu'il a dit hautement à M^r l'Ambassadeur , lorsqu'il lui a parlé des affaires de Votre Majesté , qu'il savait bien que nous ne savions pas son intention , Sire , et que Votre Majesté était d'accord avec le clergé de France.

Ce serait peu si ce discours se serait passé entre nous , mais ledit cardinal ayant recherché tous les cardinaux pour leur dire la même chose , cela n'a pu que donner un mauvais nom aux affaires de Votre Majesté , et l'aurait bien donné pire , si ledit S^r Cardinal avait ici beaucoup de crédit et si on ne l'eût cru intéressé.

Les choses qui se passeront , Sire , en cette congrégation , Votre Majesté en sera avertie par M^r l'Ambassadeur , lequel se peut dire , avec vérité , Sire , avoir une entière intelligence en cette cour , avec un soin et une vigilance parfaite ès choses qui concernent le service de Votre Majesté , et pour ce qui me concerne , Sire , je sacrifierai toujours ma vie pour preuve de ma fidelle subjection , comme étant ,

Sire ,

(PIÈCE N° 4.)

AUTRE COPIE ÉCRITE A SA MAJESTÉ PAR LEDIT SIEUR DU NOZET
ET DES MŒURS ÉTANT A ROME.

SIRE ,

Par les dernières que j'escrivis à V. M. du.... juillet , à lui donner avis de la congregation des sept Cardinaux ordonnée par S. Sainteté pour résoudre l'affaire par laquelle votre majesté m'avait envoyé ici.

Du depuis, Sire, la congregation ayant été accrue des cardinaux Ubaldini et Barberini , serviteurs de V. M., elle fut résolue avant-hier seulement.

Et ce jourd'huy, S. S. nous ayant donné audience, après avoir hautement loué votre Majesté, tant pour les heureux succès que pour l'exemple à toute la chretienté, nous a dit sommairement que toute la congregation était demeurée d'accord quand à la matière du secours et assistance que ceux de Notre Clergé devoient donner promptement à V. M., puisque cette guerre avoit été commencée pour leur établissement en Béarn, et se continuoît pour leur affermissement à la postérité par tout votre Royaume.

La difficulté qu'ils ont faite ne consistant qu'en la forme et en moyens plus prompts pour servir V. M.; sa sainteté nous a ajouté qu'elle mandait trois moyens à M^r le nonce avec exhortation et commandement au clergé de donner à V. M., promptement, tout secours et aide en une entreprise si juste, si sainte et si crestienne.

Les moyens ne nous devant être dis qu'au premier jour par M^r le cardinal Ludovisio , selon l'ordre de leur congrégation, sera cause , Sire , que pour cette fois , nous n'en pourrons informer votre M. à laquelle je donnerai avis des difficultés que S. S. fait sur l'allénation, attendu le préjudice qu'elle allegue du clergé sur l'abus qu'il dit être commis en la dernière aliena-

tion de l'an 1585. Je ne manquerai d'avertir V. M. que peu de temps auparavant la congrégation, M^r le Nonce escrivit à sa sainteté que votre Majesté avait seulement demandé un million d'or à son clergé.

Cette lettre, Sire, bien que partie d'une main très affectionnée au service de votre Majesté, n'a pas laissé de mettre M^r l'Ambassadeur et moi en peine, tant pour n'avoir eu aucun commandement d'elle depuis mon partement de Barbezieux que pour avoir fait entendre à S. S. et à tous les cardinaux, que le feu roi Henri III^e d'heureuse mémoire, avait retiré de l'allénation dernière, 2 millions d'or, ce que V. M. restaurateur de son clergé, par le hasard de sa vie et par le prix de ses finances et de son domaine, on pouvait beaucoup plus justement prétendre.

Ces raisons efficacement persuadées par M^r l'Ambassadeur, avalent eu la force de disposer ces M^{rs} de la Congrégation, de donner avis d'une contribution beaucoup plus que le million d'or allégué par M^r le Nonce et son avis donné, V. M. n'en eut pas moins espéré que les rois ses prédécesseurs.

Toutefois, la bonne correspondance que M^r l'Ambassadeur a avec S. S. et le cardinal son Neveu, a fait qu'ils nous ont promis que dans le pouvoir de M^r le Nonce, la somme prétendue par V. M. et dont j'avais charge d'elle, ne sera point spécifiée, afin qu'elle en puisse tirer ses avantages, selon les occurrences, et les faire monter tant haut qu'elle jugera bon être.

Sitot que la dernière volonté de S. S. me sera donnée, je ne manquerai de l'apporter à votre majesté et lui en dire les particularités. Cependant je suis obligé par la cogneissance que j'ai eu ici de lui donner avis de l'extrême affection que le cardinal Ludoviso a de servir votre M. lequel nous a donné parole que par quelque moyen que ce fût, sa sainteté avait mandé à M^r le Nonce, que V. M. recût toute sorte de contentement de son clergé ; sur la quelle résolution j'estime que votre majesté peut faire fondement et regler ses volontés, lesquelles je suivrai ponctuellement en cette occasion et en toutes les autres, je

rendrai preuve à votre M. de ma fidele subjection comme
estant,

SIRE ,

PIÈCE N° 5.

Aujourd'hui 19^e de mars l'an 1623. Le Roi étant à Paris ,
désirant reconnaître les services que lui a ci-devant rendus le
S^r de Mœurs et du Nozet et lui donner moyen de continuer,
S. M. lui a accordé et fait don de la somme de 3,000 livres de
pension par chacun an à prendre sur les deniers, tant ordi-
naires qu'extraordinaires de son épargne , veut et entend qu'ils
soient dorénavant couché et employé dans les états qui s'en
expedieront pour ladite somme de 3,000 livres , et icelles
payées par les trésoriers de son épargne présens et avenir, cha-
cun en l'année de son exercice , à commencer du premier jour
de la présente année, en vertu du présent brevet. Que sa M. a
pour ce voulu signer de sa main et fait contre-signer par moi,
son conseiller et secretaire d'État et de ses commandements et
finances. Signé LOUIS, et plus loin, signé BRULARD.

Collationné à l'original par moi , conseiller
secrétaire du Roi et de ses finances ,

Signé LE BOSSU.

SÉANCE DU 7 AVRIL 1859.

Présidence de M. du Broc.

Slégent au bureau , MM. du Broc de Segange , de Toytot,
président du tribunal, et Lhospied, remplissant en l'absence de
M. de Rosement les fonctions de secrétaire.

M. Dubroc informe la Société de la perte qu'elle vient de faire

de deux de ses membres : M. Cafford, colonel d'artillerie, en retraite, et autrefois vice-président de la Société, et M. de Crozant, docteur en médecine à Pougues, qu'une mort prématurée vient d'enlever à la science et à leurs nombreux amis.

M. Lhospiéd lit ensuite le procès-verbal de la dernière séance qui est adopté.

Puis M. le vice-président dépose sur le bureau les ouvrages suivants offerts à la Société :

1° Notice biographique intitulée *Souvenirs de famille* ;

2° De l'usage du badigeon, par M. Desrosiers, membre correspondant de notre Société.

L'examen de ces deux intéressants ouvrages occupe le reste de la séance.

SÉANCE DU 8 MAI 1859.

Présidence de M^r CROSNIER.

Siégent au bureau MM. Crosnier et Lhospiéd ; ce dernier remplit les fonctions de secrétaire, en l'absence de M. de Rosemont.

Le procès-verbal est lu et adopté sans modification.

M. le Président communique à la Société une circulaire de M. le Ministre de l'instruction publique, dans laquelle Son Excellence explique les plans d'un double travail géographique et archéologique sur la France, ouvrages entrepris sous ses auspices. Il invite notre Société à seconder par ses travaux et par ses recherches cette entreprise éminemment nationale et à lui adresser, dans le délai le plus bref, tous les documents qui pourraient jeter de l'intérêt dans l'un et dans l'autre de ces ouvrages.

Une discussion s'élève à ce sujet entre plusieurs membres sur la nécessité de diviser le travail, pour en hâter l'exécution ; mais tous pensent qu'il est impossible de réunir dans un aussi

court délai les renseignements historiques, géographiques et archéologiques réclamés par Son Excellence.

M. le Président invite chacun à se mettre à l'œuvre et à rendre compte, s'il est possible, de ses recherches à la première séance.

M. le Président rappelle ensuite qu'aux termes du règlement, il doit être rendu compte, chaque année, à la séance de mai, de la situation financière de la Société.

Il présente, au nom de M. le trésorier, l'état des recettes et des dépenses, accompagné des pièces justificatives.

Ces pièces sont déposées sur le bureau et mises à la disposition de tous les membres, qui reconnaissent avec plaisir que la caisse est dans un état assez prospère.

Plusieurs propositions sont ensuite faites et acceptées.

1° M. le Président propose l'insertion au *Bulletin* de la notice qui a paru dans le journal de l'*Instruction publique* sur le travail de M. Crouzet, intitulé : *Droits et Privilèges* de la ville de Nevers ;

2° D'autres membres proposent également l'insertion des articles de Mgr Crosnier, publiés dans le *Journal de la Nièvre*, réfutant victorieusement l'opinion de M. Joseph Bard sur le coq superposé à la croix dans nos monuments religieux ;

3° Il est aussi demandé que la réfutation présentée par M. le Président : 1° de l'assertion de M. Ruprick-Robert, architecte de la cathédrale, prétendant avoir signalé le premier le Christ déposé dans la crypte ; 2° de l'opinion du même architecte sur la chapelle de Saint-Michel, soient insérées au *Bulletin* ;

4° Enfin l'assemblée réclame encore l'insertion du compte rendu du cinquième numéro du second volume du *Bulletin*, présenté par la *Revue des Sociétés savantes* dans son numéro d'avril dernier.

M. le Président lit ensuite une pièce de vers intitulée : *l'Yonne* adressée à la Société par M. Bogros, docteur en médecine à Château-Chinon, et un de nos membres correspondants. L'impression dans le *Bulletin* en est demandée.

M. Bornet dépose sur le bureau un mémoire sur la théorie

des combinaisons des polynomes. Ce mémoire est confié à une commission, et M. Girodda est chargé d'en faire un rapport à la prochaine réunion.

M. le Président termine la séance en annonçant à la Société que depuis long-temps on croyait perdu un curieux manuscrit en deux volumes, par M. Rouget, trésorier de la collégiale de Donsy, décédé en 1760. Cet ouvrage est souvent cité par Gillet dans ses *Annales*, et lui a été d'un grand secours dans ses *Études historiques sur l'ancien Donziais*; un hasard heureux le mit sur la trace de cet intéressant travail, et on lui en a confié le premier volume, lui promettant l'autre quand il en aurait besoin. Attendu que le propriétaire ne voudrait pas s'en dessaisir, M. le Président propose de faire faire aux frais de la Société un extrait de ce travail, pour être déposé dans nos archives.

Cette proposition est acceptée avec empressement.

M. Girodda dépose sur le bureau le plan d'une borne qu'il a découverte sur les Sables (commune de Nevers), et lit une notice explicative sur cette borne.

La Société demande l'impression de la notice et du plan dans le *Bulletin*.

Journal officiel de l'Instruction publique.

DROITS ET PRIVILÈGES DE LA COMMUNE DE NEVERS, par M. Henri Crouzet, professeur d'histoire au collège de Nevers, conservateur des archives communales. (Publication de la Société Nivernaise.)

Le dimanche dix octobre mil sept cent dix-sept, les échevins de la ville de Nevers se présentaient à la porte de la maison de ville pour entrer en la salle ordinaire du conseil et y attendre les conseillers, quand le nommé Laurent et plusieurs autres gardes de monseigneur le comte de Nevers, avec leurs bandonnières et leurs épées, leur en interdirent l'accès. Un conflit s'éleva entre le comte de Nevers et la commune à la suite

du rétablissement des élections municipales et des droits et franchises de la bourgeoisie, décrété au commencement du règne de Louis XV, par l'effet d'une assez violente réaction contre l'esprit de centralisation qui avait fait créer dans la plupart des villes des offices de maires.

Les échevins, que le comte de Nevers empêchait ainsi de remplir leur mandat, étaient Marandat, officier de bourgeoisie de la ville de Nevers, notable marchand et ancien juge-consul ; Millaud, ancien procureur de l'élection de Nevers ; Nicot, maître particulier des eaux et forêts, et Dubois, ancien notaire royal. Monseigneur le comte de Nevers prétendait que lesdits échevins n'avaient point personnellement qualité pour bien remplir les fonctions auxquelles ils avaient été appelés. Marandat, nommé premier échevin, n'était, disait-il, qu'un petit marchand, hors d'état d'exercer une charge aussi importante ; Millaud n'avait rien payé de ses impositions de l'année précédente ; les fonctions publiques de Nicot étaient incompatibles avec l'échevinage ; enfin, le notaire Dubois n'avait rien vaillant, et de plus, vivant séparé de sa femme, il donnait un mauvais exemple à ses concitoyens. Ces nominations, faites avec cabales et par des séditeux, contre les ordres de leur gouverneur, devaient donc être cassées ; c'est pourquoi le comte de Nevers s'était opposé à ce que les nouveaux échevins prissent possession de leur charge, et avait porté plainte devant le conseil du roi. Il paraît que les allégations du comte de Nevers contre les quatre bourgeois nivernais étaient au moins malveillantes. Marandat avait déjà exercé d'importantes charges dans Nevers, et il s'en était acquitté dignement. Millaud était d'une des plus anciennes familles de ladite ville, et il payait très-régulièrement ses contributions. Les fonctions de Nicot n'étaient point plus incompatibles avec l'échevinage que les charges des gentilshommes ; et si Dubois n'avait pas grand bien, du moins, il était toujours en puissance de sa femme au domicile conjugal. Mais la plainte de monseigneur le duc de Nevers soulevait des difficultés juridiques plus sérieuses. Quels étaient les droits du comte ? Quels étaient les privilèges et franchises de la ville ?

Voilà ce qui fut plaidé contradictoirement devant le conseil du roi , au commencement du dix-huitième siècle , dans deux *Mémoires* et dans deux répliques du comte et de la municipalité nivernaise.

Ces deux Mémoires et ces deux répliques n'avaient alors qu'un intérêt juridique. Ce fut pour appuyer leurs causes des plus solides arguments que les deux parties fouillèrent les archives de la ville de Nevers , déterrèrent ses plus anciennes chartes , et s'efforcèrent de les commenter et de les mettre dans leur vrai jour. Aujourd'hui ces pièces ont un intérêt historique ; elles ont perdu comme plaidoyer , elles ont gagné comme documents. Avec elles on pouvait apporter quelques éclaircissements nouveaux à l'histoire de la commune de Nevers. C'est ce qu'a parfaitement compris M. Henri Crouzet , et ce qui nous a valu sa brochure sur les *droits et privilèges de la commune de Nevers*. M. Henri Crouzet était parfaitement à même de voir le parti qu'on pouvait tirer de ces documents et d'en faire un bon usage. Il est conservateur des archives communales et professeur d'histoire. Il a les connaissances spéciales et les connaissances générales qui sont indispensables pour un pareil travail. Mais la bonne volonté et la capacité ne suffisent pas toujours au fond d'une ville de province pour mener à bonne fin une œuvre littéraire. Les difficultés d'exécution abondent , et le travail trouve même rarement la récompense de se voir au moins édité. Heureusement les sociétés académiques de province sont là pour fournir les moyens qui manquent et apporter les encouragements nécessaires. C'est le service qu'a rendu à la science historique la Société Nivernaise des sciences , lettres et arts , en mettant M. Crouzet à même de publier les pièces les plus importantes d'un procès qui , maintenant , n'intéresse plus que l'histoire , mais du moins l'intéresse à un haut degré.

Le résultat historique qui ressort de la publication de cette brochure sur l'histoire de Nevers n'est pas sans importance. C'était une question de savoir si la commune de Nevers s'était formée par l'insurrection. Était-ce , au contraire , une ville de bourgeoisie comme beaucoup de villes du centre , ou bien

une ville municipale ayant conservé ses droits et ses franchises à travers l'invasion et la féodalité ? Cela ne peut guère aujourd'hui faire question. Le plus ancien monument écrit sur lequel repose la constitution de la ville de Nevers est une charte du comte Guy de Nevers et de la comtesse Mathilde, sa femme, accordée aux habitants en date du 27 juillet 1231. L'adversaire des échevins du dix-huitième siècle, alors Jules-François Mazarini-Mancini, héritier substitué au duché et pairie du Nivernais, voyait un véritable acte d'affranchissement pour d'anciens serfs dans cette charte et surtout dans les mots suivants : *Notum facimus presentibus pariter et futuris dilectos nostros burgenses de Nivernis liberos semper esse conditionis*. En vertu de son autorité seigneuriale, le gouverneur du Nivernais joignait les deux mots *semper esse*, et dictait la traduction suivante qui sentait un peu trop son bon plaisir : « Lesdits seigneur et dame ont » voulu et ordonné les bourgeois de la ville et cité de Nevers » être francs et de bonne condition. » Il voulait que le terme de *semper esse* désignât le futur et non le passé. Les échevins de Nevers n'eurent pas beaucoup de peine à faire valoir les droits de la grammaire et de la vérité. Le mot *semper*, dirent-ils ; joint au verbe *esse*, ne peut signifier un temps à venir ; on se serait servi, dans ce cas, du mot *futuros esse* ou mieux encore de *fendos*, qui n'aurait point laissé le moindre doute dans l'esprit. Et ils appelèrent à l'appui la coutume en vertu de laquelle les successions des habitants de la ville de Nevers n'avaient jamais fait dévolution aux seigneurs comme celles de certains serfs du Nivernais.

Le conseil du roi, dans un arrêt du 17 janvier 1719, relatif au procès du comte et des bourgeois de Nevers, donna raison à la grammaire, et au bon sens, aux échevins nommés et aux libertés municipales de Nevers ; et l'histoire peut en inférer avec assez de vraisemblance que le comte Guy de Nevers et la comtesse Mathilde, au treizième siècle, ne firent que reconnaître et confirmer par un acte authentique et écrit des libertés qui avaient une origine beaucoup plus ancienne, et que d'autres raisons encore peuvent faire remonter jusqu'aux derniers temps

de l'Empire romain. Et voilà comme la publication de quelques pièces d'un procès peut servir à l'établissement d'un fait historique important.

La publication de la brochure sur les *droits et privilèges de la commune de Nevers*, par M. Henri Crouzet, n'est, à ce qu'il paraît, qu'une partie et comme une annonce des publications que le professeur d'histoire du collège et l'archiviste de Nevers se propose de faire avec les encouragements et les secours de la Société des lettres et arts de la ville. S. Exc. le ministre de l'intérieur avait déjà réclamé depuis long-temps, avec instances, l'inventaire et un nouveau classement des archives municipales de la ville. M. le maire de Nevers, dans le désir de se conformer à ces pressantes sollicitations, et d'assurer la conservation d'un ensemble de monuments très-précieux pour la commune, avait confié l'exécution de cet important travail à M. Crouzet. Ce n'était point, il paraît, une chose facile. Ces papiers avaient été, pendant des années, laissés à l'humidité du sol et même aux ravages de la pluie, et à ceux, non moins funestes, des rats. M. Crouzet n'a recueilli quelquefois que des lambeaux, et a été obligé souvent, par exemple dans la réplique des échelins au comté de Nevers, de restituer en grande partie ce que le temps avait dévoré. Son travail n'en a que plus de mérite et de prix, et nous promet la publication d'une série de documents et de découvertes intéressantes. M. Crouzet et la Société Nivernaise ne se contenteront point, en effet, d'avoir éclairé un point de l'histoire de leur ancienne commune. Leur but est d'arriver à faire, à l'aide d'une suite de publications, une histoire complète, authentique et nouvelle de la ville. Le début de M. Crouzet et de l'honorable Société fait bien augurer de la suite et du succès de l'entreprise. Nous ne pouvons que les encourager à persévérer; c'est ainsi que les professeurs d'histoire de province et les sociétés académiques des départements peuvent apporter leur pierre au grand édifice d'une histoire nationale.

J. ZELLER,

*Maître de conférences à l'École
normale supérieure.*

Dernier mot sur le coq.

Dans le cours de 1858, M. Joseph Bard avait émis des opinions bien extraordinaires, ou, pour me servir des expressions de la *Voix de la Vérité*, « des idées passablement excentriques au sujet du coq qui surmonte les clochers de nos églises. » Il y eut, de la part des archéologues, un *tolle* à peu près général, non contre le coq, mais bien contre son adversaire. MM. de Caumont, Pascal, Petit, Fontaine, etc., protestèrent avec énergie contre de semblables assertions.

Bientôt les journaux se mirent de la partie, et M. Joseph Bard eut à essuyer les bordées du *Courrier de Saône-et-Loire*, du *Journal de Saône-et-Loire*, du *Courrier de l'Ain*, du *Journal de Beaune*, de l'*Abeille de Nantua*, du *Siècle*, de l'*Union*, du *Journal des Villes et des Campagnes*, de l'*Union bourguignonne*, de la *Voix de la Vérité*, etc., etc. Le *Journal de la Nièvre* avait inséré, sans réflexion aucune, dans un petit coin, un extrait du *Courrier de Saône-et-Loire*; il voulait probablement que j'entrasse aussi en campagne, il savait bien que je ne laisserais pas de semblables erreurs se répandre dans notre pays. J'ai donc adressé à son rédacteur une première lettre, à laquelle M. Joseph Bard n'a pas répondu; seulement, après six mois, j'ai reçu un numéro du *Moniteur viennois*, qui m'a mis dans la nécessité de recourir de nouveau aux colonnes du *Journal de la Nièvre*. Le 28 avril, j'adressai à son rédacteur la lettre suivante :

MONSIEUR LE RÉDACTEUR,

A l'occasion d'un article inséré dans votre estimable journal, le 18 septembre 1858, je crus devoir prendre la plume pour combattre certaines hérésies archéologiques qu'on attribuait à M. Joseph Bard. Il est important de ne pas laisser l'erreur se propager, quel qu'en soit l'auteur et quelle que soit la forme qu'elle revête. Il s'agissait du coq placé au faite des clochers.

D'après le *Courrier de Saône-et-Loire*, M. Joseph Bard soutient que cet oiseau symbolique est une manifestation exclusive de l'ancien esprit gaulois, un emblème tout celtique. Il avance qu'au-dessus de la croix, symbole de la rédemption, il ne doit y avoir que le ciel et l'infini; il s'élève avec force contre cet usage peu liturgique, selon lui, inconnu à l'Italie, à l'Autriche, au midi de la France.

Ce fut dans votre numéro du 21 septembre que je protestai contre ces rêveries, qui étaient en opposition avec la tradition tout entière; je me contentai d'invoquer le témoignage d'un évêque du midi de la France, Guillaume Durand; d'un évêque italien, saint Charles Borromée, et de rappeler nos chants liturgiques.

J'étais d'ailleurs convaincu, comme je le disais, que M. Joseph Bard donnerait un démenti formel au *Courrier de Saône-et-Loire*, et exigerait une rectification.

Un certain nombre de journaux de province et de la capitale s'empressèrent de reproduire mon article; je m'attendais à voir paraître une réponse à mon adresse, ou plutôt un démenti à l'adresse du *Courrier de Saône-et-Loire*. Mon attente fut vaine. Mais au bout de six mois, à la suite d'un nouvel accès de gallophobie, on m'adresse un numéro du *Moniteur viennois*, en date du 1^{er} avril, renfermant un article de M. Joseph Bard, intitulé :

« DERNIER MOT SUR LE COQ SUPERPOSÉ A LA CROIX. »

Le *Moniteur viennois* ne serait-il pas tombé dans un piège, et n'aurait-il pas pris au sérieux ce qui ne serait qu'un poisson d'avril ? Eh bien ! au risque de donner dans le même piège, je prends aussi l'affaire au sérieux, ne voulant pas laisser passer sous silence une suite de contradictions qu'on peut comparer à ce je ne sais quoi

Qu'on appela chaos, mélange ténébreux
D'éléments discordants et mal unis entre eux.

Qui aurait cru qu'un archéologue, en l'an de grâce 1859, ait été obligé d'écrire à Lyon et à Rome pour s'assurer si le coq

est véritablement un symbole chrétien. « D'après les renseignements que j'ai reçus de Rome et de Lyon, le coq est parfaitement accepté par l'Eglise comme symbole chrétien, assez mal défini, puisque le sacerdoce est divisé sur la question de savoir s'il signifie la vigilance ou la prédication. »

Nous ferons voir bientôt à M. Joseph Bard qu'il n'était pas nécessaire d'écrire à Lyon ou à Rome; au reste, il paraît déjà regretter ses timbres-poste et assure qu'il connaissait bien ce symbole: « Je n'ai jamais été que le coq fût, comme la colombe, un emblème très-ancien dans l'art chrétien, puisqu'on le retrouve dans les catacombes. »

Faisons remarquer en passant que ce symbole est *bien défini* et que *le sacerdoce n'est pas divisé*. Ce ne serait pas la première fois qu'un animal symbolique présenterait un double sens, ou plutôt une idée multiple; la colombe est l'emblème tout à la fois de la simplicité et de la douceur; le serpent, symbole de la prudence chrétienne, l'est aussi de la ruse et de l'astuce. (*Erat callidior cunctis animantibus* (1).) Le coq a aussi deux qualités principales qui se complètent l'une l'autre; il veille et il chante, et c'est pour cela qu'il a été consacré comme emblème du zèle sacerdotal; le prêtre chargé de la conduite des âmes, veille sur ces âmes, et il leur fait entendre les paroles qui doivent les faire sortir de leur engourdissement. Le *sacerdoce* est loin d'être divisé sur *ce symbole*.

Une fois le coq admis comme symbole chrétien, il s'agissait de savoir s'il pouvait être placé au sommet des églises et au-dessus de la croix; Rome a été encore consultée sur ce point, et sa réponse a laissé l'oiseau symbolique maître de sa position; c'est M. Joseph Bard qui nous le dit d'une manière formelle: « Quant à sa superposition à la croix, aucune règle liturgique ne l'autorise, aucune règle ne le défend. » Un archéologue qui n'aurait pas impoliment tourné le dos à la logique aurait dit: c'est une question vidée. L'Eglise, si vigilante, non-seulement sur les points de dogmes, mais encore sur les détails du sym-

(1) GEN. cap. III.

bellême, n'aurait pas manqué d'élever la voix, si le coq eût été placé contre les convenances; elle a toujours protesté contre les représentations sous la forme humaine de Dieu le père, elle a condamné les emblèmes de la Trinité, symbolisée par une triple figure, etc. Elle n'a pas réclamé au sujet du coq, et quelle que soit mon opinion particulière, je dois m'abstenir, moi prêtre ou laïque, de croire ma raison individuelle plus éclairée que la raison souveraine de l'Eglise, et je me garderai bien de dire : « J'ai établi et je maintiens qu'il ne doit y avoir au faite du symbole de la rédemption que le ciel et l'infini. » Vous n'avez rien établi, et dans un instant nous vous montrerons que vous ne maintenez rien, que vous n'avez rien à maintenir.

Pendant, M. Joseph Bard semble faire une concession : « Dans certaines régions, dit-il, l'usage de couronner d'un coq le signe suprême de la rédemption a prévalu; il est devenu traditionnel, populaire, partant, respectable. » Vous allez donc le respecter? Point du tout; prenant un diapason que n'a jamais atteint poitrine humaine, il revient sur son respect momentané, et il s'écrie de toute la force de ses poumons : « Que si le coq commandant la croix se soutient en Bourgogne et ailleurs, fondé sur la coutume, au faite des clochers, est-ce un motif pour qu'il continue à braver nos protestations (sic) en tête d'une coupole. »

Eh ! pourquoi pas ? Je le trouve, moi, tout aussi symbolique, tout aussi respectable, sur une coupole que sur un clocher. Vous prétendez que j'ai mauvais goût, c'est possible : *des goûts et des couleurs on ne discute pas.*

Mais voici une nouvelle concession : « Je n'ai pas voulu donner le signal d'une croisade contre les coqs des clochers; je les ai discutés logiquement (bien dit), logiquement et prudemment; j'ai fini, en respectant l'usage ou mieux la tolérance qui, en plusieurs contrées, les superpose à la croix sur les clochers, par les admettre à certains points de vue; mais, en reconnaissant les questions de fait et les questions de droit, j'ai eu toute raison de fulminer contre la présence de cet emblème en tête d'une coupole. »

Je ne vois ici qu'une nouvelle contradiction suivie de bien d'autres ; on serait tenté de croire que tout est fini, erreur ! Il faut que le coq *chancelle sous l'empire d'une question liturgique sérieusement définie*. Définie, quand ? par qui ? où ? — On ne le dit pas, on trouve plus simple de couper court à toutes ces discussions et de conclure sans avoir rien prouvé : « En somme, il ne faut au faite des clochers, comme en tête de la couronne impériale, que la croix et la croix seule. »

En lisant cet incroyable article, flanqué de ses expressions plus ou moins correctes, *avec les superfétations d'un type irréprochable, les coqs discutés logiquement et prudemment*, etc., je ne savais si je devais rire ou lever les épaules ; j'oubliais, malgré moi, le côté sérieux. Cependant, bientôt l'indignation succéda au rire ; j'avais entendu M. Joseph Bard traiter de fou un de nos plus grands évêques de France, une des figures les plus majestueuses qui aient paru, pendant ce treizième siècle, au milieu de ce clergé qui avait su faire de si grandes choses sous l'inspiration du symbolisme traditionnel ; un de ces hommes que les souverains pontifes enviaient à la France, et qu'ils plaçaient autour de leur trône pontifical pour en rehausser l'éclat. Guillaume Durand, un fou ! parce qu'il n'a pas sur le symbolisme les idées de M. Joseph Bard ; parce qu'il trouve une différence entre le coq liturgique et le coq gaulois ; parce que, pénétré des pensées de l'Eglise qui se sert de tout, même du grain de sable pour élever l'homme à Dieu, *il découvre un symbole partout, même dans la chaux, dans le sable*, etc. Et oui ; est-ce que l'Eglise n'a pas été mue par la même pensée ? est-ce qu'elle n'a pas consacré ce genre de symbolisme ? Voyez-la dans la dédicace d'une église, bénir le sable et la chaux, au nom de celui *qui veille sur ce qu'il y a de grand, et qui ne trouve pas indigne de sa protection les choses les plus communes et même les plus petites*. Entendez-la entonner l'hymne de la Dédicace, et rappeler aux fidèles le mystérieux symbolisme que renferment les divers matériaux dont nos temples sont formés, et les instruments qui ont été employés à leur construction. Voyez-vous se dresser et se façonner les pierres vivantes dont

se compose la Jérusalem céleste ; c'est sous l'action du souverain architecte , c'est sous le ciseau divin , sous les coups multipliés du marteau de la tribulation que ces pierres se polissent , s'unissent entre elles et complètent l'édifice spirituel. J'avoue que, tenté de partager la folle de Guillaume Durand , je ne balancerais pas à dire que le double amour de Dieu et du prochain est figuré par le sable et la chaux formant le ciment qui unit les pierres entre elles.

Quand on ne connaît pas une langue , il ne faut pas essayer de la parler ; l'idiome de la langue symbolique est inconnu à bien des gens ; combien ne savent pas même en balbutier le patois.

Maintenant M. Joseph Bard me permettra bien de lui dire en quelques mots ce qu'était Guillaume Durand , puisqu'il le connaît si peu.

Guillaume Durand naquit à Pulmisson , au diocèse de Béziers (1) ; cependant , plusieurs localités, entre autres Aix en Provence, se disputent la gloire de lui avoir donné le jour. Il fréquenta les meilleures écoles de droit en France et en Italie , et bientôt il fut chargé d'enseigner lui-même le droit-canon à Bologne, puis à Modène. Le pape Clément IV le nomma son chapelain et auditeur du sacré palais. Grégoire X l'envoya comme légat au concile de Lyon , en 1274. En 1278, le pape Nicolas III lui confia une partie de l'administration spirituelle et temporelle du patrimoine de saint Pierre, fonctions qu'il conserva sous les pontificats de Martin IV, d'Honorius IV et de Boniface VIII ; il s'en acquitta avec tant de prudence et de fermeté, dans ces temps difficiles, qu'on lui conféra, pour le récompenser, les titres de comte et de marquis. Son habileté dans les affaires le fit surnommer le *père de la pratique*.

En 1280, les cardinaux, réunis en conclave, le chargèrent de missions importantes ; quelques années plus tard, il fut nommé à l'évêché de Mende. Le pape Nicolas IV, qui voulait le

(1) Actuellement diocèse de Montpellier.

le plus rapproché de lui, lui offrit l'archevêché de Ravenne qu'il refusa.

Malgré ses nombreuses occupations, il avait trouvé le temps de composer son *Speculum juris*, le *Repertorium juris*, le *Rationale divinorum officiorum*, son *Commentarius in SS. Lugduni concilio*, et de préparer le *Pontifical*.

Lejhnitz n'a pas balancé à lui donner place auprès de saint Thomas et de saint Bonaventure. *Videbam summos viros D. Thomam et S. Bonaventuram et Guillelmum Durandum*. Dom Guéranger appelle le livre de Durand, ce livre qui lui a valu l'épithète de fou, le *dernier mot du moyen-âge sur la mystique du culte divin*.

Le même auteur ajoute : « Nous devons dire à la gloire de la science liturgique et à celle de Guillaume Durand, en particulier, que le *Rationale divinorum officiorum* fut le premier livre imprimé avec des caractères métalliques, préférence qui montre grandement le respect qu'on lui portait (1). »

Le *Cérémonial des Evêques* veut que ce livre soit mis entre les mains des maîtres de cérémonies, afin de leur en découvrir le sens caché (2). Voilà l'homme que M. Joseph Bard traite de fou.

Je n'ai personnellement pas à me plaindre de M. Joseph Bard, quoiqu'il prétende que j'exagère les *droits du coq*; il me fait marcher dans cette circonstance de front avec M. de Caumont; je ne me trouve pas en trop mauvaise compagnie. Je crois bien aussi qu'il a l'obligeance de me ranger parmi ceux de ses contradicteurs qui ont pris part à cette discussion avec impartialité. Je l'en remercie.

Cependant, comme il a adressé un reproche grave à ceux qui ont combattu sa pensée, que ce reproche est injurieux pour le fond et pour la forme, je regarde comme important de préciser une dernière fois la question; mais avant tout, faisons connaître ce reproche :

« Mes contradicteurs, dans la question du coq, ont en général

(1) *Instit. liturg.*, page 355 et 356.

(2) *Lit.* 1, cap. V, n° 8.

manqué de précision, éludé les difficultés, et puisé uniquement des circonstances isolées aux sources qu'ils invoquent. Le moyen d'avoir raison, c'est de ne prendre d'un document que ce qui convient à son thème. »

Eh bien ! faisons-en. Je veux bien aussi intituler cet article :

DERNIER MOT SUR LE COQ SUPERPOSÉ A LA CROIX.

J'espère que mon adversaire, après l'avoir lu, pourra dire encore qu'il y a de mon côté *impartialité*. Précisons bien la question.

1° Le coq sur nos clochers est-il un symbole chrétien ou bien un emblème celtique ?

2° Est-il, comme je n'ai pas craint de l'avancer, l'oiseau liturgique par excellence ?

3° L'usage de le placer sur les clochers est-il fondé en raison, et appuyé sur une tradition constante ?

4° Cet usage doit-il être restreint à la Bourgogne et aux pays voisins, ou bien était-il général ? Le trouvait-on établi dans le midi de la France et en Italie ?

5° Faut-il placer le coq au-dessus de la croix, ou doit-on condamner ceux qui refusent de l'en descendre ?

6° Peut-on le placer au sommet des coupoles ?

Numquam hodiè fugies : ventam quocumque vocabis (1).

1° Le coq est-il un symbole chrétien ?

Inutile de m'étendre ici sur ce symbole que Rogio et Aringhi ont trouvé si fréquemment dans les catacombes, non-seulement après du Prince des apôtres, mais encore sur les tombeaux des chrétiens, pour rappeler qu'ils avaient pratiqué jusqu'à leurs derniers moments, la vertu que Jésus-Christ leur avait spécialement recommandée, la vigilance ; comme j'ai prétendu que le coq était l'oiseau liturgique par excellence, j'ai hâte de prouver ma proposition ;

2° C'est à saint Ambroise qu'on est redevable de cette hymne

(1) Ymag., *Regi.* III.

dont j'ai déjà parlé et que les prêtres et les lévites chantent dans tout le monde catholique, pendant une partie de l'année, le dimanche à laudes. Ce grand docteur, non content d'avoir exposé dans ces chants les qualités du coq et les sentiments que sa vue fait naître dans les âmes, revient sur le même sujet dans ses explications sur les six jours de la création.

« Qu'il est doux pendant la nuit, le chant du coq, non-seulement il est doux, mais il est utile ; comme un aimable hôte, il réveille à temps celui qui est endormi, il avertit celui qui éprouverait quelque inquiétude, il console le voyageur, annonçant par ses chants les heures de la nuit qui s'avance. En l'entendant, le voleur cesse ses démarches frauduleuses. Lucifer lui-même, comme sortant de son sommeil, se lève et répand dans le ciel ses splendeurs. A sa voix, se dissipe la tristesse du nautonnier incertain ; la tempête et les orages soulevés par les vents impétueux du soir s'apaisent bientôt. Ses chants font naître dans les cœurs les doux sentiments de la prière, et invitent l'âme à se ranimer par de saintes lectures. Celui qui est la pierre de l'Eglise l'a entendu, et il a effacé par ses larmes le parjure dont il s'était rendu coupable avant le chant du coq. On entend ce chant consolateur, et l'espérance naît dans tous les cœurs ; les malades éprouvent du soulagement ; la douleur des blessés devient moins vive ; les ardeurs de la fièvre diminuent, des sentiments de foi renaissent dans ceux qui sont tombés. C'est à ce moment que Jésus-Christ jette sur ceux qui chancellent un regard bienveillant, et qu'il relève ceux qui errent loin de la vérité. C'est à cette heure qu'il a regardé Pierre et aussitôt l'erreur a fui. Pierre est fort pendant le jour, il se trouble la nuit et il tombe, mais c'est avant le chant du coq ; il tombe jusqu'à trois fois. » (*Hexameron*, lib. V, cap. 24).

Nous aurons occasion de citer Prudence, qui vivait dans le même siècle et qui développe le symbolisme du coq.

Au cinquième siècle, saint Eucher nous dit qu'il faut reconnaître, « dans l'emblème du coq, les prédicateurs saints ; leurs prédications sont comme le chant du coq ; au milieu des

ténèbres de cette vie, ils annoncent la lumière qui doit venir ; ils semblent dire : *La nuit s'en va, le jour approche.* »

Écoutons maintenant saint Grégoire-le-Grand : le saint docteur commentant le passage de Job, *quis dedit gallo intelligentiam*, dit : « Qui sont donc ceux qui sont désignés par le coq, sinon les prédicateurs qui ont soin, au milieu des ténèbres de cette vie, de nous annoncer la lumière par le chant de leurs prédications ? Ils disent comme l'apôtre : *La nuit est déjà avancée et le jour approche.* Ils nous réveillent encore du sommeil de notre paresse, lorsqu'ils nous crient : *L'heure est déjà venue de nous réveiller de notre assoupissement*, ou bien : *Réveillez-vous justes, et ne péchez point.*

» *Qui a donné au coq l'intelligence ?* Les docteurs de la vérité doivent avoir cette intelligence d'autant plus pénétrante, qu'elle se doit porter à la connaissance des choses invisibles et spirituelles ; qu'elle ne doit s'appliquer à rien de matériel ; et qu'en se manifestant par une voix corporelle, elle doit passer au-delà de tout ce qui n'est que matière... C'est Dieu qui communique lui-même cette intelligence au coq mystérieux, quand il chante ; c'est-à-dire au saint docteur qui prêche la vérité.

» Or, le coq reçoit l'intelligence, premièrement pour marquer les heures de la nuit, puis pour nous réveiller par ses cris aigus ; parce que le vrai prédicateur doit avant tout considérer le genre de vie de ses auditeurs pour les instruire et mettre ses prédications à leur portée. Car faire le discernement des actions des pécheurs et corriger les actes des ténèbres, par des reproches prudents, c'est comme indiquer les différentes heures de la nuit.

» Ainsi, Dieu donne au coq l'intelligence quand il inspire au docteur de la vérité une sage discrétion. » Si nous ne craignons de trop nous étendre, nous exposerions ici les magnifiques pensées que lui a inspirées l'intelligence du coq. Nous ne pouvons cependant nous défendre d'ajouter un nouveau passage du saint docteur : « Il y a, dit-il, dans le coq, une particularité qu'il est bon de signaler : au fort de la nuit et dans les plus profondes ténèbres, il pousse des cris plus longs et plus aigus,

mais quand le jour approche, son chant devient plus doux et ne dure pas autant. Belle image de la manière dont les prédicateurs discrets et prudents doivent agir. Quand ils prêchent les méchants, ils doivent élever fortement la voix pour leur imprimer la terreur du jugement éternel; parce qu'alors ils crient au milieu des ténèbres d'une profonde nuit; mais quand ils s'aperçoivent que Dieu commence à répandre la lumière dans les âmes, ils doivent tempérer la force de leurs discours, et moins parler des châtiments éternels, que de la douceur des récompenses qui attendent les chrétiens fidèles. Aussi ces coqs mystérieux feront entendre alors des chants plus doux et plus tendres, etc. (1). »

Après saint Grégoire vient le vénérable Bède : « Le coq, nous dit-il, est chacun des saints, placés au milieu de la nuit et des ténèbres de ce monde, qui reçoivent par la foi l'intelligence et la constance de la vertu, afin de crier continuellement vers le Seigneur, pour qu'il hâte le jour qui ne doit point finir et que les ténèbres de la vie présente disparaissent. (2) »

C'en est assez, je crois, pour bien établir que le coq est un oiseau essentiellement symbolique, et qu'il a été considéré comme tel dès l'origine de l'Église; ce qui nous reste à dire prouvera que, sur ce point, la tradition a été constante.

3° L'usage de placer le coq sur les clochers est-il fondé en raison et appuyé sur la tradition ?

M. l'abbé Godard, dans son excellent cours d'archéologie sacrée, ne balance pas (et nous sommes de son avis), à lui donner une place au sommet des clochers, dès l'origine même des clochers : « Le coq, dit-il, a le droit qu'on s'occupe de lui en premier lieu; car il a été démontré qu'il est à son poste depuis des siècles, et probablement depuis qu'il y a des clochers. (3) » Puis il établit la tradition sur le coq placé sur les églises, à partir du dixième siècle; il cite un passage du

(1) S. GREG., *Moral.* lib. XIII. cap. 3 et 4.

(2) BED. in *Job.* lib. III.

(3) Tome I, p. 401.

moine Guy qui raconte que la foudre étant tombée sur le monastère de Saint-Pierre de Châlons, elle renversa le coq doré qui surmontait la tour : « *Hæc de turre percussa sunt; similitudo galli in summo pomo, ipsum pomum, etc.* (1). »

Nous lisons dans le tome XV, p. 532, du *Bulletin monumental*, qu'en 1091, le coq placé sur la tour de la cathédrale de Coutances fut renversé par l'orage et rétabli: *Deauratum gallum, quem prædictum fulgur destruxerat, studiose restaurari majorique turri superimponi*. Nous lisons aussi dans le même article que la cathédrale de Winchester au dixième siècle avait son coq sur sa tour; Westminster avait fait au coq le même honneur.

Eckerard, doyen de l'abbaye de Saint-Gal, en Suisse, vers 1025, rapporte que deux voleurs étaient montés au sommet du clocher de l'église pour enlever le coq, croyant qu'il était d'or. *Ascendunt campanarium cujus cacuminis gallum aureum putantes, etc.*

Honorius d'Autun nous donne la raison de cet emblème : « Ce n'est pas sans motif, dit-il, que le coq est placé au sommet des clochers; le coq réveille ceux qui sont endormis, il rappelle au prêtre, qui est comme le coq de Dieu, *Gallus Dei* (j'ai voulu traduire littéralement) qu'il est chargé de réveiller par le son des cloches, ceux qui dorment, pour les appeler aux prières de matines (2).

Saint Bonaventure dit : « Les prélats et les docteurs sont nos gardiens, ils sont comme les coqs chargés de nous réveiller (3).

Si maintenant je viens à consulter Ducange pour savoir ce que signifie le mot *ventilogium* que je trouve dans les chroniqueurs du moyen-âge, il me montre le *coichet qui est sur le mostier*, et il ajoute : *Gallus perinde versatilis qui in acumine campanilis ecclesiarum eminet*.

Nous avons vu jusqu'à présent le coq sur les clochers en

(1) Voir les numéros des 28 avril et 3 mai.

(2) HONORIUS, *Gemma*, lib. 1, c. 114.

(3) *Senno V, Dom., adventus.*

Angleterre, dans le nord et dans le centre de la France, il ne s'agit plus que de savoir si on le trouve dans le midi et en Italie. La réponse à la quatrième question le fera connaître.

4° Il est certain que cet emblème placé sur le sommet des clochers se rencontre moins fréquemment dans le midi et en Italie que dans le centre et le nord de la France, mais on ne peut pas dire pour cela qu'il y fût inconnu.

Si j'ai cité Guillaume Durand, c'était pour prouver que, dès le treizième siècle, cet usage était adopté dans le Midi, et la manière dont le savant évêque de Mende l'explique prouve qu'il était général. Pourquoi ne pas reproduire ici la citation qui valut à Guillaume Durand l'épithète de fou :

« Le coq placé sur l'église est l'image des prédicateurs ; car le coq veille au milieu des ténèbres de la nuit, dont il divise les heures par son chant ; il réveille ceux qui dorment, il salue l'approche du jour ; cependant, il a soin de s'exciter lui-même à chanter par le battement de ses ailes. Tout cela est plein de mystères. La nuit, c'est ce siècle ; ceux qui dorment sont les fils de cette nuit qui sont entendus dans leurs iniquités. Le coq indique les prédicateurs qui font retentir leur voix pour réveiller ceux qui dorment, afin qu'ils éloignent les œuvres des ténèbres, leur criant : *Malheur à ceux qui dorment ; levez-vous, vous qui dormez* ; ils annoncent la lumière qui doit venir quand ils prêchent le jour du jugement et la gloire de la vie future ; mais, suivant les règles de la prudence, avant de prêcher aux autres la pratique des vertus, ils se réveillent du sommeil des péchés et chaient leur corps. C'était ce que faisait l'Apôtre, comme il le dit lui-même : *Je châtie mon corps.* »

Il paraît même qu'alors comme maintenant, ces coqs, ainsi placés, servaient de girouettes. Écoutons encore l'évêque de Mende : « Les prédicateurs, comme le coq, se tournent contre le vent, quand ils résistent avec énergie à ceux qui se révoltent contre Dieu, en les reprenant de leurs crimes et en leur faisant comprendre le triste état de leurs âmes. Ils ne voudraient pas être accusés d'avoir pris la fuite à l'approche du loup. »

Cependant, il est important de savoir si le coq doit être

placé au-dessus de la croix, ou bien si, au-dessus de la croix, il ne doit y avoir que le ciel et l'infini. C'est encore Guillaume Durand qui va lever cette difficulté :

« La tige de fer qui soutient le coq représente la doctrine invariable du prédicateur, et lui rappelle qu'il ne doit pas parler le langage de l'homme, mais qu'il doit s'inspirer de l'esprit de Dieu, ainsi qu'il est écrit : *Si quelqu'un parle, que ce soit la parole de Dieu*. Mais, cette verge, placée au-dessus de la croix, *virga ipsa est supra crucem*, au sommet de l'église, indique que ce qui a été annoncé dans les Ecritures est consommé et confirmé. C'est pourquoi le Sauveur dit dans la Passion : *Tout est consommé*, et la preuve fut inscrite au-dessus de sa tête d'une manière indélébile. »

Etienne Durant, premier président du parlement de Toulouse dans le cours du seizième siècle, dont les travaux sur la liturgie ont été recommandés par le pontifical même, devait bien connaître ce qui se passait dans le midi de la France, il nous assure qu'on place ordinairement sur le sommet des tours un coq, *supra pinnaculum turris gallus effingi solet* (1); il admet les mêmes raisons symboliques que Guillaume Durand. Il était atteint de la même folie.

Ducange, au mot *campanaria turris* rapporte un grand nombre de témoignages, à l'appui du fait en question. Nous y trouvons des auteurs italiens, tels que Ughelli dans son ouvrage, *Italia sacra*, cités en même temps que Guillaume Le Breton qui écrivait en 1219.

André Alciati, né à Milan, à la fin du quinzième siècle, après avoir étudié à Pavie et à Bologne, vint professer à Avignon, puis à Bourges, qu'il quitta pour aller remplir les mêmes fonctions à Ferrare et à Pavie. Voilà un homme qui doit savoir ce qui avait lieu en Italie. Eh bien! il ne balance pas à nous dire dans ses *Emblèmes* que de son temps on plaçait le coq sur le sommet des tours :

(1) *De ritibus ecclesiarum*, lib. I, cap. 23, § 8.

*Instantis quod signa canens, det gallus Eoi,
Et revocet famulas ad nova pensa manus.
Turribus in sacris effingitur, area mentem,
Ad superos pelvis, quod revocet vigilem.*

Faut-il invoquer les actes de l'église de Milan et les régle-
ments de saint Charles Borromée, qui sans doute connaissait
bien les usages de son pays? Il ne faisait que rappeler la
tradition, et une tradition fondée en raisons, *ut mysterii ratio
postulat*, quand il parlait du coq placé au faite des clochers.

D'où je conclus que la tradition sur ce point fut aussi con-
stante en Italie qu'en France, quoique moins généralement
répandue.

5° J'aborde la question de savoir s'il faut placer le coq au-
dessus ou au-dessous de la croix.

Nous savons que la liturgie demeure muette sur l'une et
l'autre position. Nous savons aussi que Guillaume Durand place
le coq au-dessus de la croix, et qu'il en donne les raisons;
que, dans cette circonstance, il ne fait qu'expliquer un fait
existant déjà, fait au reste constaté par d'autres témoignages.

J'interroge encore Ducange pour savoir comment était com-
plétée la *Campanaria turris*, et aussitôt il me répond sans
balancer qu'elle était surmontée de la croix et qu'au sommet
de cette croix on voyait habituellement la figure d'un coq : *In
summitate crucis quæ campanario vulgo imponitur, galli gallina-
cei effingi solet figura*. Ajoutant, pour avertir les pasteurs des
églises, qu'ils doivent exercer la vigilance. Qu'on ne dise pas
que Ducange a émis cette opinion sans preuve, et peut-être
même sans réflexion, car il cite aussitôt après un passage du
moine Guibert, auteur du douzième siècle, qui raconte com-
ment la foudre a pénétré dans l'église, après avoir renversé ou
brûlé d'abord le coq qui domine la tour, puis la croix, et
enfin le sommet de cette tour. *Ictu ruente grandi sono fulminis,
hoc modo penetratur ecclesia, gallum qui supra turri erat, cru-
cem columque aut dispergit aut cremat*.

Pour lever tout scrupule à ceux qui seraient choqués de voir
le coq dominer la croix, nous leur dirons que cet oiseau a été

souvent adopté par les Pères comme la figure de Jésus-Christ lui-même. Saint Eucher dit formellement : *Gallus Dominus*, et l'Eglise, après avoir exalté les qualités du coq, chante avec saint Ambroise, en s'adressant à Jésus-Christ : *Tu lux refulge sensibus; mentis que somnūm discute*. Elle répète aussi avec Prudence :

*Alas dei nuntius
Lucem propinquam præcinit,
Nos excitator mentium
Jam Christus qđ vitam vocat.*

Pourquoi n'ajouterions-nous pas, en développant l'admirable symbolisme consacré par l'Eglise, et en considérant le coq comme l'emblème des docteurs et des prédicateurs, que nous aimons à le voir placé au sommet de la croix, pour indiquer à ceux dont il est la figure que la croix doit être leur appui ; que ce n'est pas l'éloquence et la sagesse humaines qui convertiront les âmes, mais la connaissance de Jésus crucifié. Ce serait la reproduction du passage de l'apôtre : *Non enim judicavi me scire aliquid inter vos, nisi Jesum Christum et hunc crucifixum* (1).

Le savant Aringhi, dans sa *Rome souterraine*, dit que c'est avec raison que les anciens chrétiens plaçaient le coq à la partie la plus élevée de leurs temples ; il semble même dire que cet emblème, ainsi que le bon Pasteur, portant sa brebis sur ses épaules, était placé dans l'intérieur des catacombes, toujours dans le lieu le plus exposé aux regards des fidèles, au sommet de la voûte ou de l'abside. Alors il eût été mis, non plus au-dessus de la croix seulement, mais au-dessus de l'autel, ce qui devait paraître plus choquant.

Il termine en disant : « Les chrétiens, mus par de sages raisons, obligés de se réfugier dans les catacombes pendant les cruelles persécutions qu'on suscitait contre eux, exerçaient sur eux-mêmes une sainte vigilance pour être mieux disposés à la célébration des saints mystères, et en même temps ils soupi-

(1) *Ad. Cor. 2. 2.*

raient avec ardeur après la possession des biens célestes. Pour se pénétrer de cette double disposition, ils mettaient devant leurs yeux l'image du coq représenté au naturel, afin de se rappeler le symbole le plus parfait de la vigilance, dans cet oiseau dont la voix retentit comme une trompette, réveille les engourdis et les lâches, afin que chacun reprenne ses fonctions (1). »

6° Il nous reste à savoir si on peut placer le coq au sommet d'une coupole aussi bien qu'au faite d'une tour. Nous dirons de nouveau : Pourquoi non ? D'après le symbolisme que nous avons développé, en suivant la tradition, la place de l'oiseau liturgique est aussi bien au sommet d'une coupole qu'au faite d'une tour ; il semble même que sa position serait plus rationnelle sur une coupole. La coupole, en effet, s'élève ordinairement au-dessus de l'intertranssept, c'est-à-dire de cette région de l'église qui sépare les fidèles des prêtres, et d'où le prêtre peut exercer en même temps la *vigilance* sur l'assemblée, et faire entendre *sa voix*, sans cependant trop s'éloigner de l'autel. *Ab altari majori non longe admodum sint (ambores et suggestus)*. C'est la prescription de saint Charles Borromée (2).

On comprend que nous n'avons pas l'intention de nous faire ici l'avocat du coq placé sur la coupole de Chalon-sur-Saône ; nous ne l'avons pas vu. Qu'il ait des formes plus ou moins gracieuses, peu nous importe. Nous éprouvions le besoin de protester bien haut contre l'épithète de fou adressée à Guillaume Durand, et de dire en même temps NOTRE DERNIER MOT SUR LE COQ.

CROSNIER,

Vicaire général, président de la Société
Nivernaise des lettres, sciences et arts.

(1) *Roma subterranea*, lib. VI, cap. 37.

(2) *Instr. fabricæ eccles.*, lib. I, cap. 22.

**Résumé des observations présentées par
Mgr Crosnier dans la séance du 9 mars 1856
au sujet d'un rapport de M. Ruprick-Robert,
architecte de la cathédrale.**

Dans un mémoire que M. Ruprick-Robert, architecte du gouvernement, chargé des travaux de notre cathédrale, a adressé à S. Exc. le ministre de l'instruction publique et des cultes, j'ai remarqué un certain nombre d'inexactitudes sur lesquelles j'avais résolu de garder le silence, par le seul motif que je me regardais comme seul compromis dans ce mémoire. Mais j'ai réfléchi que notre Société se trouvait compromise tout autant que moi, puisque elle avait adopté un travail dont je suis l'auteur, après en avoir entendu la lecture complète, et en avait demandé l'impression à ses frais. Il est injurieux pour une société savante d'entendre dire que, dans une cathédrale qu'on a étudiée dans tous ses détails, il se trouve un objet d'art, qui ne saurait échapper à la vue, méconnu et complètement ignoré; de voir une personne, étrangère au pays, signaler au gouvernement cet objet d'art, supposant que tous les architectes qui l'ont précédée ne se doutaient pas d'un semblable trésor. La Société savante, qui siège au pied des murs de notre vieille cathédrale, ne peut accepter un reproche aussi immérité. Sans doute, il n'entrait pas dans la pensée de M. Ruprick-Robert de déverser sur nous le moindre blâme; mais l'honneur de la Société qui a bien voulu m'élire pour son président, la science historique et archéologique m'imposent le devoir de rectifier l'erreur qu'on a déjà fait passer sous les yeux du ministre.

Vous comprenez, Messieurs, qu'il ne s'agit pas ici de certaines appréciations archéologiques sur lesquelles chacun peut librement émettre son avis; d'ailleurs cette science est arrivée à un tel degré de précision, qu'il n'est pas possible qu'il y ait divergence d'opinions par trop frappante. Il s'agit simplement de faits faciles à vérifier. Le christ du treizième siècle que

M. Ruprick-Robert a signalé à Son Excellence, dans son mémoire comme inconnu, l'était-il véritablement ?

L'autel de Saint-Michel et l'autel de Sainte-Barbe existaient-ils au-dessus du portail du nord et de la voûte de Saint-Jean, comme le prétend l'auteur de la *Monographie de la cathédrale* ?

Ces deux faits sont faciles à vérifier.

LE CHRIST.

Tous les membres qui ont assisté au congrès de Nevers, en 1851, se rappellent qu'en faisant la visite de la cathédrale, j'ai conduit le congrès dans la crypte et que j'ai fait remarquer le christ en question. Il s'éleva alors une discussion à ce sujet; je prétendais, avec plusieurs membres, que ce christ avait tous les caractères du commencement du treizième siècle, contre quelques personnes qui croyaient reconnaître des caractères du quatorzième siècle. Cependant la majorité se rangea de mon côté: les quatre clous ne permettaient pas d'assigner le quatorzième siècle.

En 1854, nous fîmes paraître la *Monographie de la cathédrale de Nevers*. Je ne pouvais pas oublier ce christ et je ne l'ai pas oublié; aussi je ne comprends pas comment M. Ruprick-Robert, auquel j'ai remis la *Monographie de la cathédrale*, et qui déclare s'être aidé de ce travail pour son mémoire, n'a pas lu ce qui se trouve à la page 102: « Ne sortons pas de la crypte sans jeter un coup d'œil sur deux objets d'art qui méritent bien notre attention: c'est d'abord.....; l'autre objet, capable de nous intéresser, est un christ placé au fond de la galerie qui servait de charnier aux chanoines, avec cette inscription: *O mors ero mors tua*, ô mort, je serai ta mort. Pensée bien consolante, qui proclame, au milieu même des tombeaux, l'immortalité, c'est-à-dire la destruction de la mort. En 1851, à l'époque du congrès, on a examiné avec intérêt ce christ, sur l'âge duquel on ne fut pas complètement d'accord. Les uns le faisaient remonter au treizième siècle; les autres l'attribuaient au quatorzième: nous le croyons du treizième. Les

pieds ne sont pas croisés et sont attachés par leurs cloqs au *suppedaneum*. Au lieu de ceinture, il est enveloppé d'une espèce de tablier; la figure est maigre et allongée; les bras sont étendus horizontalement, et les mains ne présentent aucun signe de crispations. Depuis notre visite dans cette galerie avec les membres du congrès archéologique, nous avons fait plusieurs observations que nous devons consigner ici. Nous croyons que ce christ a subi plusieurs restaurations à différentes époques; les jambes sont d'un bois différent du reste et assez bien travaillé. Le tablier est verrouillé; le corps du Christ n'est qu'ébauché et recouvert d'une toile artistement collée contre le bois et peinte; personne ne s'était aperçu de cette disposition, tant elle a été exécutée avec soin; des espèces de bezants, légèrement creusés, garnissent tout le pourtour de la croix et les quatre disques qu'on remarque à l'extrémité de chaque branche. Nous croyons que ces disques portaient en peinture les quatre animaux symboliques. »

M. de Soultrait, dans son *Guide archéologique dans Nevers*, imprimé en 1856, parle de ce christ à la page 20. Comment M. Ruprick-Robert a-t-il pu avancer avec autant d'assurance que ce christ était inconnu, et s'en attribuer la découverte ?

AUTEL DE SAINT-MICHEL.

Avant d'entrer en matière, quelques explications m'ont paru nécessaires.

Si nous en croyons nos auteurs ecclésiastiques, le culte de saint Michel était déjà répandu dans l'Eglise dès le premier siècle de l'ère chrétienne. La Synagogue l'honorait comme son protecteur, la nouvelle épouse de Jésus-Christ s'empressa de revendiquer cet honneur, que son indigne rivale ne méritait plus.

Simon Métaphraste rapporte la première apparition de l'archange, qui aurait eu lieu en Phrygie, vers la fin du premier siècle, et fait mention de l'érection d'un temple à l'occasion des miracles opérés dans cette circonstance.

Sozomène et Nicéphore parlent d'une apparition de saint Michel à Constantin-le-Grand, dès le commencement de son règne, à la suite de laquelle ce prince fit construire, sous son nom, une magnifique église à Constantinople.

Procope raconte que l'empereur Justinien éleva en son honneur jusqu'à six églises qu'il enrichit de précieux dons.

Mais les apparitions les plus remarquables du prince de la milice céleste, furent : 1° son apparition sur le mont Gargan en 492, dont l'Eglise fait la fête le 8 mai, et celle qui eut lieu à Rome un siècle environ après, lorsque la peste ravageait cette ville ; saint Grégoire-le-Grand étant en prière pour demander à Dieu la cessation du fléau, aperçut au-dessus du *môle d'Adrien* un ange qui remettait son épée dans le fourreau, indiquant par là que la colère de Dieu était apaisée. En mémoire de ce prodige, dix-huit ans plus tard, Boniface III ou IV fit construire une chapelle au même lieu ; le *môle d'Adrien* perdit son nom et se nomma le château Saint-Ange.

La France eut aussi son église dédiée à saint Michel. C'était en 709 ; le glorieux archange apparut à saint Aubert, évêque d'Avranches, et lui dit de la part de Dieu de faire construire en son honneur, une église au milieu de la mer, sur un rocher appelé la Tombe. Le saint, craignant une illusion, ne tint aucun compte de cette apparition, qui fut suivie d'une seconde, puis d'une troisième. À la troisième fois, l'archange imprima sur la tête du saint évêque un stigmat qui ne devait lui laisser aucun doute sur la vérité.

Les auteurs de la vie de saint Aubert, qui racontent ce fait, assurent que le chef du saint était encore, au siècle dernier, percé d'un trou par suite de ce stigmat.

Il fallut donc se soumettre ; une église fut bâtie sur le rocher de la Tombe, qui devint, depuis cette époque, un pèlerinage célèbre sous le nom de mont Saint-Michel.

On a dû remarquer que ces apparitions avaient toujours lieu sur les hauteurs : c'est sur le mont Gargan, c'est sur le *môle d'Adrien*, c'est au mont Saint-Michel. On dirait que l'archange

ait voulu indiquer par là ses fonctions de médiateur entre Dieu et les hommes.

Le culte aérien de saint Michel, qu'on nous permette d'employer cette expression, remonte à la plus haute antiquité. M. Albert Le Noir fait observer avec raison que les Grecs étaient dans l'usage de placer au sommet des tours de leurs monastères, des autels sous le vocable des archanges. Les moines de l'Occident adoptèrent de bonne heure ce mode. On lisait sur les tours de l'église de Saint-Gall : *Altare Sancti Michaelis in summitate*, pour la tour du nord, et pour celle du midi, *altare Sancti Gabrielis, archangeli in fastigio*.

« A l'abbaye de Centula (Saint-Riquier), dit le même auteur, le parvis carré qui précédait l'église, présentait trois portes surmontées de tours consacrées, dédiées aux archanges : *ipsa mania, quæ vocantur paradisus, turrata mole surgentia tribus altariis consecrata sunt : videlicet in porta occidentali altare Sancti Michaelis, in porta australi altare Sancti Gabrielis, in porta autem septentrionali altare Sancti Raphaelis...* Le plan de l'abbaye de Saint-Gall, postérieur aux travaux que Anglbert fit exécuter à Centula, fait voir aussi, en avant du parvis, deux tours, contenant à leur sommet les autels des archanges Michel et Gabriel. Ce culte se réduisit généralement à celui de saint Michel, chef de l'armée céleste et conducteur des âmes. Peut-être doit-on y voir la cause de la construction d'une seule tour à l'entrée d'un grand nombre d'abbatiales du onzième siècle. »

« La chapelle de Saint-Michel, placée originairement au sommet d'une des hautes tours, élevées auprès des parvis, fut établie ensuite généralement au premier étage ; deux tours romanes font voir des traces des chapelles de Saint-Michel ; elles sont à Brioude et à Saint-Quentin ; celle qui décore la façade occidentale de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, à Paris, en possédait aussi. On lit dans les *Us et Coutumes* de ce monastère, par l'abbé Guillaume III, que le jour de la fête de cet archange, on célébrait une messe le matin à son autel. *Ad altare B. Michaelis in magnâ turri*. On l'encensait après

la grand'messe : « *incensabunt altare B. Michaelis in majore turri.* »

« La grande tour qui précède l'abbatiale de Saint-Benoît-sur-Loire, est attribuée à l'abbé Gaulin, qui la fit construire en 1026, et lui donna le nom de tour Saint-Michel, parce qu'une chapelle consacrée à l'archange était établie au premier étage. » (1)

Beleth, savant auteur du douzième siècle, nous dit que depuis l'apparition de Saint-Michel sur le mont Gargan, toutes les fois qu'on a construit des églises en son honneur, on les a placées sur les lieux élevés, comme il semblait lui-même en avoir manifesté le désir (2).

On lit dans l'histoire des images de Jean de Molins, qu'il y avait à Louvain une église construite en l'honneur de saint Michel, au-dessus de la porte de la ville, porte qu'on nommait *Michaelium* (3).

Nous nous sommes étendu à dessein sur ce culte spécial rendu à saint Michel dans les *hauts lieux*, parce que nous trouvons le même culte dans notre église cathédrale de Nevers, dès le commencement du treizième siècle. Au-dessus du portail principal, placé au nord, une chapelle assez vaste ayant son autel, était dédiée au chef de la milice céleste. Cette chapelle avait été

(1) *Architecture monastique*, par Albert Le Noir, tome II, p. 67 et 68.

(2) *Hic quoniam in monte Gargano, visus sit. ac ipse locum sibi in alto elegerit, ideo et ubique fere terrarum in edito loco basilica construitur* Divinor. off. explicatio. Cap. 154.

(3) *Ecclesia Michaelis, supra portam quam Michaelium vetusto more dicere possumus.* (Addenda).

De fundatione altaris B. Michaeli quod erit in capella construenda desuper magnam januam seu magnum portale versus turrem comitis; cujus collatio ad capitulum pertinet et tenetur capellanus ad perpetuam residentiam, nec potest se absentare sine licentia capituli; tres missas qualibet hebdomada in dicta capella cum fuerit edificata et interim ipsas ad altare B.-J. Baptistæ celebrare tenebitur; infra annum ad sacerdotium promovebitur, singulis diebus omnibus horis interesse tenebitur, nisi legitime impeditus.

fondée par Hervé, comte de Nevers et Mahaut, son épouse, avec une rente de 20 livres, à prendre, 10 livres sur les revenus des foires du pont de Nevers, et 10 livres sur le péage. Ce fait était consigné sur le registre du Chapitre connu sous le nom de *livre-noir*. Il est à croire qu'un accident quelconque aura détruit ce portail et par suite la chapelle qui lui était superposée, puisque nous avons la date du portail actuel, 1280. Le même livre noir parle dans un acte postérieur, qui pourrait être du quatorzième siècle « de la fondation de l'autel de Saint-Michel, à ériger dans la chapelle qu'on doit construire au-dessus de la grande porte ou du grand portail, vis-à-vis la tour du comte, et dont la collation appartient au chapitre. » Il est stipulé que le chapelain sera tenu à une résidence perpétuelle, il ne pourra s'absenter qu'avec l'assentiment du chapitre ; il célébrera trois messes par semaine dans ladite chapelle, quand elle sera construite, et en attendant, il sera tenu de les dire à l'autel de Saint-Jean-Baptiste. Dans le cas où il ne serait pas prêtre, il sera obligé, dans l'année, de se faire ordonner. Il devra tous les jours et à toute heure, demeurer à son poste. *Singulis diebus, omnibus horis interesse tenebitur, nisi legitime impeditus* (1).

Dans le pouillé du diocèse de Nevers, dressé au quinzième siècle, on voit que la chapelle était rétablie ; il y est fait mention de l'autel érigé au-dessus du portail. *Altare sancti Michaelis fundatum supra portale ecclesie Nivernensis* (2).

Nous trouvons dans le même pouillé : *Altare S. Barbaræ fundatum super votam (ou voltam) S. Joannis*. Il nous sem-

(1) Le *Livre-Noir* a été perdu, mais on avait fait un recueil abrégé des matières qui y sont contenues. Ce recueil a été heureusement conservé, il est entre les mains de M. l'abbé Imbert, curé de Saint-Agnan de Cosne, qui a bien voulu nous le communiquer.

(2) Nous avons reproduit ce pouillé dans la *Monographie de la cathédrale de Nevers*. On y voit que sainte Barbe avait aussi un autel sur la voûte de Saint-Jean, c'est-à-dire dans la tour qui s'élevait à cet endroit ; c'était sans doute pour rappeler que cette sainte avait passé une partie de sa vie dans une tour. Dans un autre pouillé, déposé aux archives de la ville, on lit : *Capella Sanctæ Barbaræ, super testitudinem Sancti Joannis*.

blait que la traduction de ce latin n'était pas difficile, et nous disions tout simplement : *Sur la voûte, au-dessus du portail, ou sur le portail*. M. Ruprick-Robert prétend qu'il faut traduire comme s'il y avait : *Ad portale, ad votam*, ce que nous ne pouvons admettre ; jamais *ad* n'a été le synonyme de *super*. Nous venons d'ailleurs de prouver que la tradition constante confirme ce que nous avons avancé. Nous avons indiqué les rainures disposées dans les meneaux des contreforts, au-dessus des deux portails, destinées sans doute à recevoir les vitraux de tribunes qui les dominaient. M. Ruprick-Robert n'y a pas fait attention, ou plutôt refuse de les reconnaître. Quant à nous, nous certifions qu'elles existent.

Revue des Sociétés savantes des départements

*Publiée sous les auspices du Ministre de l'instruction
publique et des cultes.*

SECTION D'ARCHÉOLOGIE.

**BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ NIVERNAISE DES LETTRES, SCIENCES ET
ARTS. — Deuxième volume n° 5.**

Le Bulletin de la Société nivernaise renferme deux articles qui peuvent intéresser particulièrement la section d'archéologie. L'un, qui a pour titre : *Réponse au Rapport de M. Morellet sur la numismatique nivernaise, de M. de Soultrait*, ne saurait être ici l'objet d'un examen qui nous obligerait à rapprocher des assertions du Rapport les réponses de M. de Soultrait. Mais nous devons dire qu'après avoir lu attentivement la défense de l'auteur de la *Numismatique nivernaise*, il nous a semblé qu'elle reste presque sur tous les points victorieuse. Ce n'est pas que M. Morellet manque d'érudition et de sagacité ; mais M. Georges de Soultrait, esprit juste et solide, a fait des mo-

numents du Nivernais : monnaies, médailles, jetons, sceaux, chartes, etc., une étude spéciale, et, sur ce terrain, il prouve qu'il n'a rien négligé ni rien affirmé sans preuves. Du reste, le débat est parfaitement courtois, et nous sommes persuadé que la pensée qu'il pourra rencontrer encore la critique attentive, quoique bienveillante, de M. Morellet, n'est pas de nature à disposer M. de Soultrait à se relâcher, dans un prochain ouvrage, de la consciencieuse exactitude qu'il s'est efforcé d'apporter dans tous ses travaux.

L'article que M. l'abbé Crosnier a consacré au *symbolisme*, à *ses causes*, à *ses développements*, touche, comme on le voit, à une des questions les plus vastes et les plus importantes de l'archéologie. Elle a été traitée avec le soin et l'érudition que comportait l'exposé très-succinct d'un si grand sujet. Après avoir défini le symbole, un signe sensible qui exprime une idée cachée en rapport avec l'image qui frappe nos sens, M. l'abbé Crosnier montre que le symbolisme est une langue universelle que tous les peuples ont parlée et que ses différents caractères primitifs sont partout les mêmes, parce qu'ils se trouvent dans la nature, qui ne change pas. Nous regrettons de ne pouvoir le suivre dans son travail; mais nous ne résumerions pas son résumé substantiel sans lui nuire, et ce n'est point ici le lieu de le développer. Il nous suffira de dire que l'article de M. l'abbé Crosnier, écrit d'un style vif et élégant, est plein de science, de faits et d'idées. L'auteur, parfaitement versé dans la matière, l'expose avec une méthode et une clarté dont on jugera par la citation du passage suivant, où il rappelle, en les caractérisant, les différentes branches du symbolisme avant la venue de Jésus-Christ.

(*Suit la citation.*)

**Compte-rendu du travail de M. Bornet, sur la
théorie des combinaisons et sur le dévelop-
pement des puissances des polynomes,**

Par M. Alfred CÉRODDE, ingénieur.

M. le Président nous a chargé d'examiner un mémoire *sur les mathématiques pures*, présenté par M. Bornet, membre de la Société. Nous avons lu avec un vif intérêt ce travail, qui roule *sur la théorie des combinaisons et sur le développement des puissances des polynomes*.

Tout le monde connaît le binôme de Newton, et la signification, dans la théorie des combinaisons, des coefficients affectés aux différents termes dans les puissances positives du binôme. On trouve ces notions dans tous les traités élémentaires; mais, relativement aux mêmes questions concernant les puissances négatives des binômes et les puissances positives ou négatives des polynomes, la plupart de ces traités laissent beaucoup à désirer.

Le travail de M. Bornet est destiné à compléter cette lacune.

Au moyen d'une méthode d'induction uniforme pour tous les cas, le mémoire donne la loi du développement des puissances positives et négatives des polynomes en général, et cette méthode conduit directement à la signification des coefficients.

On se fait une idée parfaitement nette du développement des puissances d'un binôme; mais, il n'en est plus de même, en raison de la multiplicité des termes, des puissances des polynomes plus composés.

Au moyen d'un rapprochement entre les nombres figurés et le développement des puissances des polynomes, l'auteur du mémoire présente une méthode qui sert à former sans aucune incertitude les puissances des polynomes, et qui, par l'emploi de constructions géométriques, rend le développement de ces

puissances aussi saisissable à l'esprit et même à l'œil que celui des binômes.

On trouve dans le travail de M. Bornet une démonstration géométrique des propriétés des nombres figurés, qui y sont considérés sous un point de vue nouveau. On y voit en outre l'examen de toutes les questions accessoires à la formation des puissances des polynômes, comme le nombre des termes dans chaque cas, etc.

En résumé, les recherches auxquelles s'est livré M. Bornet nous paraissent étendre et compléter deux questions importantes de l'analyse algébrique : la théorie des combinaisons, et la formation des puissances des polynômes.

Nous proposons, en conséquence, que le travail de M. Bornet soit inséré dans un des prochains numéros du *Bulletin de la Société*.

Épisode de 1793, à Saint-Amand-en-Puisaye.

*Extrait d'un travail communiqué à la Société Nivernaise par
M. l'abbé MILLET, chanoine honoraire, doyen de Saint-Amand.*

C'était le 28 frimaire, neuf heures du matin. A ce jour correspond, dans le calendrier républicain, le nom appétissant pour les estomacs de la Convention, du tubercule parfumé du Périgord, la truffe. — A Saint-Amand, c'est encore le 18 décembre, saint temps de l'Avent, temps préparatoire à la fête de Noël. — Le conseil général a été convoqué d'urgence, à cette heure matinale ; il a appelé dans son sein le comité de surveillance, ils sont réunis au grand complet. Le citoyen N..., procureur de la commune, prend la parole :

— En ce moment, plusieurs personnes rassemblées dans l'église de cette commune y sonnent les cloches. — En effet, les clo-

ches jettent aux airs avec frénésie leurs volées séditeuses. — Le rassemblement grossit d'instant en instant, — des suites *fâcheuses* sont à craindre. Je requiers le conseil et le comité de prendre des mesures.

Ces dernières paroles sont couvertes par le bruit d'une foule considérable du dehors, qui se précipite dans la salle des délibérations.

Le Président, à la foule qui envahit la salle. — Quel est le motif de votre rassemblement ? Que demandez vous ?

La foule en masse. — On a détruit la religion, nous voulons la rétablir. Nous voulons que notre curé nous dise messe et vêpres *tous les dimanches et fêtes*, comme par le passé !

Le citoyen Etienne Plançon, surnommé Fichot, se détachant de la foule et interpellant le procureur de la commune :

— Vous avez voulu faire fermer les portes de l'église. Si vous l'aviez fait, je vous aurais, *moi*, fait tomber la tête.

Le maire, au citoyen Plançon et à la foule. — Citoyen, je te rappelle au respect dû au citoyen procureur, il est l'organe de la loi. — Et vous, citoyens, votre rassemblement est contraire aux lois. — Depuis quelque temps, il est vrai, le citoyen Louault, ministre du culte catholique, a *cessé* ses fonctions, mais c'est de son propre mouvement..... et d'après l'arrêté du citoyen Fouché, représentant du peuple dans ce département. — Cet arrêté que nous vous avons promulgué, le 18 octobre dernier, vieux style, porte que « les derniers jours de chaque décade » seront désormais les *seuls* jours de repos et de *fête* pour *tous* les « citoyens. » — Dans ces jours, « on s'attachera principalement » à honorer les vertus, les mœurs, le travail, l'industrie, etc. » — L'observation de cet arrêté nous est rappelée par l'administration supérieure du district de Cosne. — Le citoyen Louault, vous le voyez, reste donc libre de dire la messe. — Toutefois, s'il continue à la dire, elle ne pourra être annoncée par le son des cloches. — Les cloches laissées à cette commune n'ont plus cette destination. — L'une sert de timbre à l'horloge, — l'autre de signe de ralliement pour les assemblées de la commune et les cas d'alarme. — Vous voulez que votre curé vous dise messe

et vêpres tous les dimanches et fêtes, comme par le passé, c'est à lui de voir ce qu'il peut et veut faire à cet égard ; il est ici, qu'il s'explique lui même ; quant au conseil général de la commune, il n'a le pouvoir de statuer sur aucune demande tendant à faire célébrer quelque office que ce soit de votre culte.

Le citoyen Louault. — Mes amis, je ne puis que m'associer aux paroles si sages du citoyen maire, et avec lui, vous rappeler à la tranquillité, à l'ordre et à la paix. — Vous voulez vos anciens offices du dimanche et des fêtes ; la loi a aboli les dimanches, elle les a remplacés par les décadis, les fêtes civiles, les sans-culotides. — Vous voulez que les exercices de votre culte vous soient annoncés par le son des cloches ; — on vous l'a dit, il n'y a plus de cloches, comme signe extérieur de ralliement religieux ; il y a un timbre d'horloge et une cloche pour sonner le tocsin, et annoncer les assemblées municipales. — La loi n'en permet pas un autre usage. Respect, obéissance à la loi !

L'orateur, après ces quelques paroles prononcées avec une contrainte et un embarras visibles, se rassied.

Le citoyen Magnier (1). — Je suis chargé, par le peuple, de porter ses réclamations au conseil de la commune, et c'est au nom du peuple que je dis : Nous voulons que M. le Curé fasse l'office comme par le passé, et particulièrement les jours de dimanche et de fêtes. Nous voulons que l'office soit annoncé au son des cloches, selon l'usage, ainsi que cela se pratique dans les *paroisses environnantes*. Nous voulons que M. le Curé continue, comme anciennement, à administrer les malades, à marier, à baptiser dans l'église, à enterrer dans le cimetière. — Une croix y ombrageait la cendre de nos pères, elle en a été arrachée ; nous voulons qu'elle soit replacée, ainsi que toutes les autres croix qui ont été enlevées dans l'étendue de la paroisse. Et vous, Monsieur le Curé vous n'avez pas désavoué mes paroles, car votre cœur, nous le savons, sent et bat à l'unisson de nos cœurs. — Vous nous avez appris, comme vos

(1) Il était maître d'école de la paroisse et chantre à l'église.

prédécesseurs l'ont fait à nos pères , les commandements de Dieu et de l'Eglise, et vous nous avez dit qu'il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes. — Or, Dieu nous ordonne de sanctifier les dimanches et fêtes, l'Eglise nous ordonne d'entendre la messe les dimanches et fêtes; nous obéirons donc à Dieu et à l'Eglise, et nous laisserons là le citoyen Fouché et ses décads, et ses vertus et ses mœurs.

Notre marché avait lieu le lundi, vous l'avez mis au lendemain de vos décades; nous voulons qu'il soit remis au lundi.

Le conseil, effrayé de cette vigoureuse déclaration, fait poser par son président, au citoyen Magnier, cette insidieuse question :

Le maire. — Citoyen, est-ce en ton nom personnel ou au nom du peuple que tu viens de parler ?

Le citoyen Magnier. — Je l'ai dit, c'est au nom des citoyens assemblés qui m'en ont chargé.

Les cent voix de la foule, confirmant par leur approbation les paroles de leur orateur, s'élèvent et disent :

— C'est en notre nom qu'il a parlé !!!

Le maire. — Cette réclamation est contraire à l'égalité et à la protection accordée par la Convention nationale à l'exercice des cultes de toutes les religions. Le citoyen Fouché, représentant du peuple, a aboli par son décret tout signe *privilegié et extérieur*. Les exercices du culte catholique ne doivent pas être annoncés plus que les autres. — Ce culte ne doit pas être non plus professé publiquement. — Citoyens, obéissance à la loi ! — La loi n'interdit pas le culte catholique; les offices pourront donc en être célébrés dans cette commune, mais ils ne seront point annoncés au son de la cloche ni autrement. — Quant aux autres signes extérieurs de religion, ils ne peuvent être rétablis.

Vous réclamez le rétablissement du marché au *lundi*. Citoyens, il n'y a plus de *lundi*, parce que il n'y a plus de *semaines*, mais des *décades*, et dans chacune, un *primidi*, un *sextidi*. Toutefois, le conseil examinera l'avantage ou le désavantage qui pourrait résulter pour la commune d'un autre jour pour la tenue du

marché. Citoyens, de nouveau je vous adjure de vous retirer et d'obéir à la loi.

Toutes les voix de la foule. — Nous ne voulons point reconnaître toutes ces lois. Nous voulons que nos offices soient dits comme par le passé, qu'ils soient annoncés au son de la cloche.

Alors un homme sort de la foule, il vient se poser carrément devant le président et, d'une voix stridente, lui jette à la face cette énergique apostrophe :

— Citoyen maire, tu nous f... des mensonges (1). (Tonnerre d'applaudissements du peuple.)

Le citoyen Magnier reprend la parole. Il appelle le citoyen Béchereau pour exposer un fait personnel.

Le citoyen Béchereau. — On a arraché ma croix, je vais la faire replacer, et si quelqu'un s'avise d'y toucher, il verra !

Le maire. — Citoyen, tu menaces le conseil, je te rappelle à l'ordre. Au nom de la loi, je te défends de replacer cette croix, ni aucun signe extérieur de quelque culte que ce soit.

Le citoyen Béchereau — Au nom de notre loi de chrétiens, je replacerai ma croix, et si maire ou conseil osent l'arracher, maire ou conseil auront affaire à moi (2). (Tonnerre d'applaudissements et cris de tous les points de la foule.)

— Nous replacerons nos croix qu'on a arrachées ; nous voulons que les offices de notre culte soient annoncés au son de la cloche.

Nouvelles instances collectives du conseil et du citoyen Louault pour rappeler les citoyens à l'obéissance à la loi. — Tous les moyens de persuasion échouent.

Le maire, se couvrant. — L'assemblée dégénère en insurrec-

(1) Ce généreux et rude chrétien était Pierre-Charles Foutrier ; il était natif de Dampierre, âgé d'à peine vingt ans ; il n'y avait que trois mois qu'il était marié.

(2) Cette croix subsiste encore, sous le nom bien mérité de *Croix Béchereau*. Elle se dresse au point d'intersection de la ville et du faubourg de Dampierre, en face de l'avenue du cimetière : c'est l'ancienne *Croix-Blanche* de ce faubourg.

tion, dit-il; j'en laisse à qui de droit la responsabilité. Je lève la séance.

Le maire se retire à la tête du conseil général et du comité de surveillance.

A la suite de cette énergique manifestation furent arrêtés : Jean-François Magnier, le courageux instituteur; Etienne Plançon, dit Fichot; Jean-Baptiste Béchereau, François Gourdet, Pierre-Charles Foutrier, natif de Dampierre, et enfin Nicolas Louault lui-même, que son serment et ses efforts pour calmer l'émeute n'avaient pu garantir des poursuites révolutionnaires. Tous les six furent expédiés sur Paris et déposés sous les verroux dans la prison dite *Égalité*.

Nicolas Louault devait sauver tous ses compagnons d'infortune; il était le principal accusé, on ne sait trop pourquoi; il avait, dit-on, parmi les juges du tribunal révolutionnaire un parent ou ami intime, qui avait entrepris de le sauver; l'élargissement du principal accusé arrêtait toute poursuite à l'égard des autres. C'est ce qui nous explique l'arrêt suivant :

« Vu, par le tribunal révolutionnaire séant au palais de justice à Paris, les pièces du procès contre Charles Foutrier, Plançon, dit Fichot; Jean-Baptiste Béchereau, et François Gourdet, habitants de Saint-Amand; le tribunal, ouï l'accusateur public, après en avoir délibéré, attendu que le *rassemblement* dont s'agit, n'a présenté aucun caractère contre-révolutionnaire; aux débats qui ont eu lieu sur l'accusation principale, Louault et Magnier, *principaux accusés*, ont été *acquittés* par le jury; — Que dès-lors, il n'y a lieu à accusation contre Foutrier, Plançon, Béchereau et Gourdet, prévenus de *complicité* dans un délit jugé *non révolutionnaire*, ordonne qu'ils seront mis sur-le-champ en liberté. Qu'en conséquence, ils soient élargis de la maison d'arrêt, dite *Égalité* où ils sont détenus, et renvoyés sous la surveillance de leur commune, à laquelle ils seront tenus de se présenter sitôt leur arrivée.

• Fait et jugé le 22 floréal.

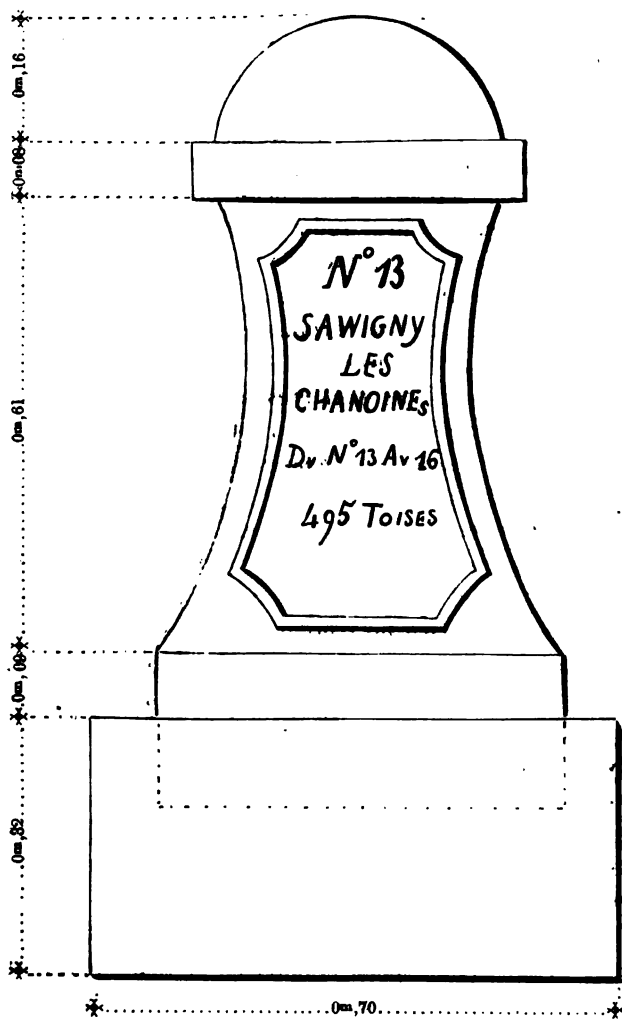
**Note relative à une borne trouvée sur les
*Sables.***

(COMMUNE DE NEVERS.)

En procédant dernièrement à la démolition d'un vieux mur de soutènement pour élargir la route impériale n° 7 à une centaine de mètres au-delà de la levée de Gimouille, on a trouvé la borne dont nous avons l'honneur d'offrir le dessin à la Société. On sait qu'avant la révolution française les routes étaient, ou *royales* ou *seigneuriales*. Jusqu'au commencement du dix-huitième siècle, ces dernières seules étaient entretenues au moyen de *corvées*; quant aux routes de premier ordre, elles étaient à la charge de l'épargne royale; c'est-à-dire qu'elles étaient fort mal entretenues, l'argent qui aurait dû servir à leur entretien étant le plus souvent détourné de sa destination pour quelque autre emploi plus directement agréable au monarque. Ce fut seulement vers 1725 que les intendants de Champagne et d'Alsace essayèrent les premiers d'appliquer les corvées à l'entretien et à la construction des routes royales; avec ce moyen puissant, on construisit, en cinquante ans, de cinq à six mille lieues de routes, mais au prix de dépenses excessives en main-d'œuvre. Supprimée dans toute l'étendue de la France en 1776, sous l'administration de Necker, la corvée fut bientôt rétablie par suite de la difficulté qu'on trouvait à y suppléer : ce mode de travail, inique et onéreux, fut définitivement aboli en 1786.

La borne trouvée sur les *Sables* est selon toute apparence une borne de corvée, indiquant la longueur de route dont l'entretien était mis à la charge des habitants de Savigny-les Chanoines.

Alfred CIRODDE.



Échelle de 1/10 (0m,01 pour 1 mètre).

La Rivière.

A L'YONNE.

Toute chose a dans ce bas monde
Une voix pour qui la comprend ,
Ecoutez la leçon profonde
Que dit la rivière en courant :

Je suis fille du ciel , la nue
Me porta dans son flanc vermeil ,
Sur la terre je suis venue
Avec un rayon de soleil !

Là-haut , dans les forêts prochaines
Que Dieu me donna pour berceau ,
Je chantais avec les grands chênes ,
Avec la brise , avec l'oiseau .

Source fraîche , en mon lit de mousse
Sous les rameaux verts abrité ,
Ma vie était riante et douce
Dans sa tranquille obscurité ;

Pourtant je fus , impatiente ,
Ces jours libres de tout souci ,
Sans y songer , suivant ma pente ,
Du mont natal j'arrive ici ;

Aujourd'hui je suis la rivière
Roulant son onde en liberté ,
Je suis l'amour de la meunière ,
Du vallon je suis la gaité !

Tantôt je cours échevelée
Jetant l'écume sur mes bords ,
Tantôt sous les saules voilée
Au détour des prés je m'endors ;

Tout me fête... les fleurs sauvages
Cherchent le miroir de mes eaux ;
Les grands bois aiment mes rivages ,
Le vent caresse mes roseaux ;

Car je répands , féconde et vive ,
La joie avec mes flots chantants ,
Et l'on m'accueille quand j'arrive
Comme un sourire du printemps ,

Je passe et le moulin alerte
Reprend soudain son gai babil ,
Je mets aux prés leur robe verte
Que demain va fleurir avril ;

Je donne au voyageur , mon frère ,
Las de la route et du soleil ,
S'il a soif, mon eau salubre ,
Mon murmure , s'il a sommeil ;

Heureuse encor , sous ces ombrages
Je voudrais borner mon chemin ,
Vœux impuissants !... vers les orages
Le destin m'entraîne et demain.....

Demain hélas ! je serai fleuve !
Adieu , prés verts , bois printaniers ,
Flots clairs où la biche s'abreuve ,
Où se baignent les bleus ramiers !

Demain dans le fracas des villes
Pleurant mon paisible passé ,
Je traînerai mes flots serviles ,
En un lit par l'homme tracé ;

Demain , demain , destin étrange !
Ce cristal transparent et pur
Des cités roulera la fange
Et du ciel ternira l'azur !

Cette onde calme va connaître
Demain la tempête et l'écueil ,
Demain sa colère peut-être
Sur mes bords sèmera le deuil !

Et quand viendra l'heure où ma course
Dans l'Océan devra finir ,
Je n'aurai gardé de ma source
Rien !... à peine le souvenir !

J'irai jeter mes eaux impures
Dans ce gouffre immense et sans fond
Où tombent toutes les souillures ,
Où tout s'abîme et se confond !

Et là , gémissant sur la grève ,
J'attendrai qu'au signal de Dieu
Un rayon du soleil m'enlève
Et m'épure dans le ciel bleu !

Oui toute chose a dans ce monde
Une voix pour qui la comprend ,
Et voilà la leçon profonde
Que dit la rivière en courant !

E. BOGROS.

**Extrait d'un ancien manuscrit sur l'origine
du prieuré et de la ville de Corbigny.**

La plupart de nos localités les plus importantes ont une origine toute religieuse. Déjà nous avons eu occasion de faire cette observation; l'histoire du prieuré et de l'abbaye de Corbigny va nous en fournir une nouvelle preuve.

Vers la fin du septième siècle, un seigneur, nommé Corbon, possédait de riches et importants domaines dans la contrée qui formait la frontière des deux comtés de Nevers et d'Avallon. Un de ces domaines, placé sur la petite rivière de l'Angulson, à peu de distance de son embouchure dans l'Yonne, renfermait une villa qui était le domicile privilégié de Corbon; c'était la *Villa Corbonis*; le nom lui resta, légèrement modifié, dans celui de Corbigny.

Le propriétaire était aussi illustre par sa piété et sa charité que par ses richesses. Dieu lui accorda un fils qui devait hériter des grands biens de son père et de son amour pour la religion; ce fut Vuldrade ou Guldrade, que d'autres nomment encore Waré,

Arrivé à l'âge mûr et maître des propriétés que son père lui avait laissées, il consacra une partie de son immense fortune au soulagement des pauvres et à des fondations pieuses.

Vers le même temps, il plut à Dieu d'étendre la gloire de saint Préject, dont les reliques étaient déposées dans une chapelle de Flavigny, et de multiplier les miracles en faveur de ceux qui avaient recours à son intercession. Waré conçut le projet de faire construire, en l'honneur de ce saint, un monastère, et de le doter largement. Il fit donc son testament dans ce sens, et, par acte authentique, il légua à cet effet une partie de ses vastes héritages. Les moines qu'il choisit devaient suivre la règle et les constitutions du grand saint Benoît.

Parmi les biens que Waré avait légués au nouveau monastère, se trouvait la terre de Corbigny et ses vastes dépendances.

Cependant Waré, après avoir légué à Dieu tous ses biens, éprouva le besoin de se consacrer aussi lui-même. Il fit de si grands progrès dans la vertu, qu'à la mort de Magnoldus tous les religieux le choisirent pour lui succéder.

Jusque-là, la terre de Corbigny était confiée à des fermiers; mais comme cette propriété était fort éloignée de Flavigny, il était difficile d'exercer la surveillance nécessaire; les religieux ne pouvaient s'en occuper qu'aux dépens de la régularité et de la discipline, il fallut donc penser à mettre fin à ces abus; c'est ce que fit l'abbé Manassès, successeur de Waré.

Il est probable que déjà Corbigny était considéré comme une *cella* ou prieuré simple, ayant sa chapelle pour les secours spirituels des colons. Manassès adressa à Charlemagne une supplique à l'effet d'être autorisé à établir à Corbigny un monastère à la gloire de Dieu, au nom et à la mémoire du glorieux saint Pierre et des douze apôtres. Douze religieux, sous la conduite d'un chef ayant le titre de doyen, devaient rappeler cette intention formelle de Manassès. L'acte portait que Corbigny reconnaîtrait toujours sa dépendance de l'abbaye de Flavigny, qu'il considérerait comme *sa source et sa mère*. Charlemagne octroya ce qui lui était demandé. L'acte apprend qu'il envoya en même temps à Manassès une châsse d'argent contenant plusieurs reliques précieuses. Cet acte est de 780. On ignore ce qui empêcha l'exécution de ce projet. Ce ne fut que près d'un siècle après, en l'an 864, que saint Egile, seizième abbé de Flavigny, entreprit de le réaliser.

Il partit le lendemain de Pâques avec les ouvriers nécessaires et les religieux qui devaient commencer cet établissement, chargés de surveiller les travaux. Il y avait alors dans le monastère de Flavigny un religieux nommé Wilfride, qui avait abandonné une riche position dans le monde, pour se réfugier dans le cloître; il pouvait être d'un grand secours dans cette circonstance, sa sœur Adélaïs avait épousé Louis-le-Bègue, roi de France. Il sut intéresser son beau-frère à cette entreprise, et le roi contribua de ses propres fonds à la construction du monastère de Corbigny; Flavigny fournit le reste. Aussi, ajoute le

chroniqueur, pour conserver le souvenir de cette fondation royale, les rois de France *lui ont toujours fait porter dans le fond de ses armoiries des fleurs de lys sans nombre*. Le chef portait le titre de doyen.

Ce fut Wilfride lui-même, frère de la reine, qui fut leur premier doyen ; mais, en 880, il quitta cette charge pour devenir abbé de Flavigny, à la place d'Adalgair qui s'en démit pour monter sur le siège épiscopal d'Autun.

Vers l'an 985, les religieux de Corbigny, soumis jusque-là à Flavigny, se créèrent un abbé indépendant. Robert, proche parent de Landry, comte de Nevers, eut cette charge. Telle fut l'origine du prieuré et de la ville de Corbigny.

GROSNIER.



RECHERCHES SUR LES COMBINAISONS

ET SUR LES

PUISSANCES DES POLYNOMES.

§ I.

Le point de départ de la théorie des combinaisons, c'est le binôme de Newton. L'illustre géomètre n'a point fait connaître par quelles considérations il avait obtenu la formule générale qui donne le développement des puissances d'un binôme ; mais il n'est pas douteux qu'il doit cette découverte à l'heureuse idée de former par des multiplications successives le produit des binômes $x + a$, $x + a'$, $x + a''$, &c, différant tous par la seconde lettre : par là, il a évité les réductions qui ont lieu lorsqu'on opère sur des binômes égaux, ce qui fait disparaître toute trace de la loi cherchée. Cette méthode lui a fait reconnaître qu'en ordonnant le développement suivant les puissances décroissantes de la lettre x , le coefficient du terme de rang $(n + 1)$ contenant x^{m-n} , est égal à la somme des produits n à n tous distincts que l'on peut former avec les facteurs a , a' , a'' , &c.

Pour passer de ce premier résultat à la puissance m du binôme $x + a$, il suffit de faire $a = a' = a''$ &c, et le terme général occu-

pant le rang $(n+1)$ devient $A a^n x^{m-n}$, dans lequel le coefficient A est un nombre abstrait égal au nombre de produits différents de n facteurs que l'on peut former avec m lettres.

On démontre facilement que ce nombre a pour expression :

$$\frac{m. m-1. m-2. m-3. \dots [m-(n-1)]}{1. 2. 3. 4. \dots n.} = \frac{P}{Q}.$$

Dans cette formule, le numérateur P exprime le nombre de tous les arrangements n à n que l'on peut former avec m lettres, en disposant les n lettres de chaque arrangement les unes à la suite des autres, dans tous les ordres possibles.

Le dénominateur Q représente le nombre de permutations que l'on peut faire subir à un assemblage de n lettres différentes.

D'où il est facile de conclure que le nombre total de produits distincts ou de combinaisons n à n que l'on peut former avec m lettres, est égal au rapport $\frac{P}{Q}$.

§ II.

Le développement de la puissance m du binome $(x+a)$ se présentera donc sous cette forme :

$$\begin{aligned} (x+a)^m = & x^m + m a x^{m-1} + \frac{m. m-1}{1. 2.} a^2 x^{m-2} + \frac{m. m-1. m-2}{1. 2. 3.} a^3 x^{m-3} \\ & + \frac{m. m-1. m-2. m-3}{1. 2. 3. 4.} a^4 x^{m-4} + \dots + \frac{m. m-1. m-2. m-3. \dots [m-(n-1)]}{1. 2. 3. 4. \dots n.} a^n x^{m-n} \dots + m a^{m-1} x + a^m. \end{aligned}$$

Lorsque a est négatif, le développement devient :

$$\begin{aligned} (x-a)^m = & x^m - m a x^{m-1} + \frac{m. m-1}{1. 2.} a^2 x^{m-2} - \frac{m. m-1. m-2}{1. 2. 3.} a^3 x^{m-3} \\ & + \frac{m. m-1. m-2. m-3}{1. 2. 3. 4.} a^4 x^{m-4} - \dots + \frac{m. m-1. m-2. m-3. \dots [m-(n-1)]}{1. 2. 3. 4. \dots n.} a^n x^{m-n} \dots + m a^{m-1} x - a^m. \end{aligned}$$

Dans cette dernière série, tous les termes de rang pair sont négatifs.

On peut faire sur ces formules les remarques suivantes :

- 1° Tous les termes sont homogènes par rapport à x et a ;
- 2° Le nombre des termes du développement est toujours $m + 1$;

3° Les coefficients des termes également éloignés des extrémités de la série sont égaux en faisant abstraction du signe ; car on reconnaît facilement que, quels que soient m et n , on a toujours

$$\frac{m.m-1.m-2\dots m-(n-1)}{1.2.3\dots n} = \frac{m.m-1.m-2\dots m-(m-n-1)}{1.2.3\dots m-n}.$$

Il suffit, pour cela de mettre l'équation sous la forme :

$$\frac{m.m-1.m-2\dots [m-(n-1)] (m-n)\dots 3.2.1}{m.m-1.m-2\dots (n+1). n\dots 3.2.1} = 1.$$

Cela résulte aussi de ce que, si l'on avait ordonné suivant les puissances décroissantes de a , en renversant la série, la valeur des coefficients n'aurait pas changé : puisqu'elle est indépendante de x et de a , mais dépendante seulement des exposants n et $m-n$.

§ III.

Si l'on fait $x = a = 1$ dans chacun des développements de de § (II), on obtient deux résultats remarquables, savoir :

- 1° Que le nombre total des combinaisons 1 à 1, 2 à 2, 3 à 3... m à m , que l'on peut former avec m lettres, est égal à $(2^m - 1)$;
- 2° Que le nombre des combinaisons où les lettres entrent en nombre impair, surpasse toujours d'une unité le nombre des combinaisons à facteurs pairs.

Si l'on représente par A le nombre des combinaisons impaires, et par B le nombre des combinaisons paires, on trouvera :

$$A + B = 2^m - 1 \quad \text{et} \quad A - B = 1$$

d'où l'on tire $A = 2^{m-1}$ et $B = 2^{m-1} - 1$.

Puissances négatives et entières des binômes

§ IV.

Ce qui précède se rapporte aux puissances positives du binôme $(x+a)$: si l'on aborde le cas des puissances négatives, on sera conduit naturellement à essayer le même mode d'induction pour découvrir la loi du développement, mais au lieu de la multiplication, ce sera la division qui devra y conduire.

On trouvera successivement par les règles de la division algébrique, et en ordonnant suivant les puissances décroissantes de x , les séries ci-après :

$$\begin{aligned} \frac{1}{x+a} &= x^{-1} - a x^{-2} + a^2 x^{-3} - a^3 x^{-4} + a^4 x^{-5} - \&. \\ \frac{1}{(x+a)(x+a')} &= x^{-2} - (a+a') x^{-3} + (a^2 + a a' + a'^2) x^{-4} - (a^3 + a^2 a' \\ &\quad + a^2 a' + a a'^2) x^{-5} + (a^4 + a^3 a' + a^2 a'^2 \\ &\quad + a a'^3) x^{-6} - \&. \\ \frac{1}{(x+a)(x+a')(x+a'')} &= x^{-3} - (a + a' + a'') x^{-4} + (a^2 + a'^2 + a''^2 \\ &\quad + a a' + a a'' + a' a'') x^{-5} \\ &\quad - (a^3 + a'^3 + a''^3 + a^2 a' + a^2 a'' + a'^2 a + a'^2 a'' \\ &\quad + a''^2 a + a''^2 a' + a a' a'') x^{-6} \\ &\quad + \left\{ \begin{array}{l} a^4 + a'^4 + a''^4 \\ a^3 a' + a^3 a'' + a'^3 a + a'^3 a'' + a''^3 a \\ + a''^3 a' \\ a^2 a'^2 + a^2 a''^2 + a'^2 a''^2 \\ a^2 a' a'' + a'^2 a a'' + a''^2 a a' \end{array} \right\} x^{-7} \\ &\quad - \& \&. \\ \frac{1}{(x+a)(x+a')(x+a'')(x+a''')} &= x^{-4} - (a + a' + a'' + a''') x^{-5} \\ &\quad + \left\{ \begin{array}{l} a^2 + a'^2 + a''^2 + a'''^2 \\ a a' + a a'' + a a''' + a' a'' \\ + a' a''' + a'' a''' \end{array} \right\} x^{-6} \end{aligned}$$

$$- \left\{ \begin{array}{l} a^3 + a'^3 + a''^3 + a'''^3 \\ a^2a' + a^2a'' + a^2a''' + a'^2a \\ + a'^2a'' + a'^2a''' + a''^2a \\ + a''^2a' + a''^2a''' + a'''^2a \\ + a'''^2a' + a'''^2a'' \\ aa'a'' + aa'a''' + aa''a''' \\ + a'a''a''' \end{array} \right\} x^{-7}$$

+ & &

Toutes ces séries ordonnées suivant les puissances décroissantes de x , se continuent jusqu'à l'infini. Les termes de chaque série sont tous homogènes par rapport à a et x et du degré indiqué par le nombre des diviseurs.

En jetant un coup-d'œil sur les quatre résultats ci-dessus, on voit de suite que le coefficient d'un terme renfermant $x^{-(m+n)}$, qui occupe le rang $(n+1)$, est égal à la somme des produits distincts du degré n , que l'on peut former avec les m lettres a, a', a'', a''' , &, non plus comme pour les puissances positives du binome, en n'admettant dans ces produits chacune des lettres qu'au premier degré, mais bien depuis le premier degré jusqu'au $n^{\text{ième}}$.

Lors donc que pour passer à la puissance m de $\frac{1}{x+a}$ on fera $a = a' = a'' = a'''$ &, dans les séries ci-dessus, le terme de rang $n+1$ sera formé de $a^n x^{-(m+n)}$ multiplié par un coefficient égal au nombre de produits distincts de la dimension n que l'on peut obtenir avec m lettres; chaque lettre devant entrer dans ces produits depuis le premier jusqu'au $n^{\text{ième}}$.

§ V.

Il s'agit donc de trouver la formule qui donne le nombre de ces nouvelles combinaisons.

Le coefficient du premier terme x^{-m} est toujours l'unité.

Le coefficient du second terme, contenant $ax^{-(m+1)}$, est égal à l'exposant m , car avec m lettres on ne peut former que m

termes de la première dimension, seulement ce coefficient est négatif quand a est positif.

— m .

Le coefficient du troisième terme contenant $a^2 x^{-(m+2)}$ est la somme de deux nombres répondant à deux espèces de termes de la deuxième dimension :

1° Le nombre de termes formés deux lettres différentes comme $a. b$. ce nombre est $\frac{m.m-1}{1. 2.}$

2° Le nombre de termes contenant les carrés, qui est. m

Or, la somme de ces deux nombres $\frac{m.m-1}{1. 2.} + m = \dots\dots\dots$

$$+ \frac{m.m+1}{1. 2.}$$

Pour obtenir le coefficient du quatrième terme en $a^3 x^{-(m+3)}$, il faut considérer aussi qu'avant la réduction opérée par l'égalité des lettres $a, a', a'', \&$, ce terme renfermait des produits de la troisième dimension de trois espèces différentes :

1° Les produits dans lesquels les lettres n'entraient qu'au premier degré, et dont le nombre est $\dots\dots\dots \frac{m.m-1.m-2}{1. 2. 3.}$

2° Les produits renfermant un carré, au nombre de. $m m-1$

3° les cubes des lettres. m

La somme de ces trois quan-

$$\text{tités } \frac{m.m-1}{1.2} \frac{m-2}{3} + m(m-1)$$

$$+ m = \frac{m.m+1.m+2}{1.2.3} \text{ résultat}$$

qui doit être pris négativement

$$\text{en raison de l'exposant impair} \quad - \frac{m.m+1.m+2}{1.2.3}$$

On trouverait de même pour

$$\text{le coefficient du cinquième terme} \quad + \frac{m.m+1.m+2.m+3}{1.2.3.4}$$

Et en généralisant le coefficient

$$\text{du terme de rang } n+1 \text{ sera } \dots + \frac{m.m+1.m+2\dots[m+(n-1)]}{1.2.3\dots n}$$

§ VI.

Comme conséquence de la forme générale du coefficient ci-dessus, le développement de $(x+a)^{-m}$ ordonné suivant les puissances négatives et décroissantes de x sera :

$$\begin{aligned} (x+a)^{-m} = & x^{-m} - m a x^{-(m+1)} + \frac{m.m+1}{1.2} a^2 x^{-(m+2)} \\ & - \frac{m.m+1.m+2}{1.2.3} a^3 x^{-(m+3)} \dots + \frac{m.m+1.m+2\dots(m+n-1)}{1.2.3\dots n} \\ & a^n x^{-(m+n)} + \dots \end{aligned}$$

Si l'on met $-a$ à la place de $+a$, tous les termes deviennent positifs :

$$\begin{aligned} (x-a)^{-m} = & x^{-m} + m a x^{-(m+1)} + \frac{m.m+1}{1.2} a^2 x^{-(m+2)} + \\ & \frac{m.m+1.m+2}{1.2.3} a^3 x^{-(m+3)} \dots + \frac{m.m+1.m+2\dots(m+n-1)}{1.2.3\dots n} \\ & a^n x^{-(m+n)} + \dots \end{aligned}$$

* croissant d'une unité à chaque terme finira toujours par devenir plus grand que m , et dès-lors les coefficients seront sus-

ceptibles de réduction : par exemple, si $n = m + p$, le terme de rang $m + p + 1$ aura pour coefficient

$$\frac{m.m+1.m+2.\dots(m+p)(m+p+1).\dots(m+m+p-1)}{1. 2. 3. \dots m-1. m. m+1.\dots m+p.}$$

Tous les facteurs de m à $m + p$ étant communs aux deux termes de la fraction, elle se réduira à :

$$\frac{(m+p+1)(m+p+2).\dots(m+m+p-1)}{1. 2. (m-2)(m-1)}$$

§ VII.

Une première remarque à faire sur le développement des puissances négatives du binôme, c'est que si l'on admettait, en se fondant sur la généralité de l'analyse algébrique, que le mode de développement trouvé en premier lieu pour les puissances positives du binôme, est également applicable aux puissances négatives, on retomberait exactement sur les formules de la S (VI) : ce qu'on exprime en disant que la formule de Newton est vraie pour les puissances négatives aussi bien que pour les puissances positives.

On démontre directement cette proposition par des méthodes de raisonnement déductif qui ne sont point celles des inventeurs et qui sont moins fécondes que les méthodes par induction.

L'identité des développements de la S (VI) avec ceux qu'on obtient en supposant la formule du binôme applicable aux puissances négatives, confirme la généralisation d'après laquelle nous avons déduit l'expression d'un terme quelconque de la forme des premiers coefficients de la série.

§ VIII.

Une seconde remarque sur le coefficient du terme général

$$\frac{m.m+1.m+2.\dots m+(n-1)}{1. 2. 3. \dots n.}$$

C'est que si on le présente sous la forme

$$\frac{(m+n-1)(m+n-2)(m+n-3)\dots(m+2).m+1.m}{1 \quad 2 \quad 3 \quad \dots \quad n-2. \quad n-1.n.} \quad B$$

Il apprend que le nombre des produits distincts de la dimension n que l'on peut former avec m lettres, en admettant que ces lettres y figurent depuis le premier degré jusqu'au $n^{\text{ième}}$, est précisément égal au nombre de produits distincts de la même dimension n que l'on peut former avec $m+(n-1)$ lettres, chacune de ces dernières ne figurant qu'au premier degré.

On peut avoir séparément le nombre des produits où entrent les puissances des lettres supérieures au premier degré; ce nombre est évidemment

$$\frac{m.m+1.m+2\dots[m+(n-1)]}{1 \quad 2 \quad 3 \quad \dots \quad n} \quad \frac{m.m-1.m-2\dots[m-(n-1)]}{1 \quad 2 \quad 3 \quad \dots \quad n}$$

$$\frac{(m+n-1)(m+n-2)\dots(m+1)m-m(m-1)(m-2)\dots}{1 \quad 2 \quad 3}$$

$$\frac{[m-(n-1)]}{n}$$

Pour obtenir cette seconde partie des termes, supposons qu'on joigne en effet $(n-1)$ lettres auxiliaires $\Lambda, B, C, D, \&$, aux m lettres primitives $a, b, c, d, \&$, et qu'on forme ensuite toutes les combinaisons n à n que comportent ces $m+n-1$ lettres, chacune n'y figurant qu'au premier degré; on peut s'assurer qu'en égalant ensuite dans tous les termes les lettres auxiliaires aux lettres primitives, on formera tous les produits de la dimension n , dans lesquels les lettres $a, b, c, d, \&$, figurent à un degré supérieur au premier.

Considérons parmi ces combinaisons mixtes celle où entre une seule lettre primitive, a , par exemple; elle ne pourra se trouver seule de ce genre dans un produit de la dimension n , qu'avec la totalité des $n-1$ lettres $\Lambda, B, C, D, \&$, et en égalant ces dernières à a , on obtiendra a^n , terme unique en a seul.

† Prenons dans la série des mêmes combinaisons mixtes les termes qui ne contiennent que les deux lettres primitives a et b ; on y trouvera autant de termes que l'on peut faire de combinaisons $n - 2$ à $n - 2$ avec $n - 1$ lettres auxiliaires. Ce nombre est :

$$\frac{n-1 \cdot n-2 \cdot \dots \cdot [(n-1) - (n-2-1)]}{1 \cdot 2 \cdot \dots \cdot n-2} = n-1$$

Or, c'est justement le nombre de formes que peut prendre le terme général $ax^p by^q$, $p+q$ restent toujours égal à n .

‡ En troisième lieu, considérons, parmi les termes mixtes, ceux où entrent les trois facteurs a, b, c . Ils se trouveront combinés avec tous les produits de la dimension $n - 3$ que l'on peut faire avec les $n - 1$ lettres $a, b, c, \&$, ce nombre est $\frac{n-1 \cdot n-2}{1 \cdot 2}$.

Mais le terme $ax^p by^q cz^r$ dans lequel la somme $p+q+r=n$, peut prendre le nombre de formes suivantes :

Si $p = 1$	$by^q cz^r$ prend	$n - 2$ formes.
$p = 2$		$n - 3$ formes.
$p = n - 2$		1 forme.

Le nombre total des formes de $ax^p by^q cz^r$ sera donc $1+2+3 \dots + (n-1) + (n-2) = \frac{n-1 \cdot n-2}{2}$. Par conséquent, les termes mixtes en a, b, c , peuvent encore reproduire exactement tous les termes de la forme $ax^p by^q cz^r$.

La généralisation de cette loi étant admise par induction, conduit à trouver, dans tous les cas, le nombre de valeurs que peut prendre un produit composé de l facteurs différents $ax^p by^q cz^r ds^s \&$, en y faisant varier $p, q, r, s, \&$, de manière à ce que l'on ait toujours $p+q+r+s+\&=n$.

En effet, l'adjonction des $n - 1$ lettres auxiliaires donnera un nombre de termes du degré $(n - l)$, où toutes les lettres no

figurent qu'au premier degré, égal à $\frac{n-1 \cdot n-2 \cdot \dots \cdot [(n-1) - (n-l-1)]}{1 \cdot 2 \cdot \dots \cdot (n-l)} = \frac{(n-1)(n-2) \cdot \dots \cdot (l-1) \cdot l}{(n-l)}$ qui sera celui de toutes les valeurs que peut prendre $a^p b^q c^r d^s \&c.$

§ IX.

La troisième remarque à faire sur les coefficients des puissances négatives du binôme, c'est qu'ils affectent la même forme que le terme général ou le terme sommatoire des nombres figurés.

On sait comment ces nombres figurés s'engendrent les uns des autres : que l'on écrive sur une ligne la suite des nombres naturels à commencer par l'unité, la valeur du terme de rang m sera m lui-même, et la somme des m premier rang terme sera évidemment $\frac{m \cdot m+1}{1 \cdot 2}$.

La suite des termes qui seront donnés par l'expression $\frac{m \cdot m+1}{1 \cdot 2}$ formera ce qu'on appelle les nombres triangulaires, et l'on démontre que la somme des m premiers nombres triangulaires est $\frac{m \cdot m+1 \cdot m+2}{1 \cdot 2 \cdot 3}$.

Ce terme sommatoire devient à son tour le terme général des nombres pyramidaux, et l'on démontre également que la somme des m premiers nombres pyramidaux est $\frac{m \cdot m+1 \cdot m+2 \cdot m+3}{1 \cdot 2 \cdot 3 \cdot 4}$ et ainsi de suite.

Au reste, voici le tableau des dix premiers termes des sept premières séries des nombres figurés obtenus par simple addition.

NOMBRES FIGURÉS DU PREMIER ORDRE.										TERMES GÉNÉRAUX.		TERMES SOMMAIRES.	
Linéaires. . . 1 2 3 4 5 6 7 8 9 40										m		$\frac{m.m+1}{1.2}$	
Triangulaires. 4 5 6 40 15 21 28 36 45 55										$\frac{m.m+1}{1.2}$		$\frac{m.m+1.m+2}{4.2.3}$	
Pyramidaux. 1 4 40 20 35 56 84 120 165 280										$\frac{m.m+1.m+2}{1.2.3}$		$\frac{m.m+1.m+2.m+3}{4.2.3.4}$	
Linéaires. . . 1 5 15 35 70 126 210 330 495 715										$\frac{m.m+1.m+2.m+3}{1.2.3.4}$		$\frac{m.m+1.m+2.m+3.m+4}{4.2.3.4.5}$	
Triangulaires. 1 6 21 56 126 252 462 792 1287 2002										$\frac{m.m+1.m+2.m+3.m+4}{1.2.3.4.5}$		$\frac{m.m+1.m+2.m+3.m+4.m+5}{1.2.3.4.5.6}$	
Pyramidaux. 1 7 28 84 210 462 924 1716 3003 5005										$\frac{m.m+1.m+2.m+3.m+4.m+5}{1.2.3.4.5.6}$		$\frac{m.m+1.m+2.m+3.m+4.m+5.m+6}{1.2.3.4.5.6.7}$	
Linéaires. . . 1 8 36 120 350 792 1716 3432 6435 11440										$\frac{m.m+1.m+2.m+3.m+4.m+5.m+6}{1.2.3.4.5.6.7}$		$\frac{m.m+1.m+2.m+3.m+4.m+5.m+6.m+7}{1.2.3.4.5.6.7.8}$	
										&		&	

Dans ces différentes séries, un terme quelconque comme 120 qui est le 8^e nombre pyramidal du 1^{er} ordre, est la somme des 8 premiers nombres triangulaires ; d'où il suit que pour former le nombre pyramidal 165 qui suit, il faut ajouter le nombre triangulaire 45 situé au-dessus, au nombre 120 situé à sa gauche et de même pour tous les autres termes de toutes les séries.

§ X.

La dénomination de nombres figurés donnée à ces différentes séries, tient à ce que l'on peut, avec le total des unités contenues dans chaque nombre, former des figures géométriques qui sont la ligne droite, le triangle et le tétraèdre ou pyramide à quatre faces.

Supposons que l'on range à égale distance sur une ligne droite toutes les unités que comprend un nombre naturel n , la longueur de cette ligne sera $n - 1$, si l'on représente par 1 la distance des unités ou si l'on veut la distance de points ronds.

Ayant tiré au-dessous une ligne parallèle de longueur $n - 2$, on pourra y placer à la file et à la même distance les $n - 1$ unités du nombre naturel précédent ; on pourra continuer ainsi jusqu'à ce qu'on arrive au premier nombre naturel qui est l'unité : en sorte que l'ensemble de ces nombres naturels donnera lieu à la fig. ci-dessous composée de n rangées équidistantes et qui présente une espèce de triangle (fig. 1).

Mais le total des points contenus dans ce triangle est justement la somme des n premiers nombres naturels, voilà pourquoi l'on appelle cette somme le nombre triangulaire du rang n .

Dans ce même triangle, si, à partir du sommet, on considère les triangles partiels formés par 2, 3, 4, etc, rangées, on aura successivement les nombres triangulaires de 2, 3, 4 rang.

Imaginons maintenant que les n premiers nombres triangulaires tels que les présente la fig. 1 soient distribués par ordre dans des plans parallèles et équidistants, leur ensemble pré-

sentra un espèce de tétraèdre ou pyramide triangulaire dont chaque côté comptera n points ; le total des points contenus dans cette pyramide formera donc la somme des n premiers nombres triangulaires , et c'est pourquoi cette somme a été appelée le nombre pyramidal de rang n . (fig. 2).

Voilà pour les nombres figurés du premier ordre : arrivé à ce point on prendra pour élément non plus l'unité ou le point rond, mais la pyramide elle-même.

On peut concevoir d'abord la suite des pyramides répondant aux n premiers nombres pyramidaux , distribuée sur une même ligne , à égale distance , en commençant par la plus petite des pyramides qui se réduit à un point. Si l'on arrête cette suite linéaire à la pyramide dont le côté présente n points, l'ensemble des points dont sont formées les n pyramides sera le n^{me} nombre linéaire du second ordre.

Si l'on imagine ensuite des lignes parallèles à la première et équidistantes , et qu'on distribue sur ces lignes les mêmes pyramides, mais en nombre décroissant jusqu'à l'unité , on formera comme pour le premier ordre un espèce de triangle composé de n rangées inégales, et la somme de tous les points compris dans les pyramides sera le n^{me} nombre triangulaire du second ordre.

Enfin on pourra aussi répartir dans des plans parallèles et équidistants, les nombres triangulaires du second ordre, en commençant par l'unité pour le premier plan, et l'on formera ainsi les nombres pyramidaux du second ordre.

Ces pyramides composées deviendront à leur tour l'élément des nombres figurés du troisième ordre, et ainsi de suite indéfiniment.

Cette manière de considérer les nombres figurés justifie leur nom et indique le moyen d'en former la figure dans tous les cas.

§ 11.

On peut, en s'aidant des plus simples notions de la géométrie, trouver les formules algébriques qui donnent le terme général des nombres triangulaires et pyramidaux du premier ordre.

1^o Terme général des nombres triangulaires.

Ce terme peut d'abord s'obtenir par la méthode des moyennes.

L'autre méthode consiste à placer les uns sur les autres des rangées de petits carrés contigus, qui se composent la première d'un seul carré, la seconde de deux carrés, la suivante de trois, etc. En s'arrêtant après la n^{me} rangée, on verra que l'ensemble de ces carrés forme une espèce de triangle, et que c'est bien le nombre des carrés composant ce triangle que l'on appelle le nombre triangulaire de rang n dont il s'agit de trouver l'expression algébrique en fonction de n .

Si l'on représente par l'unité la longueur du côté d'un des petits carrés de la fig. 3, la surface de chaque carré sera aussi représentée par l'unité de surface ; or, il est facile de voir en tirant l'hypothénuse ab dans la figure, que la surface occupée par tous les carrés, qui n'est autre chose que le nombre cherché, est égale à la surface du triangle abc ayant pour base $(m+1)$ et pour hauteur $(m+1)$, mais diminuée de $(m+1)$ demi-carrés : le nombre triangulaire de rang m est donc égal à

$$\frac{m+1 \cdot m+1}{2} - \frac{m+1}{2} = \frac{m \cdot m+1}{2}.$$

2^o Terme général des nombres pyramidaux.

Remplaçons les carrés par des cubes, et supposons que des tranches horizontales contenant les nombres triangulaires de ces cubes, soient superposées les uns aux autres, en ayant soin de mettre dans la même verticale le sommet de l'angle droit de chaque triangle. Cet ensemble formera une espèce de pyramide

tétraédrique dont voici le plan (fig. 4) et la coupe suivant $a b$ (fig. 5).

Si l'on compte m cubes sur le côté de la base adjacent à l'angle droit, le total des cubes formant le système sera le nombre pyramidal de rang m dont il s'agit de trouver l'expression en fonction de m .

Le côté du cube étant toujours l'unité, le volume de chaque cube sera aussi égal à 1.

Si l'on imagine un plan passant par tous les sommets de la face inclinée, tous les cubes se trouveront enveloppés dans une pyramide triangulaire; et en jetant un coup-d'œil sur les deux figures ci-dessus, on reconnaîtra, avec un peu d'attention, que le nombre de tous ces cubes, ou en d'autres termes, que leur volume sera égal au volume de la pyramide triangulaire diminuée de deux espèces de petits volumes :

1° D'une série de cubes échancrés et réduits aux $\frac{5}{6}$, dont le nombre est triangulaire et de rang $(m+1)$.

2° D'une autre série de petits tétraèdres dont le volume est $\frac{1}{6}$ et dont le nombre est triangulaire de rang $(m+2)$.

Le nombre pyramidal de rang m est donc :

$$\begin{aligned} \frac{m+2}{1} \cdot \frac{m+2}{2} \cdot \frac{m+2}{3} - \frac{5}{6} \frac{m+1}{1} \cdot \frac{m+2}{2} - \frac{1}{6} \frac{m+2}{1} \cdot \frac{m+3}{2} \\ = \frac{m \cdot m + 1 \cdot m + 2}{1 \quad 2 \quad 3} \end{aligned}$$

On verra plus loin la théorie générale des nombres figurés qui réside tout entière dans la loi d'après laquelle un terme général quelconque est engendré par celui qui le précède.

§ 12.

La méthode géométrique ci-dessus peut être appliquée à la sommation des cubes formant des figures d'une autre forme.

1° *Sommation des cubes disposés en pyramide à base carrée*

Si les cubes au lieu de former dans chaque tranche un trian-

gle rectangle isocèle, comme ci-dessus, présentant un carré parfait, on pourra mener par les sommets des quatre faces inclinées des plans qui, avec la base, formeront une pyramide droite à base carrée (fig. 6 et fig. 7).

L'examen de ces deux figures fera reconnaître que si le côté du carré inférieur présente m cubes, le nombre total des cubes entiers compris dans la pyramide sera égal au volume de cette pyramide dont la base est un carré ayant le côté égal à $(m+1)$, et dont la hauteur est aussi $(m+1)$, mais diminuée :

1° D'un nombre de quarts de cube égal à quatre fois le nombre triangulaire dont la base est (m) ;

2° D'un nombre de douzièmes de cube situés sur chacune des arêtes obliques, égal à quatre fois $(m+1)$.

On aura donc pour le nombre des cubes entiers, ou ce qui est la même chose, pour leur volume :

$$\frac{m+1 \cdot m+1 \cdot m+1}{3} - 4 \cdot \frac{m \cdot m+1}{2} \cdot \frac{1}{4} - 4 \cdot (m+1) \cdot \frac{1}{12}$$

$$= \frac{m \cdot m+1 \cdot 2m+1}{1 \cdot 2 \cdot 3}$$

Cette expression donne ainsi la somme des carrés des nombres entiers depuis 1 jusqu'à m .

2° Somme d'une pile de cubes présentant un rectangle à la base et une seule rangée à son sommet ou arête.

Si au lieu d'un carré c'est un rectangle qui forme la base de la pile, appelons n le nombre des cubes du grand côté, et m le nombre des cubes du petit côté ; la figure se terminera en haut par une rangée de $(n-m+1)$ cubes. L'ensemble des tranches, au nombre de m , présentera un prisme triangulaire couché sur sa plus grande face et terminé par une arête horizontale, comme les tas de cailloux que l'on voit sur les routes.

Les fig. 8 et 9 font voir que le solide, sans changer le nombre

des cubes, peut passer de la première figure à la seconde, et qu'alors ce nombre est égal :

1° Au nombre des cubes formant une pyramide à base carrée comptant m dès au côté de la base, c'est-à-dire à $\frac{m \cdot m + 1 \cdot 2m + 1}{1 \cdot 2 \cdot 3}$

2° Plus à autant de rangées de $(n-m)$ cubes qu'il y a d'unités dans le nombre triangulaire de rang m , soit... $\frac{m \cdot m + 1}{1 \cdot 2} (m-n)$

Ce qui fait pour la pile entière..... $\frac{m \cdot m + 1 (3n - m + 1)}{1 \cdot 2 \cdot 3}$

Il est presque inutile d'ajouter que si l'on substitue aux cubes des sphères de même grosseur, les mêmes formules donneront le nombre de ces sphères, et serviront par conséquent à évaluer le nombre de boulets contenus dans des piles des deux formes.

Comme vérification, on peut faire observer que si dans la première formule $\frac{m \cdot m + 1 \cdot 2m + 1}{1 \cdot 2 \cdot 3}$, on suppose que le nombre m soit très-grand, en sorte que l'unité soit négligeable dans les deux facteurs $m + 1$ et $2m + 1$, on retrouve le volume $\frac{m^3}{3}$ d'une pyramide de hauteur m , ayant pour base un carré dont le côté est également m .

Dans la deuxième formule $\frac{m \cdot m + 1 (3n - m + 1)}{1 \cdot 2 \cdot 3}$, en négligeant également l'unité dans $(m + 1)$ et dans $(3n - m + 1)$, on trouve pour expression du volume $\frac{m^2}{2} \left(n - \frac{m}{3} \right)$; c'est-à-dire celle d'un prisme de longueur n , ayant pour base un triangle isocèle dont la surface est $\frac{m^2}{2}$, moins une pyramide de même base que le prisme et de hauteur m .

§ (XIII).

Puisque la formule $\frac{m \cdot m + 1 \cdot m + 2 \cdot \dots \cdot (m + n - 1)}{1 \cdot 2 \cdot 3 \cdot \dots \cdot n}$

donne tout à la fois le nombre figuré de rang m de la série n , et le nombre de produits de la dimension n , que l'on peut former avec m lettres, chacune de ces lettres figurant depuis la première dimension jusqu'à la $n^{\text{ème}}$; il est toujours possible de disposer ces derniers produits de manière à former la figure géométrique correspondant au nombre figuré.

Pour en mettre quelques exemples sous les yeux, supposons qu'il s'agisse de former tous les produits de la deuxième dimension, que l'on peut obtenir avec m lettres : leur nombre $\frac{m \cdot m + 1}{1 \cdot 2}$

sera le $m^{\text{ème}}$ terme des nombres triangulaires. Pour le premier ordre, ces produits pourront donc être disposés en triangle comme

dans la fig. (10) où $m = 5$ et $\frac{m \cdot m + 1}{1 \cdot 2} = 15$.

L'ordre qu'on a suivi pour la disposition des produits est on ne peut plus simple : on a d'abord écrit tous les carrés dans l'ordre des lettres sur le côté de droite du triangle ; ensuite partant d'un de ces carrés, c^2 par exemple, pour suivre la ligne inclinée dans le sens contraire, on a successivement multiplié par c toutes les lettres dont les carrés sont au-dessous.

Veut-on avoir tous les produits de la troisième dimension que l'on peut former avec m lettres ? Ce nombre $\frac{m \cdot m + 1 \cdot m + 2}{1 \cdot 2 \cdot 3}$

est le nombre pyramidal du premier ordre occupant le rang m . Si l'on fait encore $m = 5$, on aura trente-cinq produits qu'on peut distribuer en pyramide, comme le montre la fig. (11).

La disposition de ces trente-cinq produits en pyramide est tout aussi simple que la précédente : on écrit sur une arête oblique les cubes successifs $a^3, b^3, c^3, \&$; ensuite, sur une autre arête,

les produits de a^2 par les autres lettres ; et enfin, sur la troisième arête oblique, les produits de a par les mêmes lettres.

Cela étant fait, on multiplie par e tous les termes de la fig. (10), répondant aux nombres triangulaires, et l'on a la base de la pyramide. Retranchant ensuite la bande inférieure de la fig. (10), et multipliant tous les termes du triangle réduit par d , on aura la seconde tranche de la pyramide, et ainsi des autres.

Ces figures offrent un moyen sûr pour trouver tous les produits de la dimension n , que l'on peut former avec m lettres ; mais elles vont sans cesse en se compliquant, au fur et à mesure que n augmente dans la formule générale de S (V).

Lorsque n est plus grand que m , la formule présente une simplification qui fait remonter à des nombres figurés d'un ordre moins élevé.

Supposons $n=m+x$, le $m^{\text{ème}}$ nombre figuré de la $n^{\text{ème}}$ série sera :

$$\frac{m.m+1.m+2.\dots.m+(m+x-1)}{1. \quad 2. \quad 3. \quad \quad \quad m+x}$$

qui peut s'écrire :

$$\frac{m.m+1.m+2.\dots(m+x)(m+x+1)\dots[m+x+(m-1)]}{1. \quad 2. \quad 3. \quad m-1.m. \quad m+1. \quad \quad \quad m+x}$$

En faisant disparaître les facteurs communs, il reste :

$$\frac{(m+x+1)(m+x+2.\dots[m+x+(m-1)])}{1. \quad 2. \quad \quad \quad m-1.}$$

Ceci nous apprend que quand $n=m+x$, le $m^{\text{ème}}$ nombre figuré de la série occupant le rang $(m+x)$ est égal au $(m+x+1)^{\text{ème}}$, nombre figuré de la série de rang $(m-1)$, et c'est ce qui explique pourquoi dans le tableau de la section (10), on voit les mêmes nombres se présenter dans des séries différentes.

§ (XIV).

Reprenons la formule générale du développement des puissances négatives du binôme, et voyons les formes particulières

qu'elle affecte, en donnant certaines valeurs à a et à b . Cette formule est :

$$(x + a)^{-m} = x^{-m} - m a x^{-(m+1)} + \frac{m \cdot m+1}{1 \cdot 2} a^2 x^{-(m+2)} \\ + \frac{m \cdot m+1 \cdot m+2}{1 \cdot 2 \cdot 3} a^3 x^{-(m+3)} + \&$$

1° Si l'on fait $m = 1$, on obtient les deux formes :

$$\frac{1}{x + a} = \frac{1}{x} - \frac{a}{x^2} + \frac{a^2}{x^3} - \frac{a^3}{x^4} + \& \\ \frac{1}{a - x} = \frac{1}{x} + \frac{a}{x^2} + \frac{a^2}{x^3} + \frac{a^3}{x^4} + \&$$

On a ici la sommation des termes de deux progressions géométriques poussées à l'infini, dont le premier terme est $\frac{1}{x}$ et la raison $+\frac{a}{x}$

Si l'on avait une progression géométrique dont le premier terme fût A et la raison r , on la ramènerait aux formes précédentes en faisant $\frac{1}{x} = A$ et $+\frac{a}{x} = r$, d'où l'on tirerait :

$$x = \frac{1}{A} \text{ et } a = +\frac{r}{A}$$

On aurait donc pour la somme de tous les termes de cette série :

$$S = \frac{A}{1 + r}$$

Cependant, cette expression ne donne la somme des termes poussés à l'infini que quand la raison r est comprise entre $+1$ et -1 ; dans ce cas seulement, les termes vont en décroissant, et finissent par devenir extrêmement petits et tout-à-fait négligeables; mais quand r est plus grand que 1 ou plus petit que -1 , la somme des termes de la série cesse de converger vers une valeur

définie, les termes vont toujours en croissant, et leur somme, poussée à l'infini, est évidemment infinie.

Cependant, si dans la formule $S = \frac{A}{1 \mp r}$, on fait, par exemple, $r = 2$, on trouve $S = -A$ ou $S = \frac{A}{3}$. Pour expliquer cette anomalie, il faut reprendre la division de A par $1 \mp r$, qui donnera :

$$\begin{array}{r}
 A \\
 \hline
 -A \pm Ar \\
 \hline
 \pm Ar \\
 \mp Ar + Ar^2 \\
 \hline
 + Ar^2 \\
 -Ar^2 + Ar^3 \\
 \hline
 \pm Ar^3 \\
 \mp Ar^3 + Ar^4 \\
 \hline
 + Ar^4
 \end{array}
 \quad \left| \frac{1 \mp r}{A \pm Ar + Ar^2 \pm Ar^3 + \dots} \right.$$

On voit ici que si r est une valeur absolue plus grande que l'unité, celle des termes du quotient ira toujours en croissant, mais que le reste de la division croîtra également et ne pourra jamais être négligé ; il faut donc rétablir l'équation en y comprenant ce reste ; ce qui donne :

$$\frac{A}{1 \mp r} = A \pm Ar + Ar^2 \pm Ar^3 \dots + Ar^n + \frac{Ar^{n+1}}{1 \mp r} \text{ quand } n \text{ est impair.}$$

Ou bien :

$$\frac{A}{1 \mp r} = A \pm Ar + Ar^2 \pm Ar^3 \dots + Ar^n \pm \frac{Ar^{n+1}}{1 \mp r} \text{ quand } n \text{ est pair.}$$

On tire de la première équation :

$$\frac{A}{1 \mp r} \frac{Ar^{n+1}}{1 \mp r} = \frac{A(1 - r^{n+1})}{1 \mp r} = A \pm Ar + Ar^2 \pm Ar^3 \dots \pm Ar^n$$

Et de la seconde équation ;

$$\frac{A}{1+r} + \frac{Ar^{a+1}}{1+r} = \frac{A(1+r^{a+1})}{1+r} = A + Ar + Ar^2 + Ar^3 \dots + Ar^a$$

2° L'exposant m restant quelconque dans $(x+r)^{-m}$, on peut faire $x=1$ et $a=1$, ce qui donne, pour le cas où a est positif, le théorème suivant :

$$(1+1)^{-m} = \frac{1}{2^m} = 1 - m + \frac{m \cdot m+1}{1 \cdot 2} - \frac{m \cdot m+1 \cdot m+2}{1 \cdot 2 \cdot 3} + \frac{m \cdot m+1 \cdot m+2 \cdot m+3}{1 \cdot 2 \cdot 3 \cdot 4} - \&$$

On peut remarquer dans cette série que dès que m est plus grand que l'unité, les termes successifs m , $\frac{m \cdot m+1}{2}$, $\frac{m \cdot m+1 \cdot m+2}{1 \cdot 2 \cdot 3}$ &, vont toujours en croissant. En effet, le terme général de la série $\frac{m \cdot m+1 \cdot m+2 \dots m+n-1}{1 \cdot 2 \cdot 3 \dots n}$ peut s'écrire sous cette forme : $\frac{m}{1} \cdot \frac{m+1}{2} \cdot \frac{m+2}{3} \dots \frac{m+n-1}{n}$. Tous ces facteurs étant plus grands que l'unité, leur produit l'est aussi ; au terme suivant, le nouveau facteur qui intervient $\frac{m+n}{n+1}$ est également plus grand que 1, ce dernier terme sera donc plus grand que le précédent.

3° Si l'on fait en même temps $x=1$, $a=1$ et $m=1$, on trouve : $(1+1)^{-1} = \frac{1}{2} = 1 - 1 + 1 - 1 + \&$.

La forme singulière de cette série n'en est pas moins rationnelle : quel que soit le terme auquel on s'arrête, le reste qu'on néglige n'en a pas moins une valeur absolue égale à la série elle-même, c'est-à-dire $1/2$, et en substituant cette fraction à la partie supprimée, l'équation est toujours satisfaite.

Puissances positives et entières des Polynomes.

§ (XV).

On trouve peu de chose sur les puissances des polynomes dans les traités élémentaires, si ce n'est dans l'excellente algèbre de M. Cirodde, où l'on voit très-bien développées les propositions suivantes :

1^o Formation des puissances d'un polynome contenant plus de deux termes, par une méthode qui évite l'emploi réitéré de la multiplication algébrique.

2^o Recherche du terme général du développement de la puissance m , d'un polynome quelconque $a + c + d + e + \&$.

Ce terme obtenu par une méthode de raisonnement déductif, qui a pour point de départ le binome de Newton, est :

$$\frac{1. \ 2.3 \dots \ m}{1.2.3 \dots n \times 1.2.3 \dots p \times 1.2.3 \dots q} a^n b^p c^q \&$$

en y joignant la condition $m + n + p + q + \&$.

3^o Lorsque le polynome est ordonné suivant les puissances d'une lettre, M. Cirodde donne encore une méthode pour obtenir le développement de la puissance ordonnée par rapport à la même lettre.

§ (XVI).

La méthode par déduction, qui a conduit au terme général donné dans l'article précédent, ne peut faire connaître quelle est, dans la théorie des combinaisons, la signification du coefficient

$$\frac{1.2 \dots n \times 1.2 \dots p \times 1.2 \dots q}{1. \ 2. \ 3. \ m}.$$

Pour découvrir cette signification, il faut recourir, comme précédemment, aux multiplications successives de polynomes différents.

Pour exemple nous donnons ici le produit de quatre trinomes distinctes, dans lesquels il suffira de faire disparaître les accents pour avoir la quatrième puissance du trinome primitif.

$$\begin{aligned}
 (a+b+c)(a'+b'+c')(a''+b''+c'')(a''' + b''' + c''') &= aa'a''a''' + bb'b''b''' + cc'c''c''' \\
 &+ \left\{ \begin{aligned} &aa'a''b'' + bb'b''a'' + aa'a''c'' + bb'b''c'' + cc'c''a'' + cc'c''b'' \\ &+ a''a'b'a' + b''b'a'b' + a''a'c'a' + b''b'c'b' + c''ca'e' + c''cb'e' \\ &+ a''b'a'a' + b''ab'b' + a''a'c'a' + b''c'b'b' + c''a'ce' + c''b'c'e' \\ &+ b''aa'a' + a''b''bb' + c''a''aa' + c''b''bb' + ac''c'e' + bc''c'e' \end{aligned} \right\} \\
 &+ \left\{ \begin{aligned} &+ a''b''c'c' + a''c'b'b'' + b'ca''a'' \\ &+ a''c'b'b'c' + a''b''c'b' + ba''c'a'' \\ &+ a''c'b'b'c' + ab''b''c' + b'a''ac' \\ &+ b'a''c''c' + c'b''b''b' + c'b'a''a'' \\ &+ bc''a''c' + c'b''a'b' + c'b''a''a'' \\ &+ b''c''c'a' + c'b''b'a' + c'b''aa'' \\ &+ c''c'ab'' + b''ba'c'' + a''a'bc'' \\ &+ c''c'ba' + b''b'c'a' + a''ac''b' \\ &+ c''ab''c' + bc''a''b' + a'b''ac'' \\ &+ cb''a''c' + b''c'b'a'' + a''b''c'a'' \\ &+ c''a'cb'' + b''a''c'b' + a''ca'b'' \\ &+ c''b''c'a' + ba''b''c' + ac''b''a'' \end{aligned} \right\} \\
 &+ \left\{ \begin{aligned} &aa'b''b''' + c''c''bb' + a''a''c''c'' \\ &+ a''b''a'b' + c''b''cb' + a''ca'c'' \\ &+ ab'a'a'' + c''b'b'c' + c''c''c'a'' \\ &+ b'a''ab'' + b''b'cc' + cc'a''a'' \\ &+ b'a''ba' + b''cb'c' + c''a''ca' \\ &+ b'b'a''a' + b''c'cl' + c''a''ac' \end{aligned} \right\}
 \end{aligned}$$

Si l'on supprime les accents, on trouve immédiatement :

$$\begin{aligned}
 (a+b+c)^4 &= a^4 + b^4 + c^4 + 4(a^3b + b^3a + a^3c + b^3c + c^3a + c^3b) \\
 &+ 6(a^2b^2 + c^2b^2 + a^2c^2) + 12(ab^2c + abc^2 + a^2bc)
 \end{aligned}$$

Voici l'ordre qu'on a suivi dans le classement des 81 produits élémentaires ci-dessus, tous homogènes et de la quatrième dimension :

1° On a placé dans une même colonne verticale tous les produits qui, par la disparition des accents, peuvent donner le même résultat ; en sorte que quand on passe à la quatrième puissance du trinome, chaque colonne se réduit à un seul terme ayant pour coefficient le nombre des produits partiels existant avant de faire $a = a' = a'', b = b' = b'', c = c' = c''$.

2° On a disposé, en outre, les lettres dans les produits de chaque colonne, de manière à montrer qu'elle renferme autant de produits qu'on peut faire de permutations avec quatre lettres, chaque lettre figurant dans un même produit une fois, ou deux fois, ou trois fois, ou même quatre fois, suivant les catégories.

Il suffit de jeter un coup-d'œil sur le tableau pour reconnaître que cette condition est satisfaite dans toutes les colonnes.

D'où il suit qu'en généralisant on arrive à cette proposition :

Dans le développement de la puissance m d'un polynome composé d'un nombre quelconque de termes $a, b, c, \&$, le terme général en $a^n b^p c^q d^r \&$ a pour coefficient le nombre de permutations que l'on peut faire avec $n + p + q + r \&$ lettres, une de ces lettres étant répétée n fois, l'autre p fois, la troisième q fois & la somme $n + p + q + r \&$ étant toujours égale à m .

§ (XVII).

Pour avoir ce coefficient du terme général, il faut donc savoir trouver dans tous les cas ce nombre de combinaisons d'un nouveau genre. L'expression algébrique en a été donnée ci-dessus d'après l'ouvrage de M. Cirodde ; mais voici une méthode qui y conduit directement.

Reprenons la formule qui donne le nombre de permutations que l'on peut faire subir à un assemblage de m lettres, chacune de ces lettres n'y figurant qu'une fois, ce nombre est :

$$m. m - 1. m - 2. \dots 3. 2. 1.$$

Supposons ensuite que parmi ces m lettres, il y en ait n égales

à a , p égales à b , q égales à c , &, et cherchons à quoi se réduit, dans ce cas, le nombre des permutations distinctes.

Soit M le nombre de ces permutations lorsqu'il n'y entre que $n - 1$ figures égales à a , toutes les autres lettres restant répétées un nombre de fois égal à p , q , r , &, en sorte que les arrangements ne comprennent plus que $(n - 1 + p + q + r + \dots)$ lettres.

Si l'on veut déduire de ces M termes toutes les permutations où a sera reproduit n fois, on y parviendra en intercalant la lettre a à toutes les places dans chacun des M termes, ce qui fournira $M(n + p + q + \dots)$ figure^s.

Mais un terme de la forme $a^v b^x c^y a'^1 d^z a''$ & sera donné v fois par le terme $a^{v-1} b^x c^y a'^1 d^z a''$
 v' fois — $a^v b^x c^{y-1} d^z a''$
 v'' fois — $a^v b^x c^y a'^1 d^{z-1} a''$ &

Or, pour tous, on a $v + v' + v'' + \dots = n$, d'où il suit que le terme $a^v b^x c^y a'^1 d^z a''$ sera donné n fois dans la série des $M(n + p + q + \dots)$ obtenus par l'introduction de a à toutes les places dans la série M .

Le nombre cherché des permutations distinctes où a entre n fois, s'obtiendra donc en divisant $M(n + p + q + \dots)$ par le nombre n , ce qui donnera $X = \frac{M(n + p + q + \dots)}{n}$.

Partons maintenant du cas où l'on a l lettres différentes, qui ne figurent qu'une seule fois dans les produits; le nombre des permutations sera égal à $l \cdot l - 1 \cdot l - 2 \cdot l - 3 \dots 3 \cdot 2 \cdot 1$.

Introduisons une seconde lettre a , le nombre des figures formées avec $(l + 1)$ lettres sera $\frac{(l+1)(l)(l-1)(l-2) \dots 3 \cdot 2 \cdot 1}{1 \cdot 2}$.

Pour une troisième lettre a introduite de nouveau, ce serait :

$$\frac{(l+2)(l+1)(l)(l-1) \dots 3 \cdot 2 \cdot 1}{1 \cdot 2 \cdot 3}$$

Enfin, pour n lettres égales à a , on aurait :

$$\frac{(l+n-1)(l+n-2) \dots l(l-1) \dots 3 \cdot 2 \cdot 1}{1 \cdot 2 \cdot \dots n}$$

De même, si l'on introduisait p lettres égales à b , au lieu d'une seule, le nombre des permutations serait :

$$\frac{[l+(n-1)+(p-1)] [l+n+p-3] \dots 3.2.1.}{1. 2. 3. n. \times 1.2.3. p.}$$

Enfin, plus généralement, s'il y a n lettres égales à a , p lettres égales à b , q lettres égales à c , r lettres égales à d , &, le nombre des permutations distinctes sera :

$$\frac{[l+(n-1)+(p-1)+q-1+(r-1)+q-1]}{1. 2. 3. n \times 1.2.3.} \times \frac{[l-1+(n-1)+(p-1)+q-1+(r-1)] \dots 3.2.1.}{p \times 1. 2. 3. q \times 1.2.3. r.}$$

Or, ici, $l+(n-1)+(p-1)+q-1+(r-1)$ exprime le nombre total des lettres figurant dans chaque produit, lequel est égal à m ; la dernière formule peut donc s'écrire :

$$\frac{m. m-1. m-2. \dots 3.2.1.}{1.2.3. \dots n \times 1.2.3. \dots p \times 1.2.3. \dots q \times 1.2.3. \dots r.}$$

Expression dans laquelle on a toujours $n+p+q+r+\&=m$.

§ (XVIII).

Du résultat qui précède, on conclut que le terme général du développement de la puissance m d'un polynôme $(a+b+c+d\&)$ est tel que M. Cirodde l'a donné :

$$\frac{m.m-1.m-2.m-3. \dots 3.2.1.}{1.2.3. \dots n \times 1.2.3. \dots p \times 1.2.3. \dots q \times 1.2. \dots r.} a^n b^p c^q d^r$$

Lorsqu'on donnera les puissances $n, p, q, r \dots$ des lettres $a, b, c, d \dots$ qui figurent dans un terme, on en déduira immédiatement la valeur numérique du coefficient de ce terme.

Dans le développement des puissances d'un binôme, nous avons vu que les termes à égale distance des extrêmes avaient le même coefficient ; mais dans les puissances des polynômes

supérieurs, on trouve des termes de même coefficient en bien plus grand nombre.

En effet, la valeur du coefficient du terme général ne dépendant que des exposants des lettres qui y figurent, sa valeur ne variera :

Ni lorsqu'on fera permuter de toutes les manières les l' exposants dont sont affectés les l' lettres de ce terme, maintenues dans un ordre invariable ;

Ni lorsqu'on fera toutes les combinaisons du degré l' , qui sont possibles avec m' lettres, en conservant les mêmes exposants et dans le même ordre.

Dans le premier cas, le nombre de permutations dont (l') exposants sont susceptibles est $l' l' - 1 . l' - 2 \dots 3 . 2 . 1 .$ (1).

Dans le second cas, le nombre des combinaisons du degré (l') que l'on peut faire avec (m') lettres est $\frac{m' . m' - 1 . m' - 2 \dots m' - (l' - 1)}{1 . 2 . 3 \dots l'}$. (2).

Le nombre des termes ayant le même coefficient sera donc donné par le produit de ces deux expressions (1) et (2), qui se réduit à $m' . m' - 1 . m' - 2 . m' - 3 \dots [m' - (l' - 1)]$. (3).

Au moyen de ces formules, nous pouvons déterminer à priori le nombre de termes de chaque espèce ayant le même coefficient dans le développement de $(a + b + c)^4$ donné § (16).

Considérons les termes de la forme $a b^3$: le nombre des termes de cette espèce qui ont le même coefficient s'obtiendra en faisant dans la formule (3) $m' = 3$ et $l' = 2$; ce qui donne le nombre 6.

Veut-on le nombre des termes de la forme $a^2 b^2$, on trouvera 3 en faisant, dans la formule (2), $l' = 2$ et $m' = 3$; car il n'y a pas lieu de recourir à la formule (1), qui est relative aux permutations entre les exposants.

Enfin, veut-on le nombre de termes de la forme $a b c^2$, il faudra, dans la formule suivante :

$\frac{m' \cdot m' - 1 \cdot m' - 2 \dots [m' - (l' - 1)]}{1 \cdot 2 \dots n \times 1 \cdot 2 \dots p \times 1 \cdot 2 \dots q}$, faire $m' = 3, l' = 3, n = 1, p = 1$ et $q = 2$, ce qui donnera le nombre 3; on a dû, en effet, recourir à cette dernière formule, parce qu'il se trouve ici deux exposants égaux.

§ (XIX).

Si l'on suppose que dans le polynome les (l) lettres $a, b, c, d \dots$ soient toutes positives et égales à l'unité, il ne restera de chaque terme du développement des puissances que le coefficient numérique, en sorte que la somme de tous ces coefficients doit être égale à (l^m) . Ce résultat dérive aussi de la méthode que nous avons employée pour former ces puissances, et qui consiste à multiplier successivement des polynomes toujours différents : il est bien clair que la somme des coefficients ne peut être que (l^m) quand les facteurs sont tous réduits à l .

Si dans le polynome une partie des lettres est affectée du signe $-$, on aura toujours, pour la somme des coefficients de tout le développement $(1 \pm 1 \pm 1 \pm 1)^m$, ce qui peut servir à vérifier l'exactitude du développement obtenu.

§ (XX).

Si l'on suppose que le polynome se réduise à deux termes, on retombe dans le cas du binome, dont le terme général a pour expression, d'après la formule de Newton :

$$\frac{m \cdot m - 1 \cdot m - 2 \dots m - (n - 1)}{1 \cdot 2 \cdot 3 \dots n} a^{m-n} b^n$$

Mais le terme général du développement des puissances des polynomes considérés d'une manière générale, nous a donné d'un autre côté :

$$\frac{m \cdot m - 1 \cdot m - 2 \dots 3 \cdot 2 \cdot 1}{1 \cdot 2 \cdot 3 \dots (m - n) \times 1 \cdot 2 \cdot 3 \dots n} a^{m-n} b^n$$

D'où résulte l'égalité :

$$\frac{m. \quad m-1. \quad m-2. \dots \quad m-(n-1)}{1. \quad 2. \quad 3. \dots \quad n.} \\ = \frac{m. \quad m-1. \quad m-2. \quad m-3 \dots \quad 3. \quad 2. \quad 1.}{1. \quad 2. \quad 3. \quad (m-n) \times 1. \quad 2. \quad 3. \dots \quad n.}$$

Cette équation se vérifie d'elle-même, mais il n'en résulte pas moins ce théorème : le nombre de combinaisons du degré n , que l'on peut former avec m lettres, est égal au nombre de permutations que l'on peut obtenir avec m lettres, dont $(m-n)$ sont égales à a et (n) égales à b .

§ (XXI).

Cherchons actuellement le nombre de termes dont se compose la puissance d'un polynome quelconque. Si nous reprenons le terme général de l'article (18), et si nous représentons le coefficient numérique par N , ce terme aura la forme :

$$N. a^n b^p c^q d^r \&c.$$

Dans lequel les exposants sont des nombres entiers et positifs assujettis à la condition $n + p + q + r \dots = m$.

D'après cela, il est facile de voir qu'il y aura dans le développement de la puissance $(a + b + c + d \dots)^m$, autant de termes que l'on peut faire de produits distincts de la dimension m avec (l) lettres, ces lettres pouvant y figurer à tous les degrés depuis a jusqu'à m .

Or, on a donné, art. (5), l'expression du nombre de ces produits :

$$\frac{l. \quad l+1. \quad l+2. \dots \quad [l+(m-1)]}{1. \quad 2. \quad 3. \dots \quad m}$$

Lorsque m est plus grand que l , cette formule est toujours susceptible de réduction.

Dans le cas des puissances d'un binome, on a $l=2$, et le nombre des termes de la puissance $(a+b)^m$

$$\text{devient} \dots\dots\dots \frac{2.3\dots\dots\dots m.m+1.}{1.2.3.} \frac{m.}{m+1.} =$$

$$\text{Pour le trinome } l=3 \text{ donne.} \frac{3.4\dots\dots\dots m.m.+1.+2.}{1.2.3.4.} \frac{m.}{m.} =$$

$$\text{Pour le quadrinome } l=4 \text{ donne} \dots\dots\dots \frac{4.5\dots\dots\dots m.m+1.m+2.m+3.}{1.2.3.4.5.} \frac{m.}{m+1.m+2.m+3.} =$$

$$\text{Pour le polynome de cinq lettres } l=5 \text{ donne} \dots\dots\dots \frac{5.6\dots\dots\dots m.m+1.m+2.m.+3.m+4.}{1.2.3.4.5.6.} \frac{m.}{m+1.m+2.m+3.m+4.} =$$

Et généralement pour les puissances des polynomes de l lettres, le nombre des termes est..... $\frac{m+1.m+2.m+3. \dots [m+(l-1)]}{1. 2. 3. \dots (l-1).}$

§ (XXII).

On peut obtenir le nombre des termes des puissances d'un polynome par une autre méthode, qui procède directement du binome de Newton :

On voit d'abord immédiatement que pour les puissances du binome $(a+b)$, le nombre des termes est $m+1$.

Si l'on considère ensuite les puissances du trinome $(a+b+c)$, et si l'on fait $b+c=k$, on pourra remplacer $(a+b+c)^m$ par $(a+k)^m$. En ordonnant le développement par rapport à a , on obtiendra $(m+1)$ termes dans lesquels entreront comme facteurs les puissances successives de $(b+c)$ depuis a jusqu'à m ; mais ces puissances partielles de $(b+c)$ donneront elles-mêmes, pour le nombre des termes définitifs, la suite des nombres naturels 1, 2, 3, 4 .. $(m+1)$, et leur somme, d'après la définition des nombres figurés, n'est autre chose que le nombre triangulaire occupant le rang $(m+1)$.

S'il s'agit du quadrinome $(a+b+c+d)^m$, on fera $(b+c+d)=i$, d'où $(a+b+c+d)^m=(a+i)^m$. Développant cette dernière expression, on trouvera encore $(m+1)$ termes contenant comme facteurs les puissances du trinome $(b+c+d)$ depuis a jusqu'à m . Mais les nombres de termes de ces puissances partielles étant, d'après ce qui vient d'être dit, les nombres figurés triangulaires, depuis le premier jusqu'à celui du rang $(m+1)$, leur somme sera, d'après la définition, le nombre pyramidal de rang $m+1$.

Pour les puissances des polynomes de cinq lettres, on trouvera tout aussi facilement que le nombre total des termes est la somme des $(m+1)$ premiers nombres pyramidaux, c'est-à-dire le nombre figuré de rang $(m+1)$ de la 4^e série, ou des nombres linéaires du second ordre.

On arrive ainsi à conclure, d'une manière certaine, que pour la puissance m d'un polynome de l lettres, le nombre des termes est donné par le nombre figuré de rang $(m+1)$ de la série $(l+1)$ de ces espèces de nombres.

§ (XXIII).

Rapprochons maintenant les résultats des deux sections (XXI) et (XXII) on trouvera :

Que le nombre figuré de rang $(m+1)$ de la première série a pour expression $m+1$.

Que le nombre figuré de rang $(m+1)$ de la deuxième série, ou des nombres triangulaires, est... $\frac{m+1 \cdot m+2}{1 \cdot 2}$.

Que le nombre figuré de rang $(m+1)$ de la troisième série, ou des nombres pyramidaux, est... $\frac{m+1 \cdot m+2 \cdot m+3}{1 \cdot 2 \cdot 3}$.

Que le nombre figuré de rang $(m+1)$ de la quatrième série, ou des nombres linéaires du deuxième ordre, est..... $\frac{m+1 \cdot m+2 \cdot m+3 \cdot m+4}{1 \cdot 2 \cdot 3 \cdot 4}$.

Enfin, en généralisant que le nombre figuré de rang $(m+1)$ de la série $(l-1)$ a pour expression... $\frac{m+1 \cdot m+2 \dots [m+(l-1)]}{1 \cdot 2 \cdot (l-1)}$.

Ces formules ayant été obtenues indépendamment des valeurs de m et de l , on peut y remplacer $m+1$ par m et $l-1$ par n , ce qui donnera :

Terme général des nombres naturels m .

— des nombres triangulaires. $\frac{m \cdot m+1}{1 \cdot 2}$.

— des nombres pyramidaux. $\frac{m \cdot m+1 \cdot m+2}{1 \cdot 2 \cdot 3}$.

— des nombres linéaires du second ordre $\frac{m \cdot m+1 \cdot m+2 \cdot m+3}{1 \cdot 2 \cdot 3 \cdot 4}$.

En définitive, on trouvera pour le terme général de la série n $\frac{m \cdot m+1 \cdot m+2 \cdot m+3 \cdot [m+(n-1)]}{1 \cdot 2 \cdot 3 \cdot 4 \cdot n}$.

Ainsi se trouve complétée la théorie des nombres figurés, qui consiste tout entière dans l'expression du terme général de chaque série. On a donné art. (XI) la forme de ce terme, déduite de considérations géométriques, pour les nombres figurés du premier ordre : mais ici le mode de génération continue est démontré pour tous les ordres, en s'appuyant seulement sur les formules fournies pour la théorie des combinaisons.

§ (XXIV).

Dans les puissances des binomes, l'esprit et l'œil saisissent parfaitement l'ensemble de la série qui se déroule suivant l'ordre linéaire ; mais pour les puissances de polynomes plus compliqués, la multiplicité des termes ne permet de saisir aussi facilement ni l'ordre du développement ni l'ensemble du tableau.

Le rapprochement que l'on a fait ci-dessus des nombres figurés avec le nombre des termes composant les puissances des polynomes, fournit un moyen commode de mettre sous les yeux, dans tous les cas, le tableau méthodique de ces puissances.

Ce moyen consiste donc à disposer les termes des puissances de manière à construire la figure géométrique du nombre figuré correspondant. Seulement, comme les coefficients numériques peuvent toujours se déduire du degré auquel les lettres sont élevées dans chaque terme et du signe de ces lettres dans le polynome, il est inutile d'en embarrasser les figures.

Pour former, par exemple, la cinquième puissance du trinome $(a + b + c)$, on se rappellera que le nombre des termes sera donné par la formule $\frac{m+1 \cdot m+2}{1 \cdot 2}$, qui est le nombre triangulaire de rang $m + 1$, dans laquelle faisant $m = 5$, on trouvera $\frac{6 \cdot 7}{2} = 21$ pour le nombre des termes de $(a + b + c)^5$; ce qui donnera lieu à la construction du triangle fig. (12).

On voit que les cinquièmes puissances des trois lettres sont placées aux sommets du triangle, que les termes où il n'entre

que deux lettres sont échelonnées sur les trois côtés, et que les termes composés de trois lettres sont répartis dans l'intérieur du triangle.

Si l'on examine les termes placés sur les lignes horizontales, on reconnaît, en suivant l'ordre descendant, qu'ils présentent pour chaque ligne le produit des puissances décroissantes de a par les puissances croissantes de $(a + b)$, abstraction faite du coefficient.

Enfin, si l'on veut avoir le développement ordonné suivant les puissances de b ou de c , on le trouve sur la même figure en prenant pour point de départ un autre sommet du triangle.

Pour second exemple, présentons la cinquième puissance du quadrinome $a + b + c + d$. Le nombre des termes en sera donné par la formule $\frac{m+1}{1} \cdot \frac{m+2}{2} \cdot \frac{m+3}{3}$, dans laquelle faisant $m = 5$, on trouvera 56 pour le nombre des termes répondant au nombre pyramidal de sixième rang, lequel donne lieu à la construction de la fig. (13).

Ici, les puissances cinquièmes des quatre lettres occupent les quatre sommets du tétraèdre.

Les termes où entrent deux lettres sont échelonnés sur les six arêtes.

Les termes où entrent trois lettres occupent le dedans des quatre faces.

Quant aux termes dans lesquels se trouvent les quatre lettres, ils sont distribués dans l'intérieur de la pyramide.

Si l'on considère les termes situés dans chaque plan horizontal, on verra qu'ils présentent le résultat du produit des puissances décroissantes de a par les puissances croissantes du trinome $(b + c + d)$, dont la fig. (12) donne le tableau.

Enfin, l'on peut, en partant de l'un des trois autres sommets, obtenir le développement de $(a + b + c + d)^5$, procédant de b , ou de c , ou de d , comme puissance ordonnatrice.

La fig. (13) présente la division du tétraèdre pour les quatre cas. Proposons nous, enfin, le développement de la cinquième

puissance du polynome de cinq lettres $(a + b + c + d + e)$, le nombre des termes sera le nombre linéaire du second ordre de rang $(m + 1)$ donné par la formule $\frac{m+1.m+2.m+3.m+4}{1. 2. 3. 4.}$ dans laquelle faisant $m = 5$, on trouvera pour ce nombre $\frac{6.7.8.9.}{1.2.3.4.} = 126$. Ces 126 termes donneront lieu à la construction des cinq tétraèdres consécutifs de la fig. (14), disposés suivant l'ordre linéaire.

A partir du sommet a^5 , les tétraèdres successifs présentent les termes résultant du produit des puissances décroissantes de a par les puissances croissantes du quadrinome $(b + c + d + e)$, dont les développements partiels sont donnés directement par la fig. (13).

Puissances négatives et entières des Polynomes.

§ (XXV).

Pour obtenir le développement des puissances négatives et entières d'un polynome de l termes $(a + b + c + d + e + \&)$, faisons encore $(b + c + d + e + \&) = K$.

L'on obtiendra par la formule de § (VI).

$$(a + \&)^{-m} = a^{-m} - m.k a^{-(m+1)} + \frac{m.m+1}{1. 2.} k^2 a^{-(m+2)} - \frac{m.m+1.m+2}{1. 2. 3.} k^3 a^{-(m+3)} + \dots + \frac{m.m+1.m+2 \dots [m+(n-1)]}{1. 2. 3. \dots n.} k^n a^{-(m+n)} + \&$$

à l'infini.

Le terme en k^n occupe dans cette série le rang $(n + 1)$.

Mettons ensuite à la place de k^n sa valeur $(b + c + d + e + \&)^n$, dont le terme général est lui-même

$$\frac{n.n-1.n-2 \dots 3. 2. 1.}{1.2.3 p \times 1.2.3 . q \times 1.2.3.r.} b^p c^q d^r \&,$$

dans lequel $p + q + r + \& = n$, nous trouverons définitivement, pour le terme plus général du développement de $(a + b + c)^{-m}$, l'expression suivante :

$$\frac{+ m. m+1. m+2 \dots (m+n-1)}{1. 2. 3. \dots n.} \times \frac{n. n-1. n-2. n-3 \dots 3. 2. 1.}{1. 2. 3 \dots p \times 1. 2. 3 \dots q \times 1. 2. 3 \dots r.} a^{-(m+n)} b^p c^q d^r \&$$

Qui se réduit à

$$\frac{+ m. m+1. m+2 \dots [m+(n-1)]}{1. 2. 3. \dots p \times 1. 2. 3. \dots q \times 1. 2. 3. \dots r.} a^{-(m+n)} b^p c^q d^r \&$$

$p + q + r + \& \text{ étant toujours égal à } n.$

Il résulte d'abord de la manière dont ce dernier coefficient a été obtenu, qu'il est formé en multipliant le nombre de produits de la dimension n , que l'on peut obtenir avec m lettres (chaque lettre pouvant figurer depuis le 1^{er} jusqu'au n ^{ème} degré) par le nombre de permutations que l'on peut faire subir à n lettres, dont p sont égales à b , q égales à c , r égales à d &.

Il faut remarquer ensuite qu'en faisant m négatif dans le terme général des puissances positives des polynomes, on parviendrait exactement au résultat que nous venons d'obtenir pour les puissances négatives ; ce qui confirme la généralité des procédés de l'analyse et aurait pu dispenser de la recherche directe de la dernière série.

§ (XXVI)

Les séries auxquelles donnent lieu les puissances négatives des polynomes se prolongent à l'infini : mais en s'arrêtant aux termes en $a^{-(m+n)}$, il est facile de s'assurer qu'on aura formé autant de termes qu'il s'en trouve dans le développement de la puissance n des mêmes polynomes.

Ainsi, pour les puissances négatives des trinomes de la forme $(a + b + c)$, le nombre des premiers termes, compris ceux en $a^{-(m+n)}$, sera égal au nombre figuré triangulaire de rang $(n+1)$.

qui a pour expression $\frac{n+1. n+2.}{2.}$ Il est indépendant de la puis-

sance — m , et dépendant seulement du rang des termes après lesquels on s'arrête.

Pour les puissances négatives des polynomes, comme pour les puissances positives, le signe et la valeur numérique des coefficients ne dépendent que du signe des lettres et du degré auquel elles sont élevées dans chaque terme ; on pourra donc encore, en faisant abstraction de ces coefficients, disposer les différents termes de $(a + b + c) - m$, de manière à former des triangles ; seulement, dans le cas présent, ces triangles pourront s'allonger par la base jusqu'à l'infini ; et tandis que le triangle défini pourra recevoir tous les termes des puissances positives, les trois angles résultant du prolongement de ses côtés recevront le développement des puissances négatives, ordonné à la fois par rapport à chacune des trois lettres, comme le montre la fig. (15).

Si l'on considère le développement inférieur procédant de a^{-5} , et que l'on multiplie tous les termes par a^{10} , on obtiendra pour résultat le développement complet de $(a + b + c)^5$, sans que le nombre des termes ait changé.

Dans le développement d'un quadrinome $(a + b + c + d) - m$, en s'arrêtant également aux termes en $a^{-(m+n)}$, le nombre total des termes obtenus sera $\frac{n+1 \cdot n+2 \cdot n+3}{1 \cdot 2 \cdot 3}$, qui est le nombre pyramidal de rang $(n+1)$.

Ici encore, les quatre angles formés par le prolongement des faces du tétraèdre présenteront quatre espaces angulaires dans lesquels le développement des puissances négatives du quadrinome pourra se prolonger indéfiniment ; et au moyen de ces quatre angles solides, on peut obtenir tout à la fois le développement ordonné, suivant les puissances décroissantes de chacune des quatre lettres fig. (16).

§ (XXVII).

Toutes les formules obtenues pour les puissances entières, positives ou négatives des polynomes s'appliquent également

aux puissances fractionnaires, irrationnelles et même imaginaires : elles sont d'un emploi fréquent dans le calcul des probabilités.

Lorsque la puissance $\pm m$ est un nombre entier, les coefficients des différents termes du développement expriment toujours le nombre de combinaisons de divers genres que l'on peut former avec un certain nombre de lettres ; ces nombres ne doivent jamais être fractionnaires ; la méthode par laquelle on les a obtenus le prouve suffisamment.

Ceci posé, il résulte de la forme de ces coefficients que le produit de m nombres consécutifs $m, m \pm 1, m \pm 2, \dots, [m \pm (n-1)]$ est toujours divisible par le produit $1, 2, 3, \dots, n$, des n premiers nombres. Voici de ce théorème une démonstration directe par la méthode d'induction.

Écrivons sur une ligne indéfinie la suite des nombres naturels

1. 2. 3. 4. 5. 6. 7. 8. 9. 10. 11. & &.

Marquons en premier lieu ces chiffres de 2 en 2 ; chaque chiffre marqué sera nécessairement divisible par 2 ; d'où il suit que si l'on prend deux chiffres consécutifs au hasard, on est sûr que l'un des deux est divisible par 2.

Si l'on marque ensuite les mêmes chiffres de 3 en 3, on verra également que sur trois chiffres consécutifs pris à volonté, il y en a un qui est divisible par 3 ; mais comme il y en a aussi un divisible par 2 sur deux chiffres seulement, il est clair que le produit de trois nombres qui se suivent est toujours divisible par 2×3 .

Marquons maintenant les chiffres de 4 en 4, nous en concluons aussi que sur quatre chiffres consécutifs pris au hasard, il s'en trouve un divisible par 4 ; quelle que soit, dans un groupe de quatre nombres, la place de celui qui est divisible par 4, il se trouvera encore deux autres nombres contigus, dont l'un sera divisible par 2 : le produit de quatre nombres qui se suivent sera donc divisible par $2 \times 3 \times 4$.

Pas de difficultés pour le produit de cinq nombres ; mais pour

le produit de six nombres consécutifs, il s'agit de faire voir qu'il est divisible par $2 \times 4 \times 6$. Partageons une suite quelconque de six nombres en trois groupes de deux seulement ; chacun de ces groupes contiendra le facteur 2, et si le groupe qui est nécessairement divisible par 6 est à une extrémité, les facteurs 2, 4, 6 se trouveront chacun dans un groupe distinct. C'est différent si le groupe divisible par 6 est intermédiaire ; il peut même arriver que ni l'un ni l'autre des groupes extrêmes ne contienne de nombre divisible par 4 ; alors c'est encore le groupe intermédiaire qui contient forcément le facteur 4.

Or, les deux groupes extrêmes contiennent les facteurs 2×2 ; le groupe intermédiaire contient de son côté les facteurs 3×4 . L'ensemble des 3 groupes renferme donc les 3 facteurs $2 \times 4 \times 6$.

Le même genre de démonstration s'appliquerait aux cas suivants, d'où l'on peut induire que le produit de n nombres entiers consécutifs est divisible par le produit des n premiers nombres.

§ (XXVIII).

Nous terminerons ces recherches sur les combinaisons par la solution de la question suivante :

Trouver de combien de manières un nombre entier x peut être formé par addition au moyen des nombres naturels $1, 2, 3 \dots y$, y représentant un nombre plus petit que x ou égal à x .

Désignons généralement par $f(x, y)$ le nombre de fois que l'on peut former x par addition avec les nombres naturels $1, 2, 3 \dots y$, mais avec cette restriction que y figure toujours au moins une fois.

Par suite de cette définition, le nombre de fois que l'on pourra former x avec les $(y - 1)$ premiers nombres (parmi lesquels $(y - 1)$ se trouvera toujours au moins une fois) sera représenté par $f[x, (y - 1)]$.

La signification des expressions $f[x, (y - 2)]$ $f[(x, (y - 3)]$ &c sera analogue.

Supposons maintenant qu'à tous les termes formant x , dont le nombre est $f(x, y) + f[x, (y-1)] + f[x, (y-2)] + f(x, 2) + f(x, 1)$, on ajoute y , on aura partout la somme $(x+y)$; en sorte que le nombre des nouveaux termes, où y figure au moins une fois, sera représenté d'après la notation par $f[(x+y), y]$, ce qui fournit l'équation :

$$f[(x+y), y] = f(x, y) + f[x, (y-1)] + f[x, (y-2)] + \dots + f(x, 2) + f(x, 1). \quad (1)$$

Cette équation étant générale, c'est-à-dire ayant lieu quels que soient x et y , subsistera encore en y remplaçant x par $x-y$, ce qui donne :

$$f(x, y) = f[(x-y), y] + f[(x-y), (y-1)] + f[(x-y), (y-2)] + \dots + f[(x-y), 1]. \quad (2)$$

Remarquant que $(x-1) - (y-1) = x-y$, si nous remplaçons dans la deuxième équation x par $(x-1)$ et y par $(y-1)$, nous aurons :

$$f[(x-1), (y-1)] = f[(x-y), (y-1)] + f[(x-y), (y-2)] + f[(x-y), (y-3)] + \dots + f[(x-y), 1]. \quad (3)$$

Retranchant maintenant la troisième équation de la deuxième, on ne trouvera plus que :

$$f(x, y) - f[(x-1), (y-1)] = f[(x-y), y]$$

Ou bien :

$$f(x, y) = f[(x-y), y] + f[(x-1), (y-1)].$$

Qui n'est autre chose qu'une équation aux différences partielles. Ce genre d'équation peut se résoudre par la table à double entrée qui suit :

| | | VALEURS DE X. | | | | | | | | | | | | |
|---------------|----|---------------|---|---|---|------|----|------|------|----|----|----|----|---|
| | | 1 | 2 | 3 | 4 | 5 | 6 | 7 | 8 | 9 | 10 | 11 | 12 | & |
| VALEURS DE Y. | 1 | 1 | 1 | 1 | 1 | 1 | 1 | 1 | 1 | 1 | 1 | 1 | 1 | 1 |
| | 2 | " | 1 | 1 | 2 | 2 | 3 | (b)3 | 4 | 4 | 5 | 5 | 6 | |
| | 3 | " | " | 1 | 1 | (c)2 | 3 | 4 | (a)5 | 7 | 8 | 10 | 12 | |
| | 4 | " | " | " | 1 | 1 | 2 | 3 | 5 | 6 | 9 | 11 | 15 | |
| | 5 | " | " | " | " | 1 | 1 | 2 | 3 | 5 | 7 | 10 | 13 | |
| | 6 | " | " | " | " | " | 1 | 1 | 2 | 3 | 5 | 7 | 11 | |
| | 7 | " | " | " | " | " | " | 1 | 1 | 2 | 3 | 5 | 7 | |
| | 8 | " | " | " | " | " | " | " | 1 | 1 | 2 | 3 | 5 | |
| | 9 | " | " | " | " | " | " | " | " | 1 | 1 | 2 | 3 | |
| | 10 | " | " | " | " | " | " | " | " | " | 1 | 1 | 2 | |
| | 11 | " | " | " | " | " | " | " | " | " | " | 1 | 1 | |
| | 12 | " | " | " | " | " | " | " | " | " | " | " | 1 | |
| | & | | | | | | | | | | | | | |
| Sommes. . | | 1 | 2 | 3 | 5 | 7 | 11 | 15 | 22 | 30 | 42 | 55 | 81 | |

Dans ce tableau, un terme quelconque, tel que celui de la case 'a' représentent $f(x, y)$, s'obtient par l'addition du terme 'b', représentant $f[(x-1), (y-1)]$, avec le terme (c), qui est lui-même $f[(x-y), y]$.

$f(x, y)$ est donc ici égal à 5, c'est-à-dire qu'il y a cinq manières de former le nombre 8 avec les nombres 1, 2, 3, quand 3 y entre au moins une fois. Ces trois formes sont :

$$3 + 3 + 2$$

$$3 + 3 + 1 + 1$$

$$3 + 2 + 2 + 1$$

$$3 + 2 + 1 + 1 + 1$$

$$3 + 1 + 1 + 1 + 1 + 1$$

En ajoutant au nombre de la case (a) tous les nombres qui se trouvent au-dessus dans la colonne verticale, on aura le nombre de toutes les manières dont on peut composer 8 avec 1, 2 et 3. En ajoutant tous les nombres compris dans la même colonne, on trouvera 22 pour le nombre total des manières de composer 8 avec tous les chiffres de 1 à 8.

La solution de cette question a été demandée par un professeur de méloplasto, cherchant à réformer l'arbitraire qui régnait, selon lui, dans le mode de notation du rythme.

Nevers, le 6 avril 1859.

T. BORNET.

SÉANCE DU 9 JUIN 1859.

Présidence de M^r CROSNIER.

Siégent au bureau MM. Crosnier, du Broc de Segange, A. de Rosemont, *secrétaire*.

Le procès-verbal de la dernière séance est approuvé sans observations.

Cette séance est consacrée à la lecture des vies de plusieurs saints personnages ; ces vies seront insérées dans l'*Hagiologie nivernaise*.

M. Leblanc-Bellevaux, archiviste, annonce qu'il a parcouru chez M. Bourdereau, à Paris, les œuvres inédites de Parmen-tier, *Histoire abrégée de la province du Nivernais*, ainsi que les poésies de P. Berthier ; jusqu'ici, ces manuscrits qui concernent l'histoire de notre pays n'ont pu être acquis, à cause des prétentions exorbitantes, mais il serait essentiel de ne pas les perdre de vue.

M^{gr} Crosnier lit une notice sur Philippe des Moulins, évêque de Noyon, né à Moulins-Engilbert. Ce prélat fit don au chapitre de Nevers d'un reliquaire renfermant une épine de la sainte couronne de Notre-Seigneur. Il en sera fait mention dans l'*Hagiologie*.

Dépôt sur le bureau par M. le Président de deux volumes, *Compte-rendu de la session du congrès scientifique d'Auxerre en 1858*. De ces deux volumes, l'un est consacré à l'histoire et à l'archéologie, l'autre est réservé spécialement aux sciences.

M. Roubet rectifie un fait énoncé par M. de Maumigny, d'après l'abbé de Marolles ; cet historien prétend que le château d'Apremont a appartenu, comme fief, aux ducs de Nevers, et, suivant M. Roubet, le duc de Nevers..... aurait possédé, pendant quelques mois seulement, ce château qu'il avait acheté pour son secrétaire Boutillat.

SÉANCE DU 7 JUILLET 1859.

Présidence de M^r Crosnier.

La séance est ouverte à trois heures; M. Lhopied, en l'absence de M. de Rosemont, remplit au bureau les fonctions de secrétaire.

Le procès-verbal de la dernière réunion, n'ayant pas été envoyé, la lecture en est remise à une autre séance.

M. Dumontet, de Bourges, membre de la société historique du Cher, est proposé par MM. Crosnier et du Broc, comme membre correspondant de la Société Nivernaise. Cette proposition est favorablement accueillie, et M. Dumontet est proclamé membre de la Société.

M. le Président donne lecture de la lettre-circulaire de M. de Canmont, dans laquelle ce dernier informe la Société Nivernaise que le Congrès archéologique de France se réunira à Strasbourg, le 22 août prochain; est joint à cette lettre le programme des matières qui y seront traitées. Le savant directeur du Congrès invite notre Société à s'y faire représenter.

M^r Crosnier dépose ensuite sur le bureau une histoire manuscrite de la ville de Corbigny; il promet d'en faire le résumé à la prochaine séance. Puis il rappelle qu'à la dernière réunion il avait fait part à la Société d'un mémoire lu au Congrès d'Auxerre sur l'usage que les chanoines de Nevers ont conservé de porter la soutane rouge les jours de fêtes; il ajoute qu'il s'est livré à l'étude de cette question, et il communique à la Société le résultat de ses recherches. Il entre à ce sujet dans des détails peu connus et fort curieux sur l'habillement des chanoines et des autres ecclésiastiques, depuis l'établissement de l'Église jusqu'à nos jours, et rapporte les réglemens établis par les différents conciles qui ont cru devoir s'occuper de cette matière. La Société décide que cette communication sera publiée dans le *Bulletin*, ainsi que le mémoire lu au Congrès d'Auxerre.

M. Dumontet met sous les yeux de la Société un spécimen de

la monographie des monuments de la collégiale de Sainte-Eugénie, remarquable travail que l'artiste a rendu avec autant de bonheur que de talent. Tous les membres présents ont spontanément émis le vœu que la Société prit un abonnement à cet ouvrage, malgré son prix relativement élevé de 150 fr.

La séance est levée à cinq heures.

SÉANCE DU 4 AOUT 1859.

Présidence de M^r Crosnier.

Siègent au bureau MM. Crosnier, du Broc de Segange, l'hospied, pro-secrétaire.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. le président continue la lecture des vies de plusieurs saints personnages qui doivent prendre place dans l'*Hagiologie Nivernaise*.

Il rappelle ensuite que les séances seront suspendues et ne reprendront qu'après les vacances, c'est-à-dire au second jeudi de novembre.

SÉANCE DU 10 NOVEMBRE 1859.

Présidence de M^r Crosnier.

Siègent au bureau MM. Crosnier, du Broc de Segange, Crouzet. Le procès-verbal de la séance précédente est lu et adopté.

M. le président dépose sur le bureau plusieurs ouvrages adressés à la Société, savoir : les vingt-cinquième et vingt-

sixième volumes des publications de l'Académie impériale de Reims ; le compte-rendu des travaux de la Société de Montbéliard ; la première livraison du tome VII de la Société d'émulation de l'Allier ; inscriptions antiques de Chalon-sur-Saône et de Mâcon.

Mgr Crosnier entretient ensuite la Société de faits importants relativement à l'histoire de sainte Agathe, dont plusieurs titres venant de Tannay ont été déjà déchiffrés par M. Leblanc-Bellevaux, archiviste de la préfecture ; puis il lit un important travail sur l'authenticité des reliques de cette sainte, travail qui doit être inséré dans la prochaine livraison de l'*Hagiologie*.

M. le président donne ensuite la parole à M. Crouzet, qui communique à la Société un manuscrit, provenant des archives de la commune, et relatif à un contrat d'échange de la justice du bourg de Saint-Etienne de Nevers. M. Crouzet fait l'analyse de ce document, qui complète la série de ceux que la Société Nivernaise a publiés touchant le prieuré de Saint-Etienne. Ce manuscrit renferme des appréciations assez curieuses pour l'histoire du Nivernais, et en particulier de la commune de Nevers ; la Société invite M. Crouzet à le publier dans le *Bulletin*, en le faisant précéder d'une notice explicative.

Contrat d'échange de la justice du bourg de Saint-Etienne de Nevers,

Il existe dans nos archives communales une pièce importante qui complète les documents authentiques que la Société Nivernaise a publiés sur le bourg et le prieuré de Saint-Etienne de Nevers. C'est un contrat d'échange ou plutôt un acte de rachat des droits de justice, qui avaient été primitivement concédés par Guillaume, comte de Nevers, au prieur et aux religieux de ce monastère. Pour en bien comprendre toute l'importance, il est bon de rappeler en quelques mots les concessions faites à ce prieuré, qui occupe une assez large place dans l'histoire de notre commune.

M^r Crosnier, dans un rapport inséré dans le premier volume du *Bulletin*, nous apprend que le monastère et l'église de Saint-Étienne avaient été fondés au commencement du septième siècle par saint Colomban, qui y plaça des religieuses, vouées à la vie contemplative. Ce monastère fût bientôt complètement désert, par suite de l'invasion des Normands; mais en 1064, le comte Guillaume y établit des chanoines de saint Sylvestre; et en 1068, il le mit sous la dépendance de l'abbaye de Cluny. Mais l'église tombait alors en ruines; le comte Guillaume se chargea de la relever, et en 1090, une nouvelle basilique se dressait avec ses trois tours; elle fut complètement terminée en 1097, à peu près telle qu'elle existe de nos jours. Dans les *Droits et privilèges de la commune de Nevers*, nous avons publié la charte de sa fondation et le procès-verbal de sa consécration, d'après l'original conservé dans nos archives, et dont la reproduction dans la *Gallia Christiana* est fautive en plusieurs endroits, ainsi que nous l'avons démontré (1).

Pour compléter son œuvre, le comte Guillaume émancipa tous les habitants du bourg de Saint-Étienne, et donna au prieur et aux frères du monastère le droit d'entrée et d'usage dans ses forêts, le cens et tout ce qu'il possédait au-delà du Croux et vers Saint-Benin, les vignes de Clément l'hérétique, l'héritage et les vignes de Bussy, ainsi que l'héritage de Renaud de Vallan, ses droits sur le Vernay, la terre des Forges, le fief de Moussy, près de Montenoison, ses droits sur Marclilly et sur le château de Monceaux, la dîme des Saumons, le moulin de Moussy, le domaine de Chevigny, proche Alvisy, auprès du vieux Croux, l'église Saint-Pierre, dans les faubourgs de Nevers, etc.

Par suite de cet abandon, le prieur et les religieux devinrent seigneurs du lieu et de toutes les dépendances du monastère avec haute, moyenne et basse justice; et la population, attirée par les privilèges concédés aux habitants, se groupa

(1) *Droits et privilèges de la commune de Nevers*, par M. Henri CROUZET, 2^e partie, page 147.

autour du nouvel établissement, et forma bientôt un bourg presque aussi considérable que la ville elle-même.

Les religieux obtinrent en outre d'un des successeurs de Guillaume, Pierre de Courtenay, la confirmation de ces engagements, par une charte de 1186, qui fut elle-même confirmée par Philippe Auguste, lequel s'établit, lui et ses successeurs, comme caution. Nous avons également publié, dans les *Droits et privilèges de la commune*, ces deux chartes, d'après les documents officiels et authentiques.

Mais ces privilèges furent la source de fréquentes contestations avec les seigneurs de Nevers. Jacques de Clèves, duc de Nivernais, voulant mettre fin à toutes les réclamations, s'occupa activement du rachat des concessions faites par le comte Guillaume, au prieur et aux religieux du monastère ; et, par acte notarié du 26 septembre 1563, avec l'autorisation du roi, dont les lettres-patentes sont du mois de novembre, la justice du bourg de Saint-Étienne fut réunie à la pairie du duché.

Mais le prieur et les religieux se plaignirent bientôt que la récompense stipulée par ledit traité n'était *pas suffisante pour leur indemnité*, ils traitèrent de nouveau et définitivement en 1585, à des conditions beaucoup plus avantageuses, avec Ludovic de Gonzague et sa femme Henriette de Clèves, qui lui avait apporté en dot le Nivernais.

C'est ce document que nous avons découvert dernièrement dans nos archives, et que nous croyons inédit. Son importance n'est pas douteuse, puisqu'il complète la série des documents relatifs au prieuré de Saint-Étienne, et publiés par la *Société Nivernaise* ; il renferme de plus des appréciations assez curieuses pour l'histoire du Nivernais, et en particulier de la commune de Nevers ; enfin, il se trouve tellement détérioré, qu'il est à craindre, dans l'état actuel de conservation de nos archives, qu'il ne tombe bientôt en poussière, comme la plupart des pièces importantes déposées sur le même rayon.

H. CROUZET,

*Professeur d'histoire au collège et archiviste
de la commune de Nevers.*

*Contrat d'échange de la justice du bourg de Saint-Etienne
de Nevers (1).*

(1585)

A TOVS CEVX qui ces presentes lettres verront , Paul Preuost Garde du scel estably aux contrat au Bailliage de S. Pierre-le-Moustier pour le Roy nostre Sire, Salut (1). COMME DES LE dernier iour d'Aoust 1563 , pardeuant Michel Marlon et Crespin Hermand notaires Royaux , eust esté traicté entre les Religieux Prieur et couuent S. Estienne de Neuers, Ordre de Cluny, et les Officiers ayans charge de feu Monseigneur IACQVES Duc de Niernois, pour la permutation de la Iustice, que lesdits Prieur et Religieux ont au Bourg S. Estienne de Neuers (2), par concession de feu Monseigneur GVILLAVME comte de Neuers, avec les redeuances que mondit Seigneur bailloit pour l'indemnité dudit prieuré : ledit traicté ratifié par ledit Monseigneur Iacques, signé de luy, et Semeller du 26 Septembre audit an, et ledit traicté authorisé par le roy en ses lettres patentes du mois de Novembre audit an, et par autres lettres patentes du mois de Feurier audit an suiuant, lad. Iustice du Bourg S. Etienne eût esté vnüe à la Pairrie dud. Duché, le tout verifié en la Cour de Parlement. Surquoy seroit interuenu Arrest du 13 may 1564 et suiuant iceluy Arrest, le tout leu, publié et enregistré en ladite Cour du 15 may audit an 1564. Et tout ce que dessus n'auroit esté executé au moyen de la mort suruenüe de mondit Seigneur Iacques Duc de Niernois, et depuis seroient aduenuz plusieurs inconueniens des trouble en ce Royaume, et puis n'agueres auroient esté repris les errements dudit affaire pour faire sortir effet : mais lesdits Prieur et Religieux se plaignoient que la recompense contenuë audit traicté n'estoit du tout suffisante pour leur indemnité (3). Surquoy tres-haults, tres illustres, et tres-puissans Princes Monseigneur Ludouico de Gonzague Duc de Niernois, et Rethelois, Pair de

(1) Le texte qui paraît fourmillier de fautes a été scrupuleusement reproduit.

France, et Madame Henriette de Cleues Duchesse desdits pays son espouse, volans bien de tout leur pouuoir pourchasser et promouvoir le bien de ladicte Eglise de S. Estienne, qui est de la dotation et fondation des predecesseurs de mesdicts Seigneur et Dame, comme tousiours ils ont esté zelateurs et amateurs du bien et auancement des Eglises de leur Duché, et de toutes autres Eglises (4), ont trouué bon et en pour agréable faire recompense beaucoup plus ample ausdicts Prieur et Religieux, et telle qu'ils eussent occasion d'augmenter beaucoup le reuenu dudict Prieuré, et les rendre accommodez et contents, et accroistre leurs moyens, pour d'autant plus continuer le seruice diuin. et prieres qu'ils sont tenus faire : Et pour à ce satisfaire, Sçauoir Faisons que Cejourd'huy date des presentes, parduuant Philibert Brisson et Charles Sacré, Notaires iurez du Roy nostre dict Sire sous ledict scel, à ce commis, creez et instituez, sont comparuz mesdits Seigneur et Dame d'une part, et Noble et Religieuse personne Dom Estienne de Fauardin Prieur de ladicte Eglise S. Estienne, assisté de Dom Pierre Rousseau sous-Prieur et Sacristain, Dom Philbert de Montfort, Dom Guillaume Decolons, et Dom Philippes de Dijon Religieux dudict Prieuré, se trouuans seuls de présent audict Prieuré (5), les autres estans absens pour cause d'estude, disans et affirmans en auoir traicté conferé par ensemble capitulairement à diuerses fois (et toutesfois sous le bon plaisir, autorité et commandement de nostre saint Pere le Pape, et du Reuerend Pere l'abbé de Cluny, et des Peres diffiniteurs des affaires de l'ordre de Cluny) d'autre part ; lesquels pour faire sortir effect à ladicte permutation ont accordé, et conuenu ce que s'ensuit.

C'EST A.SÇAVOIR QUE lesdicts Prieur et Religieux ont quitté, delaiissé et transporté, quittent, délaissent et transportent à tiltre de permutation et eschange à mesdits Seigneur et Dame presents et acceptans pour eux leurs successeurs et ayans cause Ducs de Niernois, la Iustice haulte, moyenne et basse appartenans ausdicts Prieur et Religieux audict Bourg S. Estienne de Neuers avec tous droicts et profits tant ordinaires que casuels.

et de quelque qualité qu'ils soient dépendants de ladicte Iustice, sans aucune chose en excepter n'y retenir (6). Sauf et réservé le droict de Iustice haulte, moyenne et basse qui demeurera ausdicts Prieur et Religieux en dedans l'enclos des murailles haultes dudict Prieuré seulement, qui est, le Cimetière, l'Eglise, le Cloistre, maisons du Prieur et Religieux, cours et iardins au dedans duquel enclos ils pourront faire exercer leurs Iustices de Sury, et des Perreaux, et Bonnay (7), moyennant que mesdicts Seigneur et Dame ont quicté et delaissé, quictent et delaisent ausdicts Prieur et Religieux pour eux et leurs sucesseurs à toujours les Terres, Iustices et seigneuries des paroisses de saint Jean de Lichy, et de saint Pere aville ès Admoignes comme elles appartiennent à mesdits Seigneur et Dame avec toute Iustice haute, moyenne et basse, et droict de Bailliage pour estre du ressort du Bailliage et Pairrie de Niernois. Et outre delaisent les Bourdelages, Cens, et redeuances appartenant à mesdits Seigneur et Dame esdites deux paroisses iusques à la somme de 50 escus par an vallant 150 francs, comprise en la presente recompense la moitié de la Iustice et les redeuances de Bonnay et Precy, laquelle moitié de Bonnay et Precy, pour la Iustice, part d'ancienneté avec lesdits Religieux : desquelles redeuances la declaration sera mise vers la fin des presentes. Et si esdites Iustices de S. Jean de Lichy, S. Pere aville, Bonnay, et Precy ne se trouuent des redeuances à suffisance pour fournir ladicte somme de 50 escus de reuenu, mesdits Seigneur et Dame seront tenus par fournir et remplir ce qui defaudra, en redeuances foncieres à trois lieues pres de cette ville de Neuers. Et ont esté les parties d'accord de l'estimation du boisseau froment mesure de Neuers, à dix sols, du boisseau d'auoyne à 5 sols, et la poulle à 5 s. (8). Et ne sont compris en cet eschange les Fiefs qui sont mouuans de mesd. Seig. et Dame ou desd. P. et R. esdites paroisses des Admoignes, lesquels demeureront reservez à chacun d'eux comme auparavant (9). Aussi sont reservees à mesdits Seigneur et Dame les Minieres en dedans desdites Iustices, Terres, et seigneuries des Admoignes delaissées ausdits Prieur et Religieux, qui demeureront à mesdits Seigneur et

Dame pour en faire leur profit en leurs forges, sans que lesdits Prieur et Religieux en puissent accomoder autres personnes : A la charge de faire par mesdits Seigneur et Dame recompense ausdits particuliers, és terres desquels seroyent lesdites Minieres, et ausdits Religieux aussi, en cas que leurs redeuances en fussent diminuées (10). Et outre mesdits Seigneur et Dame ont quicté et delaissé, quictent et delaissent ausdits Prieur et Religieux six-vingt quartaux de froment de rente annuelle et perpetuelle comme fonciere et sans dechet à prendre en et sur le reueu des moulins appartenants à mesdits Seigneur et Dame assis à la porte S. Nicolas de ceste ville, chacun quartau vallant quatre boisseaux mesure de Neuers, qui sont 480 boisseaux. Et pour la seurté desdits Religieux ils seront appelez aux baux à ferme qui d'oresnauant se feront desdits moulins, à fin que les fermiers s'obligent enuers lesdits Religieux pour leur payer chacun an ladite quantité de blé. Et si lesdits moulins ne peuvent fouraistr ladite quantité de 120 quartaux de froment par an, mesdits Seigneur et Dame seront tenus et ont promis parfaire sur le reueu plus commode dudit Duché, et le tout nonobstant qu'il aduint ruine entière, ou deterioration desdits moulins. Ne seront compris esdites Seigneuries des Admouignes les Bois au Merle, et autres bois y attenants assis esdites parroisses et Seigneuries avec la Iustice en iceux qui demeureront à mesdits Seigneur et Dame, et qui leur ont esté adiugez par Arrest de la Cour des Eaux et Forests, et qui leur appartiennent en pleine propriété et domaine (11). Mais en ladite reserue ne sont compris les bois adiugez aux vsagiers selon le partage qui en a esté fait ny aussi les autres bois appartenants aux particuliers qui sont en dedans lesd. Iustices et Seigneuries : Esquels bois des vsagiers et particuliers la Iustice appartiendra ausdits Prieur et Religieux (12). Aussi ausdits Prieur et Religieux demeure leurs mesures à mesurer bled, pour selon icelle recevoir leurs redeuances en dedans ledit Prieuré ainsi qu'ils ont accoustumé d'ancienneté, sans qu'ils puissent estre recherchez par les Officiers du Duché pour la diuersité des mesures (13). Aussi demeure ausdits Prieur et Religieux le droit de Boucherie avec le profit des bancs et

estaux d'icelle, compris le droit des sabbots. Et ne pourront mesdits Seigneur et Dame, ny leurs successeurs establier Boucherie, ou estaux de Boucherie en dedans la Censue desdits Prieur et Religieux audit Bourg, soit en lieu public, ou en maison priuée. Et sera loisible ausdits Prieur et Religieux faire l'accense desdits bancs chacun an au dedans ladite maison du Prieuré, sans y pouvoir estre empeschez par mesdits Seigneur et Dame, leurs successeurs, ou Officiers (14). Se sont aussi lesdits Prieur et Religieux réservé le droit de recevoir les successeurs de mesdits Seigneur et Dame à leurs entrées, et Messieurs les Euesques de Nevers à leur prise de possession de l'Euesché ainsi qu'ils ont accoustumé d'ancienneté, sauf que lesdits Prieur et Religieux exerceront désormais ledit droit comme personnes Ecclesiastiques sans auctorité de Justice (15) : Seront tenus quittes lesdits Prieur et Religieux et leurs successeurs des emoluments du Greffe du Bailliage et Pairrie de Nivernois, de tous les actes, Sentences, Decrets, Enquestes, et toutes autres expéditions de Justice qui seront pour le propre domaine dudit Prieuré : et se feront les baux à ferme du Greffe dudit Bailliage et Pairrie à cette charge (16). Et pour recognoissance que lesdits Prieur et Religieux sont de l'ancienne et première fondation de Messeigneurs predecessurs de mesdits Seigneur et Dame, dont la lettre est de la date de l'an mil nonante sept (17), a esté accordé que le Prieur et ses successeurs auront leur séance en l'Auditoire dudit Bailliage et Pairrie, ou se traiteront leurs causes, pres des Officiers de mesdits Seigneur et Dame, et seront leurs causes appeles apres celles de mesdits Seigneur et Dame, et de Monsieur l'Euesque de Nevers, et de l'Abbé et Religieux de saint Martin, et de l'Abbesse et Religieuses de nostre Dame de Nevers (18). A esté par expres accordé que les officiers de ladite Justice du Bourg, qui sont Bailly, Lieutenant et Procureur seront recompensez par mesdits Seigneur et Dame, attendu qu'ils ont leurs estats pour recompenses de services (19). Et ont déclaré par expres lesdits Prieur et Religieux n'avoir entendu, et qu'ils n'entendent traiter presentement sinon de la Justice dudit Prieuré au Bourg saint

Estienne , droits et profits d'icelle selon qu'il est cy-devant déclaré, sans toucher aux autres droits et deuoirs domaniaux non dépendant de la Iustice. Quoy faisant , leur demeureront les droits de Censive, et autres redeuances foncieres, lands et ventes, et droits Seigneuriaux de Censive (20). Pour lesquels droits de Censive seront faictes limites avec marques apparentes par apposition de grosses boucles de fer : et ce qui sera au dedans des dites limites s'appellera la Censive desdits Prieur et Religieux (21). Mais en ladite Censive ne seront compris le droit de fournage, et de gasteaux sur les Boulongers : les redeuances sur les places des Tanneurs : le droit de la criée du vin : et le droit du poids. Lesquels droits demeureront à mesdits Seigneur et Dame, avec tous autres droits de Iustice (22). Et à l'égard du Greffe qui est est desdits droits de Iustice, pour ce qui est litigeux entre lesdits Prieur et Religieux, et Maistre François Maulnorry, mesdits Seigneur et Dame seront tenus supporter l'euement du proces, en cas qu'ils voudront deposser ledit Maulnorry dudit Greffe, et en dédommager lesdits Prieur et Religieux (23). Seront tenus mesdits Seigneur et Dame poursuivre l'amortissement des choses par eux délaissées audit Prieuré, et en payer l'indemnité, en acquitter lesdits Religieux, et leur en fournir les lettres aux depens de mesdits Seigneurs et Dame (24). Le tout sous le bon plaisir de nostre S. Père le Pape, et de Messieurs les supérieurs Abbé et Diffiniteurs de l'Abbaye de Cluny. Desquelles poursuites, et expéditions les fraix se feront par mesdits Seigneur et Dame iusques à l'entier accomplissement , et exécution des choses susdites. Et iusques à ce que lesdits Sieurs Abbé et Diffiniteurs ayant approuvé et homologué le present Traicté chacune des parties demeurera en la iouyssance des desdits droicts respectiuellement baillez par eschange. Et par ce que par le moyen du présent Contract, et après l'homologation d'iceluy mesdits Seigneurs et Dame doluent estre et feront Seigneurs Iusticiers dudit Bourg saint Estienne de Neuers (25). A esté accordé que mesdits Seigneur et Dame se ioindront avec lesdits Prieur et Religieux au proces interté de present pendant à la Cour de Parlement en consequence de ladite Iustice du Bourg ,

et pour la conseruation de l'autorité d'icelle et liberté des subiets contre les hoirs feu Maistre Guillaume Tenon pre-tendants droits de Masse sur les susdits subiets du Bourg au preiudice de ladite Iustice et autorité d'icelle : Et auec lesdits Prieur et Religieux poursuluront à fraiz communs ce que reste à faire audit proces iusques à Arrest diffinitif, pour, iceluy iugé, prendre et recouuer par lesdits Prieur et Religieux les despens par eux faits, et qu'il conuendra faire à la poursuite dudit proces auec dommages et interests, s'il y eschet, comme aussi mesdits Seigneur et Dame recouureront les fraiz qu'ils y auront faits. CAR AINSI l'ont voulu, consenty et accordé lesdites parties pardeuant lesdits Iurez. Promettant icelles parties par leur foy et serments pour ce donnez corporellement, et sous l'hypo- theque et obligation de tous leurs biens quelconques, que contre ces presentes lettres, et le contenu en icelles, iamais elles ne viendront, aller ny venir feront en aucune maniere, ains les tiendront, garderont et accompliront, et feront tenir, garder et accomplir fermement sans les corrompre, sur peine de restituer tous les despens, dommages et interests sur ces faits, eux, receuz, soufferts, ou soutenues. VOVLANT icelles parties estre pour ce contrainctes de par le Roy nostre Sire par la prinse, vente, et exploictation de tous leursdits biens, les- quels elles ont pour ce soubmis et obligex à la iurisdiction et contraincte du Roy nostredit Sire, et de sondit scel du tout en tout quant à ce. RENONCEANTS à toutes choses à ces presentes lettres contraires, et au Droict disant, Generale renonciation non vouloir si l'especial n'est precedent. DONNÉ, FAICT, et passé à Neuers, en la maison de noble homme et sage, Maistre Jacques Bolacre, Seigneur de Sigongnes, Lieutenant general du Niuernois, et a la relation desdits Iurez du scel dessusdit scellé en tesmoin de ce le deuxiesme iour de Septembre, apres midy, l'an mil cinq cens quatre vingts et cinq. Et estoyent presents audit Traicté pour la part desdits Religieux, Prieur et couuent dudit Sainct Estienne Maistre Martin Roy, et Imbert de Fauar- din Aduocats au Bailliage de Niuernois, et de la part de mesdits Seigneur et Dame noble sieur François de la Riviere, Cheualier

de l'Ordre du Roy, sieur de Champlemis, Bailly de Nivernois, nobles hommes Maistres Jacques Bolaere. Seigneur de Sigongnes, Lieutenant general, Gilbert de Cuzy, Aduocat fiscal, et Guy Coquille sieur de Romenay Procureur general dudit Duché du Nivernois. Plus bas est escrit : **Echange de la Iustice du bourg Saint Estienne de Nevers, Et est à sçavoir que l'Original des presentes est signé Ludovico de Gonzague, Henriette de Cleues, de Fauardin, Rousseau, de Montfort, Decolons, Dijon, de la Riviere, Bolacre, de Cuzy, Coquille, Roy, de Fauardin, Brisson, et Sacré.**

Suit l'arrêt et vérification de la cour de parlement, à l'effet et accomplissement du présent contrat, en date du 5 août 1586, et la publication faite en l'auditoire de Nevers, le mardi 6 septembre 1588.

On y lit encore :

IN EDITIONEM INSTRUMENTORUM PERMUTATÆ JURISDICTIONIS,
SIMULQUE PRISCÆ FONDATIONIS COENOBII S. STEPHANI NIVER-
NENSIS,

TETRASTICHUM.

*Heroum, Niveri, sunt hic monumenta piorum
Edita ne lateant juncta vetusta novis.
Sedulius vel quo promantur, dum volet usus
Hinc citius perimi fata nefasta Fori.*

F. HENRICUS GIRARD, prior.

TRADUCTION DE CE QUATRAIN PAR LE MÊME.

Ici des faits pieux antiques et nouveaux
De tes princes, Nevers, ont publié les marques
Pour mieux franchir l'oubli et le pouvoir des Parques,
L'accroc et les délais pratiqués es barreaux.

SOMMAIRE DU PRÉSENT CONTRAT (1).

1. Origine de cet échange.
2. Guillaume, comte de Nevers, fondateur du prieuré de Saint-Etienne.
3. Recommandation de la piété et vertu des contractants prince et princesse.
4. Non-seulement échange ou récompense, mais aussi augmentation de la présente fondation dudit prieuré, et comme nouvelle donation faite à son profit.
5. Religieux mansionnaires dudit prieuré absents lors de ce traité, et étudiant, savoir : en théologie, à Paris, dom Sébastien Marcaille, et en droit-canon, à Dôle, dom Henri Girard.
6. Justice de tout l'enclos Saint-Etienne réservée, et pouvoir d'y faire expédier les causes d'autres justices qui en dépendent.
7. Terre, seigneurie et justices des Amognes en titre de bailliage, avec partie de Bonnay et Précy, à faire subsister de la valeur de 50 écus par an audit prieuré.
8. Fiefs.
9. Minières.
10. Moulins de la ville de Nevers, au pont Clseau.
11. Bois-aux-Merles.
12. Boisseau ancien du prieuré à lui réservé.
13. Droits de boucherie au bourg.
14. Réception des ducs, duchesses et évêques de Nevers à leurs premières entrées par le prieur et les religieux de l'église.
15. Prieur et religieux de Saint-Etienne francs et quittes de tous actes de justice pour le propre domaine dudit prieuré au bailliage et pairie du Nivernais.
16. Date de l'ancienne fondation de Saint-Etienne par le comte Guillaume.

(1) Les chiffres portés à l'inventaire correspondent aux mêmes chiffres qu'on rencontre dans la teneur du contrat.

17. Séance du prieur de Saint-Etienne en l'auditoire de Nevers, et appel privilégié des causes concernant ledit prieuré.

18. Officiers de la justice du bourg, lors de l'échange, récompensés.

19. Censive, droits domaniaux et tous autres.

20. Marques à poser pour discerner les limites du bourg, paroisse, censive et ancienne justice du prieuré.

21. Droits divers et redevances accoutumées de police.

22. Greffe et subrogation au procès, etc.

23. Décharge et indemnité du prieur et des religieux.

24. Confirmation et consentement requis du pape et des supérieurs de l'ordre de Cluny à poursuivre aux frais du duc et de la duchesse de Nevers.

25. Jonction au procès sur un prétendu droit de Masse contre la franchise des mariages et habitants du bourg.

SÉANCE DU 8 DÉCEMBRE.

Présidence de M. DU BROC DE SEGANGE.

A une heure la séance est ouverte sous la présidence de M. du Broc de Segange, *vice-président*.

Siégent au bureau : MM. du Broc, de Rosemont et Crouzet, qui, en l'absence de MM. de Rosemont et Lhospied, avait rempli les fonctions de *secrétaire* dans la dernière réunion ; il donne lecture du procès-verbal qui est adopté sans modifications.

M. du Broc rappelle que dans la séance du mois de juillet M. le Président avait lu un mémoire présenté au congrès d'Auxerre, relatif à la soutane rouge que portent pendant l'été les chanoines de la cathédrale de Nevers aux fêtes solennelles. Cet usage, qui existe depuis fort long-temps, sans qu'on en connaisse précisément l'origine, a donné lieu, selon Mgr Crosnier, à des

assertions qui ne peuvent soutenir la critique. Notre honorable président s'était chargé de rédiger, en forme de mémoire, les différentes observations qu'il avait présentées le 7 juillet; mais il a voulu compléter ce travail, en y joignant les titres dont il est question dans le mémoire d'Auxerre. Il s'est donc adressé, à cet effet, à M. Quantin, archiviste de la préfecture du département de l'Yonne. Celui-ci s'est empressé de procurer à notre président copie des différentes pièces originales qu'il réclamait; ce sont :

1° Le procès-verbal de visite des monuments des églises de Nevers, constatant l'antique usage de la soutane rouge par les chanoines de la cathédrale. Ce procès-verbal, dressé par L'Ane et Boury, notaires royaux à Nevers, le 10 juillet 1742, à la requête de MM. Philbert Beloyer de Bouchat, prêtre-chanoine de l'église de Nevers, procureur-syndic de MM. du chapitre de l'église de Nevers, et assisté de messire Antoine Guérin, chanoine et grand-chantre de ladite église, et Nicolas de Bonneval, prêtre-chanoine, archidiacre de Decize en ladite église ;

2° Une lettre du chapitre de Nevers à Mgr l'Archevêque de Sens, pour le prier de faire revivre parmi les chanoines de la cathédrale l'antique usage de la soutane rouge, usage tombé en désuétude par suite de la misère des temps ;

3° La lettre du même chapitre à Mgr de Sens, pour le remercier de sa réponse bienveillante aux ouvertures du clergé de Nevers, et le prier d'user de toute son influence pour déterminer Mgr l'Évêque de Nevers à autoriser ce retour à d'anciens usages. Ces trois pièces sont suivies de réflexions philosophiques que leur contenu a inspirées à M. Prunier, curé de Soucy, et que M. Quantin a bien voulu joindre à son envoi.

M. du Broc donne lecture de toutes ces pièces, qui lui ont été remises par Mgr Crosnier, pour être communiquées à la Société. Elles intéressent à un haut point l'assemblée, à cause des renseignements qu'elles renferment sur divers monuments qu'on voyait en 1742 dans notre cathédrale et dans d'autres églises de la ville, et qui ont presque tous disparu aujourd'hui. La Société apprend avec plaisir que ces pièces seront jointes au

mémoire , sur le costume des anciens chanoines et en particulier sur la soutane rouge , que Mgr Crosnier a préparé pour le *Bulletin*.

Sur la présentation de MM. du Broc et Crouzet , et après l'accomplissement des formalités voulues par les réglemens , M. Bégat est proclamé membre de la Société Nivernaise.

SEANCE DU 19 JANVIER 1860.

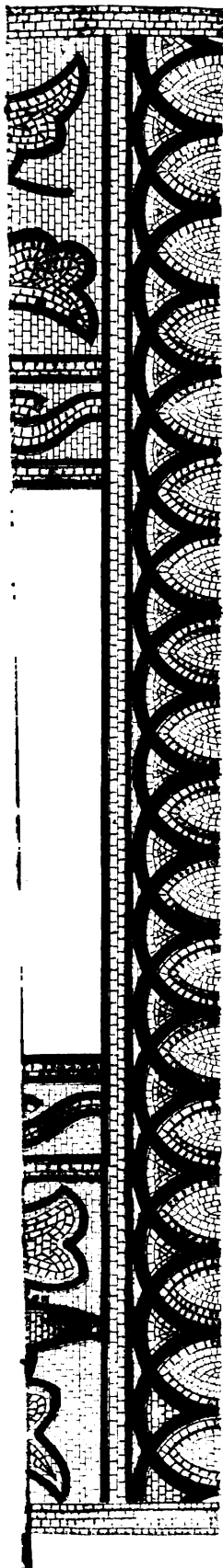
Présidence de M^r CROSNIER.

M. le Président dépose sur le bureau le *Bulletin de la Société des sciences historiques et naturelles de l'Yonne*.

La lecture du dernier procès-verbal est renvoyée à une autre séance, le secrétaire étant absent.

Mgr Crosnier informe la Société qu'il a été découvert dans l'église de Coulanges-les-Nevers, en creusant pour les fondations du maître-autel, une mosaïque en assez bon état de conservation, composée de petits cubes en ardoise, en terre cuite et en marbres blancs, verts et lilas. Elle forme le pavé d'une absidiole semi-circulaire, ayant de profondeur 2 m. 20, et environ 1 m. 90 de largeur. Vers le milieu se trouve une partie vide, où s'élevait sans doute l'autel primitif.

Une discussion s'engage entre plusieurs membres sur l'âge probable de cette pièce. Il est difficile, dit M. le président, d'assigner une époque bien précise à cette mosaïque. On sait que l'usage de ce genre d'ornementation, si commun en Italie dans les églises du quatrième siècle et des siècles suivants, existait aussi en France. L'église primitive de Vergers, de la paroisse de Sully-la-Tour, fut bâtie par saint Palfre, évêque d'Auxerre, en l'honneur du grand saint Germain. Il voulut que cette église fût distinguée des autres par



Lithog. Trémoulin. M. Ony. Copie N. V. a. N. vers.

Le dessin est au $\frac{1}{10}$ de grandeur naturelle.)



édifice à la mosaïque, aussi riche que celui qu'il avait fait élever à saint Eusebe » (1). Il ne nous reste plus en France de mosaïques recouvrant les parois des églises qu'à Germigny-les-Prés, au diocèse d'Orléans (neuvième siècle). Quant aux mosaïques employées comme pavage, elles sont assez rares en France, et ont été employées plus long-temps que les mosaïques des murailles. On a découvert, il y a quelques années, à Lyon, dans le sanctuaire de l'église d'Ainay, un pavage de ce genre, du commencement du douzième siècle (1105 ou 1106) mais mieux soigné et plus riche que celui de Coulanges, quoique composé, comme ce dernier, de petites pierres cunéiformes. Les murs de l'absidiole, le ciment, le genre des matériaux, la dimension restreinte de cet édifice, tout nous porte à le faire remonter à une époque antérieure à la période romane; mais, encore une fois, nous n'oserions lui assigner une date précise.

Aussitôt que j'eus connaissance de cette découverte, je me rendis à Coulanges avec notre honorable collègue, M. Bornet, et, de concert, nous primes les moyens qui nous parurent les plus propres à garantir cette mosaïque, en attendant que nous fussions autorisés à la faire enlever pour le musée; puis je fis des démarches auprès de M. le Préfet, pour obtenir l'autorisation nécessaire. M. de Magnitot, qui sait apprécier les travaux de la Société, et dont le concours est assuré pour tout ce qui peut être utile au pays, s'empressa d'écrire à cet effet à M. le Maire de Coulanges. Bientôt la mosaïque fut mise à notre disposition. Après avoir choisi un ouvrier habile, nous nous rendîmes de nouveau à Coulanges avec M. du Broc, dans le but de diriger l'opération. Nous regrettons d'avoir à vous dire que, malgré les moyens employés avec intelligence par le sieur Daigabio, ouvrier que nous avions choisi, le ciment sur lequel la mosaïque était établie, complètement décomposé par le temps, tomba en poussière quand il fallut le lever, en sorte qu'il ne nous reste que le dessin de la mosaïque que j'avais fait copier avant l'opération, et les cubes de marbres verts, ilas et blancs.

(1) LEBEUR, *Histoire d'Auxerre*, T. I, p. 127.

de pierre noire et de terre cuite rouge dont ce pavage était composé.

M. le Président ajoute à ces explications quelques mots sur l'autel qui s'élevait au centre de cette mosaïque, et dont la base était de 0.74 cent. carrés. Cet autel, qui rappelle, par ses dimensions présumées, celui de Sainte-Marthe, à Tarascon, confirme l'opinion émise sur l'âge de cette mosaïque, présumée antérieure au onzième siècle, et porterait à l'attribuer à l'époque mérovingienne.

Mgr Crosnier profite de cette circonstance pour rappeler un autre genre de pavage qui a été découvert dans la chapelle de Sainte-Julitte, à la cathédrale (onzième siècle). Ce sont des pièces en terre cuite, rouge, établissant par leurs formes variées un gracieux dessin. Malheureusement, quand on éleva, au siècle dernier, le disgracieux autel que nous avons fait disparaître, pour rendre à cette chapelle sa physionomie primitive, on avait fondé cet autel massif sur ce pavage, et on avait ainsi brisé presque toutes ses pièces. Nous avons été assez heureux pour en lever un dessin exact, avant d'essayer d'en retirer quelques morceaux comme spécimen. Nous nous proposons de reproduire ce dessin dans le *Bulletin*.

M. du Broc lit ensuite un long mémoire sur la vénérable Marguerite d'Arbouze, religieuse. Ses liens de famille, sa mission dans le Nivernais, la vénération que les Charitois professaient pour ses vertus, lui ont en quelque sorte donné chez nous droit de cité.

Cet article sera imprimé dans l'*Hagiologie*.

SÉANCE DU 9 FÉVRIER 1860.

Présidence de M^r CROSNIER.

Siégent au bureau : MM. Crosnier, *président* ; du Broc de Segange, *vice-président*, et Paulard, remplissant les fonc-

tions de secrétaire en l'absence de MM. de Rosemont et Lhospied.

Après la lecture des procès-verbaux des séances du 8 décembre 1859 et du 19 janvier 1860, adoptés sans réclamation, M. le Président dépose sur le bureau les ouvrages suivants offerts à la Société :

1° *Mémoires de l'Académie du Gard*, 1858-1859;

2° *Mémoires de la Société d'agriculture, commerce, sciences et arts du département de la Marne*, année 1859.

M. du Broc de Segange communique diverses pièces concernant le séjour de Fouché dans la ville de Nevers, entre autres l'acte de naissance de la fille de ce proconsul et quelques détails sur les mariages républicains.

Les membres présents remercient M. du Broc de cette communication, qui sera insérée dans le *Bulletin de la Société*; ils le prient d'ajouter deux notes indiquant, l'une, l'origine du nom *champ de la Fringale*, donné à la plaine où se célébraient ces mariages; l'autre, l'époque à laquelle on abandonna les prénoms républicains, pour reprendre les noms des saints.

M. Roubet, juge de paix à la Guerche, communique une charte d'affranchissement datée du 27 mars 1426.

Mgr Crosnier termine la séance par la lecture de la vie de dom Mauvielle, mort à La Charité en odeur de sainteté; cette vie sera insérée dans l'*Hagiologie nivernaise*.

Fouché à Nevers.

Le séjour de Fouché à Nevers en 1793, a laissé de nombreuses traces sur les registres des actes publics. Aujourd'hui en les parcourant, on a besoin, pour se défendre d'un sourire, de se rappeler souvent combien l'odieux de cette époque l'emporte sur le ridicule. Ce fut à l'arrivée de Fouché que la pieuse coutume de mettre les nouveau-nés sous la protection d'un saint fut entièrement proscrite. Les enfants mâles furent dési-

gnés par les prénoms de *Pythagore, Démosthènes, Thémistocles, Périclès, Mithridate, Démocrite, Brutus, Scévola, Sanson, Descartes, Marat, Duchêne, Bias, Pitt, Lord, Challier, Pline, Abeillard, Tell*, etc. D'autres reçurent les prénoms moins ambitieux de *Jardin, Pouilly, Bel-Amour, Brin-d'Amour, Jasmin, Lilas, Boulot, Joli-Cœur, Buisson, Lafleur, Œillet, Liberté, Alerie, Gimouille, Tulippe, Boute-Gougeon, Compagnon, Corbin, Marolle, Muguet, Bisaigre, Romarin, Libré, Bezegut, Lutin, Chèvrefeuille, Joli-Bois, Va-de-bon-Cœur*, etc. Les enfants du sexe féminin se nommèrent *Giroflée, Pistache, Balsamine, Chenevotte, Batelière, Pâturèle, Abeille, Girarde, Raisine, Vermeille, Benine, Lapie, Lumière, Renoncule, Bellote, Mignonne, Belle-de-Nuit, Proserpine, Gentiane*, etc. Des jumelles reçurent le nom, l'une de *l'Épine*, l'autre d'*Aubépine* (1). Pour rédiger tous ces actes, le conseil général de la commune avait désigné le citoyen *René-André Bigot*, un de ses membres, dont le style était à la hauteur de l'orthographe. En voici un premier spécimen. La circonstance était solennelle. Nevers avait eu le suprême bonheur de voir naître dans son sein la fille du proconsul. Au bas de cette pièce sont apposées près de cent signatures de fonctionnaires notables ou autres :

Extrait du registre de l'État civil.

NAISSANCES.

An 1^{er}. — Du 1^{er} janvier 1793 au 20 décembre 1793.

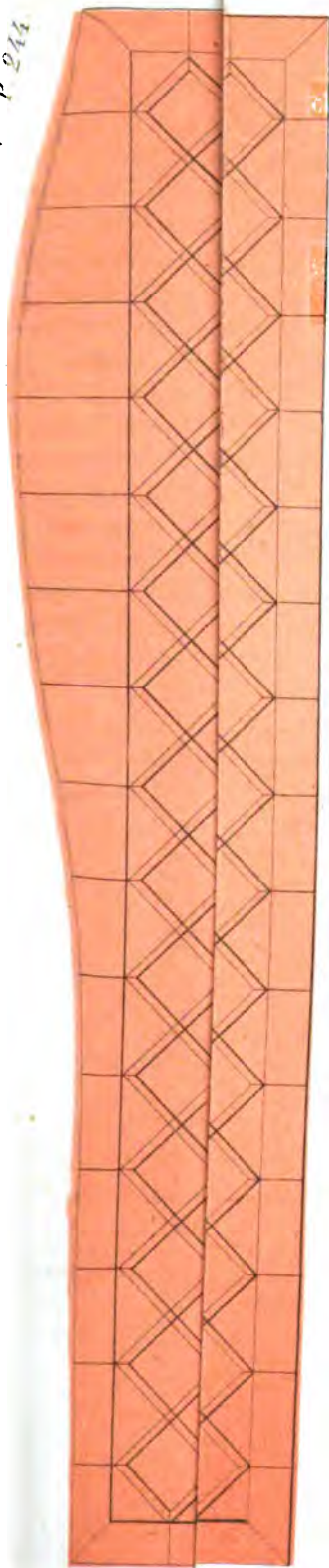
ACTE DE NAISSANCE DE NIÈVRE FOUCHÉ.

AU NOM DU PEUPLE FRANÇAIS.

Salut et fraternité.

Aujourd'hui 11 août 1793, l'an II de la République française une et indivisible, par-devant moi René-André Bigot, membre du conseil général de la commune de Nevers, distric

(1) Après le départ de Fouché, c'est-à-dire en 1794, on revint à l'ancien usage de prendre pour prénom le nom d'un saint; le bon sens du peuple fit promptement justice des absurdités de l'impiété.



Labo. Tréandau. Pl. Gray. Coq. ill. & Nevers.

Echelle de 0^m08 pour 1 mètre.





de Nevers, d' de la Nièvre, élu par délibération du 19 octobre 1792, pour rédiger les actes destinés à constater les naissances, mariages et décès des citoyens, est comparu en la salle publique de la maison commune de Nevers, le citoyen Joseph Fouché représentant du peuple, député commissaire par la convention nationale dans les départements du centre, âgé de 33 ans, originaire de Nantes, d' de Loire inférieure, domicilié de Paris actuellement en cette ville de Nevers, hotel de la Nation, lequel accompagné du citoyen Socrate Damour (1) président du tribunal du distric de Nevers et de la société populaire, âgé de 33 ans et de la citoyenne Marie Barittot républicaine âgée de 29 ans, tous deux domiciliés section du Levant de cette municipalité, assisté par tous les corps constitués tant civils que militaire de cette ville, a déclaré à moi René-André Bigot que la citoyenne Bonne-Jeanne Colgnand âgée de 29 ans son épouse en légitime mariage, originaire du dit Nantes, est accouchée hier à l'Aurore naissante à la première salve d'Artillerie qui a eu lieu pour la fête de la fédération au dict hotel de la Nation d'un enfant femelle qu'il m'a présentée et de suite conduite en son des fanfare sur l'hotel (sic) de la Patrie, place de la Fédération auquel lieu étant arrivé il lui donne le prénom de Nièvre Fouché.

D'après cette déclaration que les citoyens Socrate Damour et Marie Barittot ont certifié conforme à la vérité et la représentation qui m'a été faite de l'enfant cy dessus dénommé jay, en vertu des pouvoirs qui me sont délégués rédigé le présent acte que le citoyen Joseph Fouché, représentant du peuple, père de l'enfant; les citoyens Socrate Damour, Marie Barittot, té-

(1) Le citoyen Socrate Damour qui a joué un certain rôle à Nevers pendant la Révolution, était originaire de Bourges. Le 10 pluviôse an II de la République, il épousa Adélaïde-Hortense-Julie-Françoise le Roy-Prunevaux, âgée de vingt-six ans, fille de François le Roy-Prunevaux et d'Aspasie Alixand de Meaux, divorcée d'avec Després, son premier mari, pour cause d'émigration, le 19 octobre dernier (vieux style). En 1822, comme le nom de Socrate n'était plus bien porté, il obtint un jugement du tribunal civil de Nevers, à la date du 30 juillet, par lequel le prénom de Louis est substitué à celui de Socrate.

moins, ont signé avec moi, ainsi que plusieurs membres des dits corps constitués.

Fait sur l'autel de la Patrie, les jours, mois et an cy dessus; la cérémonie a fini par le baiser fraternel. Approuvé 4 renvois et une partie de la 6^e ligne rayée.

Ont signé :

CHAPPE, maire; FOUCHÉ, Marie BARITOT, Socrate DAMOURS, BIDAULT (1), POINTEL, DUCHAUMONT, BOUCHET, officier municipal; VERRIER, VERGER, cap^t c^t l'artillerie; CERF, président du district; MARTIN, officier municipal; MOISY, ad^t du district; CHOUET, SUROT, PRECONCE. SUROT, GODIN l'ainé; CALLOT, procureur du district; BERTIN, BUFFET, administrateur du directoire du district, DERVAUD (2), BAUME, G. TOLLET, prés. du département; GUILLERAULT, administrateur du département; VILLAIN, BROTIER (3), GUERIN, administrateur; BOYAU. MAU-BLANC, administrateur du département; MOINEAU, administrateur du département; BOUCHARDOT, LEBLANC-NEUILLY, secrétaire général du d^t de la Nièvre, ROBERT-VILLECOURT, capitaine de la gendarmerie; GAUDINOT, SEIGNEUR l'ainé (sic) REMY-LAMY, membre du Bureau de la Conciliation; LEROUX. CHAUVOT, GRANGER, AUBOIS, TALBOTIER, LAMI, FOUGNOT, COTELE, MIETTE, PIGEONNEST, BUREAU, adjudant général du district de Nevers; LEVÊQUE, AUBRY, GUILLAUME, secrétaire de la municipalité; PERRET, FAUVEAU l'ainé, CHARNET neveu, LETHUILLIER, FRELAT, GŒURY, ARCHAMBAUT DU SAULAY, GOINBAUT, L. P. BERT, MARTENOT père, BONNOT, GUIVOIRE, SORET, SANSON père, LARDOT, BALLERAT, BALANDREAU, ROUSSEAU, PINAULT, BERTHIAU, FAUVEL-ALFROY, BILLARDON, RATEAU l'ainé, notable; BOUSSARD, garde-magasin; MORIN, c^t le 1^{er} bataillon de la garde nationale; DENIS, notable; BIGOURAT l'ainé, AGNESSE, René-André-BIGOT, officier public et municipal.

(1) Procureur de la commune.

(2) Vice-président du district.

(3) Remplaçant le procureur général syndic.

Fouché avait établi un Champ-de-Mars dans la plaine de Plagny. On y transportait l'autel de la Patrie, que nous venons de voir installé sur la place de la Fédération (place Ducale). Le peuple était convoqué pour les grandes circonstances dans ce Champ-de-Mars. Le feu sacré était allumé sur l'autel de la Patrie, et c'est là qu'on célébrait les mariages les plus scandaleux, réservés pour ces occasions. Quelquefois, un patriote renforcé faisait substituer, sur ce même autel, un prénom révolutionnaire à celui que le baptême avait précédemment donné à son fils. Des tables étaient dressées, et chacun prenait sa part d'un banquet civique. La chère qu'on y faisait devait être assez mince, si l'on s'en rapporte au dicton populaire qui avait surnommé le Champ-de-Mars le champ de la *Fringale*.

Les deux pièces suivantes brillent par les mêmes qualités littéraires qui caractérisent la rédaction de l'officier public et municipal René-André Bigot. A partir du 2 nivôse an II, ce farouche républicain avait immolé sur l'autel de la Patrie ses prénoms de René-André pour prendre celui de Tell. Il faut croire toutefois qu'il fut saisi par un remords de conscience après le départ de Fouché, car nous retrouvons ces anciens prénoms à partir du 9 fructidor an II, et celui de Tell est supprimé.

*Extrait des registres de l'état civil du 1^{er} janvier 1793 au
20 décembre 1793.*

NAISSANCES.

Aujourd'hui 1^{er} jour de la 1^{re} décade du 2^e mois de l'an deux de la République françoise, par devant moi, René André Bigot, membre du conseil générale de la commune de Nevers, département de la Nièvre, élu le 19 octobre 1792 par délibération du conseil de la commune, pour rédiger les actes destinés à constater la naissance, mariages et décès des citoyens, étant à l'hôtel (*sic*) de la Patrie, sise au Champs-de-Mars dans la plaine de Plagny; après la célébration de plusieurs himmenée et

pendant que le feu sacré brûlait, a comparu le citoyens Guillaume Hérissé et la citoyenne Thérèse Joséphine Hérissé, née Vanden Clooster, lesquels nous ont présenté leur fils, née le 26 décembre 1791, dans la banlieue de Bruxelles, sous le nom d'Edouard Guillaume, me déclarants que ces deux nom étant des noms de tirans, ils désiroit qu'il fut changé en des noms républicains, vus que les dits père et mère ont été naturalisé français par arrêté du citoyen Fouchet, représentant du peuple dans les départements du centre et de l'ouest, en date de ce jour, sur quoi le dit citoyen Fouchet, représentant, sur la réquisition desdits père et mère, lui a donné le prenom de Brutus Hérissé, en présence du Champ, assemblé les autorités constituées, et tous le peuple de la cité. — Le dit baptême civique consommé au son des sonfards, les cy dessus dénommé et le dit Brutus ont été conduit à l'hôtel (s.c) de l'Amour, au milieu des époux; et là, entré avec eux, prononce le serment civique, ont jurés de plus de rendre le dit Brutus amis ardent de la liberté et de légalité par l'éducation républicaine qu'ils lui donneront, de là reconduit sous la tente du représentant du peuple, pour y prendre assisté comme dessus et des ris et des grâces de l'Amour, et nous, officiers public, pour y prendre le repas républicain, et de là conduit à la cité où étant arrivé à la maison commune, jay, en vertu des pouvoirs qui me sont délégués, rédigé le présent acte que le citoyen Fouchet, Guillaume Hérissé et Thérèse-Joséphine Hérissé, père et mère de l'enfant, ons signé avec moi.

Fait en la maison commune les jour, mois et an cy dessus.

HÉRISSE, T. J. HÉRISSE, née VANDEN CLOOSTER;
René-André BIGOT, *officier public*.

MARIAGES.

Aujourd'hui 1^{er} jour de la 1^{re} décade du second mois de l'an deux de la République française, par devant nous, René-André Bigot et Jacques Faure, officiers municipaux et publics de la

municipalité de Nevers, confirmé, par arrêté du citoyen Fouché, représentant du peuple, commissaire, député de la convention national dans les départements du centre et de l'ouest, sont comparus en la salle publique de la maison commune de Nevers, pour contracter mariage les cy après nommé, lesquels ayant été conduit aux sont des fanfares et au milieu du corps militaire de cette cité aux Champs-de-Mars, situés dans la plaine de Plagny, accompagné de tous les corps constitués jusqu'à l'hôtel de la Patrie, élevés au milieu du dit Champ, à la tête desquels était le citoyen Fouché, représentant du peuple, entourré du peuple qui formait son cortège. (Suivent les actes de plusieurs de ces mariages révolutionnaires; les bienséances ne nous permettent pas de citer ici des noms propres.)

Etant arrivé audit lieu, chacun des époux m'ayant été présenté par l'Amour, ayant déclaré chacun en particulier se prendre mutuellement pour époux, j'ai prononcé, au nom de la loi, qu'ils sont unis en mariage, et aussitôt le feu sacré a été allumé par l'Amour même. Pendant que ledit feu brûlait, le représentant du peuple a prononcé un discours analogue à la cérémonie, où toutes les vertus qui ont rapport à l'hyménée étaient peintes avec les couleurs les plus vives, et qui a été terminé par le couplet chéri de *l'Amour sacré de la patrie*; ensuite nous avons reconduit lesdits époux au temple de l'Amour, où ils ont prononcé le serment civique, y ajoutant celui de s'aimer éternellement, et après les avoir conduits sous la tente de l'hyménée pour y prendre un repas frugal et républicain servis par les autorités constituées, nous avons, en vertu des pouvoirs qui nous sont délégués, rédigé le présent acte que nous avons signé, les jour, mois et an ci-dessus.

Signé René-André BIGOT, officier public;

Jacques FAURE, officier public.

Si Fouché montrait si peu de respect pour les liens de la famille, il n'en avait pas davantage pour cette garantie sacrée

que la loi a toujours accordé au condamné, celle de l'appel ; nous en trouvons la preuve dans un de ses arrêtés , imprimé vers le même temps , chez J. Burelle , rue de l'Égalité , à Moulins. Quoiqu'il fût question de trois assassins, l'étrange jurisprudence qu'il s'efforçait de propager dans les départements du centre est suffisamment caractérisée par cette pièce :

AU NOM

du

PEUPLE FRANÇAIS.

Le représentant du peuple , député par la Convention nationale près les départements de l'ouest et du centre ,

..... Considérant que la peine de mort a été prononcée par le tribunal criminel du département de la Nièvre , contre lesdits Davin , Balanger et sa femme ;

Considérant que l'opinion publique, qui s'est énergiquement exprimée à cet égard , ne laisse aucune espèce de doute sur les crimes des condamnés , et que le peuple en attend l'expiation avec une juste impatience ;

Considérant que la voie de cassation est admise , moins pour faire observer littéralement les formes légales que pour assurer à l'innocent le moyen d'échapper à une injuste condamnation ;

Considérant qu'au moment où la République s'établit , il est important de frapper du glaive de la loi toutes les têtes criminelles , et que le prétexte de quelques formes violées ne peut balancer la nécessité de punir d'une manière prompte , éclatante et terrible un attentat atroce aussi manifestement prouvé,

Arrête que toutes les déclarations faites et à faire par les condamnés , pour se pourvoir en cassation , seront de nul effet , et que , dans le jour , l'accusateur public fera exécuter , par l'intermédiaire du commissaire national du tribunal du district de Nevers , sur la place Brutus , les jugements rendus les 16 et 22 de ce mois , qui condamnent à la peine de mort Jean Davin , Michel Balanger et Marie Droit, sa femme. .

A Nevers , le 22 septembre 1793. l'an deuxième de la République française, une et indivisible.

Signé FOUCHÉ.

Vu par nous, administrateurs du département de la Nièvre ,
à Nevers , le 22 septembre 1793 . l'an second de la République
une et indivisible. *Signé* G. TOLLET , *président*; LEBLANC-
NEUILLY , *secrétaire-général*.

Certifié conforme :

LEBLANC-NEUILLY , *secrétaire-général*.

**Recherches sur l'origine de la soutane rouge
que portent, pendant l'été, les chanoines de
Nevers, aux fêtes solennelles.**

Les membres de la Société Nivernaise se rappellent ce qui
a donné lieu à cette dissertation ; M. l'abbé Prunier, curé de
Soucy, au diocèse de Sens, ayant découvert dans les archives
de cette ville les pièces concernant la supplique adressée, en
1742, par les chanoines de Nevers au métropolitain de la pro-
vince, pour obtenir de lui l'autorisation de reprendre l'usage
de la soutane rouge, communiqua ces pièces, en les accompa-
gnant de ses observations particulières, à la *Société des sciences
historiques et naturelles de l'Yonne*, qui en fit part au Congrès
Scientifique de France, tenu à Auxerre en 1858.

Le fait en question était bien connu à Nevers ; il est consigné
dans l'*Histoire manuscrite des évêques de Nevers par Parmentier*,
mais l'original de la supplique nous était inconnu ainsi que
les pièces qui l'accompagnaient. Cette découverte est une
bonne fortune pour nous.

Avant d'exposer le résultat des recherches que nous avons
faites nous-même, depuis long-temps, sur cette question, nous
avons pensé qu'il était important de faire connaître :

1° L'article inséré à cette occasion dans le compte rendu du
congrès d'Auxerre ;

2° Les pièces composant le dossier des chanoines de Nevers ;

3° Les réflexions de M. l'abbé Prunier.

« Une grave question mettait en émoi, en 1742, le chapitre cathédral de Nevers. Les chanoines prétendaient avoir le droit de porter *la soutane rouge* le jour de fêtes solennelles. Comment faire constater leurs droits et assurer le triomphe de leurs prétentions? Ils pouvaient bien invoquer, à la vérité, un passage du livre du bénédictin dom Claude de Vert, lequel disait formellement : « Cette couleur était portée, il n'y a pas encore un siècle, par la plupart des chanoines de Nevers, qu'enfin la disette et le malheur des temps ont réduits, comme les autres, à la couleur noire qui coûte moins cher. » Le chapitre de Nevers voulut être en état de fournir une preuve encore plus irréfutable. En conséquence, le 10 juillet 1742, deux notaires royaux de cette ville furent « requis de se transporter en l'église cathédrale et en celle de Saint-Aricle, » pour y constater la présence de sept statues et tableaux représentant un chanoine portant la soutane rouge et le surplis à la romaine par-dessus. — Dès le lendemain du jour où ce procès-verbal était rédigé, les chanoines l'envoyaient à l'archevêque de Sens, en lui demandant son agrément pour leur permettre de reprendre la soutane rouge et le surplis à la romaine, comme on l'avait fait déjà à Auxerre; et, quelques jours plus tard, lorsqu'il avait rendu une ordonnance favorable, une seconde lettre lui était adressée par les mêmes chanoines, pour le supplier d'intercéder en leur faveur auprès de S. Em. le cardinal de Fleury, auquel cette importante question avait été soumise par l'évêque de Nevers, qui n'accédait pas de très-bonne grâce aux prétentions du chapitre.

» Ce sont ces lettres et ce procès-verbal que M. Prunier, curé de Soucy, a trouvés à la bibliothèque de la ville de Sens. Il en envoie une copie à la section, sous ce titre : *Un cours d'iconographie à Nevers, en 1742*, tout en exprimant ses vifs regrets de ne pouvoir indiquer la couleur en faveur de laquelle se prononça le cardinal-ministre. Il ajoute que, quant au *surplis à la romaine*, ce n'est pas seulement à Nevers qu'on le retrouve sur les tombes et les vitraux. Ainsi, dans l'église de Chitry, près Auxerre, qui, tout humble qu'elle paraisse, n'en est pas

moins à elle seule un véritable musée archéologique, où l'on trouve une tour militaire, des bulles des papes, des vases sacrés baroniaux, des chasses, des tombes, et jusqu'au défunt briquet de sacristie, les tombes des anciens curés de la paroisse les représentent avec les larges manches romaines. C'est ainsi que les traces du rite romain se retrouvent en plus d'un point dans les archives néonaises qui, par exemple, à l'occasion de la Bénédiction, ne parlent jamais que de la *Bénédiction en silence*. » (1)

**Procès-verbaux de visites de monuments des
églises de Nevers, constatant l'usage de la
soutane rouge par les chanoines de la
cathédrale.**

(Juillet 1742.)

Aujourd'hui mardi, dixième jour de juillet mil sept cent quarante-deux, après vespres, est comparu par devant les conseillers, notaires du roy, résidents en cette ville de Nevers, soussignés, messire Philbert Berger du Bouchat, prêtre, chanoine de l'église de Nevers, et procureur-syndic de messieurs du chapitre de la dite église, demeurant cloître d'icelle.

Lequel, pour et au nom de messieurs, nous a requis de nous transporter en la dite église cathédrale, avec témoins, pour constater la couleur de l'ancien habillement des chanoines de la dite église, qu'il nous a dit porter autrefois la soutane rouge, ainsi que le porte don Claude de Vert, moine bénédictin, en son livre intitulé : *Explication simple, littérale et historique des cérémonies de l'Eglise*, tome second, seconde édition, imprimé à Paris chez Florentin de l'Aulne, rue Saint-Jacques, édition 1710, page 361, où est ainsi écrit : « Au

(1) *Congrès Scientifique de France*, vingt-cinquième session, tome II, page 616.

» commencement du siècle dernier, les chanoines de Brioude
» étaient encore habillés de rouge, maintenant ils en sont au
» violet; cette couleur était aussi portée autrefois par les cha-
» noines du Puy; et il n'y a pas encore un siècle, par la plupart
» des chanoines de Nevers. Qu'enfin la disette et le malheur des
» temps ont réduit comme les autres à la couleur noire, qu'on
» sait coûter beaucoup moins. » Lequel livre, le dict sieur du
Bouchat, syndic, nous a représenté et ensuite retiré.

Et pour nous faire voir que cet auteur annonce vray, il nous a requis de nous transporter avec luy dans la dite église cathédrale de Nevers, assisté de messire Antoine Guéron, chanoine et grand chantre de la dite église, et messire Nicolas de Bonneval, prêtre, chanoine, archidiacre de Decize, en la dite église;

I. Et nous a fait remarquer, en présence des dits sieurs chanoines dignitaires susnommés, la *figure en pierre d'un chanoine à genoux*, ayant une soutanne rouge, et surplis par dessus, et l'aumusse sur le bras droit, devant l'image en pierre de saint Fiacre, ayant les mains jointes; l'un et l'autre sur un corbeau de pierre au dessus de l'autel de Saint-Fiacre, que le dit chanoine avait fondés, avec les armes du dit chanoines (1) au bas de chaque corbeau et au pillier attenant le dict autel, qui est dans un enfoncement du jubé, du côté du midi, avec les mesmes armes, qui porte ces mots en lettres gothiques : « Cy gist feu » malstre Dreux Godard, chanoine de céans; lequel a fait faire » cette présente chapelle, et en icelle a fondé une messe » chacun jour à perpétuel, avec un anniversaire de pain et vin » à tous les habitués de cette église, chacun an, le jour et le » lendemain de la fête de saint Fiacre. Aussy a fondé l'église » collégiale de chanoines de Saint-Pierre-le-Moutier. Lequel » trépassa le dernier jour de may 1515; *Requiescat in pace.* »

II. Ensuite, nous a fait remarquer que vis à-vis la grande porte de l'église, du costé du midy, sur le mur du *cœur*, est peinte

(1) Nous avons conservé l'orthographe du garde-notes, qui n'était pas de la première force sur ce point.

la figure d'un *chanoine revêtu aussi de soutanne rouge*, et surplis par dessus, et aumusse sur le bras droit, agenouillé devant une croix aussi en peinture dans la représentation d'un cimetière; sur lesquelles peintures sont plusieurs lettres gothiques, la plupart effacées par vétusé, et en on lict cependant ces mots : *On gisse messieurs Jehan de Marigny et Jean Jourde-
» reuil, jadis chanoines de céans; priez pour eux.* »

III. Ensuite, le dict sieur du Bouchat nous a conduit, assisté comme dessus, à la porte du thrésor de la dicte église, au-dessus de laquelle sont les figures de *deux chanoines, en peinture, à genoux*, les mains jointes, aux costés d'une image de la sainte Vierge, *revêtus de soutanne rouge*, et surplis à la romaine par dessus, l'aumusse sur les épaules; au bas de laquelle peinture est une écriture en lettres gothiques, dont la plus grande partie des mots sont effacés de vétusté, et, cependant, on lit ces mots : *« Cy gissent vénérables et discrettes
» personnes maître le Viel..... et Jean....., chanoines
» de cette église.* » Le surplus ne pouvant se lire.

IV. Ensuite, le dict sieur du Bouchat, assisté comme dessus, nous a conduit derrière l'autel de Saint-Gervais et Protais, au dernier pillier, du costé du midy, où il nous a fait voir *un tableau sur bois* attaché avec des pattes de fer, sur lequel est dépeinte la figure d'un *chanoine revêtu d'une soutanne rouge* et un surplis, ayant l'aumusse sur l'épaule par dessus le surplis, à genoux, les mains jointes, devant une image de la sainte Vierge, et l'image de sainte Madelaine au costé droit du dict tableau; au bas duquel tableau est l'inscription en lettres gothiques, dont la teneur s'en suit : *« Dessous la tombe qui est ci devant, gist
» vénérable et discrète personne messire Gaultier Alips, jadis
» chanoine de céans, curé de la Madeleine et archiprestre de
» Paris; qui a fondé une messe de Notre-Dame perpétuelle, qui
» se doit célébrer à nottes tous les lundys de l'an en la chapelle
» de Notre-Dame, qui est ci devant, par les maistre et enfants
» d'aube de céans, et a ordonné que le prestre aura deux sols*

» et deux deniers pour la messe; et après cette messe,
» un *Libera* et les collectes seront dites sur la fosse; il y aura
» deux deniers tournois (pour) le dict maître et chacun des
» dicts enfants un denier.

» Et avec ce a fondé un anniversaire perpétuelle en cette
» église, et pour le faire, a laissé et donné à icelle deux mai-
» sons qu'il avait à Paris, une autre qu'il avait à Chartres, et
» autres terres qui sont auprès de Poissy; que tout peut bien
» valoir par an environ 17 à 18 livres tournois. Lequel trépassa
» le 29^e jour de juillet l'an 1420. Priez Dieu pour l'âme de
» luy. *Amen.* »

V. Ensuite, le dit sieur du Bouchat, assisté comme dessus, nous a conduit de l'autre côté du chœur, vis à vis la porte septentrionale de la dite église, et nous a fait remarquer une peinture sur le mur du chœur, où est représenté un *chanoine à genoux*, les mains jointes, devant une image de la sainte Vierge, présenté par une figure qui représente saint Simon; laquelle figure de chanoine, nous avons remarqué être revêtu de *soutanne rouge*, un surplis à la romaine par dessus, ayant une aumusse sur le bras droit; au dessous des dites figures peintes, sont des mots en écriture gothique qui contiennent ce qui suit :
« Ci gist devant, sous une tombe signée pour figure ensevelie,
» messire Simon Laurandean, jadis doyen de Frasnay et cha-
» noine de Nevers; qui trépassa l'an 1442, le 22^e jour du mois
» de mars. Priez Dieu que par la grâce, de ses péchés pardon
» luy fasse. *Amen.* »

VI. Ensuite, le dict sieur du Bouchat nous a conduit, assisté comme dessus, dans la chapelle dite de la Passion, en la dite église, où étant, il nous a fait remarquer un *tableau sur bois* servant à fermer le retable de l'autel de la dite chapelle, sur lequel tableau est représenté un *chanoine vestu de soutanne rouge*, surplis à la romaine par dessus, l'aumusse sur le bras gauche, agenouillé entre les images de saint Pierre et de sainte Madeleine; au bas duquel tableau sont les armes du dict

chanoine , qui sont : « D'argent , à trois besants de gueules ,
» deux en chef et un en pointe ; le tour du dit écusson encrené
» de sable. » Au bas duquel tableau sont écrits les mots latins
qui suivent , en lettres gothiques : *O bone Jesus rogò te, imprime
in corde meo vulnera tua et amorem tuum.*

VII. Et nous a fait remarquer aussy que l'écusson des armes cy
dessus désignées sont en bas de la grande vitre de la dite cha-
pelle , en outre contre le mur , vis-à-vis l'autel , au dessous des
bases de deux colonnes , qui servaient de cadre à une épitaphe
qui n'y est plus , et aussy à la balustrade de bois fort ancienne
qui sert de clôture à la dite chapelle. En outre , nous a fait
remarquer dans la mesme chapelle , au dessus du rétable , la
figure en peinture d'un chanoine vêtu d'une soutanne rouge , un
surplis à la romaine et une aumusse sur le bras droit , à
genoux devant un crucifix aussy peint sur le mur.

VIII. Ensuite , et à l'instant , le dit sieur du Bouchat , assisté
comme dessus , nous a requis de nous transporter à l'église pa-
roissiale de Saint-Arigit de cette ville , de laquelle messieurs sont
curés primitifs ; où étant entré , après avoir adoré le très-saint
Sacrement , le dit sieur du Bouchat nous a fait remarquer au
second vitrail ; au côté droit en entrant par le grand portail ,
qu'il y avait sur les vitres la *figure du sieur Olivier* et de toute
sa famille , présentés par saint Jean et sainte Reyne à un enfant
Jésus naissant ; à côté desquels sont les figures de deux ecclé-
siastiques , dont l'une représente un *chanoine vêtu de soutanne
rouge* ; surplis à la romaine et l'aumusse sur le bras gauche ,
qui est la figure du sieur Michel Olivier , chanoine , trésaurier
de l'église cathédrale de Saint Cir de Nevers , ainsi qu'il apert
sur l'épitaphe qui est vis-à-vis , gravée sur la pierre , dattée de
l'an 1532 , ainsi qu'il suit : « Cy gist vénérable et discrète
» personne messire Michel Olivier , en son vivant licencié en
» droit , trésaurier et chanoine de l'église de Nevers , curé de
» Saint-Parizze ; lequel a fondé , etc. Lequel trépassa le 4 sep-
» tembre 1532. Priez Dieu pour eux. »

De toutes lesquelles figures, représentations et habillements rouges cy dessus spécifiés et détaillés, nous avons donné acte au dict sieur du Bouchat, chanoine et syndic, pour servir à mes sieurs du chapitre en temps et lieu, ce que de raison; en présence des dits sieurs cy dessus dénommés, et qui ont signé avec nous, dont acte et soit contrôlé.

Et ont signé: BERGER DU BOUCHAT, *syndic*; GUÉRON, grand-chantre; DU VAL DE BONNEVAL, chanoine, archidiacre, L'ANE et BOURV, notaires royaux.

A Nevers, 11 juillet 1742.

MONSIEUR,

Comme les dignités et chanoines capitulants de l'église de Nevers ont été anciennement dans le droit et la possession de porter la soutanne rouge aux offices des fêtes annuelles et solennelles, notre chapitre s'est déterminé à faire revenir cet usage; mais avant de statuer et de rien écrire, nous avons cru ne devoir rien faire sans avoir l'agrément de Votre Grandeur.

Vous êtes, Monseigneur, le supérieur en particulier de notre chapitre, et en général de toutes les églises de la province de Sens. Nous avons commencé par consulter les chapitres de Sens et d'Auxerre, pour savoir quel était leur usage, et comment ils en ont agi dans ces circonstances. Après leurs réponses qui nous sont favorables, et qui nous font connaître que nous avons des monuments existants et suffisants pour rentrer dans notre usage, nous en avons conféré avec Mgr notre Evêque, qui y a consenti et nous a promis d'en signer la conclusion, comme a fait Mgr l'évêque d'Auxerre en faveur de son chapitre.

Nous avons l'honneur, Monseigneur, de vous envoyer une copie du proces verbal que nous avons fait faire pour constater ces monuments. Nous sommes heureux de méditer ce dessein sous votre pontificat si précieux pour la Religion et l'Etat; et l'agrément que espérons avec confiance obtenir de Votre Grandeur,

donnera une nouvelle force aux monumens précieux qui nous font faire les démarches nécessaires pour rentrer dans notre ancien usage.

Nous nous flattery, Monseigneur, que vous voudrés bien nous honorer d'une réponse, et nous continuer la grâce de nous croire dans les sentiments du plus profond respect,

Monseigneur,

De Votre Grandeur,

Les très-humbles et très-obéissants serviteurs.

*Les doyen, chanoines et chapitre de l'église
cathédrale de Nevers,*

DOLLET DE SOLIERE, doyen; GUÉRON, grand-
chantre; DUVAL DE BONNEVAL, archidiacre;
id. DE BORNOL, chanoine, *secrétaire*;
..... DE LA GARDE, chan.

Au dos de cette deuxième pièce se trouve écrit ce qui suit :

- Papiers concernant le consentement qu'a donné Mgr l'archevêque de Sens, à ce que MM. les dignités et chanoines capitulants de Nevers reprissent l'usage de la soutanne rouge
- au chœur, les jours de festes annuelles et solennelles.
- L'ordonnance rendue à cet effet se trouvera dans le grand registre des provisions de l'année 1742, fol. 103 et suivants,
- verso et recto. »

Nevers, 25 juillet 1742.

MONSEIGNEUR,

Nous serons à jamais pénétrés de la plus vive reconnaissance de la lettre toute gracieuse dont vous nous avez honoré, et du décret que Votre Grandeur nous a envoyé dans un paquet qui nous a été remis par Mgr notre évêque. Ils ont été reçus avec une joie remplie de la plus juste soumission. Nous les avons communiqués à M. notre prélat; il nous a marqué qu'il nous continuait toujours son consentement, mais il ne veut nous le donner par écrit qu'après en avoir demandé l'avis de M. le

cardinal ministre. Il ne nous avait pas fait cette difficulté quand nous en conférâmes avec lui avant de nous adresser à Votre Grandeur ; mais il se pourrait. Monseigneur, que certains esprits lui auraient inspiré de ne pas signer d'actes qui pussent concourir avec votre décret.

Comme il en doit écrire à Son Eminence, nous vous supplions, Monseigneur, de vous intéresser pour nous auprès de ce digne ministre, qui estime trop Votre Grandeur, pour ne pas lui donner la satisfaction de protéger son décret, qu'elle n'a donné qu'étant bien sûre du consentement de Mgr l'évêque, lequel a non-seulement précédé vos ordres, mais l'a encore suivi lundy dernier en présence de quatre commissaires de notre compagnie. Nous gardons très-précieusement ces monuments de vos bontés, et nous réclamons la protection de notre vray et légitime supérieur pour lequel nous avons une vénération éternelle ; c'est dans ces sentiments et ceux du plus profond respect, que nous avons l'honneur d'être,

Monseigneur,

De Votre Grandeur,

Les très-humbles et très-obéissants serviteurs

*Les doyen, chanoines et chapitre de l'église
de Nevers,*

DOLLET DE SOLIÈRE, doyen ; GUÉRON, grand-chantre ;
DE BONNEVAL, archidiacre DE LA GARDE, chan. ;
BERGER DU BOUCHAT, chan., syndic..... DE BORNOL,
chan., secrétaire.

M. l'abbé Prunier, curé de Soucy, a découvert ces différentes pièces, les a adressées à la Société des sciences historiques et naturelles de l'Yonne, avec les réflexions suivantes :

« Ces trois pièces sont extraites mot pour mot du précieux carton de la liturgie de la bibliothèque de la ville de Sens.

» Le procès-verbal et le cours d'icographie notarié de messire Berger du Bouchat, ayant été fait pour servir en temps et lieu

ce que de raison, vous voyez qu'on n'a pas perdu de temps ; dès le lendemain 11 juillet, adresse à Mgr de Sens *Le lieu*, c'est pour servir à Sens et à Paris, puisqu'il semblait falloir le consentement du métropolitain et du ministre. Enfin, *ce que de raison*, rien de plus raisonnable que de reprendre quelque chose de l'antiquité pour compenser probablement le rejet que l'on faisait alors généralement des antiquités liturgiques.

» A quoi ont servi la science iconographique de M. du Bouchat, l'acte notarié, le contrôle, le consentement de l'archevêque, et son poids auprès du cardinal ministre ? Ce respect de l'antiquité, cette ardente passion pour la soutane rouge, moins le surplis à la romaine et l'aumusse que l'on constate, mais qu'on semble laisser de côté, ont-ils été satisfaits ? Nous ne savons, et nous serons heureux de l'apprendre du savant iconographe actuel de Nevers.

» Quel commentaire à faire sur trois simples pièces, débris de nos riches archives !

» Ces huit statues, peintures, inscriptions, vitraux, existent-ils toujours ? Alors le parti qu'on en a tiré en 1742 les rendra encore plus précieux. Si tout cela a péri, nous sommes heureux d'en constater et rappeler le souvenir. Ce souvenir ne sera pas sans édification et sans utilité.

» Quel rapport entre les deux sous et demi, les deux deniers du maître, le denier des enfants d'aube, et nos honoraires ou notre casuel moderne ! Voilà pour l'économiste. La diminution de revenu ou l'augmentation de dépense forçant le chapitre de Nevers de sacrifier la soutane rouge pour la noire ; voilà encore une superbe question pour l'économiste.

» Pour moi, Messieurs, avec quel bonheur je prends acte, et acte notarié, encore ! de cette messe hebdomadaire à notes des enfants d'aube ! C'est une nouvelle ligne à l'histoire si riche, si intéressante, si variée des enfants de chœur.

» Signé PRUNIER,

Curé de Sourcy. »

Avant d'aborder la question soulevée par M. l'abbé Prunier, à l'occasion des pièces qu'il a découvertes dans les archives de Sens, il nous a paru important de jeter un coup d'œil rapide sur les modifications apportées au costume clérical, à différentes époques.

Pendant les cinq premiers siècles de l'Eglise, les ecclésiastiques ne se faisaient remarquer que par la simplicité de leurs vêtements, n'ayant rien qui les distinguât des fidèles dans la forme et dans la couleur. Les moines seuls, au rapport de Théodoret, avaient un manteau particulier et une tunique tissée de poils de chèvre.

On comprend qu'il n'entre pas dans notre pensée de parler ici des vêtements sacrés ou des ornements en usage dans le service des autels; nous n'avons à nous occuper que des habits portés dans le cours ordinaire de la vie.

Du cinquième siècle au huitième, de nouveaux usages s'introduisirent, mais les clercs qui tenaient à la régularité, se gardèrent de s'y conformer; ils conservèrent l'ancienne toge romaine. Telle fut l'origine des soutanes.

Les conciles, pendant cette période, ne statuèrent rien de particulier sur cette matière; ils se contentèrent de défendre aux ecclésiastiques les habits courts, les habits militaires, les habits pompeux, et surtout la couleur de pourpre; *Nullus clericorum vestimenta purpurea induat*, dit le concile de Mâcon, en 529.

L'habit long et de couleur foncée devint donc le costume recommandé aux ministres des autels; les plus réguliers se contentaient de laine, conservant sa couleur naturelle. Nous trouvons, sous Louis-le-Débonnaire, un concile d'Aix-la-Chapelle, tenu en 816, qui établit des règles pour les chanoines, exprimant le désir que les autres ecclésiastiques s'y soumissent. On leur recommande la simplicité et la décence dans leurs vêtements, mais on leur défend de porter la cuculle, réservée aux moines. Tous étaient revêtus de la chape, c'est ce qu'on voit dans un canon du concile de Metz, en 888 : *Nemo clericorum... indumenta laicalia induat, id est cottas vel mantellos sine cappis non portet; et laici cappas non portant.*

Les prêtres se distinguaient des simples clercs par l'étole qu'ils portaient continuellement ; ils étaient aussi revêtus de l'aube, mais il leur était expressément recommandé d'avoir à l'autel une aube différente de celle dont ils se servaient en dehors de l'église. Quant aux diacres, d'après certains auteurs, ils pouvaient aussi être habituellement revêtus de l'aube ; cependant nous savons qu'un concile de Carthage ne leur permet l'usage de l'aube que dans l'exercice de leurs fonctions : *Diaconus tempore oblationis tantum, vel lectionis alba utatur.* (Can. 15.)

Déjà quelques abus s'étaient introduits dans le costume clérical, surtout en Orient, puisque le septième concile général, tenu à Nicée, en 787, est obligé de condamner les habits de soie et de couleurs éclatantes, adoptés par certains ecclésiastiques.

L'Eglise d'Occident ne fut pas à l'abri de semblables abus ; nous voyons les conciles adresser de continuelles recommandations, et exiger l'unité de couleur, soit dans les vêtements, soit dans les chaussures. Le second concile de Latran défend les habits ouverts et les couleurs trop vives. Saint Bernard vient à son tour se plaindre avec énergie au pape Eugène III de la violation de ce canon du concile de Latran (1).

Ce fut principalement pendant le douzième siècle que nous voyons les prescriptions se multiplier, à l'effet d'atteindre le but que l'Eglise se proposait depuis si long-temps dans le clergé, l'uniformité et la simplicité dans les vêtements, en empêchant le prêtre de se laisser entraîner sur ce point, comme sur tout autre, à l'influence laïque. Les croisades avaient établi un contact plus fréquent entre les ecclésiastiques et les chevaliers, et en même temps les liens de la discipline, pendant ce temps d'agitation, s'étaient relâchés. Les voyages multipliés avaient introduit dans le costume certaines modifications que les circonstances justifiaient, et les clercs, à l'exemple des seigneurs au milieu desquels ils vivaient, avaient fini par adopter, comme eux, les habits courts et les couleurs tranchantes. Ajou-

(1) *De consid.*, lib. III.

tons que les règles de la bienséance la plus commune furent blessées. C'était une des observations que saint Bernard se permettait d'adresser au pape Eugène III (1).

Au treizième siècle, les recommandations des conciles se renouvellent et deviennent plus pressantes : défenses formelles de porter des habits courts, de tenir les habits longs ouverts, soit par-devant, soit par côté; les couleurs rouges et vertes sont de nouveau prohibées. Le concile de Montpellier, tenu en 1214, semble exempter les évêques de la défense qui concerne le rouge et le vert. L'année suivante, 1215, le quatrième concile de Latran établit que les habits de dessus des clers ne seront ni trop longs ni trop courts, ni verts, ni rouges, ni ouverts. Ici encore les évêques semblent être exemptés de cette loi. Les canons de ce concile devinrent comme la base des décrets et des réglemens qui furent faits sur cette matière, dans les siècles suivans. Ne nous étonnons pas de voir le concile de notre province de Sens, tenu à Paris, en 1346, renouveler les canons du concile de Latran.

Cependant les abus continuaient, et un nouveau concile provincial de Sens, en 1528, nous prouve qu'on ne s'était pas encore soumis complètement à ce point de discipline; il ordonne que l'habit ecclésiastique descende jusqu'à terre et soit entièrement fermé; il interdit la soie et les couleurs rouge et verte.

Le concile de Trente se contente de recommander aux clercs la modestie, les règles de la bienséance et l'éloignement des modes suivies dans le monde.

Enfin, le grand réformateur de la discipline ecclésiastique, saint Charles Borromée, publia de sages réglemens, qui prescrivaient la couleur noire aux ministres des autels, à moins qu'élevés à de hautes dignités, ils ne fussent autorisés à user d'une autre couleur. Toutefois, cet habit devait tomber jusqu'à terre.

Nous devons ajouter quelques mots sur le costume des évêques et des autres prélats; nous avons vu plus haut que les

(1) *De consid.*, lib. III.

conciles ne les soumettaient pas aux règlements qui prohibaient les couleurs rouge et verte. Les évêques ont adopté indistinctement ces deux couleurs, mais ils portaient habituellement le vert, qu'ils ont conservé jusqu'au commencement du dix-huitième siècle, époque à laquelle le violet devint la couleur distinctive des évêques et de plusieurs autres prélats d'un rang moins élevé. Cependant ils conservèrent les glands verts au chapeau et les boutons rouges à la soutane.

Un historien de l'Eglise d'Autun, Gagnare, fait mention d'un pontifical d'Antoine de Châlons, évêque d'Autun, mort en 1500, sur lequel est peint un combat des croisés contre les infidèles; l'évêque, qui prie pour la prospérité des armes chrétiennes, est revêtu d'une chape rouge à manches. Il parle aussi d'un autre pontifical, où on représente la cérémonie d'une ordination; le prélat est en soutane rouge et en bonnet noir; l'archidiacre, ainsi que le chapelain porte-crosse, sont en soutanes bleues et bonnets rouges. Les ordinands ont des soutanes à longues queues rouges, vertes, bleues, brunes (1).

Je possède une belle peinture sur veau, de la fin du quinzième siècle, reproduisant le miracle de la rue des Dillettes. On y voit des prêtres en soutanes noires, d'autres en soutanes bleues-gris avec surplis à larges manches; l'évêque est en soutane rouge avec camail noir.

On comprend facilement que les abus dont nous avons parlé plus haut devaient être moins fréquents dans les chapitres des églises cathédrales, lorsque ces chapitres formaient en quelque sorte des monastères dont l'évêque était l'abbé. Tous vivaient en communauté; il y avait dortoir commun, réfectoire commun, et le prévôt chargé de la règle des biens, remettait à chacun ce qui lui était nécessaire pour ses vêtements.

Le règlement établi par saint Chrodegand, qui fut généralement adopté pour les chapitres, veut qu'on donne tous les ans à chaque chanoine une chape, deux tuniques, deux chemises et du cuir pour la chaussure. Ce règlement, de 765, servit de base

(1) *Histoire de l'Eglise d'Autun*, livre III, chapitre 8.

aux canons promulgués depuis par le concile d'Aix-la-Chapelle, en 816.

Parmentier nous indique, dans la vie de Guillaume de Saint-Lazare, le genre de vie de nos chanoines de Saint-Cyr, qui d'ailleurs ne différait pas des autres chapitres :

• Les chanoines, dit-il, vivaient originairement en commun, • ils avaient leurs lieux religieux, un cloître, un dortoir, un • réfectoire, un cellier communs ; ils se traitaient de frères, et • l'enceinte de leurs habitations, toutes contiguës les unes aux • autres, se nommait en latin *Monasterium*. Ils se levaient la • nuit pour chanter les nocturnes, et ils étaient enterrés dans le • cloître. L'incendie de l'église et des lieux réguliers, arrivé • cette année 1211, selon l'opinion la plus probable, apporta • un grand changement dans l'ancienne manière de vivre, et fit • abandonner pour toujours la vie commune qui avait déjà été • plusieurs fois reprise et quittée. Les chanoines n'ayant plus de • dortoirs, ne couchèrent plus ensemble, et, faute de réfectoire, • les repas cessèrent d'être pris en communauté. Cependant • les céliers firent la recette à l'ordinaire, et continuèrent de • se charger des bleds, des vins et de l'argent destinés pour les • besoins des chanoines (1). »

Les chanoines se firent insensiblement construire autour de la cathédrale des maisons particulières, mais ce n'était plus le *Monasterium*. Le nom de Cloître-Saint-Cyr, conservé jusqu'à ce jour, n'est qu'un souvenir de l'état primitif du chapitre ; c'était l'enceinte contenant les demeures des membres du chapitre.

L'ancienne discipline, on le comprend, dut s'affaiblir, et les chanoines tombèrent insensiblement dans les abus dont nous avons parlé plus haut, et contre lesquels les conciles ont si longtemps protesté. Au treizième siècle et aux siècles suivants, les chapitres, comme corps, agissaient avec une grande indépendance ; les membres qui les composaient, unis par des liens de famille aux chevaliers, avaient peine à se défendre d'une certaine influence laïque, et bientôt ceux qui auraient dû être les

(1) *Histoire manuscrite des évêques de Nevers.*

modèles du clergé, sous le rapport de la régularité, contribuèrent à affaiblir les liens de la discipline. C'était au sein des chapitres surtout qu'on remarquait les étoffes rouges et vertes, les ceintures enrichies d'or et de joyaux. On comprend maintenant les prétendus privilèges que s'attribuaient certains corps capitulaires au sujet des costumes ; ces privilèges n'étaient en réalité que le résultat d'une lutte plus ou moins ancienne contre les prescriptions des conciles.

Le chapitre d'Autun avait la prétention, comme celui de Nevers, d'être en droit de porter la soutane rouge, et, malgré les décisions formelles que nous avons rapportées, il a continué à user de ce prétendu droit jusqu'à la grande révolution française. Cependant, au rapport de Gagnac, ses propres députés s'étaient élevés au concile de Bâle contre ce qu'ils qualifiaient d'abus. Cet historien ne balance pas à dire *que les habillements rouges n'étaient pas la suite d'un privilège particulier à l'église d'Autun, mais l'effet d'un ancien usage auquel on croyait pouvoir se conformer* (1).

Nous devons en dire autant de la soutane rouge du chapitre de Nevers et des autres chapitres qui seraient dans le même cas.

D'après une tradition qui a pris quelque consistance, les chanoines de Nevers seraient en jouissance de ce privilège depuis le passage à Nevers du souverain pontife Clément V.

Tous les Nivernais savent que ce pape passa à Nevers en 1305 et qu'il y demeura plusieurs jours. Les différents historiens de notre province parlent de son arrivée dans notre cité (2). Il

(1) *Histoire de l'église d'Autun*, liv. III, chap. 8.

(2) Parmentier, dans son *Histoire manuscrite des évêques*, M. de Saintemarie dans son *Inventaire historique*, page 290 ; Née de La Rochelle, dans ses *Mémoires sur le département de la Nièvre*, tome 1^{er}, page 180, n'ont pas oublié de relater le passage de Clément V à Nevers ; nous l'avons aussi consigné dans notre *tableau synoptique de l'Histoire du Nivernais* et dans la *Monographie de la cathédrale de Nevers*. Enfin une inscription de l'époque se voit sur le mur méridional de l'église de Tannay. On y lit : ANNO DNI M^o CCC^o V^o XII^o KL APLIS INTRAVIT NIVERNENSIS DNS CL PP^{us} V^{us}. M. l'abbé Bourassé, dans son *Esquisse archéologique des prin-*

venait de Cluny et se rendait à Bordeaux ; c'était le 21 mars. Il serait demeuré à Nevers jusqu'au 25, fête de l'Annonciation. Comme il désirait célébrer cette fête avec pompe, et officier dans notre vieille basilique, n'ayant pas avec lui le nombre de cardinaux nécessaires, il aurait autorisé les chanoines de Nevers à compléter le nombre voulu. Depuis cette époque, ajoute-t-on, les chanoines de Nevers ont le privilège de prendre, aux fêtes solennelles de l'été, la soutane rouge comme les cardinaux.

Le séjour de Clément V à Nevers est incontestable ; il aurait même donné à Jean de Savigny, alors évêque de Nevers, des marques toutes particulières de son affection. Nous lisons encore dans Parmentier : « Sur la fin de l'année 1308, il accompagna Clément V à son entrée solennelle dans Toulouse, où, après que ce souverain pontife eût donné la sainte communion à tous les seigneurs du parlement et aux capitouls, l'évêque Jean, prenant sa place, la donna ensuite à tous ceux qui se présentaient. »

Quant au prétendu privilège accordé à nos chanoines de prendre le costume des cardinaux dont ils auraient tenu la place, il ne saurait être admis ; l'on se rappelle qu'alors les cardinaux ne portaient pas encore les vêtements rouges ;

Les principales églises du diocèse de Nevers, a consigné cette inscription, qu'il a relevée sur place, et dont il déclare ne pouvoir donner l'explication, sans doute à cause du mot Nivernensis mis par erreur pour Nivernis ou Nivernum, et aussi parce qu'il ne connaissait pas ce trait de notre histoire locale. Nous avons nous-même rapporté cette inscription dans l'Agéologie Nivernaise, page 95, après en avoir vérifié l'exactitude. Nous serions remarquer qu'il y a une variante dans les différents auteurs ci-dessus mentionnés ; les uns fixent l'entrée de Clément V à Nevers au 20 mars 1305, les autres portent l'année 1306 ; ceux qui adoptent la première date, conservent l'ancien style, car à cette époque l'année ecclésiastique commençait au 25 mars ; ceux au contraire qui portent 1306, font courir l'année du 1^{er} janvier au 31 décembre. On remarque aussi que la plupart de nos historiens indiquent le 20 mars, tandis que l'inscription de Tannay porte le 21. L'an du Seigneur 1305 le 12 des kalendes d'avril (21 mars), entra à Nevers, notre Seigneur pape Clément V †.

Innocent IV leur avait accordé le bonnet rouge en 1265, mais ce ne fut que plus de cent cinquante ans plus tard, sous Paul II, en 1464, que le costume rouge leur fut spécialement réservé.

D'après les pièces authentiques présentées par le chapitre de Nevers à l'archevêque de Sens, il y avait, en 1742, deux cents ans environ que l'usage de la soutane rouge avait été interrompu; nous ne croyons pas, avec dom Claude de Vert, *que la disette et le malheur des temps aient réduit les chanoines de Nevers comme les autres à la soutane noire*. Nous pensons, au contraire, que le chapitre de notre cathédrale, se soumettant aux décrets du concile provincial de Sens, promulgués par Jacques d'Albret, un des pères de ce concile, a mis fin aux abus contre lesquels l'Eglise réclamait depuis si long-temps. En effet, toutes les peintures inventoriées remontent à une époque antérieure à ce concile, si on en excepte le n° 8, qui porte la date 1532; toutefois, on remarque que si Michel Olivier est mort en 1532, il a dû faire placer avant sa mort le vitrail sur lequel il est représenté en soutane rouge. Au reste, le chiffre 1532 n'est pas sur le vitrail, mais sur une pierre de l'église en face du vitrail. Nous pouvons donc affirmer que toutes les preuves iconographiques consignées dans ces pièces sont antérieures au concile.

Cependant, comme nous l'avons dit, plusieurs chapitres, celui d'Autun, entre autres, n'avaient pas cru devoir se soumettre, et avaient conservé l'usage de la soutane rouge; les chanoines de Nevers, en 1742, se rappelant qu'autrefois leurs prédécesseurs avaient ce costume, et en trouvant des preuves dans les peintures qu'ils avaient sous les yeux, crurent devoir faire des démarches pour y revenir. Ils s'adressèrent à Mgr Guillaume d'Hugues, qui fit quelques difficultés; sans se décourager, ils recoururent au métropolitain.

Nous ignorons si le cardinal Fleury, alors ministre, accorda le consentement qu'on réclamait de lui, mais Parmentier nous apprend que le jour de Pâques de l'année suivante, 14 avril 1743, « les chanoines de Nevers, autorisés par une permission écrite de Mgr l'archevêque de Sens, recommencèrent à porter

» l'habit rouge qu'autrefois ils avaient coutume de porter au
» chœur et dont l'usage avait été interrompu pendant environ
» deux siècles » (1).

On retrouve encore à la cathédrale, vis-à-vis la porte de Loire et du Doyenné, deux des peintures inventoriées en 1742. Les chanoines sont en soutanes rouges, avec rochet à larges manches et l'aumusse sur le bras.

Depuis cette époque, jusqu'à la grande révolution, les chanoines de Nevers ont continué à porter ce costume, mais au lieu du rochet romain, ils étaient revêtus du surplis à ailes.

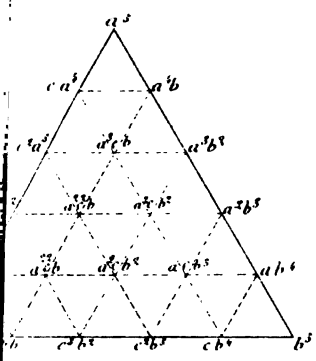
En 1823, au rétablissement du siège de Nevers, les anciens chanoines qui faisaient parti du nouveau chapitre, demandèrent à Mgr Millaux de reprendre la soutane rouge, ce qui leur fut accordé par le prélat.

GROSNIER.

(1) *Histoire manuscrite des évêques.*



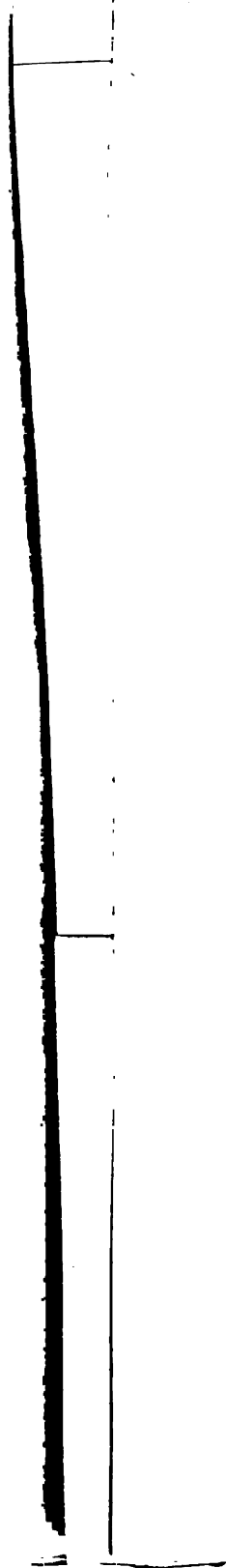


















$\bar{d}^{(m+1)}$







SÉANCE DU 8 MARS 1860.

Présidence de M^r CROSNIER.

Siègent au bureau : M^r. Crosnier, Du Broc de Ségange et Lhospiéd.

Le procès verbal de la dernière séance est lu et adopté.

La séance est consacrée à la lecture de plusieurs vies de saints personnages qui doivent être insérées dans l'*Hagiologie*. A l'occasion de la Vie de saint Martin et du culte qui lui est rendu dans le Nivernais, M. le Président entre dans quelques détails archéologiques et iconographiques sur l'église de Saint-Martin de Clamecy. Il rappelle en même temps la proposition faite il y a quelques années à la Société par M. le Préfet relativement à l'histoire du pays.

Dans la séance du 3 août 1854, présidée par M. de Magnitot, ce magistrat, frappé avec raison des inexactitudes qu'avaient laissé échapper les différents historiens de notre province, nous exprima le désir de voir la Société nivernaise entreprendre une histoire du pays plus complète et moins défectueuse. D'après le vœu de M. le Préfet, l'histoire du département devrait être étudiée commune par commune. M. le Président fit observer alors que déjà M. l'abbé Millet avait travaillé notre histoire en adoptant ce plan (1).

La grande difficulté était d'éviter, dans ce travail de longue haleine, la monotonie qui résulterait de ces cadres multipliés, qui tous devaient se ressembler plus ou moins, comme autant de tableaux de statistique.

La Société avait adopté la pensée émise par son Président de commencer par présenter, dans une espèce de discours préliminaire, l'ensemble de l'histoire générale du Nivernais, aux différentes époques. Après ce travail d'ensemble, devait venir le travail de détail.

(1) *Bulletin de la Société nivernaise*, tome II, p. 12.

On se rappelle que dans la séance du 10 janvier 1856, aussi présidée par M. de Magnitot, il nous demanda quel était le plan adopté pour la nouvelle histoire, et si on s'occuperait de chaque localité.

« Notre plan, a répondu Mgr Crosnier, est de grouper autour de l'histoire de France les faits propres à notre contrée, de manière à ne pas isoler nos chroniques locales. ce qui malheureusement a eu lieu jusqu'à présent. Ce plan ne nous permet pas d'introduire l'histoire de chaque localité, ce serait entraver notre marche; c'est un travail qui s'ajoinindra au premier et qui en formera le complément. M. le Préfet a approuvé cette méthode qui entre parfaitement dans ses vues (1). »

Le discours préliminaire, première partie du travail, est avancé. et déjà la Société a entendu la lecture des périodes celtique, gallo-romaine, mérovingienne et carlovingienne; « mais il serait important, a ajouté M. le Président. qu'on ne se laissât pas arrêter par certaines difficultés, et que la seconde partie de l'ouvrage pût se faire simultanément. Nous avons un auteur qui nous sera d'un grand secours, c'est Gillet. dans les *Annuaire*s dont il a doté le département, depuis l'an IX de la République jusqu'en 1809. Gillet a rendu un véritable service au pays, en recueillant les débris épars de nos archives locales, débris que le vent impétueux de la révolution avait épargnés et qu'une stupide indifférence a plus tard anéantis en partie. Aussi, avec quel empressement on réunit les *Annuaire*s de Gillet, quand on les rencontre, car ils commencent à devenir bien rares. »

« Je viens donc, Messieurs, vous proposer tout simplement de nous servir de Gillet pour l'exécution de notre projet, c'est-à-dire de rééditer Gillet en le corrigeant et en le complétant. Dans les différents articles que cet auteur a composés, il a su jeter la plus grande variété, en traitant tout à la fois l'histoire, la biographie, la numismatique, la littérature, l'histoire naturelle, la bibliographie et même l'archéologie telle qu'elle était comprise de son temps; c'est ainsi qu'il a évité

(1) *Bulletin de la Société Nivernaise*, tome II, p. 163.

cette monotonie que nous serions tentés de considérer comme un écueil pour notre travail. En adoptant sa méthode, nous éviterons cet écueil, et nous atteindrons le but auquel nous devons tendre.

» Il est à remarquer que Gillet a fait l'histoire de tous les chefs-lieux d'arrondissement et de la plupart des chefs-lieux de canton, c'est-à-dire qu'il a traité la partie la plus essentielle de notre histoire; il s'est occupé, en outre, de toutes les communes les plus importantes, soit par le nombre de leur population, soit par les souvenirs qui s'y rattachent, soit par les antiquités qu'on y rencontre. Je le répète, il s'agit pour nous de compléter l'œuvre de ce savant chroniqueur et de rectifier quelques erreurs. Nous saurons aussi ajouter à la variété, en traitant des sujets à peu près inconnus au commencement de notre siècle, l'archéologie monumentale et l'iconographie.

» Il ne faut pas nous faire illusion, a ajouté M. le Président, ce travail ainsi compris sera volumineux et nécessitera des dépenses sérieuses; mais outre les fonds provenant des cotisations des sociétaires, et des secours du département et de l'État, nous trouverons encore une ressource dans la vente de notre ouvrage. Il nous sera facile de faire tirer à part les différents cantons, avec pagination particulière, de manière à offrir à un prix modéré l'histoire de chaque canton et des communes qui le composent. Il est certain que par cette méthode nous rentrerons dans nos fonds. »

La Société a adopté l'avis de M. le Président.

Revenant aux détails archéologiques et iconographiques sur l'église de Saint-Martin de Clamecy, à l'occasion desquels il avait rappelé la proposition de M. le Préfet, Mgr Crosnier a entretenu l'assemblée de l'article composé par Gillet sur cette localité, et il a complété l'histoire religieuse de cette ville par la description détaillée de son église. Il a été facile de comprendre l'intérêt que l'archéologie et l'iconographie peuvent donner à ces notices.

Ce mémoire sera publié dans le *Bulletin*.

SÉANCE DU 19 AVRIL.

A trois heures, la séance est ouverte sous la présidence de Mgr Crosnier.

Siègent au bureau : MM. Crosnier, de Rosemont et Lhospied.

Le procès verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. le Président dépose sur le bureau, pour être placés dans les Archives :

1° Le *Bulletin de la Société des sciences, belles-lettres et arts* du département du Var.

2° Le dernier volume des *Mémoires de la commission historique du Cher*.

Il communique à l'assemblée une lettre de M. Ribaud de Laugardière, substitut du procureur impérial à Clamecy, qui, absorbé par ses fonctions, et trop éloigné pour participer activement aux travaux de la Société et assister aux séances, exprime le désir de n'être plus considéré désormais que comme membre correspondant.

Faisant droit à la demande de M. de Laugardière, l'assemblée décide qu'à l'avenir il sera inscrit sur la liste des membres correspondants.

M. Bornet, chargé dans la dernière séance de rendre compte de la notice adressée à la Société par M. le baron de Roisin, sur l'histoire et le symbolisme religieux de la rose, lit son travail. Il y ajoute des détails intéressants sur la *Rose de Jéricho* et ses propriétés hygrométriques (les botanistes lui ont donné le nom de *Anastatica hierochuntina*). Il en présente un spécimen, qui a été rapporté de Palestine par M. Guillemain, dans un voyage récemment exécuté dans ces lointains parages.

Enfin, M. Bornet termine par une liste complète des fleurs des champs et des jardins, que la piété simple des jeunes filles a dédiées à la sainte Vierge. La coquetterie n'y est pas oubliée, car elles représentent presque toutes des objets de toilette. Quelques-unes seulement sont les attributs de ses vertus.

Ce travail sera inséré dans le bulletin.

Sur la proposition de MM. Crosnier, du Broc et de Rosemont, et après l'accomplissement des formalités voulues par le règlement. M. Moreau de Charny est, à l'unanimité, proclamé membre de la Société.

M. Moreau se recommande d'une manière toute particulière par ses talents comme poète et comme artiste.

Le poète paye immédiatement sa bienvenue par la lecture d'une charmante légende amogronne, recueillie sur place parmi les traditions populaires des vaux de Nyon et d'Ourouër. Elle est intitulée : *Les follets du coteau Rapin*.

Versification correcte et poétique, images fraîches et naïves comme les collines, et rians aspects du pays. douce et saine morale, en voilà plus qu'il n'en fallait pour mériter à ce te bleuette, échappée au facile travail de son auteur, les honneurs de l'impression. Elle sera reproduite au Bulletin.

Enfin, M. le Président termine la séance par la lecture de la Notice biographique de Jeanne Charlotte de Breschard, de la Visitation de Nevers. Cette notice fait partie de l'*Hagiologie Nivernaise*, où elle paraîtra prochainement.

SÉANCE DU 3 MAI 1860.

Présidence de M^r CROSNIER.

A trois heures, la séance est ouverte.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. le Président résume l'état financier de la Société, qui est des plus prospères. et il dépose sur le bureau toutes les pièces relatives aux comptes que présente M. le Trésorier.

A la demande générale, M. Moreau de Charny veut bien relire sa charmante légende du coteau Rapin ; puis, il dit, de mémoire, une pièce d'une toute autre nature, intitulée : *Minuit, ou la Folle du manoir*, et qui prouve qu'en poésie tous les genres sont familiers à notre nouveau collègue.

Au lieu du Zéphir qui, tout-à-l'heure, bruissait harmonieusement, berçant des nids parmi des buissons d'églantiers en fleurs, « c'est maintenant le vent brûlant du remords qui passe sur une imagination en délire, et la pauvre folle, au milieu du chaos des éléments déchaînés, jette à la nuit, sans témoins, avec ses plaintes, l'aveu d'un crime depuis long-temps oublié des humains. »

Comme on le voit l'idée morale perce dans cette allégorie, qui nous montre le remords à sa proie attaché, et vengeant dès cette vie les crimes qui échappent à la justice humaine.

Lecture par M^r Crosnier du manuscrit de don Jean Bouillé de Saint-Léger, religieux bénédictin de La Charité, qui vivait vers 1728. Cet ouvrage, qui présente une vie complète de Dom Robert Mauvielle, a été rédigé d'après les notes et mémoires tirés des chartriers de Saint-Pierre-le-Moûtier et de Notre Dame de La Charité, ainsi que d'après les documents que possédaient à cette époque les Pères Carmes-Déchaux de Nevers.

Puis, M. le Président fait circuler l'histoire des sceaux des comtes de Flandre, un volume imprimé à Bruges en 1639, avec la reproduction des sceaux et inscriptions. Quelque, par son titre, cet ouvrage paraisse tout-à fait étranger à notre Nivernais, il présente néanmoins un haut intérêt au point de vue de l'histoire locale ; car on sait que la maison de Flandre a régné pendant près d'un siècle sur notre province. M. le Président lit à cette occasion la notice qui suit :

La maison de Flandre à Nevers.

Celui qui étudie sérieusement l'histoire de notre Nivernais est frappé de l'obscurité qu'on remarque pendant que la maison de Flandre demeura en possession de ce comté ; aussi, tous les historiens qui ont écrit sur notre province ont-ils laissé bien des nuages sur nos comtes, pendant cette période et la suivante qui s'y rattache. Dissiper ces nuages, serait rendre un véritable service. J'ai été assez heureux pour me procurer un

livre devenu rare, imprimé à Bruges, en 1639, contenant les sceaux des comtes de Flandre et leurs titres, d'après les chartes authentiques. J'ai essayé, Messieurs, à l'aide de cet ouvrage important, d'établir d'une manière plus précise l'histoire des comtes de Nevers de la maison de Flandre, qui a précédé la maison de France-Bourgogne.

Yolande de Bourgogne, fille d'Eudes de Bourgogne et de Mahaut de Bourbon, avait apporté le Nivernais en dot à Jean Tristan de France, quatrième fils de saint Louis. Tristan mourut en 1270, sans laisser d'enfants; l'année suivante, sa veuve épousa Robert de Flandre, qui devint par ce mariage comte de Nevers et baron de Donzy.

ROBERT DE FLANDRE.

1^o Robert de Flandre, dit de Béthune, prend dans ses chartes et sur ses sceaux le titre de comte de Nevers et de baron de Donzy, seigneur de Béthune et de Termonde, fils aîné du comte de Flandre, avoué d'Arras. Il avait épousé, en premières noces, Blanche d'Anjou (ailleurs on la nomme Catherine), en 1271.

Mahaut de Bourbon, sa belle-mère, mourut en 1272, sans laisser d'enfants mâles. Elle avait eu trois filles d'Eudes de Bourgogne : 1^o Yolande, femme de Robert; 2^o Alix, qui épousa Jean de Châlons; 3^o Marguerite, femme de Charles 1^{er} d'Anjou, roi de Sicile.

Robert prétendit que sa femme Yolande, étant l'aînée, devait seule hériter des principautés de Mahaut, c'est à-dire des comtés de Nevers, d'Auxerre, de Tonnerre, et de la baronnie de Donzy. Un procès s'éleva entre les sœurs, et un arrêt du parlement de Paris de 1273 décida que les trois comtés seraient partagés entre elles. Yolande, comme l'aînée, devait choisir, elle opta pour le comté de Nevers, auquel fut jointe la baronnie de Donzy; le comté d'Auxerre fut donné à Alix, et celui de Tonnerre à Marguerite.

Ce fut de cette époque que Robert prit le titre de comte de

Nevers. Yolande mourut en 1295 (1), laissant Louis de Flandre, dit de Nevers, Robert, dit de Cassel, Jeanne, Yolande et Mathilde. Robert donna à son fils aîné le comté de Nevers, et, dès ce moment, il cessa d'en porter le titre, il fut associé, par son père, au gouvernement de la Flandre, et signa comte de Flandre;

2° Louis de Flandre, dit de Nevers, épousa Jeanne de Rhétel et ajouta à son titre de comte de Nevers celui de cette principauté. Il eut d'elle deux enfants, Louis, dit de Crécy, et Jeanne, qui épousa Jean de Montfort, duc de Bretagne. Louis de Flandre mourut le 12 juillet 1322;

3° Louis II de Nevers, dit de Crécy, après la paix conclue entre les Français et les Flamands en 1320, épousa Marguerite de France, fille de Philippe le Long. Louis, son père, et Robert, son aïeul, vivaient encore; il fut convenu, qu'à la mort de son père et de son aïeul, il leur succéderait dans le comté de Flandre, à l'exclusion de Robert de Cassel, second fils de Robert, et de ses sœurs. Robert et Jeanne, sa sœur, consentirent à cet arrangement. Louis I^{er} de Nevers mourut le 11 des calendes d'août 1322 (2), Robert, son père, mourut deux mois après, en sorte que par la mort de son aïeul et de son père, Louis de Crécy devint comte de Flandre. Il n'avait eu qu'un fils de Marguerite de France. Louis de Mâle, né le 24 novembre 1330.

Louis signa alors comte de Flandre et de Nevers. Il fut tué à Crécy, en 1346. Ce fut seulement après sa mort qu'on lui donna le surnom de Crécy, pour le distinguer de son père;

4° Louis de Mâle succéda à son père et fut tout à la fois comte de Flandre, de Nevers, de Rhétel, et baron de Donzy. En 1356, il ajouta à ses titres celui de duc de Brabant et de sire de Malines; à la suite d'une guerre qu'il eut avec Wincelas, duc de Brabant.

(1) C'est la date assignée à la mort d'Yolande, dans l'ouvrage que nous avons sous les yeux; les autres historiens disent que Yolande mourut en 1280, et que son époux continua à administrer le Nivernais jusqu'en 1295 ou 1296, à cause du bas-âge de son fils Louis de Nevers.

(2) 22 juillet.

Ce dernier s'était emparé de Malines, que Louis de Crécy avait acheté ; de plus, il refusait de remettre à Marguerite de Brabant la dot de dix mille florins de Florence, qu'il avait promis de lui payer tous les ans. Déjà la guerre était commencée, quand Guillaume, comte de Hollande, vint offrir sa médiation ; on accepta, et en 1357, il fut décidé que Wincelas, au lieu des 10,000 florins, abandonnerait Anvers à Louis, qui devrait reconnaître comme suzerain le duc de Brabant ; mais le duc, de son côté, aurait à ajouter ce qui paraîtrait convenable pour compléter la dot ; enfin, il fut décidé que Malines appartenait sans retour à Louis.

Louis établit plus tard qu'Anvers deviendrait la propriété de Marguerite de Flandre, sa fille, et que, s'il venait à mourir, le Nivernais serait l'apanage de Jean (1), fils de Marguerite et Philippe le Hardi.

En terminant la séance, M. le Président annonce que, conformément à l'article du règlement de la Société, qui veut que tous les trois ans, dans la réunion de mai, le bureau soit renouvelé, il va être procédé à l'élection des membres qui devront composer le bureau pendant la période de trois années, qui commence à dater d'aujourd'hui.

Après l'accomplissement des formalités voulues par les statuts de la Société, le résultat du vote est proclamé.

Président : M^{re} Crosnier ;

Vice-Président : M. du Broc de Segange.

Secrétaire : M. Adolphe de Rosemont.

Pro-secrétaire : M. Lhospied.

Archiviste : M. Delaroche.

Architecte : M. Paillard.

Trésorier : M. Humann.

(1) Jean-sans-Peur.

SÉANCE DU 14 JUIN 1860.

Présidence de M^r CROSNIER.

Siégent au bureau : MM. Crosnier, du Broc de Segange, et L'hospied qui remplit les fonctions de secrétaire en l'absence de M. de Rosemont (Adolphe).

Par suite de cette absence, la lecture du procès-verbal de la dernière séance ne peut avoir lieu.

M. le Président dépose sur le bureau deux volumes, le 27^e et le 28^e, des travaux de l'Académie de Reims, offerts par cette société.

M. Charles de Cavallhès offre pour le Musée une gouache représentant une vue de l'ancien Nevers.

MM. Crosnier et du Broc présentent, comme désirant faire partie de la Société, MM. Lauvernay, agent-voyer en chef; Millien, auteur de poésies estimées; l'abbé Vallois, aumônier du couvent de Saint-Gildard; l'abbé Rolland, aumônier des Ursulines; Pot, curé de Magny-Cours.

Ces propositions, après avoir été soumises aux formalités déterminées par le règlement, sont favorablement accueillies; M. le Président proclame ces Messieurs membres de la Société.

La parole est ensuite donnée à M. de Rosemont (Arthur), qui lit la première partie du résumé d'un voyage fait en 1586-81 par Montaigne, en Suisse, en Allemagne et en Italie.

Cet ouvrage, assez rare aujourd'hui, fait observer M. de Rosemont, est fort négligé dans sa rédaction, c'est ce qui explique, sans doute, pourquoi il ne fut imprimé qu'en 1774. c'est-à-dire long-temps après les travaux du même auteur. A part cette négligence dans le style, il est curieux de suivre notre vieux chroniqueur dans ses excursions; de voir comment il juge et apprécie les hommes et les choses de son temps; et de faire avec lui une étude de la vie et des voyages au seizième siècle. En comparant son appréciation avec celle des

voyageurs modernes, on s'explique mieux les transformations ou les changements opérés depuis dans les pays qu'il décrit.

La Société prie M. de Rosemont d'achever son travail, afin de lui donner plus tard une place dans le *Bulletin*.

M. le Président lit ensuite un long article sur l'*Hagiologie Nivernaise*, par un membre du *Comité des Sociétés savantes* (1). L'auteur de l'article semble jeter du doute sur certains faits énoncés dans l'ouvrage, et regrette qu'on n'ait pas placé à la fin les pièces justificatives.

M. le Président fait observer que l'auteur de cet article s'est chargé lui-même de répondre à une partie de sa critique, en disant : « Avant tout, la Société Nivernaise a voulu faire un livre instructif et s'adressant à un très-grand nombre de lecteurs. Ce but nous paraît avoir été atteint. »

« Il est évident, Messieurs, ajoute Mgr Crosnier, que si nous fussions entré dans des détails de critique et que nous eussions surchargé notre travail de pièces justificatives, notre but n'eût pas été atteint. Quelques personnes seulement se fussent donné la peine de nous lire. Nous avons dû nous contenter d'indiquer les sources auxquelles nous avons puisé, réservant de rares dissertations pour des faits généralement admis, mais dont l'authenticité nous paraissait contestable. »

M. le Président fait voir que l'auteur de cet article est tombé lui-même, en quelques lignes, dans un certain nombre d'erreurs qu'il est important de rectifier.

Cette rectification sera insérée dans le *Bulletin* de la Société Nivernaise, à la suite de l'article de la *Revue des Sociétés savantes*, ainsi que les détails intéressants communiqués par M^r Crosnier sur le *Graduel nivernais du XI^e siècle*, déposé à la Bibliothèque impériale.

M. du Broc présente ensuite à l'appréciation de la Société, comme spécimen de l'ouvrage qu'il prépare sur les falences de Nevers, différentes photographies faites par M. Moreau de Charny, et peintes par M. Chantrier, représentant les époques

(1) *Revue des Sociétés savantes*, deuxième série, tome III, p. 559.

les plus caractérisées de l'art céramique à Nevers ; il explique que, par de longues et patientes recherches dans les registres paroissiaux du temps, il est parvenu à recueillir les noms des gentilshommes italiens qui ont importé à Nevers cette industrie, et ceux des principaux faïenciers. Le premier résultat obtenu a été de pouvoir reconstituer leur généalogie, et par suite de déchiffrer les marques particulières apposées par chacun d'eux sur leurs travaux ; ce qu'il n'avait pas été possible de faire jusqu'ici.

L'ouvrage comprendra l'histoire des faïences, des faïenciers et celle des émailleurs.

Ce plan est unanimement approuvé ; la Société engage l'auteur à ne pas trop restreindre, par mesure d'économie, les planches dans un ouvrage destiné à faire mieux connaître un art qui a été, pendant près de deux siècles, la gloire de la ville de Nevers.

SÉANCE DU 12 JUILLET 1860.

Présidée de M^r CROSNIER.

Siégent au bureau : MM. Crosnier, du Broc de Segange et Lhospied ; ce dernier, en l'absence de M. de Rosemont, remplit les fonctions de secrétaire.

Après lecture du procès-verbal, adopté avec quelques modifications, M. le Président dépose sur le bureau les ouvrages suivants offerts à la Société.

1^o Six volumes, portant pour titre : *Missions scientifiques*. don de S. Exc. le Ministre de l'instruction publique.

2^o Le 3^e volume de la *Revue des Sociétés savantes*.

Il communique ensuite à l'assemblée : 1^o Une demande de M. le Ministre de l'instruction publique, qui désire obtenir sur le Nivernais des renseignements statistiques, artistiques et

scientifiques, destinés à trouver place dans un plus grand ouvrage sur la France; il engage les membres qui posséderaient en ce moment, ou qui pourraient dans la suite recueillir des matériaux sur ces différentes branches, à vouloir bien les adresser à M. le Ministre dans le plus bref délai; 2° l'invitation faite à la Société par le Président du Congrès scientifique de déléguer quelques membres, qui représenteraient la Société Nivernaise aux deux Congrès qui se tiendront, à Dunkerque, le 16 août 1860, et à Cherbourg, le 2 septembre.

M. le Président propose l'élection d'un membre dans le Comité de rédaction, en remplacement de M. de Bremond d'Arès. Après les formalités exigées par le règlement, M. Moreau de Charny est proclamé membre de ce comité.

M. du Broc fait ensuite observer que l'action destructive du temps emporte chaque jour des fragments de l'ornementation intérieure et extérieure de la cathédrale et qu'il serait vraiment regrettable, au point de vue de l'art, de voir disparaître, sans en conserver le souvenir, ces feuilles charmantes qui décoraient les différents chapiteaux, feuilles qui, depuis la fin du treizième siècle, sont presque toutes empruntées aux plantes ou aux arbustes indigènes; il propose donc de faire la *Flore de Saint-Cyr*; il s'agitrait de la reproduire par le dessin et la photographie, et de classer chacune des espèces, en leur assignant leur nom et leur rang botaniques dans la grande famille des plantes de France. M. du Broc regrette que les longues et minutieuses recherches qu'il a entreprises sur les faïenciers nivernais ne lui permettent pas de s'occuper de ce travail, il réclame le concours de quelques membres de la Société.

La proposition reçoit le plus favorable accueil, et M. Moreau de Charny s'engage spontanément à y consacrer le temps dont il pourra disposer pour la partie photographique; M. Bornet, de son côté, se charge de la partie botanique et du texte qui devra nécessairement accompagner les dessins reproduits par la gravure dans le *Bulletin* de la Société.

Puis, M^{re} Crosnier rappelle que, dans un article précédent, il a expliqué à la Société l'origine de l'usage qu'ont les Cha-

noines du Chapitre de Nevers de porter la soutane rouge. Les recherches qu'il a été obligé de faire à ce sujet lui ont donné l'idée d'un travail sur les transformations que le costume ecclésiastique a subies depuis l'origine du christianisme jusqu'à nos jours. La lecture de ce travail est écoutée avec un vif intérêt. Il est décidé qu'en coordonnant les deux articles, on n'en formerait qu'un seul, qui sera publié dans le *Bulletin*.

M. Ronbêt demande quel était l'emploi du *coustre* dans les églises, mot qu'il retrouve à chaque instant dans les anciens titres ? M. le Président pense qu'on désignait ainsi les gardes des portes et du trésor dans les cathédrales.

M^r Crosnier lit ensuite un manuscrit qu'il se propose de livrer à l'impression, dans lequel il raconte la vie de Catherine Pauper, en religion sœur Marceline, née à Saint Saulge en 1666, une des fondatrices de l'institut des Sœurs de la charité et instruction chrétienne de Nevers, morte, en odeur de sainteté, supérieure de la maison de Tulle. Il a puisé son travail dans le manuscrit où cette pieuse fille raconte elle même sa vie, et dans sa correspondance avec les différents membres de la congrégation.



SÉANCE DU 3 AOUT 1860.

Présidence de M. Du Broc.

La séance est ouverte à trois heures par la lecture du procès-verbal de la dernière séance, adopté avec quelques modifications.

Après cette lecture, M. Bégat annonce à la Société qu'il fait des recherches et recueille des notes sur l'art de l'imprimerie à Nevers, et qu'il se propose de publier, plus tard, la chronologie des imprimeurs, en mentionnant, quand il le pourra, les travaux que ses devanciers ont mis au jour. Mais, quelque

l'institution ne remonte pas au-delà de 1574, il fait part à l'assemblée des difficultés qu'il éprouve à cause de lacunes qu'il ne peut combler. M. du Broc, qui a compulsé, pour son travail sur la Falence nivernaise, tous les registres paroissiaux de la ville, lui fournit le nom de plusieurs imprimeurs; et il ajoute qu'il peut donner, en outre, les noms des premiers verriers, sculpteurs, comédiens, facteurs d'orgues, faiseurs de canons, d'épées, etc., de la ville de Nevers.

La matière étant épuisée, la séance est levée à quatre heures.

SÉANCE DU 8 NOVEMBRE 1860.

Présidence de M. Du Broc.

Siègent au bureau : MM. du Broc de Segange, L'hospied, de Rosemont.

Le procès verbal de la dernière séance est lu et adopté sans modifications.

M. de Rosemont dépose sur le bureau un ouvrage sur les *Engrais en général et notamment sur les fumiers*, par M. Baron, professeur au collège de Nevers, qui en a fait hommage à la Société.

M. Crouzet donne lecture d'un mémoire, dont il est l'auteur, sur la situation exacte des champs catalauniques, dans lesquels, le 21 juin 451, Attila fut vaincu par les forces combinées des Romains, des Wisigoths et des Francs.

On place généralement cette bataille à Châlons-sur-Marne. M. Crouzet, s'inspirant de la tactique suivie par les Huns, de l'intention aujourd'hui incontestable qu'ils avaient d'attaquer les Wisigoths, et guidé d'ailleurs par les règles les plus élémentaires de la stratégie, pense que c'est au sud de la Loire qu'il faut chercher le théâtre de cette mémorable journée.

M. Crouzet trouve dans le seul pays des Arvernes l'explication naturelle de tous les noms dont se servent les auteurs presque contemporains qui nous ont transmis les détails de ce grand événement, et a reconnu dans la configuration topographique du pays, qu'il a exploré avec beaucoup de soin, tous les accidents décrits par les mêmes historiens. Il est donc convaincu que cette bataille a eu lieu dans la plaine qui est placée au débouché des montagnes, sur la descente du Cantal, entre Mauriac et Aurillac, dans l'ancien pays du Cautalès. Ainsi s'expliquent, mais ainsi seulement, les mots de *Catalaunenses* et *Mauriacii* employés par Jornandès lui-même pour désigner le théâtre de ce grand événement.

Cette communication intéresse la société, et quoique ce travail sorte du domaine de notre histoire locale, son insertion au *Bulletin* est décidée.

Conformément à la résolution prise dans l'une des précédentes séances, l'assemblée s'occupe de la révision et du complément du catalogue des objets faisant partie du Musée de la Société et qui se trouvent dans la salle des réunions.

Copie d'une charte d'affranchissement

Du droit de servitude et main-morte donné par noble GUIOT DE REVILLON, écuyer, seigneur d'Aspremont, sous la date du 27 mars 1326.

Etabli, noble homme GUIOT DE REVILLON, escuyer, seigneur d'Aspremont, disant et affirmant que, à cause de sa terre, seigneurie et justice dudit lieu d'Aspremont, laquelle il tient en fief de très-haut et puissant prince, mon très-puissant et redouté seigneur, monseigneur le comte de Nevers,. Il a plusieurs droits, et entre les autres, il a le droit de main-morte reconnue; il dit, qui est tel, que toutes et quantesfois que

aucun demeure en sa dite terre et justice d'Aspremont, va de vie à trépasement, sans boir de son corps, ou qu'il n'est demeurant en communauté, tous ses biens meubles de défunt lui compettent et appartiennent par la coustume dudit lieu à cause de ladite main-morte.

Disant en outre que, pour cause de cette condition de main-morte, plusieurs de ses hommes et subjects se sont allés et s'en vont de jour en jour demourer en Bourbonnais, qui est joignant ladite terre, et autre part, afin qu'ils soient quittes et exempts de cette main-morte.

Et que pour ce, ladite terre, qui souloit être de grand' valeur et rapport, apanage, amende, finance, diminue chacun jour, qui est en son trop grand préjudice et domnage, et aussi dudit Monseigneur le Comte, qui est seigneur féodal de cette terre, et à qui ladite terre pourrait advenir au temps advenir.

De son bon gré et comme volonté, certain, et bien conseillé en ce fait, et pour bonne amour et tranquillité, nourrir et garder, entre ledit escuyer et ses hommes, femmes et subjects d'icelle terre, icelui assurer dès maintenant et à tout jamais à venir :

Cesse, délaisse, octroye et perpétuellement quitte ladite main-morte de tous les hommes, femmes, subjects qui demeurent à présent, qui au temps advenir demeureront en ladite terre et justice d'Aspremont.

Et a voulu et entendu, ledit escuyer veult et entend que tous les hommes et subjects puissent en tout temps, dors en avant, venir demourer en ladite terre franchement, sans que iceux hommes subjects puissent être aucunement tenus envers ledit escuyer à cause d'icelle main-morte, ni qu'ils doivent payer aucune finance or ou argent, ni autre chose quelconque audit escuyer, ni à ses héritiers, nonobstant des droits ou coustumes et établissement du pays ou de lieu.

Lesquels ledit escuyer a renoncé et renonce, quant à ce, ex-

pressément et perpétuellement, et a promis ledit escuyer sur sa foy pour ce donnée en la main dudit juré.

Lesdites choses ci-dessus dits, il accomplira de point en point fermement sans les corrompre.

.(Signé) ROUSSIGNOL.

Le Coteau Rapin (1)

OU L'ŒIL DE DIEU.

LÉGENDE AMOIGNONNE.

Sur le versant de la colline ,
Auprès d'un vieux tronc d'égantier,
Voyez ce tertre que domine
Le front dépouillé d'un poirier ;
La ronce y règne en souveraine,
Le chèvrefeuille y croît plus bas ;
Mais la mousse y végète à peine
Et l'herbe ne s'y montre pas :
C'est que , formé sur des ruines ,
De terrains roulés par les eaux ,
Son sol , partout couvert d'épines ,
Brûlerait certains végétaux.
Un pan de mur chargé de lierre
Et maçonné grossièrement ,
Indique une pauvre chaumière

(1) Commune d'Ourouer-aux-Amognes.

Que le temps battit en passant.
On croirait y voir la vipère
S'élançant sur vous en sifflant.
Et pourtant, chose singulière,
On n'y vit jamais un serpent.
On raconte même au village,
Mais seulement aux gens discrets,
Que le poirier, sous son feuillage,
Donne asile à deux feux follets :
On les voit, dit-on, apparaître
Vers le soir, quand le ciel est pur,
Se fondre ensemble et disparaître
Sous les fondements du vieux mur ;
Leur allure est toujours la même,
Pareille est aussi leur lueur
Et loin de les craindre, on les aime
Comme un symbole de bonheur :
Quand surtout quelque mariage
Doit s'accomplir prochainement,
Leur venue en est le présage,
Le signe infailible et constant.

« Où vas-tu si tard, Bachelette ?
» Disait, au détour d'un sentier,
» A la gentille Juliette
» Un beau chasseur, un chevalier.
« — Monseigneur voit bien qu'au village
» Je m'en retourne lestement,
» Car Pierre est triste, je le gage :
» Depuis si long-temps il m'attend !
» — Ne savais-tu, ma mignonnette,
» Que, pour retourner au logis,
» Il te faudrait, le soir, seulette,
» T'aventurer sous le taillis ?
» — Je le savais, mais l'heure est courte,
» A causer l'on s'arrête un peu ;
» Trop longue alors devient la route
» Et l'on rentre au gré du bon Dieu.

» — Pierre est un rustre qui m'obsède
» Et j'enrage, quand je te vois,
» De penser qu'un manant possède
» Un si joli bijou que toi.
» Crois-moi, le bonheur qu'il te donne,
» N'est qu'une suite de labeurs :
» N'as-tu donc, dis-moi, ma mignonne,
» Révé jamais d'autres douceurs ?
» — Le travail est doux quand on l'aime !
» On le partage si gaiement
» Que parfois la richesse même
» Ne vous semble qu'un vrai tourment.
» — Chansons !... gentille bachelette,
» Loin de tout regard indiscret,
» Puisque je te trouve seulette,
» Je veux t'apprendre un doux secret...
» — La nuit s'avance dans la plaine,
» Grand merci, Monseigneur, adieu !..
» Vous oubliez la châtelaine,
» Vous oubliez l'œil du bon Dieu !... »
Et la gentille ménagère,
Aussi rapide qu'un oiseau,
Tout en pensant au pauvre Pierre,
Courut le rejoindre au hameau.

De ses clartés déjà la lune
Inondait les plaines du soir,
Et le châtelain, taciturne,
Allait rentrer dans son manoir ;
Il avait franchi la pelouse
Et s'approchait tout en rêvant
D'un bosquet où sa jeune épouse
Venait pour l'attendre souvent :
Lorsqu'une voix, faible et pareille
Au bruit que ferait un soupir,
Vient expirer à son oreille,
L'arrête et le fait tressaillir...
Mais il a reconnu son page...

Et, vibrants d'un noble courroux ,
Ces mots s'échappent du feuillage :
« Traître et félon , retirez-vous.
» Vous oubliez celui que j'aime ,
» Vous osez profaner ce lieu ;
» Et vous vous oubliez vous-même ,
» Car vous oubliez l'œil de Dieu !... »

A minuit , sur la dalle humide ,
Un châtelain , le front penché ,
Confessait d'une voix timide
Sa félonie et son péché...
« Relevez-vous , lui dit le prêtre ,
» Si profonds sont vos repentirs ,
» Qu'ils vont vous apprendre à connaître
» Le bonheur vrai , les vrais plaisirs :
» Souvenance devient légère
» Quand généreux sont ses regrets
» Et quand le mal qu'on a pu faire
» Est effacé par des bienfaits... »
Un jeune page à la même heure ,
Le cœur plein d'angoisse abordait
Le seuil de la pauvre demeure
Qu'un pieux ermite habitait :
« Priez pour moi ! priez , mon père !
» Dit le jouvencel en entrant ,
» Je viens d'encourir la colère
» Du Dieu qui punit le méchant.
» Las ! j'ai profané le servage
» Que je devais à mon seigneur !
» Pardonnerez-vous cet outrage ?
» Elle est belle... et j'avais un cœur !
» — Enfant , répond le solitaire ,
» En lui montrant le crucifix ,
» Quand le repentir est sincère ,
» Un père pardonne à son fils ;
» Mais ton cœur est encor malade ,
» Il te faut voyage lointain ;

» Va-t-en rejoindre la croisade,
» Et que Dieu t'assiste en chemin...

On vit un jour une chaumière
S'élever au flanc du côteau,
Au milieu d'un arpent de terre,
Dans le finage du château ;
On vit, dit-on, surprise extrême,
Lorsqu'on eut planté le jardin,
Le bon seigneur venir lui-même
La visiter un beau matin...
Puis on apprit qu'au pauvre Pierre,
Il avait, à perpétuité,
Donné le jardin, la chaumière,
Par acte de sa volonté,
En l'obligeant par clause expresse,
Et qu'il parapha de sa main,
D'allumer un cierge à la messe.
Pour la fête de Saint-Martin ;
D'apporter à la châtelaine
Une églantine au mois de mai,
Et deux poires de Madeleine
A la Saint-Jean, pour tout délai.

Quelques vieillards, à la veillée,
Dans leur enfance ont vu conter,
Par les vieillards de la vallée,
Qui savaient le mieux raconter,
Qu'un certain soir, Pierre et Julitte
(Et c'est tel que je vous le dis),
Ensemble avaient quitté leur gîte,
Pour s'en aller en paradis...
Que soixante ans de mariage
N'avaient pas refroidi leur cœur,
Et qu'ils étaient de tout ménage
Le meilleur exemple et l'honneur ;
Qu'à la mort de la noble dame

Et du châtelain, leur seigneur,
Ils avaient failli rendre l'âme,
Tant profonde était leur douleur.

Quand vous verrez, sur la colline,
A côté du tronc d'égantier,
Le petit tertre qui domine
Le front chauve du vieux poirier ;
Lorsqu'à l'ombre de son feuillage
Reparaîtront les feux follets ;
Vous saurez pourquoi ce présage
Annonce encor d'heureux effets.
Vous saurez pourquoi le reptile
N'ose y promener ses lacets,
Pourquoi le sol en est stérile,
Et ce que sont les deux follets ;
Comment un péché se rachette ;
Comment on trouve le bonheur
Et comment dame et bachelette
Peuvent avoir un même cœur.
Vous saurez qu'il n'est en ce monde,
Où l'orgueil domine en tout lieu,
De différence si profonde,
Qui ne s'efface à l'œil de Dieu.

M. C.

Essai géographique et historique sur la bataille catalaunique.

(21 juin 451.)

La bataille que les peuples barbares de la Gaule, réunis sous les drapeaux d'Aétilus, remportèrent sur Attila, est aussi célèbre dans les fastes de l'histoire que dans celles de la législation : elle a même été considérée par certains auteurs comme un point de départ pour la chronologie. Mais le lieu où elle s'est donnée est devenu pour nous un problème. Quoique tous les historiens qui nous ont transmis le souvenir de l'invasion des Huns fassent mention de cette bataille, ils varient cependant sur son nom et sur le pays qui en fut le témoin. Dans Idace, elle est désignée sous le nom de campagne Mauriaque et Abélaunique ; dans le code des lois Gombettes, elle est appelée simplement la campagne Mauriaque ; dans Grégoire de Tours, le champ de Mauriac ; et enfin, Jornandès désigne ce lieu à la fois sous les noms de champs Catalauniques et Mauriaciens (1).

Assez communément on a cru que le lieu de la bataille a été à Saint-Méri-sur-Saône, ou aux environs de Pont-sur-Seine, dans le département de l'Aube, à peu de distance du village de la Cheppe, ou mieux encore dans les plaines de Châlons-sur-Marne. Ce dernier sentiment a même prévalu chez nos historiens modernes depuis le XVI^e siècle ; et aujourd'hui, dans les ouvrages de longue haleine comme dans les plus minces résumés, cette bataille est communément désignée sous le nom de bataille de Châlons (2).

(1) *Conventur itaque in campos Catalaunicos, qui et Mauriaci nominantur.* — JORNANDÈS, cap. XXXVI.

(2) Henri Martin, dans son *Histoire de France*, t. I., p. 375, édition 1844, dit que la rencontre eut lieu dans des plaines vaguement désignées par les chroniqueurs sous les noms de champs Mauriaciens et de champs Catalauniques. Je ne sais pourquoi il ajoute ensuite ces mots soulignés : *non loin du territoire de Metz*. Est-ce une opinion personnelle en forme dubitative ? Le fait est que nous n'avons vu ces mots dans aucun chroniqueur,

Le véritable but que se proposait Attila en envahissant la Gaule, le chemin qu'il devait naturellement suivre pour pénétrer ensuite en Italie, sa tactique ordinaire et bien connue, la désolation qu'il répandait partout sur son passage, et qui devait rendre nécessairement peu sûres et peu praticables toutes les routes qu'il traversait, enfin la constance de sa fortune qui n'avait point encore essuyé le moindre échec, tout en un mot semble répugner à ce sentiment, qui est pourtant devenu aujourd'hui si général. Voulant cependant nous rendre compte des motifs qui avaient pu déterminer nos historiens modernes à l'adopter, nous avons eu recours aux sources; nous avons voulu interroger par nous-même les historiens les plus rapprochés d'Attila, ceux qui pouvaient personnellement nous donner les détails les plus vrais et les moins suspects, et il nous a été impossible de comprendre comment on a pu conclure de leur récit, que c'est à Châlons-sur-Marne que s'est livrée cette fameuse bataille. Probablement les premiers narrateurs qui ont émis cette opinion (que ceux qui sont venus après auront suivie sur leur foi sans le moindre examen) se seront laissé induire en erreur par la ressemblance frappante qu'on croit apercevoir au premier coup d'œil entre les plaines de Châlons et les *Campi Catalaunenses* de Jornandès, le seul auteur qui désigne sous ce nom le lieu de la bataille (1). C'est la seule chose qui puisse expliquer d'une manière convenable cette dénomination moderne.

Nous n'avons pas la prétention de nier la conformité des noms. Châlons-sur-Marne est bien certainement le *Catalaunicus* de la Gaule. Mais, sans nous arrêter au sentiment d'un historien (2) des commencements du XVII^e siècle, dont nous aurons plus tard le sujet de parler, qui considère la partie méridionale du royaume des Visigoths, le Narbonnès et le Carcassès, comme faisant à cette époque partie de la Catalogne, qu'il désigne aussi sous le nom de *Campi Catalaunenses*, ne

(1) Voir ce que nous avons déjà dit.

(2) BESSE, *Histoire de la ville de Carcassonne*.

pourrait-on pas trouver dans la Gaule d'autres territoires portant aussi le même nom ? Et puis , où trouver près de Châlons les *Campi Mauriacii* , dont parlent Idace , les lois Gombettes , saint Grégoire de Tours et Jornandès lui-même ? En l'absence d'indication nette et précise , pour pouvoir assigner en toute vérité un lieu quelconque à une bataille , il ne faut pas seulement se contenter de la conformité d'un nom cité avec d'autres par un seul auteur , il faut encore trouver l'explication de tous ceux par lesquels les auteurs originaux la désignent ; et c'est surtout absolument nécessaire , quand la marche et la tactique des armées semblent indiquer une position diamétralement opposée.

En effet , la manière d'agir des Huns , le but qu'ils se proposaient dans cette expédition , pourraient faire croire que leur intention était de diriger leur marche du Nord au Midi , pour pouvoir s'assurer une retraite dans le cas où ils seraient repoussés de l'Italie , en marchant sur l'Aquitaine , dont les richesses avaient échappé à ceux qui avaient ravagé les autres provinces de la Gaule. L'alliance des Aquitains avec les Romains eût seule suffi pour les engager à ne pas laisser derrière eux une province romaine qui pouvait beaucoup leur nuire dans cette expédition : ce qui tendrait à prouver que ce fut au centre même de la Gaule que cette bataille dut avoir lieu , que c'était même en Auvergne , où ils étaient forcés de passer.

L'attachement des Arvernes pour les Romains , et la facilité de faire subsister l'armée , devaient engager Attila à pousser en avant plutôt que de reculer dans des régions qu'il avait désolées , et où l'herbe ne poussait même plus. De plus , une défense facile en cas d'échec , dans un pays aussi coupé et dont on ne pouvait garder les défilés , devait assurer le succès à celui qui y commanderait ; et il paraîtrait que ce projet était à la fois celui des chefs des deux armées. Les Romains et les Visigoths , en protégeant l'Aquitaine , avaient sans doute l'intention de prendre les Huns sur les derrières , lorsqu'ils auraient tourné pour gagner l'Italie. On pourrait croire dès-lors que cette bataille a eu lieu dans la plaine qui est placée au débouché des montagnes , sur la des-

cente du Cantal, entre Mauriac et Aurillac, dans l'ancien pays du Cantalès. Ainsi, d'accord avec le bon sens et la vraisemblance historique, s'expliqueraient naturellement ces noms de *Catalaunenses* et de *Mauriaci*, donnés à cette bataille par les auteurs presque contemporains de l'événement, qui nous en ont transmis les détails.

Il est certain qu'Attila ne prit les rênes du gouvernement qu'en 444, et qu'il passa le Rhin et ne pénétra dans la Gaule qu'en 451. Selon Prosper et Jornandès, les premiers camps se portèrent sur Trèves, Mayence, Strasbourg. S'il faut en croire Paul Diacre, il força Metz (*Metensis urbs*) la veille de Pâques de l'an 451, livra la ville aux flammes et les habitants au tranchant du glaive. Suivant Idace, la même année il ruina Rheims. Selon l'auteur de la vie de saint Nicaise, il pillà Besançon, et la ville de Troyes (*Tricasses*) ne dut son salut qu'à la rançon qu'elle paya et aux sollicitations de saint Loup, son évêque (1). Il ne s'arrêta point à Paris, gagné par les prières de sainte Geneviève; il marcha sur Orléans (2). qu'il assiégeait, lorsque Aétius, général romain, et Théodoric, roi des Visigoths, s'avancèrent avec une armée nombreuse, dans laquelle les Francs servaient comme auxiliaires, sous la conduite de Mérovée. Leur intention était de le combattre. Selon Prosper, Jornandès et Grégoire de Tours, il leva le siège à l'approche de cette armée. Selon d'autres, il fut forcé dans ses retranchements. Mais tous font pressentir qu'il ne s'éloigna qu'afin d'ôter

(1) GRÉGOIRE DE TOURS, t. II, c. 7-9, *Gesta reg. franc.*, c. 5; — *Vie de saint Loup*, dans les Bollandistes, au XXIX juillet; — *Vie de sainte Geneviève*, id., au III janvier.

(2) D'après Jornandès, Théodoric et Aétius auraient détruit la ville d'Orléans avant l'arrivée d'Attila. *Theodoricus et Aetius magnis aggeribus eandem urbem, Aurelianam civitatem Gallia, ante adventum Attila destruunt*. La légende de saint Agnan (dans le *Recueil* de Duchesne, t. 1, p. 521), prétend qu'Attila s'empara d'Orléans. Le contemporain Sidonius dit qu'Orléans fut bloqué par Attila, assailli, envahi, mais non pillé (t. VIII, épître 12).

Le récit de Grégoire de Tours, un peu différent, est d'une admirable poésie; mais il est moins authentique (GRÉGOIRE DE TOURS, t. II, c. 7)

aux Romains l'avantage de leur discipline et de leur tactique. Ce ne fut que quelque temps après que l'armée confédérée parvint à l'atteindre et lui livra bataille.

Jusqu'ici on est bien d'accord sur les principaux faits. Mais le lieu où s'est donnée cette fameuse bataille n'a été suffisamment indiqué, ainsi que nous l'avons démontré, par aucun des auteurs contemporains. Pour le bien préciser, il est important de savoir de quel côté se retira Attila après la levée du siège, et de déterminer la route qu'il dût prendre pour aller d'Orléans en Italie. C'est le point le plus délicat de notre dissertation ; car, une fois cette question bien élucidée, il sera facile de savoir si c'est au nord ou au midi que nous devons chercher le lieu dont nous essayons de déterminer la position géographique.

S'il est vrai, comme l'ont prétendu plusieurs auteurs qui se sont copiés les uns les autres, parmi lesquels nous citerons l'auteur anonyme de la *Vie de saint Agnan* ; s'il est vrai, disons-nous, qu'Attila se soit rendu des Gaules en Pannonie en traversant l'Allemagne, et de là en Italie, et qu'il ait livré bataille. dans sa retraite vers l'Allemagne, il paraîtrait vraisemblable que la bataille eût été donnée dans les plaines de Châlons-sur-Marne. Mais qui nous assure que telle a été la route suivie par Attila ?

Sans contredit, le but que se proposait Attila en pénétrant dans les Gaules, était d'attaquer le royaume des Visigoths (1),

(1) *Hujus (Attilæ) ergo mentem ad vastationem orbis paratam compariens Gizericus rex Vandalorum, multis muneribus ad Vesegotharum bella præcipitat; metuens ne Theodoricus Vesegotharum rex filia ulcisceretur injuriam.*

Attila igitur dudum bella concepta Gizerici redemptione parturiens, legatos in Italiam ad Valentinianum principem misit. (JORNANDÉS, cap XXXVI.)

Saint Prosper d'Aquitaine dit que le roi des Huns se portait auprès des Romains comme le défenseur de l'empire contre les Visigoths. *Attila... multa vicinarum sibi gentium millia cogit in bellum, quod Gothis tantum se inferre, tanquam custos Romanæ amicitia denuntiabat. (Chron. ad. an. 451.)*

excité par leurs grandes richesses, et appelé par les Vandales d'Afrique qui pensaient détourner ainsi les armes des Visigoths qui les menaçaient justement. C'est dans cette intention qu'il vint assiéger Orléans, la clé du royaume visigothique qui s'étendait, comme on le sait, jusqu'à la Loire. Tout s'était tu jusqu'à cette ville, tout s'était humilié devant cet homme terrible, qui s'appelait lui-même le *fléau de Dieu*. Peut-on croire raisonnablement qu'en ce moment, c'est-à-dire aux portes d'un pays qu'il était venu chercher de si loin et à travers tant de périls, sans avoir encore éprouvé le moindre échec, avec une armée de plus de cent mille hommes (1), peut-on croire que ce grand capitaine, en levant le siège d'Orléans en présence de l'armée d'Aélius et de Théodoric, ait abandonné subitement son projet, et ait songé à se retirer (2) sans avoir essayé la force de ses armes, lui de qui l'on a dit qu'il ne marchait qu'en ordre et en force, lui qu'on n'osa point suivre ni troubler dans sa retraite, lui enfin qui, après la perte d'une bataille telle que celle de Mauriac, dont le succès était encore douteux le

(1) A l'égard des nations dont se composait cette multitude innombrable et féroce, qui suivit Attila dans la Gaule, en voici le dénombrement par Sidoine Apollinaire :

*Barbaries totas in te transfuderat arcetos
Gallia pugnacem Rugum comitante Gelono.
Gepida trux sequitur, Scyrum Burgundia cogit :
Chunus, Bellonotus, Neurus, Basterna, Toringus,
Bruoterus, Ulvosa quem vel Nicer abluist unda.
Prorumpit Francus.*

(Panegy. Avit. v. 320-26.)

A ces noms, tous plus ou moins connus, excepté celui de *Bellonotus*, qui ne l'est point du tout, si tant est que ce soit un nom de peuple, il faut ajouter celui des Ostrogoths, alors vassaux des Huns et combattant sous les drapeaux de ces derniers, et peut-être celui des Alains, dont quelques bandes, suivant Jornandès, *De regn. success.* faisaient partie de l'armée d'Attila, lorsqu'il envahit la Mésie et le Thrace. (*Hist. des Goths*; annotation de Fournier de Monjan.)

(2) Jornandès dit expressément qu'après la levée du siège d'Orléans, Attila était convaincu que la fuite lui serait plus cruelle que la mort même : *intusque fugam revolvens ipso funere tristiores...* — Cap. XXXVII.

lendemain matin (1), était si fier et si redoutable, qu'il persista toujours dans son idée de piller et de ravager le royaume des Visigoths (2) ?

D'ailleurs, en rétrogradant vers la Germanie, Attila était obligé de revenir sur ses pas. Mais, outre que la route était peu sûre pour lui, puisque le souvenir de ses cruautés lui avait attiré la malédiction des peuples, elle était encore épuisée ; car on sait fort bien, comme il le disait lui-même, que jamais moisson ne repoussait là où son cheval avait passé,

Les auteurs qui ont prétendu qu'Attila s'était retiré des Gaules en Germanie, sous prétexte qu'il pénétra en Italie par la Pannonie, auront donc confondu cette expédition avec une autre expédition postérieure, dont ils ne parlent pas, mais que mentionnent Jornandès (3) et un écrivain goth du V^e ou VI^e siècle,

(1) *Postera die luce orta, quum cadaveribus plenos campos aspicerent, nec audere Hunnos erumpere (Romani), quam arbitrantur esse victoriam.* — Cap. XL.

Attilæ ubi hostium absentia sunt longa silentia consecuta erigitur mens ad victoriam. — Cap. XLI.

(2) Dans le discours que Jornandès prête à Attila lui-même avant le combat, ce chef des Huns dit fort bien à ses troupes qu'elles n'ont jamais éprouvé d'échecs. *Agrediamur ergo hostem alacres..... En ante impetum terroribus jam feruntur, excelsa quarunt..... Nota nobis sunt, quam sint levia Romanorum arma; primo etiam non dico vulners, sed ipso pulvere gravantur.*

Aurait-il parlé ainsi, si la seule présence des Romains avait obligé les Huns à lever le siège d'Orléans et surtout à revenir sur leurs pas? C'était en effet revenir sur ses pas, que de rétrograder en Germanie..... *Faciem Hunnorum non poterit ferre agunata collectio. Non fallor eventu, hic campus est, quem nobis tot prospera promiserant.*

(3) Nous citons trop souvent Jornandès pour ne pas dire ici quelques mots de la véracité de cet historien, au point de vue de notre sujet :

Jornandès naquit de race gothique à la fin du V^e siècle. Son aïeul paternel, Périu, comme il nous l'apprend lui-même, était secrétaire d'un chef d'Alains, nommé Candax, qui, de gré ou de force, s'était rangé avec ses bandes sous les drapeaux d'Attila. Jornandès ne tarda pas à se convertir à la religion catholique et devint évêque des Goths. Son *Histoire des Goths* est d'une très-grande importance pour l'histoire. Il nous apprend lui-même, dans la dédicace, qu'il s'est simplement proposé de réduire et de resserrer en un

appelé Rotherius, que l'auteur de la *Vie de saint Sévère d'Agde* nous a fait connaître (1) et dont il cite quelques fragments

petit volume une histoire divisée en douze livres, dont l'auteur était Magnus Aurélius Cassiodore, son contemporain, aussi célèbre par le nombre et la diversité de ses écrits que par la grande part qu'il prit au gouvernement de l'Italie sous la domination des Goths, avec le titre de préfet du prétoire, titre qui lui fut accordé dans l'année 533. Le père de Cassiodore avait été envoyé en ambassade auprès d'Attila : *il avait vu sans trembler*, pour emprunter le langage du fils, *celui qui faisait trembler l'Empire. Vidit intrepidus quem timebat imperium : facies illas terribiles, fretus auctoritate, despectit.* (CASSIOD. Var. I. IV). Son aïeul avait défendu la Sicile et le pays des Brutiens contre les Vandales, et repoussé de ces contrées ce Genserik, dont Rome plus tard endura la cruauté : *Quem postea truculentum Roma sustinuit.* (Ibid). Lui-même, par sa naissance distinguée, par ses talents, par les dignités dont il était revêtu, et la faveur dont il jouissait auprès du grand Théodoric, se trouvait en relation avec les personnages les plus éminents de son époque parmi les Romains et parmi les Barbares. On voit assez combien il avait de facilité pour être bien informé d'une foule de faits curieux et de leurs moindres circonstances.

Quant à Jornandès, il fut peut-être encore plus à portée que Cassiodore lui-même de s'instruire de ce qui s'était passé, durant la même période, non-seulement chez les Goths, mais aussi chez les divers peuples barbares avec lesquels ils eurent des relations amies ou hostiles. Son aïeul paternel, secrétaire d'un chef d'Alains, au service d'Attila, avait sans doute assisté, à la suite de son maître, soit comme acteur, soit comme témoin, à la plupart des expéditions du roi des Huns. N'est-il pas infiniment probable qu'il avait fréquemment entretenu son petit-fils lui-même des événements et des hommes auxquels il s'était trouvé mêlé, et qu'il lui avait transmis sur les uns et les autres beaucoup de renseignements précieux, que les chroniqueurs grecs et latins de cette époque étaient dans l'impuissance de connaître.

Ainsi, pour les temps voisins du sien, Jornandès, soit dans ce qu'il extrait de Cassiodore, soit dans les additions qu'il y a faites, mérite plus de confiance qu'on est généralement disposé à lui en accorder, quand il rapporte des faits passés sous silence, ou différemment présentés par les autres monuments historiques. Son témoignage, appuyé sur des récits dont un grand nombre de ses contemporains pouvaient vérifier l'exactitude, doit être pesé mûrement ; et l'on ne peut se dispenser d'y avoir égard, à moins qu'il ne soit impossible de le concilier avec la vraisemblance et les règles de la saine critique. (Voir l'*Histoire des Goths*, par Jornandès ; commentaire de Fournier de Moujan).

(1) *Liber regnorum diversarum gentium* de Rotherius, ouvrage malheureusement perdu. *Acta sanct. ord. Benedicti* : § VII. p. 565.

d'une histoire générale intitulée : *Liber regnorum diversarum gentium*. Cette seconde expédition, dont nous aurons occasion de parler tout à l'heure, attestée par deux écrivains, tous deux Goths, tous deux vivant dans un temps assez rapproché d'Attila, acquiert un degré de probabilité qui, malgré le silence des autres monuments de l'histoire de cet âge, ne paraît pas permettre de la rejeter. Elle est, du reste, admise par deux de nos historiens contemporains, Michaud et Châteaubriand, dont l'autorité n'est pas sans quelque importance (1).

Il est bien plus naturel et beaucoup plus vraisemblable de croire qu'en levant le siège d'Orléans, Attila, plein de confiance en ses forces, et en son courage, voulut porter la guerre au sein des Etats des Visigoths, et ensuite traverser l'Italie. Ainsi sa route était de passer dans la Sologne, le Berri, en longeant vers La Marche, et de se diriger vers l'extrémité occidentale de l'Auvergne, en suivant la direction du méridien de Paris jusque auprès de Mauriac. Il est aussi naturel de penser qu'après la perte de cette bataille, Attila eut encore l'espoir de dévaster le Languedoc, qu'il chercha à se retirer en Italie plutôt qu'en Germanie, en passant par la Provence où il brûla la ville de Riez, et qu'enfin il soit entré en Italie par les Alpes-Maritimes et Pennines, pour traverser ensuite le Frioul.

Il est certain qu'à cette époque il ruina Aquilée, et conclut un traité avec le pape saint Léon-le-Grand (2) et les envoyés de l'empereur, au lieu appelé par Jornandès *Acroventus Mam-*

(1) Cette deuxième expédition d'Attila dans les Gaules avait été généralement, jusqu'à nos jours, regardé comme une fable. Cependant Michaud et Châteaubriand l'ont admise : le premier, dans son article Attila, *Biogr. univers.*, t. II.; le second, dans ses *Études historiques*, quatrième discours, deuxième partie. Voyez *Histoire littéraire de la France*, par les Bénédictins, t. III, p. 403; FAURIEL, *Histoire de la Gaule mérid.*, etc., t. I., p. 534-35.

(2) L'entrevue du pape saint Léon et d'Attila est rapportée par Jornandès, Cassiodore et saint Prosper d'Aquitaine. Suivant Idace, (*Chron*) Attila aurait été forcé d'accorder la paix aux Romains par la famine, la maladie et quelques échecs que lui aurait fait éprouver Aétius à la tête des troupes envoyées au secours de l'Italie par l'empereur d'Orient Marcien.

boleius, probablement entre Peschiera et Mantoue, et qu'ensuite il se retira en Pannonie. Idace, Jornandès et Isidore de Séville disent formellement qu'après la bataille de Mauriac, Attila se retira de la Gaule en Italie, et non de la Gaule en Pannonie, pour ensuite de là rétrograder en Italie (1).

Ce qui finit de convaincre dans cette idée et de développer cette question, c'est que Cassiodore et d'autres historiens mettent la prise d'Aquilée sous le consulat d'Heraclius et de Pavetius, ce qui reviendrait en l'an 452, et non en 455, comme le prétendent Paul Diacre et quelques autres qui ne sont pas plus exacts que Procope, qui place la prise d'Aquilée après la mort d'Attila, qui arriva en 454.

D'ailleurs, des textes formels, des monuments authentiques et les traditions du pays indiquent d'une manière certaine le passage d'Attila dans le Languedoc. Si, comme nous le prouverons tout à l'heure, ce passage a eu lieu lors de la première invasion, c'est-à-dire immédiatement après la levée du siège d'Orléans (et remarquons en passant que la deuxième invasion est contestée par ceux qui prétendent ou écrivent que la bataille a eu lieu à Châlons-sur-Marne), il est évident que, loin de passer par la Champagne pour se rendre en Italie, Attila aura suivi la route de la Gaule que nous avons indiquée, et alors le lieu appelé Mauriac répondra fort bien aux termes par lesquels les chroniqueurs de l'époque désignent la bataille catalanique.

Un historien du XVII^e siècle (2), dont nous avons déjà parlé, et qui connaissait bien les antiquités du Languedoc, était tellement pénétré de cette vérité, qu'il prétendait que la bataille dont nous nous occupons, et qui a laissé tant de souvenirs dans les traditions de la Gaule méridionale, avait été livrée près de Carcassonne, à un endroit qui porte sur les anciennes cartes du

(1) *Attila vero nacta occasione de recessu Vesegotharum, mox jam securus ad oppressionem Romanorum movit procinctum, primaque aggressionem Aquileanum obsedit civitatem.* (JORNANDÈS.)

(2) BESSE, déjà cité, *Hist. de Carcass.*

pays le nom de *Viel Camp* ou *Champ-de-Bataille*. Ce lieu, qu'on appelle encore aujourd'hui *Mérac*, ancien fief de chapitre, est situé au pied de la montagne d'Alaric, près du village de Capendu, sur les bords de la voie romaine qu'on peut suivre encore pendant fort long-temps. C'est ainsi que notre historien explique les *campi Mauriacii* des chroniqueurs; quant au mot *Catalaunenses*, il en trouve une explication qui paraît le satisfaire, comme nous l'avons déjà dit, dans la province de Catalogne, qui appartenait aussi aux Visigoths, et dans laquelle le Carcassès pouvait être compris à cette époque. Pendant le séjour de plusieurs années que nous avons fait à Carcassonne, en qualité de professeur d'histoire, dans notre désir de faire connaissance avec les richesses archéologiques de ce pays, si nombreuses et si remarquables à tous égards, nous n'avons pas négligé de parcourir nous-même ces lieux; nous avons reconnu sans peine les traces d'un camp et d'une ville ruinée, dont les débris sont épars çà et là; nous avons trouvé même en cet endroit des médailles romaines et visigothiques, des tronçons d'armes et de roues de char; mais il nous a été impossible de reconnaître l'éminence dont parle Jornandès; et la situation des lieux ne concorde guère avec la description que nous en ont transmise les différents chroniqueurs. Nous n'en partageons pas moins l'opinion de notre historien, qui y reconnaît une ruine d'Attila. Besse prétend même que l'église de Saint-Sauveur (1), que l'on voit encore debout au pied de la cité de Carcassonne, a été élevée plus tard pour remercier le ciel d'avoir détourné les armes terribles du roi des Huns, et il prétend avoir vu dans

(1) Cette chapelle appartient à un ancien couvent de capucins, qui existe encore sur les bords de l'Aude. C'est un monument fort ancien. Il existait à l'époque de la première croisade, puisque les archives du pays nous assurent qu'il avait servi de logement au pape Urbain II, quand, de retour du concile de Clermont, il vint consacrer l'église de Saint-Nazaire, en 1096. La façade de la chapelle a de très-grands rapports avec les remparts si bien conservés de l'enceinte intérieure de l'antique cité. Sa construction en petits moellons cubiques, alternés avec des rangs de briques posées à plat ou en épi, indique une œuvre des plus anciennes.

cette église une fresque représentant Attila blessé et renversé de son cheval, qui était bien conservée de son temps. Nous avouerons que, malgré nos recherches les plus minutieuses, il nous a été impossible de la découvrir. Du reste, cette chapelle, dans nos derniers temps, a subi de nombreux changements, nous dirons même des modifications fort peu heureuses.

Le Goth Rothérius, écrivain du V^e ou VI^e siècle, dont nous avons déjà parlé, raconte qu'Attila avait ravagé toute la Gaule, et qu'il s'était même avancé jusqu'à la Méditerranée, jusqu'à la ville d'Agde, qu'il détruisit de fond en comble. Nous citons ses propres paroles, qui nous ont été transmises par l'auteur de la *Vie de Saint-Sévère* (1). *Attila profanus, dit-il, et nimium truculentus, qui quasi omnes Gallias desbellavit, sicut et innumera-biles urbes reliquas, et Agatham à fundamentis evertit, etc.....*

Ce texte est formel; il est de plus très-concluant, quand on songe qu'il émane d'un écrivain goth, contemporain des faits qu'il rapporte, et habitant le pays dont il a décrit lui-même les ruines.

Tous ces témoignages authentiques et irrécusables nous prouvent au moins une chose, à savoir qu'Attila a parcouru et ravagé le midi de la Gaule à l'est de Toulouse (2). C'était sa route naturelle pour aller en Italie; et, s'il n'a point pénétré au fond de l'Aquitaine, où se trouvaient d'immenses richesses qui devalent exciter sa convoitise, c'est que les Romains et les Visigoths l'ont vaincu à Mauriac, et l'ont ainsi pressé de

(1) *Loco cit.*

(2) Comme nous l'avons déjà dit, aucun chroniqueur n'indique le lieu de la bataille, mais le texte de Jornandès semblerait la placer pas bien loin de Toulouse. Le voici : *Thorismund ergo, patre mortuo in campis statim Catalaunictis, ubi et pugnaverat, regia majestate subvectus, Tolosam ingreditur*. Il nous semble que si la bataille eût été donnée dans la Champagne, il aurait dit un mot de son retour dans le royaume des Visigoths, où il entraît la première fois en roi, et il l'aurait conduit ensuite à Toulouse. Le texte indique par son silence que la bataille a été donnée dans le royaume même. Plus tard, quand Thorismond a vaincu les Alains, Jornandès dit de lui *Tolosam migravit*, parce qu'il était hors de son royaume. — Cap. XLIII.

hâter vers l'Italie son passage, qu'il n'a pas manqué de signaler par des ruines, pour venger sans doute sa défaite.

D'ailleurs, l'inspection des lieux auprès de *Mauriac* concorde parfaitement avec la description qu'en fait Jornandès, qui a mis un soin particulier à décrire les divers incidents de la bataille. La plaine du Cautalès est située entre deux petites rivières et entourée des villages de la *Capelle*, *Vieux-Camp*, *Saint-Étienne-de-Cautalès*, *Intillac-de-Cautalès*, etc.

La tradition du pays, qui semble avoir transmis un pareil événement de génération en génération, place le camp d'Attila dans le lieu qui porte le nom d'*Intillac-Cautalès*; non loin de là est un espace qui porte celui de *Viel-Camp*. C'est là qu'on pourrait croire qu'étaient placés Aétius, Théodoric et les Francs. Dans cette même plaine est l'éminence que décrit Jor-nandès (1), dont les deux partis cherchèrent à s'emparer avant la bataille, et où Théodoric, son fils, et Aétius montèrent les premiers. Elle a au bas un ruisseau extrêmement rapide qui déborde souvent après les orages (2). C'était une position imprenable. Il existe aujourd'hui au sommet de cette éminence une croix qui porte le nom de *Bataillou*.

Les restes d'armures, les tronçons d'épées, les casques que les paysans découvrent tous les jours, en labourant dans cette plaine, viennent encore à l'appui de cette opinion; car aucun historien ne fait mention d'aucune autre bataille dans le canton où se trouvent ces débris qui sont très-répandus.

Il peut donc nous être permis de conclure qu'Attila, après avoir levé le siège d'Orléans, dût se porter, non en Pannonie, comme on a voulu le dire, mais bien sur l'Aquitaine. d'où il

(1) *Erat autem positio loci declivi tumore, in modum collis, excrescens quem uterque cupiens exercitus obtinere, quia loci opportunitas non parvum beneficium conferret... Fit ergo de loci, quem diximus, opportunitate certamen. (JORN.)*

(2) *Nam si senioribus credere fas est, rivulus memorati campi humilis ripa prolapsus, peremptorum vulneribus sanguine multo proventus, non auctus imbris, ut solebat, sed liquore concitatus insolito, torrens factus est cruoris augmento. — (Ibid.)* *

tourna directement vers l'Italie, après avoir été repoussé par l'armée confédérée. Ce ne peut être que lors d'une deuxième irruption qu'il passa en Pannonie, et de là ensuite en Italie. L'erreur peut provenir de ce que l'on a confondu ces deux invasions ; nous avons même vu que, contrairement à la vérité historique, la plupart des auteurs avaient ignoré la seconde, que les critiques modernes les plus habiles ont enfin reconnue.

On se tromperait cependant étrangement, si l'on pensait que c'est à cette seconde irruption qu'il faut rapporter la destruction des villes méridionales de la Gaule dont nous avons parlé, et qui nous a servi de principal argument pour dessiner la route d'Attila dans les Gaules, après la levée du siège d'Orléans. Jornandès, qui nous a dévoilé cette seconde expédition, nous en explique lui-même le but. D'après lui, et il devait être à ce sujet mieux renseigné que personne, car on sait que son aïeul paternel était secrétaire d'un chef d'Alains au service d'Attila, d'après lui Attila se dirigea dans cette expédition contre les Alains (1).

La question est de savoir où était placé ce peuple. Prosper Tyro (*Chron.*) parle de deux colonies d'Alains qui s'établirent dans la Gaule, l'une en 440 et l'autre en 442. La première reçut des terres abandonnées autour de la ville de Valence ; la deuxième fut placée par Aétius dans la Gaule ultérieure, et, quoique Prosper Tyro ne précise pas le lieu, il est très-probable, comme on l'a cru, que ce fut aux environs d'Orléans. C'était les premiers qu'il allait attaquer dans cette deuxième invasion ; car les seconds, au témoignage de Jornandès, avaient fait alliance avec Attila lors de la première, et leur roi Sangiban lui avait promis de lui livrer la ville gauloise d'Orléans (2). Il n'avait donc aucun grief contre eux.

Or, dans cette seconde invasion, Attila suivit une route toute

(1) *Alanorum partem statuit sua redigere dittoni. Igitur ab Dacia et Pannonia provinciis, in quibus tunc Hunni insidebant, egressus Attila, in Alanos movit provincium.* — JORN., cap. XLIII.

(2) *Sangibanus rex Alanorum... pollicetur... Aurelianam civitatem ubi tunc consistebat, in ejus jura transducere.* — JORN. cap. XXVII.

différente, *per dissimiles anterioribus vias recurrens*, dit le texte, et fut arrêté par Thorismond. Les Huns, comme nous l'avons dit, étaient sortis pour cette expédition de la Dacie et de la Pannonie ; leur chemin était donc par les Alpes ou tout au plus par la Provence. Ce n'est donc pas dans cette expédition qu'ils auraient pu ravager les parties méridionales de la Gaule visigothique.

Ce fait nous prouve cependant encore, pour le dire une dernière fois, qu'après sa défaite de Mauriac, Attila n'avait point abandonné son projet de ravager le royaume des Visigoths. On ne comprend dès-lors pas comment il l'aurait abandonné avant cette défaite, en revenant sur ses pas dans des lieux qu'il avait déjà dévastés, au lieu de s'avancer au centre du pays qu'il convoitait, alors que tout avait pillé sous son joug, et que ses armes n'avaient point encore éprouvé le moindre échec (1).

Du reste, suivant le témoignage de Jornandès, confirmé par Grégoire de Tours, la nuit même de la bataille catalaunique, la grande coalition des Barbares, sous la conduite d'Aétius, fut dissoute; les Visigoths revinrent dans le Midi et les Francs vers le Nord; et Attila ne vit plus d'ennemis. Les uns prétendent que cela se fit par la ruse d'Aétius, qui craignit que l'extermination des Huns ne donnât trop de prépondérance aux Goths; d'autres pensent que tous ces peuples, formés d'éléments hétérogènes, furent saisis tous à la fois par de vagues

(1) Attila le dit lui-même à ses soldats dans le discours que Jornandès lui prête avant la bataille catalauniqué, cap. xxxix : *Post victorias tantarum gentium, post orbem edomitum..... quis autem aliud vos quam bellare consuevit?..... Aggrediamur ergo hostem alacres; audaces sunt semper, quæ inferunt bellum. Adunatas despiciite dissonas gentes. Judicium pavoris est, societate defendi. Nota nobis sunt, quam sint levia Romanorum arma; primo etiam non dico vulnere, sed ipso pulvere gravantur..... Faciem Hunnorum non poterit ferre adunata collectio.*

Attila aurait-il parlé ainsi, si la seule présence des Romains l'eût déjà forcé à lever le siège d'Orléans et à rétrograder dans les régions qu'il venait de dévaster? Et si les Romains ne l'ont pas épouventé, est-il croyable qu'il ait rétrogradé de son plein gré, ou, en d'autres termes, qu'il ait fui au moment où il allait conquérir l'objet de sa convoitise? Admettre cela, ce serait aller contre le bon sens, et méconnaître le caractère et le génie d'Attila.

terreurs qui les dispersèrent et les chassèrent chacun vers leurs propres foyers. Ces différentes explications ne sont guère admissibles aux yeux de la saine critique. Se séparer ainsi, n'était-ce pas s'exposer à perdre tous les fruits de la victoire, et à voir Attila, au lieu de fuir, revenir sur ses pas et attaquer séparément ces peuples qui n'avaient pu le vaincre que réunis? Attila n'était pas mort, et le tigre blessé n'est que plus furieux. Cette détermination de la part des alliés devait cacher une tactique, ou bien Aétius aurait été dans cette circonstance le plus imprévoyant, le plus lâche, le plus misérable des généraux. N'est-il pas plus naturel, plus logique, de penser que Thorismond, voyant Attila vaincu, et pensant qu'il pourrait faire payer cher aux Visigoths leur victoire, s'empressa de se rendre aux environs de sa capitale pour faire un nouvel appel à ses sujets et empêcher ainsi que les Huns ne vinssent s'emparer de ses trésors, qu'il avait renfermés dans Carcassonne, surnommée à cause de cela *Gaza Gothorum* (1)? C'est la seule explication plausible qu'on puisse donner à cette retraite précipitée, et, dans ce cas, il faudrait bien conclure que la bataille n'a pas été donnée du côté de la Champagne; car la seule tactique dans ce dernier cas aurait été d'achever l'œuvre et d'anéantir les Huns; tandis qu'en plaçant le lieu de cette bataille dans l'Auvergne, on comprend très-bien qu'après le succès, incertains de ce que ferait Attila, les Francs et les Visigoths s'en retournassent chacun chez eux pour réparer leurs pertes et défendre leur pays, tandis qu'Aétius se contentait de harceler les Huns en les suivant pour les obliger à combattre sur leur front et sur leurs derrières, et leur ôter ainsi tout espoir de fuir.

Ainsi donc, le simple bon sens, la tactique bien connue d'Attila, la manière d'agir des Romains, les mots dont les

(1) La citadelle de Carcassonne abritait, disait-on, dans ses tours, située sur des rochers inaccessibles, le dépôt des trésors impériaux qu'Alarik l'ancien avait enlevés de Rome captive; là se voyaient les meubles magnifiques de Salomon, roi des Hébreux, et ces vases sans nombre, étincelants d'incarnades, que les Romains avaient conquis autrefois dans Jérusalem.

PROCOPE, *Icones* (Chron). — *Géogr.*, t. II, c. XXVII.

chroniqueurs se servent pour désigner cette bataille, la description du lieu où elle s'est donnée, les récits des principales circonstances et le souvenir que la Gaule méridionale a conservé de ce terrible passage, tout nous force à conclure que la bataille catalaunique n'a point été livrée dans les plaines de Châlons, comme le pensent les historiens modernes, mais bien au centre du royaume des Visigoths, dans le Cantal, à Mauriac.

H. CROUZER.

Appréciation de M. Léopold Delisle,

**MEMBRE DU COMITÉ DES SOCIÉTÉS SAVANTES, SUR L'HAGIOLOGIE
NIVERNAISE, SUIVIE D'OBSERVATIONS PRÉSENTÉES A CETTE
OCCASION PAR M^{re} CROSNIER, PRÉSIDENT DE LA SOCIÉTÉ
NIVERNAISE.**

« Faire l'histoire des saints qui appartiennent au Nivernais, soit par la naissance, soit par le séjour qu'ils y ont fait, soit enfin par le culte dont ils y sont honorés, tel est le programme que s'est proposé la Société nivernaise. La première idée du travail fut donnée par M. du Broc de Segange ; le mérite d'avoir exécuté l'ouvrage revient pour la meilleure part à M. l'abbé Crosnier.

» Avant tout, la Société nivernaise a voulu faire un livre instructif et s'adressant à un très-grand nombre de lecteurs. Ce but nous paraît avoir été atteint. L'ouvrage, dont nous avons sous les yeux les deux premières livraisons, comprenant les sept premiers mois de l'année, renferme des renseignements généralement exacts sur la vie des saints honorés dans le pays, sur l'époque à laquelle ils ont vécu, sur les miracles que la tradition leur attribue et sur le culte dont ils sont l'objet.

» Mais là ne doit pas se borner la tâche de M. Crosnier et de ses collaborateurs. Leur travail resterait incomplet s'ils n'y joignaient des notes supplémentaires pour discuter plusieurs questions sur lesquelles ils ont passé trop légèrement.

• Par exemple, ils parlent, à la page 101, d'une relique de saint Eutrope que le roi saint Louis, dans un voyage à Moulins en Bourbonnais, aurait donnée à Jean Baudrenil, *son secrétaire et maître des comptes audit Moulins*. Il n'est pas nécessaire d'être bien profondément versé dans l'histoire de nos institutions pour révoquer en doute, sinon l'existence de ce Jean Baudrenil, au moins la qualité de secrétaire et maître des comptes du roi à Moulins qu'on lui attribue au treizième siècle. Il faudra donc examiner de très-près les documents relatifs à cette relique de saint Eutrope.

• A la page 95, M. Crosnier a l'occasion de citer une inscription encastree dans une des murailles de l'église de Tannay. Elle est ainsi conçue :

ANNO DNI M° CCC° V° XII
KL' APLIS INTRAVIT NIVERNENSIS DNS
CL. PP. V +

• Ce qu'il traduit : *L'an 1305, le 12 des calendes d'avril (21 mars), fit son entrée à Nevers le seigneur pape Clément V*. Selon toute apparence, la traduction est parfaitement exacte ; mais, pour la justifier et pour montrer que le mot *Nivernensis*, si toutefois il a été bien lu, est une faute du lapicide, il n'eût pas été superflu de rechercher si le pape Clément V est passé par Nevers et de rappeler les circonstances auxquelles doit être rattaché ce voyage. Il suffisait d'ouvrir les auteurs contemporains pour avoir la certitude que le souverain pontife s'était arrêté dans la ville de Nevers au mois de mars 1306 (nouveau style). En effet, Jean de Saint-Victor nous apprend que le pape, ayant été couronné à Lyon le 14 novembre 1305, partit de cette ville au commencement de l'année suivante, se rendit à Cluny vers le 2 février, puis se dirigea sur Bordeaux en passant par Bourges et par Nevers, où il fit de très-grandes dépenses (1). Bernard Gui donne à peu près les mêmes détails ; il ajoute que le pape séjourna à Limoges le 23 et le 24 avril (2). De ces

(1) D. Bouquet, XXI, 615.

(2) *Ibid.*, 616 et 742.

témoignages il résulte que le passage de Clément V à Nevers doit être placé entre le mois de février et le mois d'avril 1306, de sorte que l'inscription de Tannay, en l'indiquant au 21 mars, est parfaitement d'accord avec les chroniqueurs contemporains.

• Je ne relève pas plusieurs autres assertions contenues dans l'*Hagiologie nivernaise*, qui sont un peu hasardées ou dont les preuves ne sont pas suffisamment exposées. Pour ne plus donner lieu à ce reproche, les auteurs de l'ouvrage ne manqueront sans doute pas de soumettre leur travail à une révision sévère.

• Ces savants ne sauraient non plus se dispenser de remonter toujours aux sources originales, de rechercher la date des textes qu'ils emploient, et de discuter le degré de confiance qu'il faut leur accorder.

• Les vieux livres liturgiques du diocèse de Nevers devront être recherchés avec un soin tout particulier. M. Grosnier et ses collaborateurs citent plusieurs fois des bréviaires de 1494 et de 1534. Il est impossible que des recherches bien dirigées n'amènent pas la découverte de documents plus anciens. Pour citer un exemple, nous demandons la permission de signaler un manuscrit qui a été récemment porté de Nevers à Paris et qui vient d'être acquis par la Bibliothèque Impériale (1).

• C'est un volume composé de 100 feuillets de parchemin, hauts de 27 centimètres et larges de 14. L'écriture présente tous les caractères du onzième siècle; une pièce qui se lit au folio 36, verso, permet d'en rapporter la rédaction à l'année 1060. Le morceau d'où peut se déduire cette date est une de ces majestueuses litanies qui sont connues sous le nom de laudes royales (2). Dans cette prière, qui se chantait à Nevers le jour de Pâques après le *Gloria in excelsis*, on invoque la miséricorde

(1) Il porte le n° 1704 du Supplément latin.

(2) Voy. Du Cange, au mot *Laus*, id. Henschiel, IV, 48. Différents auteurs ont publié des laudes se rapportant à l'époque carlovingienne. L'usage de cette prière se perpétua jusqu'au treizième siècle : témoin les laudes conservées dans un manuscrit de la Bibliothèque impériale (Suppl. lat. 1080, f° 30v°), qui se chantaient le jour de Noël dans la cathédrale de Soissons sous le règne de Philippe-Auguste.

dévis pour l'évêque Hugues et pour les rois Henri et Philippe. Hugues de Champ-Aleman ayant gouverné l'église de Nevers depuis l'année 1013 jusqu'à l'année 1065 (1), son nom ne permet pas de déterminer bien rigoureusement l'époque à laquelle remontent les litanies. Mais la mention du roi Henri et du roi Philippe fournit une date précise : elle dénote la courte période qui s'écoula entre le couronnement de Philippe I^{er} et la mort de son père, c'est-à-dire entre le 23 mai et le 4 août 1060. C'est donc en 1060 que le manuscrit dont nous avons l'honneur de vous entretenir paraît avoir été composé.

» Ce manuscrit contient un *graduel* (2), c'est-à-dire les parties de la messe qui se chantaient par les chœurs, et notamment les introïts, les *Kyrie eleyson*, les *Gloria in excelsis*, les graduels, les *Alleluia*, les proses, les offertoires, les *Sanctus*, les *Agnus* et les communions ; tous ces morceaux sont notés en neumes. Les proses, ainsi que les farcissures des *Kyrie eleyson* et des *Gloria in excelsis* méritent surtout d'être étudiées. — La messe de la fête de saint Cyr (3) occupe une place d'honneur : il était juste, en effet, qu'on célébrât avec une pompe extraordinaire la fête du patron de la cathédrale. — Ça et là on peut relever de précieuses indications pour l'histoire du culte local. Ainsi, le dimanche de la Pentecôte, le *Gloria in excelsis* et le *Credo* se chantaient en grec (4), sans doute en souvenir du don des langues, qui ce jour là avait été accordé aux apôtres. — L'adoration des Mages était le sujet d'une sorte de mystère, qui se représentait à l'Épiphanie et qui dans notre graduel est intitulé *Versus ad stellam faciendam* (5).

» L'écriture du volume est très-soignée ; les neumes sont

(1) *Gallia christiana*, XII, 633.

(2) A la suite du graduel (f. 91-98) on trouve quelques sermons. Le f. 99 est rempli par un fragment de chant en l'honneur de saint Cyr et de sainte Julitte, noté suivant le système de Gui d'Arrezzo. Le f. 100, ancien feuillet de garde, est un lambeau de charte du onzième siècle.

(3) F. 54, v.

(4) F. 50 et 51.

(5) F. 17, v.

remarquables par la netteté et la régularité avec laquelle ils ont été tracés. Les lettres initiales sont grossièrement enlaminées. Au bas du premier feuillet, on voit une image de saint Grégoire, écrivant son antiphonaire. Au folio 34, verso, sont figurés deux musiciens, dont l'un joue du violon, et l'autre souffle dans une corne.

• Le manuscrit présente une certaine ressemblance avec les volumes qui ont été faits par les moines de Saint-Martial de Limoges. Il est possible qu'il soit l'œuvre d'un copiste formé dans les écoles de Limoges, et qu'il ait été en partie composé sur les livres liturgiques à l'usage de l'église de Saint-Martial. C'est par cette hypothèse que nous expliquons la présence dans notre graduel (1) de la prose *Observanda abunde* (2), qui nous paraît tout à fait étrangère à l'église de Nevers, et qui se trouve textuellement dans un autre manuscrit du onzième siècle, venu authentiquement de l'abbaye de Saint-Martial (3).

• Nous nous sommes peut-être un peu trop long temps étendu sur ce précieux manuscrit, mais la description que nous en avons donnée éveillera sans doute l'attention de MM. les membres de la Société nivernaise et les excitera à rechercher et à étudier les anciens monuments de la liturgie locale.

• Ces savants, s'ils dépouillent exactement les grands recueils hagiographiques, peuvent encore espérer la découverte de quelques épisodes de l'histoire légendaire du Nivernais, qu'ils leur ont échappé dans leurs premières recherches. Telle est la mort du fils du seigneur de Huban, en Nivernais, dont les tragiques circonstances ont été racontées par Raoul Fortaire (4).

• Nous demandons pardon d'avoir insisté si long-temps sur des observations de détail : mais les lacunes que nous avons cru

(1) F. 77.

(2) On lit dans cette prose les passages suivants : « *Qua pontifex maximus hanc Marcialis dicavit basilica [m]. — Quanto fuit sanctorum qui ipsam sacravit ecclesiam. In qua jacent tumulata membrorum hujus scilicet.* — *In qua reboat quoque beati carmina Marcialis familia.* »

(3) Bibl. imp., ms. lat. 1137, f. 104.

(4) Voy. les *Miracles de saint Benoît*, édition publiée par M. de Certain pour la Société de l'histoire de France, p. 334.

devoir signaler nous paraissent d'autant plus regrettables que les auteurs de l'*Hagiologie nivernaise* ont accordé une place démesurée au récit de faits contemporains qu'il suffisait de mentionner en quelques mots. Heureusement il est permis d'espérer que la plupart des imperfections dont nous avons parlé pourront être corrigées dans un supplément qui fera du livre de M. Crosnier et de ses confrères un bon ouvrage de critique et d'érudition.

» LÉOPOLD DELISLE,

» Membre du Comité. »

Après la lecture de cet article, M. le Président prit la parole et s'exprima en ces termes :

« Vous comprenez, Messieurs, qu'ayant eu le désir, comme le fait observer fort judicieusement M. Léopold Delisle, de faire « un livre instructif et s'adressant à un très-grand nombre de » lecteurs, » nous nous fussions éloignés de notre but, si nous eussions entrepris de discuter certaines questions, selon la pensée exprimée dans le compte-rendu que vous venez d'entendre. Peut-être les savants eux-mêmes ne nous auraient pas su grand gré de notre étalage scientifique, et vous, Messieurs, vous eussiez repoussé comme inutiles, parce qu'elles ont été souvent reproduites par les historiens de notre province, certaines explications qu'on réclame de nous.

« J'ai dû vous lire en toute simplicité la critique faite sur notre dernière publication, œuvre dont je dois assumer en grande partie la responsabilité ; laissez-moi reprendre chaque article de cette critique ; la réponse que nous y ferons le plus brièvement possible, vous donnera une idée du surcroît de travail que nous eussions entrepris, sans avantage réel pour nos lecteurs.

« 1° On jette du doute sur le fait de la donation par saint Louis de la relique de saint Eutrope à Jean Beaudreuil, son *secrétaire et maître des comptes audit Moulins* ; on demande des

preuves. Ces preuves sont déposées aux archives de la préfecture de la Nièvre, *Registre des anciens titres*, n° 123, art. 26, 259, classe 453. On y lit :

« Du 30 avril 1489.

» Acte par lequel il appert que le roi saint Louis, ayant fait
» un pèlerinage en l'église de saint Eutrope, de Saintes, en
» apporta une côte du corps de ce saint ; puis alla en la ville
» de Moulins, où il en donna la moitié à l'église de Notre-
» Dame, qu'il fit enchâsser en un beau reliquaire, et l'autre
» partie fut également par lui donnée à M^{re} Jean Baudreuil, son
» secrétaire et maître des comptes audit Moulins ; laquelle
» partie de côte ayant passé entre les mains de la famille
» Baudreuil, à Saint-Pierre-le-Moûtier, il en fut extrait de la
» largeur d'un doigt qui fut donné par Durand Baudreuil aux
» frères prêcheurs de Nevers, afin qu'ils eussent à prier ce
» saint pour sa famille et ses amis. Le surplus resta sans doute
» aux Baudreuil. »

» Il faut avouer, Messieurs, qu'on peut contester l'authenticité de ce fait ; on la conteste effectivement ; mais vous comprenez que dans cette circonstance, il y a une multitude de questions qui se présentent.

» D'abord, est-il bien vrai qu'il y ait eu des Baudreuil au treizième siècle ? — Tous ceux qui ont étudié l'histoire de notre pays savent que la famille Baudreuil est une des plus anciennes de la contrée située entre Loire et Allier.

» Ce Baudreuil du temps de saint Louis aurait-il été un des *clercs du secré*, accompagnant le roi, ou remplissant provisoirement cette fonction, et faut-il repousser le fait parce qu'un acte du quinzième siècle lui donne le titre de secrétaire ?

» Est-ce le titre de maître des comptes donné au treizième siècle à ce Baudreuil qui doit faire rejeter le document en question ? — Mais on sait que plusieurs auteurs graves, Denisard, par exemple, et les encyclopédistes du dix-huitième siècle, font remonter au douzième siècle les chambres des comptes.

» Mais saint Louis, n'étant pas seigneur de Bourbon, ne devait avoir aucun intérêt particulier dans le château de Moulins, et, par suite, n'avait pas besoin de maître des comptes. — Remarquez que l'acte ne dit pas que Jean Baudrenil fut maître des comptes pour saint Louis ; il y est dit seulement qu'il était maître des comptes audit Moulins.

» Enfin, on peut ajouter : ce ne fut qu'au quinzième siècle que fut construite l'église de Notre-Dame. — Oui, la collégiale, qui sert maintenant de cathédrale ; mais avant la collégiale, il y avait une église sous le même titre, comme le démontrent les auteurs de l'*Ancien Bourbonnais*. Nous avons donc pu, sans trop nous compromettre, accepter ce fait, nous gardant bien de nous jeter dans des dissertations dont je me suis contenté d'indiquer la matière.

» 2^e Vous m'eussiez blâmé, Messieurs, si j'eusse entrepris de prouver que l'inscription de Tannay porte véritablement *Nivernensis*. C'est un fait que j'ai vérifié moi-même, et je n'ai pas été le seul à en constater la teneur. Vous n'avez pas oublié notre séance du 8 décembre 1859, dans laquelle je vous ai parlé de cette inscription, à l'occasion de mon mémoire sur la soutane rouge portée par les chanoines de Nevers (1).

» Pour répondre au reproche qui m'est adressé, soit au sujet de l'inscription de Tannay, soit au sujet du passage de Clément V à Nevers, je devrais me contenter d'adresser à M. Léopold Delisle le troisième numéro du troisième volume de notre *Bulletin*, il y lirait :

» Tous les Nivernais savent que ce pape (Clément V) passa
» à Nevers en 1305 et qu'il y demeura plusieurs jours. Les dif-
» férents historiens de notre province parlent de son arrivée
» dans notre cité. Il venait de Cluny et se rendait à Bordeaux ;
» c'était le 21 mars. Il serait demeuré à Nevers jusqu'au 25,
» fête de l'Annonciation....

(1) *Bulletin de la Société*, tome III, p. 240 et 253.

» Le séjour de Clément V à Nevers est incontestable; il aurait
» même donné à Jean de Savigny des marques toutes particu-
» lières de son affection..... (1). »

» Vous vous rappelez sans doute encore la note jointe à cet
article :

« Parmentier, dans son *Histoire manuscrite des évêques de*
» *Nevers*; M. de Saintemarie, dans ses *Recherches historiques*,
» page 290; Née de La Rochelle, dans ses *Mémoires sur le*
» *département de la Nièvre*, tome I, p. 180, n'ont pas oublié de
» relater le passage de Clément V à Nevers; nous l'avons aussi
» consigné dans notre *Tableau synoptique de l'histoire du Ni-*
» *vernais* et dans notre *Monographie de la cathédrale de Nevers*.
» Enfin, une inscription de l'époque se voit sur le mur méri-
» dional de l'église de Tannay; on y lit : ANNO DNI M^o CCC^o v^o
» XII KL APLIS INTRAVIT NIVERNENSIS DNS CL PP V. †. M. l'abbé
» Bourassé, dans son *Esquisse archéologique* des principales
» églises du diocèse de Nevers, a consigné cette inscription
» qu'il a relevée sur place et dont il déclare ne pouvoir donner
» l'explication, sans doute à cause du mot NIVERNENSIS mis par
» erreur pour NIVERNIS ou NIVERNUM, et aussi parce qu'il ne
» connaissait pas ce trait de notre histoire locale. Nous avons
» nous-même rapporté cette inscription dans l'*Hagiologie Niver-*
» *naise*, p. 95, après en avoir vérifié l'exactitude. Nous ferons
» remarquer qu'il y a une variante dans les différents auteurs
» ci-dessus mentionnés; les uns fixent l'entrée de Clément V à
» Nevers au 20 mars 1305, les autres à l'année 1306; ceux qui
» adoptent la première date conservent l'ancien style, car, à
» cette époque, l'année ecclésiastique commençait au 25 mars.
» Ceux, au contraire, qui portent 1306, font courir l'année du
» 1^{er} janvier au 31 décembre. On remarque aussi que la plupart
» de nos historiens indiquent le 20 mars, tandis que l'inscrip-
» tion de Tannay porte le 21. *L'an du Seigneur 1305, le 12 des*

(1) *Bulletin de la Société*, p. 269.

» *calendes d'avril (21 mars) entra à Nevers le seigneur pape
» Clément V †.* »

» Je crois que cet extrait de notre séance du 8 décembre 1859 répond au reproche qui m'a été fait dans cette circonstance.

» Au reste, on reconnaît l'exactitude de la traduction de l'inscription, et aussi de la date que nous avons indiquée.

» A propos de l'*Hagiologie*, l'auteur nous recommande de rechercher avec soin les anciens livres liturgiques. Vous comprenez, Messieurs, que nous ne pouvons mélanger ces parties distinctes de nos études ; lorsque nous nous occupons d'hagiologie, nous n'abordons la liturgie que dans le cas où elle vient naturellement se mettre au service de la matière que nous avons à traiter ; nous parlerons, dans des mémoires à part, de la liturgie nivernaise ; en attendant, je suis prêt à vous faire connaître en détail le manuscrit dont il est ici question. Avant qu'il fût vendu à la Bibliothèque impériale, je l'ai eu entre les mains, et j'ai pu l'apprécier ; mais j'ai pensé que notre modeste caisse ne nous permettait pas de nous le procurer. Loin de moi la pensée de faire ici la critique de l'article que je viens d'avoir l'honneur de vous communiquer ; plus que tout autre, je sais ce qu'il faut se donner de peine pour arriver à fixer certains points d'histoire ou de chronologie. D'un autre côté, pour faire de semblables observations, il faut être du pays, et de plus être bien versé dans l'étude des antiquités ecclésiastiques.

» Commençons par établir, s'il est possible, l'âge du manuscrit et peut-être d'en faire connaître l'auteur, ce qui ne saurait nuire.

» M. Léopold Delsie le fait remonter à l'année 1060. Lorsque Hugues de Champallement siégeait sur le trône pontifical de Nevers, il va jusqu'à indiquer l'époque précise de l'année, entre le 23 mai et le 4 août 1060.

» La seule page que nous avons ici à examiner doit nous justifier du reproche que semble nous adresser l'auteur de cet article, de ne pas remonter toujours aux sources originales et d'avancer des faits hasardés.

« Conscients, dit-il, ne saurait non plus se dispenser de
» remonter toujours aux sources originales, de rechercher la
» date des textes qu'ils emploient, et de discuter le degré de
» confiance qu'il faut leur accorder. »

» Pour vous donner, Messieurs, une idée du travail qu'on eût
désiré de nous, je vais me contenter de faire passer à mon
tour par le creuset de la critique quelques lignes seulement du
rapport de M. Léopold Delisle; je pose quatre questions :

» I. Est-il bien vrai que Hugues soit Hugues de Champallement ?

» II. Est-il bien vrai que Hugues n'ait été évêque de Nevers que
depuis 1013 jusqu'à 1065, c'est-à-dire pendant cinquante-
deux ans ?

» III. Est-il bien vrai que Philippe I^{er} ait été couronné le
23 mai 1060, et que, par suite, le manuscrit en question ait été
composé entre le 23 mai et le 4 août 1060 ?

» IV. Ce manuscrit n'aurait-il pas pu être composé antérieu-
rement, et complété en 1060 ?

» Vous voyez, Messieurs, toutes les questions que soulèvent
quelques lignes seulement, questions qui demandent certains
développements dans lesquels nous n'entrerons jamais dans un
ouvrage tel que l'*Hagiologie*, et qui ne sont admissibles que
dans les mémoires insérés dans notre *Bulletin*.

» Je vais répondre maintenant aux questions que j'ai posées :

» 1^{re} Est-il bien vrai que Hugues II ou Hugues-le-Grand,
comme nous le trouvons désigné dans nos anciens livres niver-
nais, ait été seigneur de Champallement ?

» Nous le croyons, et nous n'avons pas balancé, dans la notice
historique que nous avons fait imprimer à la suite de la *Mono-
graphie de la cathédrale de Nevers* (1), de le désigner sous le nom
de Hugues de Champallement; cependant nous devons dire que
le savant chroniqueur de notre cité nivernaise, l'armementier,
émet un doute à ce sujet : « Une charte de 1024 le dit fils de
» Hugues et d'Elisabeth, et non pas d'Hermangarde, comme l'a
» écrit M. Lebeuf dans son *Histoire d'Autun*, d'après l'histo-

(1) Page 279.

» rien des évêques de la même ville, qui l'a qualifiée de *Viri consularibus oris*. Je ne sais ce qui peut prouver que son père fut seigneur de Champallement, et son aïeul, du même nom d'Hugues, vicomte de Nevers (1). »

» Il est certain qu'il était neveu de Geoffroy de Champallement, évêque d'Auxerre, dont nous parlerons plus bas; mais ce Geoffroy était peut-être l'oncle maternel de notre évêque.

» 2° Est-il vrai que Hugues n'ait été évêque de Nevers que depuis 1013 jusqu'en 1065?

Il est certain qu'il est mort en 1065, en revenant du concile tenu à Rome par le pape Alexandre II; mais il n'est pas moins certain, d'après l'ancien nécrologe de Nevers, qu'il mourut après cinquante-quatre ans d'épiscopat; d'où il faut conclure qu'il fut élevé sur le siège de Nevers l'année même de la mort de son prédécesseur, en 1011. *Obiit præsul secundus Hugo romano concilio rediens peregrinus Bitis* (Biturigis?) *Catholicæ obiit LIV^e episcopatus sui anno*. La même date se retrouve ailleurs (2).

» 3° Ce ne fut pas le 28 mai 1060, mais bien le 23 mai 1059 que Henri fit couronner son fils Philippe; le manuscrit en question a donc pu être composé dans l'espace de quatorze mois et demi, au lieu de deux mois et demi.

» 4° Rien ne prouve que sa composition ne soit pas plus ancienne, du moins en partie; il aura pu être terminé ou complété en 1059 ou en 1060.

» En effet, si on compare ce graduel avec les manuscrits d'une époque antérieure, on pourra se convaincre qu'il n'est qu'une reproduction. Les fêtes sont les mêmes et disposées dans le même ordre que dans l'antiphonaire de saint Grégoire, manuscrit de saint Gall, publié par le P. Lambilliotte (3). Dans l'un comme dans l'autre, on y lit la pièce de vers qu'on chantait au moyen-âge, au commencement de l'année religieuse, en l'honneur du régulateur de la musique sacrée : *Gregorius*

(1) PARMENTIER, *Histoire manuscrite des évêques de Nevers*.

(2) *Ibid.*

(3) Page 37.

præsul meritis et nomine dignus. Cependant, dans le graduel nivernais, le nom du pontife n'est indiqué que par l'initiale; il nous est venu à la pensée que cet éloge pourrait peut-être s'appliquer à un prélat auquel notre pays est fier d'avoir donné le jour, et qui aurait présidé à cette compilation, lorsqu'il était doyen de notre insigne église. Il faudrait lire alors : *Gaufridus præsul meritis et nomine dignus*.

• Nous voulons parler de Geoffroy de Champallement, oncle de notre évêque Hugues-le-Grand, qui quitta Nevers en 1052, pour monter sur le siège d'Auxerre. Il s'y fit remarquer par son zèle pour le culte divin; sa sainteté et son nom autorisent à dire de lui : *G. præsul meritis et nomine dignus*.

• Loin de moi la prétention de regarder ce sentiment comme incontestable, je ne l'émetts que sous une forme dubitative; il faudrait une plus longue étude pour trancher une semblable question.

• Vous avez sans doute remarqué, Messieurs, dans le rapport de M. Léopold Delisle, cette phrase : « Ça et là, on peut relever » de précieuses indications pour l'histoire du culte local. Ainsi, le dimanche de la Pentecôte, le *Gloria in excelsis* et le *Credo* se chantaient en grec, sans doute en souvenir du don des langues, qui ce jour-là avait été accordé aux apôtres. »

• Je dois vous prémunir contre l'erreur dans laquelle peuvent tomber ceux qui n'ont pas fait une étude assez sérieuse de nos antiquités ecclésiastiques. Ne croyez pas que le chant en grec du *Gloria* et du *Credo* soit particulier à l'église de Nevers; c'était un usage assez généralement répandu, soit en Orient, soit en Occident, de chanter plusieurs parties de la messe et de l'office divin en grec et en latin.

• Amalairé raconte qu'à l'occasion des ordinations, on chantait à Rome six leçons en latin, et qu'on les répétait en grec; usage qui avait été suivi à Constantinople, pendant longtemps.

• Le même auteur nous en donne la raison; il se trouvait parmi les assistants des Grecs qui ne connaissaient pas la langue latine, et des Latins qui ignoraient la langue grecque; d'un

autre côté, l'Église voulait indiquer par là l'unité de doctrine dans les deux peuples. *Propter unitatem utriusque populi* (1).

• Dans une lettre écrite par le pape Nicolas I^{er} à l'empereur Michel, il lui parle de l'antique usage de réciter l'épître et l'évangile en grec et en latin (2).

• Anastase, dans la *Vie de Benoît III*, dit aussi que dans l'église romaine on récitait, à certains jours, les prophéties, l'épître et l'évangile en grec et en latin.

• A Rome, on chantait encore le *Gloria in excelsis* en grec, à la première messe de Noël. Cet usage s'était répandu dans les diocèses de France, entre autres à Tours, au rapport de l'anonyme tourangeau (3). « *Nos canimus illud Grecè, juxtà morem antiquum romanæ ecclesiæ.* »

• Au dixième siècle, les moines du Mont-Cassin chantaient en grec et en latin, à certains jours, le commencement de la messe jusqu'après l'évangile. Au onzième siècle, le pape Léon IX écrit à Michel, patriarche de Constantinople et parle de cet usage avec éloge.

• Au quinzième siècle, au concile de Pise, l'épître et l'évangile furent récités en trois langues, en grec, en hébreu et en latin (4).

• A Naples, les laïques et les clercs chantaient habituellement l'office en grec et en latin (5). On lit dans les *Constitutions* de cette église que, le jour de Pâques, l'archevêque entonnait le *Credo* en grec, les assistants de l'évêque continuaient en la même langue, et le chœur reprenait chaque verset en latin.

• Long-temps avant l'époque dont nous parlons, au sixième siècle, saint Césaire d'Arles, d'après Cyprien, auteur de sa vie, avait introduit dans son église l'usage simultané de la

(1) *Lit. 2 de Divinis Officiis, cap. 1.*

(2) *Epistola, 8.*

(3) *Anonymus Turonensis.*

(4) *Acta ejusdem concilii spicilog., t. IV, p. 334.*

(5) *Ughellus in Italia sacra, t. VI, p. 3.*

langue grecque et de la langue latine; peut-être l'idiôme des anciens Phocéens était-il encore en usage dans ce pays. *Ad hoc etiam atque compulit ut laicorum popularitas, psalmos et hymnos pararet, atque et modulata voce, instar clericorum, alii Grece alii Latine prosas antiphonasque cantarent.*

• Dans le monastère de Saint-Denis, en France, aux cinq principales fêtes de l'année, l'épître et l'évangile étaient chantés en latin et en grec; dans l'octave de Saint-Denis, la messe toute entière se célébrait en grec; usage qui a continué jusqu'au siècle dernier, d'après D. Martène.

• Inutile de rappeler ici que nous n'avons pas répudié entièrement la langue grecque dans notre liturgie sacrée; le *Kyrie eleison*, *Christe eleison* se retrouvent, et à la messe, et dans les litanies, et ailleurs; le jour du vendredi saint, le trisagion se chante alternativement en grec et en latin.

• J'ai cru, Messieurs, devoir entrer dans ces détails pour vous prouver que le *Gloria* en langue grecque, dont il est question dans le manuscrit nivernais, n'a pas été exclusivement propre à notre diocèse, et ne peut être rangé parmi les usages locaux.

• L'auteur, en terminant son étude, dit: « Nous nous sommes peut-être trop étendu sur ce précieux manuscrit, mais la description que nous en avons donnée éveillera sans doute l'attention de MM. les Membres de la Société Nivernaise, et les excitera à rechercher et à étudier les anciens monuments de la liturgie locale. »

• S'il est une société en France qui se soit occupée de liturgie, c'est certes bien la nôtre; vous savez, Messieurs, que d'autres critiques nous ont accusés de diriger nos recherches de ce côté d'une manière trop exclusive; reproche immérité, sans doute, mais qui prouve combien il est difficile de plaire à tout le monde.

• Puisque c'est à l'occasion du manuscrit du onzième siècle que ces observations nous sont adressées, pourquoi ne vous rappellerais-je pas en quelques lignes l'histoire de nos auteurs liturgiques; le précieux manuscrit en question y paraîtra en

son sang; l'analyse que nous en ferons prouvera que nous ne l'avons pas laissé passer inaperçu.

• Mais avant d'aborder cette question, faut-il répondre à un dernier reproche, celui d'avoir accordé une place démesurée au récit de faits contemporains? Nous sommes heureux, Messieurs, de retrouver aujourd'hui le long procès-verbal de la dédicace de l'église de La Charité-sur-Loire; nous ne sommes pas tentés d'accuser le bon moine, qui remplissait les fonctions de secrétaire dans cette circonstance, d'avoir donné à cette pièce une place démesurée dans les chroniques du monastère. Tout en recueillant les débris du temps passé, les archéologues doivent encore travailler pour l'avenir. L'abeille se nourrit l'hiver des provisions renfermées dans la ruche pendant les beaux jours déjà écoulés; mais au printemps, elle batte la poussière embaumée des fleurs nouvellement écloses, pour en composer les rayons de miel qu'on sera heureux de retrouver plus tard. »

Recherches sur les auteurs liturgiques du diocèse de Nevers.

Notre premier auteur liturgique connu est Humbaut ou Hubald, moine de Saint-Amand, qui devint écolâtre de l'église de Nevers, après avoir rempli les mêmes fonctions dans la métropole de Reims. Il enrichit, dit Lebeuf, beaucoup d'églises de son chant, entre autres celles de Meaux et de Nevers (1).

Il habitait Nevers quand il composa des chants en l'honneur de sainte Célinie. C'est à lui que nous devons les anciennes légendes de saint Cyr et de sainte Julitte, nos patrons. Nous en avons parlé longuement dans notre *Bulletin* et dans l'*Hagio-*

(1) **LEBEUF**, *Traité historique du chant ecclésiastique*, chap. II.

logie (1). Il était à Nevers à la fin du neuvième siècle ou au commencement du dixième.

À la fin du dixième siècle, vers 980, le doyen Tétérius entreprit de compléter l'œuvre d'Hucbald ; il écrivit aussi la vie de nos saints patrons. On le regarde généralement comme l'auteur des légendes qui ont rapport à la translation de leurs reliques, vers 933.

Nous arrivons à notre graduel du onzième siècle. Si nous exceptons, dans ce précieux manuscrit, tout ce qui concerne saint Cyr et sainte Julitte, nous retrouvons les détails qu'on remarque, dans les autres manuscrits de cette époque et des époques antérieures ; d'où il nous faut conclure que l'auteur n'aurait fait que copier un travail déjà existant, en y ajoutant ce qui était propre à l'église de Nevers, le nom de l'évêque, dans les laudes royales, ceux des princes régnants, et, en outre, l'office de nos saints patrons.

Dois-je parler des farcissures qui, dans le *Kyrie eleison*, remplaçaient les neumes intercalées ? Mais cette disposition se retrouvait dans un grand nombre de diocèses. Le *Kyrie orbis factor rex æterne eleison* du graduel nivernais n'est pas une particularité. M. Pascal, dans son livre sur *les origines et la raison de la liturgie catholique*, en donne bon nombre d'exemples ; on en trouve aussi dans dom Martène, *De antiquis ecclesiæ ritibus*. J'en dirai autant des modifications admises dans le *Gloria in excelsis*, modifications qu'on retrouve jusqu'au seizième siècle. Quant au *Sanctus*, il avait aussi ses variantes selon les fêtes, comme la préface dont il fait partie, et on le chantait sur le ton de la préface (2).

Dans le rit gothique, d'après D. Martène, la veille de Noël on

(1) *Bulletin de la Société Nivernaise*, tome II, pages 345, 346 et 347.—
Hagiologie, pages 208 et 209.

(2) Cet usage s'est maintenu jusqu'à nos jours dans l'ancien Auxerrois ; quand le prêtre avait terminé la préface, tout le peuple chantait le *Sanctus* sur le même ton.

ajoutait au *Sanctus*, *verè sanctus, verè benedictus, Dominus noster J.-C., filius tuus ascensus in cælis, manifestatus in terrâ.*

Au jour de Saint-Etienne, le dernier membre de phrase est remplacé par ces paroles : *Qui martyrum suum Stephanum cælestis aula collegio numeravit, etc.*

Au jour de Noël, le *Sanctus* était suivi du cantique angélique : *Gloria in excelsis Deo et in terrâ, pax hominibus bonæ voluntatis* (1).

Dans le rit mosarabe et la liturgie suivie dans un grand nombre de diocèses de France, après le *Sanctus* il y avait une oraison pour les pécheurs ou pour le prêtre lui-même (2).

Selon un ancien missel de Saint-Denis, en France, qu'on fait remonter jusqu'à Charlemagne, le prêtre s'adressant à toute la cour céleste qui répète sans cesse : *Sanctus, sanctus, sanctus Dominus*, la conjure d'intercéder pour lui *ut deprecemini pro me Dominum, ut indulgeat mihi peccata mea et concedat vitam æternam.*

Ajoutons maintenant quelques notes sur les laudes royales qu'on remarque dans le manuscrit au jour de Pâques. Ces acclamations n'avaient pas lieu seulement au jour de Pâques, mais à toutes les fêtes solennelles.

L'église a toujours été dans l'usage de prier pour ses protecteurs, pour ses pontifes, pour les princes, et en général pour tous ceux qui, par leurs bienfaits et leurs offrandes, contribuaient aux frais du culte. Dans les anciennes liturgies gothique, franque, gallicane, mosarabe, etc., il y a au commencement de la messe une oraison spéciale, qui se récitait avant ou après la proclamation des noms des bienfaiteurs, *antè nomina — post nomina*; mais aux principales fêtes, cette proclamation se faisait avec une imposante solennité. Après avoir rendu gloire à celui qui est toujours victorieux, qui règne au ciel et sur la terre, et qui au besoin commande en maître absolu, *Christus vincit, Christus regnat, Christus imperat*, le clergé et le peuple

(1) D. Marlène, *De antiquis ecclesiæ ritibus*, lib. I, cap. IV.

(2) *Id.* loco citato.

présentent alternativement pour le souverain pontife, pour le prince régnant, pour son épouse, pour l'évêque du lieu, pour les juges et pour l'armée.

En adressant des supplications pour l'évêque Hugues, *Hugoni pontifici nostro salus et vita*, en lui souhaitant santé et vie, il convenait de prier le patron du diocèse, de le prendre sous sa protection : c'est ce qu'on remarque dans notre graduel : *Sancte Cyrice, tu illum protege*.

Pourquoi s'occuper du mystère qui était célébré à la fête de l'Épiphanie ? Il ne présente rien de nouveau : tout le monde sait que nos proses n'étaient dans le principe que de vieux dialogues dans lesquels un certain nombre d'acteurs jouaient le rôle qui leur était confié. Ces sortes de mystères avaient lieu aux principales fêtes de l'année ; on connaît le mystère qui se célébrait le jour de Pâques à Saint-Benoît-sur-Loire ; il a été publié en 1839 par la Société des Bibliophiles français. Le *Vitima pascali laudes* que nous avons conservé, n'est lui-même qu'un fragment d'un mystère du moyen-âge. Quant à la prose qu'on trouve le jour de Pâques,

*Hæc est clara dies clararum clara dierum,
Hæc est sancta dies sanctorum sancta dierum,*

elle n'est pas propre seulement à la liturgie nivernaise, on la retrouve ailleurs.

Si donc nous voulons dépouiller le manuscrit de toutes les compilations dont il est composé, nous verrons que, sauf ce qui regarde Saint-Cyr et les quelques acclamations des *Laudes*, il conserve peu de chose appartenant rigoureusement au diocèse de Nevers. Quand je fais une exception pour ce qui regarde Saint-Cyr, je crains encore de prêter le flanc à la critique, car on remarquera que l'auteur de notre graduel a peut-être trop étudié l'office de Saint-Martial de Limoges. Nous ferons observer de plus que, à l'exception de l'office de saint Cyr et de sainte Julitte, on n'y trouve rien concernant les saints du diocèse.

Du onzième siècle à la fin du quinzième nous ne trouvons

aucune trace de ~~no~~u~~ve~~aux livres liturgiques. En 1490, Pierre de Fontenay, évêque de Nevers, fit imprimer, à l'usage de son diocèse, un missel chez Jean Dapré, à Paris. Nous n'avons pu, malgré nos recherches, nous procurer ce missel, dont parle Parmentier dans son *Histoire manuscrite des Evêques*. Notre chroniqueur fait observer qu'au 4 juin il y est fait mémoire de saint Cyr et de sainte Julitte, et au 15 juillet la commémoration du martyre de nos saints patrons; cependant la solennité se célébrait le 16 juin, et la susception du bras de saint Cyr le 27 octobre. Telles sont les quatre fêtes de ces saints martyrs dont nous avons parlé dans notre *Hagiologie nivernaise*.

C'est par erreur que nous avons dit, soit dans la *Monographie de la cathédrale*, soit dans l'*Hagiologie*, que le bréviaire de Pierre de Fontenay fait mention au 4 juin de saint Cyr et de sainte Julitte; cette mémoire ne se trouverait que dans le missel; nous avons vérifié le bréviaire, qui n'en fait aucunement mention.

En 1494, le même prélat fit imprimer ce bréviaire. M. de Saintemarte, dans ses *Recherches historiques sur Nevers*, dit qu'il est le premier évêque qui ait fait rédiger un bréviaire particulier; j'aimerais mieux : qu'il ait fait imprimer, car il est probable que ceux qui ont admis, dans le graduel, des saints propres du diocèse, ont dû introduire les mêmes modifications dans les livres de l'office divin.

Quoiqu'il en soit, Parmentier fait mention de cette impression du bréviaire; il renfermait quatre volumes petit in-12, sur vélin. J'en possède deux : le propre et le commun de la partie d'été qui renferme aussi l'automne. Le titre a disparu, mais on lit *Ad calcem : Hoc presens breviarium ad usum venerabilis ecclesie sancti Cyprii diocesis niuernensis impressum fuit parisiis. Anno a natiuitate Domini M^o CCOC^o LXXXIIII^o die vero XXIII^o mensis Januarii.*

Et plus bas : « Qui voudra avoir de ces présens breviaires on en trouuera à vendre à bon marché en l'ostel de honorable homme Jehan Olivier, marchand et bourgeois de Nevers. »

Il ne sera pas hors de propos de faire observer que ce bré-

viaire, quoiqu'en quatre volumes, n'était pas divisé d'après les quatre temps de l'année, mais formait seulement deux parties. Deux volumes renfermaient le propre des saints et deux volumes le commun. La partie d'été et la partie d'automne étaient réunies en un volume; l'autre contenait les offices d'hiver et de printemps. Le propre d'été commence à Saint-Yves, le 19 mai, et se termine à Saint-Saturnin, le 29 novembre. Il se compose des légendes, des répons, des hymnes, des oraisons et des antiennes propres.

Pour la fête de saint Jean-Baptiste, on trouve sept oraisons. L'oraison devait changer chaque jour de l'octave.

Le commun renferme les dimanches et les fêtes de N. S., compris la dédicace, le psautier, les hymnes communes, le commun des saints; puis les offices de la Sainte-Vierge, de la Croix, du Saint-Esprit et des Morts.

Les suffrages obligatoires sont : de la Croix, de la Trinité, du patron du lieu, de saint Cyr et de sainte Julitte et leurs compagnons, de saint Gervais et de saint Protas, de tous les saints, de la paix. On ne fait mémoire ni de la Sainte-Vierge ni des saints apôtres qui se trouvent compris dans la mémoire des messes propres de la Trinité, du Saint-Esprit, de la Croix, de la Sainte-Vierge, des Morts.

On trouve des variantes dans le *Gloria in excelsis* pour les messes de la Sainte-Vierge. Après *Domine fili unigenite, Jesu Christe*, on ajoute : *Spiritus alme orphanorum paraclite*; après *Filius patris*, on ajoute : *Primogenitus Virginis Mariæ*. Après *Suscipe deprecationem nostram*, on lit : *Ad Mariæ gloriam*. De nouvelles variantes se rencontrent à la fin de l'hymne angélique : *Tu solus sanctus MARIAM SANCTIFICANS, tu solus dominus MARIAM GUBERNANS, tu solus altissimus MARIAM CORONANS*. Ces modifications n'étaient pas propres au seul diocèse de Nevers; un missel d'Autun, de 1550, les reproduit. On trouve aussi dans ce missel de nouvelles variantes dans le *Gloria*, pour la fête de l'Immaculée-Conception, exprimant ce dogme d'une manière incontestable : *Tu solus sanctus MARIAM PRÆSERVASTI, tu solus Dominus MARIAM FABRICASTI, tu solus altissimus MARIAM SUBLIMASTI*.

On peut dire que notre ancienne liturgie nivernaise s'éloigne peu de la liturgie romaine; les hymnes sont à peu près les mêmes, la division du psautier est la même; ce qui établit la plus grande différence dans l'office, ce sont les légendes des saints, propres au pays, qui sont intercalées, quelquefois avec des hymnes particulières, dans le calendrier.

Le reste de l'ordinaire de la messe n'est pas toujours conforme au romain; dans le bréviaire de Pierre de Fontenay, toutes les prières, entre le *Credo* et la Préface, se trouvent réduites à la seule oraison *Suscipe sancta Trinitas* que le prêtre récitait en offrant simultanément le pain et le vin; il n'est pas question du *Lavabo* ni des autres prières.

Au *Nobis quoque peccatoribus*, le prêtre se frappait la poitrine trois fois, cependant il était libre de ne frapper qu'une fois.

Après le *Pater*, il prenait la patène, et touchait avec elle le pied et le nœud du calice, et enfin il la portait à sa bouche, puis se signait avec, comme on le fait maintenant.

Avant de donner la paix, il baisait, non l'autel, mais la sainte hostie. Cet usage était généralement répandu; on le trouve dans les missels d'Autun et autres.

Après la communion, le prêtre était libre d'ajouter d'autres prières aux prières liturgiques; ces prières sont indiquées à dévotion. *Agimus tibi gratias*, le *Nunc dimittis* et *cætera*, dit le missel. Nos anciens prêtres nivernais avaient conservé cet usage; en couvrant le calice ils récitaient le *Nunc dimittis*. La messe se termine par le *Placeat*, auquel on n'ajoute rien.

Après l'ordinaire de la messe viennent la formule de l'absolution, la bénédiction du pain et la bénédiction de l'eau. Nous ferons remarquer que ce bréviaire ne porte aucune pagination et qu'il n'indique aucunement le quantième des fêtes.

D'après Parmentier, dans son *Histoire manuscrite des Evêques*, Jacques Dalbret fut nommé en 1519 évêque de Nevers et intronisé en 1520. Aussitôt après son intronisation il aurait fait imprimer un nouveau bréviaire. Nous croyons Parmentier mal informé. C'est en 1534 seulement que Jacques Dalbret a fait imprimer le bréviaire dont nous possédons un volume, à moins

qu'en se suppose, ce qui paraît peu probable, qu'il ait fait deux éditions.

Le bréviaire de 1544 est en deux volumes in-18; chaque volume renferme les dimanches, le psautier, le propre, le commun. L'un contient l'été et l'automne, l'autre l'hiver et le printemps; on trouve, après le psautier, les messes et les autres prières dont nous avons parlé plus haut, en étudiant le bréviaire de Pierre de Fontenay.

Le bréviaire de Jacques Dalbrat est calqué sur celui de Pierre de Fontenay; on y remarque seulement l'intercalation de quelques saints.

Il est paginé, et chaque fête porte son quantième.

Il commence par une table des fêtes mobiles, suivie du calendrier. Au commencement de chaque mois, un vers ou un hémistiche indique les travaux ou les plaisirs auxquels on se livre dans le mois.

Pocula janus amat. — Sed februus algeo clamat.

Martius arva fodit. — Aprilis florida nutrit.

Maius svas feras amorem. —

Dat junius fœna. — Julio repascitur avena.

Augustus Spicas. — September conterit uvas.

Seminat october. — Spoliat virgulta november.

Queris habere cibum porcum mactando december.

Les signes du zodiaque devaient aussi avoir leur place à la suite des mois de l'année; on n'a pas oublié d'indiquer, d'après les croyances populaires de l'époque, leur influence sur toute l'organisation humaine; trente-cinq vers sont consacrés à marquer les mois pendant lesquels il faut se garder de prendre des bains, de se couper les cheveux, les ongles, de se purger, de se faire saigner, etc.

Viennent ensuite des prières et des avis, puis la rubrique du bréviaire.

Le frontispice du volume qui est en notre possession porte : *Breviarium estivale ad usum insignis ecclesie nivernensis ex ordinatione et jussu R. in xpo Patris ac Domini, Domini Jacobi Dalbret episcopi nivern. Consilia et auxilio plurimorum sufficienter*

*cum ad laudem dei omnipotentis ejusque genitricis Virginis
Mariæ et Beatisimi Cyrilli, atheniensisque Germani et Protasti
prefate ecclesie patrum.*

MCCCCXXXIII.

*Venduntur Parisiis in vico novo nostre Domine apud Henri-
cum Paquet sub signo rose rubee et apud Egidium Paquet sub
signo sancti Joannis evangeliste.*

D'après Parmentier, l'année suivante, 1585, il compose un processional qui, au dire de notre chroniqueur, était encore de son temps (1770) entre les mains de tout le monde (1).

Ce fut en 1584 que ce processional fut édité. Il porte :

*Processionale secundum usum insignis ecclesie et diocesis nîv.
Nusquam impressum ad honorem Dei omnipotentis Beate M. ac
BB. MM. Cyrilli et Jullite.*

*Impressum Parisiis expensis honesti viri Floqueti de Brocettes
et Hugonis Michault mereatorum nivernis commorantium.
Anno D. MCCCCXXXIII die vigesima sexta mensis aprilis.*

En 1582, Arnaud Sorbin fit imprimer un rituel sous le titre de : *Manuel pour les Curés*. C'est le premier rituel composé pour le diocèse de Nevers. En 1600, le même évêque, au rapport de Parmentier, fit imprimer un missel, un bréviaire et un rituel à l'usage du diocèse. Nous n'avons pu nous procurer le missel; quant au rituel, il y a évidemment erreur. Arnaud Sorbin n'a fait paraître que son *Manuel* de 1582; Édouard Vailot s'exprime de manière à ne laisser aucun doute à ce sujet, dans le mandement qui est en tête du rituel de 1689.

Le bréviaire de 1600 est en deux volumes in-12; l'un renferme le propre et le commun des parties d'hiver et de printemps, les parties d'été et d'automne composent le second.

Le savant Arnaud Sorbin l'a fait précéder d'un mandement en latin, du plus haut intérêt. Il rappelle que si jusqu'à ce moment les troubles, les discordes civiles et les maladies ne lui ont pas permis de répondre plus tôt au désir déjà exprimé par le

(1) *Histoire manuscrite des évêques de Nevers.*

souverain pontife Clément VIII, qu'il nomme le Père des Pères, *Patris patrum*, de voir l'unité régner dans les prières, en sorte que les mêmes sentiments qui animent les chrétiens soient exprimés par les mêmes formules, et qu'il y ait accord parfait dans les supplications, comme il y a accord dans les pensées. Il s'empresse de profiter du calme qui a succédé à la tempête, pour s'occuper du bréviaire, non pas dans l'intention de le composer en entier, mais seulement de le corriger; car, ajoute-t-il, quoiqu'il soit un des plus anciens, *quamvis enim paucis antiquitate cedat*, il est certain que tout s'oblitére par suite des injures du temps et de l'incurie des hommes; c'est ce qui a eu lieu dans le bréviaire de Nevers, qui laisse beaucoup à désirer, soit du côté des convenances, soit du côté de l'ordre et de la lucidité...

Désirant se conformer aux avertissements donnés par Grégoire XIII, d'après le consentement et les conseils du chapitre, il déclare qu'il a tenté de se rapprocher le plus possible du bréviaire romain, et de rendre l'église de Nevers plus conforme à cette église, à laquelle, comme le dit saint Irénée, toutes les autres doivent être soumises, à cause de son autorité et de sa primauté. Il annonce ensuite en quoi consiste la réforme qu'il a établie; l'ordre des dimanches et des fêtes de toute l'année, les rubriques et les leçons de l'Écriture sainte sont conformes au bréviaire romain; il a cru seulement devoir conserver les invitatoires, les antiennes, les répons, les versets et quelques autres parties de l'ancien bréviaire.

Il a employé pour ce travail un nommé Jacques Faverdin, habitant de Nevers, homme aussi renommé par sa piété que par sa connaissance des bonnes lettres, qui a consacré son temps, sa science et ses deniers à l'exécution de cette œuvre. Ce bréviaire, imprimé à Nevers, chez Pierre Roussin, a pour titre : *Breviarium insignis ecclesiæ Nivernensis emendatum et ad formam breviarii romani redactum reverendissimi D. Arnaldi Sorbini, episcopi Nivernensis auctoritate, et ejusdem ecclesiæ capituli consensu editum* (1).

(1) Je possède la partie d'hiver de ce bréviaire.

En 1622, Eustache du Lys, évêque de Nevers, modifia le *Manuel des Curés* dont nous avons parlé plus haut, et fit imprimer un rituel in-12. Ce rituel est remarquable, dit Parmen-
tier, en ce que, après l'oraison pour le roi, les jours qu'on
donne solennellement la bénédiction du Saint-Sacrement, on y
trouve une oraison pour le duc de Nevers (1).

En 1677, Édouard Vallot entreprit de compléter le travail
d'Arnaud Sorbin sur le bréviaire, au moyen de corrections et
d'additions qui devaient le rendre encore plus conforme au
bréviaire romain. Il fit donc imprimer chez Antoine Chaillot un
supplément composé de 90 pages, non compris la table des
fêtes mobiles et le calendrier rectifié, avec ce titre : *Officia
omissa et correcta in breviario nivernensi apponenda*. Ce supplé-
ment est devenu excessivement rare ; j'en possède un exem-
plaire.

Enfin, en 1689, le même évêque voulut mettre la dernière
main à l'œuvre de ses prédécesseurs. Après avoir parlé d'un
antique rituel généralement en usage dans l'église de France et
qu'il fait remonter jusqu'au règne de Charlemagne, il déclare
qu'Arnaud Sorbin et Eustache du Lys, ses prédécesseurs, l'a-
vaient adopté comme base du travail qu'ils avaient entrepris. Il
dut être aussi d'un grand secours à Édouard Vallot.

Son rituel in-4° fut imprimé à Nevers, chez Antoine Chaillot,
imprimeur de Mgr l'évêque, MDCLXXXIX. Il fut en usage jus-
qu'à la grande révolution française.

Jusqu'au commencement du dix-huitième siècle, nos livres
liturgiques nivernais s'éloignaient peu de la liturgie romaine ;
la plus grande différence, comme nous l'avons dit, existait dans
le propre des saints et dans quelques hymnes particulières au
diocèse. Nous ferons cependant remarquer que ces parties de
l'office pouvaient canoniquement être conservées, puisque notre
ancien bréviaire jouissait de la prescription indiquée dans la
bulle de saint Pie V. *Pancis antiquitate cedat*. Toutes les modifi-

(1) Ce volume fait partie de la bibliothèque du grand séminaire de Nevers.

cations introduites jusque-là tendaient à le rendre plus conforme au bréviaire romain.

Cependant la grande révolution liturgique du commencement du siècle dernier vint établir de nouvelles modifications en sens contraire; comme dans un grand nombre d'autres diocèses de France, les vénérables restes de notre antique liturgie disparurent en partie pour faire place à une œuvre toute nouvelle.

Charles Fontaine-des-Montées, évêque de Nevers, se laissa entraîner dans ce mouvement, et en 1727 il fit imprimer un nouveau bréviaire chez Lanquement, imprimeur du clergé nivernais à Orléans.

On remarquera que l'intention du prélat n'était pas d'innover; seulement il regrette qu'Arnaud Sorbin, un de ses prédécesseurs, sous prétexte de se rapprocher de la liturgie romaine, ait abandonné une liturgie que plus de quatre siècles avaient consacrée dans ce diocèse. Mais, par le fait, il ne revient pas à l'ancienne liturgie, il en établit une nouvelle, eu corrigeant l'ancien bréviaire, le modifiant, ajoutant ou retranchant à son gré.

En 1728 vint le tour du missel, et, en 1732, furent aussi édités de nouveau à Orléans, chez le même imprimeur, les livres de chant, tels que antiphonaire, graduel et psautier, le tout mis en rapport avec le bréviaire.

Cependant nous devons dire que notre diocèse, malgré ces changements, s'éloigna moins que bien d'autres de la liturgie de l'église mère.

Dans le cours du même siècle, nous voyons paraître, sans avoir pu en découvrir l'auteur, les belles proses et hymnes en l'honneur de nos saints patrons, d'une poésie si belle et si élégante, et dont le chant est si harmonieux. Plusieurs de ces morceaux ont été conservés, avec le consentement du saint-siège, depuis l'adoption de la liturgie romaine dans le diocèse.

Le rituel in-4° d'Edouard Vallot, rituel fort incommode par son poids et sa forme, aurait pu être remplacé dans la révolution des livres liturgiques; on n'y pensa pas, et il continua à être en usage jusqu'en 1792; à cette époque, le vicaire de

l'église cathédrale et paroissiale de Saint-Cyr de Nevers, le constitutionnel Goussot (Etienne-Jean) fit éditer un rituel, sous le titre de *Manuale ad usum parochiarum diœcesis Nivernensis, continens administrationem sacramentorum, Benedictiones, processiones et exequias defunctorum*.

On n'est pas surpris de rencontrer, en tête d'un rituel imprimé par le vicaire de l'évêque constitutionnel Tollet, un sceau qui annonçait l'ère qui devait bientôt s'ouvrir ; entre deux branches de laurier enlacées dans la poignée d'une épée dressée, on voit un livre ouvert avec l'inscription : *Droits de l'Homme*. Au-dessus, la fraternité est représentée par deux mains qui se serrent, puis la pointe de l'épée soutient le bonnet phrygien, encadré dans un cercle formé par un serpent qui se mord la queue. Au sommet, le soleil répand ses rayons sur tous ces symboles.

On lit au-dessous : *Apud Georgium Boutonnet diœcesis Nivernensis typographum, 1792*.

Ce rituel est précédé d'un mandement de Guillaume Tollet, évêque du département de la Nièvre, daté du 8 juillet 1792, l'an IV^e de la liberté.

Depuis le concordat jusqu'au rétablissement de son siège épiscopal, le diocèse de Nevers fit partie du diocèse d'Autun ; et, quand M^{re} Millaux monta sur ce siège, il trouva cette contrée composée d'une partie de l'ancien diocèse d'Auxerre, partie de celui d'Autun, partie de l'ancien diocèse de Nevers ; une bigarrure incroyable se faisait remarquer dans les différentes paroisses, chacune suivait le rit du diocèse auquel elle avait autrefois appartenu. Aux rites de Nevers, d'Autun et d'Auxerre, vint s'adjoindre celui de Paris, que suivaient les prêtres nouvellement ordonnés.

On comprit la nécessité de mettre fin à cette bigarrure, et on adopta exclusivement le rit parisien jusqu'en 1855 que le rit romain fut déclaré par M^{re} Dufêtre comme le seul reconnu pour le diocèse.

M^{re} Millaux avait composé un propre du diocèse de Nevers, extrait de l'ancien bréviaire et de l'ancien missel nivernais,

pour être joint aux livres de la liturgie parisienne ; mais on continua à se servir du rituel d'Autun , édité à l'issue de la grande révolution française.

Dès son arrivée dans le diocèse, M^{re} Dufêtre comprit combien était incomplet le rituel d'Autun ; il en composa un plus en rapport avec le rituel romain ; il le fit éditer à Nevers , chez Fay, en 1845, et le rendit obligatoire dans tout le diocèse.

Le même prélat, voulant établir dans tout son diocèse la liturgie romaine , obtint de la sacré Congrégation des Rits, le 13 mai 1852, pendant son séjour à Rome, un décret d'approbation du calendrier et du propre nivernais qu'il avait fait préparer pour le bréviaire et pour le missel ; il fit imprimer le tout à Tours, chez Mame, en 1853.

Enfin , il adopta pour le diocèse les livres de chant imprimés à Dijon, chez Rouiller, avec le supplément nivernais noté.

Symbolisme des roses.

Mgr Crosnier ayant reçu de M. le baron de Roisin , savant archéologue de Bruxelles, un discours sur le symbolisme des roses , la société avait chargé M. Bornet de lui rendre compte de cet écrit. D'après cette invitation , M. Bornet lit l'extrait qui suit :

Le poète Herder emprunte aux Sagas un de ces récits qui nous transportent aux premiers jours du monde :

Dans la nuit qui précéda le jour où les jumeaux aînés de la race humaine devaient offrir au Seigneur un sacrifice de reconnaissance , leur mère Ève eut un songe merveilleux. Elle vit les roses blanches dont Abel avait entouré l'autel changées en roses empourprées qu'elle n'avait jamais vues avec cette couleur ; elle voulut les arracher , mais les roses se dérobaient sous sa main.

Eve vit aussi sur l'autel , où Abel n'avait offert jusque alors que du lait , un agneau étendu tout sanglant. Des voix plaintives gémissaient à l'enlour, mais l'accent du désespoir se modifia peu à peu et se changea en une suave harmonie , également inconnue à l'oreille d'Eve ; et voici qu'une prairie plus émaillée que celle du jardin d'Eden , se déroulant à ses regards , elle y aperçut son plus jeune fils en blanc costume de berger : des roses pourpres celgnaient sa chevelure , et sa main tenait une harpe d'où s'échappaient des sons mélodieux. Abel , se tournant vers sa mère , semblait vouloir l'approcher , mais il disparut.

Eve , reveillée , contemple le lever d'une rutilante aurore et , le cœur oppressé , se rend au sacrifice.

Les jumeaux font leur offrande , Adam et Eve regagnent leur demeure ; mais quand s'abaisse l'ombre du soir , le plus jeune n'est pas revenu. La mère le cherche avec angoisse et ne rencontre d'abord que son troupeau dispersé ; enfin elle l'aperçoit étendu sans mouvement au pied de l'autel , dont les roses s'étaient colorées de son sang.... et l'on entendait , s'échappant d'une caverne voisine , les sanglots de Caïn. Eve perd connaissance et a un nouveau songe : son fils chéri est devant elle , tel qu'il lui était apparu la nuit précédente : Regarde le ciel , ô mère qui me pleure , vois-y briller ce char constellé ; il conduit à d'autres séjours , à des paradis plus beaux que l'Eden , où la rose empourprée de l'innocence est en pleine floraison , et où tout soupir est une céleste harmonie.... Le songe a cessé : Eve , fortifiée , quitte le corps inanimé d'Abel , et le lendemain les parents confient à la terre leur enfant bien-aimé , paré des fleurs de l'autel et arrosé de leurs larmes. Souvent , durant la nuit , ils venaient pleurer près de la tombe , et leurs regards suivaient au haut des cieux la course du char étoilé pour y chercher leur berger (1).

Selon d'anciennes ballades allemandes , tant qu'Eve fut inno-

(1) Cette mystique et froide idylle n'est qu'une réminiscence de la fable de Pirame et Thisbé.

cente, la rose conserva sa blancheur virginale ; mais du moment qu'Eve eut à rougir , la rose rougit également. — Ailleurs, c'est le sang du Rédempteur qui engendra la pourpre des roses. — Une goutte tombée sur la mousse fit naître la rose mousseuse, mais une rose (magdalena-rosen) lavée par les larmes de Madeleine repentante, reprit sa blancheur primitive.

Il arriva qu'un jour, la Vierge Marie suspendit son voile aux branches d'un arbuste épineux, et depuis l'aubépine embaume le printemps, en compagnie de la primevère que les Allemands nomment la clé du ciel, parce qu'elle ouvre le cycle de la floraison.

Une autre fois Marie porta la main sur la tige d'une plante inodore, aussitôt un suave parfum fut acquis à cette fleur, qui est le cyclamen odorant (cyclamen persicum, à fleurs roses).

Le moyen-âge avait consacré nombre de fleurs à Marie. Dans les paries émaillées, à l'ombre des forêts, partout, la pieuse bergère en les foulant sous ses pas retrouvait le souvenir de sa patronne et l'emblème de ses vertus.

La guirlande qu'elle allait offrir à l'un des sanctuaires de Marie était composée de fleurs auxquelles Marie prêtait son nom. (Note 1^{re}.)

La violette était le symbole de l'humilité de Marie.

Le myosotis, l'image des yeux de Marie.

Les boutons blancs du galanthus nivalis, les perles de son collier.

L'ancolie, les gants de Marie.

Le cyripidium calceolus, sa chaussure.

La tige du mufler garnie de ses fleurs en gueule de lion, c'était la quenouille et le chanvre de Marie.

Les tapis touffus de millepertuis aux larges fleurs d'or (hypericum calycinum), son lit de repos.

Le chardon Marie s'était panaché en recevant quelques gouttes de son lait.

Tout cela était fort naïf ; mais nos pères, pour consacrer leur piété filiale envers la divine mère, inventaient des formules que nous devons respecter.

Une gentille pastourelle prenait plaisir à déposer tous les jours, sur la statue de la Vierge, dans une antique chapelle, une couronne de fleurs simples et modestes comme sa vie. Quand elle fut au lit de mort, on vit paraître la Vierge portant une couronne de roses blanches qu'elle posa sur la tête de sa douce servante; ensuite, prenant son âme candide et pure, elle l'emporta dans son vol vers les cieux.

A Paris, au portail de la Sainte-Chapelle, un jeune enfant voulant mettre une couronne de roses sur la tête de Marie, la tête de la statue s'inclina sous ses petites mains pour recevoir le gracieux présent, et depuis elle resta penchée.

Si quelque image miraculeuse de Marie apparaissait aux regards des bergers, c'était sur des buissons d'églantine ou d'aubépine en fleurs; comme il arriva à Châtôn, en Champagne, où des pâtres élevèrent à leur reine la magnifique église de l'Épine, fleur de pierre aussi délicate que les fleurs qui couronnaient sa statue. (*Voyez la note 2.*)

On aimait à représenter Marie dans un buisson de roses : le peintre Boticelli a donné à sa madone une auréole d'anges et de roses.

Marie est elle-même la rose sans épine, la rose mystique, et les livres écrits à sa louange portent le nom de rosiers.

A la cathédrale d'Amiens, on remarque sous le porche du Sauveur le christ du trumeau, dont la tête est traitée, dit M. Violet-le-Duc, comme le sont les têtes grecques éginétiques : même pureté de contours, même simplicité du modèle, même exécution large et fine tout à la fois. Le Christ foule aux pieds le lion et le dragon, et sur les côtés du piédestal sont figurés le lys et la rose. De savants iconographes ont vu dans ces deux fleurs la traduction du verset si remarqué dans le *Cantique des Cantiques* :

Ego sum flos campi et lilium convallium.

Flos campi peut, en effet, se traduire par une rose, la rose sauvage. D'autres interprètes voient dans la blancheur du lys

l'entrée très-pure et très-sainte du Sauveur dans le monde, et dans l'écarlate de la rose sa sortie de ce monde, alors qu'il fut empourpré dans son propre sang.

Qui n'accorde un regard de sympathie au tableau, à la simple lithographie nous montrant les roses qui débordent du tablier de sainte Elisabeth, aux yeux de son époux muet de respect et de vénération.

Le *Spicilegium de lignis et floribus*, de Méilton, nous apprend que la violette figure la foi ; le lys, l'espérance ; la rose, la charité.

Aussi, dans le Bréviaire romain, on lit que sainte Rosalie de Palerme, était couronnée des roses annuelles de la charité.

La rose blanche est l'attribut du chœur des vierges, et la rose rouge l'attribut du chœur des martyrs.

La rose est un emblème d'innocence : à Bethléem, une jeune fille, injustement condamnée, monta sur le bûcher formé d'épines sèches ; mais le feu s'éteignit et les épines produisirent instantanément des roses.

De nos jours la religieuse de l'ordre des filles de l'Enfant-Jésus ne paraît à l'église que portant la croix et la couronne d'épines ; mais lorsqu'elle s'endort dans le Seigneur, on la couronne de roses blanches.

Même couronne au front du jeune prêtre qui, dans les contrées rhénanes, dit sa première messe : il l'ôte avant la consécration et la remet après la communion.

On retrouve cet usage en Belgique, à l'abbaye d'Anchin ; seulement le prêtre, à l'Offertoire, passait la couronne à l'une de ses proches parentes qui devait la porter tout le jour.

A la cathédrale de Troyes, durant le carême, treize femmes venaient chaque jour verser de l'essence de roses sur les mains des chanoines, évidemment en mémoire du vase de parfums répandu par la Madeleine sur les pieds du Sauveur.

Rosalre signifie proprement un chapeau de roses, une guirlande de roses, et par extension un chapelet ; c'est au moins l'étymologie donnée par Ménage. Il y a aussi des rosaires dont les grains parfumés sont formés avec une pâte de feuilles de

roses battues au pilon. Un évêque espagnol, attachant peu d'importance à la récitation du rosaire, n'exhortait que faiblement son troupeau à cette pieuse pratique. Une nuit il vit en songe un abîme effrayant de profondeur ; un ange se tenait aux bords, et au moyen d'une longue chaîne, dont les anneaux étaient formés de roses blanches et rouges, il retirait du gouffre une femme éplorée ; mais, dès qu'elle eut atteint le bord, cette femme, soudainement resplendissante de lumière, s'envola vers le ciel. L'évêque, préoccupé de ce songe, pria le Seigneur de lui en faire connaître l'explication. Or, en se rendant à l'église, il aperçut un jeune enfant agenouillé sur la tombe de sa mère et récitant le rosaire..... Il avait compris.

A Rome, dans l'église de Sainte-Croix-de-Jérusalem, le dimanche de *Latrare*, appelé aussi le dimanche de la rose, le pape bénit comme emblème de la résurrection une rose d'or destinée à être offerte en don à un des princes de la chrétienté. Au moyen-âge, quand le pape résidait au palais de Latran, après avoir béni la rose, il partait en cavalcade pour l'église de la Station, tenant la fleur symbolique à la main. Arrivé à la basilique, il prononçait un discours sur les mystères que représente la rose par sa beauté, sa couleur et son parfum : on possède même le discours d'Innocent III. De nos jours, la cérémonie de la bénédiction de la rose se fait dans une salle séparée ; mais, durant la messe qui suit, la rose est placée sur l'autel et fixée sur un rosier d'or. Le pape sort de la chapelle portant la précieuse fleur à la main.

De toutes ces belles choses auxquelles on donne le nom de rose, il n'en est point qui puisse entrer en comparaison avec la rose resplendissante de nos cathédrales, gloire spéciale de l'art gothique français.

La rose a aussi été considérée comme l'image du ciel. Faut-il rappeler la magnifique allégorie du Dante, représentant l'assemblée des bienheureux sous la forme d'une immense rose. Dante et Béatrix, après avoir parcouru les sept sphères célestes, sont parvenus à l'empyrée ; le paradis entier retentit de chants à la gloire du Très-Haut. Dante en est enivré, il croit voir et en-

tendre l'expression de la joie de l'univers. Dans un cercle de lumière émanant de Dieu même, sont disposés concentriquement comme les feuilles d'une rose infinie, des milliers de trônes où sont assises les divisions de la cour céleste. Au-dessus de cette rose immense voltige l'innombrable milice des anges, semblable à un essaim d'abeilles. Ces anges descendent sans cesse sur la rose, et de là remontent au séjour qu'habite l'objet de leur éternel amour ; ils portent de siège en siège cette paix et cette ardeur qu'en agitant leurs ailes ils vont puiser dans le sein de Dieu. (Note 3.)

Autrefois la rose symbolisait le silence :

*Unde rosam mensis hospes suspendit amicis,
Conviva ut sub eâ dicta cavenda sciat.*

Dans la vieille Germanie c'était l'usage, en effet, de suspendre une rose au-dessus de la table pendant le festin, comme une invitation à la discrétion au sujet de tout ce qui se disait durant l'abandon des repas. De là vient la locution qui a survécu à l'usage : Je vous dis cela sous la rose.

On a fait la remarque que les vieux confessionnaires allemands portaient, sculptée sur le fronton, une rose à cinq feuilles, signe de l'inviolable secret qui a coûté la vie à saint Jean Népomucène, le glorieux confesseur de la reine Jeanne, femme de Ladislav, roi de Bohême.

Toutes ces légendes, tous ces emblèmes s'expliquent parfaitement : La rose, la plus belle fleur de la création, devait être une source inépuisable d'images charmantes ; la beauté de sa forme, l'éclat de son coloris, la suavité de son parfum, présentent une perfection que les âmes tendres appliqueront éternellement à l'objet de leur amour et de leur adoration.

NOTE 1.

Voici une liste des fleurs qu'en France les enfants et les habitants de la campagne ont consacrées à la Vierge Marie :

| GENRE. | ESPÈCE. | FAMILLE. | |
|-----------------------------|---------------|------------------|---|
| Yeux de la Sainte Vierge. | | | |
| Mirosotis. | Palustris. | Borraginées. | Croît au bord des eaux, c'est le vrai souvenez-vous de moi. |
| Prismatocarpus. | Speculum. | Campanulacées. | Fleur violette, commune dans les moissons. |
| Campanula. | Trachelium. | <i>Idem.</i> | Gantée, fleurs bleues ou blanches. |
| Nigella. | Damascona. | Renoncliacées. | Nigelle des jardins, aux graines aromatiques. |
| Scandix. | Pecten. | Renoncliacées. | Commune dans les moissons. |
| Aquilegia. | Vulgaris. | Renoncliacées. | Ancolie, commune sur la lisière des bois. |
| Digitalis. | Purpurea. | Scrophularinées. | Très-commune et très-élevée dans les bois du Morvand. |
| Atriplex. | Hortensis. | Atripliciées. | L'arroche, plante potagère. |
| Tamus. | Communis. | Tamnées. | L'herbe aux femmes battues, commune dans les haies. |
| Cynripedium. | Calceolus. | Orchidées. | D'Europe, mais rare. |
| Antirrhinum. | Maris. | Scrophularinées. | Mulier des jardins. |
| Silybum. | Marianum. | Composées. | Chardon-Marie, chardon marbré. |
| Galanthus. | Nivalis. | Narcissées. | Se trouve dans les îles de la Loire. |
| Ornithogalum. | Pyrandale. | Liliacées. | Épi de lait, dans les bois, les vignes. |
| Poa. | Capitata. | Graminées. | Touffes de feuilles étroites, très-longues, qui simule une abondante chevelure verte. |
| Eriophorum. | Polystachion. | Cypéracées. | Linaigrette, commune dans les prés tourbeux du Morvand. |
| Asplenium. | Trichomanes. | Fougères. | Capillaire noir. |
| Adiantum. | Nigrum. | | |
| Cheveux de la Vierge. | | | |
| Pantoufle de Marie. | | | |
| Quenouille de Marie. | | | |
| Chardon de Notre-Dame. | | | |
| Perles ou collier de Marie. | | | |
| Épi de la Vierge. | | | |
| Chevelure de la Vierge. | | | |
| Lin de la Vierge. | | | |

NOTE 2.

A deux lieues de Châlons-sur-Marne, on trouve le village de l'Epine, de quatre cent cinquante habitants. Ce village doit son nom et son origine à l'église de Notre-Dame-de-l'Epine qui, durant le moyen-âge, a été un des lieux de pèlerinage les plus célèbres et les plus fréquentés de France. D'après M. de Roisin, l'image de la Vierge Marie était apparue dans ce lieu à des bergers, au milieu des fleurs d'un buisson d'aubépine; suivant d'autres, c'est la statue de la Vierge que les bergers auraient vue dans un buisson ardent : quoi qu'il en soit, les pâtres de la contrée ont fait construire une chapelle sur le lieu même de la miraculeuse apparition. Plus tard la chapelle fut remplacée par l'admirable édifice gothique que l'on voit encore aujourd'hui. Cette reconstruction fut faite pour l'accomplissement du vœu d'un roi de France. Ce roi ne peut être Louis XII, comme on l'a écrit, mais bien plutôt Charles VII, qui fournit aux frais de la reconstruction avec une munificence vraiment royale. Le monument fut terminé en 1459, lorsque Charles VII vivait encore, et placé sous l'invocation de Notre-Dame-de-l'Epine. Louis XI la visita en 1472, et en 1550 les seigneurs des environs défendirent vaillamment leur belle église contre les calvinistes.

On trouve une vue de cette merveilleuse église dans l'ouvrage de M. Dusommerard, *l'Art au moyen-âge*, qui existe à la bibliothèque de Nevers, où l'on peut encore lire l'article que Giraut de Saint-Fargeau a consacré à ce chef-d'œuvre d'architecture dans son *Dictionnaire des communes de France* ; on y verra des détails très-curieux et même étranges sur l'église Notre-Dame-de-l'Epine.

NOTE 3.

*In forma dunque di candida rosa
Mi si mostrava la milizia santa
Che nel suo sangue Cristo fece sposa ;*

*Ma l'altra, che volendo vede e canta
La gloria di colui che l'innamora ;
E la bontà che la fece cotanta ,*

*Si come schiera d'api che s'infora
Una fiata, ed altra si ritorna
Là dove il suo lavoro s'insapora,*

*Nel gran fior discendeva, che s'adorna
Di tante foglie, e quindi risaliva
Là dove il suo amor sempre soggiorna,*

*La facce tutte avean di fiamma viva
E l'ali doro, e l'altro tanto bianco
Che nella neve a quel termine arriva,*

*Quando scendean nel fior di banco in banco
Porgeran della pace e dell'ardore
Che eglì acquistavan ventilando el fianco :*

*Ne l'interporsi tra il disopra e' il fiore
Di tanta plenitudine volante
Impediva la vista e lo splendore.*

Cette grande image se trouve au commencement du trente-unième chant du *Paradis*. Voici comment elle a été rendue par M. Louis Ratisbonne, qui vient de publier une traduction en vers, tercet par tercet de, la Divine Comédie tout entière.

Comme une rose blanche ouvrant son pur calice,
Ainsi s'offrait à moi la pieuse milice
Que dans son sang divin Jésus-Christ épousa ;

L'autre qui vole et voit et chante, bienheureuse,
La gloire de celui qui la rend amoureuse,
Et l'immense bonté qui si haut l'éleva,

Comme un joyeux essaim d'abeilles va, butine
Dans les fleurs, puis retourne à la ruche voisine
Où le suc enlevé s'élabore en doux miel,

Descendait dans la rose immense, fleur parée
De tant de feuilles, puis remontait enivrée
Dans le foyer brûlant de l'amour éternel.

Flamme était la couleur de leur face céleste,
Leurs ailes étaient d'or, et la blancheur du reste
De la plus pure neige effaçait la splendeur.

De tronc en tronc allant jusqu'au cœur de la rose,
Ils versaient, secoyant leurs ailes, quelque chose
De l'ardeur, de la paix qu'ils puisaient au Seigneur.

Les bataillous ailés, immense multitude,
Volant entre la rose et la béatitude,
N'interrompaient pourtant ni les yeux ni le feu.

Notice sur la rose de Jéricho.

M. du Broc ayant présenté une rose de Jéricho apportée de Palestine par M. Guillemain, membre de la société, M. Bornet lit à cette occasion l'extrait suivant :

« La Jérose hygrométrique, *anastatica hierochontica* (1), est une plante de la famille des crucifères.

• C'est un petit végétal annuel d'un décimètre de hauteur qui croît dans les lieux sablonneux de l'Égypte, de l'Arabie et de la Syrie. La tige se ramifie dès la base, et la plante produit des fleurs blanches sans support, qui se transforment en fruits arrondis. A la maturité des fruits, les feuilles tombent, les rameaux se durcissent, se dessèchent, se courbent en dedans de manière à former une espèce de pelote; puis viennent les vents d'automne qui déracinent la plante et l'emportent jusqu'à la mer. Là, elle est recueillie et apportée en Europe, où on la recherche à cause de ses propriétés hygrométriques.

(1) Le nom du genre *anastatica* est tiré de *anistémi*, se dresser; le nom *hierochontica* est formé de l'espèce des deux mots *ieros*, saint, et de *cheo*, pleuvoir, parce qu'en se développant la plante annonce la pluie.

En effet, si l'on place dans l'eau l'extrémité de la racine, on voit la Jérôse s'ouvrir, puis se fermer de nouveau au fur et à mesure qu'elle se dessèche.

• Cette particularité, dit M. Lemaout, jointe à l'origine de la plante, a donné lieu à diverses croyances populaires. Dans beaucoup de pays, on pense que la Jérôse n'est pas un végétal entier, mais bien l'extrémité des rameaux d'un arbrisseau, sur lequel la Vierge Marie étendait les langes de l'enfant Jésus : de là le nom de rose de Jéricho qu'on lui a donné. On croit encore que cette rose merveilleuse s'épanouit tous les ans au jour et à l'heure de la naissance du Christ. Les jeunes femmes qui vont devenir mères pour la première fois, et celles qui sont épuisées par de nombreuses couches, mettent tremper la rose de Jéricho dans l'eau dès le commencement des douleurs de l'enfantement; et la plante étant placée près de leur lit, elles prennent patience en la voyant s'ouvrir peu à peu, fermement convaincues que son entier épanouissement sera le signal de leur délivrance. »

SÉANCE DU 6 DÉCEMBRE 1860.

Siégent au bureau : M^r Crosnier, *président*; M. du Broc de Segange, *vice-président*; M. Lhospiéd, *pro-secrétaire*.

Le procès-verbal de la séance précédente est lu et adopté sans modification.

La séance est consacrée à des explications données par M. du Broc de Segange concernant le travail qu'il prépare sur les faïences de Nevers.

M. le Président lit une charmante pièce de vers ayant pour épigraphe : *Alma parens*, adressée par un des membres de la Société, M. Achille Millien; elle sera insérée au *Bulletin*.

Alma parens.

Quand j'aspire à longs flots la fraîcheur de tes brises,
O mon beau Nivernais, pays des vallons verts,
Je crois voir à mes yeux des formes indécises
Passer sous les rameaux de tes sentiers couverts.

Je m'incline devant ces ombres vénérées
Des héros, des martyrs, des grands hommes, tes fils,
Qui, pour te protéger, lèvent leurs mains sacrées
Et suivent les chemins qu'ils ont foulés jadis.

Pour eux la fleur y croît plus brillante et plus grande,
L'érable s'y revêt d'un manteau plus vermeil,
L'odorant liseron y suspend sa guirlande
Et la rose églantine y frissonne au soleil.

Le bouton d'or en touffe encadre tes fontaines ;
La fauvette se mire au bord de tes étangs,
Où le roseau soupire en plaintes incertaines,
Où le poisson se joue aux nymphéas flottants.

A côté de tes champs se couvrant d'épis jaunes,
Juin pare le sainfoin des plus vives couleurs,
Et cherchant la rivière, en tes prés, sous les aulnes,
Tes grands bœufs sont couchés sur un tapis de fleurs.

Pour tresser ta couronne, — aux bouquets des prairies,
Aux bourgeons du vieux chêne, aux feuilles des bouleaux,
Aux tiges du blé mûr, — tour à tour tu maries
Le pampre qui s'étale au flanc de tes coteaux.

Tes verdoyants taillis ont de fraîches arcades
Où la source au flot bleu jaillit en murmurant,
Et l'on entend au loin le fracas des cascades
Qui d'abîme en abîme entraînent le torrent.

Tu n'es pas seulement le pays de la plaine,
Où le pâtre indolent va chantant par les prés ;
Au sommet des ravins la bise se déchaine,
Et les nocturnes loups hurlent dans les fourrés.

Des bruits retentissants ébranlent ta montagne
Et le noir sanglier s'enfuit au son du cor !
Car au-delà des vals de ta belle campagne
Qui nourrit les oiseaux dans les champs semés d'or,

Tu dressees tes massifs de chênes séculaires
Qui hérissent le front des abruptes hauteurs,
Et bravant à grands cris l'orage et ses colères,
Tes mugissants échos hantent leurs profondeurs !

A toi, fier rejeton de l'intrépide Gaule,
Le soleil de la plaine et l'ombre des forêts !
La faux, la serpe aux doigts, — ou la hache à l'épaule,
Dépouille les coteaux, les monts et les guérets.

Sois glorieux ! Tu vois, sous tes regards superbes,
Tes joyeux vigneronns chantant à pleine voix,
Tes laboureurs assis près d'un monceau de gerbes,
Tes âpres bûcherons debout au fond des bois.

C'est que, si la nature en ses jours de largesses
A semé sous tes pas de splendides trésors,
Dieu te donna des fils dignes de ces richesses
Et les fit s'abreuver à la coupe des forts !

Leurs pères, — cœurs plus durs que la plus dure pierre, —
Mouraient en souriant sans connaître l'effroi ;
Et lorsque la croix vint régénérer la terre,
Sur les pas d'Austremoine ils marchaient à la foi.

Cet héroïsme ardent dont tu gardes mémoire,
Tes enfants énervés l'ont-ils déjà perdu ?
Non, il n'est pas éteint ! J'en atteste, à ta gloire,
Mille exemples vivants d'honneur et de vertu !

Leur veine bout encor du sang des grandes races ;
La charité rayonne à leur front ; dans leur sein
Leur antique croyance a des germes vivaces ;
Plus d'un suit les sentiers d'Arigle et de Germain !

Oh ! le saint dévouement brûle encor sur les cimes ;
Le sacrifice encor s'allume dans vos cœurs,
O vous, soldats chrétiens ; ô vous, prêtres sublimes, —
Martyrs, sous l'œil de Dieu mourant au champ d'honneur !

Est-il de ces esprits fermés à l'énergie,
Des molles voluptés buvant les flots amers ? —
Arrière la torpeur, ô foule abâtardie,
Ou d'un stigmate, un jour, vos noms seront couverts !

Que l'ombre se dissipe aux rayons de l'aurore !
Vous n'êtes pas, du moins, blasés ni décrépits,
Paysans, vous aimez, vous espérez encore ;
Les trésors de vos cœurs, gardez-les, mes amis !

Vous conservez la foi ? Prenez-la pour pilote,
Hommes nés dans la plaine, enfants du vieux Morvand !
Et par elle guidés pour atteindre la côte,
Vous vaincrez les écueils, la Sirène et le vent !

Vois donc, ô mon pays, resplendir sans nuage
Ton astre glorieux qui ne peut se ternir ;
Et traçant dans ta course un lumineux sillage,
Les regards vers le ciel, traverse l'avenir !

Rêveur obscur, assis sous les branches mobiles
Des trembles bruissants parmi tes vallons verts,
Je n'ai pour te louer que des accents débiles ;
Mais la voix de mon cœur chante mieux que mes vers !

ACHILLE MILLIEN.

SEANCE DU 10 JANVIER 1861.

Séant au bureau : M. Crosnier, *président* ; M. du Broc de Segange, *vice-président* ; M. Lhospiéd, *pro-secrétaire*.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. de Maumigny dépose sur le bureau un manuscrit envoyé par M. le marquis de Gaillon ; c'est une ballade adressée à Jean Regnier, bailli d'Auxerre, par le comte de Nevers, Charles de Bourgogne, en 1463, sur l'heureuse vie que ledit comte et sa suite mènent au château de Montemaison.

Suit la réponse, également en vers, dudit bailli. Cette pièce curieuse sera insérée au *Bulletin*, ainsi que les notes qui l'accompagnent. Elle a donné lieu à d'intéressantes observations de la part de plusieurs membres.

M. le Président a fait la biographie de Jean Regnier ; on l'a prié de vouloir bien écrire et compléter cette notice, et de la présenter à la prochaine réunion.

Un des membres de la Société, M. le docteur Bogros, de Château-Chinon, a adressé deux charmantes pièces de vers, comme il sait les faire, intitulées : *Mage et Berger*, — *L'Étoile du Matin*. On les a écoutées avec bonheur ; elles seront insérées au *Bulletin*.

Mage et Berger.

L'aube de Noël brillait sur la crèche,
Les petits oiseaux chantaient alentour,
Et Jésus couché sur la paille fraîche
Écouteait ceux-ci parlant tour à tour :

LE MAGE.

Salut ! enfant des rois qu'une étable voit naître !
Je devance en son vol l'étoile au front riant,
Pour venir adorer ton aurore, ô mon maître,
Et t'offrir en tribut les dons de l'Orient !

Mon char regorge d'or, d'encens, d'ambre et de myrrhe,
Dans ma course j'ai pris, ô Seigneur triomphant,
Pour ton lange de roi la pourpre de Palmyre
Et l'ivoire d'Iram pour ton hochet d'enfant !

LE BERGER.

Salut ! fils de Dieu ! s'il faut pour te plaire
De riches présents, moi je n'en ai pas !
Le maître me doit mon maigre salaire
Et la misère est ma sœur ici-bas !
L'ange m'a trouvé dormant sur la dure ;
Avec moi, j'ai tout mon bien ; le voici :
Ma cruche de grès, ma cape de bure,
Et mon chien qui m'a suivi jusqu'ici.

LE MAGE.

Viens ! mon palais t'attend ! mes cavales numides
Prendront pour t'emporter les ailes des ramiers !
Viens voir mes murs de jaspe et mes jardins splendides
Où la gazelle dort à l'ombre des palmiers ;
Viens, de blanches périss, portant des cassolettes,
Te berceront le soir comme un enfant d'émir,
Et les grands sphinx, le front paré de banderoles,
Chanteront au désert la nuit pour t'endormir !

LE BERGER.

Mon chemin est dur, humble est mon royaume !
Passereau des champs, à peine ai-je un nid !
La neige l'hiver entre sous mon chaume,
Du soleil l'été mon front est bruni !
Mes pauvres follets habillés de laine,
S'ils osent jouer près de ton berceau,
Ne t'embaumeront que de marjolaine,
Ne t'endormiront que d'un chant d'oiseau !

LE MAGE.

Enfant ! mon beau pays où le soleil se lève
Est comme une oasis où l'Éden refleurit,
L'encens y croît sur l'arbre et l'ambre sur la grève,
L'orange s'y parfume et la datte y mûrit !
Là, chante sur ses bords une mer sans tempêtes !
Là, de pourpre et d'azur le ciel est revêtu !
Là, le sort nous convie à d'éternelles fêtes ;
Si tu ne me suis pas, maître, où donc iras-tu ?

LE BERGER.

Dans mon froid pays le soleil se couche
Comme un faucheur las ! sur ses noirs flots
Où vient se briser l'Océan farouche,
Au lieu de chansons il a des sanglots.
Là le pin verdit, là gémit la bise,
Là le ciel de brume et d'ombre est vêtu,
Et la faim m'attend sur mon seuil assise ;
O maître, avec moi pourquoi viendrais-tu ?

JÉSUS.

Rempportez l'encens, remportez la myrrhe !
Mages, regagnez Memphis et Palmyre !
Je suis laboureur, je ne suis pas roi !
Berger, dans ton sol germe la misère,
J'aime ce pays, attends-moi, mon frère,
J'y vais avec toi !

E. BOGAOS.

L'étoile du matin.

Je suis l'étoile avant-courrière
Du soleil encor endormi ;
Je suis l'astre de la chaumière,
Le laboureur est mon ami !

Mon rayon frappe à sa fenêtre,
Ma clarté glisse sous son toit !
Debout ! l'aurore va paraître,
Ton champ t'appelle, hâte-toi !

Allons, ménagère, à la huche,
Et toi, grand-mère, à tes fuseaux !
Voici que bourdonne la ruche,
Voici que chantent les oiseaux !

Chassant le sommeil, courte trêve
Au long travail, au dur souci,
Le cœur joyeux, vite on se lève,
Et maint regard me dit merci !

Je suis l'étoile, avant-courrière
Du soleil encor endormi !
Je suis l'astre de la chaumière,
Le laboureur est mon ami !

Chaque matin, long-temps je veille,
Doux phare de l'imensité,
Pour voir la terre qui s'éveille
Dans sa fraîcheur et sa beauté !

De l'horizon où je me penche
J'aime à voir aux flancs des coteaux
Les brebis à la toison blanche,
Et les bergers aux longs manteaux !

A voir, dans la plaine embrumée,
Les bœufs courbés sur leurs sillons !
A voir du chaume la fumée
Monter en joyeux tourbillons.

J'aime dans la chambre bien close,
Au coin de l'âtre tout en feu,
A voir l'enfant vermeil et rose
S'agenouiller pour prier Dieu !

Moi, je recueille sa prière,
Frais parfum qu'exhale son cœur,
Et Dieu pour la pauvre chaumière
En fait un rayon de bonheur ?

Je suis l'étoile, avant-courrière
Du soleil encores endormi !
Je suis l'astre de la chaumière,
Le laboureur est mon ami !

E. BOGROS.

SEANCE DU 7 FÉVRIER 1861.

Siégent au bureau : M^r Crosnier, *président* ; M. du Broc de Segange, *vice-président* ; M. Lhospied, *pro-secrétaire*.

Après la lecture du procès-verbal, qui a été adopté sans modification, M. le Président a donné lecture de sa notice sur Jean Regnier, dont il a été question dans la dernière séance. Cette notice sera jointe dans le *Bulletin* aux pièces adressées par M. de Gaillon.

SEANCE DU 7 MARS 1861.

Présidence de M^r CROSNIER.

Siégent au bureau : MM. Crosnier, *président* ; du Broc de Segange, *vice-président*, et Lhospied, remplissant les fonctions de *secrétaire*, en l'absence de M. de Rosemont.

M. le Président dépose sur le bureau les ouvrages offerts à la Société, savoir :

1° L' *Annuaire de l'Institut des provinces*, 1860 ;

2° Les *Mémoires* de la société d'agriculture du département de la Marne, année 1860 ;

3° Les *Libre-Echangistes et les Protectionnistes conciliés*, par M. J. du Mesnil-Marigny. Cet ouvrage est accompagné d'une lettre de l'auteur à l'adresse de la Société, dont il est donné lecture.

Mgr Crosnier annonce à la Société que le petit mémoire qu'il a préparé en réponse aux observations présentées par M. Léopold Delisle, dans le *Bulletin des sociétés savantes*, concernant l'*Hagiologie nivernaise*, a été inséré dans le *Bulletin*, conformément au vœu de la Société. Cependant, comme le numéro n'est pas encore au complet, il a voulu donner de nouveau lecture de ce mémoire pour savoir si on l'admettait dans tout son ensemble, ou bien si on réclamait quelques modifications qu'on pourrait ajouter en forme d'appendice.

La Société déclare qu'elle adopte sans restriction le mémoire, ajoutant qu'il serait bon de le faire insérer dans le journal de la localité.

M. le Président termine la séance par la lecture d'un mémoire archéologique, scientifique et liturgique, adressé à S. Exc. le Ministre de l'Instruction publique et des cultes, par M. de Linas, sur une chape symbolique du seizième siècle, ayant appartenu à Mgr Dufère, et il promet, à la prochaine séance, de compléter ces observations à l'aide de la chape elle-même, qu'il fera transporter à la porte du Croux.

Plusieurs membres demandent que ce mémoire soit inséré au *Bulletin de la Société Nivernaise* ; cette demande est favorablement accueillie.

SÉANCE DU 11 AVRIL 1861.

Présidence de Mgr CROSNIER.

Siégent au bureau : MM. Crosnier, *président* ; du Broc de Segange, *vice-président*, et Lhospied, *pro-secrétaire*.

Après la lecture du procès-verbal, qui a été adopté sans modification, M. le Président déploie la chape du seizième siècle, dont il a été question dans la dernière séance, et lit de nouveau le rapport fait par M. de Linas. D'intéressantes discussions ont lieu à ce sujet entre différents membres ; cependant tous acceptent les savantes explications de M. de Linas.

Quelques membres pensent que le fond de la chape, espèce de damas bleu, sont de l'époque de la confection primitive, contrairement à l'opinion de M. de Linas, qui croit reconnaître l'œuvre d'un restaurateur. M. le Président est convaincu que cette étoffe bleue est du même âge que les orfrois. Il ajoute que le savant auteur du rapport avance sans motif que le fond de la chape devait être rouge. Le rouge, adopté pour la couleur du Saint-Sacrement, est d'une invention plus récente et toute parisienne ; au seizième siècle, la liturgie nivernaise était conforme presque en tout à la liturgie romaine. C'est donc à tort que ce savant auteur du rapport dit qu'aux solennités du Saint-Sacrement « la liturgie romaine fait prendre à ses ministres des vêtements de couleur rouge en mémoire du précieux sang répandu sur la croix par le Sauveur du monde, et du vin, symbole de ce sang employé dans le mystère de l'Eucharistie. » La liturgie romaine admet le blanc pour les fêtes du Saint-Sacrement. Au reste, il est à remarquer que Guillaume Durand, dans son *Rational*, tout en indiquant les couleurs principales, fait mention d'autres couleurs qu'on leur substituait quelquefois ; souvent on employait des étoffes à couleurs variées ; ce ne fut que plus tard que cette règle liturgique fut établie d'une manière plus précise.

Nous ne saurions pas plus admettre l'opinion émise sous forme dubitative, que les hosties ne furent imprimées en relief que vers le dix-septième siècle; nous possédons un fer de la fin du quinzième siècle ou du commencement du seizième, avec des gravures assez curieuses, l'*Agneau pascal* et la *Résurrection du Sauveur*. Cet usage remonte à la plus haute antiquité. Au douzième siècle, Honorius d'Autun, dans son *Gemma animæ*, parle des pains d'autel portant l'image de Jésus-Christ. Nous avons vu à Donai l'hostie miraculeuse, connue sous le nom de Saint-Sacrement-de-Miracle, qu'on attribue au treizième siècle; elle porte des traces visibles d'empreintes.

Chape symbolique de Nevers.

Rapport à M. le Ministre de l'instruction publique.

MONSIEUR LE MINISTRE,

Dans le dernier rapport que j'ai eu l'honneur de vous adresser sur quelques vêtements sacerdotaux, je signalais à l'attention des comités historiques une chape du seizième siècle appartenant à Mgr l'Évêque de Nevers; intéressant au triple point de vue de l'art, du symbolisme chrétien et de l'archéologie proprement dite, cet ornement m'a paru digne d'une description particulière et d'un travail graphique atteignant des proportions plus considérables que de coutume; il vient en outre démontrer victorieusement la vérité d'un système que m'avait indiqué la simple vue d'un fragment (le *Jugement dernier*). Aussi, j'ose espérer qu'en faveur d'une idée neuve peut-être mes savants collègues voudront bien excuser à la fois et mes immenses dessins de grandeur égale à l'original, et mon mémoire tant soit peu prolixe.

Dégradée comme presque toutes les broderies antérieures au dix-septième siècle, la chape de Nevers n'a pas du moins été altérée dans sa forme primitive, et quoiqu'en dépit de toutes les convenances liturgiques ses orfrois aient été recousus sur une espèce de damas bleu, la largeur des galons et la disposition ogivale du chaperon prouvent que le restaurateur, en enlevant les franges d'or et les débris de la précieuse étoffe rouge qui devait faire le fond du manteau, a copié exactement l'objet qu'il avait sous les yeux; c'est du reste, sauf le chaperon plus gracieux, et ses dimensions moindres, et l'agrafe divisée par le milieu, la chape telle qu'elle se voit encore sur les épaules de nos chantres.

Mais si les formes sont semblables, quelle différence dans l'ornementation? Au lieu de mesquins rinceaux courant l'un après l'autre sur un champ trop vaste pour leur maigreur, c'est la glorification de l'Eucharistie, ce sont les figures dans lesquelles l'Ancien-Testament nous fait pressentir ce divin mystère, qui sont offertes aux yeux dans sept tableaux où l'art du peintre dispute avec l'habileté du brodeur et la richesse de la matière. En effet, dans un fond d'or ou d'argent, sur lequel une adroite aiguille a semé des dessins variés, encadrés de galons et d'architecture en plein-cintre également d'or, sont brodés au *passé* les divers sujets dont nous allons donner la nomenclature.

D'abord, au lieu le plus apparent, sur le chaperon, un calice d'or surmonté d'une hostie d'argent et cantonné de quatre anges, deux à droite, deux à gauche; les uns, agenouillés sur le pavé de marbre en damier, et portant des chandeliers d'or avec flambeaux allumés; les autres, à moitié cachés dans un nuage, jouant du luth et du rébec; puis, s'étalant sur les orfrois latéraux, Melchisédech offrant le pain et le vin dans une coupe d'or à Abraham et Sara; Abraham, sur le point d'immoler Isaac, arrêté par son ange; les Israélites mangeant l'agneau pascal; Moïse et le peuple de Dieu ramassant la manne: *Quod cum vidissent filii Israël, dixerunt ad invicem, Manhu? Quod significat: quid est hoc? Ignorabant enim quid*

*esset. Quibus ait Moïses : « Iste est panis quem dominus dedit vobis ad vescendum. » (EXODE. cap. XVI, v. 15.). Le Saint des Saints du temple de Salomon, avec l'Arche d'alliance posée sur un autel et ombragée par les ailes de deux grands chérubins en adoration, le chandelier à sept branches, les pains de proposition et divers vases sacrés : *Et operuit illud atque vestivit auro purissimo ; sed et altare vestivit cedro... Et fecit in oraculo duos cherubim de lignis olivarum, decem cubitorum altitudinis.... posuit que cherubim in medio templi interioris : extendebant autem alas suas cherubim et tangebant ala una parietem, et ala cherub secundi tangebant parietem alterum : alas autem alteræ in media parte templi se invicem contingebant.* (REG., lib. 111, cap. VI, v. 20, 23, 27). Enfin, Elie chassé dans le désert par les persécutions de Jézabel et dormant sous un genévrier, réveillé par un ange qui lui apporte à manger : *Proiecit se et obdormivit in umbrâ juniperi et ecce angelus domini tetigit eum et dixit illi : Surge et comede.... qui, cum surrexisset comedit et bibit, et ambulavit in fortitudine cibi illius quadraginta diebus et quadraginta noctibus.* (REG., lib. 111. cap. XIX, v. 5, 8.).*

Nous ne décrierons pas ici le costume et l'attitude de chaque personnage, nous nous bornerons à dire que le dessin appartient à l'art français de 1530 à 1550 ; en outre, nous ferons observer que les tableaux ne sont pas placés dans l'ordre chronologique ; ainsi, à gauche du chaperon, on trouve en descendant, Melchisédech, la Manne, le Saint des Saints ; à droite, le Sacrifice d'Abraham, l'Agneau pascal, le prophète Elie. Ces interventions tiennent, on peut le penser, à ce que les cartons ont été confiés à deux artistes de talents très-distincts ; le premier, bien inférieur à l'autre, a dessiné le chaperon et l'orfroï de gauche, médiocres et si pauvres de composition que les tableaux de Melchisédech et de la Manne sont absolument semblables, et ne diffèrent entre eux que dans les accessoires indispensables à l'intelligence du sujet ; de plus, le Saint des Saints est revêtu de lames d'argent au lieu de l'être de lames d'or, les petits chérubins de l'Arche sont supprimés, les grands ont des

alles couleur de feu ; enfin, le chandelier à sept branches n'en a que trois chargées de cierges au lieu de lampes, et les douze pains de proposition se réduisent à huit ; le second artiste, au contraire, auteur de l'orfrois de droite, a donné des compositions aussi remarquables d'ensemble que de détails, mes dessins en font foi, et en ranimant un peu ces têtes pâles, en rendant quelque force à ces draperies éraillées, on obtiendrait sans la moindre addition une œuvre tout à fait complète.

L'agrafe, contrairement à celles aujourd'hui en usage et qui s'attachent sur l'épaule gauche, se divise en deux portions égales, probablement réunies jadis au moyen d'une boucle ; la partie gauche, la seule qui ait conservé quelque trace de broderie, est ornée d'une figure de calice en mémoire du sang versé par la lance du centurion ; sur la partie droite, il y avait peut-être une hostie, nous l'avons rétablie dans notre planche d'ensemble, ainsi que la couleur rouge du manteau, couleur primitive, comme il sera démontré plus bas. Nous terminerons cette description par une dernière remarque : le calice du chaperon étant aussi grand que tous les calices du seizième siècle encore existants, l'hostie est incomparablement plus petite que les pains d'autel en usage aujourd'hui, et elle ne porte aucune trace de caractères ou de personnages, quelques figures d'hosties du dix-septième siècle présentent des croix ; l'usage d'imprimer en relief sur les azymes ne daterait-il que de cette époque ?

Passons maintenant à d'autres considérations, allons de la lettre à l'esprit, de la représentation matérielle des faits à l'idée qui les a groupés. Parmi les divers ornements sacerdotaux que nous avons rencontrés, un chaperon nous avait surtout frappé ; ce n'était plus le Christ en croix, la Sainte Vierge, les patrons de l'église ou des donataires, c'était une scène complète exécutée avec toute l'énergie que comporte le terrible sujet du *Jugement dernier* ; mais, qu'y avait-il sur les orfrois disparus, à quelle fête servait cette chape ? Pour répondre à ces questions, notre hésitation fut longue, et se trahit par la forme dubitative donnée à nos idées dans le mémoire inséré dans le *Bulletin archéologique*, dernière séance

de 1848. Aujourd'hui, en face de la chape de Nevers, le doute n'est plus permis, l'ornement servait le jour des Morts, et la fin du *Dies iræ* se déroulait à grands traits sur les orfrois latéraux, tandis que le chaperon nous en a conservé les premières et les plus effrayantes strophes.

Et comment ne pas être convalscu, en voyant la prose de saint Thomas d'Aquin, *Lauda Sion*, ou du moins les strophes susceptibles d'être traduites en peinture, retracées au moyen de l'aiguille sur un vêtement sacerdotal, afin qu'à la procession du Saint-Sacrement, le peuple illettré pût voir à son aise l'histoire de la fête écrite en caractères intelligibles pour lui sur les épaules du célébrant :

*Ecce panis Angelorum
Factus cibus viatorum,
Vere panis fletuum
Non mittendus cadavrum.*

Ne se présente-t-il pas à l'esprit, en face de cette hostie adorée par les anges, de ce Melchisedech offrant le pain et le vin au voyageur Abraham, de l'Arche d'alliance et des pains de proposition, et enfin du prophète Elie errant dans le désert où un ange lui apporte à manger, chaque vers de cette strophe :

*In figuris præsignatur
Cum Isaac immolatur,
Agnus paschæ deputatur
Datur Matina patribus.*

n'est-il pas reproduit exactement.

Que conclure donc de tout ceci ? Deux choses :

1° Que des ornements semblables aux chapes dont nous venons de parler ne pouvaient, par la richesse de leurs tissus, la beauté des cartons confiés au brodeur et la perfection du travail, appartenir qu'à de puissants dignitaires ecclésiastiques ou de riches corporations religieuses ; 2° que les trésors des cathédrales ou des abbayes renfermaient des vêtements sacer-

dotaux affectés spécialement à certaines grandes fêtes ; ainsi la chape du célébrant au salut de Pâques offrait les scènes de la Résurrection et du Baptême ; celle de Noël, la Nativité, le *Gloria in excelsis*, l'Adoration des bergers et des rois ; celle de la Pentecôte, les sept dons du Saint-Esprit ; celle de l'Assomption, la vie de la Sainte-Vierge et ainsi des autres ; enfin, que la chape symbolique de Nevers ne servait qu'à la Fête-Dieu et peut-être aux saluts du Saint-Sacrement, solennités où la liturgie romaine fait prendre à ses ministres des vêtements de couleur rouge en mémoire du précieux sang répandu sur la croix par le Sauveur du monde, et du vin, symbole de ce sang, employé dans le mystère de l'Eucharistie.

Espérons que de nouvelles découvertes viendront confirmer la vérité de nos assertions.

Permettez-moi en terminant, Monsieur le Ministre, de signaler à la reconnaissance du comité les bienveillants et généreux procédés de Mgr l'Evêque de Nevers à mon égard ; ce vertueux et docte prélat a bien voulu, par l'entremise de MM. les abbés Gaume et Delacroix, me permettre d'emporter à Arras et d'y conserver plus de quatre mois le curieux monument que je viens de reproduire à l'aide de la plume et du pinceau. Si cette confiance si honorable pour moi d'un des plus illustres évêques de France, confiance que j'ai trouvée du reste chez tous les ecclésiastiques du diocèse d'Arras, pouvait s'étendre plus loin encore, peut-être pourrais-je, sans recourir à des voyages longs et dispendieux, arriver à donner une classification raisonnée, une monographie complète des ornements sacerdotaux à personnages répandus sur le sol de notre patrie.

L. DE LINAS,

Correspondant des comités historiques.

Arras, juillet 1849.

SÉANCE DU 2 MAI 1861.

Présidence de M^r CROSNIER.

Siégent au bureau : MM. Crosnier, *président* ; du Broc de Segange, *vice président* ; de Laugardière, remplissant les fonctions de *secrétaire*, en l'absence de MM. de Rosemont et Lhospied.

M. le Président lit une lettre de M. Humann, receveur général du département, qui se démet de son titre de trésorier de la Société ; M. Bornet, élu en remplacement de M. Humann, consent à accepter.

M. Bégat donne lecture d'une notice intéressante sur l'imprimerie nivernaise.

M. de Laugardière rend compte d'une récente découverte de monnaies baronales, dont plusieurs intéressent à un haut degré l'histoire numismatique du Nivernais. Dans l'un des premiers mois de cette année, un cultivateur du hameau de La Forest, commune de Saint-Aubin-des-Forges, défrichant un champ au lieu dît la *Chaume-des-Châgnes*, brisa d'un coup de pioche un vase en terre commune qui contenait, selon sa déclaration, cent cinquante et quelques pièces, dont plusieurs étaient tellement frustes et oxydées qu'il les brisa ou les négligea, de telle sorte qu'il n'en recueillit, en définitive, que cent trente-huit. D'après les informations prises sur les lieux par l'auteur de la communication, et suivant les termes d'une lettre que M. le vicomte Jules d'Anchald a bien voulu lui adresser et dont il donne lecture, ces monnaies seraient toutes du douzième siècle. Elles émaneraient des officines de Nevers, d'Auxerre, de Sancerre, de Dijon, de Tonnerre, de Bourbon, de Souvigny et d'Issoudun. Des spécimens des quatre premières espèces sont mis sous les yeux de la Société. Le trésor de Saint-Aubin, à ne considérer du moins que les pièces conservées, se composait de deniers

de bas argent ou billon, parmi lesquels se serait glissée une seule obole d'Auxerre. Les monnaies de cette localité, mêlées de quelques monnaies de Tonnerre au type analogue, étaient de beaucoup les plus nombreuses dans la trouvaille; venaient ensuite les monnaies de Nevers, toutes au même type, au nombre d'une vingtaine; les autres étaient en proportion jusqu'à présent indéterminée.

Les deniers d'Auxerre, communiqués à la Société, appartiennent à une catégorie bien connue des numismatistes. Ils paraissent cependant former une variété nouvelle, car on n'en trouve point d'identiques dans les planches jointes au mémoire de M. l'abbé Laureau, publié dans le treizième volume du *Bulletin* de la Société des sciences historiques et naturelles de l'Yonne. On en jugera par leur description : + ALTISIODON. Croix. R. Croix accompagnée de trois points devant deux de ses branches et d'un anneau devant les deux autres. Ces deniers ont vraisemblablement été frappés de 1136 à 1188, par les officiers des comtes de Nevers.

Le denier de Nevers, dont plusieurs exemplaires ont été trouvés à La Forest, est resté inconnu à MM. de Soultrait et Poey d'Avant. Au droit, on y voit une faucille accostée d'une étoile et d'un croissant, avec la légende : + COMES. GVIDONI; au revers, une croix à branches égales, et la légende : + NIVERNIS CIVIT. M. Benjamin Fillon a décrit cette rare pièce sous le n° 181 du catalogue de la collection J. Rousseau; il la donne à Guy de Forez. M. d'Anchald l'attribue à Guy I^{er}. Ce n'est pas sans un certain désappointement. M. de Laugardière l'avoue, qu'il a rencontré cette attribution dans la lettre de M. d'Anchald. Etant arrivé à l'adopter lui-même, il espérait être le premier à la proposer. Quoi qu'il en soit, il ignore quels sont les motifs qui ont guidé son correspondant, et quant à lui, il s'appuie sur les raisons suivantes. Le double principe de l'imitation et de la dégénérescence des types est parfaitement constaté en numismatique; or, le denier présenté à la Société tient le milieu entre ceux de Guillaume IV et de Pierre de Courtenay. Les lettres singulières dont est formée la légende du droit du denier de

Guillaume pourraient presque fournir la lecture : COMES. GYLLEAOI, bien qu'en définitive il faille lire : COMES. GYLLEAM; et il est facile de saisir le rapport qui existe entre ces mots et COMES. GVIDONI. On ne peut même expliquer la présence singulière de ce datif à la suite d'un nominatif, que par le besoin de tromper l'œil des populations chez lesquelles la nouvelle monnaie, ainsi marquée, devait circuler. Guy I^{er} était seul intéressé, comme successeur de Guillaume IV, à agir de la sorte. Il n'en était pas ainsi de Guy II qui, devenu comte de Nevers à une époque de cinquante ans postérieure, n'avait intérêt qu'à imiter les espèces de ses prédécesseurs immédiats, ce qu'il a du reste fait avec plus ou moins de fidélité. Le denier en question doit donc être rendu à Guy I^{er}, et cette restitution comble une lacune de la suite nivernaise, M. le comte de Soultrait ayant déclaré qu'il ne connaissait point de monnaie de ce comte.

Les deniers de Sancerre sont des variétés de coin de celui que M. Poey d'Avant a publié sous le n° 2.009 de ses *Monnaies féodales de France*. Contrairement à l'opinion de ce savant numismatiste, M. de Laugardière croit que c'est là l'origine du monnayage sancerrois : le type est imité du denier frappé à Bourges sous Louis VII, et figuré au n° 11 de la planche 26 de l'ouvrage de M. Berry sur les *Monnaies de France*. Quant aux lettres S C qui cantonnent la croix du revers des deniers de Sancerre, M. de Laugardière propose d'y voir les initiales de STEPHANVS COMES; le comte Etienne I^{er} n'ayant pas osé d'abord, comme il le fit plus tard, inscrire son nom entier sur sa monnaie.

L'auteur de la communication se réserve, s'il y a lieu, de rédiger une notice plus détaillée que son exposé verbal, quand il aura pu se procurer des renseignements complets et certains sur l'ensemble de la trouvaille.

Ouvrages offerts à la Société : 1° *Mémoire* sur l'importance pour l'histoire intime des communes de France des actes notariés antérieurs à 1790, par M. Gustave Joanny; 2° *Bulletin* de la société d'études d'Avallon.

A la fin de la séance, M. le Président lit un rapport ayant pour but de faire connaître à la Société l'état de la caisse.

Tous les membres présents ont reconnu avec plaisir l'état assez prospère des finances, qui nous met en position de commencer dans un bref délai l'impression du travail de M du Broc.

Le comte de Nevers à Montenoison.

Nous empruntons à un poète du quinzième siècle, à un contemporain de Charles d'Orléans et de Jeanne d'Arc, des vers qui nous ont paru devoir intéresser le Nivernais. Voici d'abord comment, en l'an 1463, le comte de Nevers raconte à Jean Regnier, bailli d'Auxerre (c'est le poète dont il s'agit), la vie heureuse qu'il mène au château de Montenoison.

Balade que Monseigneur de Nevers envoya audit Jehan Regnier, bailli d'Auxerre, faicte au chasteau de Montenoison en l'an CCCCLXIII.

Entre nous povres hermites
Sommes a Montenoison

- Venus pour faire raison
A Dieu de tous nos debites.

Nous en serons du tout quittes
Ains que vuydons la maison
Entre nous povres hermites.
Quant messe et heures sont dictes
Nous beuvons vin de saison
Et mangeons bien d'ung oison
Et de bonnes tripes frites
Entre nous povres hermites.

Tout autour de nostre maison
Avons boys assez et foison

Hayes et buysson fort d'espine.
Dont au pied de nostre hermitage
Si a mainte beste sauvage
Et grant planté de sauvagine.
De chevreux lievres et levreaux
De sangliers connins lapereaux
Le plus du temps prenons saisine.
Bonnes perdris et gras chapons
Faisans poulles paonnes et paons
Font souvent fumer la cuisine.
Parfois sont oyseaulx de rivière
Gectés hors de la gibicière
Pour estre mis a la *dodine* (1).
Chevreaulx cochons beuf et mouton
Nous font tant grosier le menton
Qu'enflée en devient la bodine.
D'une andouille entre deux jambons
Faisons services beaulx et hons.
Avecques ce beau plat d'eschine.
Grosses carpes barbues et tenches
Grans luz carreaux et parches blanches
Sont mangées à la galentine.
Bon pain avons fèves et pois
Bon vin bon lart avec des pois
Point ne serons prins par famias.
Poires cuites fromage gras
Pouldre de duc et ypocras
Prenons parfois par medecine.
Quant nous voulons aller esbattre
Pour bestes et oyseaulx combattre
Nous n'oublions pas la bodine.
Nous vous demandons tous ensemble
De nostre fait que vous en semble
Menons nous point vie divine.
Si prions Dieu que face à face
Le puis-ons veoir par sa grace
En sa gloire qui point ne fine.

(1) Sauce délicate. Voir *Furetière* et *Bescherelle*.

Il y a de la facilité et du naturel dans ces vers, et cette nomenclature culinaire, si capable d'éveiller l'appétit, est relevée par le trait pittoresque de ces mentons qui croulent et de ces bedaines enflées.

Monseigneur a raison de croire qu'il mène une vie divine, et l'on est tenté de s'écrier ici avec un poète de l'âge suivant :

O gens heureux ! ô demi-dieux !

Gens heureux, en effet, surtout si toute cette bombance les conduit à cette vie éternelle qu'ils se souhaitent.

En tête de nos ermites, et comme le boute-en-train de la bande, figure dans la réponse du bailli d'Auxerre un nom qui appartient à l'une des familles les plus anciennes et les plus distinguées de notre pays. Les descendants des Maumigny reconnaîtront-ils comme un des leurs celui qui, à Montenoison, dirige tout et donne les ordres *sans parler romain*, le trouvant accolé à des noms évidemment de fantaisie ?

A cette époque, Guy de Maumigny, seigneur de Maumigny et de Boux, était conseiller et premier maître d'hôtel de Charles de Bourgogne. En 1455, il avait reçu procuration du comte de Nevers avec Guillaume de Sercey, bailli de Châlons ; Miles de Paillard, chambellan du même comte et bailli de Nevers ; Jacques de La Rivière, seigneur de Giry, et plusieurs autres officiers de sa maison, pour se trouver, le 8 juin, à La Charité, à l'effet de traiter le mariage de Charles de Bourgogne avec Marie d'Albret. (*Inventaire de Nevers*, liv. IV.)

Il reçut commission le 1^{er} septembre 1456, avec Jacques de Villiers, seigneur de Verrières, lieutenant du comte, pour faire assembler les Etats, afin de réquerir l'aide en faveur de son mariage. (*Inventaire de Nevers*, liv. IV.)

Voici la réponse que le dessus dit Jean Regnier fit à Monseigneur de Nevers :

Aux pelerins du grant pardon
Lesquels n'ont pas fait par chemin
Mais par bulles en parchemin
Du Pape l'ont acquis par don.

Maulmigny l'estat et lourdon
Ordonnoit sans parler romain
Aux pelerins du grant pardon.

Saupiquet et Tirelardon
Et Marchegay et soir et main
A l'appareil mettoient la main
Ils y ont taillé maint lardon
Aux pelerins du grant pardon.

En plus fort chastel que lordon
On a donné pardon divin
Aux pelerins du grant pardon.

Mangé nont vousse ne gardon
Mais grans poisson sans *alevin* (1).
Sauvagine chairs et bon vin
Meilleur que vin de Galardon
Aux pelerins du grant pardon.

Forclos leur fut par ung brandon
Duser du fruict de chauconnin
Aux pelerins du grant pardon.
Tous autres fruits ont a bandon
Rependu roueau calemain
Quierville manifroy et parmain
Dieu si en rendra grant guerdon
Aux pelerins du grant pardon.

Ici le poète, qui a assez bien pris le ton de nos ermites pour répondre à la ballade de Monseigneur de Nevers, leur fait un vral sermon, et les prêche sur la nécessité de faire pénitence.

(1) *Alevin*, menu poisson. Fretin, feuille.

Aux pelerins et aux hermites
Acquerans le pardons de Romme
Pour estre de leurs pechés quictes
Comme doit estre tout preudhomme
A tous vous fais scavoir en somme
Après recommandation
Que pardon ne vault une pomme

Qui ne fait satisfaction.
Satisfaction si fault faire
Tantost apres contriction
A plusieurs elle est forte a faire
Du cueur sans contradiction
Mais qui la fait sans fexion
Dieu par ce point est contenté
En la faisant d'affection
Car il scet bien la volenté.

La volenté voire sans fainte
Si est reputée pour le fait
Celle est necte comme jacinte
Le pardou si est tout parfait.
Celle est autre on nariens fait
Perdu on a temp et voyage
Et le pelerin tout defait
Sil na nectoyé son courage.

Courage nect et gracieux
Piteux courtois et veritable
Si fait monter lame es cieulx
Car elle est a Dieu delectable
Et non pas viande de table
Sangliers ne cerfs chevreux ne dains
Ne coursiers qui sont en lestable
Ne tous autres plaisirs mondains.

Plaisirs mondains souvent si font
Plaisir au corps dommage a lame
Car il les met si tresparfond
En lieu plain de feu et de flamme

Qui le corps et lame enflamme
Compter fault apres la despence
Car desir fault dessous la lame
Il est sage qui bien y pense.

Qui bien y pense et souvent
Advis m'est que cest grant prudence
Car ce monde cy nest que vent
De des biens y a habondance
Si faut-il aller a la dance
De Macabre la tres diverse
Il convient que chascun y dance
Très bien dance qui point ne verse.

Qui point ne verse a la renverse
Si faut il desir dos envers
Il ny a destour ne traverse
Et tous serons mangés de vers
Pelerins estans a Nevers
Penses au temp qui apres vient
Et vueilles bien noter ces vers
Car une fois mourir convient.

Mourir convient et nen souvient
Je ne scay pas que ce peult estre
Et si ne scet on quon devient
Ne oulen'va ne en quel estre
Il nen est point de si grant maitre
Qu'il ne faille passer le pas
Ou a dextre ou a senestre
Bon y fait passer par compas.

Par compas bon y fait passer
Affin que lame soit ravie
Pour la doubte du trepasser
Quant l'heure sera assouvie
Combien que mener bonne vie
Boire manger en temps et lieu
Sans penser mal ne villenye
Cecy ne desplait point à Dieu.

A Dieu je dy generaulment
Aux pelerins dune aliance
En priant Dieu tres humblement
Auquel on doit avoir fiance
Que tous soyes de conscience
Purs et nects du cueur cler et fin
Et au surplus par sa puissance
Vous doint paradis à la fin.

Escript a Aucerre sans iour
En decembre le dernier iour.

Cette dernière date nous fait connaître que ce fut pendant l'Avent et les fêtes de Noël de l'an 1463 que nos ermites firent à Montenoison cette retraite qu'ils semblent avoir achevée à Nevers, puisque c'est dans cette ville que Jean Regnier leur adresse sa réponse.

Pelerins estant à Nevers.

Quelques mots maintenant sur le poète et sur son livre. Jean Regnier était attaché à la maison de Bourgogne. En 1431 il fut pris dans les environs de Rouen et conduit à Beauvais : c'est cette captivité qui lui a donné l'idée de son volume, qui a pour titre : *Les Fortunes et adversités de feu noble homme Jehan Regnier, escuyer, en son vivant seigneur de Garchy et bailly d'Aucerre.*

Ce volume fut imprimé en 1526, par Jehan de La Garde, libraire juré de l'Université de Paris. Ce n'est qu'au *privilege* qu'on lit le nom du libraire ; sur le titre du livre il y a cette simple indication qu'il se vend à *Paris auprès de la porte de la grant salle du palais*. Il est de la plus grande rareté, et nous ne saurions citer un catalogue de vente où il figure.

Quant à l'auteur, si rare que soit son livre, il est connu des bibliographes ; et l'abbé Goujet lui a consacré une longue notice dans le neuvième tome de sa *Bibliothèque française*.

Jean Regnier.

Jean Regnier naquit à Auxerre vers la fin du quatorzième siècle. Nous n'avons pu trouver la date précise de sa naissance,

•

mais nous savons par Lebeuf (1) qu'en 1426 il était déjà bailli du duc de Bourgogne au comté d'Auxerre. On le trouve remplissant les mêmes fonctions en 1461 ; mais, à cette époque, on lui donne pour lieutenant un autre Jean Regnier jeune, qui est probablement son fils. Il était seigneur de Garchy, terre que possédait sa famille depuis long-temps. On trouve un autre Jean, sire de Garchy, dès 1314 (2). Comme seigneur de Garchy, ce Jean Regnier a pour nous un intérêt tout particulier, puisqu'il peut être mis au rang des écrivains de notre province.

Il fut très-dévoué au parti du duc de Bourgogne ; il était avec ce prince lorsqu'il faisait la guerre à Charles VII. Le dimanche 14 janvier 1431, Jean fut arrêté avec cinq ou six personnes de sa compagnie, dont deux étaient Bourguignons et deux Anglais. Lebeuf présume que ce fut aux environs de Beauvais, puisque, le même jour, ils furent conduits dans les prisons de cette ville. Regnier y fut retenu jusque vers la fin de 1433.

Regnier ne s'amusait pas dans les prisons de Beauvais ; il y était traité avec assez peu d'égards, et on conçoit qu'il mit tout en œuvre pour en sortir. La chose était difficile ; d'un côté, on avait fait au roi les rapports les plus désavantageux sur son compte, et ce prince avait envoyé à Beauvais Atingeron, bailli de Senlis et de Beauvoisine, pour se débarrasser du bailli d'Auxerre, ordre qui ne fut pas mis à exécution, grâce à quelques seigneurs qui l'en dissuadèrent ; d'un autre côté, ceux qui l'avaient arrêté conservèrent son nom et sa qualité par une lettre qu'ils trouvèrent sur lui ; on exigeait une rançon de mille saluts. Cette somme était difficile à trouver dans ces temps malheureux.

Regnier dut se résigner ; il savait occuper utilement son temps dans sa prison ; poète et musicien, mais surtout profondément chrétien, il se mit à composer des cantiques et des hymnes ; il fit aussi son testament en vers ; il y indiqua pour lieu de sa sépulture le couvent des jacobins de Beauvais, parce que sa famille et ses amis étaient inhumés chez les jacobins d'Auxerre.

Cependant Isabeau Chrétien, son épouse, se mit en route

(1) *Histoire d'Aux.*, tom. II, p. 449.

(2) *Histoire d'Aux.*, tom. II, p. 201.

avec son fils pour se rendre auprès de lui ; par malheur, l'un et l'autre furent arrêtés sur la route , malgré leur passeport en bonne et due forme . et , après avoir été détenus quelque temps , ils obtinrent leur liberté et arrivèrent à Beauvais à la fin d'avril , pour s'offrir en otage à la place de Jean (1). Sorti de prison , il commença par payer 1.000 écus comptant , avec la promesse de donner plus tard 2,000 autres écus pour ses otages. Il essaya de rencontrer une personne qui voulait bien prendre en prison la place de sa femme , et il assure qu'il en chercha dans la ville de Gournay sans réussir. Il eut donc recours à ses amis , à l'effet d'obtenir les fonds nécessaires pour délivrer sa femme et son fils , et il vendit , pour compléter la rançon , une partie de sa terre de Garchy.

Lorsqu'il était en prison , au nombre des pièces de vers qu'il composa se trouve l'ouvrage intitulé : *Les fortunes et adversités de feu noble homme Jehan Regnier, escuyer, en son vivant seigneur de Garchy et bailli d'Auxerre.*

Il mourut fort âgé , après l'année 1463. Il avait voyagé en Asie et en Afrique , et il parlait plusieurs langues (2).

SEANCE DU 6 JUIN 1861.

Étaient présents : M^r Crosnier , *président* ; MM. du Broc de Segange , *vice-président* ; de Rosemont , *secrétaire* ; l'hospied , *pro-secrétaire* ; Bornet , *trésorier* ; Leblanc-Bellevaux , Roubet , Bégat , Moreau de Charny.

Au commencement de la séance , M. du Broc de Segange lit

(1) Nous devons faire remarquer ici un anachronisme qui a échappé à nos savants confrères d'Auxerre ; ils ont reproduit dans la nouvelle édition de Lebeuf une erreur qui se trouve dans la première édition. On fait marier Regnier en 1460 , et cependant sa femme le remplace dans la prison de Beauvais en 1433. Son mariage a dû avoir lieu en 1430.

(2) Voir LEBEUF, *Histoire d'Auxerre*, t. II, p. 286, 287, 290, 291 et 449.

l'introduction de l'ouvrage dont il a déjà entretenu la Société : *Les Faïenciers, la Faïence et les Émailleurs de Nevers*, qu'il est chargé de publier au nom de la Société. Cette lecture, qui fait connaître le but de cet ouvrage et les sources auxquelles on a puisé, est écoutée avec intérêt. M. du Broc de Segange met ensuite sous les yeux de la Société une épreuve lithochromique d'une des planches de l'ouvrage, exécuté dans les ateliers de M. Bégat, imprimeur à Nevers, et membre de la Société. Chacun admire la beauté de l'épreuve, qui représente une des plus belles pièces du musée de Nevers. M. du Broc de Segange explique que cette planche, quoique exécutée sous ses yeux et avec la plus stricte économie, surtout relativement aux prix d'exécution à Paris, revient à 425 fr., tirée à cinq cents exemplaires, et qu'avec les modestes ressources de la Société on sera obligé de supprimer plusieurs planches nécessaires néanmoins pour faire connaître et apprécier dignement la variété et l'importance de la fabrication neversaise dans les deux siècles derniers. M. de Rosemont, répondant à cette objection, dit que ce travail n'est pas seulement intéressant pour l'histoire céramique, dans notre pays, au temps passé, mais qu'il est également précieux au point de vue de la renaissance et de la restauration de cet art à Nevers ; ajoutant qu'à ce titre, les représentants de nos intérêts généraux ne refuseraient pas de nous venir en aide. Il serait d'avis d'adresser à ce sujet au conseil général de la Nièvre, par l'intermédiaire de M. le Préfet, une demande tendant à obtenir, en considération de cet important travail, une augmentation du chiffre de la subvention qui nous est accordée chaque année. Cette proposition est mise au voix est adoptée à l'unanimité.

Notice archéologique et iconographique sur l'église de Clamecy,

LUE DANS LA SÉANCE DU 8 MARS 1860.

Il est évident pour nous que Clamecy, à la fin du sixième siècle, était peu important, puisqu'il n'en est pas même fait mention dans les statuts de saint Aunaire, évêque d'Auxerre, vers 596. Saint Tétrice, en 691, n'en parle pas non plus; nous devons donc reconnaître qu'il n'y avait pas encore de paroisse dans cette localité à la fin du septième siècle.

Le plus ancien titre qui fasse mention de Clamecy est la charte de fondation de l'abbaye de Saint-Julien d'Auxerre, donnée par saint Pallade en 635. Ce saint évêque abandonne à cette abbaye les terres de Flez et de Clamecy, qu'il nomme *Clametiacus*, et qui appartenait déjà à Saint-Étienne d'Auxerre. Il est à croire que cette paroisse aura eu la même origine que bien d'autres; des moines de Saint-Julien auront été chargés de diriger le défrichement et la culture des terres; à cette occasion on a été dans la nécessité de construire une chapelle, qui devait servir aux religieux et aux colons; puis la colonie s'augmentant, la chapelle fut remplacée par une église. Jusqu'ici nous n'avons que des suppositions quant à la formation de la paroisse. Mais il est certain qu'au moment de la fondation de la collégiale de Saint-Martin de Clamecy, il existait déjà dans le château, qui formait peut-être *toute la ville*, une église sous le vocable de saint Martin, l'acte de fondation en fait foi (1); et quand Guy de Clamecy bâtit la collégiale en 1075, il se contenta de donner à la chapelle du château de plus grandes dimensions (2). *Ecclesiam Sancti Martini, quæ in ipso castro est*

(1) LEBREUF, *Hist. d'Aux.*, tome II, aux preuves.

(2) Gillet en rapportant cette fondation a multiplié les erreurs d'une manière incroyable. Il donne Guy en 1075 comme comte de Nevers; le comte de Nevers était alors Guillaume, qui eut pour successeur Renaud et non Robert; il confond Robert de Nevers, évêque d'Auxerre, avec ce Renaud, etc.

ampliori servitio quam consuetum fuerat instaurandum decrevi.

L'acte fut passé avec le consentement de Guillaume, comte de Nevers, et de Geoffroy de Champallement, évêque d'Auxerre. Robert de Nevers, évêque d'Auxerre, confirma cet acte. Huit chanoines furent établis pour célébrer l'office divin dans cette église et y remplir les fonctions curiales. Ils commencèrent par choisir un vicaire pour remplir ces fonctions en leur nom ; mais après les prescriptions du concile de Latran et d'Alexandre III, ils furent obligés de nommer un vicaire perpétuel, qui prit le titre de curé, ce qui se fit d'accord avec Hugues de Mâcon, évêque d'Auxerre. Il est à croire que le curé fut pris depuis dans le corps même du chapitre, c'était le grand-chantre qui en remplissait la charge avec le titre de chantre-curé ; des droits et des revenus particuliers étaient attachés à cette charge (1).

L'église actuelle de Clamecy, une des plus curieuses du diocèse de Nevers, par son plan et par son ornementation, est postérieure à la fondation dont nous parlons ; l'histoire ne nous dit rien des causes de sa reconstruction, ni de l'époque à laquelle ce travail a été exécuté ; cependant l'archéologie vient compléter cette lacune des chroniques clamecicoises, en attribuant cet édifice à la première moitié du treizième siècle, sauf cependant le portail, la tour et la travée voisine, qui accusent la fin du quinzième ou le commencement du seizième. Il nous serait facile maintenant, l'histoire à la main, de préciser l'âge de l'église de Clamecy. Nous lisons dans Lebeuf, *tome I, chap. XII*, que Guillaume de Selgney, évêque d'Auxerre, voyant que de tous côtés on rebâtissait les églises, fit détruire la cathédrale en 1215, pour en élever une nouvelle, en conservant toutefois les fondations de l'ancienne ; il commença par la partie orientale. Or, cette partie de la cathédrale d'Auxerre offre dans ses détails et dans le genre d'ornementation une telle analogie avec la collégiale de Clamecy qu'on peut, sans crainte de se tromper, assurer que les deux monuments ont été construits sous les mêmes influences, et peut-être dirigés par le même architecte.

(1) Voir Née de La Rochelle.

C'est avec raison que M. Bourassé prétend que l'église de Clamecy, non-seulement par son plan singulier, mais encore par les richesses de son exécution, doit être comptée aujourd'hui au nombre des monuments religieux de second ordre les plus remarquables. Un grand nombre d'églises épiscopales actuelles sont sûrement moins vastes et moins splendides. Quand on pénètre dans son enceinte, pour la première fois, l'œil est frappé de la pureté des lignes, de l'harmonie des coupes principales, de la légèreté des colonnes, de la hardiesse des voûtes; il y règne une majesté que l'on trouve seulement dans les grands édifices gothiques.

Le plan de cette église est un parallélogramme; elle est à trois nefs avec déambulatoire à angle droit, c'est ce qui fait son caractère particulier. En effet, nous rencontrons dans le diocèse de Nevers, et à toutes les époques, un certain nombre de sanctuaires à angle droit : la chartreuse d'Apponay et la collégiale de Tannay au treizième siècle, Colmery au seizième nous en fournissent des exemples; mais ce plan semble proscrire le déambulatoire; l'église de Clamecy est une exception que nous n'avons rencontrée nulle part ailleurs. Un œil observateur et tant soit peu exercé reconnaîtra facilement ici, comme nous l'avons dit plus haut, des caractères particuliers qui se rencontrent dans l'ancienne cathédrale de Saint-Etienne d'Auxerre; telles sont les figures qu'on remarque dans les arcatures qui environnent le sanctuaire, à la retombée des arcs, et qui cachent l'angle aigu formé par la naissance contiguë des deux arcs voisins.

Si nous passons maintenant à la partie de l'église qui appartient à la dernière époque du règne ogival, nous sommes étonnés de la richesse de l'ornementation et de la variété des détails; l'iconographe y trouve une belle page à étudier.

Commençons par le portail. La porte est divisée par le pilier symbolique qui soutient le linteau et le tympan; ici rien de curieux : des mutilations qui inspirent des regrets. Les larges tableaux formant les pieds-droits de la riche voussure dont nous parlerons bientôt doivent nous occuper avant tout. On re-

marque à droite et à gauche les douze sibylles ; c'est d'abord à gauche du portail (gauche de celui qui sort) :

1° La sibylle Lybique, qui a annoncé celui qui devait être la lumière du monde, tient une lanterne à la main ;

2° La sibylle Cumanne, qui a parlé de sa naissance dans une étable, porte un berceau ;

3° La Delphique, qui a parlé des douleurs de l'Homme-Dieu, porte une couronne d'épines sur la tête et une autre à la main ; un enfant nu est à ses pieds et tient le bord de sa robe ;

4° La sibylle Cymérienne, qui a prédit qu'un Dieu serait allaité par une vierge, tient un biberon ;

5° La sibylle Persique porte un gant ou une main, parce qu'elle a annoncé que le Sauveur serait souffleté ;

6° La sibylle Agrippine, presque nue et n'ayant qu'une ceinture, tient un fouet à la main ; elle a prédit la flagellation.

A droite :

1° La sibylle Europa tient un livre et une église ; elle a annoncé la vocation des Gentils ; souvent c'est la prophétesse des vengeances divines, alors elle est armée d'un glaive ;

2° La sibylle Hélespontique tient un livre et une lance ;

3° La Samienne tient une croix de passion ; c'est elle qui a annoncé la mort de l'Homme-Dieu ;

4° La Phrygienne tient un miroir et une tête de mort ; c'est la sibylle de la résurrection ;

5° La Tyburtine porte une croix triomphale ; elle a annoncé les victoires du Sauveur ;

6° Erythrée, couronne royale en tête tient une épée nue à la main ; c'est la sibylle du jugement. Comme nous l'avons fait observer, cet attribut est souvent donné à la sibylle Europa. On remarquera que le moyen-âge n'a jamais été définitivement fixé sur les prédictions, les fonctions et les attributs des sibylles. Le quinzième siècle et le seizième ont surtout varié d'une manière extraordinaire à cet égard.

On voit dans la chronique d'Albert Durer, texte de Sabel-

licus (1), toutes les sibylles n'ayant en vue que la naissance du Sauveur, les oracles de chacune d'elles se bornent à indiquer les circonstances principales de son entrée dans le monde et les glorieuses prérogatives de la Vierge mère. Erythrée seule semble résumer toute la vie de l'Homme-Dieu : « Au dernier âge du monde, un Dieu sera humilié, le fils de Dieu se fera homme, il unira sa divinité à l'humanité. On verra l'agneau sans tache couché sur le foin, une jeune vierge sera chargée des soins à donner à l'Homme-Dieu. Il choisira au nombre de douze, pour être ses confidents, des pêcheurs et des pauvres. » Seule aussi elle est distinguée par des attributs particuliers : elle tient une épée nue à la main et sous ses pieds est un cercle d'or constellé.

On remarque auprès des sibylles, les apôtres ; il est facile de reconnaître saint Pierre avec ses clés, saint Paul tenant le glaive, saint Jean avec son calice d'où sort un dragon, saint André avec sa croix en X, saint Jacques en costume de pèlerin, saint Barthélemy, etc. Les apôtres et les sibylles sont en demi-relief.

Au milieu de ces différents personnages on rencontre des scènes de remplissage, selon l'usage suivi aux approches de la renaissance. C'est un homme tenant sa flèche sur un arc bandé, avec cette inscription au-dessus de sa tête : *Qui me frappe le tue*. Un autre homme, appuyant la main sur l'épaule du premier, semble lui parler à l'oreille. Ailleurs, c'est un homme qui se chauffe, c'est un chasseur avec un arc, puis des génies qui jouent du cor, et autres scènes de fantaisie, comme on en rencontre tant dans les œuvres de cette époque.

La chapelle placée au-dessous de la tour a ses verrières garnies de vitraux du seizième siècle, représentant l'histoire de la conversion de Constantin. On lit : *Come Constantin allât en bataille, il vit ung signe de la croix et un âge qui lui dist q par ce signe il vaincroit*. Le prince est à cheval, le caparaçon porte les lettres ADCN NIKA ; un chien est sous les pieds du cheval ; un ange montre à l'empereur la croix qui brille dans le ciel.

(1) Nuremberg, 1492.

Sur un autre panneau, Jésus-Christ au nimbe crucifère est chargé de sa croix. Sur un troisième, un soldat porte un étendard timbré du signe de la Rédemption, et un vieillard imprime la croix sur le front de Constantin, agenouillé et portant la couronne. (Sans doute le pape saint Sylvestre.)

Clamecy, Saint-Saulge, Saint-Père-sous-Cosne et Saint-Vérain sont les seules églises du diocèse qui ont conservé d'anciens vitraux ; il est important de les indiquer.

Nous n'avons rien dit de la quadruple voussure du portail ; on y voit trente-deux tableaux, en partie mutilés d'une manière horrible, ce qui en rend l'étude excessivement difficile. Cependant, avec un peu d'attention, il est facile de reconnaître l'histoire iconographique du grand saint Martin ; c'est peut-être ce que l'iconographie nous a laissé de plus complet sur ce saint ; car les vitraux de Tours ne renferment que dix-huit tableaux. Aux difficultés d'étude, qui proviennent des mutilations, nous devons ajouter que ces tableaux ne présentent pas une suite naturelle et chronologique ; mais on reconnaît, épars çà et là, les traits les plus saillants de la vie du saint.

Nous ne suivrons pas l'ordre des tableaux, nous n'avons pas d'ailleurs l'intention de les expliquer tous, puisque plusieurs sont détruits en partie par le temps et par le salpêtre ; et que d'autres se rattachent au culte de saint Martin et à ses miracles. Nous devons nous contenter de dire que les principaux traits de la vie de ce grand thaumaturge des Gaules sont ici reproduits.

On le voit, n'étant encore que catéchumène, partager son manteau avec un pauvre aux portes d'Amiens ; ce tableau est suivi d'un autre rappelant l'apparition de Jésus-Christ pendant le sommeil du saint, le Sauveur est revêtu de cette partie du manteau dont le jeune catéchumène s'était dépouillé par charité.

Plus loin, c'est le baptême de saint Martin, puis l'ordination du saint, qu'on voit à genoux au pieds d'un évêque.

La messe de saint Martin et la légende des deux femmes qui

causent ensemble , sans respect pour les saints mystères, sont reproduites avec les détails ordinaires. Le saint est devant un autel, Brice lui sert la messe, les deux femmes tiennent conversation, et, dans un angle, le diable prend ses notes sur une longue banderolle.

Le tableau voisin représente la tentation de saint Martin; le saint descend un escalier, soutenu par un ange qui lui fait éviter les pièges de Satan caché sous l'escalier.

On voit encore un autre tableau rappelant le globe de feu qui parut au-dessus de l'autel, pendant que saint Martin offrait le saint sacrifice. On remarque sur l'autel la mitre et un livre sur un coussin; c'est au moment de la consécration, le saint fait la gémulation et le servant soulève la chasuble, le calice est couvert d'un voile, des anges planent au dessus de l'autel, auprès du globe de feu.

La mort de saint Martin occupe plusieurs tableaux; on le voit malade étendu dans un lit; plus loin la scène se complique, deux de ses familiers sont auprès du saint, et un évêque est en prières ou exhorte le malade : au haut du lit, Satan découragé se retire.

Dans le tableau suivant, le moribond est étendu sur une espèce de table qui lui sert de lit, des moines l'environnent; l'un d'eux lui met un clerge entre les mains. Cependant son âme est reçue dans un suaire par les anges qui la portent au ciel. Le diable à cette vue fait une horrible grimace, il comprend qu'il n'a plus rien à espérer.

Sur un des tableaux on remarque une barque, dans laquelle on dépose un coffret; six personnages sont dans cette barque, et parmi eux on reconnaît un évêque. Il nous a semblé voir ici la translation du corps de saint Martin de Candes à Tours.

Née de La Rochelle nous donne le nom de celui qui a dressé les dessins de l'ornementation du portail, c'est un nommé *Cuvé*.

La région du chœur de l'église de Clamecy avait perdu son aplomb, et ses piliers, vers la moitié de leur hauteur, rentraient en dedans de manière à faire craindre la chute de l'édifice.

Un jour que François I^{er} passait par Clamecy, c'était en 1536,

Il se rendit à la messe dans cette église; en voyant ces piliers refoulés il s'écria : *Voilà une belle ratière*. Il conseilla d'en prévenir la chute, et fournit l'argent nécessaire pour mettre les traverses en bois qu'on y voyait, il y a quelques années, avant qu'on n'eût jeté cette espèce de pont, qui règne au-dessus du chœur et qui produit un si disgracieux effet.

SÉANCE DU 4 JUILLET 1861.

Présidence de M^r CROSNIER.

Siègent au bureau : MM. Crosnier, *président*; du Broc de Segange, *vice-président*; et Lhospied, remplissant, en l'absence de M. de Rosemont, les fonctions de *secrétaire*.

M. le Président ouvre la séance par le dépôt qu'il fait des ouvrages suivants offerts à la Société :

1° Le *Bulletin* de la commission archéologique de Maine-et-Loire;

2° Le *Bulletin* de la Société d'émulation de Montbéliard. Cette brochure fait mention de la découverte d'un cachet d'oculiste romain.

M^r Crosnier rend ensuite compte à la Société des découvertes qui viennent d'être faites à Saincaize par la compagnie du chemin de fer de Lyon, en creusant les fondations de la nouvelle gare. Dans le cours du mois dernier, les terrassiers de l'administration, en déblayant un monticule, présentant déjà à l'extérieur des débris d'anciennes constructions, mirent à jour, à la profondeur d'un mètre à un mètre cinquante, des fondations de vieux murs, des bois de cerfs, une partie de meule à bras, du ciment romain, trois médailles de Valence et

deux magnifiques bustes en marbre blanc; tous ces objets appartenant à l'époque romaine; puis différentes espèces de ferrements : gonds, râclettes, ciseaux, des fragments de poteries fines, grossières, et enfin des colonnes en pierre d'Apremont. M. le Président attribue une partie de ces derniers objets à une époque plus récente. M. de Magnitot, préfet de la Nièvre, aussitôt qu'il eut connaissance de cette découverte, obtint de la compagnie que tous ces objets fussent déposés dans les musées de Nevers.

Tout ce qui pouvait présenter quelque intérêt a été recueilli par les soins de M. du Broc de Segange et placé dans le musée de la Société.

M. le Président ayant eu connaissance de cette riche découverte, se rendit sur les lieux avec quelques autres membres de la Société, il reconnut, aux restes de constructions et aux objets recueillis, un ouvrage romain, sur lequel a été élevé un autre édifice dans le cours du moyen âge; il ne serait pas éloigné de penser que les trois magnifiques colonnes extraites des fouilles sont de cette dernière époque; on a remarqué qu'elles ont été faites au tour, ainsi que leurs bases et leurs chapiteaux. Des pierres calcinées, des charbons en abondance, le désordre régnant partout, montrent évidemment les résultats d'un incendie.

Les deux bustes sont de la belle époque romaine et d'une parfaite conservation; la comparaison faite avec les médailles connues, jointe à l'opinion du sculpteur Lequenne, portent à croire que l'un, en marbre de Paros, serait celui d'Adrien; l'autre, en marbre de Carrare, représenterait Antonin le Pieux ou Marc-Aurèle.

Cette opinion n'est présentée jusqu'ici que sous forme dubitative; c'est pourquoi la Société décide qu'avant de publier un travail sur un sujet aussi important, elle attendra de nouveaux renseignements. Peut-être que la suite des travaux amènera des indices nouveaux qui lui permettront d'émettre un jugement incontestable.

M. le Président rappelle que, dans la séance du 9 juin 1859,

M. Leblanc-Bellevaux avait appelé l'attention de la Société sur un manuscrit inédit de Parmentier : *Histoire abrégée de la province du Nivernais* ; et sur les poésies de P. Berthier, qui appartenaient à M. Bourdèreau, à Paris ; ajoutant que les prétentions exorbitantes de celui qui possédait ces manuscrits en avaient jusque alors empêché l'acquisition. Dans une des dernières séances, M. de Laugardière a entretenu la Société de deux manuscrits qui doivent avoir la même origine, et qui sont probablement ceux signalés en 1859 par M. Leblanc-Bellevaux. Ils ont été vendus tout récemment chez J.-F. Delion, libraire à Paris, quai des Augustins, 47.

Le défaut de renseignements précis n'avait pas permis d'en faire mention dans les procès-verbaux des dernières séances ; mais nous devons être heureux de remplir cette lacune, à l'aide des notes que M. de Laugardière a bien voulu communiquer à M. le Secrétaire.

Dans le catalogue du libraire dont il est parlé plus haut, ces deux ouvrages sont annoncés en ces termes :

1° Œuvres de Berthier, de Saincaize, 1656, in-4°, deux parties en un volume parchemin. Manuscrit original et inédit d'environ 400 pages ;

2° Coutumes du pays et comté de Nivernais, enclaves et exemptions d'iceluy : accordées, levées, publiées et homologuées en présence de gens et officiers de M^{me} la comtesse de Nevers et de Dreux ; et des trois Estats d'iceluy pays, par nos seigneurs maîtres Loys Roillard et Guillaume Bourgoing, conseillers du roy, notre sire.... stille du bailliage de Nivernais et autres juridictions du pays ; in-f°, parchemin, manuscrit du seizième siècle, d'environ 650 pages.

M. de Laugardière est prié de s'entendre avec M. Crouzet, conservateur de la bibliothèque nivernaise, pour tâcher d'acquérir ces ouvrages, dans le cas où des manuscrits semblables n'existeraient pas déjà dans la bibliothèque nivernaise.

M. de Laugardière ajoute que dans les archives de Bourges il existe une pièce intitulée comme suit :

• Estat des fraiz faicts et déboursés par M. Guillaume Seurrat,

• receveur des deniers communs de la ville de Bourges, et
• moys de may, juing et juillet 1576, pour l'entrée et réception de Monseigneur, frère unique du roy (Henry III), duc de Berry, Anjou, Allençon et Tourraine, à son joyeux avènement en ceste dicte ville de Bourges, où il fist sa dicte entrée le XV^e juillet audict an, et lesquels fraix ont esté par luy payés par commandement de messieurs les maire et eschevins, en présence de M. Jacques Ancel, estant pour le roy en Berry, commis par l'assemblée de ville pour faire les ouvraiges nécessaires, faire payer les ouvriers, et en tenir contrecolle selon qu'il en suyt. »

Que dans cet état il est fait mention de deux peintres de Nevers, dont jusqu'ici on n'avait probablement même pas soupçonné l'existence.

Voici les articles du compte de maître Seurrat qui les concernent :

PAINTRES BESOGNANT EN DÉTREMPE :

.....
.....

A Pasquet Alardin, pour avoir peint les armes de la reine-mère du roi, 10 livres.

A M^r Pasquet Alardin, peintre, demeurant à Nevers, pour ses salaires, journées et vacations d'avoir continuellement vacqué six semaines aux peintures qu'il convient faire pour couvrir et remplir les arcades, 100 livres.

.....
.....

A Appelles Bumot, peintre, demeurant à Nevers, neveu du dict Pasquier, 15 livres.

A Jehan Mannaing, messenger exprès à Nevers, pour ramener une jument sur laquelle M^r Pasquier Alardin, peintre de Nevers, était venu, laquelle l'on auroit renvoyée, c. 5.

M. de Laugardière ajoute que, à voir les égards spéciaux que l'on avait pour maître Alardin, il est probable qu'il n'était pas sans quelque réputation dans sa province.

M. de Langardière annonce en outre qu'il a recueilli dans les arrondissements de Cosne et de Clamecy les chants que les enfants vont encore de notre temps répétant de porte en porte le jour des Rois, et les Noël's qu'ils chantent par les rues et les chemins des villes et des villages. Pour compléter le travail qu'il a entrepris sur ce sujet, M. de Langardière prie ceux des membres de la Société qui auraient recueilli dans leurs cantons respectifs des chants analogues de vouloir bien les lui communiquer.

Un des membres fait observer qu'on a oublié de faire mention dans les derniers procès-verbaux, de l'admission du docteur Ranque, comme membre résidant de la Société et de MM. de Senac et Sabourin de Nanton, comme membres correspondants. M. de Senac, demande en outre que la Société nivernaise entre en relation avec la Société de la Creuze, et qu'il y ait échange de Bulletin. Cette proposition est favorablement accueillie, il en sera fait mention au procès-verbal, ainsi que de la réclamation concernant les deux nominations oubliées.

SÉANCE DU 8 AOÛT 1861.

Présidence de Mgr CROSNIER.

Siégent au bureau : MM. Crosnier, *président* ; du Broc de Segange, *vice-président* ; Lhospiéd, *pro-secrétaire*.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

OUVRAGES OFFERTS A LA SOCIÉTÉ.

- 1° *Bulletin* de la Société d'émulation de l'Allier ;
- 2° *Travaux de l'académie de Reims*, 29° volume ;
- 3° *Bulletin* de la Société d'histoire naturelle de Colmar ;

5° *Travaux de la Société académique de Maine-et-Loire*, 7° et 8° volume ;

5° *Bulletin de la Société d'études d'Avallon*.

M. le Président lit une lettre de S. Exc. le Ministre de l'instruction publique et des cultes, qui se plaint de ce que la Société nivernaise n'a pas encore envoyé ses notes pour le *Dictionnaire géographique de France*.

M. Roubet, lit un travail sur les coustres de la cathédrale de Nevers, il a pu s'assurer que l'étymologie donnée par M. le Président dans une des dernières séances, était fondée en raison. Ce travail sera inséré dans le *Bulletin*.

M. du Broc donne de nouvelles explications sur son ouvrage concernant les falences.

Les coustres ou gardiens de l'église de Saint-Cyr.

Le chapitre de la cathédrale de Nevers avait institué des ecclésiastiques, que l'on nommait *coutres*, *cousteurs* ou coustres de Saint-Cyr.

Les titulaires avaient droit à certains revenus et bénéfices ; ils étaient au nombre de trois. Un ancien pouillé donne ainsi l'ordre hiérarchique de leur nomination : *Thesaurarius tenet in feodum ab episcopo nivernensi, sacrista tenet a thesaurario et custodes a sacrista*.

Leurs fonctions, ainsi que le mot étymologique *custodire* l'indique, consistaient à garder la basilique et les bâtiments claustraux ; ils devaient avertir les fidèles qui, dans quelque sombre chapelle, prolongeaient leurs prières, que le moment du *retrait de none* était arrivé. Ils étaient tenus de fermer les portes et sonner les cloches à certaines heures. Ils remplaçaient dans le pourpris du cloître le crieur de nuit qui, au moyen-âge, par-

courait la clé, et le ~~voilà~~ qui faisait guet et garde dans le clocher de l'abbaye de Saint-Martin.

Enfin, le trésor de l'église leur était confié ; ils avaient charge et dépôt des titres qui établissaient les droits utiles et honorifiques du chapitre ; ils étaient préposés à la conservation et à la délivrance des vases sacrés, des reliquaires, des étoffes précieuses et des ornements servant aux solennités du culte.

En 1458, le 9 avril, à l'occasion de la joyeuse entrée de Marie d'Albret, femme de Charles de Bourgogne, nous voyons les sieurs coustres prêter aux échevins un drap d'or pour servir de *pesle* ou *dais*.

La création des coustres de Saint-Cyr doit remonter à une époque reculée.

Au treizième siècle, en vertu d'une donation qui leur avait été faite par un baron de La Guerche, ils étaient principaux décimateurs sur un tènement appelé Ville-Doux (*villa Ducis*), situé sur les bords de l'Aubois, dans la paroisse du Gravier.

En 1317, ils concédaient, à titre de transaction, à Simon, curé de cette paroisse et chanoine de Pleinpied, un septier de grains seigle et un septier de grains avoine ; cette transaction était capitulairement ratifiée à Nevers, la même année, le mercredi avant la Saint-Martin d'hiver.

Les coustres de Saint-Cyr semblent avoir été aussi gardiens très-zélés de leurs propres intérêts. Ils tentèrent, à plusieurs reprises, de se soustraire à la redevance annuelle qu'ils avaient coutume de faire aux curés du Gravier. Ils prétendaient que les grains qui leur avaient été accordés étaient *grains de libéralité* et non *grains de charge*, et que, par suite, ils n'étaient point obligés par un droit strict.

A cette occasion, plusieurs procès eurent leur cours ; enfin, une dernière sentence, rendue au bailliage de Saint-Pierre-le-Moûtier, le 26 avril 1666, débouta les sieurs coustres de leurs prétentions interprétatives, et les curés de Saint-Etienne du Gravier continuèrent à prélever paisiblement deux septiers seigle et avoine dans les *noyaux* du FIEF. C'était la dénomination qui, déjà depuis deux siècles, avait été substituée au nom

gallo - romain de Ville-Dona, aujourd'hui complètement oublié.

L'institution des coustres existait aussi dans l'église de Toul. Comme tant d'autres institutions que le temps avait consacrées, elle n'a point survécu à la tourmente révolutionnaire.

A peine devons-nous mentionner que quelques églises privilégiées, comme Saint-Etienne du-Mont, appliquent encore aujourd'hui l'ancienne dénomination de custode au sacristain proposé à la garde de saintes reliques.

Voici, à différentes époques, les noms des coustres titulaires de Saint-Cyr.

1317.

Hugo de Morá.

Thomas de Sylvano.

Philippus Gyrus (Giron ou Gron).

1642.

Germain Cassiat.

Jean Joubert.

Claude Dufour.

1684.

François Bureau (est spécialement chargé du trésor).

1686.

Marit Gourget (est chargé du trésor).

1720.

François de Viudet.

J.-B. Maton.

Pierre Martin.

1723.

De Viudet.

De Villon.

Perrey.

1756.

Estève
Bonnot.

1764.

Claude-Marie Bonnot, prestre de la paroisse de Saint-Jean de Nevers.

Claude Fity, clerc tonsuré de la paroisse de Saint-Aricle de Nevers.

SÉANCE DU 7 NOVEMBRE 1861.

Présidence de M^r Crosnier.

Siègent au bureau : MM. Crosnier, *président* ; Bornet, *trésorier* ; de Laugardière, remplissant les fonctions de secrétaire en remplacement des titulaires empêchés.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. le Président dépose sur le bureau :

1° Le trentième volume des travaux de l'académie impériale de Reims ;

2° Le troisième trimestre de 1860 et les premier et deuxième trimestres de 1851 du *Bulletin* de la Société des sciences historiques et naturelles de l'Yonne ;

3° Le tome VII du *Bulletin* de la Société archéologique de Sens ;

4° Le numéro de février 1861 du *Répertoire archéologique de l'Anjou* ;

5° Le compte rendu de la vingt-septième session du congrès archéologique de France, tenue à Dunkerque en 1860 ;

6° Le premier fascicule du deuxième volume des *Mémoires de la commission historique du Cher* ;

7° Un recueil de fables offert à la Société par M. Moreau de Charny, au nom de l'auteur, M. Abel de Soultrait.

M. le Président annonce que la société dunkerquoise, en adressant le programme des sujets proposés par elle pour le concours de 1862, a manifesté le désir d'échanger dorénavant ses publications avec celles de la Société nivernaise. Cette demande est favorablement accueillie, et il est décidé que la société dunkerquoise sera inscrite sur la liste des correspondants.

M. le Président donne lecture de trois circulaires de S. Exc. le ministre de l'instruction publique, concernant la distribution des prix accordés aux sociétés savantes, qui doit avoir lieu le 25 novembre 1861. Il expose que, retenu à Nevers par ses nombreuses occupations, il ne pourra assister à cette solennité; il engage les membres de la Société à se rendre à l'invitation qui leur est communiquée.

M. Bornet dépose sur le bureau, au nom de M. Brillant, entrepreneur, un petit bronze de Constantius Gallus, trouvé à Nevers, dans les fondations d'une maison en construction, rue de l'Embarcadère, vis-à-vis la rue Saint-Genest. Des remerciements seront adressés au donateur, et la pièce offerte sera remise au conservateur du musée.

M. de Langardière signale un mémoire de M. Chazaud, publié dans la première livraison du tome VIII du *Bulletin* de la Société d'émulation du département de l'Allier, ayant pour but de fixer à *Gordonas* ou *Cortonum*, ville détruite dont les ruines existent près de Sancerre (Cher) sur les bords de la Loire, la capitale des Boiens, dont le nom serait, d'après les manuscrits, *Gergobina*, *Gergonia* et *Gortona*, et non pas *Gergovia*, comme l'admettent les éditions usuelles des *Commentaires de César*. Dans un passage de ce travail, l'auteur, reproduisant les énonciations d'un article du *Messenger de l'Allier* du 26 juin 1861, avance que certains antiquaires du Berry et du Nivernais proposeraient, dans des travaux inédits sur les antiquités décou-

vertes dans les fouilles exécutées à la gare du chemin de fer, de placer au Guélin le *Noviodunum Biturigum*. Il y a dans ces allégations une erreur de fait qu'il importe tout d'abord de rectifier : ce n'est pas au Guélin, mais bien à Saincaize, que des antiquités gallo-romaines, d'une haute importance, ont été découvertes. En outre, l'opinion prêtée aux antiquaires anonymes mis en cause est tellement singulière, que les membres de la Société nivernaise qui se sont transportés, officiellement ou non, à Saincaize, MM. Crosnier, du Broc et de Laugardière, et plus tard M. Roubet, doivent protester énergiquement contre toute solidarité avec les prétendus archéologues, inconnus d'ailleurs, qui auraient émis une idée aussi peu rationnelle que celle dont M. Chazaud s'est fait l'écho pour la réfuter.

Les membres présents s'associent à cette protestation.

Une conversation s'engage entre MM. Crosnier, Bornet, Roubet et de Laugardière, sur le sujet principal du mémoire du savant archiviste de l'Allier. M. le Président met à l'ordre du jour d'une des prochaines séances la discussion, textes en main, des diverses questions soulevées par ce mémoire.

M. Roubet, ayant été amené à signaler des briques à inscriptions gauloises et latines découvertes à Neuvy-sur-Baranjon (Cher), que l'opinion la plus accréditée regarde comme le vrai *Noviodunum Biturigum*. M. de Laugardière annonce qu'il espère pouvoir communiquer, dans une séance ultérieure, des estampages de ces curieux monuments épigraphiques, sur lesquels M. Boyer, secrétaire de la commission historique du Cher, prépare en ce moment une consciencieuse étude, qui sera adressée à la Société. M. de Laugardière a vu chez lui, pendant les vacances, trois des briques de Neuvy et les estampages de sept autres. Les inscriptions dont s'agit semblent parfaitement authentiques, quoi qu'on en ait dit prématurément, et offrent le plus haut intérêt, tant pour l'histoire du Berry que pour l'histoire générale de la Gaule.

Cette excursion historique dans le pays des Bituriges fournit à M. Roubet l'occasion d'examiner quelques points relatifs aux

positions des Gaulois et des Romains pendant le siège d'*Avaticum*. L'honorable membre pense, avec M. l'abbé Caillaud, président de la commission historique du Cher, qui s'est occupé le dernier de la question, que le camp permanent de Vercingétorix était situé à Alléan, près Baugy (Cher). M. de Laugardière combat cette opinion; il annonce avoir découvert à Avor (Cher) des traces considérables de fossés qui lui semblent indiquer le lieu de campement de l'armée de l'indépendance gauloise, et il développe les raisons qui militent en faveur d'Avor, ainsi que celles qui peuvent être opposées aux partisans d'Alléan. M. le Président termine la discussion en déclarant que, pour pouvoir prononcer entre les deux contradicteurs, il serait nécessaire d'avoir étudié les lieux litigieux; que cependant les arguments fournis pour Avor lui paraissent sérieux, et, quelque la question n'intéresse pas l'histoire du Nivernais, il invite néanmoins M. de Laugardière à les résumer par écrit pour le *Bulletin*.

Lecture est ensuite donnée par M. le Président de la copie, adressée par M. Paulin Riffé, de notes inscrites par le curé de Pougues, de 1766 à 1769, sur les registres paroissiaux de son église, et se rapportant à la fréquentation des eaux par les seigneurs de la cour. Cette communication est écoutée avec plaisir, et l'impression des réflexions de messire Poincet, est votée par la Société.

Au nom de M. du Broc de Segange, qui n'a pu assister à la séance, M. le Président présente la seconde planche chromolithographiée qui doit être jointe à l'*Histoire de la Faïence nivernaise*; tous ont admiré la parfaite exécution des sujets que représente cette planche.

La séance est levée à cinq heures trois quarts.

**Réflexions inscrites sur les registres
paroissiaux de Pougues,**

**PAR MESSIRE POINCET, ARCHIPRÊTRE DES VAUX DE NEVERS,
CURÉ DUDIT POGUES.**

Cette année (1766) ne fut pas abondante en grains et vins, mais assez bonne. Le peuple se tira d'affaire avec ordre et économie. Il vendit bien ses denrées, surtout son vin, dont il acheta du blé, qui lui fit oublier sa misère dans la morte saison.

Elle fut manifestée par l'arrivée de M. le prince de Conti aux eaux de Pougues, pour la deuxième fois. Ce prince bien-faisant y fut accompagné par M^{me} la comtesse de La Marche, sa bru, de quantité de seigneurs et dames qui les suivirent. Il y eut beaucoup de réjouissances et de festes à cette occasion. Beaucoup de réparations et d'embellissements, tant en son hôtel que dans les maisons les plus honnêtes de la paroisse, et le tout à ses frais. Toute la noblesse du Nivernais et les différents corps de la ville de Nevers s'empressèrent à lui faire la cour. Il les accueillit tous et reçut avec cet air de grandeur plein de bonté leurs hommages et leurs vœux. Jamais cette paroisse ne fut plus vivante et brillante. On y venait de tous côtés pour voir la cour et y recevoir des grâces. Les malheureux y étaient bien reçus et le prince leur était favorable. Il répondait à tous les placets qu'on lui présentait et y faisait droit. Enfin, sa présence fit beaucoup de bien dans l'endroit, soit par la vente des denrées de toute espèce, soit par la consommation qui s'y fit de toutes les choses nécessaires à la vie, par les aumônes abondantes qu'il fit distribuer aux indigents; ce qui répandit beaucoup d'argent dans tous les cabarets et fit gagner la vie à bien du monde, et toutes les maisons les plus honnêtes et les plus logeables étaient occupées des seigneurs et dames; le presbytère avait même l'honneur de loger Mgr l'abbé de Saint-Simon,

vicaire général du diocèse de Narbonne, et toutes celles du bourg étaient remplies d'officiers de cuisine et de différents domestiques, qui tous payaient bien leur place et le dérangement qu'ils occasionnaient.

M. le duc de La Vallière, cordon bleu, et M. le duc de Laval-Montmorency y vinrent aussi dans le même temps, pour la troisième fois, avec une nombreuse suite. Le premier y fit beaucoup de bien aux pauvres et se rendait favorable à tous ceux qui impétraient son secours. Enfin, pendant tout leur séjour aux eaux, on ne voyait que bienfaits, faveurs, largesses, grâces, joies, plaisirs, divertissements. Daigne le ciel les combler de ses grâces et bénédictions et rendre lesdites eaux de plus en plus fameuses et salutaires, pour y attirer des seigneurs riches et puissants pour soulager les malheureux dans leurs pressants besoins !

Réparation de la fontaine Burgot. — On répara aussi, par les soins de Mgr de Conti, la fontaine Burgot, qui fut nettoyée et couverte en pierres de taille, avec grille devant et dans le fond.

On y fit cette inscription, qui est de M. Bouys, président de l'élection :

Sans ornement j'errais dans la contrée,
Conti parut, et je fus décorée ;
Ma source ne tarit jamais ,
C'est l'image de ses bienfaits.

On y fit ensuite un bassin pour la commodité des voyageurs et un lavoir pour celle du public.

Plantation des tilleuls des eaux. — Cette année (1767) S. A. S. Mgr le prince de Conti, qui continue d'honorer et d'illustrer cette paroisse de sa présence et bienfaits, fit planter une magnifique allée en tilleuls de Hollande, non-seulement sur la route de son hôtel aux eaux de Pougues, mais surtout autour du pré qui y joint, dont il a fait l'acquisition de la veuve Meunier, avec une belle avenue qui aboutit au grand chemin. Ce digne monument de sa générosité pour la commodité des buveurs immortalisera sa mémoire à jamais.

1768. — C'est pour la quatrième fois que Mgr le prince de Conti est venu aux eaux de Pongues ; il y a fait de très-beaux établissements : 1° Il a fait construire, pour l'intendant des eaux, une très-jolie maison avec porte cochère, cour renfermée, remise, écurie, cuisine et office à côté ; en haut, salon à manger, chambre et cabinet ; — 2° une magnifique galerie bâtie en.... (mot illisible), cheminée de marbre, pour l'utilité et commodité des buveurs ; — 3° une autre petite galerie, qui prend depuis la porte de l'intérieur des eaux et conduit à la fontaine, pour pouvoir se parer du soleil, qui est nuisible en prenant lesdites eaux ; — 4° des paravents de planches de sapin, qui prennent depuis le milieu de la grande galerie et vont jusqu'à l'extrémité de cette allée, et cela, à dessein que les buveurs ne soient pas incommodés par les vents du midi et du couchant.

Il y a eu aussi cette année, à sa suite, les mêmes seigneurs que les années précédentes, qui ont tous logé, comme de coutume, chez les parteuillers où ils avaient logé la première fois. Il y a eu de plus un seigneur étranger (le duc de Villanova, Espagnol), qui n'a resté que quinze jours. Les dépenses, réjouissances, plaisirs et divertissements de toute espèce ont été les mêmes. Le peuple a bien vendu ses denrées et s'est trouvé content, au point qu'il désirait que cette agréable saison durât toujours, et forme des vœux pour son retour.

1769. — Nouvelles réflexions sur la température, les récoltes, le prix des denrées et enfin ce qui suit :

Mgr le prince de Conti, suivi de sa cour ordinaire, illustra pour la cinquième fois cette paroisse ; de même que M. le duc de La Vaillère, aussi suivi de sa cour. Il y eut d'augmentation M. le marquis de Castres, autre cordon bleu et lieutenant général des armées du roi. Ces seigneurs et suites firent, comme de coutume, beaucoup de bien à bien du monde.

1770. — Il n'y a eu rien de remarquable cette année que tout a été fort cher, comme les années précédentes, le pain, le vin ayant manqué, et pour surcroît de douleur, Mgr le prince de Conti, bienfaiteur de la paroisse et des pauvres, n'étant pas

venu cette année, à raison de sa maladie. — Il n'y a eu que M. le duc de La Vallière qui lui a fait cet honneur.

Pour copie conforme :

P. RIFFÉ.

SÉANCE DU 6 DÉCEMBRE 1864.

Présidence de M^r CROSNIER.

Siégent au bureau : MM. Crosnier, *président* ; du Broc de Segange, *vice-président* ; de Rosemont, *secrétaire*, et Lhospied, *pro-secrétaire*.

MM. Crosnier, du Broc et de Maumigny proposent d'admettre dans la Société M. Boutillier, vicaire à Fourchambault, qui s'est occupé d'une manière toute spéciale d'archéologie. Après l'accomplissement des formalités voulues par les règlements, M. Boutillier est proclamé membre résidant de la Société.

M. le Président soumet à l'appréciation des membres présents la question de savoir s'il ne conviendrait pas d'apporter quelque économie dans la publication, entreprise par la Société, de l'ouvrage de M. du Broc, sur les faïences, et dont les planches doivent considérablement augmenter le prix. Ce sont des chromo-lithographies parfaitement exécutées, mais dont la première, entre autres, n'a pas coûté moins de 425 fr., et il doit y en avoir plusieurs de ce genre. On estime que l'ouvrage entier coûtera de 5 à 6,000 fr. Or, les ressources de la Société sont bornées, et il lui serait impossible d'entreprendre une semblable dépense. M. le Président fait observer qu'avec les cotisations annuelles des membres de la Société, jointes aux fonds qui restent en caisse et à l'allocation de 1,000 fr. que le conseil général a bien voulu affecter spécialement à cette publication, nous aurions peine à atteindre la somme de 3,000 fr.

« Il est vrai, ajoute-t-il, que l'on compte sur les souscriptions de LL. EExc. le ministre de l'Instruction publique et le ministre d'Etat, qui prendraient plusieurs exemplaires pour les bibliothèques impériales et pour les musées, comme aussi sur quelques souscriptions particulières. »

Un des membres fait remarquer qu'on peut encore compter sur de nouveaux secours du département en faveur d'une œuvre qui doit faire honneur au pays.

La Société, après en avoir délibéré, décide que tout en voulant ne rien épargner dans la publication d'un ouvrage aussi capital que l'*Histoire de la Faïence*, cependant elle pense que certaines planches pourraient être seulement passées au trait, au lieu d'être reproduites par la chromo-lithographie, ce qui produirait une notable économie, déclarant d'ailleurs s'en rapporter complètement à la sagesse de M. du Broc et à son appréciation en pareille circonstance.

M. de Laugardière demande pour la bibliothèque de l'abbaye de Solesme un exemplaire de la *Monographie de Saint-Cyr*, par Mgr Crosnier. Cette demande est accueillie favorablement, et l'envoi devra se faire au plus tôt.

SÉANCE DU 16 JANVIER 1862,

Présidence de M^r Crosnier.

La séance est ouverte à trois heures du soir.

Siégent au bureau : MM. Crosnier, *président* ; Bornet, *trésorier*, et de Laugardière, faisant fonctions de secrétaire en l'absence des titulaires.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. de Laugardière fait hommage d'une brochure par lui publiée et intitulée : *Compte-rendu d'un rapport de M. Boyer sur Noviodunum Biturigum et ses graffiti*. Il fait en même temps, devant la Société, qui connaît la question et s'y intéresse, res-

sortir de nouveau l'importance générale des découvertes opérées à Neuvy-sur-Baranjon (Cher), l'ancien *Noviodunum* des Bituriges, et dont les principales consistent en un certain nombre de briques couvertes d'inscriptions dont la plupart paraissent être en langue gauloise.

Mgr Crosnier donne lecture d'une pièce de vers de M. Millien : *Une nuit d'automne*, dont la Société, après une courte discussion sur la manière dont le poète envisage la religion druidique, vote l'impression dans son *Bulletin*.

Prenant la parole en son propre nom, Mgr Crosnier communique à la Société des notes archéologiques fort intéressantes sur un récent voyage qu'il a effectué dans l'Yonne et Saône-et-Loire. Ces notes se rattachent par beaucoup de points à l'histoire nivernaise, et l'impression au *Bulletin* en est votée avec empressement.

M. de Laugardière fait connaître qu'il existe à la bibliothèque de l'Arsenal à Paris, dans un recueil petit in-8°, sous le n° 5,342, sciences et arts (n° 4,699 du catalogue La Vallière par Nyon), deux opuscules du dix-septième siècle, relatifs aux inondations de la Loire, et dans lesquels se rencontrent des détails curieux pour l'histoire du Nivernais.

Le premier de ces opuscules porte le titre suivant : *Discours véritable de l'estrange et prodigieux debord de la riuere de Loire, au mois de mars dernier 1615, contenant les grandes et déplorables pertes qu'elle a causée en diuerses villes, bourgs et villages qu'elle a presque entierement submergez et ruynez. A Paris, de l'imprimerie d'Anthoine du Bruell. M. DC. xv.*

On y lit aux pages 9-11 des renseignements que la Société désire, malgré les fautes évidentes qu'ils présentent, voir figurer dans son procès-verbal, et qui sont ainsi conçus :

« Mais en ceste presente annee 1615, les dommages qu'elle (la Loire) a faict par l'enfleure de ses eaux sont bien plus excès-siues et plus grandes (que l'année du grand hyuer). Les neiges des montaignes du pays d'Auuergne et du Yvernois venans à se fondre la grossirent de telle sorte qu'entre Gyo et Neuers, le village de Foury esprouua en sa mine les premieres furies de

ses eaux rauageantes, car l'Eglise en vne nuit fut amenee, les maisons des habitans inondees et renuersees dans l'eau, depuis le haut iusques au pied, non sans la perte de treize personnes abymeas, et d'une infinité de bestial noyé dans les estables, et les autres assommez sous les ruines.

• Aupres de la Charité vne tour fut emmenee par les eaux, avec la perte des trois hommes qui estoient dedans.

• A Cone il ne se peut dire le mal et incommoditez que les habitans ont souffert par les eaux de Loire. »

Le second opusculé, que M. de Langardière se borne à signaler à ses confrères, regrettant de n'avoir point pu en prendre extrait, est intitulé : *Les estranges et déplorables accidents arrivés en diuers endroits sur la riviere de Loire.... le 19 et 20 janvier 1633, ensemble les miracles.* Paris, Jean Brunet 1633.

La séance est levée à cinq heures.

SÉANCE DU 6 FÉVRIER 1862.

Présidence de M^r CROSNIER.

Ségent au bureau : MM. Crosnier, *président*; du Broc de Segange, *vice-président*; Bornet, *trésorier*, et de Rosemont, *secrétaire*.

M. Ernest de Toytot, licencié en droit, est présenté par MM. du Broc et de Rosemont comme aspirant au titre de membre résidant de la Société. M. l'abbé Rongé, professeur au petit séminaire de Pignellin, est présenté au même titre par MM. Crosnier et du Broc. Après l'accomplissement des formalités requises par les réglemens, MM. de Toytot et Rongé sont l'un et l'autre, à l'unanimité, proclamés membres de la Société.

M. le Président communique à l'assemblée une lettre de M. Bogros, de Château-Chinon, qui demande à échanger son

titre de membre correspondant pour celui de membre titulaire. Cette demande est agréée à l'unanimité.

M. le Président dépose sur le bureau les ouvrages qui lui sont parvenus, depuis la dernière réunion, pour être offerts à la Société. Ce sont :

1° *Mémoires de la Société d'agriculture du département de la Marne*, année 1861, un volume;

2° *Mémoires de la Société académique de Maine-et-Loire*, neuvième et dixième volume.

Mgr Crosnier annonce l'intention où il est de faire des démarches près de M. de Caumont, afin de déterminer, s'il est possible, la Société française à tenir, en 1863, son congrès archéologique à Nevers, au moment même où le concours régional agricole doit appeler dans notre ville l'élite de la société des départements voisins et un grand nombre d'étrangers.

Ce serait une bonne fortune pour notre Société et pour la ville de Nevers.

M. le Président est vivement encouragé dans cette idée par les membres présents et engagé, en cas de réussite, à solliciter de M. le Maire de Nevers un crédit extraordinaire qui permit de faire convenablement les honneurs du congrès.

En l'absence de M. Roubet, qui ne peut assister à la réunion, M. Bornet lit une pièce de vers, composés par le premier, au sujet de la découverte qu'il a récemment faite à Jouet (Berry) dans un vieux grenier, des statues en pierre de saint André et de saint Denis, et pour annoncer en même temps l'envoi de ces deux statues au musée de la porte du Croux.

Ces vers, pleins de verve et de fantaisie poétique, récréent agréablement l'assemblée; ils seront reproduits dans le prochain *Bulletin*.

Passant à un autre sujet, M. Bornet annonce que M. de Soultrait lui transmettra dans quelques jours le manuscrit de son *Dictionnaire des communes, villages, bourgs, hameaux, lieux nommés, etc., du Nivernais*, ouvrage qui a été demandé à la Société par le Ministre de l'instruction publique, que M. de Soultrait a bien voulu se charger de rédiger. Le manuscrit doit

être soumis aux appréciations de la Société avant d'être livré à l'impression.

M. Lhospiéd lit une notice sur M. Vincent, né à Varzy en 1795, d'abord professeur au petit séminaire de Nevers, puis avocat, et enfin chef d'Institution à Paris, où il est mort en 1843 ; il a publié les ouvrages suivants :

- 1° Traduction en vers de *Pindare*.
- 2° *Vie de Saint-Augustin* ;
- 3° *Veillées gauloises*. — La scène se passe à Montenoison.
- 4° *L'Histoire des Révolutions d'Angleterre*, 5 vol.
- 5° *L'Histoire des Révolutions de l'empire ottoman*, 2 vol.

Cette notice sur un homme distingué du Nivernais trouvera naturellement sa place dans un des numéros du *Bulletin*.

M. Boutillier obtient la parole et lit une composition poétique faite en 1812 par un prêtre nommé Mathey, alors desservant d'Ourouër et de Balleray (1).

Les malheurs et les déboires d'un desservant mal logé, mal chauffé et surtout mal nourri, tel est le thème sur lequel s'exerce la verve poétique de l'abbé Mathey, en réclamant les termes échus de son traitement.

Il paraît s'être inspiré, en cette circonstance, de la *Roussillonade*, autrefois écrite à peu près sur le même sujet par l'abbé Cassier, curé de Saint-Jean-aux-Amognes, paroisse limitrophe d'Ourouër.

Ces doléances, jusqu'ici restées manuscrites, avaient été adressées à M. de Breteuil, baron de l'Empire et préfet du département de la Nièvre (1809-1813).

Cette pièce sera insérée dans le *Bulletin*.

M^{gr} Crosnier annonce qu'il a fait à Challement une découverte d'une certaine importance au point de vue de la bibliographie nivernaise ; c'est un exemplaire unique peut-être en son genre d'un ouvrage ayant pour titre : *Discours véritable*

(1) M. Mathey devint plus tard curé de Saint-Benin-d'Azy ; il avait autrefois professé la rhétorique.

de ce qui s'est passé à la conférence tenue à Challement entre le R. P. Scholastique, de Châtillon-en-Bresse, prédicateur-capucin en la mission de Saint-Léonard en Nivernais, et le sieur Monseuglard, ministre de l'Eglise prétendue réformée dudit lieu, par la permission de Mgr le révérendissime évêque de Nevers et autorité de Mgr le marquis de Pleuvot, lieutenant général de Sa Majesté en la province, représenté par MM. le comte de Chastellux et le baron Chevigny, modérateurs de l'action; par le sieur Chauveau, nommé secrétaire en la conférence pour le R. P. Scholastique.

Ce volume a été imprimé à Nevers, en 1630, chez Jean Millot, imprimeur de Son Altesse de Mantoue.

Enfin, M. le Président termine la séance en lisant quelques traits de la vie de Mgr Dufêtre, qui ont vivement intéressé; on espère que l'ensemble d'une vie si remplie ne tardera pas à paraître. Ce travail est attendu avec impatience.

Saint André, saint Denis.

..... Plus ledict baron de La'Guierche
ha droict, en sa justice de Jouet, de tenir
foire les jours de festes de monsieur
saint André et de monsieur saint
Denis.

Ancien Terrier.

I.

Trahit sua quemque voluptas, dit Virgile,

Horace répétait : *Sunt quos curriculo.....*

Ce qui, je crois, veut dire, en prosaïque style :

Chacun son goût, chacun son lot.

Ami , conservons bien le goût qui nous entraîne ;
Va cueillir , à Toulouse, une églantine d'or.
Moi , j'attends la médaille.... ou gauloise ou romaine
Dont mon casier est veuf encor.

A toi la poésie aux extases si pures !
A moi mille *biblots* qui perdent ma raison ;
A toi des chants divins.... mais à moi les lectures
Des parchemins et du blason !

Ami , va , c'est encore un bien noble partage
Que de remettre au jour quelques faits effacés !
Permets donc que j'emprunte aujourd'hui ton langage
Pour te parler des temps passés.

II.

Il est deux bonnes gens que la vieillesse accable :
Philémon et Baucis du vieux *Gaudiacum* ;
Conduis tes pas un jour sous leur toit vénérable
Et dis-leur , en entrant : *Dominus vobiscum*.

Ils habitent tous deux une antique chapelle
D'où les rites sacrés sont dès long-temps bannis ;
L'écho n'y redit plus la prose solennelle
De monsieur saint André , de monsieur saint Denis !

Que les temps sont changés ! La fenêtre aveuglée
Tourne en vain son ogive aux premiers feux du jour !
Le soir , plus d'*Angelus* !... Pour charmer sa veillée ,
Philémon prend sa pipe et son broc tour à tour.

Dans l'âtre le genêt pétille , et solitaire ,
Le grillon chante ; il n'est autel ni chapelain !
Le foyer reste encore un pieux sanctuaire ,
Baucis fait sa neuvaine un chapelet en main.

Là s'exhalait l'encens !... Sur sa croix bysantine
Ici penchait un christ que châtelaine en pleurs
Déposa comme un vœu , tandis qu'en Palestine ,
Guillaums (1) allait venger, des chrétiens , les malheurs.

Où la lampe brillait , l'étoupe se balance.
Où s'ouvrait le missel , s'enfume un almanach.
Sous l'arc trilobé de la svelte crédence ,
Baucis met ses fuseaux , Philémon son tabac !

Dans cet humble réduit, cher à l'archéologue ,
J'ai flairé des trésors qu'on ne peut renier.
Cherche , tu trouveras ; mais sans plus de prologue :
Sic itur ad astra , monte , monte au grenier.

Là sont deux saints de pierre ; ami , je te propose
D'exhumer du néant ces chefs-d'œuvre incompris ;
Cherche , nouvel Ambroise , où saint André repose ;
Cherche où gît le premier évêque de Paris.

Fais retirer le foin et soulève la paille ;
Ton cœur battra bien fort.... puis bientôt à genoux
Tu diras , contemplant la fameuse trouvaille :
Saint André, saint Denis ! priez , priez pour nous !

Peut-être ils te diront, dans leur muet langage,
Du vieux *Gaudiacum* les destins d'autrefois !
Comment on consacra leur benoit patronage
Sur ces bords verdoyants arrosés par l'Aubois.

Peut-être ils te diront que l'histoire profane
A déplacé l'asile aujourd'hui sans renom ,
Que créa Baboleine (2), et qu'en langue romane
Jouet (3) comme Jouy prenait le même nom.

(1) Guillaume des Barres.

(2) D'après Parmentier, Baboleine, abbé de Saint-Maur-des-Fossés. après avoir fondé plusieurs monastères dans le Berry, vint à Nevers, à la demande de Rauracus, évêque de Nevers, et y établit l'abbaye de Notre-Dame, au commencement du septième siècle.

(3) L'*Histoire du Berry* place à Jouy le couvent institué par le disciple de

III.

Sans trop tarder conduis vers notre métropole
Ces reliques de l'art qu'honoraient nos aïeux ,
Notre temple du Croux est un vrai capitolé
Il donne asile aux saints , il donne asile aux dieux .

Martyr du premier siècle et martyr du troisième (1) ,
Vénérables objets de ma dévotion ,
Puissiez-vous, transportés avec un soin extrême,
Point n'être encore martyrs de locomotion !

La Guerche, 6 février 1862.

Ourouër, 1^{er} octobre 1812.

*A Monsieur de Breteuil , baron de l'Empire et préfet du département
de la Nièvre.*

Que je serais content , si monsieur de Breteuil
Daignait faire à ces vers en obligeant accueil ;
Que de droits il aurait à ma reconnaissance !
Mais puis-je me bercer d'une telle espérance ?
Oui, je connais son cœur, et me confier en lui,
C'est lui rendre justice, il sera mon appui.

saint Colomban. Pourquoi ne serait-ce pas à Jouet ? La *Gallia Christiana* dit :
Ad Gaudiacum non procul à fluvio albetâ.

Jouet et Jouy se nommaient *Gaudiacum* ; ils sont l'un et l'autre *suprà albatâm*
(sur l'Aubois). A Jouy, il n'y a ni vestiges ni souvenirs.

(1) L'auteur, en adoptant ici l'opinion de ceux qui placent saint Denis au troisième siècle, n'a pas eu l'intention de condamner les hagiologues qui reconnaissent saint Denis l'aéropagiste dans le premier évêque de Paris. C'est un fait incontestable aux yeux des savants les plus sérieux.

Par le récit suivant, hélas ! trop véridique,
Il voit quel est le sort d'un ecclésiastique.
Quelques-uns, bien placés, n'ont rien à souhaiter ;
Pour moi je puis à peine, en binant, vivoter.
Je dessert Balleray, tout travail vaut salaire ;
Daignez rendre, monsieur, le rôle exécutoire ;
Il est dans vos bureaux, ne me refusez pas ;
Je prierai l'Éternel pour vous jusqu'au trépas.
D'un pauvre desservant, la modeste cuisine
Se borne à peu de frais, content pourvu qu'il dîne,
Il peut manger son bien sans le secours d'autrui ;
Le tourne-broche même est un luxe pour lui.
Quel est son revenu ? cinq cents francs par année,
Ce qui fait vingt-sept sols six deniers par journée ;
A quelque obole près qu'on pourrait contester,
Barème, dis-je vrai, saurait-il mieux compter ?
C'est peu : pourtant on croit que chez nous tout abonde,
Que l'église est toujours une mine féconde ;
Que la dévotion, prodiguant ses tributs,
Remplit nos sacs de grains et nos bourses d'écus ;
Qu'enfin nous rançonnons les morts jusqu'à leurs bières,
Qu'à beaux deniers comptants nous vendons nos prières ;
Et, qu'avec les *fratres* d'accord sur les profits,
Nous courons dépouiller ceux qu'ils ont déconfits.
Ah ! pauvre desservant, voilà comme on te traite ;
Cours par monts et par vaux armé de ta houlette,
Brave, comme un apôtre, et la pluie et les vents,
Partage ton pain bis avec les indigents,
Prodigue-leur des soins qui manquent à toi-même.....
Pour prix de tes bienfaits, n'espère pas qu'on t'aime ;
Mais crains à chaque instant qu'une furtive main
Ne dîme la volaille ou les choux du jardin.
Et crains, ah ! crains surtout les propos des commères,
Ce sont de tes travaux les plus sûrs honoraires ;
Car ne présume pas qu'un antique respect
Mette le sacerdoce à l'abri du caquet.
Jadis on révérait le pasteur d'un village,

(1) C'était à cette époque le traitement des desservants.

Aujourd'hui ce n'est plus qu'un serviteur à gage
Qui, dans chaque manant, rencontre son rival;
Tout, jusqu'au marguillier, veut marcher son égal.
Il faut qu'un desservant, pour éviter la guerre.
Flatte le magister, et l'adjoint, et le maire;
Du fond d'un cabaret ces petits souverains
Gouvernent la paroisse et règlent nos destins.
Je veux, à ce sujet, vous conter une histoire
Qui vient tout à propos s'offrir à ma mémoire.
Un village souffrait de se voir sans curé,
« J'en veux un, dit le maire, ou de force ou de gré. »
Il monte sa jument et, d'un air de conquête,
Va droit à l'évêché présenter sa requête;
Mais la fortune veut qu'il rencontre en chemin
Le pauvre desservant du village voisin,
Portant fort lestement tout son petit bagage
Au bout de son bâton, compagnon de voyage.
« — Mon brave, lui dit-il, je vois votre dessein;
» Vous quittez votre cure? — Oui, j'y mourais de faim.
» — Bon, dit le villageois, voilà bien mon affaire;
» Puis tout haut : Mon ami, j'ai besoin d'un vicaire,
» Car nous avons à cœur la foi de nos aïeux,
» Et le ciel semble exprès vous offrir à mes yeux.
» Vous pourrez dès ce soir coucher au presbytère;
» Nous sommes bonnes gens, vous êtes bon compère;
» Venez, tout ira bien, comptez sur trois cents francs,
» Sur nos œufs, notre beurre et nos fromages blancs. »
Le curé, que ces mots parviennent à séduire,
Se résout, monte en croupe et se laisse conduire.
Ils arrivent, voilà le pasteur installé,
Carillonné, fêté, mais fort mal régalé.
La maîtresse au souper servit, pour tout potage,
Un chou flanqué de lard suivi d'un vieux fromage;
Quoiqu'elle eût convié, pour la gloire de Dieu,
L'adjoint, le marguillier et le docteur du lieu.
Bientôt, grâce au pasteur, le culte s'organise;
De clercs, de sacristains, il pourvoit son église.
Le choix déplut au maire; on s'était dispensé
De prendre son avis, il se crut offensé.

Dimanche arrive enfin, le pasteur officie,
Monte en chair et s'ébat contre l'ivrognerie ;
Grand bruit au cabaret, tous ces vieux bourgeonnés,
Qui portent leurs exploits en écrit sur leur nez,
Contre le sermonneur éclatent en murmure,
Jurant par mille b... de venger leur injure.
Le pasteur, interdit par ce mauvais succès,
Promet à l'avenir de laisser boire en paix.
Cependant, nouveau prône au bout de la quinzaine.
L'éloquent orateur cette fois se déchaîne
Contre les vanités du sexe féminin,
Jette au feu la percale et brûle le basin,
Et damne sans pitié la mère de famille,
Pour ses frivolités et celles de sa fille.
Ce sermon acheva de tout mettre en rumeur,
Et l'orage creva sur le prédicateur.
De leurs bruyants caquets, les mères l'accablèrent,
Les filles, les garçons contre lui se liguèrent.
La cuisine en souffrit, on ne lui porta plus
Ni le lait, ni la crème, ordinaires tributs.
Bref, le pauvre pasteur se vit couper les vivres ;
Adieu le casuel, adieu les trois cents livres ;
Il réclamait l'échu de son premier quartier,
Chacun le refusa, le maire le premier.
Son Altesse était fière et sujette à rancune.
« Partons, dit le curé, cherchons ailleurs fortune ,
Il est temps. » A ces mots il reprend son bâton,
Son paquet, son bréviaire et vide la maison.

Signé : MATHEY ,

Desservant d'Ourouër et chapelain de Balleray.



SÉANCE DU 13 MARS 1862.

Présidence de M^r CROSNIER.

Siégent au bureau : MM. Crosnier, *président* ; du Broc de Segange, *vice-président*, et Lhospied, *pro-secrétaire*.

Ouvrage offert à la Société :

XV^e volume du *Bulletin de la société des sciences historiques et naturelles de l'Yonne*.

M. le Président donne lecture d'une lettre de M. Jobert, curé de Corvol, président de la Société historique, littéraire et agricole de Varzy, qui sollicite le titre de membre titulaire de la Société. Sa demande est appuyée par MM. Crosnier et du Broc.

M. Fay, imprimeur, adresse la même demande, appuyée par MM. Crosnier et Lhospied.

Ces deux demandes sont favorablement accueillies ; en conséquence, MM. Jobert et Fay sont proclamés membres de la Société.

M. Jobert, comme carte d'entrée, a envoyé un extrait du manuscrit de dom Viole, sur sainte Eugénie, de Varzy, promettant de compléter prochainement ce travail.

Il sera en entier inséré dans le *Bulletin*.

Le reste de la séance est occupé par la lecture d'un intéressant travail de M. Trochereau, sur la culture des arbres fruitiers dans le Nivernais ; ce mémoire sera inséré dans le *Bulletin* de la Société.

Nuit de novembre.

La bise dans la nuit secouait les toits sombres ;
Les feuilles des bouleaux , comme de frêles ombres ,
Passaient devant mes yeux. J'entendais seulement ,
Avec le bruit du nord , l'aigre glapisement
D'un renard dans le bois , et , là haut , vers les nues ,
Les confuses clameurs d'une troupe de grues
Que l'ouragan battait , — quand sur l'aile du vent
Arrivaient jusqu'à moi les voix du vieux Morvan.

C'étaient de vagues cris , tantôt faibles murmures
Pareils au frôlement des flexibles ramures ;
Tantôt plaintes de rage ou plaintes de douleurs ,
Sanglots entrecoupés , gémissements et pleurs :
Ils cessaient , reprenaient , croissaient par intervalle ,
Redoublaient aussitôt que grinçait la rafale
Et venaient à la fois des eaux et des guérets ,
Des ravins caverneux , des monts et des forêts.

Et j'écoutais les bruits sans pouvoir les comprendre ,
Puis mon cœur tressaillit soudain... je crus entendre
Menacer et gémir les puissants d'autrefois —
Les vaincus d'aujourd'hui — les dieux des vieux Gaulois !

Et je dis : « Dressez-vous vos spectres sur les cimes ?
» Vous plaiguez-vous encor depuis les jours lointains ?
» Sortez-vous , dieux bannis , du fond de vos abîmes
» Où Theut , auprès d'Hésus , accuse les destins ? »

Tant que le grand soleil , des traits dorés qu'il lance
Sillonne , en l'embrasant , l'azur calme et serein ,
Etouffant vos clameurs , vous restez en silence
Captifs dans les détours du monde souterrain ;

Mais si l'ombre a couvert de ses voiles funèbres
La terre qui frissonne en pressentant l'hiver ,

Est-ce vous dont la voix gémit dans les ténèbres
Et qui faites sonner votre chaîne de fer ?

Pleurez , ô dieux vaincus ! Votre gloire est finie ,
Vous ne reviendrez point aux siècles écoulés ,
Et vos bois , autrefois pleins de cris d'agonie ,
Ne se rougissent plus du sang des immolés.

Le druide a perdu son prestige ; vos prêtres
Ne vont plus recueillir de leurs doigts vénérés
La mystique verveine en fleur au pied des hêtres
Et le gui bienfaisant des chênes consacrés.

Pour votre sacrifice, on ne voit plus les filles ,
Le front environné du rameau sibyllin ,
A leur blanche tunique attacher leurs faucilles
Et nouer en chantant leur ceinture de lin.

Ah ! lorsque dans la nuit , murmurant la prière ,
Votre eubage à l'autel , autour du glaive nu ,
Accomplissait le rite et frappait sur la pierre
L'homme , votre victime , et le taureau cornu ,

Les astres se voilaient ; la soudaine tempête
S'engouffrait dans les bois vieux comme l'univers ;
L'horreur passait... Pour vous, dieux cruels, c'était fête,
Et l'on vous entendait triompher dans les airs !

Alors vous étiez grands , alors vous étiez libres ,
Et votre peuple avait , dans son sein indompté ,
Un cœur mâle et puissant dont vous trempiez les fibres
Au feu le plus ardent de l'intrépidité !

Mais le nimbe brillant qui ceignait votre tête
Vit s'éteindre un par un ses rayons éclipsés :
Une aurore parut après une tempête
Et la croix domina vos dolmens renversés !

Un Dieu vint qui , debout sur votre idole vaine ,
Devant son culte aimé chassa le culte ancien ;

Il régnait par l'amour, vous enfantiez la haine,
Vous demandiez du sang, lui répandait le sien !

Il venait révéler la loi du sacrifice
Que nul ne connaissait dans les jours révolus ;
Et, fuyant la splendeur du soleil de justice,
En vain on vous chercha, l'on ne vous trouva plus !

Pourtant libres et forts, dans la rude campagne,
Vous guidiez aux combats votre peuple indompté...
Mais au milieu de vous, aviez-vous pour compagne,
Barbares, aviez-vous la douce charité,

La sainte charité, la mère au cœur sublime ?
Elle donne la vie, elle abhorre le sang...
Non, vous vous abreuviez, penchés sur la victime,
Aux veines du cadavre encore frémissant !

Et maintenant, domptés par la croix éternelle,
Vous errez impuissants au pied de vos dolmens,
Et vous jetez vos cris dans l'ombre solennelle,
Et vous pleurez de rage en vous tordant les mains !

Je disais, j'écoutais... et les clameurs lointaines
S'élevaient par moments lugubres, incertaines,
Tandis que, répandant sa lueur dans les cieux,
La lune arrondissait son front silencieux :

Pâle, elle me semblait regarder dans l'espace
Défiler en tremblant devant sa morne face,
Comme un long bataillon de fantômes mouvants,
Les grands nuages noirs balayés par les vents. *iii*

Achille MILLIEN.

Observations sur la culture des arbres fruitiers dans le Nivernais.

Je viens entretenir la Société d'une matière tout à fait étrangère à ses préoccupations habituelles, et je crains qu'elle ne paraisse bien vulgaire à des hommes dont les travaux ont une tout autre portée ; je demande donc leur indulgence et pour le sujet que je traite et pour moi surtout. J'ai peu l'habitude d'écrire, et je me serais abstenu, si je n'espérais vulgariser des idées et des préceptes que je n'ai pas la prétention de donner comme très-neufs, mais que je crois propres à redresser certaines erreurs nuisibles à la culture des arbres fruitiers dans notre pays.

Les provinces du centre de la France, le Nivernais en particulier, passent pour être, et sont en effet des plus arriérées en arboriculture. La faute en est-elle aux personnes seulement qui chez nous s'occupent de cette partie de l'art horticole ? Je ne le pense pas ; je crois qu'elle doit être attribuée tout à la fois au climat, au sol et surtout à des préjugés qui n'ont pas cours uniquement dans la Nièvre, mais sont au contraire assez généralement répandus, parce qu'ils ne présentent pas partout des conséquences aussi fâcheuses que dans notre province. Aussi, quoique tout semble avoir été dit sur la culture des arbres fruitiers dans les excellents ouvrages des Dalbret, des Thoin et des Dubreuil, il reste encore quelques remarques utiles à enregistrer en vue de notre Nivernais.

La région que nous habitons est âpre et rude, d'une température variable à l'excès, plus froide que le climat de Paris d'un à deux degrés en hiver, et plus chaude d'autant en été ; exposée trop souvent à des pluies incessantes ou à des sécheresses prolongées ; à sol quelque peu revêché, à trop compacte, comme les terrains du lias et des marnes irisées qui forment une bonne partie des cantons de Saint-Pierre, Decize, Saint-Benoît-d'Azy, Châtillon, Saint-Saulge et Corbigny ; ailleurs, trop

chargé d'éléments calcaires , comme les terrains oolithiques qui couvrent une si grande étendue du reste de l'arrondissement de Nevers et des arrondissements de Cosne et de Clamecy ; ou enfin trop maigre, comme les terrains diluviens des environs de Nevers et du canton de Dornes et les détritiques granitiques de certaines parties du Morvand.

Un tel sol , sous un tel climat , est peu propice en général à la culture du poirier et du pommier , dans les conditions où nous les livrent la plupart du temps les pépiniéristes ; et cependant nos forêts sont remplies de poiriers et de pommiers sauvages. Ce sont là deux assertions qu'on pourra croire inconciliables , mais la contradiction n'est que spécieuse.

CULTURE DU POIRIER.

Si l'on faisait le compte des poiriers qui ont été plantés dans la Nièvre depuis vingt ans et de ceux qui ont survécu , on serait étonné du petit nombre des survivants ; je doute qu'il s'élève à plus de trois ou quatre pour cent du chiffre total des plantations : mais il faut se hâter de dire que tous ces arbres étaient invariablement greffés sur colgnassier. Or, un préjugé que les pépiniéristes ne cherchent pas à détruire, parce qu'il leur est favorable, a fait admettre que les poiriers greffés sur franc (terme employé pour désigner le jeune poirier venu de semis) ne conviennent tout au plus que pour le verger et le plein-vent, qu'ils exigent vingt ans au moins avant de mettre à fruit ; qu'enfin ces fruits n'acquiescent jamais le volume et la saveur des produits du poirier greffé sur colgnassier. Qu'y a-t-il de vrai dans ces affirmations ? Je vais le dire en peu de mots.

Oui , le poirier sur franc mettra à fruit environ deux ans plus tard que le poirier sur colgnassier ; bien entendu que les arbres mis en comparaison devront appartenir à la même espèce ou , pour parler plus correctement , à la même variété , et auront été greffés à la même époque de l'année.

Je conviens encore que , bien que le poirier greffé sur franc doive porter des fruits qui , dans des circonstances identiques , par-

viendront à la même grosseur que ceux du poirier sur coignassier, l'expérience a constaté qu'au début de la fructification les produits du premier de ces deux arbres, surtout lorsqu'il pousse avec une très-grande force, laissent quelque chose à désirer; mais au bout de trois ou quatre ans, lorsqu'il a perdu cette première fougue de végétation, il se relève de son infériorité et il ne reste aucune différence entre les fruits des deux origines. Au reste, cet effet se produit chez tous les jeunes poiriers, quelle que soit la nature du sujet; leurs fruits n'ont jamais autant de qualité que quand l'arbre est parvenu à un âge moyen, et cet âge moyen du poirier sur franc ne peut arriver aussi vite que celui du poirier sur coignassier, puisqu'il vit trois fois plus de temps que ce dernier.

J'ai signalé les inconvénients du poirier sur franc, voici ses avantages :

Greffé sur franc, le poirier vit, selon le terrain et la variété, de quatre-vingt-dix à cent vingt ans; sur coignassier, de vingt-cinq à trente-cinq. Sur franc, il résiste bien aux sécheresses, parce que ses racines s'enfoncent dans le sol à une assez grande profondeur; sur coignassier, il y est très-sensible, et c'est très-probablement à cause de la sécheresse de nos étés qu'on ne le voit jamais atteindre dans notre région le même développement que dans l'ouest et le nord de la France, où le voisinage de la mer entretient des rosées qui suppléent à la rareté des pluies.

Si l'on excepte quelques terres très-argileuses, très-chargées d'oxyde de fer, trop humides, les marnes calcaires, les sables et la tourbe, le poirier sur franc vient partout lorsque la couche végétale a une profondeur suffisante. Le poirier sur coignassier, au contraire, exige une terre très-fertile, fraîche et saine en même temps, ni trop tenace ni trop légère, ne contenant d'éléments calcaires que dans de très-faibles proportions : conditions assez difficiles à rencontrer.

Conformément à cet exposé, je tiens pour constant que le poirier sur coignassier réussit mal la plupart du temps sous notre climat Nivernais, si ce n'est dans un très-bon terrain : et encore

dans un pareil sol, on ne verra prospérer que les variétés vigoureuses, par exemple les beurrés d'Amenlis et d'Aremberg, la poire Curé, la duchesse d'Angoulême, le Doyenné d'Alençon, la Bergamotte Crassane et le Bon-Chrélien (deux variétés qui ne réussissent qu'en espaller), et beaucoup d'autres qu'il serait trop long de citer ici.

Quant aux espèces délicates, et ce sont presque toujours les meilleures, greffées sur coignassier, elles viendront mal, même dans les conditions les plus favorables de sol et de climat.

C'est en effet une observation assez remarquable que dans les arbres à pépins comme dans les arbres à noyaux, dans la vigne, et même dans la betterave et certaines cucurbitacées, la vigueur de chaque variété est presque toujours en raison inverse de la quantité de matière sucrée contenue dans le fruit ou la racine. Ainsi, le Beurré surperfin, le Beurré gris, le Doyenné d'hiver sont d'une très-faible végétation; mais leurs fruits ont une qualité bien supérieure à la Belle de Berry et à la Duchesse d'Angoulême, qui sont des arbres assez vigoureux. Ceux-ci à leur tour donnent des produits supérieurs au poirier Plateau, qui les dépasse de beaucoup en vigueur. De même de la Reinette franche relativement au Court-Pendu; de la cerise Reine Hortense vis-à-vis du Bigareau à gros fruit blanc; du Pineau, le premier de nos cépages, qui marque de dix à quatorze degrés au glucomètre, selon que l'année a été plus ou moins favorable, tandis que le Verot et le Grommier du Cantal, qui croissent avec beaucoup de force, en marquant à peine de quatre à sept; de même du Cantaloup Prescott et du Giraumont Turban, comparés au melon maraîcher brodé et au poultron commun; de même enfin de la betterave de Silésie, surtout de la variété dite de Magdebourg, dont les jus ont une richesse saccharine qui se maintient entre sept et neuf, en regard de la betterave disette, dont les jus offrent au plus une teneur de quatre à cinq pour cent.

Les jardiniers intelligents ne s'y sont pas trompés : en voyant la défaillance de certaines variétés de poirier, ils ont compris qu'il était indispensable de leur restituer la force qui leur man-

quait, et que pour obtenir ce résultat le seul moyen était de les greffer poirier sur poirier. Dubreuil, qui a écrit surtout au point de vue de la Normandie, province fertile par excellence, en cite trente-quatre variétés qu'on doit, en tout état de cause et quel que soit le terrain, greffer invariablement sur franc. Je suis convaincu que s'il eût habité le centre de la France, il en aurait bien autrement étendu la liste.

Je vais donner ici les noms des meilleures variétés portées sur son catalogue ; j'en ajouterai d'autres, que les observations faites par la Société pomologique de Lyon et celles qui me sont personnelles indiquent comme exigeant impérieusement cette sorte de greffe. Les voici par ordre de maturité :

| | |
|--|---|
| Epargne ou Beau-Présent. | Ron-Chrétien-Napoléon. |
| Belle sans pépins. — Belle de Bruxelles. | Marie-Louise de Delcourt. |
| Bon-Chrétien-Williams. | Van-Mons de Léon-le-Clerc. |
| Bergamote d'Angleterre. | Beurré Clairgeau. |
| Beurré d'été ou Milan blanc. | Fondante de Malines. |
| Beurré superfin. | Délices d'Hardenpont. |
| Bonne d'Ezées. | Epine du Mas. |
| Louise, bonne d'Avranches. | Doyenné du Comice. |
| Poire Seckle. | Beurré Diel ou Magnifique. |
| Beurré Piquery. | Beurré de Saint-Waast ou de Beaumont. |
| Beurré Auguste-Benoît. | Orpheline d'Enghien. |
| Saint-Michel-Archange. | Beurré de Luçon ou Beurré gris d'hiver. |
| Beurré gris d'automne. | Doyenné Goubault. |
| Beurré Caplaumont. | Saint-Germain d'hiver (espallier). |
| Colmar d'Aremberg. | Joséphine de Malines. |
| Beurré Bacheller. | Beurré Bretonneau. |
| Beurré-Bosc ou d'Apremont. | Bon-Chrétien de Rans ou de Noirchain (espallier). |
| Arbre courbé ou Beurré Amiral. | Bergamote Esperen. |
| Doyenné roux ou Doyenné gris. | Doyenné d'hiver. |
| Délices de Lowenjoual. | |

L'hétérogénéité (1) de la greffe du poirier sur le coignassier n'est peut-être pas la cause unique du peu de vigueur des arbres provenant de ce mariage un peu contre nature ; je suis porté à croire que le mode de multiplication employé par les pépiniéristes doit y entrer pour quelque chose. On sait que les arbres provenant de boutures ou de rejetons n'ont jamais la vigueur et la longévité de ceux qu'on obtient de semis ; et cependant, depuis un temps immémorial, les coignassiers destinés à la greffe du poirier sont multipliés de boutures ou de rejets pris sur des mères provenant elles-mêmes de boutures ou de rejets, et ainsi de suite en remontant à plusieurs centaines d'années. Puis, comme il n'est pas douteux que l'opération de la greffe, même entre arbres de même espèce, a pour résultat de leur faire perdre beaucoup de leur force et de leur durée, on a fini par introduire trois causes d'atonie au lieu d'une : l'hétérogénéité, la multiplication par boutures, et enfin la greffe.

Les sujets venus de graine, au contraire, surtout lorsque ces graines auront été prises sur des arbres d'un âge moyen, d'une belle végétation, et se rapprochant le plus possible de l'état sauvage (car les plantes s'abâtardissent, au point de vue des forces physiques par la culture, comme les hommes par la civilisation) ; ces sujets, disons-nous, donneront de jeunes arbres parfaitement sains, qui feront participer les variétés greffées sur

(1) On appelle greffe hétérogène celle qui est faite d'un genre sur un autre genre. Le coignassier commun, sur lequel se fait la greffe du poirier, appartient au genre *Cydonia*, qui comprend un certain nombre d'espèces indigènes et exotiques ; et le poirier au genre *Pyrus*, qui ne comprend qu'un petit nombre d'espèces européennes et asiatiques. Ces deux genres sont très-voisins et font partie de la famille des rosacées pomacées. Outre les différences d'aspect dans le port, le feuillage et les fleurs, etc., les deux genres se distinguent spécifiquement, en ce que chacune des cinq loges du fruit des *Cydonia* contient un grand nombre de semences, tandis que chaque loge dans le genre *Pyrus* n'en contient que deux. Toutes les variétés de poires de nos jardins peuvent être rapportées au *Pyrus communis* et aux *Pyrus achras* et *pyraster*, variétés du poirier commun selon certains botanistes, espèces selon quelques autres.

eux à leur vigueur et aux éléments de développement qu'ils possèdent.

Malheureusement les pépiniéristes ne peuvent guère se conformer à ce programme : la plupart du temps, quand ils se décident à semer du franc, ils se procurent des marcs de poiré provenant de toutes mains, de toutes variétés, d'arbres sains ou malades, jeunes ou vieux. Aussi, les sujets qui naissent de ces semis ont rarement une grande vigueur. Tels qu'ils sont, ils pourront néanmoins suffire aux plantations de nos jardins, et former des pyramides et des espaliers de bonne venue ; mais je les rejetterais absolument s'il s'agissait de planter un verger en arbres de haut-vent. Je conseillerais plutôt de revenir à la vieille méthode, qui consiste à arracher des sauvageons dans les bois pour les planter à demeure sur le lieu même qu'ils doivent occuper dans le verger, puis à les greffer l'année suivante.

Mais il faut convenir que ces sauvageons sont souvent défectueux, mal arrachés et sur souche ; d'ailleurs ils deviennent rares ; il me paraît donc bien préférable de recourir au semis. A cet effet, on choisit sur un beau poirier sauvage, bien venant et bien portant, comme on en rencontre encore assez souvent dans nos haies, un nombre de fruits proportionné à l'étendue du terrain à ensemercer ; on laisse ces poires arriver à parfaite maturité et on n'extraît que le plus tard possible les pépins, qui doivent être à l'instant même stratifiés dans un vase en couches alternatives avec du sable à demi-sec. Le vase bien fermé, pour soustraire les pépins à la dent des souris, doit être déposé dans la terre, à quelques centimètres sous le sol, ou tout simplement dans la cave. Au commencement de mars les pépins, déjà germés, se sèment très-clairs en rayons, dans une bonne terre végétale, plutôt légère que forte et bien ameublie. A l'automne suivante les jeunes plants provenant de ce semis seront repiqués en quinconce, à soixante centimètres de distance en tout sens, en prenant soin de rejeter tous les pieds défectueux. Deux ans après la plupart pourront être écussonnés à œil dormant dans le courant d'août, et enfin mis en place à la troisième année de greffe. Un are de terrain, consacré à une petite pépinière de ce

genre, peut largement suffire à l'entretien d'un très-vaste verger.

Je termine ici ce que j'ai à dire du poirier. Je n'ai pas la prétention de faire un traité d'arboriculture, j'ai voulu simplement signaler les causes d'insuccès particulières à notre climat. Combien de propriétaires désireux de se créer des jardins fruitiers, en sont détournés par le peu de réussite de leurs voisins, qui n'a pourtant d'autre cause que l'emploi dans ces plantations du cognassier au lieu du franc. Cet état de choses est d'autant plus regrettable que les fruits du poirier acquièrent sur nos coteaux un peu élevés, surtout dans nos terres boulaïses légères (terrain argilo-siliceux) une qualité parfaite, et constituent pour ainsi dire une culture spéciale à la France et à la Belgique méridionale. En aucun pays la poire n'acquiert autant de finesse et de saveur qu'en France, principalement en Anjou et en Touraine. L'Angleterre récolte bien quelques poires, mais elles sont froides, fades et sans goût.

Rien n'est plus facile pour un jardinier tant soit peu expérimenté que de distinguer, après qu'ils ont été arrachés, le poirier sur coignassier du poirier sur franc; mais comme il serait possible qu'un nouveau-venu en arboriculture pût y être trompé, je vais indiquer les caractères qui les différencient.

Les racines du franc sont d'un *blanc jaunâtre très-pâle*, la partie de la tige qui se trouve entre la greffe et la racine est d'un fauve clair, ayant quelquefois des tons verdâtres lorsque le sujet est très-jeune et très-vigoureux; d'autres fois cette partie est marbrée de petites taches couleur de pelure d'oignon, ou de petites taches entièrement blanches lorsque le sujet est plus âgé. Enfin, comme le sujet et la greffe sont en rapport parfait, la greffe en écusson, la seule qu'emploient les pépiniéristes pour le poirier, n'offre jamais de bourrelet prononcé: en telle sorte que le pied et la tige greffés sont à bien peu de chose près de la même grosseur.

Les racines du coignassier sont *brunes*, n'offrent jamais de traces de pivot, puisqu'elles sont bouturées; la portion de la tige du coignassier restant au-dessous de la greffe a l'écorce

d'un brun presque noir ; enfin, il se forme, à cause de l'hétérogénéité et de la différence très-notable de développement que prennent les deux genres, un bourrelet très-saillant, et la partie de la tige au-dessous de la greffe conserve un diamètre beaucoup plus faible que la partie supérieure.

CULTURE DU POMMIER.

Le pommier se greffe sur trois espèces ou plutôt trois variétés différentes, qui sont :

- 1° Le pommier franc ou sauvage, indigène ;
- 2° Le pommier paradis, espèce naine, originaire de la Russie méridionale, particulièrement de la Crimée, où il croît spontanément en petits buissons ;
- 3° Le pommier doucin, variété dont l'origine est incertaine, et qu'on croit hybride du pommier commun et du paradis ; il se multiplie de rejet comme ce dernier. C'est sur le doucin qu'on élevait des pyramides, forme à laquelle le pommier se prête assez mal ; des contre espalliers, qui exigent un échalassement coûteux ; enfin des espalliers auxquels on consacrait un emplacement précieux, qui est loin de lui être favorable, et qu'on doit réserver, suivant l'exposition, soit pour le pêcher, soit pour certaines variétés de poiriers qui ont besoin d'abri.

Il est certain que les pommiers greffés sur paradis donnent des fruits plus gros, plus beaux et meilleurs que ceux qui ont été greffés sur franc ; malheureusement, ces petits arbres, dont il est de mode maintenant de border les plates-bandes en les espalant en cordons horizontaux, vivent très-peu de temps, et on doit les réserver pour la greffe des variétés de choix, destinées au dessert. Ces variétés d'élite ne sont pas bien nombreuses, et quand j'aurai cité :

Les Reinettes de Canada blanche et grise,
— franche ordinaire et à côtes,
— du Vigan,
Reine des Reinettes,

Reinette de Cussy ou Cuzy, espèce morvandelle, mise en réputation par notre habile horticulteur . M. Fricot ;

Puis avant tout :

Le Calville blanc et de Saint-Sauveur ,

Une espèce anglaise appelée *Lineous pipin* ,

Je crois que j'aurai parlé de toutes les espèces qui méritent réellement ce genre de culture.

J'ai dit que le pommier sur paradis vivait peu de temps, en effet, après douze ou quatorze ans de plantation, il dépérit rapidement et ne tarde pas à mourir. Dès que ce dépérissement commence, il faut se hâter de l'arracher plutôt que d'essayer d'y porter un remède inutile. Cependant on augmenterait infailliblement sa durée, si au lieu de le multiplier indéfiniment de rejets, on se le procurait par semis, méthode qui, j'en conviens, est moins commode pour le pépiniériste. Franc de pied, il ne donne pas une grande abondance de fruits, mais on obtiendrait un nombre suffisant de pépins pour la reproduction, en conservant dans un coin de pépinière quelques paradis sans les greffer ; leurs fruits blanchâtres, d'un goût un peu fade, mûrissant vers le 15 août, suffiraient à la multiplication ; ces fruits, d'ailleurs, ne sont pas plus mauvais que ceux du Calville d'été, que l'on cultive souvent à cause de sa précocité.

Le pommier appartient à la grande culture. Quelle que soit l'abondance de ses produits, quand il est greffé sur paradis, c'est surtout par des plantations d'arbres de plein-vent, soit en verger, soit autour des champs, qu'on parvient à obtenir une grande quantité de fruits. L'utilité de ces fruits pour la consommation de la classe peu aisée, soit en nature, soit en boissons, en étendrait sans doute beaucoup plus la culture dans notre pays, dans le Morvand particulièrement, où le pommier réussit très-bien et remplacerait la vigne qui n'y peut prospérer, si ce n'était les incroyables habitudes de maraudage de la population nivernaise, contre lesquelles les planteurs ne sont assez protégés ni par la loi, qui interdit au propriétaire le droit de défendre lui-même son bien les armes à la main, comme en Angleterre ,

ni par une police insuffisante, qui regarde peut-être ce genre de vol comme une espèglerie à demi-excusable. Aussi, en résulte-t-il que les fruits cueillis avant leur maturité par le possesseur légitime de crainte des voleurs, ou par les voleurs de crainte d'être prévenus par le propriétaire, ne profitent pour ainsi dire à personne.

Quoi qu'il en soit, c'est pour ces plantations particulièrement que je voudrais convaincre les arboriculteurs de nos provinces du Centre que la méthode de prendre des arbres tout formés dans les pépinières, leur prépare de fâcheuses déceptions. C'est encore par les pépins du marc de cidre de Normandie que les pépiniéristes propagent les sujets destinés aux pommiers à haute tige pour plein-vent ; mais bien que ce moyen de multiplication obtienne tout le succès possible en Normandie où, à la vérité, on ne consacre au semis que certaines variétés très-vigoureuses cette même méthode échoue si complètement dans notre pays, que je ne l'y ai vue réussir nulle part. J'ai planté dans ma jeunesse bon nombre de pommiers provenant des pépinières d'Orléans, puis plus tard de celles de Lisieux ; pas un seul n'a fait bonne fin ; quelques-uns vivent encore, mais ils sont chancieux, rabougris et ne donnent que des fruits avortés. Ceux qui sont morts ont été remplacés par le pommier sauvage (le crayer), puis greffés sur place ; aujourd'hui ces derniers végètent vigoureusement et sont en plein rapport : au surplus, il me serait facile de montrer aux environs de Nevers de nombreux exemples de ce que j'avance ici.

Quant aux causes de l'infériorité, dans notre région, des sujets provenant des marcs de cidre de Normandie, peut-être serait-il mieux d'en négliger l'explication et de se borner à poser comme un fait acquis par l'expérience que ces pommiers viennent mal sur notre sol ; néanmoins je me hasarderai à rechercher ces causes, sauf à appeler la contradiction : je crois cependant que je ne serai pas loin de la vérité.

J'indiquerai d'abord, comme cause subsidiaire, cette circonstance que les pommiers à cidre, bien que retenant en partie l'âcreté du fruit sauvage, ont déjà acquis une améliora-

tion notable, et que, d'abord avec la règle posée plus haut, ces arbres ont dû perdre en énergie vitale ce que leur fruit a gagné en qualité; mais ce ne peut être là l'unique raison de leur manque de vigueur dans notre région, puisqu'en Normandie on n'en cultive pas d'autres et que c'est le pays où l'on voit les plus beaux pommiers. Il faut donc admettre pour le Nivernais et les pays voisins une cause spéciale de dégénérescence; je serai forcé, pour faire apprécier cette cause, d'entrer dans quelques développements, pour lesquels je réclame l'indulgence de la Société.

La culture du pommier occupe en Europe une large zone, beaucoup plus étendue que celle du poirier. Cette zone s'étend du 44° au 55° degré de latitude nord; au sud elle se termine par une ligne passant par Montellinart, Florence, Urbino, Routschouk et la Crimée; au nord, elle est limitée par une autre ligne qui, partant de l'extrémité septentrionale de l'Irlande et de l'Angleterre, court à travers le Danemarck et la Russie Vilna, Smolensk, laissant Moscou un peu en dehors.

Sans doute on rencontre encore le pommier au delà de la ligne sud qui vient d'être indiquée, lorsque l'élévation de la station au-dessus du niveau de la mer, ou des courants atmosphériques venant du Nord abaissent la température à une limite convenable; mais on peut dire que la culture rationnelle du pommier a cessé là où celle de l'olivier commence.

De même au Nord, le voisinage de la mer, une exposition et des circonstances climatologiques particulières, permettent quelquefois de cultiver le pommier au-delà du 55° degré de latitude, notamment sur les côtes occidentales de l'Écosse; c'est en définitive une question subordonnée à la configuration des lignes isothermes, rarement d'accord avec la latitude, et qui, dans notre hémisphère, vont en s'infléchissant vers le Sud au fur et à mesure qu'on s'avance à l'Orient.

Le pommier vient donc et fructifie sous des latitudes et à des températures très-différentes, puisqu'à Smolensk il résiste à des hivers où le thermomètre descend souvent à 36° de froid; tandis qu'à Valence il supporte des chaleurs de 30° : il est vrai

qu'aux deux limites les fruits sont de qualité très-médiocre et les arbres malvenants : au Nord, en raison de l'insuffisance de la chaleur ; au Midi, par l'excès contraire.

On doit conclure de ce qui précède que le point intermédiaire entre les limites nord et sud de la zone doit être le climat de prédilection du pommier, c'est la bande comprise entre le 49° et le 51° degré : c'est ce qui se vérifie en France, en Belgique, en Irlande, dans les provinces méridionales de l'Angleterre, sur les côtes de la Manche, toutes contrées où se rencontrent les plus beaux arbres produisant les plus beaux et les meilleurs fruits.

Si maintenant nous comparons les températures de la Normandie et des parties méridionales de l'Angleterre avec celles de la Nièvre, nous trouverons les différences suivantes :

| | TEMPÉRATURE MOYENNE | |
|---|---------------------|-----------|
| | DE L'HIVER. | DE L'ÉTÉ. |
| Cherbourg. — Côtes du Devonshire, à
Salcombe et Gosport. | 5° 5 | 46° 3 |
| Dublin et Londres | 4° 3 | 45° 7 |
| Paris. | 3° 3 | 47° 7 |
| Nevers (1). | 2° 5 | 48° 4 |

Puis si l'on tient compte des excès de notre température, soit en minima, soit en maxima, la différence devient encore bien plus sensible. En 1859, le 18 juillet, le thermomètre montait à Nevers à + 35, et le 20 décembre de la même année descendait à — 20 ; écart : 55 degrés centigrades. A peu près aux mêmes

(1) Les températures indiquées ici, pour Nevers, sont extraites d'un travail sur la météorologie du Nivernais, pour lequel mon ami, M. Peyridieu, a fait depuis 1845 jusqu'en 1848, et depuis 1856 jusqu'en 1859, des observations aussi consciencieuses que suivies. Les autres m'ont été fournies par le bureau de météorologie de Cherbourg.

époques, à Cherbourg, les températures extrêmes étaient + 26 et — 5,50. Il est vrai que je n'ai pu obtenir du bureau de météorologie de Cherbourg que des observations faites à neuf heures du matin pour les minima, et à midi pour le maxima; et, que, selon toute probabilité, il convient d'ajouter environ un degré et demi pour la chaleur et deux pour le froid, soit + 27,50, et — 7,50; écart: 35 degrés seulement. Cette différence de vingt degrés dans les températures extrêmes des deux villes doit s'augmenter encore de l'influence de la lumière directe du soleil, qui est loin de s'exercer avec la même intensité sous un ciel constamment nébuleux comme celui de la Normandie, qu'avec l'atmosphère sèche et seraine de la France centrale; car on ne doit pas perdre de vue que les observations thermométriques se font toujours au nord et à l'ombre.

En admettant, ce qui est vrai, jusqu'à certain point, que Cherbourg soit dans une position un peu exceptionnelle relativement au reste de la Normandie, il n'en restera pas moins constant que dans tous les départements composant l'ancien duché, on peut cultiver, avec un succès complet, le choux Cavalier, détruit chez nous par les gelées cinq années sur six; que l'hortensia et l'arbousier viennent en pleine terre sans aucun soin dans tous les jardins; que les vaches passent toute la mauvaise saison en plein air, tandis que le raisin ne peut y mûrir.

On a fait la remarque que la plupart des espèces végétales qui ont une grande importance au point de vue de l'alimentation ou de l'économie domestique, occupent une zone de végétation bien plus étendue que les espèces moins utiles, et on en a fait honneur à la prévoyance de la nature. Malgré ma profonde reconnaissance pour l'auteur de toutes choses, il ne m'est pas possible de partager cette opinion; il me paraît évident, au contraire, que l'homme, sollicité par ses besoins, a fait, à toutes les époques, comme nous le faisons nous-mêmes aujourd'hui, les plus grands efforts pour acclimater les arbres à fruits et les plantes alimentaires ou industrielles dans des lieux où ils ne croissaient pas naturellement; ainsi le pêcher ne serait pas cultivé à Montreuil, le pommier à peu de distance de Mos-

peu et l'oranger à Nice, s'ils n'y avaient pas été apportés : ils y ont peu prospéré d'abord, puis des semis successifs et une grande persévérance ont amené, dans l'organisme du végétal, des modifications peu appréciables extérieurement, et pourtant ces modifications, sans changer d'une manière notable son aspect, ses propriétés, le goût de ses fruits, l'ont rendu néanmoins plus capable de supporter, sans en souffrir, les conditions atmosphériques de son nouvel habitat. Il faut reconnaître au surplus que cette acclimatation ne peut réussir, surtout pour les arbres et les plantes vivaces, que dans des limites de températures assez restreintes.

Je suis loin de conclure de ce qui précède que le pommier sauvage de nos bois est le résultat de l'acclimatation ; je suis, au contraire, persuadé qu'il y a toujours végété spontanément. J'ai voulu dire seulement que l'espèce avait dû se modifier en raison de la dissimilitude des climats normands et nivernais. C'est précisément ce qui est arrivé et ce que j'ai pu vérifier dans le nord de la France sur d'assez nombreux échantillons vivants : le pommier sauvage du nord acquiert une taille généralement plus considérable que le nôtre ; il a le feuillage plus ample, d'un vert un peu plus foncé en dessous, plus cotonneux en dessous ; ses jeunes rameaux et son inflorescence sont également plus tomenteux que dans l'espèce nivernaise, et on n'y rencontre jamais, ou du moins très rarement, la variété entièrement glabre, connue des botanistes sous le nom de *malus agria*, déjà assez commune ici, et qui le devient encore plus au sud de notre ligne. C'est là, il me semble, qu'il faut chercher la principale cause de l'insuccès absolu des pommiers issus des semences de la Normandie, venant chercher dans notre pays des excès de température auxquels leur race, si je puis m'exprimer ainsi, n'a pas été habituée.

CHOIX DES TERRAINS.

Le choix du terrain, lorsqu'on veut établir un jardin fruitier, est de la plus grande importance. Si l'on ne peut disposer que

de terres argileuses très-compactes, de terres argilo-calcaires où la chaux dépasse la proportion de 12 à 14 p. 0/0, de terres très-siliceuses, ou enfin très-ferrugineuses et magnésiennes, il faut, ou renoncer à planter, ou se résigner à modifier le sol dans de grandes tranchées de 2 m. à 2 m. 50 c. de largeur. Les indications que je vais donner sur les espèces de terres les plus convenables aux poiriers et aux pommiers feront suffisamment comprendre le sens dans lequel ces modifications devront s'opérer. Enfin, lorsque le sous-sol de l'emplacement choisi est imperméable et retient l'humidité, il est indispensable de l'assainir par un drainage très-espacé, mais le plus profond possible, en évitant de placer les drains à moins de quatre mètres des lignes d'arbres, pour éviter que leurs racines ne viennent les obstruer; il serait même plus prudent d'employer un drainage à pierres perdues, qui n'offre pas le même inconvénient sous ce rapport que les tuyaux.

Un sol argilo-siliceux profond, enrichi par des débris végétaux ou par les fumures d'une longue culture, dans lequel les parties sableuses sont relativement à l'argile dans la proportion de 60 à 70 p. 0/0, est de tous celui qui convient le mieux au poirier comme au pommier.

Le pommier n'exige pas absolument une terre très-profonde; 50 à 60 centimètres d'épaisseur de terrain perméable peuvent au besoin lui suffire; la terre argilo-siliceuse n'est pas la seule qui puisse lui convenir, il réussit très-bien dans un sol argileux lorsqu'il n'est pas très-compact; il vient encore passablement dans une terre argilo-calcaire lorsque la chaux ne dépasse pas 12 à 14 p. 0/0; au-delà de cette proportion, je crois qu'il vaudrait mieux ne pas planter.

Le poirier, dont les racines s'enfoncent assez profondément, a besoin d'une couche végétale d'un mètre au moins; la majeure partie des espèces cultivées préfère une terre argilo-siliceuse plutôt légère que forte, s'accommode moins que le pommier d'une terre argilo-calcaire comme celle que j'ai indiquée plus haut; mais à part quelques espèces, il vient assez mal dans l'argile. Il y a en effet quelques exceptions à ce que je viens de dire relativement

à la prédilection du poirier pour les terres argilo-siliceuses : certaines espèces viennent mieux dans une terre argileuse, d'autres dans un sable à peine mélangé d'argile. Ainsi les fruits du Chaumontel, détestables dans un sol argilo-calcaire ou sablo-argileux, deviennent excellents dans une terre argileuse ; par contre, la Crassane a des fruits parfaits dans une terre très-légère, mauvais dans une terre forte ou calcaire. Jusqu'ici on n'a pas de données bien certaines sur ce sujet pour chaque variété ; ce serait une étude très-intéressante, mais nécessairement très-longue à entreprendre.

Il ne me paraît pas douteux que nos variétés horticoles n'aient pas toutes la même origine, et que s'il est vrai que la majeure partie de nos poires doit être rapportée au *Pyrus communis*, il en est beaucoup d'autres dans lesquelles il est impossible de méconnaître les types, soit du *Pyrus achras*, soit du *Pyrus pyraster*, et peut être du *Pyrus amygdaliformis*, espèce assez répandue dans les Basses-Alpes et l'Hérault. C'est dans cette diversité d'origine qu'on peut trouver la cause de la préférence de certaines variétés pour des natures de terres différentes et le besoin qu'elles ont d'une exposition plus ou moins chaude ; aussi, l'exposition la plus convenable pour le poirier varie-t-elle beaucoup : le plus grand nombre des variétés préfère l'est, d'autres s'accommodent mieux de l'ouest, et quelques-unes de l'exposition du nord. Dubreuil, dans son *Traité d'arboriculture*, indique pour chaque variété celle qui doit être préférée ; enfin, quelques-unes d'entre elles, très-déliçables ou ayant besoin de beaucoup de chaleur pour amener leurs fruits à parfaite maturité, exigent impérieusement l'espallier. Comme elles ne sont pas nombreuses, je vais les indiquer ici :

Beurré gris d'automne.

Orpheline d'Enghien.

Broom-Park.

Bergamotte Sylvanse.

Bergamotte d'Austrasie ou Ja-
minette.

Bergamotte Fortunée.

Colmar d'hiver.

Saint-Germain d'hiver.

Bon-Christien de Rance (Beurré
de Noirchain).

Bon-Christien d'hiver.

Si j'avais à planter dans la Nièvre un verger uniquement en pommiers, je choisirais autant que possible un coteau élevé sur une pente nord; j'y trouverais ce double avantage d'une température se rapprochant de celle qui convient le mieux au pommier, soit à cause de l'altitude, soit à cause de l'exposition; la végétation qui y serait retardée exposerait moins la floraison aux gelées tardives du printemps; puis, lors même que des gelées auraient lieu, l'air vif et continuellement agité qui se fait toujours sentir sur les hauteurs empêcherait le givre de s'attacher autant à la fleur qu'il le fait dans les lieux bas et humides. Ce n'est pas seulement à la qualité du terrain provenant de la décomposition des porphyres (alumine, silice, potasse libre), très-convenable il est vrai, mais dont nous trouvons, à peu de chose près, l'analogue dans nos boulaies légères, que les vergers de pommiers du Morvand doivent leur supériorité, c'est surtout à leur élévation de trois à quatre cents mètres au-dessus du niveau de la mer, qui leur rend une température estivale de très-peu de chose plus élevée que celle de la Normandie.

Je me résumerai en disant que, dans le Nivernais et probablement les provinces qui l'avoisinent, soit à cause de la nature du sol, soit plutôt à cause de la sécheresse de l'atmosphère pendant l'été, on doit, la plupart du temps, à moins d'avoir à sa disposition un sol très-fertile, rejeter pour les plantations de nos jardins les poiriers greffés sur coignassier à quelque variété qu'ils appartiennent, et ne jamais, quelle que soit la fertilité du terrain, accepter greffés sur ce même sujet les espèces dont j'ai donné les noms plus haut; que, pour nos vergers, on n'obtiendra jamais de poiriers et surtout de pommiers d'une pousse, je ne dirai pas seulement vigoureuse, mais passable, que de ceux qui seront greffés sur de jeunes arbres provenant du semis des poires et des pommes sauvages de notre pays. Je n'ai pas voulu prouver autre chose.

Compte rendu

D'UNE PROMENADE ARCHÉOLOGIQUE DANS LES DÉPARTEMENTS DE L'YONNE ET DE SAÔNE-ET-LOIRE.

MESSEURS,

Lorsque mes occupations me permettent de prendre quelques jours de vacances, je tâche d'utiliser ces moments de repos par de nouvelles recherches archéologiques, et quand nous reprenons les travaux de la Société Nivernaise, je suis dans l'usage de vous faire part des découvertes qui m'ont le plus intéressé.

Nous avons déjà consigné dans les notes archéologiques insérées dans le *Bulletin* de la Société un fait particulier et assez rare, qui se rencontre dans une de nos églises rurales les plus curieuses sous le rapport de l'art, l'église de Jailly, dans le canton de Saint-Saulge. Nous avons fait observer, en parlant de cette église, que l'architecte qui en a dirigé les travaux, au lieu d'établir un terre-plein pour y élever son édifice, ne s'est pas laissé arrêter par la disposition du terrain, mais a adossé l'église à la colline, sans tenir aucun compte du rampant, en sorte que, à partir du portail, auquel on parvenait par un certain nombre de marches, on passait d'une travée à une autre par un escalier composé de plusieurs degrés jusqu'à l'abside, qui se trouvait, par ce moyen, à une élévation considérable au-dessus du palier du portail, ce qui devait produire un effet imposant et tout à fait pittoresque. On peut encore remarquer au milieu des ruines de la nef, car elle est détruite jusqu'au transept, on peut remarquer qu'à mesure qu'on approche de la région absidale, les bases des colonnes sont plus élevées que celles de la travée précédente.

Comme la colline regarde le couchant, le maître de l'œuvre n'avait pas à s'inquiéter des lois de l'orientation; son abside, construite à mi-côte, se trouvait orientée, et le portail, élevé sur un plan inférieur, regardait le soleil couchant.

L'architecte de Saint-Lazare d'Avallon a opéré dans un sens inverse, et, selon nous, par un double motif, que nous exposons plus bas. Au lieu de monter à chaque travée, comme à Jallilly, pour parvenir jusqu'à l'autel, on descend, non plus par révolutions égales, mais par un nombre de degrés indéterminé, aux premières travées, et ensuite par une pente sensiblement inclinée.

Exposons ayant tout le plan, et nous essayerons ensuite de le motiver. Transportons-nous par la pensée jusqu'à l'époque de la construction du monument actuel (douzième siècle).

Dès l'entrée dans l'église, il fallait descendre un certain nombre de degrés; deux marches conduisaient de la première travée à la seconde, quatre de la seconde à la troisième, deux de la troisième à la quatrième, une seule de la quatrième à la cinquième, à partir de laquelle un plan incliné conduisait au sanctuaire, au fond duquel on apercevait du portail l'autel en contre-bas dans le lointain.

Nous avons calculé le nombre des marches à descendre d'une manière approximative, d'après la hauteur respective des bases des colonnes.

Ce plan cascadé se fait remarquer dans la disposition des chapiteaux et du riche cordon qui les surmonte et règne dans toute la longueur de l'église. On le reconnaît encore dans les arcades ogivales, dont le sommet suit l'inclinaison générale. Après la cinquième travée, une pente prononcée dans tous ces membres d'architecture se prolonge jusqu'au sanctuaire.

Cette disposition rend boitieux les arcs latéraux de pénétration; le segment de ces arcs, de la naissance au sommet, étant naturellement plus allongé d'un côté que de l'autre, selon le plus ou moins d'élévation des colonnes qui leur servent d'appui.

Sept travées conduisent à la région absidale, qui paraît avoir des caractères un peu plus anciens que la nef. Cette partie nous a paru remonter à la fin du onzième siècle, tandis que la nef serait du milieu du douzième.

Outre la disposition que nous avons signalée, on remarque

une déviation extraordinaire entre la nef et le chœur, telle qu'on ne la rencontre nulle part ; la première et la seconde travée ont le côté latéral du nord beaucoup moins étendu que le côté méridional, en sorte que le portail, à l'intérieur, est complètement de biais

Dans les restaurations qui se font actuellement, sous l'habile direction de M. Raudoin, architecte de la ville, on a découvert sous le sanctuaire une ancienne crypte ; elle remonte évidemment à l'époque de la translation des reliques de saint Lazare à Avallon ; c'était le *martyrium* où furent déposées ces précieuses reliques. Au-dessus du *martyrium* on éleva, comme de coutume, un oratoire. On le plaça au flanc oriental de la montagne granitique, sur le plateau de laquelle Avallon était assis. Cependant le nombre des pèlerins augmentant de jour en jour, on se vit forcé d'agrandir ce local, qui était le but du pèlerinage, et de remplacer l'oratoire par une basilique ; on voulut, toutefois, conserver l'édicule primitif, et dans le nouveau plan, à Avallon comme ailleurs, le *martyrium* indiqua l'emplacement du sanctuaire. Ici a dû s'élever une difficulté : fallait-il, comme à Jally, construire la nef du côté de la vallée, de manière à établir chaque travée en amphithéâtre jusqu'à l'abside ? Mais que devenait alors la loi de l'orientation, à laquelle nos architectes du moyen-âge ne voulaient pas déroger ? On fut donc forcé de construire la nef dans la direction du sommet du plateau, et par suite de monter de l'abside au portail, au lieu de monter du portail à l'abside.

Il nous reste encore à expliquer pourquoi cette différence dans le nombre des degrés à chaque travée ; il est facile de donner la raison de cette disposition : les architectes du douzième siècle, malgré leur habileté, n'avaient pas inventé la poudre, de là impossibilité pour eux de faire jouer la mine, afin de se débarrasser des obstacles qu'ils rencontraient. Ils se trouvaient au milieu des roches granitiques du Morvand. Ils devaient se contenter de concasser péniblement les pointes des rochers qui les gênaient le plus. Lors donc que, pour aller d'une travée à une autre, ils trouvaient un bloc qu'on pouvait dissimuler au

moyen de deux marches, ils établissaient deux marches et formaient le terre-plein de la travée; mais si, à la travée suivante, l'agencement et la masse de la roche exigeaient trois et quatre degrés, ils ne balançaient pas à les y établir. On comprend maintenant les causes de ces curieuses dispositions.

Nous avons parlé des ressauts en cascade qui se remarquent dans le cordon de la grande nef; un seul ressaut bien prononcé existe dans les bas côtés, vers le milieu de l'édifice, le rerte du cordon est incliné. On ne voit aussi à l'extérieur qu'un seul ressaut dans le goutterau.

Cette église, dont nous avons déjà parlé dans le *Bulletin*, présente la croix latine en élévation, mais légèrement accentuée. Toutes ses arcades dessinent une forme ogivale, les fenêtres seules sont au plein-cintre.

Ce voyage avait été entrepris par suite des sollicitations qui m'avaient été adressées par M. le curé-archiprêtre d'Avallon au nom du conseil de fabrique, afin de décider une question vivement agitée dans cette localité, au sujet des réparations de l'église. L'architecte, archéologue *pur-sang*, voulait rétablir le monument dans son état primitif, avec ses cascades de la porte au sanctuaire. M. l'archiprêtre et une partie du conseil de fabrique désiraient qu'on supprimât les degrés à partir du bas de l'escalier d'entrée, et qu'on les remplaçât par un plan incliné.

Le conseil municipal, de son côté, prenait un moyen terme, en adoptant un plan incliné jusqu'au milieu de l'église, c'est-à-dire jusqu'à l'endroit où commence le ressaut si prononcé des bas côtés; puis, après avoir établi quatre ou cinq degrés dans cette travée, on reprenait le plan incliné jusqu'au chœur.

Après avoir sérieusement réfléchi, je ne crus pas devoir me ranger du côté de l'architecte; l'église de Saint-Lazare, coupée de distance en distance par les degrés mentionnés ci-dessus, pouvait convenir pour une collégiale, dont la nef était en général peu fréquentée; mais la collégiale étant devenue paroissiale, il était impossible de rétablir une semblable disposi-

non, qui en peut être occasionné des chutes, et qui, dans tous les cas, eût privé l'église d'un grand nombre de places.

Le projet proposé par le conseil de fabrique n'était pas plus admissible; il évitait, il est vrai, les inconvénients que nous venons de signaler, mais la pente aurait eu une inclinaison telle, qu'elle coupait en biseau tous les soubassements, présentant en outre la plus grande inconvénience, soit pour s'agenouiller, soit pour se tenir assis.

Le projet présenté par le conseil municipal me parut être le plus rationnel. Quatre ou cinq degrés placés au milieu de l'égise modifiaient la rapidité de la rampe et laissaient en entier, à la disposition des fidèles, le plateau supérieur et le plateau inférieur à ces degrés; Il fut convenu que ce dernier parti serait adopté.

D'Avallon, je rayonnai dans les localités environnantes pour étudier certains monuments qui m'étaient inconnus et aussi pour visiter les curiosités naturelles du pays. Depuis long-temps je désirais connaître les fameuses grottes d'Arcy; je m'y rendis avec notre laborieux et habile collègue M. Baudoin.

Rien n'est pittoresque comme le cours de la rivière de Cure; après avoir traversé le Morvand nivernais et avallonnais, elle arrose, avant de se jeter dans l'Yonne, un pays plus plat, mais toujours agréablement accidenté. Nous l'avions vue se briser contre les blocs de granit qui encombraient son lit, former un peu plus loin le lac des Seltons où se précipiter en cascade du sommet des rochers, nous la retrouvons aux approches de l'Yonne sous un autre aspect. On dirait qu'elle a dépouillé son caractère turbulent et à demi-sauvage, pour prendre des allures plus posées et déjà civilisées. Son cours devient plus majestueux et ses rives révèlent un autre genre de beauté. C'est une Morvandelle qui a substitué aux couleurs vives et tranchantes de son ancien costume les teintes plus douces des bas pays.

Telle est la Cure aux environs d'Arcy; et c'est sur ses bords que se trouvent les grottes curienses auxquelles cette localité a donné son nom.

Je ne disai rien de ces galeries souterraines, garnies de statuettes présentant tantôt les figures et les formes les plus fantastiques, tantôt des bas-reliefs et des statues d'une perfection apparente plus ou moins grande ; je ne disai rien des petits lacs qu'on y rencontre de distance en distance, tout le monde connaît les grottes d'Arcy, au moins par les descriptions qui en ont été faites ; mais il en est d'autres, voisines des premières, dont la réputation est moins répandue, si nous en exceptons toutefois les naturalistes, qui les visitent toujours avec un nouvel intérêt. Je veux parler de la caverne aux ossements. On y rencontre, en effet, des ossements de toute espèce et de toute grosseur : les éléphants, les rhinocéros, les hyènes, les ours, semblent s'être donné rendez-vous sur les bords de la Cure pour y établir leur ossuaire. J'ai recueilli dans cet endroit une mâchoire d'ours, garnie d'une grande partie de ses dents, et des dents d'oursin. Un de nos compatriotes, M. le Marquis de Vibraye, prétend avoir trouvé dans les terrains diluviens une mâchoire inférieure d'homme.

VERMANTON.

Après avoir visité les grottes d'Arcy, je voulus faire un pèlerinage artistique jusqu'à Vermanton ; mon compagnon de voyage m'assura que l'église de cette localité méritait un voyage.

Je fus, en effet, émerveillé de son curieux portail, qui accuse le milieu du douzième siècle : quatre statues, deux de chaque côté, formant cariatides avec chapiteaux pour couvre-chefs, garnissent les pieds-droits du portail. Ces statues ont été horriblement mutilées. Parmi elles, il est facile de reconnaître la Vierge-Mère ; quant aux trois autres, qu'il est impossible de préciser, elles m'ont paru être trois des femmes de l'Ancien-Testament, types de Marie, comme Bethsabée, Esther, Judith.

La triple voussure qui les surmonte est ornée : 1° d'un rang d'anges ; 2° du zodiaque, commençant au mois d'avril, on ne saurait en douter, le mot **APRILIS** est marqué en toutes lettres.

Il est à observer qu'ordinairement l'année civile commence en janvier, on a donc adopté pour les zodiaques les divisions de l'année civile ; à Vermanton, au contraire, on a suivi l'année ecclésiastique, datant de l'Incarnation.

Le troisième rang est à peu près détruit ; j'ai cru y reconnaître des musiciens, sans doute les vingt-quatre vieillards de l'Apocalypse, et d'autres sujets que le temps ne m'a pas permis d'étudier.

L'église, à trois nefs, se termine par un sanctuaire à angle droit, disposition qu'on rencontre quelquefois dans l'Auxerrois et même dans le Nivernais aux différentes époques du moyen-âge ; nous la retrouverons à Montréal ; notre église de Tannay, du treizième siècle, et celle de Colmery, du seizième, la reproduisent aussi.

Dans l'église de Vermanton, la travée qui avoisine le portail est du douzième siècle, contre lequel le treizième est venu s'accoler ; la seconde travée ainsi que le transept en partie accusent aussi le treizième siècle. Il est difficile de se rendre compte de ce transept dans le voisinage de la porte, à moins de supposer que, dans le plan de l'architecte, la partie romane devait disparaître pour faire place aux trois nefs qui se seraient projetées jusque sur les terrains placés en avant de l'église. Le reste du monument a été construit au quatorzième siècle et au quinzième.

MONTREAL.

Le lendemain, je dirigeai ma course vers Montréal. On m'avait parlé de l'église de cette localité comme étant l'une des plus curieuses de la contrée ; on ne m'avait pas trompé.

Cette église, d'un seul jet, vient d'être admirablement restaurée. C'est une croix latine, à trois nefs, se terminant, comme nous l'avons dit plus haut, par une abside à angle droit ; il est impossible de ne pas reconnaître les premiers essais du treizième siècle.

Commençons par décrire le portail. Il est flanqué de chaque

côté de quatre colonnettes; l'angle des entre-colonnements est effacé et orné de grosses roses. La porte géminée est entourée de lobes, formés d'un tore qui part du soubassement et environne les deux baies de ses festons. Cette disposition est assez rare dans nos contrées; on dirait qu'un architecte de Tulle ou de la Southeraine s'y serait transporté. La voussure au plein-cintre est composée de tores relevés par d'autres membres de moulures.

Trois travées conduisent au transept; les piliers sont garnis de colonnes engagées cantonnées en croix; leurs bases ont des appendices plus accentués en approchant du sanctuaire, comme aussi les scoties de ces bases sont plus profondes, ce qui indiquerait que ce monument, quoique d'un seul jet, aurait été cependant commencé par le sanctuaire, qui serait de quelques années plus ancien que la nef. Cette observation se trouve confirmée par les chapiteaux, composés de feuilles grasses et d'autres feuillages moins délicats dans la région absidale, tandis que dans la nef, et surtout en s'approchant du portail, on voit les crosses végétales mieux fouillées.

Le fond du sanctuaire est garni de six arcades, qui reposent sur des colonnes; au-dessus de cette arcature règnent trois fenêtres au plein-cintre, surmontées d'une large bale, ayant pour pieds-droits des colonnes et renfermant une rosace formée de lobes superposés. C'est une véritable rose à mille feuilles, disposition que je n'ai pas rencontrée ailleurs. On retrouve le même agencement dans les croisillons, sauf l'arcature inférieure, qui manque.

L'oculus placé au-dessus de la porte est composé de colonnettes rayonnantes, surmontées d'arcatures au plein-cintre.

Les arcs-doubleaux et les arcades de pénétration sont de forme ogivale, toutes les fenêtres sont au plein-cintre et garnies d'un gros tore partant de la base et contournant la bale pour aller retomber sur la base opposée.

La cuve baptismale est énorme; elle rappelle l'époque à laquelle le baptême s'administrait par immersion.

Deux absidioles, terminées aussi par un angle droit, flanquent

l'abside centrale. L'absidiole méridionale renferme un joli triptique. On y remarque de curieux tableaux d'albâtre. C'est :

1° *L'Annonciation* : le souffle sortant de la bouche du Père Éternel va se reposer sur Marie ; on remarque dans ce souffle l'Esprit-Saint sous la forme d'une colombe. *Spiritus sanctus superveniet in te* ;

2° *La Naissance du Sauveur* : Joseph dort auprès de la crèche, le bœuf et l'âne jouent leur rôle traditionnel, Marie tient l'enfant, les trois mages arrivent à cheval ;

3° *L'Assomption de la sainte Vierge* : elle est élevée vers le ciel par les anges dans une auréole ovoïde, le Père céleste l'attend ;

4° Elle est couronnée par les trois personnes divines qui, toutes les trois, portent la couronne royale et le nimbe crucifère ; le Saint-Esprit est sous la forme humaine, comme le le Père et le Fils ;

5° Au centre, entre le n° 2 et le n° 3, est représentée la messe de saint Grégoire ; Notre-Seigneur lui apparaît et lui montre ses plaies ; derrière le saint qui célèbre sont ses prélats, dont un porte sa tiare ;

6° A droite de ces tableaux est saint Étienne, premier martyr ; il porte de la main droite un livre, et de la gauche les pierres qui ont servi à son supplice ;

7° A gauche est saint Laurent, avec le livre des évangiles et son gril.

Nous ne pouvons oublier de faire mention des stalés de cette église, si curieuses par leurs sculptures variées. Sur le couronnement des appuis on remarque, entre autres sujets, un Bourguignon attablé ; il verse à boire à un ami avec un large broc ; de l'autre côté, deux moines sont posés devant un pupitre.

Cet édifice est sans clocher, le plan n'en comporte pas.

SAINT-ANDOCHE DE SAULIEU ET SAINT-LAZARE D'AUTUN.

L'église de Saint-Andoche de Saulieu est un monument du douzième siècle, à trois nefs. Les bas côtés se terminent à angle droit, en arrivant vers la région du chœur. Six travées partagent les nefs. Sous le chœur règne une crypte ancienne peu caractérisée. C'est là que se trouvait naguère le sarcophage de marbre qui contenait les précieuses reliques de saint Andoche ; ce sarcophage avait été vendu pendant la terreur. M. l'archiprêtre de Saulieu a été assez heureux pour le réintégrer dans son église. Il est en marbre blanc. Le couvercle, hémicylindrique, est orné d'imbrications. Sur les côtés on trouve le monogramme du Sauveur avec l'alpha et l'oméga, des croix, des colombes, des cerfs, comme sur les premiers sarcophages chrétiens. On peut assigner à ce tombeau l'époque du cinquième au huitième siècle.

L'ensemble de cette église présente un caractère sévère, malgré la richesse de ses chapiteaux. Il est peu d'églises dont les chapiteaux soient aussi profondément fouillés et aussi corrects de dessin.

Le second pilier, à gauche en entrant, représente l'âne de Balaam ; la figure et la pose du faux prophète sont d'une perfection sans exemple à cette époque.

Le chapiteau, qui lui fait face au côté droit, reproduit la scène du *Noli me tangere* ; Madeleine est aux pieds du Sauveur ; et, dans le retour du chapiteau, on aperçoit les trois femmes myrrhophores et l'ange qui a soulevé la pierre du sépulcre.

Au troisième pilier, à gauche, c'est la Tentation de Jésus-Christ. Le Sauveur tient un livre ouvert, pour rendre le passage de l'Evangile, *Scriptum est* : « Il est écrit : Vous adorerez le Seigneur votre Dieu, et vous ne servirez que lui seul. » Le démon est auprès de lui.

Vis-à-vis, à droite, c'est une autre tentation, celle de Judas. L'apôtre criminel s'est pendu ; un diable le frappe sur le cou avec une espèce de masse, non pas sans doute pour abrégér

le temps de ses souffrances, mais bien pour être plus tôt en possession de l'âme de ce misérable.

Au retour du même pilier on admire un autre chapiteau d'imitation corinthienne avec des têtes à l'extrémité de chaque volute.

Les autres chapiteaux n'ont rien d'extraordinaire.

En quittant Saulieu, je me dirigeai sur Autun. Un des honorables membres de la société éduenne m'avait écrit pour me demander des renseignements sur notre saint Franchy, *Sanctus Francoveus*, dont le sarcophage en marbre blanc avait été autrefois déposé dans l'église de Saint-Symphorien. Pendant la révolution, le corps du saint avait disparu, on ne sait comment, et le sarcophage avait été vendu à un marbrier. La société éduenne a eu l'heureuse pensée d'en racheter les débris et de le faire restaurer et compléter pour le musée lapidaire. Il est absolument semblable à celui de saint Andoche de Saulieu, sauf les cerfs qui ne s'y trouvent pas. Il remonterait à peu près à l'époque de la mort de saint Franchy.

On ignore le moment où le corps de ce saint fut transféré à Autun ; nos anciens livres nivernais n'en font aucunement mention.

Pendant mon court séjour à Autun, je me suis empressé de faire une station à l'église de Saint-Lazare, et j'ai étudié avec un nouveau plaisir les curieux chapiteaux qui en font un des plus riches ornements.

En parcourant cette basilique, j'étais frappé de certains rapports qui existent dans la construction et l'ornementation des deux édifices de Saint-Andoche et de Saint-Lazare. On dirait qu'ils ont eu la même direction. Les sujets des chapiteaux sont en partie les mêmes. Le *Noli me tangere*, la *Tentation de Notre Seigneur*, la *Pendaison de Judas*, etc., se retrouvent dans l'église d'Autun, et, si la cathédrale de Saint-Lazare est plus riche par son ornementation, l'église de Saint-Andoche l'emporte par la perfection de sa sculpture.

SÉANCE DU 3 AVRIL 1862.

Présidence de M. DU BROC DE SENGANCE.

Siègent au bureau : MM. du Broc et Lhospied, remplissant, en l'absence de M. de Rosemont, les fonctions de secrétaire.

M. le Président dépose sur le bureau un ouvrage offert à la Société, intitulé : *Fragments du cartulaire de la chapelle Aude*, par M. Chazaud

MM. Crouzet et Bornet proposent, comme membres résidants de la Société, MM. Bouvaut, architecte à Nevers, et Dalgousou, substitut à Cosne.

Cette double proposition, soumise aux formalités prescrites par le règlement, est favorablement accueillie, et M. le Président proclame ces messieurs membres de la Société.

M. du Broc donne connaissance de la réponse qu'il a faite à une lettre de S. Exc. le Ministre de l'instruction publique, dans laquelle ce haut fonctionnaire demande la date de la fondation de la Société et les travaux qu'elle a exécutés.

M. le Président fait ensuite remarquer que quelques membres de la Société d'Émulation s'occupent en ce moment de l'histoire de la révolution de 89 dans l'Allier ; il lit même quelques passages de ce travail, pour engager les Nivernais à suivre cet exemple, et à enrichir ainsi nos annales d'une période que nul n'a encore osé traiter.

M. Bouvaut demande la parole pour faire observer qu'un des bustes trouvés à Saincaize, et qu'on a regardé jusqu'ici comme représentant Antonin, lui paraît être celui de Marc-Aurèle. Un voyage qu'il vient de faire en Italie lui a permis de faire des comparaisons ; il a trouvé peu de rapport entre ce buste et ceux attribués à Antonin, tandis que la ressemblance, avec ceux de Marc-Aurèle est frappante. M. Roubet partage le sentiment de M. Bouvaut ; il a visité récemment le musée Campana, et il a fait la même observa-

tion, avec cette seule différence que le buste que nous possédons est mieux conservé.

La séance est terminée par la lecture du premier et du deuxième chapitre de l'*Art céramique à Nevers*. Cette lecture est écoutée avec le plus vif intérêt.

SÉANCE DU 2 MAI 1862.

Présidence de M. DU BROC DE SÉGANGE.

Siègent au Bureau : MM du Broc de Ségange, *vice-président*, et de Rosemont, *secrétaire*.

M. de Laugardière offre à la Société un sceau de l'église de Guérigny, trouvé près de cette localité, dans la commune de Poiseux. Dans le champ est un poisson et au-dessus deux étoiles à six rais. On lit autour : *S. Ecclesie de Garigniac*.

M. de Laugardière ajoute que dans le pouillé publié par Mgr Crosnier, à la suite de la *Monographie de la Cathédrale*, l'église de Guérigny se trouve désignée sous le nom de *Ecclesia de Garigniac*. Du reste, le poisson s'explique naturellement, et par la position de Guérigny sur un double cours d'eau, et parce que saint Pierre, le pêcheur de poissons, le pêcheur d'hommes, est patron de la paroisse. Ce sceau paraît être du treizième siècle; il a été acheté au sieur Barat par M. de Laugardière, moyennant cinq francs. Il enrichira les collections de la Société. L'assemblée vote à M. de Laugardière d'unanimes remerciements.

Au nom de la commission chargée, dans la précédente séance, de l'inspection de la bibliothèque, M. le Président déclare que les livres ont été trouvés dans le plus grand désordre, que beaucoup de volumes sont dépareillés; pour remédier à cet état de

choses, on décide qu'il sera fait un inventaire général, et publié un catalogue complet des livres de la bibliothèque. Sur les instances qui lui en sont faites, M. de Laugardière veut bien se charger de ce travail.

M. de Rosemont présente une statuette en bronze, d'environ vingt-six centimètres de hauteur, couverte d'une épaisse couche de patine, et qui semble appartenir à l'époque gallo-romaine. Elle représente un homme entièrement nu, un casque élégant en tête, des cheveux longs et bouclés tombent jusque sur les épaules, le visage est imberbe, les yeux paraissent avoir été incrustés de pierres précieuses, comme cela se voit dans quelques statues antiques. La physionomie, jeune, exprime la bienveillance. La main droite tenait une lance, qui a disparu; le bras gauche est cassé au poignet. L'attitude générale est celle de la marche. Les membres sont bien modelés, le torse remarquablement beau. L'ensemble du corps, bien d'aplomb, reposait probablement sur un piédestal qui n'existe plus.

M. de Rosemont suppose que ce pourrait bien être un Mars ou un Achille; quelques membres inclinent à voir là un de ces dieux portatifs ou votifs qui faisaient partie du mobilier des Romains et les suivaient partout.

Une particularité digne de remarque, c'est qu'en divers endroits les défauts de bronze ont été dissimulés par des plaques de métal rapportées, notamment derrière l'épaule gauche et sur le casque.

Cette statuette a été découverte, au mois de mars, dans un champ situé commune de Sainte-Marie en *Flageol* ou *Flagell* (1), au lieu dit Tête-des-Usages. Dans ce terrain, cultivé depuis peu, le soc de la charrue ramène de temps à autre à la surface du sol des débris d'anciennes constructions.

M. de Laugardière met sous les yeux de la Société l'estampage des curieuses briques trouvées à Neuvy-sur-Baranjon (Cher), et qui sont l'objet de savants débats entre M. Boyer, secrétaire de la Société scientifique de Bourges, qui veut y voir

(1) *De Flagellis*, Notre-Dame des Douleurs.

une chronique gauloise de l'histoire des Gaules, gravée par les derniers druides, après la conquête de César, et M. L. Renier, qui craint que l'on ne soit en présence d'une mystification habilement combinée. M. de Laugardière donne d'excellentes raisons à l'appui de l'opinion soutenue par M. Boyer, mais l'assemblée déclare ne pouvoir se prononcer sur cette question, qui a encore besoin d'être étudiée et approfondie.

Enfin M. de Laugardière signale de nombreuses monnaies gauloises trouvées en 1861 à Chantenay (Nièvre), et que la Société d'Émulation de l'Allier a ravi à notre département et à nos musées. Déjà, vers 1857, on avait découvert au même endroit des pièces gauloises qui ont presque toutes passé entre les mains du savant M. de Saulcy, qui les considère comme présentant le plus grand intérêt; elles sont d'une valeur scientifique incontestable.

M. le comte de Soultrait a envoyé à la Société, pour être soumis à son examen, son *Dictionnaire topographique de la Nièvre*. On a pensé que ce travail devait être livré à une commission, et on a prié les membres du bureau de se charger de cette étude.

M. Bornet, trésorier de la Société, présente l'état détaillé des recettes et des dépenses depuis le 10 mai 1861 jusqu'à ce jour; il résulte de ce rapport que notre situation financière est dans un état assez prospère.

Le compte-rendu, approuvé, sera déposé aux archives de la Société.

SÉANCE DU 5 JUIN 1862.

Stégent au bureau : MM. Crosnier, *président*; du Broc de Segange, *vice-président*; Lhospied, *pro-secrétaire*.

Après la lecture du procès-verbal, M. le Président présente le rapport de la commission chargée d'examiner le *Dictionnaire topographique* de M. de Soultrait.

« MESSIEURS ,

» La commission que vous avez nommée pour l'examen du *Dictionnaire topographique de la Nièvre*, par M. le comte de Soultrait, a rempli sa mission ; elle m'a prié de vous faire part de ses appréciations.

» Nous sommes heureux, Messieurs, de vous dire toute la satisfaction que nous avons éprouvée en examinant le travail de notre savant et laborieux collègue, travail d'autant plus digne d'éloge qu'il offrait moins d'attrait à l'auteur par son aridité.

» Lorsque nous reçûmes la circulaire adressée à toutes les sociétés savantes par S. Exc. le Ministre de l'instruction publique, à l'occasion de cette importante étude, tous les membres de la Société Nivernaise désignèrent M. le comte de Soultrait comme le plus propre à conduire cette œuvre à bonne fin. Ses goûts et ses études antérieures justifiaient ce choix.

» Nous connaissions tout le soin scrupuleux qu'il mettait dans ces sortes de travaux. Il ne s'est pas contenté de recueillir des notes plus ou moins exactes, il a voulu, sans tenir compte des fatigues et des frais, parcourir tout le département, fouiller les archives des différentes localités et s'assurer par lui-même de tous les renseignements qui lui étaient fournis.

» Plusieurs fois, Messieurs, vous le savez, S. Exc. le Ministre de l'instruction publique nous écrivit pour presser l'envoi de ce travail ; je dus lui répondre, en votre nom, qu'il était en cours d'exécution, mais que l'auteur avait entrepris une œuvre consciencieuse.

» M. de Soultrait semblait avoir adopté la devise *Sat citò si sat benè*.

» Aussi, Messieurs, nous pouvons dire que le *Dictionnaire topographique de la Nièvre* est d'une exactitude rigoureuse ; nous affirmons, sans crainte d'être démentis, qu'il mérite une des premières places dans les travaux de ce genre

» La Société Nivernaise ne balance pas à l'adresser, sous sa responsabilité, à S. Exc. le Ministre de l'instruction publique. »

Le reste de la séance est consacré à entendre la lecture de plusieurs chapitres du travail de M. du Broc sur les falences.

SÉANCE DU 3 JUILLET 1862.

Présidence de M^r COSNIER.

Siégent au bureau : MM. Grosnier, *président* ; du Broc de Segange, *vice-président*, et Lhospied, remplissant les fonctions de secrétaire en l'absence de M. de Rosemont.

M. le Président dépose sur le bureau les ouvrages offerts à la société, savoir :

1° *Bulletin* de la Société d'études d'Avallon, troisième année, 1861 ;

2° Compte-rendu de la situation et des travaux de la Société d'émulation de Montbeillard, de mai 1860 à mai 1861 ;

3° *Annales* de l'académie de Mâcon, tome 4, première et deuxième parties ;

4° *Annales* de l'académie de Mâcon, tome 5 ;

5° Ville de Moulins. exposition archéologique et artistique de 1862. Notice des objets d'art.

6° Commission historique du Cher ; séance du 6 juin 1862. Bulletin sommaire.

M. du Broc, prenant ensuite la parole, fait observer que le bibliothécaire de la Société a cessé d'assister aux séances depuis quelques années ; que par suite de ces absences, beaucoup d'ouvrages demandent à être classés, et le catalogue à être achevé le plus tôt possible.

Chacun reconnaissant la justesse de cette observation, on procède immédiatement à l'élection d'un nouveau titulaire. M. de Laugardière, ayant obtenu l'unanimité des suffrages, est proclamé bibliothécaire par M. le Président. Mais M. de Lau-

gardière, en acceptant cette fonction, fait observer qu'en parcourant la liste des ouvrages mentionnés dans les procès-verbaux, il lui a semblé que quelques-unes de ces brochures manquaient sur les rayons; peut-être, a-t-il ajouté, serait-il bon de faire un appel à tous les membres, afin d'assurer la rentrée des ouvrages empruntés.

Faisant droit à cette observation, on décide qu'une réclamation de ce genre sera insérée dans le journal.

M. Bouillier obtient la parole et lit à la Société une notice sur les *coutres* en général et sur ceux de Saint-Cyr en particulier. Il a fait à ce sujet remonter ses recherches jusqu'au treizième siècle, et est parvenu, au moyen de pièces nombreuses, à expliquer l'origine, les fonctions, la responsabilité et les privilèges des *coutres*. On a pensé que ces nouveaux détails, complétant les observations déjà faites à ce sujet, devaient être insérés dans le *Bulletin*.

Des custodes ou coutres de l'église Saint-Cyr.

Les custodes ou gardiens du trésor, *thesauri custodes*, d'où est venu le nom abrégé de *coutres*, étaient en général des fonctionnaires ecclésiastiques des cathédrales, occupés surtout à la garde des choses appartenant à l'église. Ils étaient tenus de sonner la cloche pour rassembler les chanoines aux heures canonicales, de prendre soin du luminaire et de garder les clés de l'église.

Notre cathédrale de Saint-Cyr eut très-anciennement ses custodes; il en est fait mention dès le treizième siècle, et leurs attributions étaient bien celles qui viennent d'être sommairement indiquées, sauf peut-être l'article de la sonnerie qui, à Nevers, rentrait dans l'office des matriculiers.

Le *livre noir* ou *livre des statuts* de l'ancien chapitre cathédral nous a conservé les serments qu'étaient tenus de prêter les

custodes au jour de leur réception ; nous allons y voir leurs différentes charges :

« Vous jurez, est-il dit tout d'abord , d'exercer fidèlement et soigneusement votre office, en gardant avec attention tous les vases d'argent, les vêtements, chapes et manteaux, *cappas atque pallia*, que vous plierez convenablement , purifiant aussi les corporaux, et prenant bien garde que tous les autres linges bénis ne soient point touchés ni lavés par des femmes. — Je le jure. *Ita juro.*

» *Item* que vous resterez tous les jours à l'église, *quod jacebitis in ecclesia singulis diebus* , comme vous y êtes obligé par votre fondation. — Je le jure.

» *Item* que vous ferez à l'église une résidence personnelle, et que chaque jour, aux heures convenables, vous vous tiendrez prêts à la porte du trésor. — Je le jure.

» *Item* que vous mettrez une ou deux lumières sur les stalles , du côté de semaine, à la manière accoutumée.

» *Item* que tous les jours vous aiderez l'hebdomadaire (le prêtre de semaine) à revêtir ou à quitter les ornements sacrés, selon la règle et la manière plus amplement décrites dans l'*Ordinaire*.

» *Item* que toutes les fois qu'il y aura sermon dans l'église vous placerez pour signe, sur le haut du pupitre, un manteau doré. » — Etc.

Le *livre noir* donne ensuite la copie d'un règlement fait en 1252, sur l'égale répartition des revenus des custodies. Voici la traduction de cette chartre, si intéressante à tous égards :

« A tous ceux qui ces présentes lettres verront , Bertrand , par la grâce de Dieu, évêque ; Henri, trésorier, et Jean, sacriste de Nevers, salut dans le Seigneur ; sachant tous que comme la négligence et l'absence des custodes de l'église de Nevers ont été pour cette église une source d'incommodités et de scandales, et qu'aujourd'hui encore, très - fréquemment , ladite église est privée de l'office dû par ces custodes, nous voulons, autant qu'il sera en notre pouvoir, apporter un prompt remède

à un si grand mal, et remettre, avec l'aide de Dieu, ladite église dans une meilleure condition ; avons décidé qu'aus-
sitôt vacante, la custodie de cette église, dont a pris
possession le clerc Henri de France, les fruits et les pro-
venances d'icelle custodie, ainsi que des deux autres établies
en cette église, seront réunis puis partagés par égale mesure en-
tre les trois custodes ; déclarant aussi que ceux qui désormais re-
cevront cet emploi seront tenus à faire résidence personnelle, et
que s'ils viennent à accepter un autre bénéfice dans une autre
église, ils seront par là même, en vertu de notre constitution,
privés de leur custodie, qui sera réputée vacante ; ils devront en
outré, au jour de leur institution, jurer personnellement,
en touchant les saints Évangiles, d'observer inviolablement les
statuts ci-dessus relatés.

» Fait et confirmé de l'autorité de nos sceaux, l'an du
Seigneur 1252. »

Une note marginale ajoute encore que les custodes ne seront
point reçus qu'ils ne livrent d'abord une caution suffisante pour
la valeur, non seulement des joyaux de l'église de Nevers, mais
aussi de ses lettres et autres privilèges qu'ils tiennent en garde
et dont ils ont les clés en leur pouvoir.

Enfin, au folio 8^o du même *livre noir*, on lit, sous le titre : *De
ostensione facienda*, ce curieux statut : « Il est statué que, chaque
année, le mardi après *Reminiscere*, les custodes montreront, en
présence du chapitre, tous les joyaux et tous les objets appar-
tenant à l'église, soit en or, argent, cuivre, soie, toiles, livres ou
autres choses. Chaque chanoine présent à cette montre rece-
vra douze deniers de la bourse commune, par-devant le sacriste
et le trésorier ou leurs procureurs, car ils y sont gravement
tenus. »

Nous connaissons maintenant ce que sont les custodes au
treizième siècle. Dès le principe, au nombre de trois, avec des
revenus inégaux et insuffisants, ils quittent volontiers cet office
quand il s'en présente un meilleur dans quelque autre église,
abandonnant ainsi leurs fonctions à leur gré. Mais, depuis l'ar-
rangement de 1252, tout rentre dans l'ordre ; il y a parfaite

harmonie entre les trois costodes et le chapitre; plus tard on les verra défendre leurs privilèges avec énergie, on en a la preuve dans une série d'arrêtés des quatorzième, quinzième, seizième et dix-septième siècles, analysés assez au long dans le premier registre de l'inventaire des archives de la préfecture; voici seulement les deux plus curieux :

• Du 1^{er} juillet 1317. — Sentence arbitrale rendue sur les différends entre les coutres de l'église de Nevers, d'une part, et le curé de Saint-Jean, d'autre part, au sujet de la moitié de toutes les oblations faites à l'autel paroissial dudit Saint-Jean et des draps mortuaires des paroissiens dudit Saint-Jean, prétendus par lesdits coutres... Il est statué, par l'arbitre choisi, que lesdits coutres et leurs successeurs ne percevront aucune chose des oblations, soit de pain ou de vin, ou autres quelconques qui se feront à l'autel paroissial dudit Saint-Jean, et que le curé et ses successeurs célébrant la messe audit autel en l'église de Nevers, ou autres autels, soit de cette église, soit de la paroisse Saint-Jean, lesdits coutres n'auront rien aux oblations, excepté au grand autel de l'église de Nevers; plus, que le cas arrivant que quelques paroissiens de Saint-Jean ou autres étrangers fussent portés pour être inhumés en ladite église ou hors le cimetière d'icelle, lesdits coutres et leurs successeurs auront la moitié des choses mises dessus et dessous le corps du défunt, et le curé de Saint-Jean l'autre moitié. Si, au contraire, l'inhumation se fait dans le cimetière de Saint-Cyr, tout ce qui sera sur le lit appartiendra aux coutres.

• Du 7 juin 1499. — Transaction entre maître Pierre de Corbigny, chanoine de Nevers, maître et recteur de la fabrique de ladite église, d'une part, et les coutres, d'autre part, lesquels maintiennent qu'à cause de leur coutrierie, le drap étant mis sur le corps ou la fosse de feu Mgr Pierre de Fontenay, évêque de Nevers, après le service fait, leur appartient comme ont accoutumé appartenir tous autres étant mis sur la fosse de ceux qui sont inhumés en ladite église, et même au chœur d'icelle, au moyen de quoi ledit drap leur appartenait après l'obsèque dudit seigneur évêque. Ledit maître Pierre de Corbigny disant, au

contraire, que tous draps de soie et velours étant mis sur les fosses des princes, prélats ou nobles, sont et appartiennent à la fabrique de Saint-Cyr, et par ce moyen, que le drap de damas qui, depuis peu avait été mis sur la fosse dudit évêque appartient à ladite fabrique. Sur quoi il a été réglé que le drap sera et demeurera à la fabrique, moyennant sept francs que ledit Pierre de Corbigny a promis payer pour une fois auxdits coutres, à leur volonté, et sans préjudicier aux droits des parties. »

On distinguait les grands coutres et les petits.

On lit encore dans le *livre noir* : « Pour les vêpres et les vigiles des morts, le chœur doit être tenu par un des petits coutres du chœur, *de parvis chori custodibus* ; il perçoit à cet effet deux deniers, comme à la messe ; mais s'il y manque, il ne perçoit rien, et en outre est puni d'une amende de deux deniers. » Ce statut fut porté dans le chapitre général du lundi après le dimanche *Reminiscere* de l'année 1387.

L'*Ordo* diocésain de 1789, dans son catalogue des bénéfices de l'église de Nevers, ne nomme plus que deux *thesauri custodes* : MM. Joseph Wagnien, clerc, en fonction depuis le 25 juin 1784, et Joseph Azy, laïque agrégé depuis le 26 juin 1786.

Resterait maintenant, pour compléter cette notice, à dire un mot de l'ancien trésor de Saint-Cyr, du chanoine-trésorier et du sacriste.

Après la lecture, M. de Laugardière fait remarquer à l'auteur qu'il lui semble plus rationnel de traduire l'expression *jacebitis* du serment des coutres par *vous coucherez*, et il s'appuie à ce sujet de ce qui avait lieu à la cathédrale de Bourges.

De son côté, Mgr Crosnier ajoute que, quoique les coutres soient supprimés depuis long-temps, les privilèges dont ils jouissaient et dont il vient d'être question ont laissé des traces dans beaucoup de paroisses du diocèse. Dans les unes, le drap mortuaire reste exposé dans l'église pendant un an à la place qu'occupait le défunt ; dans d'autres, aussitôt la fosse fermée, le drap est déposé à la sacristie ; il devint dans les deux cas la

propriété commune et de la fabrique et du curé. Double coutume qui a évidemment pour origine les privilèges accordés aux custodes.

M. le Président informe la Société que, dans la reconstruction de l'église de Mesves, on a découvert une pierre portant une inscription romaine, non déchiffrée encore, mais qui paraît intéressante par son ancienneté. Elle sera envoyée au musée. M. de Laugardière fait observer qu'en creusant les fondations du prolongement de la mairie de Nevers, on a mis à jour les restes d'une tour gallo-romaine ; il a aussi remarqué dans les déblais un fragment de pierre portant les lettres MON en très-grands caractères. Cette pierre, malgré ses réclamations, n'a pas été conservée, on l'a jetée dans les décombres, et elle n'a pu être retrouvée. Il suppose qu'en faisant en cet endroit quelques faciles recherches, on ne pourrait manquer de découvrir quelques inscriptions, sculptures, etc., qui viendraient compléter ce que nous possédons déjà. Cette proposition est favorablement accueillie, et la Société y fera exécuter des fouilles. M. le Président pense qu'au lieu de tour, il pourrait se faire que ce ne fût qu'une simple *cella*, comme il s'en trouve toujours autour du forum. Les recherches éclairciront le fait. M. de Laugardière insiste toutefois sur les ressemblances, suivant lui incontestables, qui existent entre la tour nouvellement découverte à Nevers et les fortifications antiques de Bourges, de Sens et de plusieurs autres villes, dont les soubassements sont formés de débris de monuments antérieurs.

M. de Laugardière annonce ensuite à la Société qu'il doit à l'obligeance de M. Richard, propriétaire actuel du château des Bordes, commune d'Urzy, la communication des titres de propriété des différents possesseurs de ce manoir remarquable, depuis les commencements du treizième siècle. Le dépouillement de ces vénérables parchemins, ajoute-t-il, ne peut manquer de fournir à l'histoire locale d'utiles renseignements sur les illustres familles des Bordes, de La Platière, d'Ansienville, de Béthune, etc., et les seigneuries qu'elles ont possédées dans

le pays. M. Richard autoriserait volontiers, à ce qu'il paraît, la publication de l'histoire du château des Bordes, appuyée de pièces justificatives. Ce serait pour la Société, ajoute M. de Laugardière, une mine aussi riche que féconde à exploiter ; et, comme spécimen, il donne lecture de quelques pièces prises au hasard :

1° 1249-1252. — Deux actes d'acquisitions faites par des membres de la famille des Bordes.

2° 1378. — Acte de foi et hommage par noble dame Mme Jehanne de Saint-Palais, dame de Villeneuve, femme de messire Hélie Francheserp, et Jehan du Puy, seigneur de Bar-mont, à cause d'Ysabeau de Saint-Palais, sa femme, à la dame de La Guyerce (La Guerche), pour la terre et chastellenie de Saint-Supise-le-Château (Saint-Sulpice).

3° 1381. — Foi et hommage, par Guillaume des Bordes, à Maurice, évêque de Nevers, pour l'ostel des Bordes. Cet acte, passé à Compiègne, est remarquable par la beauté de l'écriture.

4° 1391, 23 septembre. — Arrêt portant condamnation, bannissement, flétrissure et confiscation de tous leurs biens contre Jehan de Germigny, bourgeois de Nevers ; Bertrand du Châteaun et Vincent de Brinon, notaires à Nevers ; Jehan Bretonneau et maître Robert, de La Charité, pour avoir fabriqué sous le nom du roi Charles-le-Chauve, et au préjudice de l'évêque et du chapitre de Nevers, des chartres recondues fausses. Cet arrêt se trouve reproduit dans un acte du 27 avril 1392, constatant la vente faite par Arnaut de Corbie, chancelier de France, à Guillaume Desbordes, chevalier, chambellan du roi, des moulins de Braym et du Moulin-Neuf, confisqués sur ledit Jean de Germigny.

5° 1464. — Acte de foi et hommage rendu dans la cathédrale de Saint-Cyr, par Imbert de La Platière, pour ses terres de Macenay et de Montmigny, à Regnault de Ruffignac, seigneur de Meaulce, à cause de son châtel de Bouy.

6° 1598. — Acte de foi et hommage de François du Broc, sieur du Noizet, à Henriette de Clèves, pour sa terre et seigneur-

rie des Meurs, Cougnant, Les Fossés, Chassy et Carrongé, en la paroisse d'Ourouër.

7° 1598. — Acte de foi et hommage de Louis et Achille d'Anssienville, fils de Louis d'Anssienville, seigneur et baron de Revillon, et de Françoise de La Platière, au seigneur baron de La Guerche, pour leur terre et seigneurie de Saint-Sulpice-le-Châtel, à eux échue par le décès de leur mère.

8° 1668, 10 décembre. — Contrat de mariage de Louise-Marie de La Grange d'Arquian, fille d'honneur de la reine, avec François de Béthune, marquis de Chabry.

Parmi les personnes illustres présentes au contrat figurent Mmes de Longueville et de Nemours, Julie d'Angennes, épouse du duc de Montansier, et François de Beauvilliers, duc de Saint-Agnan.

9° 1702. — Foi et hommage par Louise-Marie de La Grange d'Arquian, veuve du marquis de Béthune, sœur de la sérénissime reine de Pologne, pour la terre et seigneurie de Montigny-aux-Amoignes, rendus au roi à cause de sa tour carrée et boulevard de Saint-Pierre-le-Moustier.

La lecture de toutes ces pièces, soit par les familles qu'elles rappellent, soit par les lieux qu'elles déterminent, a vivement intéressé la Société. M. Lafond signale, dans la correspondance de Chaulieu, récemment publiée, une lettre fort curieuse de ce spirituel écrivain, dans laquelle il fait le récit d'un séjour au château des Bordes.

Sur la demande écrite de M. Chonex, avocat général à Bourges, la Société lui prête l'histoire manuscrite de la Charité.

A raison de l'approche des vacances, la Société se réunira le jeudi 31 juillet.

SÉANCE DU 31 JUILLET.

Siégent au bureau : MM. Crosnier, *président* ; du Broc, *vice-président*, et de Laugardière, *bibliothécaire*, remplissant les fonctions de secrétaire en l'absence des titulaires empêchés.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

A l'appui d'une observation par lui faite sur un passage du travail de M. l'abbé Boutillier sur les contres de Saint-Cyr de Nevers, et consignée au procès-verbal, M. de Laugardière donne lecture d'un extrait de l'histoire du chapitre de Saint-Etienne de Bourges, par M. de Girardot, duquel il résulte que les contres de la cathédrale berruyère couchaient dans l'église même.

M. le Président dépose :

1° Le volume des *Annales* de la Société éduenne, années 1860-1862 ;

2° Le quatrième trimestre du *Bulletin* de la Société des sciences de l'Yonne pour l'année 1861.

M. Lafond fait hommage d'un exemplaire de son ouvrage intitulé : *Lorette et Castelfidardo*.

Mgr Crosnier lit une notice sur la découverte récemment faite dans la cathédrale de Nevers d'un corps qui lui paraît être celui de Gilles Spifame.

Ce travail sera imprimé dans le *Bulletin*.

M. du Broc continue, par le quatrième chapitre, la lecture de son ouvrage sur la faience nivernaise. Dans ce chapitre important, l'auteur fait l'historique des premières familles de faenciers de Nevers, et jette un jour nouveau sur les origines de l'art de la faïencerie dans le pays.

M. de Laugardière, auquel avait été renvoyé l'examen de l'inscription gallo-romaine découverte à Mesves, manifeste le désir d'obtenir un bon estampage de cette inscription avant d'en essayer l'explication.

M. Lafond consent à se charger de relever cet estampage, et,

sur le vœu exprimé par la Société, il ajoute qu'il fera ses efforts pour que l'inscription elle-même soit déposée au musée lapidaire.

La séance est levée à cinq heures et demie.

Sarcophage en plomb découvert dans la cathédrale de Nevers.

Le 22 juillet 1862, en restaurant le dallage du pourtour du sanctuaire de la cathédrale de Saint-Cyr, les ouvriers trouvèrent auprès de l'autel, du côté de l'évangile, sous une large dalle tumulaire, mais sans inscription, un cercueil de plomb renfermé dans un autre de bois. Le couvercle en bois tombait en pourriture et laissait à découvert le couvercle en plomb.

J'avais recommandé aux ouvriers de ne pas lever la pierre tumulaire, en marbre noir incrusté de marbre blanc, qu'on remarque dans cette partie du sanctuaire; nous savons qu'elle couvre les dépouilles mortelles de Maurice de Coulanges, mort évêque de Nevers en 1394.

Le sarcophage dont il est ici question est posé au-dessus de celui de Maurice de Coulanges, en sorte que les pieds du personnage inconnu sont à peu de distance de la tête du célèbre moine-évêque.

Le 23, à la demande de MM. du chapitre, je me décidai à faire ouvrir le plomb, en présence de MM. les Chanoines, les Vicaires de la cathédrale, Robert Saint-Cyr, docteur en médecine et adjoint; du Broc de Segange, secrétaire général de la préfecture, et les ouvriers appelés pour aider dans cette opération. On n'eut pour ainsi dire qu'à lever le couvercle sans efforts; les bords, oxidés, étaient détachés du reste. Nous trouvâmes le corps entier, ne répandant aucune odeur: on eût dit qu'il était momifié, mais les chairs n'étaient plus qu'une matière noire, molasse, reposant dans quelques endroits au milieu d'une eau inodore de même couleur. Sur la poitrine, ce per-

sonnage porte un cœur en plomb. Nous pensions que dans ce cœur pouvait être renfermé un procès-verbal. M. le docteur Saint-Cyr fit observer qu'il était facile de s'en assurer en ouvrant ce cœur de plomb, dont les soudures étaient oxidées. Cette opération démontra que ce plomb renfermait le cœur du personnage, qui était entier, mais à l'état gélatinieux.

Le sarcophage a deux mètres de longueur, espace occupé par le corps. Sans doute il faut tenir compte de l'allongement des pieds, disposés à plat ; cependant il est évident que le personnage avait une taille plus qu'ordinaire.

Les vêtements ou ornements dont il était revêtu avaient été soumis à une décomposition complète. On remarquait seulement sur le cadavre une matière sans nom, présentant comme des plis multipliés ; nous pensons que les ornements supérieurs ont disparu plus vite, tandis que le suaire, immédiatement en contact avec les substances aromatiques, qui sans doute embaumaient le corps, a pu se conserver plus facilement.

Nous avons prié le docteur Robert Saint-Cyr, qui examinait le corps, de voir s'il n'y aurait pas un anneau à l'un des doigts de la main droite ; il n'a rien trouvé ; il a fait remarquer d'ailleurs que l'anneau aurait pu disparaître par suite de l'oxidation.

Quel est ce corps ?

Evidemment il appartient à un évêque ou à un prêtre, sa position l'indique : les pieds sont à l'occident ; mais il ne paraît pas probable qu'on ait enterré un simple prêtre au côté droit de l'autel, parmi les évêques qui s'y trouvaient déjà, aux approches du lieu réservé pour le trône épiscopal ; il paraît plus rationnel de reconnaître les restes d'un évêque dans ce sarcophage placé auprès de celui de Maurice de Coulanges.

Nous savons, par les chroniqueurs de notre insigne église de Nevers, qu'il y a eu trois évêques inhumés dans cette région du sanctuaire : Maurice de Coulanges, Robert Dangeul et Gilles Spifame.

Pourquoi ne dirions-nous pas quelques mots de ces trois évêques, il sera plus facile ensuite à chacun de nous de porter son jugement.

Maurice, originaire de Coulanges-la-Vineuse, fut religieux profès du couvent des dominicains d'Auxerre; il enseigna la théologie dans les maisons de son ordre à Sens et à Paris, et devint confesseur des rois Charles V et Charles VI, puis pénitencier du pape Clément VII.

Ce fut lui qui administra les derniers sacrements au roi Charles V, en son palais de Beauté-sur-Marne. En 1380, il était déjà évêque de Nevers, mais il ne fit son entrée solennelle dans sa cathédrale que le 29 juin 1382.

On sait qu'il était un ardent défenseur de l'Immaculée-Conception, et qu'en 1388, Adam de Soissons, prieur des jacobins de Nevers, ayant laissé échapper en chaire quelque proposition malsonnante à ce sujet, fut arrêté par ordre de l'évêque, conduit en prison à Paris, où il demeura jusqu'au 16 mai de l'année suivante. A cette époque, il se rétracta, demanda pardon à l'évêque et à tous ceux qu'il avait scandalisés, en présence des députés de l'Université.

Maurice mourut le 16 janvier 1394, et fut enterré dans le sanctuaire du chœur de la cathédrale, du côté de l'évangile, sous une tombe de marbre noir, où il est représenté en marbre blanc incrusté avec l'épithaphe suivante: *Hic jacet Dominus frater Mauricius de Collangiis vinosus, quondam ordinis fratrum prædicatorum autissiodorensium, qui conventuum Parisiensis et senonensis fuit lector; postmodum illustrissimorum principum Caroli V et VI regum Francia, confessor, ac Domini nostri papæ penitentiarius, demum ecclesiæ Nivernensis episcopus. Obiit anno 1394 die 16 mensis januarii.*

Cette tombe de Maurice de Coulanges existe encore avec l'inscription en grande partie effacée; il ne peut donc plus être question que des deux autres évêques: Robert Dangeul et Gilles Splfame.

Robert Dangeul, élu évêque de Nevers, prit possession de son siège, par procureur, au mois de mai 1401, et fit sa joyeuse entrée au mois de juillet suivant. Il était originaire du diocèse de Chartres, dont il était chanoine, ainsi que de Paris; il était aussi conseiller et aumônier du roi Charles VI et de Phi-

lippe, duc de Bourgogne. Au moment où il fut nommé évêque, il était archidiacre de Nevers.

Plusieurs faits importants eurent lieu sous son épiscopat. En 1404, Philippe de Moullins, évêque de Noyon, fit don à l'église de Nevers d'une épée de la sainte couronne de Notre Seigneur, richement enchâssée.

En 1417 « un excellent et noble prêcheur, nommé M. Vincent (Ferrier), maître en théologie, homme de sainte vie, vint à Nevers, le samedi avant la fête de saint Clément, et y demeura jusqu'au jour de la saint André, apôtre, en suivant, et ledit temps durant, chacun jour fut chantée messe à notes et après ce sermon. » Il était accompagné de douze religieux.

Avant sa mort, Robert fonda aux Célestins, de Paris, une messe qui devait se dire tous les jours à perpétuité, plus deux places de religieux ; à cet effet, il donna à cette communauté une terre importante qui lui appartenait.

Il mourut le 22 juillet 1430 et fut enterré le 13 août à la cathédrale, au côté droit du maître-autel, entre deux piliers, dans un tombeau de pierre élevé, sur lequel, du temps de Parmentier (1770), on lisait encore quelques mots de son épitaphe, que M. de Cotignon a donnée en entier :

Hic jacet Reverendus in Christo pater Dominus Robertus de Dangello quondam permissione divina hujus ecclesiæ Nivernensis episcopus, priusque ejusdem ecclesiæ archidiaconus, et ecclesiarum Parisiensis et Carnotensis canonicus præbendatus ac illustrissimorum principum Dominorum Caroli regis franciæ et Philippi, quondam ducis Burgundiæ consiliarius, qui obiit anno incarnationis Domini 1430, die vigesimo secundo mensis julii, cujus anima in pace requiescat.

Michel de Cotignon ajoute qu'il fut placé entre deux piliers, derrière l'autel, et il dit que son tombeau était en marbre. Nous avons cru un moment que le corps qui a été trouvé était celui de Robert Dangeul ; mais nous avons dû abandonner cette opinion, parce que : 1^o le cercueil n'était pas placé dans un tombeau de pierre ni de marbre ; 2^o au lieu d'être derrière

l'autel, il était à côté ; 3° il se trouvait bien vis-à-vis deux piliers, mais on ne peut pas dire qu'il se trouvait absolument entre ces deux piliers. On remarque qu'il y a une petite variante entre Parmentier et Michel Cotignon. Cependant, sur ce point, il me semble facile de les mettre d'accord, en disant que Robert Dangeul aura été inhumé derrière l'autel, non pas entre les deux piliers du centre, mais entre un de ceux du centre et celui qui l'avaisine du côté de l'évangile.

Il ne nous reste plus qu'à parler de Gilles Spifame qui succéda sur le siège de Nevers à son oncle Jacques-Paul Spifame.

Après son apostasie, Jacques fut forcé d'abandonner sa ville épiscopale en 1558 ; le siège demeura vacant jusque vers la fin de 1559. Gilles Spifame fit sa joyeuse entrée à Nevers le dernier de décembre 1560. Loin de partager les erreurs de son oncle, il ordonna, peu de temps après son installation, une procession générale, à laquelle il assista, à l'occasion des nouvelles erreurs, et pour demander à Dieu la conservation de la vraie foi.

Il obtint du lieutenant-général de Saint-Pierre-le-Moutier que les huguenots, qui étaient en petit nombre à Nevers, ne pussent faire aucune assemblée.

Le 14 juin 1562, il assistait à Paris à la procession générale faite en expiation des impiétés commises par les huguenots dans les églises de Sainte-Geneviève et de Saint-Médard.

Il fut un des pères du concile de Trente.

Pendant son épiscopat, la peste ravagea souvent la ville de Nevers. Au mois de janvier 1564, il officia à l'occasion de la bougie offerte à saint Sébastien.

Nous ne saurions oublier de mentionner son zèle à éloigner de son troupeau les livres entachés des erreurs nouvelles. En 1567, par ordonnance du 3 novembre, il condamna au feu trois tonnes de livres hérétiques, apportés de Genève, et que les échevins découvrirent. Parmentier fait remarquer que les hérétiques ne se rebutèrent pas, car les échevins, en 1568, saisirent plusieurs ballots et tonnes de semblables livres.

Gilles mourut à Paris, le 7 avril 1578. Il paraît qu'il y passa

les quatre dernières années de sa vie ; il y défendait ses intérêts dans un procès qu'il avait avec la ville de Nevers. Son corps fut transporté à Nevers, mais les cérémonies de l'inhumation n'eurent lieu qu'un mois après. Le corps fut déposé à Sainte-Vallière, hors de la ville, pendant trente jours. Il fut inhumé au côté droit de l'autel, c'est-à-dire du côté de l'évangile. Parmentier fait observer que de son temps (1770) l'épithaphe mise sur son tombeau n'existait déjà plus. M. de Gougnon nous en a laissé la copie :

*Hic jacet reverendus in Domino pater ; Dominus Egidius Spifame, dum viveret episcopus Niornensis, et abbas s*an*cti Pauli Senonensis, qui obiit Parisiis 7 aprilis 1578.*

D'après ce que nous avons dit, il n'y a eu que les trois évêques dont nous venons d'esquisser la vie qui aient été inhumés dans cette région du chœur ; nous avons vu qu'il était impossible d'attribuer ce cercueil à Maurice de Coslanges ou à Robert Dangeul ; il faut donc admettre qu'il renferme les restes de Gilles Spifame.

Abordons maintenant les difficultés.

Nous ne parlerons pas de la dalle sépulcrale, entièrement lisse ; elle l'était déjà du temps de Parmentier.

Mais pourquoi n'a-t-on pas trouvé d'insignes selon les usages établis ? ni croix pectorale, ni anneau. Il faut se rappeler que l'évêque Gilles est mort à Paris, dans des moments de troubles et d'épidémie ; il n'était pas entouré de son clergé et de ces soins qu'il aurait trouvés à Nevers au sein de sa famille sacerdotale. Des héritiers auront pu vouloir conserver ces objets ; l'embaumeur aura pu oublier de les placer. Dans le cas où ils auraient été placés, ils ont pu être dérobés pendant le mois qui a couru de la mort à l'inhumation. Enfin le docteur Saint-Cyr a fait observer que, par suite de l'oxidation, ils ont pu disparaître.

Pourquoi a-t-on retenu le corps à Sainte-Vallière pendant un mois ? Nous croyons que c'est une sorte de quarantaine. Les échevins, qui déjà n'étaient pas très bien disposés en faveur de cet évêque, avec lequel ils avaient eu un long procès, ont cru

devoir prendre des précautions, que les épidémies qui se succédaient si rapidement dans le Nivernais semblaient autoriser. L'évêque était mort loin de Nevers; on pouvait craindre qu'il eût été enlevé par la contagion, et on éprouvait une certaine répugnance à laisser entrer le corps en ville.

Tout est supposable pour ceux qui connaissent les précautions prises alors; les portes des malades crochétées, les tribunaux établis en pleine campagne, les défenses faites aux habitants d'aller aux foires et aux marchés au-delà de l'Allier, où la maladie sévissait avec plus d'intensité, etc., nous donnent une idée de la terreur qui régnait alors.

Quant au cœur de plomb renfermant le cœur, on ne doit pas en être étonné. Il était d'usage alors, quand on embaumait, d'enterrer immédiatement les entrailles dans le lieu même du décès; le corps était transporté à sa destination; le cœur était embaumé à part, dans le cas où la famille aurait voulu le conserver, ou que, par une disposition testamentaire, le défunt eût exprimé de son vivant le désir de le voir déposé dans une communauté qui lui était chère. Dans tous les cas, il y avait des soins particuliers à prendre pour conserver le cœur, et on comprend qu'il ait eu son urne spéciale.

Nous avons fait rétablir les choses dans l'état primitif et replacer la même dalle sans inscription.

SÉANCE DU 6 NOVEMBRE.

Présidence de M^r CROSNIER.

Siégent au bureau : MM. Crosnier, du Broc et de Rosemont.

Lecture et adoption du procès-verbal de la dernière séance.

M. le Président dépose sur le bureau les ouvrages offerts à la Société depuis la dernière réunion. Ce sont :

1° *Les Economistes appréciés par M. Protin*, 1 vol.

2° *Travaux de l'Académie impériale de Reims*, 32°, 33°, 34° volumes ;

3° *Bulletin de la Société d'histoire naturelle de Colmar*, deuxième année, 1 volume ;

4° *Réponse de M. Boyer à M. Renier sur les résultats des fouilles exécutées à Neuvy-sur-Baranjon*, 1 brochure ;

5° *Dictionnaire topographique* du département de l'Yonne, 1 vol. (envoi du ministre de l'Instruction publique et des cultes) ;

6° *Dictionnaire topographique d'Eure-et-Loire*, par L. Merlet, 1 vol. (envoi du ministre de l'Instruction publique et des cultes) ;

7° Enfin le premier volume des publications de la Société littéraire de Lyon, qui demande à entrer en correspondance avec la Société Nivernaise. Cette demande est accueillie avec empressement.

Sur la proposition de Mgr Crosnier, appuyée par MM. du Broc et de Rosemont, et après l'accomplissement des formalités requises par les règlements, M. Cadeau, curé de Coulanges, est proclamé membre de la Société.

MM. de Kermaingant, directeur des contributions directes à Nevers, et Barny de Romanet, commandant d'artillerie, sont également admis dans la Société, sur la proposition de M. du Broc, appuyée par MM. Bornet et de Rosemont.

M. le Président donne lecture : 1° d'une lettre de M. le Ministre de l'Instruction publique, qui accuse réception de l'envoi fait au nom de la Société du *Dictionnaire topographique de la Nièvre*, par M. Georges de Soultrait ; 2° et d'une notice de M. Jobert, curé de Corvol-l'Orgueilleux, sur un bloc celtique, désigné dans le pays sous le nom de *Pierre-Fiche*, et qui se trouve sur le territoire de la commune de Breugnon, entre Châteauvert et Saint-Pierre-du-Mont.

M. Edmond Lafond a relevé l'estampage de l'inscription gallo-romaine découverte dans les substructions de l'église de Mesves ; cet estampage est mis sous les yeux de l'assemblée :

M. de Laugardière veut bien se charger d'étudier l'inscription,

qui paraît presque indéchiffrable, et de rendre compte, dans une des prochaines réunions, du résultat de ses recherches.

Puis M. du Broc, continuant la lecture de son ouvrage sur les falences, soumet à l'appréciation de l'assemblée le chapitre huitième, où il traite de la classification des falences en cinq époques.

Cette lecture intéresse vivement les membres présents, qui expriment le désir de voir cet ouvrage promptement terminé.

Pierre-Fiche, près Châteauneuf (Nièvre).

Les Celtes, qui occupèrent jadis la plus grande partie de l'Europe centrale, ont laissé, comme tous les autres peuples, quelques traces de leur passage sur la terre. Les deux idées qui agissent le plus puissamment sur l'homme, considéré, soit isolément, soit en société, le culte de la divinité et le désir de perpétuer la mémoire des grandes actions des hommes, ont, sans doute, élevé les grossiers, mais impérissables monuments attribués aux Celtes.

Malgré les nombreuses destructions si déplorablement faites dans un grand nombre de localités, nous possédons en France une certaine quantité de pierres druidiques. Notre département de la Nièvre en conserve encore quelques-unes, que la main dévastatrice de l'homme semble avoir oubliées, pour nous laisser quelques vestiges des anciennes croyances, que les magnificences mystérieuses du culte chrétien n'ont encore pu faire disparaître tout à fait du milieu de nous.

En effet, quoique aujourd'hui, et depuis plus de dix-huit siècles, l'*Alleluia* chrétien soit devenu le cri de notre joie dans nos solennités saintes, le *Gai* des Gaulois est toujours le cri que nos paysans font entendre avec le plus d'enthousiasme dans leurs jours de fêtes et de réjouissances populaires.

De plus, nous avons encore beaucoup de mots, de locutions,

de croyances, qui n'ont d'autre origine que les usages celtiques, que les habitudes de nos pères.

Le monument dont je vais parler en est donc, pour notre pays, la plus vraie, la plus frappante expression.

PIERRE-FICHE.

Ce bloc celtique ou gaulois représente une tête de cyclope ; elle est surmontée de deux cônes irréguliers et est inclinée en avant.

L'œil est à gauche, marqué par un trou avec une rainure perpendiculaire ; le nez et le menton sont dessinés de la même manière et non en relief. Le dos porte plusieurs entailles dont il est difficile de préciser le motif. La bouche est largement fendue, les lèvres minces, la mâchoire inférieure puissante ; elle regarde l'orient. Sa hauteur perpendiculaire est de deux mètres environ, et la circonférence de quatre mètres à la base. Serait-ce le dieu Thor ou la déesse Héra ?

Cette figure grossière était encore l'objet d'un culte particulier dans le dernier siècle ; on lui adressait des vœux et des offrandes en petites pièces de monnaie qu'on insérait dans ses cavités.

Les enfants surtout l'avalent en horreur.

Cette pierre est située sur la commune de Breugnon, dans un champ qui porte le nom de Pierre-Fiche, entre Châteauneuf et Saint-Pierre-du-Mont.

Non loin de là étaient deux autres blocs, l'un appelé Pierre-Tournante, encore subsistante, mais dont la plate-forme a été renversée, et l'autre, qui avait la forme d'une table ou d'un autel sillonné par des rigoles pour servir, dit-on, à l'écoulement du sang des victimes, a été converti en évier. Ces pierres sont de grès, comme le sol sur lequel elles sont situées.

Ces pierres doivent figurer dans la carte des Gaules, dont on s'occupe actuellement.

Quand on pratiquera des fouilles autour de ces monuments, ainsi que S. Exc. le Ministre de l'instruction publique a bien

voulu le promettre à un ingénieur archéologue de Paris, que j'ai intéressé à leur conservation, peut-être trouvera-t-on les instruments du sacrifice.

12 septembre 1862.

JOBERT.

M. le Président fait observer qu'il y a toujours à se défier des pierres réputées druidiques de notre Morvand ou des environs. Dans cette contrée accidentée, souvent les pluies dénudent des rochers, déblaient leurs bases et font des dolmens et des menhirs, inconnus à nos pères. Il ne faut donc, en général, accepter ces indications que sous bénéfice d'inventaire.

Cependant, quand il s'agit d'une pierre qu'on environne d'un certain culte, et surtout quand au pied de cette pierre on trouve des dépôts de pièces de monnaie de différents âges et même des pièces celtiques, comme dans quelques localités, on peut plus facilement former son opinion sur ce point, et reconnaître dans ce cas un monument celtique.

SÉANCE DU 4 DÉCEMBRE.

Siégent au bureau : MM. Crosnier, *président* ; du Broc de Segange, *vice-président* ; de Rosemont, *secrétaire*, et Lhospied, *pro-secrétaire*.

Lecture et adoption du procès-verbal de la dernière séance.

M. le Président dépose sur le bureau les ouvrages offerts à la Société depuis la réunion de novembre. Ce sont :

- 1° *Mémoires* de la Société impériale d'agriculture, t. IV ;
- 2° *Mémoires* de la Société d'agriculture, sciences et arts d'Angers, 3^e vol. ;
- 3° *Réponse de M. Protat à M. Boyer, à propos des briques trouvées à Neuvy-sur-Baranjon.*

Cette découverte et la polémique qu'elle a soulevée dans le

monde savant amènent une discussion animée entre M. de Laugardière, chaud partisan du système de M. Boyer, qui veut voir là l'œuvre d'un magister gallo-romain, et MM. Crosnier, du Broc et Bornet qui, tout en admettant la possibilité de l'existence des merveilles racontées, formulent cependant quelques restrictions, et remettent leur décision jusqu'à plus ample informé.

M. du Broc, poursuivant la lecture de son ouvrage sur les faïences, soumet à l'appréciation de l'assemblée le chapitre IX, où il fait l'histoire des douze manufactures de faïence qui ont existé à Nevers.

Ce chapitre se termine par le vœu de voir l'église Saint-Genest, si malheureusement mutilée, devenir, par une restauration intelligente, et qu'elle mérite, l'un des ornements de la ville, en même temps que le centre spirituel des quartiers aujourd'hui si vivants, si actifs de la Gare des chemins de fer, du Croux, de la Taitre, du quai de Loire et du faubourg Saint-Antoine.

Ce vœu ayant toutes les sympathies de la Société, l'assemblée décide qu'il sera mentionné dans le procès-verbal.

M. de Laugardière révèle l'existence de cent cinq chartes manuscrites qui intéressent le Nivernais. Elles font partie des collections de feu M. Ern. Clerc de Landresse, bibliothécaire de l'Institut, et doivent être vendues publiquement à Paris, jeudi 11 décembre.

Il signale notamment quelques pièces d'une importance capitale; ce sont :

1^o Charte de 1222, par laquelle Mathilde, comtesse de Nevers, confirme les donations faites aux chartreux de Bellary par Hervé, son mari, comte de Nevers ;

2^o Charte de 1316, par laquelle Louis, comte de Flandre et de Nevers, assigne à Michel Pâris une rente de cinquante livres sur la boulangerie de Nevers, en récompense de la donation faite d'une maison, place et matériaux, dans la rue Torce, pour la construction de ladite boulangerie, de la halle aux draps, de celle aux cuirs, etc. ;

3° Fragment d'un registre de cens, relatif à Nevers, écriture du quatorzième siècle ;

4° *Vidimus* de l'official de Nevers, constatant que l'an 1200, Gauthier, étant évêque, et Godefroi, sénéchal de Nevers ; Hervé, comte de Nevers, et Mahaut, sa femme, ont donné à *Avantées personnes* (les moines du couvent de La Charité) un droit appelé *mala-toxa*, lequel se percevait sur les vignes des environs de La Charité ;

5° Ordonnance du roi Charles VII, au sujet de la juridiction de l'évêque et du doyen dans la ville de Nevers, 1400 ;

6° Serment que prête au pape Alexandre VII Eustache de Chéry, évêque de Nevers, au moment où il devient prieur de Saint-Révérien ;

7° Charte par laquelle l'hôpital de Saint-Ladre, près Nevers, renonce à la jouissance de la foire de Saint-Ladre, laquelle fut transférée par le comte de Nevers à Moissie, près Nevers, 1331 ;

8° Charte par laquelle Louis, comte de Flandre, de Nevers et de Rhétel confirme la cession faite par son père à la maladrerie de Saint-Ladre des héritages *seans en la paroche de Chevanon, appelez les héritaiges de la vignerie de Chevanon*, en échange de la foire qui se tenait devant ledit hôpital la veille et le jour de Saint-Ladre, 1331 ;

En bien d'autres encore dont la nomenclature serait trop longue ; mais dont l'importance n'est pas moindre, au point de vue de l'histoire locale.

M. de Laugardière termine en faisant ressortir chaleureusement l'utilité, pour ne pas dire l'indispensable nécessité, qu'il y aurait pour la ville ou les archives départementales de posséder ces chartes, véritables monuments niver nais.

L'assemblée, s'associant aux vœux de M. Laugardière, 1° exprime le vœu que la ville ou le département se rendent acquéreurs des manuscrits, au nombre de cent cinq, qui font partie de la collection Landresse, et vont être vendus, à Paris, le jeudi 21 décembre ; 2° nomme une commission, composée de M. Groslier, du Broc, de Laugardière et Bornet, chargée de faire parvenir ce vœu aux autorités départementales et mu-

municipales, et de faire valoir, par tous les moyens possibles, auprès des fonctionnaires éclairés qui dirigent les intérêts du département et de la ville, tous les motifs qui semblent devoir déterminer à faire cette acquisition, qui ne saurait s'élever à une somme extraordinaire. Peut-être serait-il possible d'obtenir ces différentes chartes pour 500 fr.

Nouvelles études sur les comtes et ducs de Nevers.

Gillet a rendu un immense service au pays, en butinant à travers les documents qui avaient échappé à la révolution et que nous n'avons plus, afin d'en composer ses notices sur les principales localités du département. On sait ce que sont devenues en partie ces pièces précieuses; on les a fait passer, il y a trente et quelques années, des combles de l'hôtel de la préfecture dans les ateliers des cartonnières. Cependant, le temps manquait à Gillet pour épurer ses recherches dans le creuset d'une saine critique, et pour compléter son travail; ses articles, quelque intéressants qu'ils soient, ne peuvent donc être acceptés que sous bénéfice d'inventaire.

Depuis quelques années les études historiques ont fait de véritables progrès; la science a marché, et sa marche a été illuminée par de nouveaux rayons, à l'aide desquels bien des nuages ont été dissipés.

On aurait donc tort maintenant si on se contentait de reproduire, sans modification, les travaux d'une époque déjà éloignée, quoique appartenant au même siècle, on s'exposerait à propager des erreurs, faute d'études plus sérieuses.

Si nous consultons l'*Art de vérifier les dates* (édit. de 1770), nous ne trouvons parmi les comtes amovibles de Nevers que deux seigneurs du nom de Guillaume, l'oncle et le neveu, l'oncle fils de Bernard, et surnommé le Pieux. Qu'on examine

les généalogies des comtes de Bourges, des comtes d'Auvergne, des marquis de Septimanie, car le fils de Bernard avait des droits dans ces différentes provinces, partout on trouvera pour successeur immédiat de Bernard son fils Guillaume-le-Pieux. L'historiographe Moreau, chargé d'initier son élève Louis XIV à cette branche de la science, ne s'est pas écarté de ces principes (1). La généalogie des comtes d'Auvergne (2) dans *Moreri*, et l'*Histoire du Bourbonnais* (3) donnent aussi Guillaume-le-Pieux comme seul fils de Bernard de ce nom; nous pourrions invoquer d'autres témoignages, contentons-nous de rappeler en passant la charte de Charles-le-Gros, par laquelle ce prince, à la prière de Guillaume-le-Pieux, et pour le repos de l'âme de son père Bernard, mort en défendant ledit Charles, concéda à la cathédrale de Saint-Cyr de Nevers les églises d'Iseure et le prieuré de Saint-Révérien (4).

Guy-Coquille et Née de La Rochelle, l'oncle, ne parlent que de Guillaume-le-Pieux; ils oublient que le comté passa à son neveu qui portait le même nom.

M. de Saintemarie et Née de La Rochelle, le neveu, qui ont avec raison corrigé Gillet dans sa chronologie des comtes héréditaires de Nevers, ont adopté ses errements pour les comtes amovibles. Parmi ces derniers on ne connaît que deux princes du nom de Guillaume, celui dont nous parlons et son neveu, fils d'Acfred, comte de Bourges. Guillaume-le-Pieux avait succédé à son père Bernard, mort en 886, et peut-être à son frère Guérin, qui mourut l'année suivante. Ce fut donc en 887, et non en 896, que Guillaume occupa, comme comte ou marquis, la province du Nivernais. Deux ans plus tard, il refusa de reconnaître l'usurpateur Eudes, qui finit par le dépouiller de ses gouvernements. Ne nous étonnons pas de rencontrer un Rathier, qui occupe sa place jusqu'en 898, sans doute comme vicomte du duc de Bourgogne.

(1) Tome XII, p. 424.

(2) Dictionnaire de MORERI, au mot *Auvergne*.

(3) Tome I^{er}, pages 196 et 197.

(4) *Id.* loc. citato.

Rathier ayant été tué en duel en 908, sur le plateau de Saint-Gildard, Guillaume reprit le comté de Nevers; l'époque de la mort de Rathier concourt avec celle d'Eudes. C'est cette nouvelle mise en possession de Guillaume, comme comte de Nevers, qui est la cause de l'erreur que nous signalons. On en fait un nouveau personnage, tandis que c'est le même qui reparait.

Nous ne voulons pas entrer dans le détail des anachronismes qu'on rencontre dans ce tableau; un seul exemple suffit : *Bernard, sous Louis-le-Bègue, 887. Louis-le-Bègue était mort en 879 et Bernard en 886.*

Guillaume-le-Pieux est porté avec la date 910. Qu'indique cette date? Est-ce sa naissance, ou son entrée en fonctions, ou sa mort? Ce n'est pas sa naissance, puisque son père est mort en 886; il ne s'agit pas de son entrée en fonctions, puisqu'il fut dépouillé de ses gouvernements en 889, et qu'il rentra dans son comté de Bourges en 893 et dans son marquisat de Nevers en 898; il ne s'agit pas non plus de sa mort, que l'*Art de vérifier les dates* porte au 6 juillet 1118. C'est donc une date prise au hasard dans sa vie, l'époque de la fondation de Cluny; il aurait fallu l'indiquer.

De Séguin à Landry, qu'on regarde comme premier comte héréditaire, il y a un laps de temps considérable; on serait porté à croire que Séguin a gouverné pendant tout ce temps, tandis que nos chroniqueurs enregistrent plusieurs princes de Bourgogne. Abordons les comtes héréditaires.

Landry est devenu comte de Nevers par suite de son mariage avec Mahaut en 992; il ne pouvait donc pas avoir ce titre en 990.

D'après l'*Art de vérifier les dates*, Guillaume I^{er} se démit en 1079, en faveur de son fils Renaud II. On trouve en effet, dans des actes, Renaud avec le titre de comte de Nevers; mais Renaud étant mort en 1089, Guillaume reprit le comté, sans doute comme tuteur de Guillaume II, son petit-fils. On n'a fait aucunement mention de Renaud II.

En 1181 on porte Pierre de Courtenay comme comte de Nevers ; il n'eut ce titre que par suite de son mariage avec Agnès de Nevers, qui eut lieu en 1184. De 1181 à 1184 le comté appartenait à Agnès, sous la tutelle de Philippe-Auguste.

On donne, comme comte de Nevers, Hervé de Donzy, de 1192 à 1221. C'est une erreur. De 1192 à 1199, le comté était l'apanage de Mahaut de Courtenay, sous la tutelle de son père. Hervé ne devint comte de Nevers qu'en 1199, par suite de son mariage avec Mahaut.

De 1241 à 1257 on a laissé un vide.

On fait régner Louis I^{er} de Flandre jusqu'en 1232, tandis qu'il est mort en 1222.

On met à la tête du comté Jean I^{er} de Bourgogne, de 1405 à 1419. Or, ce Jean, connu sous le nom de Jean-Sans-Peur, portait le titre de comte de Nevers depuis la mort de Louis III, son aïeul ; il fit en 1400 sa joyeuse entrée dans sa ville ; mais, en 1401, par suite d'arrangements, les comtés de Nevers, de Rhétel et autres seigneuries furent attribués à Philippe, troisième fils de Philippe-le-Hardi. Il fit sa joyeuse entrée à Nevers en novembre 1405, après la mort de sa mère (1). On a complètement oublié ce prince ; il mourut en 1415, et non en 1419. C'est donc en 1415, et, non en 1420 qu'il faut fixer la tutelle de Bonne d'Artois, pendant la minorité de ses enfants.

En 1424, au mois de novembre, Bonne d'Artois épousa Philippe-le-Bon, qui continua la tutelle de Charles et de Jean jusqu'à leur majorité, c'est-à-dire en 1435.

Gillet aurait dû indiquer cette époque, au lieu de 1425, ou bien mettre Charles en nom dès la mort de son père, s'il ne voulait pas faire mention de sa minorité.

Nous aurions encore plusieurs erreurs de dates à signaler, mais c'en est assez pour motiver nos réclamations. Nous allons, au reste, essayer de tout rectifier dans le tableau chronologique et généalogique qui va suivre.

(1) *Archives de Nevers*, tome II, p. 142.

**Tableau généalogique des comtes et ducs
de Nevers (1).**

COMTES AMOVIBLES.

ROBERT-LE-FORT (865), duc de France et de Neustrie, comte d'Auxerre, de Paris, de Nevers, d'Orléans, du Maine et d'Anjou, avait épousé Adelaïs, fille de Louis-le-Débonnaire. Il eut de ce mariage :

1^o Eudes, duc de France, couronné en 888 roi de France et de Bourgogne; — 2^o Robert, duc de France et de Bourgogne, roi en 922; — 3^o Richilde, qui épousa Richard, comte de Champagne.

L'abbé HUGUES (867), frère de Robert-le-Fort, lui succéda dans ses charges; Eudes et Robert étaient trop jeunes pour remplacer leur père. L'abbé Hugues se démit en 877.

BERNARD DE POITIERS (877 + 886) (2), marquis de Nevers, comte de Bourges et d'Auvergne, épousa en premières noces Lieutegarde, dont il n'eut point d'enfants, et en deuxièmes noces Ermengarde, fille de Guérin, comte d'Auvergne, de Macon, de Châlons, marquis de Bourgogne. Il eut de ce mariage :

1^o Guérin, qui mourut sans enfants; — 2^o Guillaume-le-Pieux; — 3^o Adalvis ou Adélinde, qui épousa Acfred I^{er}, comte de Bourges, et eut pour enfants : 4^o Acfred II, qui défendit Nevers contre Raoul; — 2^o Bernard; — 3^o Guillaume.

Bernard, duc et marquis de Septimanie, était le troisième du nom; son père aurait été excommunié au concile de

(1) Nous ne prétendons pas que la province du Nivernais n'ait eu aucun seigneur ou gouverneur particulier avant ceux dont nous allons donner la suite, car nous savons, par les titres les plus anciens, que saint Arigle, avant de monter sur le siège épiscopal de Nevers, avait été gouverneur de cette contrée.

(2) Les chiffres précédés d'une croix indiquent les années de la mort.

Troyes (1). Il n'eut qu'un fils, Guillaume-le-Pieux, qui lui succéda immédiatement; c'est à tort qu'on porte Guillaume en 898 seulement. Ce prince, après avoir été privé de ses dignités, reprit le comté à cette époque.

GUÉRIN (886).

GUILLAUME I^{er}, dit le PIEUX (887), comte et marquis de Nevers, comte de Bourges et d'Auvergne, duc d'Aquitaine et prince de Bourgogne, épousa Ingelberge. — Il n'eut point d'enfants.

RATHIER (893 + 898), vicomte de Richard, duc de Bourgogne.

GUILLAUME I^{er} (898 + 918) reparait comme comte de Nevers.

SEGUIN I^{er} (918), au nom de Richard-le-Justicier.

RICHARD eut d'Adélaïde, sa femme :

1^o Raoul, qui fut élu roi de France; — 2^o Hugues-le-Noir; — 3^o Bozon; — 4^o Ermengarde, mariée à Giselbert.

GUILLAUME II (922), neveu de Guillaume-le-Pieux, lui succéda; il était fils d'Actred et d'Adélinde.

GEOFFROY (930), RODOLPHE (947), SEGUIN II (960).

Ces trois comtes, dont on ne trouve que le nom, semblent n'avoir été que les vicomtes des ducs de Bourgogne.

En 938, le duché de Bourgogne fut divisé entre trois compétiteurs :

1^o Hugues-le-Noir, fils de Richard, mort sans enfants;

2^o Hugues-le-Blanc, ou l'abbé, fils du roi Robert, duc de France et de [Neustrie, comte de Paris et] d'Anjou, épousa Edélinde ou Edwige, sœur de l'empereur Othon. Il eut de ce mariage :

1^o Hugues-le-Grand, dit Capet; — 2^o Otton; — 3^o Henry-le-Grand; — 4^o Emma, qui épousa Richard I^{er}, duc de Normandie.

(1) Voir MORISSE, t. XII, p. 244.

3^e Giselbert, épousa Ermengarde, fille de Richard-le-Justicier. Il eut de ce mariage :

1^{er} Leudgarde, femme d'Otton ; — 2^e Verra, mariée à Robert, comte de Troyes.

OTTON (956 + 965), succède à Hugues-le-Blanc, son père, en 956 ; il n'eut point d'enfants de Leudgarde, fille de Giselbert.

HENRI-LE-GRAND (965 + 969), épousa Gerberge, veuve d'Adalbert, roi d'Italie, et adopta son fils :

Otton-Guillaume, qui fut pourvu par son père adoptif du comté de Nevers.

Gerberge pouvait avoir quelques droits sur le Nivernais, étant arrière-petite-fille, par sa mère, de Richard-le-Justicier.

COMTES HÉRÉDITAIRES.

Maison de Nevers.

OTTON-GUILLAUME (987 + 1027), comte de Nevers, devint plus tard comte de Bourgogne. Il épousa Ermentrude de Roucy. Il eut de ce mariage :

1^{er} Guy, comte de Mâcon ; — 2^e Renaud, comte de Bourgogne ; — 3^e Bernon, archidiacre de Langres ; — 4^e Mahaut, qui épousa Landry ; — 5^e Agnès, qui épousa en premières nocces Guillaume-le-Grand, comte de Poitiers, et en deuxièmes nocces Geoffroy-Martel, comte d'Anjou ; — 6^e Gerberge ou Gersande, femme de Guillaume II, comte de Provence.

En 992, Otton donna sa fille Mahaut en mariage à Landry, avec les comtés de Nevers et d'Auxerre ; il continua cependant à prendre le titre de comte de Nevers.

LANDRY (992 + 1028), seigneur de Maërs ou Metz-le-Comte et de Monceaux, devint comte de Nevers et d'Auxerre en 992 par son mariage avec Mahaut, fille d'Otton-Guillaume. Il eut de ce mariage :

4° Renaud de Nevers qui, dès 1045, du vivant de son père, prenait le titre de comte de Nevers ; — 2° Bodo, que les auteurs de l'*Art de vérifier les dates* nomment Eudes, lequel épousa Elisabeth d'Anjou, fille de Foulques-Nerra, et devint la tige des comtes de Vendôme ; — 3° Landry, seigneur de Monceaux ; — 4° Guy, surnommé le Petit-Bourguignon, mort en 1035 ; — 5° Robert.

RENAUD I^{er} DE NEVERS (1028 + 1040), comte de Nevers et d'Auxerre ; il épousa Adelaïde de France, fille du roi Robert. Il eut de ce mariage :

1° Guillaume I^{er} de Nevers ; — 2° Henry ; — 3° Guy, religieux à La Chaise-Dieu ; — 4° Robert, tige de la maison de Craon.

GUILLAUME I^{er} DE NEVERS (1040 + 1100), comte de Nevers et d'Auxerre, eut encore le comté de Tonnerre, en 1045, par son mariage avec Hermengarde, fille de Renaud I^{er}, comte de Tonnerre et de Bar-sur-Seine. Il eut de ce mariage :

1° Renaud II de Nevers ; — 2° Robert, qui fut évêque d'Auxerre en 1076, mort en 1096 ; — 3° Guillaume, comte de Tonnerre ; — 4° Sibylle, qui épousa Hugues I^{er}, duc de Bourgogne ; — 5° Ermengarde, femme de Hubert, vicomte du Maine ; — 6° Helvise, femme de Guillaume, comte d'Evreux, mort en 1114.

Il abdiqua en 1079, mais il continua à porter le titre de comte de Nevers.

RENAUD II DE NEVERS (1079 + 1089), comte de Nevers et d'Auxerre, par suite de l'abdication de son père, épousa en premières noces Ide-Raimonde, fille d'Artaud, comte de Lyon, de laquelle il eut :

Ermengarde, qui épousa Miles, seigneur de Courtenay.

Renaud épousa en deuxième noces Agnès de Beaugency, qui lui donna :

1° Guillaume II de Nevers ; — 2° Robert, vicomte de Ligny-le-Châtel.

GUILLAUME I^{er} (1089 + 1100), reprend le comté comme tuteur de son petit-fils.

GUILLAUME II DE NEVERS (1100 † 1148), comte de Nevers, d'Auxerre, puis plus tard de Tonnerre. Il épousa Adélaïde, dont il eut :

1^o Guillaume III de Nevers ; — 2^o Renaud, comte de Tonnerre, qui mourut sans enfants, et laissa son comté de Tonnerre à Guillaume III, son frère. — 3^o Anne, qui épousa Guillaume VI, comte d'Auvergne.

En 1147, Guillaume II, abdiqua pour se faire chartreux (1).

GUILLAUME III DE NEVERS (1147 † 1161), comte de Nevers, d'Auxerre et de Tonnerre, épousa Ide de Carinthie. Il eut de ce mariage :

1^o Guillaume IV ; — 2^o Guy ; — 3^o Renaud, comte de Tonnerre, qui mourut sans enfants, en 1194, et laissa le comté de Tonnerre à Agnès de Nevers, sa nièce ; — 4^o Ermengarde.

Il suivit Louis-le-Jeune à la croisade, et y perdit son frère Renaud, comte de Tonnerre (2).

GUILLAUME IV DE NEVERS (1161 † 1168), comte de Nevers et d'Auxerre, épousa Eléonore, comtesse de Saint-Quentin, dont il n'eut pas d'enfants. Il mourut en Palestine et laissa son frère pour successeur.

GUY DE NEVERS (1168 † 1176), comte de Nevers et d'Auxerre, épousa Mahaut de Bourgogne, fille unique de Raimond de Bourgogne, et veuve d'Eudes III, seigneur d'Issoudun (3). Il eut de ce mariage :

1^o Guillaume V ; — 2^o Agnès, qui épousa Pierre de Courtenay en 1184.

GUILLAUME V DE NEVERS, sous la tutelle de Mahaut (1176 † 1181), comte de Nevers et d'Auxerre, n'a pas été marié ; il laissa pour unique héritière sa sœur Agnès.

(1) On avait voulu, en 1147, associer Guillaume II à la régence de Suger. (MOREAU tom. XIII, p. 494.)

(2) MOREAU, tom. XVI, p. 590.

(3) Guy fut fait prisonnier par Hugues III, duc de Bourgogne. (MOREAU, tom. XVI, p. 590.)

ROBERT DE DREUX (1181), quatrième époux de Mahaut (1), prend le titre de comte de Nevers, sans cependant avoir la tutelle d'Agnès.

AGNÈS DE NEVERS, sous la tutelle de Philippe-Auguste, depuis 1181 jusqu'en 1184, comtesse de Nevers et d'Auxerre.

*Maisons de Courtenay, de Donzy, de Forest, de Châtillon
et de Bourbon.*

PIERRE DE COURTENAY (1184 † 1218), devint comte de Nevers et d'Auxerre par son mariage avec Agnès de Nevers; il fut comte de Tonnerre en 1191, puis empereur de Constantinople en 1217, à la mort de Henry, frère de Baudoin de Flandre. Il eut d'Agnès :

Mahaut de Courtenay, unique héritière.

Devenu veuf en 1192, Pierre épousa en secondes noces Yolande de Flandre.

De 1192 à 1199, Pierre conserva le comté comme tuteur de Mahaut, sa fille.

MAHAUT DE COURTENAY, sous la tutelle de son père (1192). En 1199, Pierre de Courtenay, en guerre avec Hervé IV, baron de Donzy, fut battu près de Saint-Laurent-l'Abbaye et fait prisonnier; il n'obtint sa liberté qu'en donnant à Hervé Mahaut, sa fille, en mariage et le comté de Nevers pour dot.

HERVÉ DE DONZY (1199 † 1223), baron de Donzy, comte de Gien, seigneur de Cosne, de Saint-Agnan en Berry, de Châtel-Censoy, de Montmirail, d'Alluye, de Brou, d'Authou et de Basoche, dans le Petit-Perche, devint, par son mariage avec Mahaut de Courtenay, comte de Nevers et, à la mort de Pierre de Courtenay, en 1218, comte d'Auxerre et de Tonnerre. Il eut de Mahaut, pour unique héritière :

(1) Elle avait épousé en troisièmes noccs Pierre d'Alsace, auquel elle avait survécu.

Agnès de Donzy, qui épousa, en 1224, Guy de Châtillon, comte de Saint-Pol. Agnès mourut en 1233, et Guy, son époux, en 1236. Ils laissèrent deux enfants en bas âge, Gaucher et Yolande de Châtillon, qui héritèrent de leurs droits sur les comtés de Nevers, Auxerre et Tonnerre et sur la baronnie de Donzy.

MAHAUT DE COURTENAY, veuve de Hervé de Donzy (1223), épousa en secondes nocces, en 1226, Guy, comte de Forest, dont elle n'eut point d'enfants.

GUY, comte de Forest (1226 † 1241); il devint, par son mariage avec Mahaut, comte de Nevers, d'Auxerre, de Tonnerre, et baron de Donzy, comme tuteur des enfants de Agnès de Donzy.

MAHAUT DE COURTENAY, veuve de Guy de Forest (1241 † 1257), comtesse de Nevers, d'Auxerre et de Tonnerre, gouverna par elle-même ses comtés à la mort de son époux; cependant, la même année, elle abandonna à son petit-fils, Gaucher de Châtillon, le comté de Nevers, ne se réservant que les comtés d'Auxerre et de Tonnerre (1).

GAUCHER DE CHATILLON (1241 † 1250), baron de Donzy et seigneur des dépendances de cette baronnie, devint comte de Nevers après l'abandon que lui fit de ce comté Mahaut, son aïeule. Il périt à la Massoure, sans avoir eu d'enfants de Jeanne de Boulogne, fille de Philippe de France, qu'il avait épousée en 1236, et laissa ses biens à sa sœur Yolande, épouse d'Archambault IX, sire de Bourbon.

ARCHAMBAULT DE BOURBON (1250 † 1250), sire de Bourbon, devint, par suite de son mariage avec Yolande de Châtillon, comte de Nevers et baron de Donzy. Ils eurent pour enfants :

1° Agnès de Bourbon, mariée à Jean de Bourgogne, fils puîné de Hugues IV; Agnès eut en partage la seigneurie de Bourbon, que leur fille unique, Béatrix, porta en dot à Robert de France, fils de saint

(1) Elle abdiqua en 1241 en faveur de Gaucher de Châtillon, son petit-fils. Il est faux qu'elle se fit religieuse à Fontevrant. (Monreau, tome XVI, p. 532.)

Louis, tige de la maison royale de Bourbon ; — 2^e Mahaut de Bourbon qui épousa Eudes, fils aîné du même Hugues IV, duc de Bourgogne.

Ils moururent l'un et l'autre en Chypre, la même année, sans jouir de l'héritage de Gaucher.

Maisons de Bourgogne et de France.

EUDES DE BOURGOGNE (1250 + 1269), comte de Nevers et baron de Donzy, par son mariage avec Mahaut de Bourbon, devint comte d'Auxerre et de Tonnerre à la mort de la vieille comtesse Mahaut de Courtenay en 1257. Il eut de son épouse, Mahaut de Bourbon :

1^o Yolande de Bourgogne ; — 2^o Agnès ou Alix, deuxième femme de Jean de Chalon, sieur de Rochefort, auquel elle porta le comté d'Auxerre ; — 3^o Marguerite, qui eut en partage le comté de Tonnerre ; elle épousa Charles I^{er} d'Anjou, roi de Sicile, décédé en 1285, et mourut en odeur de sainteté, sans postérité, le 5 septembre 1308.

YOLANDE DE BOURGOGNE, sous la tutelle de son père (1262),

JEAN - TRISTAN DE FRANCE, quatrième fils de saint Louis (1265 + 1270), comte de Nevers et baron de Donzy, par son mariage avec Yolande de Bourgogne, dont il n'eut point d'enfants.

YOLANDE DE BOURGOGNE, veuve de Tristan (1270), comtesse de Nevers et baronne de Donzy, épousa en secondes noces, en 1271, Robert de Flandre.

Maison de Flandre.

ROBERT DE FLANDRE, dit de Béthune, veuf de Catherine d'Anjou (1271 + 1322), devint comte de Nevers et baron de Donzy par son mariage avec Yolande de Bourgogne, qu'il fit étrangler en 1280, sous prétexte qu'elle avait empoisonné Charles, qu'il avait eu d'un premier mariage. Il avait eu d'elle :

1^o Louis 1^{er}, dit de Nevers; — 2^o Robert, dit de Cassel, mort en 1334; — 3^o Jeanne, mariée à Enguerrand de Couci; — 4^o Yolande, femme de Gauthier d'Enghien; — 5^o Mathilde, femme de Mathieu de Lorraine.

LOUIS 1^{er} DE FLANDRE, dit DE NEVERS (1) sous la tutelle de son père (1280), comte de Nevers et baron de Donzy à la mort de sa mère. En 1290 il épousa Jeanne de Rhétel, et réunit par ce mariage Rhétel à ses autres seigneuries. Il eut de sa femme :

1^o Louis II, dit Crécy; — 2^o Jeanne, qui épousa Jean de Montfort, duc de Bretagne.

Le même LOUIS 1^{er}, devenu majeur (1292 + 1321).

LOUIS. II DE CRÉCY (1321 + 1346), comte de Flandre, de Nevers, de Rhétel et baron de Donzy, avait épousé en 1320 Marguerite de France, fille de Philippe-le-Long, dont il eut :

Louis III, fils unique, né le 25 novembre 1330.

Marguerite devint plus tard comtesse de Bourgogne et d'Artois.

LOUIS III DE MALE (1346 + 1384), comte de Flandre, de Nevers, de Rhétel et baron de Donzy, épousa en 1347 Marguerite de Brabant, dont il eut, pour unique héritière :

Marguerite de Flandre, qui épousa à l'âge de sept ans Philippe de Rouvre, dernier duc de l'ancienne maison de Bourgogne; il n'était lui-même âgé que de onze ans; ce mariage eut lieu le 1^{er} juillet 1357. Leur âge ne leur permit pas de cohabiter ensemble, et Philippe mourut en novembre 1364, laissant une jeune veuve de onze ans. En 1369, le 19 juin, elle épousa en secondes nocces Philippe de France, fils du roi Jean; il fut surnommé le Hardi et obtint le duché de Bourgogne. Louis III donna à sa fille pour dot les comtés de Nevers et de Rhétel et la baronnie de Donzy. Le Nivernais passa ainsi à la maison de France-Bourgogne.

(1) Louis 1^{er} ne compte pas parmi les comtes de Flandre, parce que son père Robert vécut jusqu'en 1332; ce fut Louis II qui succéda à son aïeul.

En 1382 Louis succéda à Marguerite de France, sa mère, dans les comtés de Bourgogne et d'Artois, et mourut en 1384.

Maison de France-Bourgogne.

PHILIPPE-LE-HARDI, fils du roi Jean (1384), déjà duc de Bourgogne, devint, par son mariage avec Marguerite de Flandre, veuve de Philippe, dernier duc de Bourgogne, comte de Bourgogne, d'Artois, de Flandre, de Nevers, de Rhétel et baron de Donzy. Il eut de Marguerite :

1° Jean, né en 1374, assassiné à Montreuil le 40 septembre 1419 ; — 2° Antoine, comte de Rhétel, puis duc de Brabant, tué à la bataille d'Azincourt le 25 novembre 1415 ; — 3° Philippe, né en 1389, tué à la bataille d'Azincourt ; — 4° Marguerite, née en 1374, épousa Guillaume de Bavière, comte de Hollande ; — 5° Catherine, née en 1378, épousa Léopold III, duc d'Autriche ; — 6° Bonne, née en 1379, épousa Jean, duc de Bourbon ; — 7° Marie, née en 1386, épousa Aimé VIII, duc de Savoie.

JEAN-SANS-PEUR (1393), portait le titre de comte de Nevers avant le partage, qui eut lieu en 1404 avec ses frères. Dès 1393, il vint à Nevers, mais son entrée solennelle n'eut lieu qu'en 1400. En 1385, le 9 avril, il avait épousé Marguerite de Bavière, qui mourut le 13 janvier 1426. Il eut de ce mariage :

1° Philippe-le-Bon, né en 1396, mort en 1467 ; — 2° Marguerite, qui épousa en premières noces Louis Dauphin de France et en secondes Arthur de Bretagne ; — 3° Marie, qui épousa en 1406 Adolphe, duc de Clèves (1), — 4° Catherine, mariée en 1410 au comte de Guise, fils de Louis d'Anjou ; — 5° Isabelle, qui épousa Olivier de Châtillon ; — 6° Jeanne, dont on ne connaît que le nom ; — 7° Anne, mariée en 1423 au duc de Bedford ; — 8° Agnès, qui épousa en 1425 Charles de Bourbon.

PHILIPPE DE BOURGOGNE (1401 † 1415) a eu en partage Nevers, Donzy et Rhétel. Il épousa en 1409 Isabelle de Coucy,

(1) Ailleurs il est nommé *Alfonse*.

morte sans enfants en 1411. Le 20 juin 1413, il épousa en secondes noccs Bonne d'Artois, fille aînée de Philippe, comte d'Eu, de laquelle il eut :

1° Charles, né en 1414 ; — 2° Jean, dit de Clamecy, né en 1418, le jour même de la mort de son père.

Tutelle de BONNE D'ARTOIS (1415 + 1425). En 1418, elle acheta la baronnie de Luzy, qui fut unie au Nivernais, et épousa en 1424 le neveu de son premier mari, Philippe-le-Bon, avec lequel elle n'eut point d'enfants.

Tutelle de PHILIPPE-LE-BON, de 1424 à 1435 ; il prend le titre de comte de Nevers comme tuteur des enfants de Bonne d'Artois.

CHARLES DE BOURGOGNE (1435 + 1464), entre en possession de ses droits. En 1450, le titre de pair de France lui est confirmé par Charles VII. En 1456, il épousa Marie d'Albret, fille aînée de Charles, sire d'Albret, de laquelle il n'eut point d'enfants.

JEAN DE BOURGOGNE, dit DE CLAMECY (1464 + 1491), succéda à son frère. En 1435 il épousa en premières noccs Jacqueline d'Ailly, dont il eut :

1° Philippe, mort en bas âge ; — 2° Elisabeth, qui épousa Jean II, duc de Clèves, père d'Engilbert.

En 1475, il épousa en secondes noccs Paule de Bretagne, dont il n'eut point d'enfants.

En 1479, en troisièmes noccs, Françoise d'Albret, dont il eut :

Charlotte, qui s'unit, en 1594, à Jean d'Albret, seigneur d'Orval.

Maisons d'Albret et de Clèves.

JEAN D'ALBRET (1491), comte de Dreux, sire d'Orval, prend le titre de comte de Nevers, comme gendre de Jean de Bourgogne, par son mariage avec Charlotte de Bourgogne. Il eut de ce mariage :

1^o Marie, qui épousa Charles de Clèves; — 2^o Hélène, fiancée à Louis de Clèves; — 3^o Charlotte, qui devint baronne de Donzy en 1525.

ENGILBERT DE CLÈVES (1491 + 1506), petit-fils, par sa mère Elisabeth, de Jean de Bourgogne, porta le titre de comte de Nevers en même temps que Jean d'Albret. Il avait épousé Charlotte de Bourbon-Vendôme. Il eut de ce mariage :

1^o Charles de Clèves, — 2^o Louis, comte d'Auxerre; — 3^o François.

Les débats entre Jean d'Albret et Engilbert de Clèves durèrent jusqu'en 1504. Il y eut alors un arrêt de Louis XII, qui ordonna que les deux fils d'Engilbert épouseraient Marie et Hélène d'Albret.

CHARLES DE CLÈVES (1506 + 1521), épousa Marie d'Albret, et jouit seul du comté, par la mort d'Hélène d'Albret, qui eut lieu avant son mariage avec Louis de Clèves. Il eut de son mariage avec Marie d'Albret :

François de Clèves.

MARIE D'ALBRET (1521 + 1549), gouverne en son nom propre et comme tutrice de François de Clèves, son fils.

DUCS.

FRANÇOIS I^{er} DE CLÈVES (1537), prenait aussi le titre de comte d'Auxerre (1); il vit son comté de Nevers érigé en 1539 en duché-pairie. A la mort de Claudine de Foix le Donziais fut réuni au Nivernais en 1549. François épousa, en 1538, Marguerite de Bourbon-Vendôme. Il eut de ce mariage :

1^o François II; — 2^o Jacques; — 3^o Henriette; — 4^o Catherine, mariée à Antoine de Croy, — 5^o Marie, épouse de Henri de Bourbon, prince de Coudé; — 6^o Henri, mort sans alliance.

FRANÇOIS II DE CLÈVES (1562 + 1563) épousa Marie de Bourbon de Montpensier, dont il n'eut point d'enfants.

(1) Sa mère, cependant, continua à jouir de tous ses droits.

JACQUES DE CLÈVES (1563-1564), épousa Diane de La Marck, fille du duc de Bouillon, dont il n'eut point d'enfants.

HENRIETTE DE CLÈVES (1564), duchesse de Nevers, de Rhétel et de Donzy; le comté d'Auxerre fut réuni à la couronne.

Maison de Gonzagues.

LOUIS DE GONZAGUES (1565), troisième fils de Frédéric, duc de Mantoue, seigneur de La Guierche, de Touancey, de Château-Gonthier, baron de Sénonche et de Brézolle, devint duc de Nevers, de Donzy et de Rhétel, par son mariage avec Henriette de Clèves. Il eut de ce mariage :

1^o Frédéric de Nevers, né le 44 mars 1573, mort le 22 avril 1574 ; —
2^o François, né le 47 septembre 1576, mort le 45 juillet 1580 ; —
3^o Charles, né en 1580 ; — 4^o Catherine, née le 21 janvier 1568, laquelle épousa Henri d'Orléans, duc de Longueville, et mourut le 45 décembre 1629 ; — 5^o Henriette, née le 3 septembre 1574, laquelle épousa en 1599 Henri de Lorraine, duc de Mayenne.

Louis de Gonzagues fut aussi gouverneur de Champagne.

HENRIETTE DE CLÈVES (veuve en 1595-1601).

CHARLES I^{er} DE GONZAGUES (1601-1637), héritier des seigneuries de son père depuis 1595, devint, à la mort de sa mère, duc de Nevers, de Donzy et de Rhétel. Il épousa en 1604 Catherine de Lorraine, fille de Charles, duc de Mayenne. Il eut de ce mariage :

1^o François, duc de Rhételois, né en 1606, mort le 3 octobre 1622 ; —
2^o Charles, né en 1609, épousa sa cousine Marie de Gonzagues, et mourut avant son père, en 1631, laissant pour héritier Charles, âgé de deux ans, et Eléonore, qui devint impératrice d'Autriche, par son mariage avec Ferdinand III ; — 3^o Ferdinand, duc de Mayenne, mort jeune en 1634 ; — 4^o Louise-Marie, née vers 1612, laquelle épousa en premières noces Ladislas VI, roi de Pologne, mort en 1646, et en deuxièmes noces, Casimir, roi de Pologne, en 1649 ; elle mourut en 1667, le 40 mai ; — 5^o Anne, née vers 1616, épousa en 1645 Edouard de Ba-

vière, comte palatin du Rhin, mort en 1663 ; elle mourut le 6 juillet 1684 ; — 6^e Bénédicte, née en 1617, abbesse d'Avenay, morte à Paris le 21 septembre 1637.

En 1627, son fils Charles devint duc de Mantoue et de Montferrat. Il fut, comme son père, gouverneur de Champagne.

MARIE DE GONZAGUES, comme tutrice de Charles, petit-fils du précédent (1637).

CHARLES III DE GONZAGUES (1650 + 1665), duc de Mantoue, Montferrat, Nevers, Rhétel, Donzy, épousa Isabelle-Claire d'Autriche, fille de Léopold, archiduc d'Autriche. Il eut de ce mariage :

Charles IV, dernier duc de Mantoue, mort le 5 juillet 1708.

Charles III vendit le Nivernais et le Donziais, par contrat du 11 juillet 1659, au cardinal Mazarin.

Mazarin et maison de Mancini.

Le cardinal MAZARIN (1659 + 1661). Il obtint, en octobre 1660, de nouvelles lettres confirmatives pour le Nivernais en duché-pairie.

PHILIPPE-JULIEN MAZARINI-MANCINI, né vers 1641 (1661 + 1707), héritier du cardinal, son oncle, à condition qu'il joindrait à ses armes et à son nom les armes et le nom de Mazarini, épousa Diane-Gabrielle de Damas de Thiange, dont il eut :

1^o Philippe-Jules-François, né le 4 octobre 1676 ; — 2^o Jacques-Hippolyte, marquis de Mancini, né le 2 mars 1690, il épousa en 1725 Anne-Louise de Noailles ; — 3^o Diane-Gabrielle-Victoire, qui épousa le prince de Chimay ; — 4^o Diane-Adélaïde-Philippe, qui épousa, le 4^o août 1707, Louis-Armand, duc d'Estrées, morte sans enfants le 16 juillet 1723.

Mazarini-Mancini fut gouverneur et lieutenant-général du Nivernais, de La Rochelle et du pays d'Aunis ; capitaine-lieutenant de la première compagnie des mousquetaires.

PHILIPPE-JULES-FRANÇOIS MAZARINI-MANCINI (1707 + 1769), duc de Nevers, pair de France, devint en 1709, par son mariage avec Marie-Anne Spinola, grand d'Espagne, prince du Saint-Empire et prince de Vergagne (1). Il eut de son épouse :

Louis-Jules-Barbon, né à Paris en 1716 (2).

En 1730, Philippe se démit du duché-pairie du Nivernais, en faveur de son fils; il conserva cependant le titre de duc de Nevers.

LOUIS-JULES-BARBON MAZARINI-MANCINI (1730 + 1798), après la démission de son père, il prit le titre de duc de Nivernais. Il épousa le 17 décembre 1730 Hélène-Angélique-Françoise Phélippeaux de Pont-Chartrain, qui mourut en 1782 sans lui laisser d'enfants.

Sa deuxième femme fut Marie-Thérèse de Brancas, veuve du comte de Rochefort, qui ne survécut que vingt-six jours à cette union.

GÉNÉALOGIE DES BARONS DE DONZY,

DONT LE DERNIER, HERVÉ IV, DEVINT COMTE DE NEVERS EN 1199.

GEOFFROY DE SEMUR (1020 + 1030), fils de Geoffroy I^{er} de Semur et de Mahaut de Châlons, devint baron de Donzy et plus tard seigneur de Saint-Agnan-en-Berry. Il eut de Mahaut :

1^o Eudes ; — 2^o Hervé I^{er} ; — 3^o Savaric, qui épousa Elisabeth de Vergy et devint la souche de l'illustre maison de ce nom.

EUDES (1030 + 1060) partagea avec Hervé, son frère, les droits sur la baronnie de Donzy et la seigneurie de Saint-Agnan. Il eut un seul fils, qui suit :

(1) Il était aussi, comme son père, capitaine-lieutenant de la première compagnie des mousquetaires.

(2) Le prénom de *Barbon* lui vient de son parrain Barbon Morosini, ambassadeur de Venise en France.

GEOFFROY II (1060 + 1077) succéda aux droits de Eudes, son père; mais, étant mort sans enfants, il laissa tout l'héritage à son oncle.

HERVÉ I^{er} (1077 + 1093), baron de Donzy, seigneur de Saint-Agnan et de Châtel-Censoy. En 1080, il devint comte de Châlons. Il eut pour enfants :

1^{er} Geoffroy III; — 2^e Hervé II, seigneur de Saint-Agnan et de Châtel-Censoy; — deux autres enfants morts en bas âge.

GEOFFROY III (1093 + 1113), comte de Châlons et baron de Donzy. En 1112, il vendit son comté de Châlons. Il n'eut point d'enfants. En 1113, il se fit religieux et laissa à son frère la baronnie de Donzy.

HERVÉ II (1113 + 1120), baron de Donzy, seigneur de Saint-Agnan et de Châtel-Censoy. Il eut :

1^{er} Geoffroy IV; — 2^e Agnès, qui épousa Sulpice d'Amboise.

GEOFFROY IV (1120 + 1158), baron de Donzy, seigneur de Saint-Agnan et de Châtel-Censoy. Cosne et Gien firent aussi partie de ses seigneuries. On ignore, pour lui comme pour ses prédécesseurs, les alliances contractées. Il eut trois enfants :

1^{er} Hervé III, comte de Gien; — 2^e Gauthier, qui ne contracta point d'alliance; — 3^e Adelaïce, que d'autres nomment Mahaut, laquelle épousa Etienne de Sancerre en 1153.

HERVÉ III (1158 + 1187), comte de Gien, baron de Donzy, seigneur de Saint-Agnan, de Châtel-Censoy, de Cosne, devint plus tard, par suite de son mariage avec Mahaut-Goeth, seigneur de Montmirail, d'Alluye, de Brou, d'Authou, de Basoche. Il eut de Mahaut :

1^{er} Guillaume, dit Goeth; — 2^e Philippe; — 3^e Hervé IV; — 4^e Geoffroy, qui se fit religieux à La Charité-sur-Loire; — 5^e Renaud, seigneur de Montmirail et Alluye; — 6^e Bernard.

GUILLAUME, dit GOETH (1187), mort sans alliance au siège d'Acre en 1191.

PHILIPPE (1191 + 1194), d'abord seigneur de Gien, devint baron de Donzy à la mort de son frère Guillaume ; il épousa Alix de Cours-les-Barres, dont il n'eut point d'enfants.

HERVÉ IV (1194), devint comte de Nevers en 1199 par son mariage avec Mahaut de Courtenay.

SÉPARATION DU DONZIAIS

ET DU NIVERNAIS.

Le Donziais avait été réuni au Nivernais, par suite du mariage d'Hervé avec Mahaut de Courtenay en 1199. Après trois siècles, cette baronie en fut de nouveau séparée, pour quelques années seulement.

En 1491, Françoise d'Albret, veuve de Jean de Bourgogne, eut Donzy pour douaire ; elle y mourut en 1521.

Nous avons rappelé l'arrêt de Louis XII qui, pour mettre un terme aux querelles relatives à la possession du comté de Nevers, entre Jean d'Albret et Engilbert de Clèves, avait ordonné que les deux fils d'Engilbert épouseraient les deux filles de Jean. Cet arrangement ne laissait rien à Charlotte d'Albret. Charlotte réclama, et, après bien des contestations, on dut lui céder le Donziais et Rhétel.

En 1525, *Odet de Foix* devint baron de Donzy comme époux de Charlotte d'Albret. De ce mariage naquirent : 1^o Gaston de Foix ; 2^o Claudine.

En 1528, Gaston de Foix succéda à son père et mourut sans enfants (1).

En 1538, Claudine de Foix succéda à son frère ; elle avait épousé Guy de Laval, dont elle devint veuve après quelques années.

[1] Certains auteurs le nomment Henri et non Gaston.

En 1543, Claudine de Foix épousa Charles de Luxembourg.

En 1549, elle mourut sans postérité.

En 1552, par arrêt du parlement, le Donziais fut réuni au Nivernais pour ne plus en être séparé.

CROSNIER ,

Président de la société nivernaise.



TABLE DES MATIÈRES.

| | Pages. |
|--|--------|
| Liste des membres qui composent la Société. | 1 |
| SÉANCE DU 2 FÉVRIER 1857. | 1 |
| Les Oiseaux et les Fleurs, ouvrage offert par M. de Gaillon. . | 1 |
| Croix auxerroise. | 1 |
| Denier rare de Guillaume, comte de Nevers. | 1 |
| Divers objets trouvés à Nevers dans des démolitions de la rue
Saint-Genest. | 2 |
| <i>Triplus Thomæ a Kempis</i> , par un religieux de Nevers. . . | 2 |
| SÉANCE DU 23 AVRIL 1857. | 3 |
| <i>Hagiologie nivernaise</i> . — Discours préliminaire. | 3 |
| Proposition de M. du Broc pour compléter ce travail. . . . | 4 |
| Fontaine pétrifiante près de Nevers. | 4 |
| SÉANCE DU 14 MAI 1857. | 4 |
| Situation financière de la Société. | 4 |
| Correspondance. | 4 |
| Ouvrages offerts. | 5 |
| Proposition de l'ouverture d'un concours annuel. | 6 |
| Élections triennales. — Composition du bureau. | 6 |
| SÉANCE DU 18 JUIN 1857. | 7 |
| Tombeaux découverts dans les fouilles de la rue Saint-Genest. —
Observations sur le type des corps qu'on y rencontre. . . | 7 |
| Types du Morvand. | 8 |
| Objets divers trouvés dans ces tombeaux. | 8 |
| SÉANCE DU 9 JUILLET 1857. | 8 |
| Machine typographique inventée par M. Clément, curé de Châ-
tillon-en-Bazois. | 8 |

| | Pages. |
|--|--------|
| Réglement pour les concours à établir. | 9 |
| Programme des questions mises au concours. | 11 |
| Lettre de M. de Magniot, préfet de la Nièvre, relative à l'inventaire mobilier de François de Clèves. | 16 |
| Inventaire après le décès de François de Clèves, édité par M. Leblanc-Bellevaux. | 17 |
| SÉANCE DU 5 NOVEMBRE 1857. | 35 |
| Ouvrages offerts. | 36 |
| Pièces concernant sainte Agathe, dont le chef est à Tannay. . | 36 |
| Lettre de M. le curé de Bouhy sur saint Pélerin. | 37 |
| SÉANCE DU 3 DÉCEMBRE 1857. | 39 |
| Lettre de M. le Recteur de l'académie de Dijon, relative à la topographie des Gaules. | 40 |
| Coup d'œil sur la sépulture dans l'antiquité et au moyen-âge. | 42 |
| Sarcophages trouvés à Corbigny. | 54 |
| SÉANCE DU 14 JANVIER 1858. | 55 |
| Diverses propositions relatives au concours. | 55 |
| SÉANCE DU 4 FÉVRIER 1858. | 56 |
| Peintures murales de sainte Eugénie à la cathédrale. . . . | 57 |
| Manuscrits de Guy-Coquille entre les mains de M. de Changy. | 57 |
| SÉANCE DU 25 MARS 1858. | 57 |
| Lettre de M. Tresvaux de Berteux et envoi de l'acte de mariage du général Lannes. — Documents sur la terre de Dornes. . | 58 |
| Diverses propositions de M. de Maumigny dans l'intérêt de l'histoire de notre province. | 59 |
| Détails donnés par M. Crouzet sur les archives de Nevers; ce membre et M. de La Roche appuient la proposition de M. de Maumigny de dresser un catalogue général des pièces concernant l'histoire du Nivernais. | 61 |
| Notice biographique sur M. le baron de Bar, décédé vice-président de la Société, par M. de Maumigny. | 63 |
| SÉANCE DU 15 AVRIL 1858. | 66 |
| Procès entre le comte et les bourgeois de Nevers, par M. Crouzet. | 67 |
| Séances archéologiques à Avallon et à Vézelay, par M ^{re} Crosnier. | 69 |
| SÉANCE DU 6 MAI 1858. | 81 |
| Charte de Pierre de Courtenay, par M. Crouzet — Observations de MM. Calisti et de Maumigny. | 82 |

| | Pages. |
|---|--------|
| Archives de Saint-Pierre-le-Moutier. — Bœuf gras. | 85 |
| Dissertation sur le bœuf gras par M. Calisti. | 88 |
| SÉANCE DU 4 ^{re} JUILLET 1858. | 94 |
| Notice sur Sainte-Eugénie de Varzy, par M. du Broc. | 94 |
| SÉANCE DU 6 AOUT 1858. | 92 |
| Caricature découverte à Rome dans un corps de garde du palais
des Césars. | 93 |
| Vases gollo-romains trouvés entre Nevers et Fourchambault
dans une tranchée ouverte pour le chemin de fer. | 93 |
| Médailles inédites de Pépin trouvées à Imphy. | 94 |
| Charte contenant l'acte de foi et hommage par le seigneur des
Ruyaulx au comte de Nevers. | 95 |
| Notice sur la seigneurie des Ruyaulx, par M. Boubet. | 96 |
| SÉANCE DU 18 NOVEMBRE 1858. | 97 |
| Voyage au Beuvray, par M ^{re} Crosnier. | 99 |
| L'Anonyme. | 101 |
| Ce qu'on éprouve dans les Bois. | 102 |
| Adieux à la Jeunesse. | 150 |
| SÉANCE DU 16 DÉCEMBRE 1858. | 107 |
| Fouilles à Chevenon. | 108 |
| SÉANCE DU 13 JANVIER 1859. | 108 |
| Manuscrit offert à la Société par M. l'abbé Lebrun. | 109 |
| Anciens reliquaires de la cathédrale de Nevers. | 109 |
| SÉANCE DU 3 FÉVRIER 1859. | 110 |
| Ouvrages offerts. | 110 |
| Congrès des sociétés savantes. | 111 |
| Le Soir dans la Forêt, par le docteur Bogros. | 112 |
| Les Tilleuls, par le même. | 113 |
| Les bons Angès, par le même. | 114 |
| SÉANCE DU 9 MARS 1859. | 116 |
| Détails intéressants, extraits des anciens registres, par M. du
Broc. | 116 |
| Observations sur un rapport de M. Ruprick-Robert, architecte
diocésain. | 118 |
| Enfants de Charles I ^{er} de Gonzague, extrait des registres de
la paroisse Saint-Jean. | 119 |
| Adam Billiot et ses enfants. | 112 |
| Mission diplomatique confiée à François du Broc, et pièces qui
y ont rapport. | 125 |

| | Pages |
|---|-------|
| SÉANCE DU 7 AVRIL 1859. | 132 |
| Ouvrages offerts. | 133 |
| SÉANCE DU 8 MAI 1859. | 133 |
| Travaux archéologiques et géographiques demandés par le ministre. | 133 |
| Situation financière de la Société. | 134 |
| Propositions diverses. | 134 |
| Manuscripts de M. Rouget, trésorier de la collégiale de Denzy. | 135 |
| Compte-rendu par le <i>Journal de l'instruction publique</i> sur le travail de M. Crouzet : <i>Droits et privilèges de la commune de Nevers</i> | 135 |
| Dernier mot sur le coq, par M ^r Crosnier | 140 |
| Réponse aux observations de M. Ruprick-Robert. | 157 |
| Compte-rendu par la <i>Revue des Sociétés savantes</i> du deuxième volume du <i>Bulletin</i> , n° 5. | 164 |
| Compte-rendu du travail de M. Bornet sur la théorie des combinaisons et sur le développement des puissances des polynomes. | 166 |
| Episode de 1793 à Saint-Amand-en-Puisaye. | 167 |
| Borne trouvée sur les sables, près Nevers. | 173 |
| La Rivière, par le docteur Bogros. | 175 |
| Extrait d'un ancien manuscrit sur Corbigny. | 178 |
| Recherches sur les combinaisons et sur les puissances des polynomes. | 184 |
| SÉANCE DU 9 JUIN 1859. | 225 |
| Communication de M. Leblanc-Bellevaux au sujet des œuvres inédites de Parmentier. | 225 |
| Ouvrages offerts. | 225 |
| SÉANCE DU 7 JUILLET 1859. | 226 |
| Congrès archéologique à Strasbourg. | 226 |
| Communications diverses. | 226 |
| SÉANCE DU 4 AOÛT 1859. | 227 |
| SÉANCE DU 10 NOVEMBRE 1859 | 227 |
| Ouvrages offerts. | 228 |
| Contrat d'échange de la justice du bourg de Saint-Etienne de Nevers, par M. Crouzet. | 228 |
| Sommaire dudit contrat. | 239 |
| SÉANCE DU 8 DÉCEMBRE 1859 | 240 |
| Envoi par M. Quantin de pièces relatives au port de la soutane rouge par les chanoines de Nevers. | 244 |

| | Pages. |
|--|--------|
| SÉANCE DU 19 JANVIER 1860. | 242 |
| Mosaïque trouvée dans l'église de Coulanges-les-Nevers. . . | 242 |
| Carrelage du douzième au treizième siècle, provenant de la ca-
thédrale de Nevers. | 244 |
| SÉANCE DU 9 FÉVRIER 1860. | 244 |
| Ouvrages offerts. | 245 |
| Fouché à Nevers. | 245 |
| Recherches sur l'origine de la soutane rouge. | 253 |
| SÉANCE DU 8 MARS 1860. | 273 |
| Projet d'histoire du Nivernais. | 273 |
| SÉANCE DU 19 AVRIL 1860. | 276 |
| SÉANCE DU 3 MAI 1860. | 277 |
| Notice sur les comtes de Nevers. — Maison de Flandre. . . | 278 |
| Élection des membres du bureau | 281 |
| SÉANCE DU 14 JUIN 1860. | 282 |
| Résumé d'un voyage fait en Suisse par Montaigu. | 282 |
| Plan du travail de M. du Broc sur les faïences. | 283 |
| SÉANCE DU 12 JUILLET 1860. | 284 |
| Projet de la flore de Saint-Cyr. | 285 |
| SÉANCE DU 3 AOUT 1860. | 286 |
| Recherches sur l'art de l'imprimerie à Nevers. | 286 |
| SÉANCE DU 8 NOVEMBRE 1860. | 287 |
| Copie d'une charte d'affranchissement, 1326. | 288 |
| Le Coteau Rapin, par M. Moreau de Charny. | 290 |
| Essai géographique et historique sur la bataille catalaunique,
par M. Crouzet | 296 |
| Appréciation de M. Léopold Delisle sur l' <i>Hagiologie nivernaise</i> . . | 342 |
| Observation de l'auteur de l' <i>Hagiologie</i> en réponse à M. De-
lisle. | 317 |
| Recherches sur les auteurs liturgiques du diocèse de Nevers.
— Suite à l'article précédent. | 327 |
| Symbolisme des roses, par M. de Roisin, avec notes de
M. Bornet. | 340 |
| Rose de Jéricho. | 350 |
| SÉANCE DU 6 DÉCEMBRE 1860. | 351 |
| <i>Alma parens</i> , par M. A. Millien. | 352 |
| SÉANCE DU 10 JANVIER 1861. | 355 |
| Mage et Berger, par M. Bogros. | 355 |
| L'Étoile du matin, par le même. | 357 |

| | Pages. |
|--|--------|
| SÉANCE DU 7 FÉVRIER 1861. | 359 |
| SÉANCE DU 7 MARS 1861. | 359 |
| Ouvrages offerts. | 360 |
| SÉANCE DU 14 AVRIL 1861. | 361 |
| Chape symbolique de Nevers, par M. de Linas. | 362 |
| SÉANCE DU 2 MAI 1861. | 368 |
| Monnaies baronales trouvées à Saint-Aubin. | 368 |
| Le comte de Nevers à Montenoison à Jean Régner. | 371 |
| Réponse de Jean Régner. | 373 |
| Notice sur Jean Régner. | 377 |
| SÉANCE DU 6 JUIN 1861. | 379 |
| Notice archéologique et iconographique sur l'église de Clamecy. | 381 |
| SÉANCE DU 4 JUILLET 1861. | 388 |
| Découvertes faites à Saincaise. — Deux bustes en marbre. | 388 |
| Manuscris inédits de Parmentier. — Histoire du Nivernais. | 390 |
| Poésies de P. Berthier. | 390 |
| Peintres de Nevers besognant en détrempe. | 391 |
| SÉANCE DU 8 AOUT 1861. | 392 |
| Ouvrages offerts. | 392 |
| Les cottes ou gardiens de l'église de Saint-Cyr, par M. Roubet. | 393 |
| SÉANCE DU 7 NOVEMBRE 1861. | 396 |
| Ouvrages offerts. | 396 |
| Gordonas. — <i>Gergovia boiorum</i> . — <i>Noviodunum Biturigum</i> | 397 |
| Réflexions inscrites sur les registres paroissiaux du Pougues, communication de M. P. Riffé. | 400 |
| SÉANCE DU 6 DÉCEMBRE 1861. | 403 |
| SÉANCE DU 16 JANVIER 1862. | 404 |
| Inondations de la Loire au dix-septième siècle, communication de M. de Laugardière. | 405 |
| SÉANCE DU 6 FÉVRIER 1862. | 406 |
| Ouvrages offerts. | 407 |
| M. Vincent de Varzy et les ouvrages qu'il a publiés. | 408 |
| Conférence religieuse tenue à Challement entre un capucin et un ministre protestant. | 409 |
| Saint André et saint Denis, par M. Roubet. | 409 |
| Les déboires d'un desservant. | 412 |
| SÉANCE DU 13 MARS 1862. | 416 |

| | Pages. |
|--|--------|
| Nuit de novembre, par M. A. Millien. | 447 |
| Observations sur la culture des arbres fruitiers dans le Nivernais, par M. Trochereau | 420 |
| Compte-rendu d'une promenade archéologique dans les départements de l'Yonne et de Saône-et-Loire. — Avallon. . . . | 436 |
| Les grottes d'Arcy. | 442 |
| Vermanton. | 443 |
| Montréal. | 444 |
| Saint-Andoche de Saulieu et Saint-Lazare d'Autun. | 447 |
| SÉANCE DU 3 AVRIL 1862. | 449 |
| Observations sur les bus'es trouvés à Saincaize. | 449 |
| SÉANCE DU 2 MAI 1862. | 450 |
| Sceau de l'église de Guérigny. | 450 |
| Statuette en bronze trouvée à Sainte-Marie-de-Flageolles. . . . | 451 |
| Briques trouvées à Neuvy-sur-Baranjon (Cher). | 451 |
| Monnaies celtiques trouvées à Chantenay. | 452 |
| Roddition des comptes. | 452 |
| SÉANCE DU 5 JUIN 1862. | 452 |
| Rapport sur le Dictionnaire topographique de la Nièvre de M. de Soultrait. | 453 |
| SÉANCE DU 3 JUILLET 1862. | 454 |
| Ouvrages offerts. | 454 |
| Custodes ou coutres de Saint-Cyr, communication de M. l'abbé Bontiller. | 455 |
| Inscription romaine trouvée dans les murs de l'église de Mesves. | 460 |
| Tour gallo-romaine dans la cour de l'hôtel de ville de Nevers. . | 460 |
| Chartes du château des Bordes, communication de M. de Laugardière. | 461 |
| SÉANCE DU 31 JUILLET. | 463 |
| Ouvrages offerts. | 463 |
| Sarcophage en plomb découvert dans la cathédrale de Nevers, attribué à Gilles Spifame, évêque de Nevers. | 464 |
| SÉANCE DU 6 NOVEMBRE 1862. | 470 |
| Ouvrages offerts. | 470 |
| Pierre-Fiche, près Châteauvert (Nièvre), par M. Jobert, curé de Corvol-l'Orgueilleux. | 472 |
| SÉANCE DU 4 DÉCEMBRE 1862. | 474 |
| Ouvrages offerts. | 474 |

